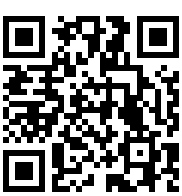
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LELAND·STANFORD·JVNIOR·VNIVERSITY

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE HISTORIQUE

FONDÉE EN 1876 PAR GABRIEL MONOD

DIRECTEURS :

CHARLES BÉMONT ET CHRISTIAN PFISTER.

Ne quid falsi audeat, ne quid veri non audeat historia.
CICÉRON, *de Orat.*, II, 15.

QUARANTE-QUATRIÈME ANNÉE.

TOME CENT TRENTIÈME

Janvier-Avril 1919.

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN
1919

Digitized by Google

266443

STANFORD LIBRARY

Digitized by Google

REVUE

HISTORIQUE

Digitized by Google

Digitized by Google

A NOS LECTEURS

La guerre est terminée. L'Alsace et la Lorraine sont redevenues françaises. Après quatre ans et demi d'une lutte sans précédent qui a ébranlé le monde entier jusque dans ses fondements, il faut reprendre et réorganiser le travail scientifique. C'est le premier devoir que la paix nous impose.

Pendant ces longs mois, en dépit des difficultés croissantes qu'a dû subir l'industrie du livre, la *Revue historique* a pu, elle aussi, « tenir ». Ce privilège, elle le doit aux sacrifices consentis par ses éditeurs, au dévouement de son imprimeur, mobilisé comme la plupart de ses ouvriers. Après un léger fléchissement pendant le tragique automne de 1914, elle a repris sa publication à peine diminuée et si, dans les derniers temps, elle a servi ses lecteurs avec des retards sans cesse allongés, la faute en est à l'irrégularité des transports rendus si difficiles, non seulement par les nécessités militaires, mais surtout par la destruction systématique de nos routes et de nos chemins de fer. Nous devons aussi nos remerciements à nos fidèles collaborateurs qui, malgré les angoisses de cette guerre, ont continué de travailler et nous ont envoyé la série d'articles déjà publiés ou ceux que nous publierons prochainement.

Non seulement la *Revue* a tenu, mais elle s'est efforcée de mettre constamment ses lecteurs au courant du travail historique accompli chez elle et hors de ses frontières. La tâche était des plus ardues puisqu'il était matériellement impossible de savoir, même par voie indirecte, ce qui se faisait de l'autre côté des Vosges. Notre information était donc condamnée d'avance à être fort incomplète et unila-

Digitized by Google

térale. Cette lacune était particulièrement grave en ce qui concernait la guerre, en particulier les origines de cette guerre et les terribles responsabilités encourues par ceux qui n'avaient pas craint de la déchaîner; nous ne possédions que des documents officiels et plus ou moins truqués et tronqués, que des témoignages, abondants sans doute, mais souvent impossibles à contrôler. Les difficultés que rencontre d'ordinaire tout historien qui entreprend de raconter et d'apprécier les événements au moment même où ils viennent de s'accomplir ont été pendant toute la durée des hostilités plus grandes qu'en aucun autre temps. On rendra, nous l'espérons, justice aux efforts que nous avons faits pour les surmonter.

Là pourtant n'était pas encore l'obstacle le plus redoutable : il résidait en nous-mêmes. L'orgueil démesuré qui a poussé l'Allemagne à se lancer, elle et ses alliés, dans cette sinistre aventure, la déloyauté de sa politique, la férocité savante qu'elle a déployée pour dévaster nos campagnes et nos villes, villes d'art et villes d'industrie, maltraiter nos prisonniers, contraindre au travail forcé nos populations civiles, ont fait naître dans nos âmes un mélange de dégoût, de haine et de mépris, qui rend difficile tout effort d'impartiale justice et risque de ternir le miroir de la Vérité. Quand en outre on se rappelle l'unanimité au moins apparente avec laquelle l'élite des intellectuels, des professeurs, des historiens allemands, en aveugles qui se refusent à voir clair, se sont, dès le premier jour, laissé enrégimenter au service d'une cause déshonorante et, malgré les avertissements d'un Foerster, d'un Fernau, d'un Richard Grelling, ont persévéré dans leur intransigeance obstinée, il faut se faire violence pour ne pas retourner contre eux les armes déloyales avec lesquelles ils ont essayé de nous atteindre dans notre dignité et jusque dans notre existence. Malgré tout, nous sommes toujours restés fidèles à la devise choisie par le fondateur de la *Revue historique :*

Digitized by Google

ne rien dire que de vrai, ne pas craindre de dire toute la vérité. Nous avons toujours fait notre possible pour étendre et contrôler nos informations, pour apprécier équitablement les desseins et les actions de nos ennemis. Si, plus d'une fois, nous avons flétri la politique tortueuse du gouvernement allemand, les mensonges qu'il a forgés pour tromper le monde entier et son peuple tout d'abord, les crimes que ses soldats ont, par ordre, commis sur terre, sur mer et dans les airs, ce n'est pas à la force irréfléchie des préjugés que nous avons cédé, mais à l'évidence des faits les mieux avérés.

Ce *self control* devra sans doute s'exercer longtemps encore après que l'état de paix aura succédé à l'état de guerre. Jusqu'au jour où les Allemands auront confessé leurs fautes et reconnu que leur défaite était juste et nécessaire, il nous faudra nous méfier d'eux, même désarmés. Ce n'est pas seulement les soldats des nations alliées qui auront à monter une garde vigilante sur le Rhin qui ne sera plus le Rhin allemand, mais une grande voie internationale et libre; c'est aussi les hommes de science. Ils auront à surveiller avec une attention persévérante les tendances et les œuvres d'une Allemagne qui se transforme, on ne sait vers quelle destinée, meilleure ou pire. L'Université de Strasbourg réorganisée par la France sera le poste d'observation le mieux approprié à cette fin, au besoin le point de résistance le mieux armé pour combattre le germanisme ancien ou nouveau. Un rôle plus noble encore lui est réservé : elle peut et elle doit, si les Allemands s'en montrent dignes, servir de trait d'union entre deux peuples que deux grandes guerres en un demi-siècle ont cruellement séparés, entre deux civilisations qui, au lieu de se compléter, s'opposaient comme si elles étaient à jamais irréconciliables. A ces deux peuples, elle apprendra tout d'abord à se mieux comprendre. Nous connaissons mal l'Allemagne, peut-être parce que nous en connaissons trop

Digitized by Google

bien certains aspects ; l'Allemagne, d'autre part, s'est lourdement trompée sur ce que valait, voulait et pouvait la France. Une psychologie plus pénétrante, une étude plus désintéressée, plus scientifique du passé aideront à ce rapprochement qui seul mettra un frein à l'instinct guerrier et rendra possible une ligue pacifique des nations vraiment civilisées. Tel est l'idéal que doit tendre à réaliser l'Université, à la fois française et humaine, de Strasbourg. De son côté et pour sa faible part, la *Revue historique* veut collaborer à cette grande œuvre. Déjà l'un de ses directeurs, Alsacien d'origine et professeur en Sorbonne, a sollicité l'honneur d'enseigner l'histoire à l'Université alsacienne. De Strasbourg comme de Paris, devenus pour ainsi dire les deux pôles de notre activité intellectuelle, avec deux faces tournées : l'une vers le germanisme, l'autre vers la latinité, la *Revue* fondée par Gabriel Monod continuera la tradition de son passé en travaillant dans des conditions moins précaires à édifier l'avenir.

Ch. BÉMONT. Chr. PFISTER.

Digitized by Google

L'AFFAIRE DES ARGINUSES

(406 AVANT J.-C.)

En 406 avant J.-C., une flotte athénienne destinée à débloquer le stratège Conon, enfermé dans la rade de Mytilène, dispersait aux îles Arginuses la flotte péloponésienne. Un certain nombre de navires athéniens ayant été désemparés, les vainqueurs quittèrent le lieu du combat sans porter secours aux équipages en détresse et sans recueillir les corps de leurs camarades tués ou noyés. Traduits devant l'assemblée populaire, les stratèges furent condamnés à mort et exécutés.

Dans cette affaire ont été engagées, à titre individuel ou collectif, des responsabilités de nature et d'origine très diverses : responsabilités d'ordre militaire et d'ordre judiciaire; responsabilités des généraux, de leurs officiers et de leurs équipages; responsabilités du peuple athénien dans son ensemble et, plus spécialement, de certains groupements familiaux ou politiques. L'insuffisance, les lacunes et les divergences des principales sources (Diodore et Xénophon) ne permettent pas de faire aisément le départ de toutes les responsabilités encourues. Nous essayerons du moins de montrer que, s'il est impossible de formuler une appréciation vraiment définitive et complète, de l'analyse des textes se dégagent deux conclusions principales : 1° on n'est pas fondé à condamner sans appel et sans réserve l'un ou l'autre des groupes en présence; mais il y eut de chaque côté, à presque toutes les phases de l'affaire, de réelles insuffisances, des fausses manœuvres et des défaillances; 2° si le procès a été provoqué surtout par des passions et des intérêts personnels ou familiaux, dressant même parfois les uns contre les autres des membres du même parti, la politique, cependant, fut loin de rester étrangère à l'événement[1].

1. Les conclusions des modernes sont le plus souvent inexactes ou forcées, distribuant le blâme ou l'éloge de façon par trop unilatérale. Tantôt ils

Digitized by Google

Nous verrons d'abord comment l'examen des opérations militaires et de leurs préliminaires (composition du commandement et des équipages, etc.) peut aider à comprendre certaines attitudes ou à fixer diverses responsabilités. Nous étudierons ensuite les conséquences immédiates de la bataille navale (délibération des stratèges, tentative avortée de sauvetage des naufragés, rapport adressé à la Boulè et au Dèmos); puis les faits qui se déroulèrent à Athènes entre la nouvelle de la victoire et le procès (rumeurs accusatrices, mise en cause de Théramène et riposte, rappel des généraux); enfin les différentes phases du procès et ses suites.

I.

Les stratèges de 407-406. Le blocus de Mytilène et l'expédition de secours. La bataille et la poursuite. — Au printemps de 407, après la destitution d'Alcibiade, les Athéniens avaient porté à la stratégie Thrasylle, Périclès, Diomédon, Érasinidès, Aristokratès, Léon, Conon, Protomachos, Aristogénès et Archestratos (Xénophon, *Helléniques*, I, v, 16; cf. Diodore, XIII, 74, 1 : il confond ici Lysias avec Léon). De ces dix généraux, les cinq premiers seulement comparaîtront devant l'Ec-

accablent presque sans réserve les condamnés de 406 (cf. Pöhlig, *Der Athener Theramenes*, *Jahrbücher für classische Philologie*. Suppl. 9 (1878-1879), p. 225-320 : dissertation consciencieuse, mais, semble-t-il, trop encline à justifier de tous points Théramène, le principal adversaire des généraux, et très insuffisante sur l'action des partis politiques; Beloch, *Die attische Politik seit Perikles*, p. 85 et suiv., et *Griechische Geschichte*, t. II, p. 98 et suiv. : moins hostile aux généraux que favorable à Théramène); tantôt ils incriminent, de concert ou séparément, les démagogues, le parti oligarchique et surtout Théramène. Cf. Curtius, *Histoire grecque* (trad. Bouché-Leclercq), t. III, p. 491 et suiv.; Holm, *Griechische Geschichte*, t. II, p. 573 et suiv., et, dans une moindre mesure, Busolt, *Griechische Geschichte bis zur Schlacht bei Chaeroneia*. III, 2 : *Der peloponnesische Krieg*, p. 1591 et suiv. Le récit de Grote (*Histoire de la Grèce*, t. XI, p. 265 et suiv., trad. Sadous) est à la fois le plus approfondi et le plus impartial, mais il glisse bien rapidement sur le rôle de Théramène; il contient des hypothèses fort audacieuses (notamment en ce qui concerne l'histoire de la tempête); il néglige à l'excès les aspects politiques de l'affaire; enfin, ne suivant pas l'ordre chronologique, il n'est pas sans confusion. Citons également l'exposé un peu sec de M. Ed. Meyer (*Geschichte des Altertums*, t. IV, p. 645-649) et les appréciations fragmentaires et décousues de Stavenisse de Brauw (*Quaestiones ad Theramenem Hagnonis filium pertinentes*, p. 64-74).

Digitized by Google

clesia, en compagnie de Lysias, successeur d'Archestratos[1]. Quelles étaient leurs tendances ou préférences politiques? Leur avocat Euryptolème les oppose fièrement à l'oligarque Aristarchos, « destructeur de la démocratie », et déclare que leur conduite fut toujours en pleine harmonie avec les sentiments du Dèmos (τοὺς δὲ στρατηγοὺς τοὺς πάντα ὑμῖν κατὰ γνώμην πράξαντας : *Hell.*, I, VII, 28). Il est vrai que Périclès appartenait par ses origines au parti démocratique : il était le fils du grand orateur démocrate et d'Aspasie et le parent d'Alcibiade (Diod., XIII, 98, 3). Thrasylle avait été en 411, aux côtés de Thrasybule, l'âme de la résistance démocratique contre Athènes livrée à l'oligarchie : simple hoplite, il avait fait prêter à l'armée de Samos le serment de maintenir la vieille constitution, de poursuivre contre Lacédémone la guerre à outrance et de repousser tout accord avec les Quatre-Cents ; et les soldats, chassant les généraux suspects, l'avaient élevé à la stratégie (Thucydide, VIII, 75-76).

Parmi les généraux dont le loyalisme démocratique en 411 ne subit nulle atteinte, se trouvait Diomédon, l'ami d'Euryptolème (*Hell.*, I, VII, 16). A l'appel de la démocratie samienne, il avait déjoué, de concert avec son collègue Léon, les intrigues de l'oligarque Charminos et sauvegardé les institutions établies (Thuc., VIII, 73). C'est également parmi les défenseurs de la démocratie traditionnelle que paraît devoir être rangé Érasinidès, si c'est bien le même homme qui, en 410-409, avait fait récompenser d'un éloge et d'une couronne d'or le meurtrier de l'oligarque Phrynichos (cf. Ch. Michel, *Recueil d'inscriptions grecques. Supplément, fasc. I*, p. 8-9, l. 5 : Ἐρασινίδες εἶπ[ε])[2].

On peut hésiter à classer Aristokratès dans le parti démocratique. En 411, un certain Aristokratès, fils de Skellias, avait siégé au Conseil oligarchique ; il avait donc figuré, comme Théramène, au nombre des destructeurs de la démocratie, en attendant d'être, avec Théramène, l'adversaire résolu d'Antiphon et

1. Selon M. Kirchner (*Prosopographia attica*, t. II, p. 33) ; selon MM. Busolt, III, 2, p. 1592, et Meyer, t. IV, p. 644, Lysias a succédé à Léon. Conon n'avait pas pris part au combat des Arginuses ; Protomachos et Aristogénès s'étaient exilés à la nouvelle de leur rappel ; Archestratos était mort à Mytilène (*Helléniques*, I, VII, 1 ; Diodore, XIII, 101, 5 ; Lysias, XXI, 7).

2. L'identification est formellement admise par MM. Beloch (*Att. Pol.*, p. 85, n. 1) et Kirchner, t. I, p. 331.

Digitized by Google

des violents et l'un des meilleurs artisans de leur chute (Thuc., VIII, 89; Aristote, Ἀθ. Πολ., 33, 2)[1]. Il se peut que ce théraméniste doive être identifié avec le stratège de 406, qui dès lors ne saurait être vraiment qualifié de démocrate[2].

Enfin nous ne savons rien du passé politique de Lysias et des deux stratèges qui seront condamnés par contumace, Protomachos et Aristogénès.

Les débuts des opérations, durant le printemps de 406, n'avaient pas été heureux pour Athènes. Les Péloponésiens et leurs alliés, sous le commandement de Callicratidas, avaient porté leur flotte à 140 trirèmes et cinglé sur Lesbos; Méthymne avait été emportée malgré l'acharnée résistance de sa garnison athénienne. Défié par Callicratidas, Conon, à la tête de soixante-dix navires, n'avait pu sauver Méthymne; il avait réussi à gagner l'ennemi de vitesse sur la route de Mytilène; mais, battu à l'entrée de la rade et laissant aux mains du vainqueur trente trières dont les équipages purent aborder dans l'île, il avait été finalement bloqué sous les murs de la ville à la fois par la flotte et par l'armée ennemie venue de Méthymne. La situation était critique, vu l'impossibilité du ravitaillement et la surabondance de la population enfermée dans la place. Conon informa les Athéniens, au prix de mille difficultés, en expédiant deux trières qui trompèrent la surveillance des assiégeants, et dont l'une devait d'ailleurs être reprise tandis qu'elle se dirigeait vers Chios (*Hell.*, I, VI, 12-21).

Sur la flotte qui avait gagné Mytilène se trouvaient deux collègues de Conon : Léon et Érasinidès (*Hell.*, I, VI, 16). De

1. Lysias (XII, 66) paraît même lui assigner dans la contre-révolution qui chassa les Quatre-Cents un rôle supérieur à celui de Théramène : celui-ci, dit-il, « participa à l'entreprise d'Aristokratès ». Mais Lysias a tout intérêt à diminuer la portée de l'action antioligarchique de Théramène.

2. L'identification est acceptée par MM. Kirchner, t. I, p. 131, et Wilamowitz-Mœllendorff, *Aristoteles und Athen*, t. I, p. 100, n. 3. Elle est repoussée par M. Beloch (*Att. Pol.*, p. 327; *Griech. Gesch.*, t. II, p. 99) : « Il est à peine concevable », écrit-il (*Att. Pol.*, p. 327), « qu'on ait alors (en 407-406) investi d'une haute fonction un homme qui, sous les Quatre-Cents, avait occupé une situation si en vue ». Mais Théramène n'avait-il pas été élu à la stratégie de 411 à 408 en dépit de sa très active participation à la conjuration de 411? Selon M. Beloch, le stratège de 406 est le même qui exerça la stratégie en 410-409 et figure dans les « comptes des trésoriers des richesses sacrées » (cf. Ch. Michel, *Recueil d'inscriptions grecques*, 1900, p. 442, l. 35 : Ἀριστοκρά[τει]).

Digitized by Google

Léon il ne sera plus question. Érasinidès est un des vainqueurs des Arginuses; il a donc dû s'échapper au cours de la bataille livrée devant Mytilène (on ne voit pas pour quelle raison il n'y aurait pas participé), gagnant la terre ferme comme les marins des trente navires capturés par Callicratidas (*Hell.*, I, VI, 17), à moins qu'il ne soit revenu à Athènes sur celle des deux trières qui força le blocus. Toujours est-il que, seul parmi les généraux des Arginuses, il avait jusqu'au bout partagé les périls et les angoisses de Conon et des assiégés de Mytilène : circonstance qui peut expliquer, entre autres motifs, l'opinion qu'il s'efforcera de faire prévaloir après la bataille (cf. *infra*, § 2).

Pour débloquer Conon, Athènes, en un mois (juin-juillet 406), équipa une flotte de 110 navires dont le commandement fut confié à Thrasylle, Diomédon, Périclès, Érasinidès, Aristokratès, Protomachos, Aristogénès et Lysias. Parmi les triérarques se trouvaient Thrasybule et Théramène. On sait l'importance et l'éclat des services rendus par le premier, en 411, à la cause démocratique; son action se confond alors entièrement avec celle de Thrasylle, qui sera, de 411 à 407, son compagnon de victoire et que ses accusations contribueront à faire périr en 406 (cf. *Hell.*, I, I, 8, 23-24; Diod., XIII, 38-40, 45, 64, 66, 68-69, 72). Théramène, d'abord allié aux oligarques contre le régime établi, s'est détaché des Quatre-Cents, les a renversés avec le concours d'Aristokratès et, de concert avec les démocrates les plus ardents, a proposé l'arrêt de mort d'Antiphon et de ses complices. Très influent en 411-410, presque maître de l'État (τούτων δὲ πάντων ἦν εἰσηγητὴς Θηραμένης : Diod., XIII, 38, 2; ὁ τῆς πολιτείας ἀφηγούμενος τότε Θηραμένης : XIII, 42, 2. Cf. Ἀθ. Πολ., 33, 2), il a vu triompher son programme aristocratique modéré. Mais ce triomphe sera de brève durée; bien que maintenu à la stratégie jusqu'en 408-407, Théramène n'en a pas moins vu décliner son influence : il n'a pu empêcher la réaction démocratique qui suivit en 410 l'éclatante victoire de Cyzique et emporta la constitution des Cinq-Mille. En 407 et 406, il n'est plus stratège; mais il reste le chef d'une sorte de tiers-parti nombreux et ardent, distinct à la fois des démocrates et des oligarques (Ἀθ. Πολ., 34, 3), que nous verrons à l'œuvre au cours du procès des généraux.

Dans ce péril public, on confia à Thrasylle et à ses collègues

Digitized by Google

des équipages considérables. On fit appel au concours volontaire des esclaves et des étrangers non domiciliés et on enrôla sans distinction de fortune et de rang tous les citoyens aptes au service (Diod., XIII, 97, 1; *Hell.*, I, VI, 24)[1]. La flotte qui combattit aux Arginuses présente ainsi une physionomie assez bigarrée; à côté des éléments habituels de l'armée navale, thètes et métèques, on y rencontre les riches cavaliers, dont la présence en grand nombre est expressément signalée par Xénophon (*Hell.*, I, VI, 25) : circonstance dont il convient de se souvenir quand on apprécie certains incidents de la bataille et du procès.

Renforcés de 40 trières alliées qui les avaient rejoints à Samos, les 110 navires athéniens gagnèrent les Arginuses, trois îles situées en bordure du continent asiatique, à trente-cinq kilomètres au nord de Phocée et à vingt-deux kilomètres au sud-est de Mytilène. Laissant une partie de ses forces devant la rade bloquée, Callicratidas, avec 120 vaisseaux, vint affronter la bataille[2]. Nous n'avons pas ici à exposer par le détail le combat naval : nous n'en retiendrons que quelques faits qui peuvent aider à déterminer les responsabilités encourues. Il convient d'abord de noter que, du côté athénien, la direction suprême des opérations semble avoir appartenu à Thrasylle, dont c'était le jour de commandement, nous dit Diodore (XIII, 97, 6); Thrasylle eut donc, en principe, une part plus grande que celle de ses collègues à la victoire et aux événements qui suivirent. Mais il ne faut rien exagérer : la responsabilité personnelle de Thrasylle n'eût été vraiment très lourde que s'il avait pris sur lui toutes les décisions, sans en référer aux autres généraux : ce n'est pas le cas (cf. *infra*, § 2).

Nous voyons aussi que ni Thrasylle ni ses collègues ne se préoccupèrent avant le combat des obstacles qui pouvaient entraver le sauvetage des naufragés : rien ne fut prévu ni réglé à cet égard. Il leur était impossible, a-t-on dit, de prévoir la tempête qui surviendra[3]. Qu'ils n'aient pu prédire l'apparition

1. Cf. Meyer, t. IV, p. 642 : « Le peuple entier prit la mer pour sauver la patrie. »

2. Date de la bataille : sous l'archontat de Callias (406-405), d'après l'Aθ. Πολ., 34, 1; vraisemblablement au début d'août 406 (cf. Meyer, t. IV, p. 643; Busolt, III, 2, p. 1591). Selon Holm (t. II, p. 573) la bataille eut lieu en septembre.

3. Excuse admise par Pöhlig lui-même (p. 269), généralement très hostile aux stratèges et entièrement favorable à leurs adversaires.

Digitized by Google

d'un tel événement et sa date, c'est l'évidence même; mais, par cela seul que l'événement était possible et qu'il pouvait surgir peu de temps après la fin du combat, les chefs responsables étaient tenus d'y songer. Ils y eussent été tenus en toute circonstance, mais ils l'étaient encore plus, semble-t-il, en raison du fait suivant : dans la nuit même qui précéda la bataille, un orage accompagné d'une pluie violente avait éclaté, contraignant Callicratidas à rester jusqu'au lendemain devant Mytilène (*Hell.*, I, VI, 28). L'idée d'une tempête éventuelle pouvait-elle dès lors rester absolument étrangère à l'esprit des généraux? Leur devoir n'était-il pas de prendre à l'avance les dispositions nécessaires, de désigner par exemple et d'organiser une escadrille de sauvetage qui aurait opéré aussitôt la bataille terminée? A la rigueur, les stratèges pouvaient dès le début prescrire à tout triérarque de procéder dans sa sphère d'action à des recherches partielles, mais rapides. Bref, tout valait mieux que l'absence d'ordres. Ce qui rend plus surprenante encore l'insouciance du commandement athénien, c'est que tous ces généraux n'étaient pas précisément des « débutants » : Aristokratès et Diomédon avaient exercé la stratégie; Thrasylle, surtout, était un marin plein d'expérience, qui avait derrière lui plusieurs campagnes, avait parcouru de 411 à 407 la mer Égée et l'Hellespont et en connaissait les surprises.

De cette imprévoyance initiale, les seuls généraux, chefs suprêmes, doivent porter la responsabilité. Il n'en est peut-être pas de même de toutes les fautes ultérieurement commises au cours de la bataille. D'après Diodore, Thrasylle, qui dirigeait plus spécialement les opérations de l'aile droite[1], associa Théramène à son commandement (ἐφ' ἡγεμονίας τάξας : XIII, 98, 3). Nous ne pensons pas qu'il faille tenir ce détail pour inexact et y voir une légende propagée par les sources théraménistes, soucieuses d'ajouter à la gloire de leur héros. Théramène avait exercé plusieurs stratégies (Diodore le rappelle expressément à

1. Donnée qui cadre à peu près avec le récit de Xénophon. Cet historien divise en trois parties la flotte athénienne : la droite, commandée par Thrasylle et Protomachos en première ligne (Protomachos à l'extrême droite, semble-t-il; mais, si Thrasylle a le commandement suprême, il peut diriger et organiser les opérations de Protomachos), Aristogénès et Lysias en deuxième ligne; la gauche, commandée par Aristokratès et Diomédon en première ligne, Périclès et Érasinidès en deuxième ligne; le centre, formé des Samiens et des navires des taxiarques (*Hell.*, I, VI, 29-30).

Digitized by Google

ce sujet : πρότερον δὲ πολλάκις ἦν ἀφηγημένος δυνάμεων), et il était naturel que ce simple triérarque fût investi pour le combat d'une brillante et haute mission, débordant les cadres de sa fonction officielle. Après la bataille, précisément en considération de leurs anciennes stratégies, Théramène et Thrasybule recevront de leurs chefs une mission, d'importance capitale (*Hell.*, I, VII, 5) : l'affirmation précise et indiscutable de Xénophon vient ainsi renforcer indirectement l'assertion de Diodore.

En conséquence, tant que durent les opérations militaires proprement dites (bataille, poursuite, retour aux Arginuses), Théramène possède des prérogatives, partant des responsabilités équivalentes — ou à peu près — à celles des généraux. Or, nous savons qu'après avoir battu la flotte péloponésienne, privée d'un grand nombre d'unités et mise hors d'état de nuire, les Athéniens poursuivirent longtemps l'ennemi en fuite vers Chios et vers Phocée (διώξαντες ἐφ' ἱκανὸν τοὺς ἡττημένους : Diod., XIII, 100, 1). Il est permis de se demander si le temps employé à cette poursuite d'un adversaire brisé, en pleine déroute, qui laissait grande ouverte la route de Mytilène, n'eût pas été plus utilement consacré au sauvetage des naufragés et au relèvement des cadavres. Assurément, aucun ordre supérieur n'avait été donné à cet effet et les navires athéniens étaient plus ou moins dispersés (*Hell.*, I, VI, 33); mais il semble bien qu'une initiative un peu hardie eût alors arraché à la mort un grand nombre de braves marins, et cette initiative, aucun des chefs d'escadre — y compris Théramène, collègue intérimaire des stratèges — aucun des commandants d'unité ne l'a prise. La même indifférence (de fait sinon d'intention) se manifeste, une fois la poursuite arrêtée, dans le retour aux Arginuses[1] : nous ne voyons pas qu'aucun général, taxiarque ou triérarque, se soit occupé sur son chemin à recueillir naufragés ou noyés. Or toute la région

1. Xénophon mentionne clairement ce retour avant la délibération des stratèges sur le sauvetage (*Hell.*, I, VI, 33; VII, 29). Diodore, moins net, groupe les faits dans l'ordre suivant : la poursuite, puis (μετὰ δὲ ταῦτα) la délibération et la tempête qui gêne la tentative de sauvetage; enfin, sous la pression de la tempête, le reflux vers les Arginuses (XIII, 100, 1-3). Il est très exact que, d'après Xénophon comme d'après Diodore, la tempête rabattra les navires athéniens vers les îles; mais ils s'y étaient déjà rendus nécessairement pour la délibération (qui précède la tempête). On ne comprend pas bien, en effet, où et comment le collège des stratèges aurait pu délibérer une fois la poursuite terminée : cette poursuite s'est opérée en ordre dispersé.

Digitized by Google

environnante était couverte de cadavres et de vaisseaux désemparés (Diod., XIII, 100, 1).

Avec le retour aux Arginuses se terminent les opérations militaires. Jusqu'à présent rien n'a été conçu, préparé ni exécuté pour le sauvetage des équipages en péril ; loin de là, on n'a guère pu constater qu'imprévoyance et incurie dans le commandement : incurie originelle que ne vient corriger aucune initiative, pas plus chez les généraux que chez leurs officiers de tout rang, plus ou moins isolés et livrés à eux-mêmes à partir d'une certaine phase de la bataille.

Ces erreurs et ces défaillances n'étaient pas les dernières.

II.

La délibération et la décision des stratèges. — Quand les navires furent à l'ancre, les stratèges tinrent conseil. Aucun récit ne nous laisse entendre que Théramène, Thrasybule ou quelque autre officier ait participé à la réunion. La stratégie partielle de Théramène a pris fin.

Sur cette délibération, nous possédons deux groupes d'indications : celles de Diodore (XIII, 100, 1) et celles de Xénophon, dont l'exposé direct, très bref (*Hell.*, I, VI, 35), se borne à rappeler les décisions prises, mais qui nous renseigne indirectement sur la marche de la discussion par les propos qu'il prête à Euryptolème, l'avocat des stratèges (I, VII, 29).

Diomédon, dit Euryptolème, invita ses collègues à procéder avec toute la flotte à l'inspection des vaisseaux en détresse et au sauvetage de leurs équipages. Érasinidès, au contraire, demanda qu'avec toute la flotte on cinglât au plus vite contre les cinquante navires péloponésiens d'Étéonikos qui continuaient à bloquer Mytilène. Thrasylle, enfin, à l'opinion duquel devait se ranger le conseil, pensait que l'on pouvait combiner les deux genres d'opérations : une partie des navires resterait aux Arginuses pour sauver les naufragés ; le reste se porterait vers Mytilène (*Hell.*, I, VII, 29).

Les deux propositions d'Érasinidès et de Diomédon étaient parfaitement contradictoires, chacun des deux généraux réclamant l'emploi intégral de la flotte en vue de l'opération qu'il préconisait. Il n'en est peut-être pas de même des propositions que nous présente le récit un peu vague de Diodore. Une partie

Digitized by Google

des stratèges, dit cet écrivain, redoutant la colère des Athéniens contre ceux qui laissaient les morts sans sépulture, était d'avis qu'il fallait relever les cadavres[1]; les autres déclaraient qu'on devait se diriger vers Mytilène et forcer l'ennemi à lever le blocus au plus tôt (Diod., XIII, 100, 1). Ces deux propositions n'étaient pas incompatibles : les partisans du sauvetage ne prétendent pas (Diodore du moins ne laisse rien entendre de tel) que cette tâche impose l'ajournement de toute opération militaire; les partisans de l'expédition contre Étéonikos ne disent pas qu'une telle expédition oblige à négliger toute tentative de sauvetage. Ni les uns ni les autres ne paraissent demander que la flotte soit intégralement employée à la besogne qui a leurs préférences respectives.

Que Diodore ait voulu ou non nous présenter deux opinions incompatibles (telles celles d'Érasinidès et de Diomédon), nous devons nous poser la question suivante : ces deux généraux ont-ils été seuls à formuler les avis opposés que leur attribue Xénophon, ou ont-ils été respectivement appuyés par un certain nombre de leurs collègues, comme pourrait l'indiquer Diodore? Il nous paraît certain, d'abord, que Diomédon s'est trouvé seul à demander qu'on travaillât au sauvetage à l'exclusion de toute autre tâche. Une telle attitude, en effet, ne pouvait qu'agréer à l'auditoire passionné qui, pendant les débats, se pressait autour de la tribune : dès lors, si d'autres stratèges s'étaient rangés à l'opinion de Diomédon[2], leur avocat Euryptolème, évidemment renseigné par eux, n'eût pas manqué de le dire bien haut. Il n'en fait rien : il ne prête même pas pareille attitude à son cousin Périclès.

Doit-on en conclure cependant (cf. Grote, p. 273) que, même après la bataille, la presque totalité des stratèges mirent peu d'empressement à sauver les naufragés? Non : car ils n'iront pas jusqu'à faire leur le projet extrême d'Érasinidès. Celui-ci a-t-il été le seul de son opinion? Euryptolème ne le dit pas expressément, et son silence à cet égard n'est peut-être pas sans signification. La proposition émise par ce stratège n'était pas précisément populaire : si elle n'avait rencontré aucun suffrage, l'intérêt

1. Grote (p. 265, n. 1) a très bien montré ce que cette conception a d'incomplet : il ne s'agit pas seulement de noyés et de tués à recueillir, mais de naufragés à sauver.

2. De toute façon ce n'eût été qu'une minorité, vu l'issue du débat.

Digitized by Google

de la défense n'était-il pas de l'indiquer nettement? Il est donc possible, conformément au récit de Diodore interprété d'une certaine manière, qu'une minorité ait appuyé l'avis d'Érasinidès et que l'avocat des généraux, qui ne pouvait guère ignorer la vérité, n'ait pas voulu révéler celle-ci tout entière[1].

Du moins peut-on inférer du récit d'Euryptolème, trop intéressé à éviter un démenti formel, qu'Érasinidès a été le promoteur et le plus chaud partisan du projet en question. Il n'est pas sans intérêt de rappeler à cet égard que, seul parmi les vainqueurs des Arginuses, il a souffert et lutté en compagnie des assiégés de Mytilène : la délivrance de Conon est sans doute pour lui la grande affaire de l'expédition, celle à laquelle il faut consacrer tous les efforts et toutes les unités de la flotte. Ajoutons que cette proposition d'Érasinidès, que le peuple, songeant à ses morts, devait particulièrement détester, était d'une très grande portée : elle visait à couler ou capturer une flotte de cinquante vaisseaux, la seule force navale organisée qui restât à Lacédémone. C'était là un objet de haute importance, et l'on conçoit sans peine les hésitations des généraux.

Sur la durée de la discussion nous ne sommes pas renseignés. On peut présumer qu'elle fut assez longue, en raison du caractère extrême et de l'intérêt des propositions formulées; de toute façon, elle doit paraître considérable si l'on songe à l'angoissante situation des naufragés[2]. Finalement, le compromis présenté par Thrasylle fut adopté. On organisa une flotte de sauvetage comprenant quarante-sept unités : les dix trières samiennes, les trois vaisseaux des navarques et les dix des taxiarques, plus vingt-quatre navires provenant des escadres que commandaient directement les huit stratèges, à raison de trois par escadre. Le tout devait être placé sous la conduite des triérarques Théramène et Thrasybule et de quelques taxiarques qui avaient autrefois exercé la stratégie (*Hell.*, I, VI, 35; VII, 5, 30-31).

Si l'on examine la composition de cette escadrille, on remar-

1. Sur les raisons qu'il pouvait avoir de ne pas taire l'initiative d'Érasinidès et sur la tactique probablement suivie en cette circonstance par Euryptolème et une partie des démocrates, cf. *infra*, § 6.

2. Il est peut-être exagéré toutefois d'écrire avec Pöhlig (p. 269) qu'on avait perdu « des heures précieuses ». Cf. Grote, p. 277; Busolt, III, 2, p. 1608, n. 4.

Digitized by Google

quera d'abord qu'elle comprend plus du tiers de la flotte athénienne, réduite de 150 à 125 unités par la bataille[1]. Il n'est donc que juste de reconnaître que l'effort accompli, tardivement et après résistance, par les stratèges fut loin d'être insignifiant. Une fois admis le principe qu'une expédition immédiate contre Mytilène s'imposait (et elle pouvait en tout cas servir fort utilement les intérêts athéniens), on estimera que les généraux ne pouvaient guère distraire de leur flotte, en vue de la mission de sauvetage, un chiffre d'unités beaucoup plus considérable : quand les quarante-sept navires seraient mis à part, il leur en resterait soixante-dix-huit, soit une flotte une fois et demie environ aussi forte que celle d'Étéonikos (cinquante navires).

Nous voyons aussi que les stratèges ont destiné à la besogne de sauvetage, d'une part la totalité des trières samiennes et des vaisseaux des navarques et taxiarques, d'autre part une fraction relativement restreinte de leurs propres escadres. Est-ce l'indice que, méprisant une telle tâche, ils la confient autant que possible aux éléments qui ne leur sont pas directement subordonnés? Nous ne le pensons pas; mais les stratèges veulent probablement réserver pour la bataille les unités dont la valeur militaire leur inspire le plus de confiance; et tel n'était sans doute pas le cas des équipages des Samiens, des navarques et des taxiarques, qu'ils avaient postés au centre de la ligne de bataille (*Hell.*, I, VI, 29; cf. *supra*, p. 10), tandis que leurs escadres occupaient les ailes, les points menacés[2].

Nous croyons donc pouvoir conclure que la composition de la flottille de sauvetage a été des plus normales. Le choix des chefs de la flottille était-il également à l'abri de toute critique? « C'est un fait mémorable », dit Grote (p. 277), « que, de tous les huit généraux, pas un seul ne se chargea de la chose en personne, bien qu'elle eût pour but de sauver de la mort plus d'un millier de camarades[3] ». Il semblerait en effet que les stratèges (même

1. Elle en comprend un peu plus du tiers (47 sur 138) si l'on admet, à l'extrême rigueur, l'évaluation d'Euryptolème, qui parle seulement de 12 navires désemparés (*Hell.*, I, VII, 30). Il est vrai que l'avocat des généraux était peut-être enclin à atténuer la réalité du désastre; de plus, il peut parler uniquement des navires non engloutis, les seuls dont l'inspection eût permis d'opérer des sauvetages. Cf. la discussion de Grote, p. 267, n. 2.

2. Il est à remarquer qu'aucun des navires du centre n'a été coulé ou brisé : on les retrouve tous dans l'escadrille de sauvetage. Les seules escadres des stratèges avaient souffert.

3. M. Beloch (*Att. Pol.*, p. 87) admet que les généraux avaient des « arrière-

Digitized by Google

Diomédon, qui avait voulu consacrer toute la flotte au sauvetage immédiat des naufragés) aient répugné à diriger une tâche qu'ils jugeaient à la fois malaisée et peu glorieuse : la délivrance de Mytilène, la capture ou la destruction de l'escadre assiégeante étaient des exploits plus brillants et faciles.

Mais peut-on adresser à la décision des stratèges des reproches plus précis et plus consistants et, par exemple, la qualifier de déraisonnable ou d'illégale? Qu'un tel reproche ait été ou non explicitement formulé par les accusateurs, les généraux semblent avoir voulu s'expliquer sur ce point dans le bref plaidoyer qu'ils prononcèrent devant l'assemblée populaire : « Ils avaient », disent-ils, « confié le sauvetage des naufragés à des triérarques aptes à remplir pareille mission et *qui avaient déjà exercé la stratégie* (ἐστρατηγηκόσιν ἤδη), Théramène, Thrasybule et d'autres qui se trouvaient dans le même cas » (*Hell.*, I, VII, 5). L'argument nous paraît avoir une grande force. Il peut se développer ainsi : « Nous avons parfaitement reconnu l'importance capitale de la besogne de sauvetage : ce qui le prouve, c'est que nous en avons remis l'exécution à des hommes dont la capacité et l'expérience, vu leurs fonctions antérieures, ne le cédaient à celles d'aucun officier de la flotte, pas même aux nôtres. Ne différant de nous que par la date à laquelle ils avaient géré leurs fonctions, ils étaient aussi qualifiés que nous-mêmes pour présider au sauvetage[1]. »

L'argument, il est vrai, était à deux tranchants. On pouvait répondre que, les généraux eux-mêmes proclamant que le sauvetage était « besogne de stratège », l'un des stratèges tout au moins eût dû en assumer la direction[2]. De plus, si, militairement, leur raisonnement était irréprochable, il n'était peut-être pas sans défaut au point de vue constitutionnel, les usages poli-

pensées » et ont voulu se décharger d'une tâche difficile sur « des adversaires politiques ». Cf. Busolt, III, 2, p. 1608, n. 4.

1. Les stratèges pouvaient ajouter qu'au cours même de la bataille Théramène avait été traité en véritable général, associé par Thrasylle à l'exercice du commandement (cf. *supra*, p. 12 et 13) : ne pouvait-il accepter après ce privilège et cet honneur des responsabilités particulières?

2. C'est, semble-t-il, le sens de l'argument de M. Beloch (*Att. Pol.*, p. 87), qui reproche aux généraux d'avoir confié l'entreprise à des « officiers subalternes », n'ayant pas l'autorité nécessaire pour contraindre les équipages à l'obéissance. Mais M. Beloch oublie qu'il ne s'agit pas ici d'officiers ordinaires : Théramène et Thrasybule avaient à maintes reprises commandé en chef.

Digitized by Google

tiques de la démocratie athénienne ne reconnaissant pas d' « anciens stratèges ». Ce n'était pas à Théramène et à Thrasybule, si beaux qu'eussent été leurs services passés, mais à Thrasylle et à ses collègues que le Dèmos avait confié pour l'année 406 les responsabilités suprêmes.

Mais il n'en reste pas moins qu'aucune loi, aucun décret, à notre connaissance, n'obligeait les stratèges à diriger personnellement la besogne de sauvetage; et il est également certain que la désignation d'hommes comme Théramène et Thrasybule pour le commandement de l'escadrille était en principe des plus justifiées. Bref, la décision des généraux ne témoigne sans doute pas d'un dévouement et d'une modestie à toute épreuve; mais ils n'ont pas violé la légalité et leur choix était hautement raisonnable et défendable.

Cette décision, si évidemment tardive, lentement et péniblement adoptée et d'efficacité limitée, ne devait porter d'ailleurs aucun fruit : un événement indépendant des volontés humaines, et peut-être aussi certaines défaillances collectives ou individuelles, allaient réduire à néant la combinaison des stratèges. Ici les témoignages sont nombreux et divers. On peut les grouper sous trois principaux chefs : exposés directs des historiens, Diodore et Xénophon; plaidoyers ou accusations des adversaires de Théramène (stratèges, Euryptolème, Critias); enfin, allégations de Théramène lui-même. Après avoir analysé ces différents témoignages, nous les critiquerons et nous essayerons de montrer : 1° qu'il y a certitude ou très forte probabilité sur les points suivants : transmission d'un ordre de sauvetage aux triérarques, séparation plus ou moins prolongée des deux flottes de combat et de sauvetage, apparition d'une violente tempête; 2° que la question de la culpabilité ou de l'innocence des triérarques n'est susceptible d'aucune solution décisive.

III.

La tentative de sauvetage et la tempête. — Après avoir exposé la discussion des généraux, Diodore n'en indique pas l'issue et ne dit même pas qu'une décision ait été prise; mais il montre surgissant une forte tempête; les trières sont durement ballottées; les équipages, très éprouvés par les fatigues de la bataille et l'agitation des vagues, « refusent de travailler à l'en-

Digitized by Google

lèvement des cadavres » (ἀντιλέγειν πρὸς τὴν ἀναίρεσιν τῶν νεκρῶν)[1]. Enfin, la tempête augmentant d'intensité, les Athéniens « ne gagnèrent pas Mytilène et ne recueillirent pas les morts, mais, sous la pression du vent, ils refluèrent vers les Arginuses » (XIII, 100, 2).

L'exposé direct de Xénophon est très bref : « Comme ils se disposaient à exécuter cette décision (ταῦτα δὲ βουλομένους ποιεῖν), le vent, soufflant en violente tempête, les en empêcha » (*Hell.*, I, VI, 35).

Les récits des adversaires de Théramène ne lui sont pas toujours et nécessairement défavorables. Nous analyserons en premier lieu ceux des stratèges, qui sont au nombre de quatre : un rapport officiel, des communications officieuses destinées au Dèmos et deux rapports oraux devant le Conseil et l'Ecclesia. Le rapport officiel fut adressé à la Boulè et au Dèmos quand les généraux eurent constaté l'échec de la mission de sauvetage; la majorité d'entre eux désiraient qu'on mentionnât l'ordre transmis à Théramène et à Thrasybule; à l'instigation de Diomédon et de Périclès, ils se bornèrent à dire qu'une violente tempête avait paralysé toute tentative de sauvetage (*Hell.*, I, VII, 4, 17). Quelque temps après, informés des rumeurs qui ont éclaté contre eux à Athènes, ils donnent satisfaction à leur idée primitive et font savoir au Dèmos, par des lettres destinées à une lecture publique, qu'ils avaient donné à Théramène et à Thrasybule l'ordre de recueillir les cadavres (Diod., XIII, 101, 2). Rentrés à Athènes, ils se rendent devant le Conseil qu'ils entretiennent « de l'intensité de la tempête » (*Hell.*, I, VII, 3). Enfin, traduits devant l'Ecclesia et répondant aux accusations de Théramène, « ils racontèrent ce qui s'était passé : eux-mêmes menaient la flotte contre l'ennemi (αὐτοὶ μὲν ἐπὶ τοὺς πολεμίους ἔπλεον) et ils avaient confié le soin de sauver les naufragés à des triérarques dignes de cette tâche... ». Si donc il fallait imputer à quelqu'un l'échec de la tentative de sauvetage, c'était à ces hommes auxquels elle avait été confiée; « nous mentirions cependant en les rendant responsables », ajoutaient les stra-

1. On voit que, si Diodore ne dit pas formellement qu'une décision fut adoptée, il laisse du moins entendre que les partisans du sauvetage l'ont emporté (avant ou pendant la tempête; il ne précise pas à cet égard) : puisque les équipages se refusèrent à recueillir les cadavres, il a fallu qu'un ordre leur fût donné, et cet ordre n'a pu émaner que d'une décision du Conseil.

Digitized by Google

tèges : « c'est la violence de la tempête qui a entravé tout sauvetage » (*Hell.*, I, VII, 5-6).

Trois faits — ou groupes de faits — essentiels semblent ressortir de ces divers textes : 1° Théramène et Thrasybule reçurent l'ordre de recueillir les équipages en détresse pendant que les stratèges cingleraient vers Mytilène (communications officieuses et plaidoyer à l'Ecclesia) ; 2° ce double plan a reçu un commencement d'exécution, puisque les stratèges « menaient leur flotte contre l'ennemi » : il a donc été procédé au triage ordonné par le conseil des généraux et, pendant un laps de temps plus ou moins considérable, la flotte de combat et l'escadrille de sauvetage ont évolué séparément (plaidoyer à l'Ecclesia) ; 3° une violente tempête s'est déchaînée et, rendant vaines la tentative de sauvetage et l'expédition contre Mytilène, a rabattu les deux flottes vers les Arginuses (rapport officiel, plaidoyers devant la Boulè et l'Ecclesia)[1].

Le récit d'Euryptolème, avocat des généraux, présente en somme la même version des événements, mais sur un ton plus nettement hostile aux triérarques. Après avoir raconté la délibération des généraux et la décision adoptée, il s'exprime ainsi : « Parmi les taxiarques qui furent laissés (à la tête de l'escadrille de sauvetage) se trouvaient Thrasybule et Théramène... Avec le reste de la flotte, ils (les stratèges) cinglaient vers les trières ennemies (ἔπλεον ἐπὶ τὰς πολεμίας). En quoi ces dispositions furent-elles contraires à la sagesse et au devoir? Il est donc juste que, s'il y a eu des défaillances dans l'action engagée contre l'ennemi, ceux qui furent préposés à cette action vous en rendent compte[2] ; et il est juste également que les officiers préposés au sauvetage, s'ils n'ont pas exécuté les ordres des généraux, soient mis en jugement pour n'avoir pas opéré le sauvetage prescrit » (*Hell.*, I, VII, 31). Ainsi, comme les stratèges, Euryptolème signale très clairement : 1° l'ordre transmis à Théramène et à Thrasybule ; 2° la scission plus ou moins prolongée qui s'est accomplie entre les stratèges et leurs triérarques : ceux-ci ont été laissés à eux-mêmes (καταλειφθέντων) durant un

1. On remarquera que le récit des stratèges les couvre en quelque sorte d'une double barrière protectrice : leur responsabilité s'efface derrière celle des triérarques, eux-mêmes excusés par la violence de la tempête.

2. C'est-à-dire les stratèges eux-mêmes, qui dirigeaient la flotte de combat : Euryptolème sait très bien que, de ce côté-là, la situation n'offre aucun péril.

Digitized by Google

certain temps, tandis que ceux-là se dirigeaient vers Mytilène[1]. Dès lors les responsabilités sont nettement séparées et les triérarques, n'ayant pas exécuté leur mission, devraient s'expliquer devant la justice (κρίνεσθαι).

Ce n'est pas là d'ailleurs une accusation formelle : Eurytolème ne réclame pas le châtiment des triérarques, mais seulement leur procès. Il les condamne d'autant moins qu'il admet l'excuse tirée de la violence de la tempête : « Tout ce que je puis dire en faveur des uns et des autres, c'est que la tempête n'a permis d'exécuter aucune des prescriptions des généraux » (*Hell.*, I, VII, 32). Avec plus de sévérité et de sécheresse, son appréciation cadre donc avec celle des stratèges. Enfin, dans sa péroraison, c'est, d'une façon générale, la fatalité qu'il incrimine : il supplie les Athéniens de ne pas condamner comme traîtres des gens que la fatalité et les dieux ont réduits à l'impuissance et que la tempête a empêchés d'exécuter les ordres prescrits (προδοσίαν καταγνόντες ἀντὶ τῆς ἀδυναμίας, οὐχ ἱκανοὺς γενομένους διὰ τὸν χειμῶνα πρᾶξαι τὰ προσταχθέντα[2] : *Hell.*, I, VII, 33).

Bref, les trois éléments essentiels de la version des stratèges se retrouvent dans celle de leur défenseur : ordre donné aux triérarques, scission temporaire entre les deux flottes, apparition d'une violente tempête qui a entravé tout sauvetage et sert ainsi d'excuse aux stratèges et à leurs officiers. Il y a seulement plus de sévérité dans le ton d'Euryptolème à l'égard des triérarques[3].

1. Que d'ailleurs ils n'ont pas atteinte : c'est ce qu'indique l'emploi de l'imparfait (ἔπλεον) ; l'opération fut entamée, mais n'a pu être menée à bonne fin.

2. Il n'est guère admissible qu'il s'agisse ici des triérarques, qu'Euryptolème n'a pas à défendre et qu'il déteste. Nous estimons que par ces mots (τὰ προσταχθέντα) Euryptolème entend la mission générale confiée par le Dèmos aux stratèges, ses élus ; ils ont pour mission non seulement de vaincre, mais de bien exécuter les tâches connexes à la bataille : sauvetage, relèvement des morts, etc.

3. Un passage du plaidoyer paraît même accuser ceux-ci. Les stratèges, dit Euryptolème, n'ont pas mis en cause les triérarques dans leur rapport officiel, à l'instigation de Diomédon et de Périclès ; pour ne pas l'avoir fait, ajoute-t-il, ils portent maintenant en commun le poids d'une accusation due à la faute de ces hommes (ἐκείνων ἰδίᾳ ἁμαρτόντων) et, pour prix de la générosité qu'ils ont alors montrée, ils sont maintenant en butte aux conspirations de ces gens-là (ὑπ' ἐκείνων ... ἐπιβουλευόμενοι...) (*Hell.*, I, VII, 17-18). Le passage ἐκείνων ἰδίᾳ ἁμαρτόντων vise-t-il Théramène et Thrasybule, comme semble l'indiquer l'emploi du mot ἐκείνων à la fin de la phrase, qui, elle, s'applique à coup sûr aux triérarques? En ce cas, il faut reconnaître qu'Euryptolème n'apporte aucune

Digitized by Google

Beaucoup plus brève et plus tranchante est l'accusation de Critias contre Théramène : « C'est cet homme qui, préposé par les généraux au sauvetage des Athéniens naufragés à la bataille de Lesbos, n'a pas exécuté la mission prescrite et a cependant, par ses accusations, provoqué la mort des généraux pour se sauver lui-même » (*Hell.*, II, III, 32). Critias ne cherche même pas à démontrer l'accusation d'incurie qu'il lance contre son ennemi : il se borne à énoncer deux faits affirmés déjà par les généraux et par Euryptolème : la mission confiée à Théramène et l'échec de cette mission. Au grief concernant le sauvetage manqué, il en joint un autre qui ne nous intéresse pas ici et concerne la conduite même du procès : Théramène a fait périr les généraux par ses accusations; après avoir causé la mort de nombreux naufragés, il a provoqué celle d'accusés innocents.

Enfin Théramène lui-même s'est expliqué sur l'affaire au moins à trois reprises différentes : 1° devant l'Ecclesia, avant le retour des stratèges; 2° devant l'Ecclesia, au début de leur procès; 3° devant les Trente, en réponse aux accusations de Critias.

Mis en cause, sinon formellement accusés par les lettres des stratèges (cf. *supra*, p. 19), Théramène et son entourage se défendirent à la tribune (Diod., XIII, 101, 4). Diodore se borne à signaler le plaidoyer (τούτων δὲ ἀπολογησαμένων) et à dire qu'il fut efficace, sans en donner les éléments même essentiels. Mais ces éléments, ce sont évidemment ceux que nous retrouvons dans la brève riposte que Xénophon prête à Théramène contre Critias (*Hell.*, II, III, 35). Théramène commence par rappeler que les généraux l'ont mis en cause en signalant la mission dont ils l'avaient chargé : « Ce n'est pas moi qui ai pris l'initiative de l'accusation : ce sont eux, en faisant connaître que, l'ordre m'ayant été donné par eux de sauver les naufragés du combat de Lesbos, le sauvetage n'avait pas eu lieu. » Voici l'argument par lequel Théramène a riposté : « Moi, pour ma défense,

précision, aucun détail sur la faute commise par les adversaires des généraux : l'accusation est bien vague et bien rapide.

On peut aussi se demander si ces mots ἐκείνων ἰδίᾳ ... ne désigneraient pas (avec une exagération un peu grossière) la faute commise *en particulier* (ἰδίᾳ) par les deux stratèges qui ont poussé les autres à mettre Théramène et Thrasybule hors de cause : faute individuelle qui a eu pour conséquence le procès *collectif* des généraux (τὴν αἰτίαν κοινὴν ἔχουσιν). Bref, passage obscur et, de toute façon, allégation insuffisante et peu probante.

Digitized by Google

j'ai déclaré que la tempête rendait toute navigation, *a fortiori* tout sauvetage impossible. Cette défense, mes concitoyens en ont admis la valeur. » De ce passage deux points essentiels sont à retenir : Théramène ne nie pas la mission dont les généraux disent l'avoir investi; il admet et proclame l'apparition d'une violente tempête dans les eaux des Arginuses.

Après la défense, l'accusation : « Mais eux, ils avaient l'air de s'accuser eux-mêmes. En effet, ils déclaraient qu'il était possible de sauver les naufragés » (puisqu'ils accusaient ou semblaient accuser Théramène de ne pas l'avoir fait) « et ils avaient quitté le lieu du combat en les abandonnant à la mort. » Ces propos ont pour but, non plus d'abattre les stratèges, mais de justifier l'attitude accusatrice prise par Théramène en 406. Sur cette accusation, Diodore n'apporte aucune précision : il se borne à rappeler que Théramène et ses amis furent pour les généraux d'acharnés accusateurs (XIII, 101, 3). Xénophon est plus explicite. A la première réunion de l'Ecclesia devant laquelle comparurent les généraux, divers accusateurs se dressèrent contre eux, dont le principal fut Théramène : ils devaient, dit-il, rendre compte des raisons pour lesquelles ils n'avaient pas sauvé les naufragés; c'est à eux, non à d'autres, qu'incombait cette obligation (d'une reddition de comptes), puisque dans leur rapport à la Boulè et au Dèmos ils n'avaient incriminé personne et n'avaient accusé que la tempête (*Hell.*, I, VII, 4).

Est-ce là une accusation formelle? Non, puisque Théramène n'ajoute pas (du moins dans le texte de Xénophon) : « Il est d'ailleurs faux que la tempête — ou qu'une tempête — ait empêché le sauvetage. En conséquence, les stratèges n'ayant incriminé aucun de leurs officiers et n'invoquant qu'une excuse insuffisante, leur culpabilité est éclatante. » L'argumentation de Théramène est plutôt une sévère et méfiante demande d'explications, qui peut se développer ainsi : « Votre version couvre absolument vos officiers, que vous auriez tout intérêt à confondre, à contraindre aux aveux et à livrer à la vengeance populaire. Dès lors, le coupable, c'est vous si vous mentez; c'est la tempête si vous dites la vérité : prouvez-nous que vous dites la vérité. » Théramène ainsi ne confirme ni ne dément la version officielle de ses anciens chefs. Il n'y a donc pas vraiment contradiction entre ce passage et les allégations du discours contre Critias sur la violence intolérable de la tempête (*Hell.*,

Digitized by Google

II, III, 35) : Théramène se contente ici de ne pas se prononcer sur la seule excuse alléguée par le rapport officiel[1].

Nous connaissons maintenant les éléments essentiels de la défense et de l'accusation. De tous ces récits, assertions et allusions d'ordre divers, quelles certitudes ou fortes probabilités peut-on dégager? Un premier fait indéniable, c'est qu'un ordre a été donné aux triérarques en vertu de la décision adoptée par le Conseil des stratèges. Sur ce point, il n'y a pas seulement les affirmations des généraux et de leur avocat (affirmations contenues dans les lettres destinées au Dèmos, affirmations proférées devant l'Ecclesia : Diod., XIII, 101, 4; *Hell.*, I, VII, 5, 17, 31; affirmations auxquelles se réfère également Critias : *Hell.*, II, III, 32); mais il y a aussi l'assentiment formel ou tacite de Théramène lui-même dans sa réponse à Critias et, selon toute vraisemblance, dans le plaidoyer qu'il a prononcé devant l'assemblée, plaidoyer dont la riposte à Critias n'est que l'écho (cf. *supra*, p. 22[2]). Il y a également ce fait que, si l'ordre n'avait pas été donné, les allégations ultérieures des stratèges à ce sujet eussent soulevé un démenti si éclatant et si violent que le récit de Xénophon lui-même, très favorable aux généraux, témoignerait au moins de quelque embarras à cet égard et que le récit de Diodore, si bienveillant pour Théramène, en porterait nettement la trace. Or, Xénophon signale sans le moindre embarras et à diverses reprises la translation de l'ordre en question (I, VII, 4, 17, 31); et Diodore, lorsqu'il montre Théramène se défendant victorieusement contre l'accusation qu'implique cette assertion des stratèges (τούτων δὲ ἀπολογησαμένων : XIII, 101, 4), ne dit nullement qu'il ait nié le fait affirmé. Enfin, dans sa relation directe des événements, Diodore (XIII, 100, 2) rappelle que les équipages, harassés, refusèrent de procéder au sauvetage, refus incompréhensible s'il n'y a pas eu une décision des stratèges, suivie d'un ordre à leurs officiers.

Il paraît également certain que l'ordre a reçu un commence-

1. Quant à des griefs positifs formulés contre les stratèges, le passage que Xénophon consacre au réquisitoire de Théramène n'en porte pas trace. Nous verrons dans notre discussion quelles hypothèses peuvent être avancées à ce sujet.

2. M. Holm (t. II, p. 586) remarque justement que Théramène n'a jamais nié avoir reçu l'ordre de sauver les naufragés. Mais il en conclut trop vite que Théramène méritait un châtiment pour ne pas avoir exécuté cet ordre : il y a au moins doute sur ce point, comme on le verra.

Digitized by Google

ment notable d'exécution : le triage a été opéré, l'escadre de combat s'est séparée de celle de sauvetage et a mis le cap sur Mytilène. Nous sommes édifiés à cet égard d'abord par les assertions très explicites des généraux à leur première comparution devant l'Ecclesia et par le récit d'Euryptolème (*Hell.*, I, VII, 4, 31). A l'appui de leurs dires, les généraux produisent le témoignage de nombreux marins et des pilotes (I, VII, 6)[1]. De plus, Diodore déclare que les Athéniens, n'ayant pu ni gagner Mytilène ni recueillir les morts, furent rejetés vers les Arginuses par la violence du vent (XIII, 100, 3) : donc, pendant un temps plus ou moins long, ils s'étaient éloignés des îles[2]. Enfin, on ne voit nulle part que Théramène ait contredit, après coup ou par avance, les allégations des stratèges ou d'Euryptolème sur la scission qui sépara temporairement les deux groupes de navires, ou qu'il ait montré les stratèges demeurant jusqu'au bout près des Arginuses sans esquisser même un mouvement dans la direction de Mytilène : s'il en eût été ainsi, il ne se fût pas borné à invoquer la violence de la tempête dans les divers plaidoyers qu'il prononça, mais il eût rappelé avec force que les stratèges, étant toujours restés à proximité des îles et n'ayant jamais perdu de vue l'escadrille de sauvetage, étaient demeurés jusqu'au bout responsables de l'ordre donné et de sa non-exécution.

Conclusion : pendant un laps de temps plus ou moins considérable, les triérarques et taxiarques « laissés » aux Arginuses, comme dit expressément Euryptolème, ont été les chefs souverains d'une importante fraction de la flotte et ont dû assumer la pleine responsabilité du sauvetage. Le problème, dès lors, est de savoir comment s'explique l'échec de la mission qu'on leur avait confiée : est-ce uniquement par l'apparition d'une tempête assez brusque et assez forte pour paralyser la bonne volonté des sauveteurs, est-ce aussi par la négligence ou la mollesse des triérarques[3]? Mais une question préliminaire se pose : celle de

1. Cf. Diodore, XIII, 101, 5.

2. Où ils étaient revenus après la poursuite, selon le témoignage formel du contemporain Xénophon. Sans doute (cf. *supra*, § 2), Diodore ne dit pas, comme Xénophon, que la délibération ait eu lieu aux Arginuses; mais il n'y contredit pas davantage. Où, d'ailleurs, les navires, dispersés par le combat et la poursuite, se seraient-ils réunis, sinon près de ces îles où les Athéniens avaient campé la nuit précédente et avaient leur point d'attache?

3. Indépendamment des retards et lenteurs provoqués par l'absence d'ordres

Digitized by Google

la réalité et surtout de l'intensité de la tempête elle-même, que l'une et l'autre partie ont invoquée comme excuse.

Sur ce point comme sur les précédents, nous nous croyons autorisé à répondre affirmativement[1]. Cette violence de la tempête (τὸ μέγεθος τοῦ χειμῶνος) n'eût pas été proclamée par les généraux dans leur rapport officiel, dans leurs plaidoyers à la Boulè et à l'Ecclesia, par Théramène dans sa défense, s'ils avaient risqué de se heurter aux protestations indignées d'une partie au moins des nombreux marins survivants; il est peu admissible que, sur un événement de cette nature, on ait pu dicter leur témoignage à des centaines d'hommes et on ne peut guère rejeter les affirmations qu'apportèrent sur ce point un grand nombre de matelots et la totalité ou l'ensemble des pilotes (*Hell.*, I, VII, 6).

Ensuite, s'il n'y a pas eu de tempête, ou si la tempête n'a jamais présenté un caractère de véritable acuité, on a peine à s'expliquer, même si les sauveteurs ont opéré avec une grande mollesse et une conscience médiocre de leur devoir, qu'une fraction notable tout au moins des naufragés n'aient pu finalement être arrachés à la mort : tel n'est même pas le cas.

Enfin, si le récit de Xénophon sur la tempête est fort sommaire, il n'en est pas de même de l'exposé de Diodore. Cet exposé n'a rien d'une indication sèche et vague : c'est une description très vivante, qui marque bien la gradation de la tempête, d'abord simple « gros vent » qui secoue les trières, puis croissant d'intensité et paralysant tous les efforts des Athéniens; et cette description se termine par un détail expressif et pittoresque qui, selon toute vraisemblance, n'a pu être imaginé par l'historien ou sa source et qui est l'indice caractéristique d'une violente tempête soufflant du nord[2] : « En conséquence (de la tempête)... la région littorale de Cyme et de Phocée fut couverte de cadavres et d'épaves » (XIII, 100, 4[3]) : Phocée est à trente-cinq kilomètres environ au sud des Arginuses.

préalables et par les discussions et résistances qui se sont produites dans le Conseil des stratèges. Cf. *supra*, §§ 1 et 2.

1. C'est ce que font sans discussion la plupart des historiens et critiques, à l'exception de Grote (p. 280-282), dont nous combattrons les objections.

2. Sur cette direction du vent, cf. Busolt, III, 2, p. 1596, n. 4.

3. Ce détail, Grote, qui admet à peine la réalité de la tempête et conteste formellement sa violence, le passe sous silence dans sa discussion (p. 280-282). Pourquoi?

Digitized by Google

Contre l'histoire de la tempête, deux objections principales ont été formulées. D'abord (cf. Grote, p. 281), cette tempête aurait empêché Étéonikos, qui bloquait la rade de Mytilène avec cinquante navires, de fuir vers Chios à la nouvelle du désastre de Callicratidas (*Hell.*, I, VI, 36-37). Mais il est fort possible qu'Étéonikos, rapidement informé de la défaite par le navire léger qui se détacha de la flotte péloponésienne, ait mis à la voile de très bonne heure avant l'apparition de la tempête (qui fut loin d'entrer immédiatement dans une phase aiguë), pendant que les Athéniens achevaient leur poursuite, qui fut longue, ou délibéraient. De plus, cette tempête, d'après le détail gardé par le récit de Diodore, soufflait du nord; or Chios est au sud-sud-est de Lesbos : elle ne pouvait ainsi gêner beaucoup la navigation d'Étéonikos, tandis qu'elle formait un obstacle très rude à l'expédition des stratèges athéniens vers Mytilène, située à vingt-deux kilomètres environ au nord-ouest des Arginuses.

Une autre difficulté vient du fait suivant : à la première séance du procès devant l'Ecclesia, Théramène paraît ne vouloir tenir aucun compte des assertions du rapport officiel sur la tempête. Il est vrai qu'il ne les confirme pas; mais qu'il les ait positivement démenties, comme on l'a cru, c'est ce que nous ne pensons pas[1] : Xénophon (et Grote doit le reconnaître) ne dit rien de semblable. De plus, non seulement il ne signale aucun témoignage produit par Théramène à l'appui de son prétendu démenti, mais il est bien difficile d'admettre que Théramène, après avoir publiquement, devant un auditoire très mêlé, invoqué pour sa défense la violence de la tempête, ait soutenu peu après, dans les mêmes conditions de publicité, une thèse diamétralement opposée. La plus simple prudence le lui défendait[2].

1. Cf. Grote, p. 272 : « Il nia la justification que les généraux avaient avancée, fondée sur la rigueur de la tempête »; sans doute, Xénophon « ne nous dit pas en termes exprès que Théramène contredit les généraux quant à la tempête; mais qu'il les ait contredits sous ce rapport positivement, c'est ce qu'impliquent distinctement les paroles que lui prête Xénophon ».

2. Les stratèges, devenus après leur rapport officiel les ennemis de Théramène, n'iront pas jusqu'à démentir, pour l'accabler, leur version primitive sur la tempête; ils se borneront à signaler un « fait nouveau », qui ne contredisait pas cette version : la mission (indéniable) confiée aux triérarques; et devant l'Ecclesia ils concilieront très simplement les deux indications de leur rapport officiel et de leurs communications officieuses. Et Théramène, dont l'habileté et l'ingéniosité sont vantées de tous les anciens, se serait brutalement contredit d'une assemblée à l'autre? C'est bien peu vraisemblable.

Digitized by Google

Mais, s'il n'a pas contredit le récit des généraux sur la violence de la tempête, en quoi ont pu consister exactement ses accusations? Il se peut qu'il se soit borné à sommer les généraux de se justifier (cf. *supra.*, p. 23). Mais il pouvait aussi formuler à leur adresse certains griefs étrangers à la tempête elle-même et que lui fournissaient aisément les circonstances antérieures (lenteurs de la délibération, répugnance évidente des stratèges — de tous les stratèges — à assumer l'ingrate et humble besogne de sauvetage, etc.)[1].

Tenons donc pour acquis, conformément aux assertions expresses et concordantes de Théramène et des stratèges, au témoignage de nombreux matelots et des pilotes, à la narration précise et circonstanciée de Diodore, qu'une forte tempête éclata un certain temps après le triage de l'escadrille de sauvetage et le départ des généraux pour Mytilène. Mais cette conclusion suffit-elle pleinement à innocenter les triérarques? N'auraient-ils pu vraiment, avec plus de zèle et d'énergie, sauver de la mort au moins un grand nombre de naufragés avant l'apparition ou la phase la plus rude de la tempête? Ne se peut-il que la mollesse et l'incurie des triérarques soient venues aggraver une situation que les lenteurs, l'imprévoyance et l'absence d'initiative de leurs chefs avaient déjà rendue pleine de périls?

1. Xénophon, dit Grote (p. 273), « cache soigneusement ce qui est contre les généraux »; il a donc pu cacher le démenti que leur aurait infligé Théramène touchant la tempête. Mais n'aurait-il pu tout aussi bien cacher des accusations de Théramène concernant la lenteur périlleuse de la délibération, le désir des stratèges de fuir une responsabilité déjà lourde, etc.?

Ailleurs (p. 276, n. 2), Grote semble admettre que les accusations de Théramène ne portèrent pas sur la question de la tempête : « Si Théramène dit réellement, dans les discussions actuelles à Athènes sur la conduite des généraux » (il s'agit du procès), « ce qu'il affirme ici lui-même avoir dit » (ici, c'est-à-dire dans la riposte à Critias dont Grote vient de parler) « (à savoir que la violence de la tempête rendit impossible à tout le monde de prendre la mer), son accusation contre les généraux a dû être fondée sur l'allégation qu'ils auraient pu remplir ce devoir à un moment antérieur, avant qu'ils revinssent de la bataille — avant que la tempête s'élevât — avant qu'ils lui donnassent l'ordre. » Mais Grote ne maintient pas cette explication et il ajoute : « Mais je regarde comme très probable qu'il dénatura à l'époque postérieure ce qu'il avait dit à l'époque antérieure et que, pendant les discussions actuelles, il n'admit pas que la tempête suffit comme fait et justification. » Il est au contraire infiniment plus probable que Théramène, loin de démentir brutalement ses allégations primitives sur la rigueur de la tempête, préféra porter la discussion sur un autre terrain : celui qu'imagine Grote lui-même dans la première partie de sa note (ou quelque chose d'approchant).

Digitized by Google

A cette question de l'innocence ou de la culpabilité de Théramène, de Thrasybule et des taxiarques, nous ne nous croyons autorisé à apporter aucune réponse décisive[1]. Contre les officiers préposés au sauvetage, il y a tout au plus deux témoignages, de valeur médiocre. D'abord, à la grande rigueur, celui d'Euryptolème (cf. *supra*, p. 21, l'explication qu'on peut donner de ce passage obscur), qui paraît faire allusion à certaines défaillances des triérarques (ἐκείνων ἰδίᾳ ἁμαρτόντων). Mais Euryptolème est l'avocat des généraux ; il ne produit aucun témoignage et il ne précise pas la nature et les circonstances de ces défaillances. Enfin, il ne maintiendra même pas son accusation (si c'est une accusation) et, à la fin du plaidoyer, se bornera à séparer les responsabilités, en reconnaissant même que la tempête a pu paralyser les efforts tentés par les triérarques.

Beaucoup plus nette et plus certaine est l'accusation de Critias (*Hell.*, II, III, 32). Mais il s'agit ici d'un ennemi mortel de Théramène et d'un politicien fort peu scrupuleux, qui n'a d'ailleurs pas été témoin des faits : comme Théramène le rappelle avec précision, à l'époque de la bataille des Arginuses, Critias se trouvait en Thessalie (*Hell.*, II, III, 36). Ensuite, si l'on examine en elle-même l'assertion de Critias, on notera qu'elle se borne à énoncer deux faits incontestables, que nul ne nie et qui sont par eux-mêmes dénués de tout caractère criminel : la mission prescrite à Théramène et la non-exécution de cette mission. Critias n'essaye même pas de démontrer qu'il était matériellement possible d'exécuter l'ordre des généraux. Son attitude peut se comparer dans quelque mesure à celle des stratèges, qui, dans les lettres adressées au Dèmos avant leur retour (cf. Diod., XIII, 101, 2), signalent la mission de Théramène et, implicitement ou non, sa non-exécution[2]. C'était là une accusation déguisée, peu franche, ou tout au moins un déplacement des responsabilités encourues ; mais les stratèges ne démontraient nullement que l'accomplissement de la mission fût possible. La brutale invective de Critias n'est pas plus probante.

1. Curtius (p. 493), très hostile à Théramène, prétend que « si quelqu'un était coupable d'avoir laissé périr des naufragés, c'était bien lui ». Curtius n'apporte pas un commencement de preuve à l'appui de son accusation. Cf. Holm, t. II, p. 586.

2. Pöhlig (p. 271) reproche vivement aux stratèges d'avoir signalé l'ordre qu'ils avaient donné sans mentionner en même temps l'impossibilité d'exécution.

Digitized by Google

En faveur de Théramène, les témoignages ne manquent pas davantage, mais ils ne sont pas plus solides. Il y a d'abord celui de Théramène lui-même et, en premier lieu, le plaidoyer prononcé devant l'assemblée après la lecture des lettres des généraux (Diod., XIII, 101, 4). De ce plaidoyer, Diodore se contente de dire qu'il fut efficace, et Théramène s'exprime dans le même sens devant les Trente (*Hell.*, II, III, 35). Mais nous ne voyons pas qu'à l'assemblée populaire aucun orateur ait pressé Théramène de questions embarrassantes (intervalle écoulé entre la translation de l'ordre et l'apparition de la tempête, attitude des triérarques à l'égard des équipages plus ou moins révoltés, etc.). De plus, les généraux et le gros des équipages n'étaient pas encore de retour : d'où auraient pu surgir contre l'accusé les contradictions autorisées?

Le second plaidoyer de Théramène, c'est celui qu'il prononça devant le Conseil des Trente[1]. L'argument qu'apporte Théramène à sa décharge, c'est la violence de la tempête. Le fait n'est pas niable, mais il ne démontre pas positivement qu'entre la formation de la flotte de sauvetage et la tempête Théramène ait opéré avec toute la rapidité et la vigueur désirables. Le dirait-il que nous ne serions pas tenus d'accepter sans autre preuve une assertion si évidemment intéressée.

Les témoignages favorables que lui décernent ses ennemis ne sont pas plus probants. Le témoignage originel, fondamental, c'est le rapport officiel des stratèges, qui met absolument hors de cause Théramène, Thrasybule et les taxiarques, ne les nomme même pas et se borne à incriminer la violence des vents déchaînés. A première vue, ce document paraît entièrement à l'avantage de Théramène et de ses collègues. Les stratèges, dira-t-on, avaient tout intérêt à accuser leurs officiers : ne pas dénoncer les coupables, c'était, sinon s'avouer coupables, du moins se découvrir eux-mêmes, puisque le Dèmos, officiellement, ne connaissait qu'eux; si le peuple irrité voulait à tout prix des victimes, l'excuse tirée de la violence de la tempête risquait, si valable qu'elle fût, de n'être qu'une protection un peu fragile; s'ils se contentent d'invoquer cette excuse, c'est que la conduite de Théramène et de Thrasybule est inattaquable.

1. S'il s'agit ici d'un morceau plus ou moins imaginé par Xénophon, qui n'assistait pas au Conseil, c'est du moins l'écho à peu près certain des apologies qui avaient cours dans le public athénien.

Digitized by Google

Mais un tel raisonnement oublie d'abord que, pour dénoncer leurs officiers, les stratèges devaient être à même de prouver les défaillances de ces officiers : sinon, une dénonciation était odieuse et pouvait devenir dangereuse. Or, en s'éloignant vers Mytilène, ils avaient perdu à peu près tout moyen de contrôle à cet égard. Si, à leur retour, quand ils ont été obligés de refluer vers les îles sous la pression du vent, ils ont constaté l'insuccès complet de la tentative de sauvetage et, sans doute, soupçonné de négligence les triérarques, quelle preuve pouvaient-ils recueillir et fournir que la flottille de Théramène avait opéré trop mollement? Un interrogatoire n'eût abouti qu'à des dénégations énergiques et obstinées[1]. Bref, si la conduite des triérarques était inattaquable, c'est peut-être uniquement parce que les moyens d'attaque faisaient défaut aux stratèges ; mais l'absence des preuves de culpabilité n'est pas toujours et nécessairement une preuve radicale d'innocence.

Même armés de solides preuves de culpabilité, les stratèges auraient-ils été pleinement libres de dénoncer leurs officiers? C'est peu probable ; car, en dénonçant, les stratèges se fussent peut-être exposés à des contre-accusations. Ainsi qu'il résulte de notre critique antérieure, ils n'étaient pas précisément à l'abri de tout reproche d'imprévoyance, de négligence et de lenteur ; Théramène et Thrasybule, accusés de ce chef, pouvaient sans doute riposter que l'ordre de sauvetage leur avait été transmis bien tard, après une délibération exagérément prolongée ; ils pouvaient mettre en lumière l'ardeur des généraux à fuir la direction du sauvetage, à abdiquer tout contrôle d'une besogne que la fatigue des équipages, harassés par une longue bataille, rendait ingrate et grosse de responsabilités. Bref, vouloir perdre les triérarques, c'était, pour les généraux, risquer d'être entraînés dans leur chute.

C'est peut-être là une des raisons pour lesquelles les stratèges (après hésitation, il est vrai, et sur les instances de deux de leurs collègues) ont renoncé à informer les Athéniens même d'un fait avéré et incontestable : la mission confiée aux triérarques (*Hell.*, I, VII, 17). Il était trop dangereux, si l'on

1. D'autant plus que, dans les équipages, les triérarques, citoyens de haut rang, anciens stratèges, comptent de nombreux partisans. D'une façon générale, les équipages, ayant montré beaucoup de mauvais vouloir, n'étaient probablement pas disposés à confesser leur mollesse.

Digitized by Google

n'était pas soi-même à l'abri de tout blâme, de jeter les noms de Théramène et de Thrasybule à la curiosité irritée du Dèmos. Mais d'autres raisons ont pu agir en la circonstance, du moins sur certains stratèges. Les gens qu'il s'agissait de mettre en cause n'étaient pas des citoyens ordinaires, mais des Athéniens considérables, dont plusieurs généraux avaient été les collègues, les partisans ou les alliés les plus ardents. Aristokratès (s'il s'agit du moins du taxiarque de 411) avait mené aux côtés de Théramène la lutte décisive contre Antiphon; Diomédon et surtout Thrasylle avaient été à Samos les fermes appuis de Thrasybule dans la résistance démocratique (cf. *supra*, § 1) et, depuis, Thrasylle avait été le glorieux compagnon de Thrasybule. Dès lors, même si l'on avait eu des preuves et si l'on n'avait rien eu à redouter pour soi-même, on pouvait très bien s'abstenir de formuler des accusations et se borner à incriminer la violence de la tempête[1].

Le témoignage que, devant l'Ecclesia, les stratèges apportent à l'innocence de Théramène et de Thrasybule n'a guère plus de force probante que le rapport officiel. Sans doute, ils n'ont plus à redouter de contre-accusation vengeresse, puisque Théramène les a déjà attaqués; mais, d'abord, pour accuser leurs anciens officiers, ils seraient placés dans la dure obligation de démentir la teneur de leur rapport officiel et de compromettre ainsi leur renom et leur avenir; ensuite, s'ils sont démunis de preuves (et il est au moins probable que tel était leur cas), l'accusation qu'ils lanceraient de la sorte tomberait à vide ou leur nuirait. Le mieux, dès lors, n'était-il pas de rester fidèles à leur version primitive, enrichie de l'indication sur la mission des triérarques? C'était peut-être le plus sûr moyen de désarmer les colères et de gagner des alliés.

Si les stratèges n'ont pas de preuves contre leurs triérarques, il en est de même, à plus forte raison, de leur avocat Eurytolème. Aussi, l'excuse qu'il accorde en passant à Thrasybule et à

1. Eurytolème (*Hell.*, I, VII, 18) s'en prend à la φιλανθρωπία des stratèges : il ne peut dire qu'ils craignaient pour eux-mêmes ou qu'ils voulaient, tout en se mettant à l'abri, sauver des amis politiques.

L'explication de Curtius, p. 491 (« on voulait ne donner prise à aucun soupçon personnel et accepter en commun, comme de vrais collègues, toutes les responsabilités »), n'a vu — et très partiellement — qu'un aspect de la question. En réalité, la solidarité entre les stratèges se rompra presque au cours du procès. Cf. *infra*, § 6.

Digitized by Google

Théramène — excuse tirée de la circonstance de la tempête et qui cadre avec le récit de ses amis — n'a-t-elle qu'une signification médiocre.

Aucun témoignage ne démontrant rigoureusement l'innocence des triérarques, il reste possible que l'intensité de la tempête n'ait pas été la cause unique et totale de la catastrophe et que l'incurie, le mauvais vouloir et le défaut d'énergie de Théramène et de ses adjoints aient fait perdre un temps précieux à la besogne de sauvetage. Deux circonstances au moins méritent d'être retenues à cet égard. D'abord, c'est l'amertume que put provoquer chez les chefs de l'escadrille de sauvetage la décision des généraux. Elle prouvait sans doute que ces derniers appréciaient à leur valeur les capacités de Thrasybule et de Théramène; mais elle montrait aussi qu'ils tenaient pour bien modeste et bien malaisée la tâche qu'unanimement ils délaissaient pour voler à de nouvelles victoires. Diomédon lui-même, qui avait voulu consacrer au sauvetage les ressources entières de la flotte, ne paraît pas avoir réclamé le commandement de l'escadre laissée aux Arginuses. Si de tels sentiments ont existé chez les généraux, il est au moins très probable qu'ils ont existé également chez les triérarques, anciens stratèges, véritables collègues *de fait* des stratèges en exercice et qui devaient nourrir les mêmes ambitions, ressentir les mêmes dédains que leurs chefs du moment[1]. Qu'en conséquence ils n'aient pas apporté à la tâche qui leur était confiée, et qui exigeait une grande célérité, tout l'entrain et toute l'énergie nécessaires, il ne faudrait pas trop s'en étonner. Ce découragement amer et irrité put être d'autant plus vif chez Théramène, en particulier, qu'il venait, selon Diodore, d'exercer pendant la bataille les prérogatives d'un stratège. Sa mission put lui faire doublement l'effet d'une déchéance.

Une deuxième circonstance qui tend à témoigner contre les triérarques, c'est la révolte des équipages (Diod., XIII, 100, 2). Il convient de remarquer d'abord que cette révolte n'est pas nécessairement le fait des éléments démocratiques et habituels

1. M. Beloch (*Att. Pol.*, p. 88) parle de l'irritation de Théramène et de Thrasybule, chargés par leurs chefs d'une ingrate besogne. Mais il ne tire de cette observation aucune hypothèse sur la manière dont les triérarques purent s'acquitter de leur tâche. De plus, il attribue aux généraux, en la circonstance, des arrière-pensées politiques qu'il est bien inutile de faire intervenir ici.

Digitized by Google

de l'armée navale. La flotte des Arginuses comprenait un grand nombre de citoyens appartenant aux classes moyennes et riches (de nombreux cavaliers s'y étaient embarqués : *Hell.*, I, VI, 25), et nous savons précisément par Xénophon (*Mémorab.*, III, V, 19) que les soldats issus de ces classes, hoplites et cavaliers, formaient les éléments les plus indisciplinés de l'armée.

De cette révolte, les triérarques doivent-ils être tenus pour absolument innocents? Il est impossible de l'affirmer. Certes, la fatigue exceptionnelle d'un rude combat et d'une poursuite prolongée, l'inexpérience de nombreux marins improvisés furent des causes possibles et notables de mécontentement; mais il se peut aussi que Théramène et Thrasybule, précisément parce que la tâche qu'on leur avait assignée leur agréait médiocrement, n'aient pas su inspirer à leurs équipages l'énergie et l'élan nécessaires, qu'ils n'aient su ni prévenir ni réprimer rapidement les murmures, et qu'un certain flottement dans la direction des opérations ait provoqué un flottement correspondant dans la discipline. On a dès lors quelque raison de supposer, sinon d'affirmer, qu'une sorte d'entente tacite s'est établie pour des motifs divers entre les chefs et une partie du moins des équipages[1]. Bref, si l'on ne peut prendre à son compte les accusations implicites ou expresses lancées contre Théramène par ses ennemis, s'il faut faire la part certaine des inimitiés inspirées par cet homme d'État si souple et, à certains égards, si inquiétant, il est impossible, en dépit de tous les brevets d'innocence que ses chefs furent plus ou moins contraints de lui décerner, de ne pas garder un doute sur le zèle et la conscience dont il fit preuve à la tête de la flotte de sauvetage.

En résumé, si l'on cherche à apprécier dans leur ensemble les responsabilités assumées et les fautes commises au cours de la phase militaire de l'affaire des Arginuses, on est obligé trop souvent de conclure par des hypothèses. Ce qui ne paraît pas douteux, c'est que la perte définitive et à peu près totale des naufragés est, pour une bonne part, imputable à un événement exceptionnel, sinon supérieur aux prévisions humaines, mais que cette perte eût pu être conjurée ou retardée par une pré-

1. Notons d'ailleurs que la tempête n'avait pas encore atteint sa phase aiguë quand les équipages se rebellèrent. Diodore est très net sur ce point : « ... Les soldats refusèrent de travailler à l'enlèvement des cadavres. Enfin, la tempête augmentant d'intensité... » (XIII, 100, 2-3).

Digitized by Google

voyance très attentive, des initiatives plus hardies et plus promptes, une abnégation sans réserve, un souci plus aigu et plus vif du sort des nombreux camarades accrochés aux épaves et luttant contre la mort. Il ne fallait pas, en ces circonstances, se borner à suivre les voies ordinaires, se laisser plus ou moins porter au gré des événements, mais seconder ou forcer la fortune de tout son pouvoir et de toute son énergie désintéressée : il existe au moins des indices et de graves présomptions qu'à des degrés divers ni les stratèges, ni leurs officiers, ni leurs équipages ne l'ont compris.

IV.

Le rapport officiel et les événements à Athènes jusqu'au retour des généraux. — Le rapport adressé par les généraux à la Boulè et au Dèmos disait certainement la vérité quand il signalait l'existence d'une violente tempête et les obstacles qu'elle avait pu apporter au sauvetage ; mais il ne disait pas toute la vérité, dont Thrasylle et ses collègues pouvaient ignorer certains éléments importants en raison de leur éloignement temporaire vers Mytilène ; il ne disait même pas toute la vérité connue des stratèges, puisqu'il cachait un fait indéniable et considérable : la mission des triérarques. C'est là une défaillance, non plus d'ordre militaire, mais d'ordre moral, qu'il convient de relever au compte des généraux, défaillance qu'explique trop bien, sans l'absoudre, la crainte des représailles ou la camaraderie politique.

La lecture de ce rapport provoqua chez les Athéniens une impression singulière, faite de joie, d'orgueil et de douleur mêlée de soupçons. On apprenait du même coup l'une des plus brillantes victoires athéniennes de la guerre et la disparition de nombreux et braves marins que la fatalité ou, peut-être, l'incurie des chefs avait précipités dans la mort. Les généraux virent donc leur triomphe récompensé par un décret d'éloge (τοὺς στρατηγοὺς ἐπῄνουν) ; mais, en même temps, on commençait à leur reprocher l'abandon des naufragés et des cadavres (Diod., XIII, 101, 1).

Selon Diodore, il n'y eut cependant pas explosion immédiate de la colère du peuple. Avant la destitution et le rappel des généraux se place un événement que cet auteur est seul à nous raconter, mais qui peut également cadrer avec un passage

Digitized by Google

important de Xénophon. Résumons d'abord les données essentielles de l'exposé de Diodore. Théramène et Thrasybule avaient regagné Athènes avant leurs chefs. Ceux-ci, sans doute informés par des amis des rumeurs qui avaient commencé à courir contre eux dès la lecture de leur rapport (Ἀθηναῖοι... χαλεπῶς διετέθησαν : XIII, 101, 1), supposèrent qu'elles avaient pour source les propos de leurs triérarques[1]. Alors « ils envoyèrent contre eux des lettres au Dèmos, révélant qu'ils avaient prescrit à ces hommes de recueillir les cadavres ». Cette démarche, ajoute Diodore, devait être le principe de leur perte. Théramène et ses amis furent en effet violemment irrités et d'alliés possibles se transformèrent en accusateurs acharnés. Quand les lettres eurent été lues à la tribune, le peuple s'indigna contre Théramène, mais celui-ci se défendit assez efficacement pour que la colère publique se retournât contre les généraux. Ceux-ci furent destitués et reçurent l'ordre de regagner Athènes au plus vite (Diod., XIII, 101, 2-5).

Ce rappel, Xénophon ne dit pas formellement s'il a suivi sans délai ou après un certain intervalle la nouvelle de la victoire. Après avoir montré les vainqueurs des Arginuses rejoignant Conon près de Mytilène, Xénophon écrit qu'ils se rendirent à Chios, inutilement, puis regagnèrent à Samos leur base d'opérations (*Hell.*, I, VI, 38). Immédiatement il poursuit ainsi : « Les Athéniens destituèrent ces généraux, à l'exception de Conon » (I, VII, 1). Il semble que la révocation suive à peu près sans délai la nouvelle de la victoire, mais Xénophon ne l'affirme pas expressément et il n'y a pas contradiction nécessaire entre son exposé et celui de Diodore. Si l'on admet, ainsi qu'il peut résulter à la rigueur du texte de Xénophon, que la destitution et le rappel ont succédé aussitôt à la lecture du rapport officiel, l'incident relaté par Diodore peut encore très bien trouver place avant le retour de Thrasylle et de ses collègues, et sa genèse s'expliquerait ainsi : c'est leur propre rappel qui révéla aux stratèges l'existence de rumeurs accusatrices ; pour dissiper sans délai les soupçons et se ménager un retour relativement

1. ὑπολαβόντες οἱ στρατηγοὶ τούτους εἶναι τοὺς διαβαλόντας πρὸς τὰ πλήθη..., XIII, 101, 2. Grote traduit (p. 275) : « Ils soupçonnèrent Théramène et Thrasybule, qui se rendirent à Athènes avant eux, d'avoir l'intention de les accuser devant le peuple... » Mais il ne s'agit pas ici d'intentions d'accuser : il s'agit de bruits accusateurs déjà en circulation.

Digitized by Google

favorable, ils ont immédiatement, avant de s'embarquer, adressé à leurs amis d'Athènes des lettres destinées au peuple[1] et mettant en cause les triérarques.

En tout cas, le fond du récit de Diodore paraît exact : avant ou après leur rappel, mais de toute façon avant leur retour, les stratèges ont révélé la mission confiée à Théramène et à Thrasybule, et ainsi l'accusation de Théramène à leur adresse n'a été qu'une riposte. Du récit de Diodore, on peut trouver une confirmation indirecte dans l'exposé du débat qui mit aux prises en 404 Théramène et Critias[2]. Ayant reçu l'ordre de sauver les naufragés et ne l'ayant pas exécuté, dit Critias, « il accusa les généraux et les fit périr afin de se sauver lui-même » (ἵνα αὐτὸς περισωθείη) (*Hell.*, II, III, 32). Critias, qui cherche à déshonorer son ennemi, ne lui reproche donc pas précisément d'avoir attaqué les généraux de gaîté de cœur ou poussé par quelque motif d'ambition, de jalousie ou de rancune, mais parce qu'il était lui-même en danger grave pour n'avoir pas exécuté sa mission de sauvetage. Or, comment la vie ou la liberté de Théramène pouvait-elle être en péril si les généraux n'avaient déjà révélé cette mission? Implicitement, la brève allusion de Critias cadre donc avec le récit de Diodore, sinon dans le détail, du moins dans sa donnée fondamentale : Théramène, mis en cause, placé ainsi dans une situation périlleuse, a cherché à écarter le danger, d'abord en se disculpant, puis en accusant les généraux. C'est ce qu'il indique lui-même dans sa réponse à Critias (*Hell.*, II, III, 35).

On cherchera peut-être à donner des propos de Critias une autre explication. Théramène se sait couvert par le rapport officiel; mais il sait aussi, par le spectacle du mécontentement grandissant des Athéniens, que ce rapport ne donne pas réellement satisfaction au peuple et qu'un procès est imminent. Jusqu'alors les seuls stratèges sont menacés; mais Théramène peut

1. Il ne peut s'agir, en effet, d'un nouveau rapport des généraux, mais de « communications » adressées individuellement à leurs amis d'Athènes, comme le pense très justement Grote, p. 278-279 (explication admise par Pöhlig, p. 271; Busolt, III, 2, p. 1598). L'expression πρὸς τὸν δῆμον se comprend tout aussi bien d'une destination indirecte que d'un envoi direct.

2. Cf. Grote, p. 279, n. 1; Pöhlig, p. 272. Quant à l'exposé direct de Xénophon, il ne contredit pas celui de Diodore : il se borne à signaler la révocation et le rappel des généraux; il ne dément pas l'histoire des lettres destinées au peuple et de la riposte de Théramène.

Digitized by Google

redouter que, traduits en justice, ils ne rejettent sur lui les responsabilités encourues (d'autant plus qu'il n'est sans doute pas à l'abri de tout reproche). Alors, pour écarter un péril non pas déclaré mais imminent, « pour se sauver », il accuse; et il n'a sans doute pas de peine à formuler à l'adresse des généraux de notables et sérieux griefs, faisant ainsi dériver contre eux l'irritation populaire.

Nous croyons devoir repousser une telle explication. On ne voit pas bien quel profit positif eût apporté à Théramène une attaque préventive contre ses anciens chefs. S'il n'est pas suffisamment armé à leur égard, elle ne peut que le mettre en fâcheuse posture, compromettre son renom d'habile homme et sa situation personnelle; et si, comme nous le pensons, il est à la fois solidement armé contre les généraux et, pour sa part, difficilement attaquable, il a tout intérêt à attendre les événements : ou les stratèges, soumis à un procès, s'en tiendront à leur version primitive, et sa tranquillité est assurée; ou bien, pour se décharger, ils le mettront en cause, et il lui sera loisible de répondre, d'abord en s'abritant derrière l'absence de preuves, ensuite en usant contre les accusateurs des armes dont il est muni.

Bref, l'assertion de Critias fait allusion bien plutôt à une riposte qu'à un plaidoyer préventif, et ainsi, en faveur de la tradition très claire et très nette de Diodore, il y a non seulement l'absence de tout récit contraire, mais l'interprétation la plus normale et la plus simple des propos prêtés à Critias par Xénophon.

Les stratèges semblent donc bien avoir pris l'initiative des hostilités, sous la pression des événements, des soupçons et des rumeurs accusatrices qui les visaient[1]. Ils revenaient ainsi à leur projet primitif, que signale le discours d'Euryptolème (*Hell.*, I, VII, 17). A vrai dire, leurs lettres ne contenaient ni accusation formelle ni imposture; elles se bornaient à signaler un fait incontestable : la mission confiée aux triérarques. Elles ten-

1. Ces rumeurs émanaient-elles de l'entourage de Théramène et de Thrasybule? Les stratèges l'ont soupçonné; mais toute preuve à cet égard était impossible et il n'est pas nécessaire de supposer qu'il en ait été ainsi : la catastrophe qui atteignait tant de familles athéniennes suffit à expliquer l'origine des colères et l'impopularité naissante des généraux, que la foule rend naturellement responsables. En tout cas, il apparaît bien que les triérarques ne défendent pas leurs chefs.

Digitized by Google

daient donc à compléter la version beaucoup trop sèche, sinon inexacte, du rapport officiel; mais elles ne fournissaient encore à l'enquête qu'une parcelle de vérité, puisqu'elles se taisaient sur les circonstances qui avaient précédé la décision prise (poursuite, délibération, etc.) et puisqu'elles n'insistaient pas sur les obstacles apportés par la tempête à la complète exécution des ordres donnés.

Tout aussi oblique et peu franche apparaît l'attitude de Théramène et de Thrasybule. Imitant le silence du rapport officiel sur la mission dont ils avaient été chargés, ils ont caché au Dèmos cet événement capital, et seule la lecture des lettres accusatrices les a forcés de s'expliquer. Comme ils ont tu leurs propres responsabilités, ils ont tu celles de leurs anciens chefs. Diodore, qui défend résolument les triérarques et dont on sait l'admiration tenace et sans réserve pour Théramène (cf. XIII, 38, 2; 42, 2; XIV, 4, 1; 5, 2, 4, etc.), nous révèle ingénument que Théramène et son entourage se souciaient médiocrement de la vérité et de la pure équité et qu'ils étaient prêts à plaider indifféremment le pour ou le contre au gré de leur intérêt ou de leur rancune; les stratèges, dit-il, pouvaient trouver d'excellents défenseurs dans Théramène et ses amis, brillants orateurs, appuyés de nombreux partisans, et qui avaient assisté aux diverses phases du combat naval; de ces défenseurs éventuels, les lettres des généraux firent des adversaires et des accusateurs acharnés (XIII, 101, 3). Ainsi, grâce aux uns comme aux autres, c'est dans une atmosphère de réticences, de demi-vérités et de demi-mensonges que se préparait le procès des généraux.

Ce procès était déjà en partie jugé avant leur retour : par son plaidoyer, Théramène avait été du moins mis hors de cause et avait détourné contre les stratèges l'irritation du peuple. En même temps qu'il les destituait, il adjoignit à Conon Philoclès et Adimantos (*Hell.*, I, VII, 1)[1]. Le choix d'Adimantos avait-il une signification déterminée? On l'a pensé. C'était « l'ami d'Alcibiade » (Busolt, III, 2, p. 1598), d'Alcibiade, dont Théramène

1. Des précédents nous montrent deux stratèges ainsi adjoints à un troisième, pourvu d'un commandement supérieur : en 408-407, Adimantos et Aristokratès avaient été désignés de la sorte pour diriger, aux côtés d'Alcibiade, les opérations sur terre (*Hell.*, I, IV, 21; selon Diodore, XIII, 69, 3, ce furent Adimantos et Thrasybule).

Digitized by Google

et Thrasybule, adversaires des généraux de 406, avaient été les collègues de 411 à 408[1].

Cette hypothèse d'une intrigue des partisans d'Alcibiade ne repose sur aucune preuve. Nous voyons au contraire qu'un des stratèges, Périclès, était apparenté à Alcibiade, ainsi qu'Euryptolème, le principal défenseur des généraux (cf. *infra*, § 6). Quant à Philoclès, on ne sait rien de ses rapports avec Alcibiade et, à notre connaissance, il n'avait jamais géré la stratégie avant 406-405.

Les huit stratèges destitués ne revinrent pas tous à Athènes : deux d'entre eux, Protomachos et Aristogénès, se soumirent à un exil volontaire (*Hell.*, I, VII, 1). Serait-ce l'indice que ces deux généraux étaient plus exposés que les autres aux reproches des Athéniens[2]? Pas nécessairement, puisque la conduite des deux fugitifs au cours du combat ne paraît pas avoir différé de celle de leurs collègues. En admettant qu'ils aient appuyé l'impopulaire proposition d'Érasinidès (cf. *supra*, § 2) et redouté ainsi particulièrement, en cas de divulgation, les rancunes du Dèmos, il resterait à expliquer pourquoi Érasinidès lui-même, encore plus fortement menacé, est revenu dans sa patrie. Le mieux est donc d'admettre que la décision particulière de Protomachos et d'Aristogénès a été inspirée tout simplement par un sentiment plus profond et plus vif des difficultés de la situation et des colères du peuple. Ils ont, en somme, préféré le dur désagrément d'un exil aux terribles risques d'un procès capital.

V.

A Athènes. Arrestation d'Érasinidès. La première phase du procès. — Dès que les généraux furent arrivés à Athènes, Érasinidès fut frappé d'une amende et accusé devant le dikaste-

1. Cf. Beloch, *Att. Pol.*, p. 86 : la victoire des Arginuses était « une défaite du parti d'Alcibiade »; elle prouvait « qu'Athènes possédait encore, à côté d'Alcibiade, des hommes capables de conduire sa flotte à la victoire ». En conséquence (p. 88-89), les manœuvres du « parti d'Alcibiade » ont aussitôt commencé : à ces manœuvres se rattache le choix d'Adimantos comme adjoint de Conon. Cf. Beloch, *Griech. Gesch.*, t. II, p. 100.

2. Cf. Grote, p. 270 : « N'ayant pas assez de confiance dans leur conduite pour l'affronter (le procès), ils préférèrent expier leur faute par un exil volontaire » (cf. Pöhlig, p. 272; Beloch, *Att. Pol.*, p. 89). Contrairement à Pöhlig, M. Busolt (III, 2, p. 1599) ne voit pas dans cet exil volontaire la preuve que les deux stratèges se sentaient la conscience peu sûre.

Digitized by Google

rion par Archédèmos (*Hell.*, I, VII, 2). Cet Archédèmos était l'un des chefs les plus en vue du parti démocratique (ὁ τοῦ δήμου τότε προεστηκώς)[1]. Il reprochait à Érasinidès d'avoir soustrait des fonds publics arrivés de l'Hellespont[2]; « il l'accusait aussi touchant l'exercice de sa stratégie ». Le tribunal fit arrêter Erasinidès (*Hell.*, I, VII, 2). Cet incident n'est peut-être pas dénué de signification politique : il tend à montrer, selon nous, que dans le parti démocratique — ou tout au moins dans une fraction considérable de ce parti obéissant à la direction d'Archédèmos — on chercha à sauver le plus grand nombre possible de généraux, tandis que les partisans de Théramène (et peut-être aussi les oligarques, manœuvrant dans l'ombre) s'apprêtaient, comme on le verra, à les accabler. Il est remarquable, en effet, qu'Archédèmos ne limite pas ses griefs au détournement de fonds publics, mais n'hésite pas à mettre en cause toute la conduite publique de l'accusé en 406 (περὶ τῆς στρατηγίας); pareille accusation étant de sa compétence, il eût été tout naturel, en conséquence, qu'il poursuivît également les autres stratèges, déposés et rappelés par le peuple; une telle poursuite eût été d'autant plus normale que les faits allégués contre les généraux dans leur ensemble étaient plus graves que le grief particulier lancé contre Érasinidès par Archédèmos. L'indifférence avec laquelle Archédèmos paraît considérer le cas collectif des généraux, l'absolution implicite qu'il semble leur conférer nous amènent ainsi à supposer que ce démocrate influent, en concentrant toute l'accusation contre la personne d'Erasinidès, a cherché à sauver les cinq autres stratèges, dont trois au moins (cf. *supra*, § 1) sont des démocrates éprouvés : hypothèse que tend à fortifier, en dehors de la communauté de tendances entre Archédèmos et les généraux, un passage capital du discours d'Euryptolème, autre démocrate de marque et parent d'Alcibiade, qui paraît vouloir sacrifier Érasinidès — et Erasinidès seul — aux colères des Athéniens (cf. *infra*, § 6)[3].

1. Naturellement très attaqué par Aristophane, qui lui reprochait, à tort ou à raison, comme à certains démocrates, son origine étrangère et le traitait de démagogue (*Grenouilles*, v. 417-421; cf. *Schol. Aristoph. Gren.*, v. 418; cf. Eupolis, Βάπται, fig. 71).

2. Cf. *Schol. Aristoph. Gren.*, v. 1196 : κλοπῆς κατηγορήθη τῶν περὶ Ἑλλήσποντον χρημάτων.

3. Grote (p. 271) a remarqué également le caractère peut-être volontairement restreint de l'accusation portée contre Érasinidès : « Il semblerait presque qu'Ar-

Digitized by Google

Épargnés, à dessein ou non, par Archédèmos et le tribunal populaire, les généraux seront moins heureux à la Boulè, devant laquelle ils comparaîtront après la séance du dikasterion et l'arrestation d'Erasinidès[1]. Ils parlèrent « du combat naval et de la violence de la tempête ». S'ils n'ont rien ajouté concernant la mission des triérarques — et Xénophon ne dit rien de tel — il semble que leur exposé devant le Conseil ait reproduit à peu près leur rapport officiel. Peut-être ont-ils été ensuite pressés d'interrogations embarrassantes sur lesquelles le récit de Xénophon, assez enclin à voiler leurs défaillances, ne nous apporte aucune indication; en tout cas, leur plaidoyer fut inefficace : un certain Timokratès[2] proposa qu'ils fussent arrêtés et livrés au Dèmos, et la Boulè y consentit (*Hell.*, I, VII, 3). D'après le texte de Xénophon, il semble que Timokratès ait tenu à souligner ce qu'avaient d'insuffisant, à ses yeux, l'accusation d'Archédèmos et l'arrestation du seul Érasinidès : « Timokratès ayant proposé que *les autres généraux également* (Τιμοκράτους δ'εἰπόντος ὅτι καὶ τοὺς ἄλλους...) fussent arrêtés... » : n'a-t-il pu blâmer ainsi, du moins implicitement, l'indulgence ou l'indifférence dont les stratèges avaient bénéficié de la part d'Archédèmos?

Après leur arrestation, les généraux furent traduits devant l'assemblée populaire. Ils s'y heurtèrent à des accusateurs passionnés au premier rang desquels brilla Théramène (Θηραμένης μάλιστα : *Hell.*, I, VII, 4). Cette indication de Xénophon cadre pleinement avec celle de Diodore, d'après lequel Théramène et les siens, non seulement opposèrent à l'accusation déguisée des stratèges et aux soupçons populaires une efficace défense, mais

chédèmos voulût imputer à Érasinidès exclusivement... le blâme de cet abandon (des naufragés). » Mais Grote n'attribue à l'épisode aucune signification politique et il n'établit aucun lien entre la manœuvre possible d'Archédèmos et celle d'Euryptolème.

Curtius (p. 491) voit dans Archédèmos un grossier et brutal démagogue, « toujours prêt à persécuter les généraux », se faisant « sciemment ou non le complice des oligarques ». M. Beloch également (*Att. Pol.*, p. 88) pense qu'Archédèmos fut l'instrument du rapprochement entre les « démocrates radicaux » et le parti d'Alcibiade, qui voulaient exterminer les généraux. L'analyse du récit de Xénophon, en marquant nettement les limites de l'action d'Archédèmos, mène plutôt à la conclusion contraire.

1. Xénophon le dit expressément : μετὰ δὲ ταῦτα ἐν τῇ βουλῇ..., I, VII, 3.

2. Qui n'est connu, comme Callixènos (cf. *infra*, § 6), que par le procès de 406.

Digitized by Google

prirent l'offensive et attaquèrent les généraux avec beaucoup d'âpreté (πικροὺς κατηγόρους : XIII, 101, 3). Il est permis de se demander si un tel réquisitoire, ardent et renouvelé, était bien indispensable à la sécurité de Théramène, lavé de toute accusation par son premier plaidoyer, comme il l'a déclaré lui-même (*Hell.*, II, III, 35); d'ailleurs, jusqu'au terme du procès, comme l'indique Diodore, si peu suspect d'hostilité à l'égard de Théramène, les partisans de ce dernier s'agiteront et feront bloc contre les généraux avec les familles des naufragés (XIII, 101, 7). Que conclure de tout cela, sinon qu'après avoir échappé au péril, Théramène, au début de l'affaire uniquement préoccupé de sa sûreté personnelle, a pu vouloir exploiter la situation au mieux de ses intérêts propres et de ses intérêts de groupe contre des adversaires politiques gravement compromis? Il aimait l'exercice du pouvoir; il l'avait montré en 411, aux dépens de la démocratie, puis de l'oligarchie triomphante, et, depuis, il avait été réélu constamment à la stratégie jusqu'en 408. Mais, depuis plus d'un an, il n'est plus stratège; depuis quatre ans, son régime préféré, après quelques mois d'existence, a sombré sous la réaction démocratique, toute-puissante au lendemain de la victoire de Cyzique (cf. *supra*, § 1). Et voilà qu'une partie des démocrates les plus importants et les plus illustres sont, par le fait de circonstances imprévues, de leurs fautes et peut-être aussi des fautes mêmes de leur adversaire, impliqués dans des difficultés terribles : Théramène peut penser que l'occasion est excellente de débarrasser sa route de dangereux concurrents (dont il cherchera au printemps suivant à prendre la succession; cf. *infra*, § 7) et de priver la démocratie de partisans éprouvés.

A un tel dessein, que rend tout au moins très vraisemblable l'acharnement prolongé que ses amis et lui déploient contre les accusés, n'a pu d'ailleurs se mêler aucune intention scélérate contre la patrie athénienne elle-même. A aucune étape de sa carrière, Théramène, fidèle aux traditions de Cimon et de Nicias, n'a fait figure de traître, tout au contraire : sous les Quatre-Cents, il a dénoncé la manœuvre de la flotte d'Agesandridas, réclamé et dirigé la destruction du fameux rempart d'Eétionée, qu'Antiphon destinait à recevoir les Spartiates; de 411 à 408, il a coopéré aux brillantes victoires de la mer Égée et de l'Hellespont; en 404, s'il ne peut, en négociant avec

Digitized by Google

Lysandre, maître suprême de la situation, sauver une situation désespérée et qu'aucun délai ne pouvait aggraver, il luttera de toute son énergie contre l'installation d'une garnison lacédémonienne à l'Acropole[1]. Bref, si des oligarques laconophiles, comme on peut le conjecturer (cf. *infra*, § 6), ont alors tenté de briser la puissance de la patrie en faisant périr les généraux, leurs menées ne furent sans doute que parallèles à l'action de Théramène[2].

Autour de cet homme d'État s'agite un parti puissant, disposant de brillants orateurs et de nombreux clients (Diod., XIII, 101, 3. Cf. Ἀθ. Πολ., 34, 3). Comme son chef, ce parti, vaincu par la réaction démocratique de 410, est avide de pouvoir et d'influence ; au lendemain de la restauration de 403, dont il sera l'un des principaux bénéficiaires, il se montrera très âpre à la poursuite des honneurs (cf. Lysias, XII, 64) ; et nous voyons, en effet, les principaux lieutenants de Théramène, Anytos et Archinos, occupant alors des charges considérables, très écoutés à la Boulè, au tribunal, au gouvernement provisoire[3]. Qu'un tel parti ait voulu tirer profit de la situation critique dans laquelle étaient placés les vainqueurs des Arginuses et qu'il les ait harcelés de ses accusations, comme Diodore le rappelle avec force, on se l'explique très aisément.

Les accusations, d'ailleurs, ne vinrent pas seulement de Théramène et de ses amis : Thrasybule, notamment, prit la parole contre les généraux, comme l'indiquent certains passages du discours d'Euryptolème (*Hell.*, I, VII, 6, 18)[4]. Au premier abord, il peut paraître singulier que Thrasybule, ardent démocrate, chef de la contre-révolution démocratique à Samos avec Thrasylle en 411, ait accusé ce stratège et ses collègues ; mais, par les nécessités de sa situation personnelle, il se trouvait

1. Très différente sera en 403 la conduite de ce gouvernement des Dix, qu'on a représenté bien à tort comme les héritiers de la politique théraméniste : de concert avec les Trente, ils installeront en Attique Lysandre et ses mercenaires. Cf. notre travail sur *la Restauration démocratique à Athènes*, p. 110-111, 189-190, etc.

2. Holm (t. II, p. 586) représente sans motifs Théramène comme « le chef du parti oligarchique ». D'une façon générale, il est très dur à son égard, lui reproche son absence de patriotisme, ses trahisons successives vis-à-vis des divers régimes (p. 574, 585).

3. Cf. *la Restauration démocratique à Athènes*, p. 147, 278-280, 455, etc.

4. Cf. Grote, p. 273 ; Pöhlig, p. 272 ; Stavenisse de Brauw, p. 70-72 ; Busolt, III, 2, p. 1601, n. 2.

Digitized by Google

rangé du côté de Théramène; il eût donc été étrange et quelque peu dangereux que, ce dernier s'acharnant sur les généraux, Thrasybule s'abstînt de toute attaque à leur égard : la défense n'eût pas manqué d'en profiter, d'y voir un témoignage éclatant de l'innocence des accusés et peut-être d'en conclure à la culpabilité des triérarques.

Mais, si Thrasybule fut ainsi entraîné bon gré mal gré dans le parti de l'accusation, il fut loin de se mettre en avant au même degré que Théramène. C'est ce qu'indique nettement, à deux reprises, le récit de Xénophon, parlant d'abord de Théramène comme du principal accusateur (I, VII, 4), puis faisant dire à Eurytolème, dans la seconde phase du procès : « Thrasybule et Théramène, *qui, dans la première assemblée, accusait les généraux*... » (I, VII, 31)[1]. L'intervention de Thrasybule a donc été probablement assez brève et, en tout cas, bien moins prolongée et moins marquée que celle de Théramène. C'est ce que montre aussi avec une parfaite clarté le récit de Diodore : après avoir mentionné les lettres des généraux mettant en cause Théramène et Thrasybule (XIII, 101, 2), il continue en gardant sur Thrasybule un silence absolu et en montrant Théramène et son entourage les plus ardents à accuser et, de concert avec les parents des marins morts, à voter la condamnation des généraux (101, 3, 4, 7); Diodore est un des plus chauds admirateurs de Théramène, et il traite les généraux de glorieuses et innocentes victimes de la démagogie (101, 6; 102, 4-5). Le rôle de Thrasybule, rôle qu'il n'est pas permis de nier, fut donc relativement très effacé et à peu près isolé; tandis que Théramène opéra au milieu d'un imposant cortège de partisans, Thrasybule (en dehors sans doute de ses amis personnels) ne vit pas les démocrates se masser autour de lui[2].

Aux accusateurs, les stratèges ripostèrent par le plaidoyer que nous connaissons, ménageant Théramène, Thrasybule et les taxiarques et attribuant toute la catastrophe à la violence de la tempête (cf. *supra*, § 3). Leur défense fut appuyée par un

1. Passage dans lequel Stavenisse de Brauw (p. 72) veut d'abord voir une glose. Rien ne le démontre; mais ce critique lui-même admet que ces mots peuvent très bien faire allusion au rôle de Théramène comme accusateur principal, ayant parlé au nom de Thrasybule et des taxiarques.

2. Non que parmi les gens irrités et qui votèrent la mort il n'y ait pas eu de démocrates (il y avait des deuils dans tous les milieux), mais leur action n'eut pas, comme celle des théraménistes, un caractère politique et concerté.

Digitized by Google

grand nombre de marins et les pilotes (*Hell.*, I, VII, 6; Diod., XIII, 101, 5). La présence de ces nombreux défenseurs, la clarté et la modération, sinon l'extrême solidité, de la thèse soutenue par les généraux[1] peuvent expliquer l'amélioration temporaire dont bénéficia alors leur situation. Il serait exagéré d'affirmer qu'ils convainquirent l'assemblée de leur innocence et que « la plupart [des assistants] se montrèrent prêts à rejeter » l'accusation (Curtius, p. 493). En réalité, les accusés commençaient tout au plus à persuader leurs auditeurs (ἔπειθον τὸν δῆμον : *Hell.*, I, VII, 7)[2]. C'était du moins un premier résultat, et plusieurs des assistants, parmi lesquels nécessairement les généraux comptaient, comme Théramène, de nombreux amis personnels ou politiques, s'offrirent à servir de cautions. Mais, ajoute Xénophon, « on décida de remettre le débat à une autre assemblée; en effet, il était déjà tard et on ne pouvait distinguer les mains (des votants). Le Conseil indiquerait par un probouleuma la procédure à suivre pour le jugement des accusés » (*Hell.*, I, VII, 7). Il n'y a pas lieu, semble-t-il, de voir une manœuvre dans cet ajournement d'un débat qui paraissait sur le point de prendre une tournure favorable aux généraux[3]. Xénophon, si hostile à Théramène, auquel il prêtera de sombres machinations contre les accusés, s'exprime ici en toute simplicité, sans la moindre intention accusatrice, et présente l'obscurité naissante comme la cause réelle de l'ajournement et non comme un pur prétexte (τότε γὰρ ὀψὲ ἦν). Il n'en reste pas moins que cette circonstance dut être accueillie avec joie par les ennemis des généraux que pouvait inquiéter la tournure prise par les débats. Si cette première phase du procès s'achève au milieu d'une atmosphère assez trouble, si les deux partis conservent à peu près leurs positions primitives, les généraux demeurent sous le coup d'une terrible accusation. D'autres inci-

1. C'était « une preuve irrécusable de leur innocence », dit Curtius (p. 493) avec une extrême exagération.

2. Tel est le sens de l'imparfait ἔπειθον, comme le remarque très bien Grote, p. 283, n. 1 : « Ils étaient *en train de persuader*...; l'aoriste ἔπεισαν signifierait qu'ils convainquirent le peuple réellement » (cf. Busolt, III, 2, p. 1602). Ajoutons que le caractère nettement restrictif et limité de cette expression a d'autant plus de valeur qu'elle émane d'un historien favorable aux généraux. Xénophon serait plutôt suspect d'exagérer l'efficacité du plaidoyer.

3. Curtius (p. 494) parle d'un « expédient improvisé »; « on trouva qu'il faisait encore assez clair pour décider » que le Conseil rédigerait un probouleuma sur la procédure à suivre.

Digitized by Google

dents allaient surgir qui, sans assurer absolument la victoire des accusateurs, comme le montrent les votes mêmes de la deuxième assemblée, devaient encourager et favoriser nettement leur entreprise.

VI.

La seconde phase du procès. Les parents des morts. Le décret de Callixènos. Le jugement et la condamnation. — Dans l'intervalle qui sépare les assemblées où furent jugés les stratèges se placent deux événements principaux : l'incident se rattachant à la fête des Apaturies, qui survint sur ces entrefaites, et le vote du probouleuma de Callixènos. La vieille fête ionienne des Apaturies, qui tombait au quatrième mois de l'année attique[1], groupait dans Athènes, autour de cérémonies et de sacrifices communs, les membres des diverses familles et tribus. Ces réunions qui, d'ordinaire, étaient la source d'émotions joyeuses et douces, ne pouvaient cette année-là qu'assombrir les âmes ; elles réveillaient chez les Athéniens le souvenir cruel des fils et des frères présents à la dernière fête et morts récemment aux Arginuses ; elles permettaient de « compter les vides effroyables » (Cavaignac, *Histoire de l'Antiquité*, t. II, p. 180) ; elles rallumaient ou exaspéraient les rancunes. Couverts de vêtements sombres et la chevelure rasée, un grand nombre de parents des morts allaient paraître à l'assemblée et crier vengeance contre les généraux.

Cet incident, relaté très simplement par Diodore (XIII, 101, 6), Xénophon le transforme en une intrigue : les hommes en deuil qui parcoururent Athènes pendant les Apaturies et vinrent à l'assemblée réclamer la mort des accusés n'étaient pas les parents des naufragés, mais des agents de Théramène (*Hell.*, I, VII, 8). Xénophon n'apporte aucune preuve à l'appui de son accusation. Il n'est pas douteux, comme on l'a démontré, qu'une telle manœuvre n'était pas absolument nécessaire et pouvait devenir dangereuse[2]. Mais, de ce que les hommes vêtus de noir

1. Elle eut lieu vers la mi-octobre 406 (Busolt, III, 2, p. 1603 ; cf. Meyer, t. IV, p. 648 ; Beloch, *Griech. Gesch.*, t. II, p. 98).

2. Cf. Grote, p. 285-287 : des manifestations de deuil et de colère étaient trop naturelles pour qu'il fût nécessaire d'en créer de factices. D'autre part, une telle imposture eût entraîné des dangers ; les individus apostés par Théramène pouvaient être dénoncés par les vrais parents et accablés de questions

Digitized by Google

qui remplirent l'assemblée de leurs lamentations indignées n'étaient pas des imposteurs soudoyés et déguisés s'ensuit-il forcément que Théramène et son entourage soient restés étrangers à la manifestation des parents en deuil? Non; et il est permis de formuler une hypothèse qui, dans une large mesure, expliquerait l'erreur de Xénophon. Pour rendre aussi éclatante et imposante que possible la manifestation, pour en fortifier le caractère hostile aux généraux, Théramène a pu inciter ceux de ses nombreux amis et partisans qu'atteignait de près ou de loin la catastrophe des Arginuses à ne pas manquer la réunion de l'Ecclesia et à y clamer violemment leur indignation[1]. Autrement dit, il est fort possible que la totalité des Athéniens frappés par le désastre n'ait pas paru à l'assemblée, mais que tous ceux qui comptaient parmi les amis et clients de Théramène, s'inspirant à la fois de leur ressentiment familial et d'un mot d'ordre politique, se soient pressés en même temps autour de la tribune, encadrant en quelque sorte les manifestants et les dominant sinon par le nombre du moins par la véhémence et l'âpreté de leurs plaintes.

S'il en est ainsi, ne pourrait-on attribuer l'erreur commise par Xénophon moins à une calomnie véritable qu'à une déformation plus ou moins consciente de la réalité? De nombreux partisans de Théramène s'étant signalés plus nettement que les autres parents au cours de la manifestation, les ennemis du triérarque auront cru à la plus perfide des machinations et assigné un caractère tout factice et mensonger à une démarche de nature complexe, mêlée de calculs politiques et de sentiments troubles, mais fort légitime dans son principe[2].

embarrassantes; de plus, en se rasant la tête, ils auraient « imprimé sur eux-mêmes une preuve ineffaçable de la fraude jusqu'à ce que leurs cheveux eussent repoussé » (cf. Pöhlig, p. 274-275). M. Busolt (III, 2, p. 1603, n. 6) ne croit pas à la légende d'imposteurs déguisés, mais admet que Théramène a pu utiliser la fête en vue de l'agitation judiciaire. C'est notre avis, et on va voir quelle hypothèse peut être proposée à ce sujet.

1. Que les familles aisées ou riches qui constituaient la clientèle ordinaire des politiciens aristocrates, tels que Théramène, aient souffert en la circonstance comme les familles pauvres, c'est ce que laisse naturellement supposer la composition exceptionnelle de la flotte des Arginuses : les thètes étaient loin d'en former l'unique élément (cf. *supra*, § 1). Toutes les classes et tous les milieux se trouvaient frappés.

2. Diodore (XIII, 101, 6-7) se borne à juxtaposer et associer la démonstration des parents en deuil et l'action décisive exercée par les amis de Théra-

Digitized by Google

Si l'on peut admettre que Théramène, sans aller jusqu'à tromper le peuple, a largement exploité les rancunes familiales au mieux de ses ambitions politiques, doit-on, avec Xénophon, l'accuser d'avoir inspiré le décret de Callixènos? L'accusation se relie étroitement à la précédente et est lancée au cours de la même phrase : « Les amis de Théramène soudoyèrent des hommes couverts de vêtements noirs... et ils persuadèrent Callixènos d'accuser les généraux à la Boulè » (*Hell.*, I, VII, 8. Suit l'exposé du décret de Callixènos)[1]. Beaucoup plus simple et plus vraisemblable que l'histoire des « faux parents », cette assertion n'est appuyée d'aucune preuve. Qu'en devons-nous penser? Il est très admissible que le médiocre politicien qu'était Callixènos, jusqu'alors ignoré de l'histoire, ait agi pour le compte de personnages considérables, et il est évident que son décret a favorisé l'accusation et en grande partie paralysé la défense; l'affirmation de Xénophon, sans être réellement prouvée, n'a donc rien que de vraisemblable. Mais les partisans de Théramène n'étaient pas seuls intéressés à la ruine des généraux : les hétairies, principaux foyers des menées oligarchiques, n'ont-elles donc pu, seules ou de concert avec Théramène[2], soudoyer Callixènos? Une telle hypothèse n'a rien de déraisonnable : c'est ce que nous allons essayer de montrer par l'examen anticipé de certaines circonstances postérieures au procès des généraux[3].

Les Athéniens ayant regretté la condamnation des stratèges, Callixènos fut arrêté. Il réussit à s'enfuir avant l'ouverture de

même sur le vote de condamnation. L'hypothèse que nous venons d'émettre établit entre les deux groupes et leurs démarches respectives une fusion partielle.

A la démonstration théraméniste a pu s'ajouter une manœuvre cachée des oligarques, des hétairies, qui avaient également intérêt à abattre et à discréditer les généraux démocrates. Voir ci-dessous la discussion sur la démarche de Callixènos.

1. L'allégation est acceptée sans difficulté par Curtius, p. 494; Holm, t. II, p. 586; Fränkel, *Die attischen Geschworenengerichte*, p. 81; Busolt, III, 2, p. 1604 (qualifie Callixènos d' « instrument de Théramène », p. 1607).

2. Cf. *supra*, § 5, la possibilité d'une action parallèle.

3. Disons tout de suite qu'aucune démonstration rigoureuse n'est possible à cet égard, et Holm (t. II, p. 574, 586) a peut-être tort d'affirmer sans réserve l'existence de machinations oligarchiques (cf. Curtius, p. 491); mais il ne faut pas non plus traiter trop vite et dédaigneusement de « fantaisie de roman » l'hypothèse d'un complot oligarchique. Cf. Meyer, t. IV, p. 649.

Digitized by Google

son procès et, selon certaine tradition, gagna Décélie[1]. Cette localité était occupée par une forte garnison lacédémonienne qui, renforcée de Thébains, ravageait et terrorisait l'Attique du Nord. Or, à ces Lacédémoniens se mêlaient un certain nombre d'oligarques expulsés d'Athènes par la contre-révolution de 411 et guettant la chute de leur patrie pour y rentrer en maîtres (cf. Lysias, XVIII, 9; Andocide, I, 101). Si Callixènos a rallié le camp des traîtres, n'est-ce pas tout au moins l'indice qu'il avait été au procès des Arginuses l'homme des hétairies conspiratrices? On dira que les oligarques, les partisans d'Antiphon et d'Archeptolèmos avaient été mis à mort ou chassés en 411 et que les exilés ne devaient pas reparaître à Athènes avant la catastrophe d'avril 404 (traité entre Athènes et Spartes : *Hell.*, II, II, 20)[2]. Mais l'épuration n'avait pas été complète, et le parti s'était reformé à l'intérieur même d'Athènes : la Boulè désignée en 405 compte en effet parmi ses membres un grand nombre de personnages suspects de sentiments oligarchiques et antipatriotiques, que l'on devait retrouver en 404-403 dans la Boulè de l'oligarchie, et parmi lesquels Lysias cite expressément un futur collègue de Critias, Chrémon, et le terrible chef des Onze sous la domination des Trente, Satyros (Lysias, XIII, 20; XXX, 10-14; cf. Xénophon, *Hell.*, II, III, 2, 54). La facilité même avec laquelle Callixènos s'était enfui s'explique peut-être par l'influence grandissante des oligarques en 405, alors, semble-t-il, à peu près maîtres de la Boulè, « dans laquelle Satyros et Chrémon étaient puissants » (Lysias, XXX, 14).

Il est vrai que, si Callixènos a été en 406 l'agent des oligarques, on peut se demander pourquoi il n'est pas rentré à Athènes en 404 avec les hommes de Décélie. Mais la haine et le dégoût qu'inspirait le personnage étaient tels qu'il a pu, en l'absence de toute amnistie (ce ne sera plus le cas en 403) redouter la vengeance des amis des généraux. De leur côté, les oligarques triomphants n'avaient plus besoin de Callixènos; en le proté-

1. Diodore, XIII, 103, 2. Xénophon (*Hell.*, I, VII, 35) se borne à signaler la fuite de Callixènos et son retour à Athènes en 403 après la rentrée des exilés. Il ne contredit ainsi nullement le récit de Diodore. La divergence régnant entre les deux sources sur le mode d'arrestation de Callixènos (incarcération publique selon Diodore, mise sous surveillance privée selon Xénophon) n'infirme en rien la tradition sur la fuite à Décélie.

2. Critias lui-même, le futur chef des Trente, se trouve en Thessalie au moment du procès de 406 (*Hell.*, II, III, 36).

Digitized by Google

geant, ils auraient avoué qu'ils avaient trempé dans le complot judiciaire de 406; loin d'incliner à pareil aveu, Critias et ses fidèles devaient faire un crime à leurs ennemis de la condamnation des stratèges (*Hell.*, II, III, 32)[1]. Mais en 403 l'amnistie chassera toute crainte, et Callixènos pourra revenir à Athènes, où il devait succomber sous le mépris public (*Hell.*, I, VII, 35)[2].

En résumé, vu la circonstance de la fuite à Décélie et la facilité offerte à l'évasion de Callixènos, l'hypothèse d'une entente entre cet homme et les hétairies nous paraît au moins aussi plausible que l'allégation formulée par Xénophon contre le seul Théramène. Toujours est-il que sa proposition fut favorablement accueillie par la majorité de cette Boulè qui, peu auparavant, avait si facilement décrété l'arrestation des généraux. Le probouleuma était ainsi conçu : « Le réquisitoire contre les stratèges et leur défense ayant été entendus dans la précédente assemblée, les Athéniens rendront leur verdict par tribus : pour chaque tribu seront placées deux urnes, et le héraut dira : « Tous « ceux qui estiment les généraux coupables pour n'avoir pas « sauvé les guerriers vainqueurs dans le combat naval dépo- « seront leur suffrage dans la première urne; ceux qui pensent « autrement, dans la seconde urne ». Si le vote conclut à la culpabilité, les généraux seront punis de mort, à cet effet livrés

1. D'une façon générale d'ailleurs, au début de leur domination, les Trente montrent une grande affectation de rigide vertu. Cf. Lysias, XII, 5; Diodore, XIV, IV, 2, etc.

2. Callixènos, dit M. Beloch (*Att. Pol.*, p. 88), « a vécu en exil durant la domination des Trente » et n'est rentré à Athènes qu'en 403, après avoir combattu sous Thrasybule : voilà qui « caractérise suffisamment son attitude politique »; c'est un « meneur radical ». C'est bien vite dit. D'abord, Callixènos avait-il combattu dans l'armée de Thrasybule? Xénophon ne dit rien de tel. Callixènos a pu profiter de l'amnistie pour rentrer à la suite des combattants du Pirée sans avoir combattu lui-même. Eût-il pris part à la lutte qu'il ne faudrait pas en conclure à des convictions démocratiques : qu'on se souvienne du cas d'Agoratos, agent avéré de l'oligarchie en 404, dont nul n'a jamais songé à faire un « meneur radical » et qui a paru en 403 au camp de Phylè, puis à l'armée du Pirée (cf. *la Restauration démocratique à Athènes*, p. 334-335). Cette armée, d'ailleurs, était loin de comprendre uniquement des éléments démocratiques et « radicaux » : d'anciens membres des Quatre-Cents, des chefs du parti théraméniste s'y rencontraient et y tenaient une place éminente (cf. *la Restauration démocratique à Athènes*, p. 147-158, 161). Pourquoi Callixènos, soldat de cette armée, ne se serait-il pas plutôt rattaché à ces hommes, dont son décret avait favorisé la politique en 406, qu'aux chefs démocrates?

Quant à son exil sous les Trente, nous venons de montrer quelles en sont la signification et la portée.

Digitized by Google

aux Onze, et leurs biens seront confisqués, le dixième de ces biens étant réservé pour la déesse »[1] (*Hell.*, I, VII, 9, 10).

Lu devant l'Ecclesia, ce probouleuma allait être l'objet d'une âpre discussion qui, d'après l'ordre du récit de Xénophon, paraît avoir été précédée de l'incident suivant. Un homme s'avança dans l'assemblée, déclarant qu'il avait assisté à la bataille et s'était sauvé à l'aide d'un tonneau de farine vide; les marins en train de périr à ses côtés lui avaient ordonné, s'il échappait à la mort, d'annoncer au peuple que les généraux n'avaient pas sauvé les braves défenseurs de la patrie (*Hell.*, I, VII, 11). L'incident a-t-il immédiatement suivi, comme semble le dire Xénophon, la lecture du décret? Il n'a évidemment pas par lui-même grand rapport avec ce décret, à moins qu'on ne voie dans ce nouvel accusateur, comme certains l'ont fait (cf. Curtius, p. 495), un individu mis en avant par les inspirateurs mêmes de Callixènos. Il est vrai que Xénophon se borne à écrire : « Un homme s'avança (παρῆλθε)...[2] »; il n'accuse ici expressément personne de ténébreux complot. Mais est-ce sans motif qu'il situe l'incident aussitôt après l'exposé du décret de Callixènos? Sans être obligé d'admettre qu'il s'agisse ici d'un combattant imaginaire, on a le droit de supposer que les ennemis des généraux ne restèrent pas étrangers à cette intervention : n'ont-ils pu exploiter la rancune d'un survivant qui avait vu la mort de près et se rappelait avec fureur le désespoir et l'agonie de ses camarades? Qu'il y ait eu de tels survivants, d'ailleurs, c'est ce qu'indique non seulement la vraisemblance, mais un passage de Xénophon sur les combattants qui échappèrent par hasard à l'engloutissement (*Hell.*, I, VII, 32).

La brève harangue de ce survivant ne paraît avoir soulevé aucune riposte. Mais le probouleuma fut ardemment attaqué : plusieurs citoyens déposèrent contre son auteur une γραφὴ παρανομῶν. Le décret, en effet, proposait un jugement global, alors que le décret de Cannônos, toujours en vigueur, ordonnait un jugement séparé pour chacun des accusés; et il enlevait à ces derniers toute possibilité de sérieuse défense[3].

1. On voit que ce décret, comme le remarque Fränkel (*Att. Geschwor.*, p. 81), n'indiquait pas seulement la procédure, mais le châtiment éventuel. Sur le cumul des peines (mort et confiscation), cf. Glotz, *la Solidarité de la famille dans le droit criminel en Grèce*, p. 521-523, 606 (cf. *infra*, p. 56).

2. Cf. Grote, p. 292, n. 1 : « παρῆλθε ne veut pas dire *fut mis en avant.* »

3. L'illégalité même du décret a été contestée par Fränkel, *Att. Geschwor.*,

Digitized by Google

Au premier rang des adversaires du probouleuma, nous voyons se dresser Euryptolème, cousin d'Alcibiade (*Hell.*, I, VII, 12). C'est cet Euryptolème qui, au milieu d'une troupe imposante de parents et d'amis, avait reçu Alcibiade débarquant au Pirée en 408 et lui avait fait cortège jusqu'à la ville[1] (*Hell.*, I, IV, 19). Contre des accusateurs acharnés, dont la manœuvre ne pouvait que servir les desseins des factions antidémocratiques, il va manier cette arme de la γραφὴ παρανομῶν, que la conjuration oligarchique de 411 avait pour un temps brisée et que, par un détour singulier des événements, les partisans de Théramène, si indulgents en 406 à l'entreprise de Callixènos, devaient reprendre en main sous la restauration de 403 contre un décret d'une haute portée démocratique[2].

La proposition d'Euryptolème ne rencontra dans l'assemblée qu'un nombre très restreint d'approbateurs (τοῦ δὲ δήμου ἔνιοι ταῦτα ἐπῄνουν) ; « la foule s'écria qu'il était indigne de ne pas laisser le peuple agir selon son gré » (*Hell.*, I, VII, 12). En réalité, d'après les premiers résultats du vote tels que les signale Xénophon lui-même (I, VII, 34), il semble que les adversaires du probouleuma aient été en assez grand nombre ; peut-être Xénophon veut-il dire ici que la proposition d'Euryptolème ne rencontra que peu d'adhésions publiquement exprimées. En tout cas, il n'y a pas lieu de mettre en doute le tumulte qui s'éleva

p. 82-83 : le décret de Cannônos, auquel il s'opposait, était sans doute plus rationnel et plus humain puisqu'il ordonnait un jugement distinct pour chaque accusé ; mais, simple décret, n'ayant pas la valeur d'une loi, il pouvait lui-même être suspendu par un décret ultérieur. En attendant, ce décret de Cannônos réglait toujours la procédure, et Callixènos eût dû déposer d'abord un projet d'abrogation.

1. Ces faits suffisent (cf. Stavenisse de Brauw, p. 65, n. 1) à détruire l'hypothèse de M. Beloch sur une manœuvre du parti d'Alcibiade contre les généraux. Cf. *supra*, § 4.

2. Cf. la *Restauration démocratique en 403*, p. 447-448, 453 ; Glotz, *Rev. histor.*, t. CXXII (juillet-août 1916), p. 370-371 : « La γραφὴ παρανόμων, odieuse à l'oligarchie parce qu'elle complétait la réforme d'Éphialtes et s'opposait à la révolution antidémocratique, avait été abolie par les Quatre-Cents et par les Trente ; elle fut remise en vigueur » (en 403) « par le tiers-parti, malgré ses origines suspectes, parce qu'elle devait s'opposer aux coups de tête populaires et rendre vaine toute tentative de renverser la constitution constitutionnellement. » Trois ans plus tôt, le tiers-parti théraméniste, s'il n'a peut-être pas inspiré le décret de Callixènos, s'est tout au moins gardé de dresser contre lui une graphè paranomôn, et ce ne sont pas les hommes ni la puissance oratoire qui faisaient défaut à ce parti.

Digitized by Google

dans la foule des assistants à la lecture du décret d'accusation, et qui reprit de plus belle quand un certain Lyciskos eut proposé d'englober les auteurs de la γραφὴ παρανομῶν dans le même verdict que les généraux (*Hell.*, I. VII, 13). Cette phase de l'affaire et la suivante (résistance des prytanes et attitude de la foule à leur égard) peuvent justifier dans une certaine mesure la brutale et sommaire accusation de Diodore contre le πλῆθος, qui « écoutait volontiers les accusateurs et les démagogues parlant selon son gré, accueillait par des cris tumulteux et ne laissait pas parler les défenseurs » (XIII, 101, 6). Diodore laisse apparaître ici trop clairement les préventions de ses sources aristocratiques contre un Dèmos qu'elles jugeaient volontiers anarchique et turbulent. En réalité, la défense aura son heure, ainsi qu'il résulte de la narration précise et détaillée de Xénophon lui-même. D'autre part, on ne doit pas oublier que l'assemblée d'octobre 406 était très bigarrée, que les plus prompts et les plus ardents à réclamer vengeance étaient les parents des morts, comme Diodore va nous le dire expressément (XIII, 101, 6), et appartenaient ainsi, vu la composition de l'équipage des Arginuses, aux milieux sociaux les plus divers. En conséquence, des violences et des désordres trop réels qui, entre autres causes, ont déshonoré le procès de 406, la responsabilité ne doit pas retomber uniquement ni peut-être même principalement sur les éléments populaires de la société athénienne. Il n'y eut pas de démagogues que parmi les démocrates, et bien des adversaires de la démocratie purent alors revendiquer pour le Dèmos tant méprisé le droit d' « agir à sa guise » (πράττειν ὃ ἂν βούληται) et de violer la loi[1].

La menace de Lyciskos détermina un premier recul de la défense, qui renonça à la γραφὴ παρανομῶν (*Hell.*, I, VII, 13); mais elle était encore loin d'être désarmée et tenait en réserve deux moyens de résistance : l'action possible des prytanes et la présentation d'un contre-projet. L'action des prytanes eût pu être très efficace, puisqu'ils avaient le droit de refuser la mise aux voix d'un décret illégal. Mais on ne voit pas que l'ensemble

1. M. Busolt (III, 2, p. 1605) rappelle à ce sujet le passage de Taine sur le mépris profond qu'inspire la loi aux Jacobins, « puisque la seule loi pour eux est l'arbitraire du peuple » (*Orig. de la France contemporaine*, t. II, p. 68). Ce qui est sûr, c'est qu'en 406 les partis antidémocratiques d'Athènes, ceux qui avaient juré de faire au Dèmos tout le mal possible, étaient les plus intéressés à exploiter de telles prétentions démagogiques.

Digitized by Google

ou la majorité d'entre eux ait opposé au probouleuma même une velléité de résistance : « Quelques-uns » seulement (τῶν δὲ πρυτάνεών τινων : *Hell.*, I, VII, 14) refusèrent leur assentiment à la mise aux voix. La grande majorité des bouleutes-présidents paraissaient ainsi adhérer sans hésitation à l'avis préalable du Conseil lui-même ; et leur collègue Callixènos, déjà fort de l'appui du πλῆθος, des parents en deuil, des accusateurs théramé-nistes, avait aussi pour lui la complicité du bureau de l'Ecclesia quand, montant de nouveau à la tribune, il s'attaqua à la minorité récalcitrante et, avec l'approbation hautement exprimée des assistants, demanda que cette minorité fût comprise dans le jugement des généraux. Effrayés, les opposants cédèrent tous, à l'exception de Socrate, qui déclara ne vouloir agir en rien au rebours de la loi (*Hell.*, I, VII, 14-15).

La résistance obstinée de Socrate a provoqué l'admiration de son disciple Xénophon, qui consacre à l'épisode, en dehors de la brève indication des *Helléniques*, deux passages des *Mémorables* (I, I, 18 ; IV, IV, 2). Il fait observer que Socrate, en la circonstance, dut tenir tête à la fois aux furieuses clameurs du πλῆθος et aux menaces d'un certain nombre de citoyens influents (ὀργιζομένου μὲν αὐτῷ τοῦ δήμου, πολλῶν δὲ καὶ δυνατῶν ἀπειλούντων : *Mém.* I, I, 18)[1]. Ces « puissants personnages », que Xénophon ne désigne pas plus clairement, qui sont-ils ? Nous voyons que Lyciskos et Callixènos ont menacé ouvertement les prytanes ; mais l'épithète de δυνατοί convient-elle bien à ces Athéniens obscurs, jusqu'alors parfaitement inconnus de l'histoire ? On incline plutôt à penser que Xénophon fait allusion à ces accusateurs acharnés (ἀντιδίκους καὶ πικροὺς κατηγόρους) et d'une redoutable éloquence qui s'étaient dressés contre les généraux dès le début du procès et qui ont pu appuyer, même s'il n'émanait pas de leur propre groupe, le décret de Callixènos. Or, ces hommes étaient les amis de Théramène. En admettant même qu'ils n'aient exercé, en faveur du décret, aucune pression sur l'assemblée ou son bureau, il reste qu'en dépit de leur influence, de leurs nombreux clients et de leur éloquence, ils se sont abstenus

1. Xénophon ajoute ici que Socrate remplissait la fonction d'épistate. Grote (p. 293, n. 1) conteste cette affirmation, que rendent un peu suspecte, en effet, le silence des *Helléniques* et surtout l'erreur du même passage des *Mémorables* sur les *neuf* généraux mis en jugement : erreur rappelant celle d'Aristote qui parle de *dix* généraux (Ἀθ. Πολ., 34, 1).

Digitized by Google

de le combattre, prêtant ainsi leur concours indirect au triomphe d'un décret si noblement combattu par Socrate. De toute façon celui-ci a donc rencontré en 406 l'hostilité, déclarée ou dissimulée, des partisans de Théramène : constatation qui n'est pas sans intérêt, si l'on songe qu'en 399 un des principaux meneurs du procès du philosophe fut un des hommes les plus en vue du parti théraméniste, Anytos (cf. Ἀθ. Πολ., 34, 3; Xénophon, *Apol.*, 29-30)[1].

La résistance des prytanes une fois brisée, aucun obstacle légal n'empêchait plus la discussion directe du probouleuma. Euryptolème essaya encore de triompher à l'aide d'une contre-proposition. Il la développa librement, dans un plaidoyer d'une certaine importance que Xénophon s'est efforcé de reproduire (I, VII, 16-33). L'examen des responsabilités encourues à l'occasion de la bataille, de la tempête et des délibérations des stratèges nous a amené déjà à utiliser largement ce long fragment du récit de Xénophon. Si nous l'examinons au point de vue du procès lui-même, nous y discernons deux principaux éléments : 1° l'exposé détaillé et motivé d'une procédure opposée à celle du probouleuma ; 2° un plaidoyer « au fond », destiné à sauver l'ensemble, sinon la totalité des accusés : tentative qui n'est pas sans rapport avec la procédure préconisée.

Après avoir rappelé la délibération qui suivit la tempête et montré la « générosité » des stratèges, refusant de mettre Théramène et Trasybule en cause (*Hell.*, I, VII, 16-18), Euryptolème invite les Athéniens à déjouer par une conduite pleine de justice et de piété les intrigues des accusateurs (I, VII, 19), et il leur propose de substituer à la procédure du probouleuma celle du décret de Cannônos. Ce n'est pas que ce décret soit de médiocre efficacité (τὸ Καννώνου ψήφισμά ἐστιν ἰσχυρότατον); Euryptolème rappelle avec force les dures pénalités qu'il institue : l'homme accusé d'un crime contre le Dèmos sera jugé par le Dèmos et, s'il est reconnu coupable, sera exécuté ; son cadavre sera jeté dans le barathron, ses biens seront confisqués, le dixième étant réservé pour la Déesse[2] : « Tel est le décret selon lequel je vous

1. Cf. Glotz, *Rev. histor.*, t. CXXII, p. 372 : « Il n'y a pas de circonstances... qui caractérisent mieux [que le procès de Socrate] le personnage d'Anytos et les tendances des hommes au pouvoir » sous la démocratie restaurée.

2. Sur le cumul des deux peines institué par ce décret, cf. Glotz, *la Solidarité de la famille dans le droit criminel en Grèce*, p. 522-523, 606. Sur ce

Digitized by Google

invite à juger les stratèges, et, s'il vous semble bon, mon parent Périclès tout le premier » (I, VII, 20-21). Il était très habile de mettre bien en lumière les terribles peines encourues par les généraux si l'on adoptait la proposition d'Euryptolème[1]; il ne fallait pas, en se bornant à l'exposé de la procédure, laisser au peuple l'impression qu'on ne mettait en avant le décret de Cannônos que pour mieux sauver les accusés.

Si le peuple le préfère, continue l'orateur, il pourra utiliser la loi sur les sacrilèges et les traîtres : si quelqu'un a trahi l'État ou détourné les objets sacrés, qu'il soit jugé au tribunal, et s'il est condamné, qu'il soit privé de la sépulture en Attique et que ses biens soient confisqués (I, VII, 22)[2].

« Mais quelle que soit, Athéniens, celle de ces deux lois à laquelle vous donniez la préférence.., il faut que les généraux soient jugés un à un (κατὰ ἕνα ἕκαστον), la journée [du procès] ayant été divisée en trois parties : une pour vous réunir et voter sur la question de culpabilité; une pour l'accusation; une pour la défense » (I, VII, 23). C'est dans cette obligation de jugements distincts et individuels que réside le principe essentiel de la procédure préconisée par Euryptolème, par opposition au décret de Callixènos. C'est ce que Xénophon va exprimer très nettement quelques lignes plus bas : voulant montrer le caractère nuisible de ce probouleuma, il dit (I, VII, 26) : « Callixènos a persuadé la Boulè de proposer au peuple le jugement global (μιᾷ ψήφῳ) »; et plus loin encore, à l'occasion du vote lui-même : « Euryptolème proposa que, conformément au décret de Cannônos, on jugeât les accusés *séparément* (δίχα ἕκαστον), alors que le probouleuma instituait un jugement *unique et global* (μιᾷ ψήφῳ ἅπαντας κρίνειν) » (I, VII, 34; cf. *Mém.*, I, I, 18 : le peuple, contrairement aux lois, voulait « frapper d'un vote unique (μιᾷ ψήφῳ) les collègues de Thrasylle et d'Érasinidès[3] »). En défendant ainsi

point, il y a analogie parfaite entre le décret de Cannônos et celui de Callixènos, mais entre les deux procédures la différence est capitale et correspond à la différence de deux partis et de deux conceptions politiques, comme on va le voir.

1. Cf. Grote, p. 289, n. 1; Meyer, t. IV, p. 649.

2. Ainsi que l'a montré M. Glotz (*la Solidarité de la famille dans le droit criminel en Grèce*, p. 520), cette loi institue le cumul des peines, comme les décrets Callixènos et Cannônos.

3. Cf. Busolt, III, 2, p. 1604 : le vote μιᾷ ψήφῳ, voilà « l'illégalité caractéristique » de la procédure Callixènos. Cf. Fränkel, p. 81.

Digitized by Google

la nécessité de jugements et de verdicts strictement personnels, c'était l'esprit et la tradition foncièrement individualistes de la démocratie elle-même qu'Euryptolème défendait contre l'intrigue aristocratique; c'est le principe suivant lequel le crime commis par tel ou tel membre d'un groupe n'entraîne pas nécessairement la culpabilité et le châtiment du groupe entier, principe qu'Euryptolème proclamait avec force dans des phrases comme celle-ci : « Si vous agissez ainsi » (c'est-à-dire si vous adoptez la procédure du décret de Cannônos) « les coupables seront frappés du châtiment suprême, les innocents seront libérés par votre verdict, Athéniens, et ne périront pas tels des coupables » (I, VII, 24)[1].

Non seulement le principe est d'une parfaite équité; mais il n'apporte aucun obstacle à la punition des fautes commises. Certes, des procès individuels et avec pleine liberté de défense exigeront des délais plus considérables qu'un procès global; mais les Athéniens n'ont réellement rien à redouter d'une telle procédure : « Quelle crainte vous pousse donc à opérer avec une hâte si fébrile? Ne frapperez-vous pas et n'acquitterez-vous pas qui vous voudrez, si vous jugez selon la loi? » (I, VII, 26). Bref, l'usage légal que Callixènos propose de violer est à la fois juste et efficace; cet usage, les Athéniens doivent d'autant plus le respecter vis-à-vis de généraux loyalistes et démocrates qu'ils ont naguère accordé à l'oligarque Aristarchos, qui livra aux Thébains en 411 la forteresse d'Œnoé, un jour choisi à son gré pour sa défense et toutes les facilités autorisées par la loi (I, VII, 28).

Mais Euryptolème ne se borne pas à conseiller l'adoption d'une certaine procédure : il donne son sentiment sur le fond de l'affaire, et, sans affirmer jamais expressément qu'il y ait eu entre les stratèges des différences de conduite et d'attitude, son récit n'en établit pas moins de telles distinctions, justifiant ainsi d'autant plus fortement la nécessité de jugements individuels. C'est dans la délibération qui précéda la tempête, comme on l'a vu, qu'apparaissent surtout ces différences : des trois plans qui

1. Le caractère individualiste de cette procédure est d'autant plus remarquable que sous le rapport des pénalités le décret Cannônos s'inspirait de la vieille tradition, si peu démocratique, cumulant la confiscation et la peine de mort et frappant la famille au delà de l'individu. Ce n'est qu'après 403 que sera accomplie la scission des deux peines. Cf. Glotz, *la Solidarité de la famille dans le droit criminel en Grèce*, p. 606.

Digitized by Google

avaient été alors proposés, celui de Diomédon (utilisation immédiate et totale de la flotte au sauvetage des naufragés et au relèvement des cadavres) était à coup sûr propre à lui concilier les sympathies des familles en deuil et d'une assemblée irritée; jugé à part, Diomédon avait ainsi la quasi-certitude d'être acquitté. A la plupart de ses collègues, qui n'avaient soutenu aucune solution extrême et avaient finalement adopté la proposition de Thrasylle (former deux escadres, l'une de combat, l'autre de sauvetage), le récit d'Euryptolème ménageait de sérieuses chances d'acquittement : il mettait en lumière leur bonne volonté certaine, dégageait leur responsabilité finale en insistant sur la mission des triérarques et les couvrait par l'excuse de la tempête. De toute façon, pour l'ensemble des accusés, ce récit était le plus avantageux possible.

En revanche, le dessein d'Érasinidès (diriger sans délai toute la flotte sur Mytilène sans se soucier des vaisseaux en détresse), dessein d'une haute portée militaire (cf. *supra*, § 2), ne pouvait attirer à son auteur qu'une terrible impopularité, vu les sentiments qui dominaient alors l'assemblée, les parents en deuil et leurs amis. Non seulement Érasinidès allait passer pour étranger à tout sentiment de piété et d'humanité; mais, bien que sa proposition eût finalement échoué, on le tiendrait sans doute pour spécialement responsable du retard funeste apporté à la tentative de sauvetage, directement et pleinement combattue par lui, et par lui seul[1]. Dès lors, en rappellant très clairement le rôle d'Érasinidès à l'assemblée des stratèges, Euryptolème ne paraît-il pas vouloir l'isoler de ses collègues et le sacrifier pour donner satisfaction partielle aux âpres rancunes des Athéniens[2] ?

Ce dessein ne semble pas d'ailleurs particulier à Euryptolème, comme tend à l'indiquer la conduite de l'orateur démocrate Archédèmos (cf. *supra*, § 5) : concentrer expressément ou

1. Du moins d'après l'exposé d'Euryptolème. Cf. *supra*, § 2.

2. On a vu que Curtius, à propos du silence gardé dans le rapport officiel sur la mission des triérarques, s'exprime ainsi : « On voulait ne donner prise à aucun soupçon personnel et accepter en commun, comme de vrais collègues, toutes les responsabilités » (p. 491). Mais, plus nettement encore que Thrasybule et Théramène, Érasinidès était le collègue des généraux, et ceux-ci n'ont pas caché à leurs amis l'attitude particulière qu'il avait observée au cours de la délibération : qu'on les en blâme ou non, ils ont repoussé toute solidarité avec l'homme qui avait préconisé l'abandon des naufragés.

Digitized by Google

implicitement contre un stratège les colères athéniennes, tel put être le plan conçu dès l'origine par certaines fractions du parti démocratique, opposant ainsi une action concertée à l'intrigue plus ou moins déclarée, aux accusations globales et acharnées des partisans de Théramène et autres ennemis du régime. L'opération était d'autant plus avantageuse qu'en l'exécutant on ne faisait qu'isoler davantage un homme déjà individuellement et gravement compromis dans une affaire d'ordre pécuniaire : le sacrifice restait limité.

Mais pour réussir, pour sauver le plus d'accusés possible, il fallait faire triompher la procédure du jugement distinct. La proposition d'Euryptolème fut mise aux voix, ainsi que le probouleuma. On vota à mains levées, et il parut d'abord que la majorité approuvait Euryptolème. Par l'organe d'un certain Ménéclès, qui souleva une objection contre ce premier vote, les ennemis des généraux firent recommencer l'opération et le décret de Callixènos fut définitivement adopté (*Hell.*, I, VII, 34)[1]. On procéda ensuite au vote par tribu qu'instituait le probouleuma ; les huit accusés (y compris Protomachos et Aristogénès, en fuite) furent en bloc condamnés à mort et à la confiscation des biens ; les six généraux présents furent livrés aux Onze et burent la ciguë (*Hell.*, I, VII, 34 ; Diod., XIII, 101, 7 ; 102, 4). Les parents des naufragés et les amis de Théramène, étroitement unis et en partie confondus dans la lutte, s'étaient portés en foule vers les urnes de condamnation (πολλοὶ καθεστῶτες ἐνίσχυσαν : Diod., XIII, 101, 7) : les morts des Arginuses étaient vengés et l'intrigue politique avait triomphé[2].

1. En admettant même que les prytanes (cf. Grote, p. 296-297 ; Busolt, p. 1608) aient commis une erreur dans la proclamation du premier vote, une telle erreur n'a pu être commise que si la proposition d'Euryptolème, sans obtenir la majorité, a recueilli un nombre imposant de suffrages. Rien de plus naturel : les stratèges, hommes en vue, élus du Dèmos, pouvaient compter sur de nombreux appuis.

2. Le récit de la mort des généraux est enrichi dans Diodore de diverses circonstances dont on a démontré le caractère légendaire (cf. Grote, p. 298, n. 1). Diodore montre le pieux et vertueux Diomédon s'adressant au milieu d'un silence général à l'assemblée qui l'avait condamné, faisant des vœux pour que ce verdict servît la patrie et invitant les Athéniens à sacrifier en l'honneur de la victoire à Zeus sauveur, à Apollon et aux Vénérables Déesses (XIII, 102, 1-2). Diomédon, dit justement Grote, n'a pu parler ainsi devant l'assemblée, puisque celle-ci s'est bornée à voter sur la procédure et s'est divisée en sections par tribus en vue du verdict final. Si Diomédon s'est exprimé de la sorte,

Digitized by Google

VII.

Le revirement athénien et ses conséquences. Conclusion. — La sévérité extrême, sinon parfaitement inique, du verdict qui avait frappé les généraux avait eu pour cause non seulement l'intrigue et l'ambition de leurs ennemis, mais l'irritation ingénue d'une foule de citoyens, aveuglés par la rancune ou exaspérés par l'atmosphère de douloureux souvenirs qui enveloppa le procès et par les démonstrations plus ou moins théâtrales des familles en deuil. Ces circonstances ayant disparu, le temps s'écoulant, le chagrin et l'amertume s'apaisant, il était normal qu'un revirement survînt ou, du moins, que les amis des généraux voulussent profiter d'un apaisement inévitable pour prendre une partielle revanche : « Peu après ces événements, le repentir s'empara des Athéniens et ils décrétèrent des προβολαί contre ceux qui avaient trompé le Dèmos ; des cautions seraient constituées jusqu'à ce qu'ils fussent traduits en justice. » En vertu de ces προβολαί, Callixènos et quatre autres citoyens furent arrêtés (*Hell.*, I, VII, 35). Diodore veut que ce repentir ait saisi à la fois la masse des citoyens et les accusateurs qui les avaient égarés ; il signale également comme rapide l'apparition de ces remords (ταχὺ δὲ... μετεμέλησεν), et il ajoute que Callixènos fut arrêté aussitôt que le repentir populaire eut éclaté (XIII, 103, 1-2). Enfin Platon, beaucoup plus bref, déclare que, dans la suite, les Athéniens furent unanimes à reconnaître l'illégalité de leur conduite (*Apol.*, 20). Peut-on fixer la date probable de cet événement? Comment doit-on en apprécier le caractère et la portée?

Les expressions dont se servent Xénophon et Diodore pour désigner la rapidité du revirement (οὐ πολλῷ χρόνῳ ὕστερον, ταχύ) sont malheureusement un peu vagues (Platon, plus vague encore, se borne à écrire : « dans la suite » : ἐν τῷ ὑστέρῳ χρόνῳ) ; elles

c'est sans doute en présence des Onze. Diodore ajoute que les généraux marchèrent au supplice parmi les gémissements des bons citoyens ; il rappelle qu'ils avaient remporté une très brillante victoire et il incrimine finalement la furieuse démence du peuple, poussé à l'iniquité par les démagogues (XIII, 102, 3-5). De tels passages, où se révèlent la manière grandiloquente des historiens de l'école d'Isocrate et leurs violents partis pris aristocratiques, ne font que donner plus de valeur et de relief aux allégations du même Diodore sur l'action des théraménistes au cours du procès.

Digitized by Google

peuvent à la rigueur signifier une période d'une année et davantage, comme le montre le passage même de Diodore : « Les citoyens trompés (par Callixènos) reçurent le prix de leur démence lorsque, *peu de temps après* (οὐ πολὺν χρόνον), ils furent asservis... à trente tyrans » (XIII, 103, 1); or, les Trente n'ont saisi le pouvoir qu'après la chute d'Athènes, postérieure d'une année et demie à la mort des généraux (octobre 406-avril 404).

Pour expliquer et, partant, pour dater le repentir des Athéniens, est-il même nécessaire de le rattacher à quelque événement capital, tel le désastre d'Aigos-Potamos[1], qui est le fait le plus saillant de l'année 405? Nul événement, certes, n'était plus à même de réveiller chez les Athéniens, déjà plus ou moins trahis ou guettés par les conjurés oligarques et effroyablement desservis par les circonstances, le souvenir ému des glorieux vainqueurs des Arginuses et, si Callixènos et ses complices étaient encore en liberté, de provoquer à leur égard les accusations les plus amères.

Mais le revirement peut très aisément s'expliquer par le cours naturel des sentiments et la vertu du temps : dès que les partisans des généraux, nécessairement désireux de venger leurs morts, purent constater de façon à peu près certaine l'apaisement des fureurs populaires, ils durent songer à la revanche. Or, une telle heure a pu sonner bien avant la bataille d'Aigos-Potamos, postérieure d'une année environ à l'exécution des stratèges.

Un autre fait, d'intérêt plus secondaire, mais peut-être assez significatif et qui n'a suivi le procès que de quelques mois, peut dans une large mesure être rapproché du changement d'attitude des Athéniens : c'est l'échec de Théramène, candidat à la stratégie. Ses ennemis abattus, il avait voulu tirer au plus tôt profit de sa victoire, et, dès le printemps de 405 (cf. Grote, XII, p. 8), il briguait la charge qu'il avait cessé d'exercer depuis 408-407. Le succès qu'il obtint à l'assemblée fut sans lendemain : le dikasterion le rejeta à la dokimasie, en raison, dit Lysias, de ses sentiments antidémocratiques (ὃν... στρατηγὸν χειροτονηθέντα ἀπεδοκιμάσατε, οὐ νομίζοντες εὔνουν εἶναι τῷ πλήθει τῷ ὑμετέρῳ : XIII, 10). Or, Théramène avait tenu dans la récente affaire des Arginuses une place éminente; d'autre part, il ne

1. Cf. Busolt, III, 2, p. 1607.

Digitized by Google

manquait ni d'amis ni d'éloquence; dès lors ne peut-on tenir son échec pour un sérieux indice du malaise populaire et, en conséquence, dater à peu près de cette époque l'arrestation de Callixènos? Si cette arrestation a précédé le choix des stratèges, elle a même pu contribuer à l'échec définitif du principal accusateur des généraux, indirectement atteint par l'effondrement de son allié; si l'apodokimasie de Théramène est antérieure aux προβολαί contre Callixènos, elle a pu encourager les espoirs de revanche nourris par les partisans des stratèges de 406.

Théramène, il est vrai, avait remporté un demi-succès; l'Ecclesia lui avait donné ses suffrages. Il est permis sans doute d'attribuer une signification plus précise et plus forte au verdict du dikasterion, moins accessible aux surprises, et qui se prononçait après enquête sur les élections préalables de l'assemblée. Mais il faut bien admettre aussi que la réaction contre les accusateurs de 406 fut loin d'être unanime. Les Athéniens, dit Platon (*Apol.*, 20), furent unanimes à reconnaître l'illégalité de leur conduite : cette affirmation peut valoir pour les citoyens qui, en 406, avaient rendu un verdict de colère et de passion, mais non pour les meneurs, très réfléchis, de l'intrigue politique et leurs nombreux clients et partisans.

Que l'échec de Théramène et l'arrestation de Callixènos soient ou non des faits contemporains, on peut se demander pour quelle raison Théramène n'a pas été compris dans les poursuites intentées contre Callixènos et ses complices. Il ne faut pas trop se hâter d'affirmer que cette différence de traitement suffit à démontrer l'absence de toute entente entre Théramène et l'auteur du probouleuma[1]. Les accusateurs de Callixènos en 405 ont sans doute fortement soupçonné Théramène (qu'il ait été au moins soupçonné par l'opinion publique, c'est ce qu'indique l'assertion même de Xénophon, I, VII, 8); mais les preuves devaient manquer[2]; même en admettant qu'à défaut de preuves les auteurs

1. Cf. Pöhlig, p. 282-283; Grote (p. 287) remarque que Théramène « n'a jamais été traduit en justice ni accusé pour cela dans la suite, ni pendant la réaction prodigieuse de sentiment qui s'opéra après la condamnation des généraux... et qui retomba si lourdement sur Callixènos et les autres, ni par son ennemi mortel Critias... ».

2. Comme le remarque justement Holm (t. II, p. 586), Callixènos, « comme auteur de la proposition..., était seul responsable »; Théramène « avait été assez prévoyant » (accusation non démontrée) « pour se borner à le pousser en avant ». Cf. Busolt, III, 2, p. 1608 : « Le principal auteur, Théramène,

Digitized by Google

des προβολαί fussent armés de sérieuses présomptions, ils ont pu hésiter à s'en servir contre un homme très influent, merveilleusement habile, encore appuyé de nombreux partisans, comme le montre son demi-succès électoral. Enfin, tout espoir de compromettre Théramène dans la ruine de Callixènos n'était pas perdu; s'il avait soudoyé l'ancien bouleute, la preuve en sortirait peut-être du procès de Callixènos, des aveux de l'accusé ou de ses complices.

Mais si cet espoir avait été caressé par les accusateurs de Callixènos, il devait être déçu. Le débat à l'assemblée avait été nécessairement sommaire, la προβολή n'entraînant qu'une mise en accusation et non un verdict proprement dit[1]. Diodore prétend même qu'on arrêta Callixènos sans lui permettre de se défendre (οὐκ ἀξιωθεὶς δ'ἀπολογίας : XIII, 103, 2); mais, la προβολή n'étant qu'un procès ébauché, il est possible que Diodore (ou l'auteur qui lui sert de source), mal renseigné sur tout ce mécanisme judiciaire, ait cru que la défense avait été étouffée parce que Callixènos n'avait riposté que brièvement à l'accusation et qu'il n'y avait pas encore eu d'enquête rigoureuse.

En réalité, la défense n'avait été qu'ajournée. Mais le procès au tribunal (κρίσις) ne fut pas plaidé, Callixènos ayant réussi à s'enfuir « avant d'être jugé », dit expressément Xénophon (πρὶν κριθῆναι : *Hell.*, I, VII, 35[2]). Si l'on observe que cette évasion eut lieu au cours d'une période de troubles politiques (στάσεώς τινος γενομένης : *Hell.*, I, VII, 35), alors que la démocratie était minée par les intrigues, on ne peut s'empêcher de formuler l'hypothèse suivante : les hommes qui conspiraient contre le régime établi ont pu favoriser l'évasion d'un personnage qui en savait peut-être trop long sur le procès des généraux. Callixènos, en tout

échappa à toute poursuite. Il avait été assez habile... pour pousser les autres. » La culpabilité de Théramène n'est pas prouvée (cf. *supra*, § 6); mais l'absence de poursuites en 405 ne prouve pas davantage son innocence.

1. Cf. Schömann, *Antiquités grecques* (trad. Galuski), t. I, p. 448 : « Il ne s'agissait pas... d'obtenir une décision judiciaire, mais de fournir au peuple l'occasion de déclarer si les griefs... justifiaient une mise en accusation. » Devant l'assemblée « la parole était donnée aux deux parties, sans qu'on se livrât toutefois à une enquête rigoureuse... Le peuple était invité à faire connaître son sentiment par la cheirotonie, non par un scrutin en forme ». Bref, ce n'est qu'une ébauche, une amorce de procès.

2. Diodore, ne disant nullement que Callixènos se soit évadé avant le procès et ne parlant pas de προβολή, a l'air de considérer comme une véritable pénalité l'incarcération de l'accusé dans la δημοσία φυλακή (XIII, 103, 2).

Digitized by Google

cas, ne reparaîtra plus à Athènes qu'après la rentrée des exilés en 403; une sorte de conspiration du silence et du mépris s'organisera autour de lui, et l'amnistie, en lui laissant la liberté, devait détruire toute chance de faire la lumière décisive sur les origines du probouleuma de 406[1].

Temporairement atteint sur le terrain politique, Théramène avait du moins échappé à toute poursuite, même rudimentaire. Mais le soupçon des intrigues qu'il avait pu former de concert avec Callixènos devait rester fort tenace chez les Athéniens, comme le montre la brève accusation de Xénophon (*Hell.*, I, VII, 8). Il est remarquable, sans doute, que Lysias, au cours de la revue sévère et parfois bien injuste qu'il passe de la carrière de Théramène (XII, 62-78), ne lui adresse nul reproche touchant le procès de 406; ailleurs (XII, 36), il rappelle la condamnation des généraux sans faire la moindre allusion au rôle de son ennemi pendant le procès. On en a parfois conclu (cf. Pöhlig, p. 281) que Lysias estimait Théramène parfaitement innocent de toute manœuvre indigne et scélérate en cette affaire : sa haine clairvoyante n'eût pas épargné l'adversaire des stratèges. Mais nous ne pensons pas que le silence de Lysias soit aussi probant qu'on veut bien le dire. Lysias peut croire, à tort ou à raison, que Théramène a inspiré la manœuvre de Callixènos; mais il n'ignore pas que le probouleuma a été voté par le Dèmos; il peut donc hésiter à rappeler à ses auditeurs, même repentants, l'humiliant souvenir de ces circonstances, et il se tait[2]. A la rigueur, peut-être eût-il pu blâmer Théramène et, indirectement, la conduite des Athéniens en 406, s'il avait été un orateur pourvu d'une ancienne et solide renommée, et relativement libre de sa parole; mais le discours contre Ératosthène (discours XII) est un début, et Lysias, tout fraîchement gratifié de la πολιτεία, se sent peut-être encore tenu à une grande réserve vis-à-vis du Dèmos.

1. D'autant plus que, sous la démocratie restaurée (cf. *la Restauration démocratique en 403*, p. v, 407-412, 419, 458, 475-476, etc.), l'influence des théraménistes et d'une fraction tout au moins des oligarques (Trois Mille non émigrés à Éleusis) est considérable : si Callixènos a été leur agent en 406, ils ont tout intérêt à son silence.

2. C'est ce qu'a justement montré contre Pöhlig Stavenisse de Brauw, p. 74-75; nous ajoutons quelques arguments tirés de l'époque du discours (débuts de Lysias), de la situation de Thrasybule en 403 et de ses rapports, à cette date, avec Lysias.

Digitized by Google

De plus, Lysias ne peut ignorer que, dans le procès de 406, Thrasybule, bon gré mal gré, s'est rangé du côté de Théramène. Certes, il avait pu se borner à seconder les accusations du début sans prendre part aux manœuvres qui ont marqué la seconde phase du procès; mais à distance, et pour l'opinion moyenne des contemporains, une telle distinction pouvait paraître subtile; sur ce point particulier la renommée de Thrasybule était plus ou moins solidaire de celle de Théramène[1]. Dès lors, accuser ce dernier à propos de l'affaire des Arginuses, c'était dans une large mesure accuser Thrasybule, dont le rôle ne pouvait être oublié; c'était rappeler des souvenirs gênants pour le héros de Phylè et de Munychie, le héros du jour, dont Lysias est alors précisément l'ami, pour le triomphe duquel il a travaillé l'opinion hellénique pendant la guerre civile de 403 et auquel il doit le don glorieux de la πολιτεία[2].

La situation de Xénophon était très différente de celle de Lysias. Il ne s'adressait pas aux Athéniens, n'avait pas à ménager les susceptibilités d'un public ombrageux. De plus, tandis que Thrasybule, ami de Lysias, avait fait cause commune avec Théramène en 406, le maître aimé et admiré de Xénophon, Socrate, sans avoir vraiment pris parti sur le fond de l'affaire, était intervenu en faveur d'une procédure dont l'adoption eût sauvé au moins une partie des généraux si âprement attaqués par Théramène et les siens : Socrate s'était donc trouvé dans le camp opposé à celui de Théramène (cf. *supra*, § 6), et Xénophon n'éprouvait dès lors aucune gêne à répéter les bruits exagérés ou vraisemblables qui avaient couru sur le rôle de ce dernier.

Si nous examinons dans son ensemble et ses conséquences cette crise si complexe de l'histoire d'Athènes, nous pourrons formu-

1. Ce qui n'est plus le cas en ce qui concerne les révolutions de 411 et de 404, dans lesquelles Théramène a agi seul ou de complicité avec les oligarques, et qui fournissaient au réquisitoire de Lysias une abondante matière. L'affaire de 406 était plus complexe à cause de son origine même, étrangère à la politique (mouvements et ordres militaires, deuils familiaux, etc.).

2. Cf. *la Restauration démocratique en 403*, p. 164, 448-451, 467, etc. Ce n'est que beaucoup plus tard que Lysias deviendra l'adversaire de Thrasybule et s'exprimera sur son compte avec ironie ou sévérité (procès Mantitheos (vers 392), XVI, 15; procès Ergoclès (388), XXVIII, 4-8). Cf. Lysias, *Frgm.*, 61 : κατὰ Θρασυβούλου, discours d'authenticité d'ailleurs contestée, mais qui ne peut se rapporter qu'à la toute dernière période de la vie de Thrasybule.

Digitized by Google

ler la conclusion suivante : mis à part ses résultats militaires, brillants mais incomplets et éphémères, l'affaire des Arginuses n'apporta à la démocratie et à la patrie athéniennes que déshonneur, défaite et péril. L'opération militaire avait été assurément remarquable, digne de la série glorieuse et presque ininterrompue des succès qui avaient marqué la campagne navale de 411 à 407. Mais la victoire avait été chèrement achetée : par la faute des circonstances, du commandement suprême et, dans une certaine mesure aussi, des officiers et des équipages, on avait laissé périr plus d'un millier de naufragés. De plus, si Lacédémone avait dû renoncer à la capture de l'importante escadre de Conon, elle gardait, outre les débris de la flotte de Callicratidas, réduite de près des deux tiers, toute une force organisée et intacte, l'escadre d'Étéonikos, sauvée de la destruction par la tempête et par les lenteurs des généraux.

Le caractère même d'une telle victoire, inachevée et peu décisive, montre combien était nécessaire l'étroite union des forces nationales d'Athènes, pour laquelle le danger spartiate n'avait pas cessé. Mais les défaillances, les fausses manœuvres ou les intrigues des chefs militaires et politiques, l'exaspération spontanée ou factice du sentiment familial allaient déchirer la cité. De cette crise la démocratie sortit affaiblie, d'abord parce que, dans leur ensemble, les généraux mis à mort étaient de fermes et loyaux démocrates, qui avaient aidé au salut du régime dans les jours critiques. Elle en souffrit aussi parce que, dans le parti même qui la défendait, l'opposition des situations et des intérêts personnels créa des divisions graves, dressant ainsi l'un contre l'autre Thrasybule et Thrasylle, les deux glorieux compagnons d'armes de 411. Elle en souffrit enfin parce que, grâce à l'intrigue déclarée ou cachée des coteries adverses, grâce aux aveugles rancunes de nombreux citoyens appartenant à tous les milieux et à tous les partis, elle fut amenée à renier l'une de ses plus nobles traditions judiciaires, l'usage des jugements séparés et individuels. Bref, le parti démocratique se trouva diminué et atteint à la fois dans ses hommes, dans sa cohésion et dans ses principes.

Avec la démocratie, la patrie athénienne fut durement frappée. Elle perdait de bons chefs de guerre, qui — l'événement l'avait montré — n'étaient pas plus que d'autres à l'abri des défaillances et des préoccupations personnelles, mais qui avaient

Digitized by Google

plus d'une fois conduit les flottes d'Athènes à la victoire; des stratèges de l'année suivante (Conon mis à part), le mieux qu'on puisse dire, c'est qu'ils seront parfaitement médiocres, incapables de vigilance et d'initiative. Mais la patrie était encore plus menacée, peut-être, par la scission que les circonstances, les rancunes et les ambitions avaient provoquée ou agrandie entre les démocrates et les éléments patriotes de l'aristocratie athénienne, ces γνώριμοι qui reconnaissaient Théramène pour chef et qui n'étaient pas affiliés aux hétairies ('Αθ. Πολ., 34, 3). Quel qu'ait été, dans la tourmente judiciaire de 406, le rôle exact de ces sociétés, qu'elles aient machiné en partie l'intrigue ou qu'elles en soient restées spectatrices, il n'est guère douteux que leurs membres, les oligarques antipatriotes, les amis de Lacédémone et des traîtres de Décélie, se soient réjouis d'événements qui brisaient ou achevaient de briser l'union entre les démocrates et les partisans de Théramène. Les méfiances et les rancunes ainsi créées ou aggravées ne pouvaient que paralyser la résistance nationale et favoriser le retour d'un régime oligarchique, fondé et protégé par l'épée de Sparte.

Paul CLOCHÉ.

Digitized by Google

MÉLANGES ET DOCUMENTS

LA MISSION DE J. DE LUCCHÉSINI A PARIS

EN 1811[1].

Du 20 au 30 mars 1811, quand on apprit qu'un héritier mâle était né au nouveau Charlemagne, toute l'Europe ressentit une commotion, et naturellement, dans les monarchies feudataires et les provinces vassales ou annexées les plus éloignées, l'idée d'envoyer des députations à Paris pour féliciter l'Empereur se répandit et fut encouragée officiellement. Quant aux bonnes villes, au nombre de quarante-neuf, elles devaient être représentées par leur maire, ou leurs adjoints avec une suite. La municipalité de Rome, deuxième bonne ville, nomma le duc Braschi et fit faire des livrées pour les deux ou trois appariteurs ou massiers l'accompagnant. Tout cet appareil partit pour Paris.

En Toscane (où la grande-duchesse Élisa, sœur aînée de l'Empereur, tenait en son nom une cour fameuse au palais Pitti et dans dix autres châteaux), ce fut cette princesse qui désigna elle-même les députés. Son choix se porta pour Lucques sur l'avocat Louis Matteucci, ministre de l'Intérieur et grand juge, ministre de la Justice, l'intelligence politique la plus haute de la principauté, et, pour Florence, outre les membres de la municipalité, et pour la représenter plus directement comme grande-duchesse, sur le marquis Jérôme de Lucchésini, grand maître de sa cour.

1. D'après la correspondance de Lucchésini avec la grande-duchesse en 1811. Elle compte quarante-huit pièces, toutes inédites, en y comprenant les notes annexes, qui sont les plus longues. Nous n'en possédons qu'une copie provenant des papiers ayant appartenu au chevalier Eugène Le Bon, ancien secrétaire des princes Baciocchi, et acquise par nous en 1902 du petit-neveu de M. Le Bon, M. Ed. Dessales, qui habite Trieste. Les originaux sont ailleurs. La copie que nous avons utilisée et que nous avons fait vérifier a été prise avant 1820; elle a appartenu à la princesse Élisa. Le numérotage des pièces suit l'ordre chronologique.

Digitized by Google

Diplomate fameux, ayant fait sa carrière jadis en Prusse, son pays d'adoption, bien qu'il fût Italien et Modénais de naissance, Jérôme de Lucchésini était un personnage très décoratif, ayant été mêlé à la grande politique internationale pour la Prusse comme ambassadeur depuis le dernier quart du XVIIIe siècle. Tour à tour chargé de missions ou ministre à Rome, à Pétersbourg, à Varsovie, à Vienne, à Paris, il connaissait comme pas un les secrets et le personnel des Cabinets et n'était tombé en disgrâce, auprès de son souverain le roi Frédéric-Guillaume III, que tout récemment, en 1806, après Iéna. Il avait eu la douleur de signer l'armistice de Charlottenbourg, alors que Napoléon, aux portes de Berlin avec son armée victorieuse, tenait la Prusse à merci.

Rentré à Lucques, où demeurait sa famille à la fin de février 1807, nommé par Élisa grand maître de sa cour, choix qui avait été soumis à l'agrément de l'Empereur, Lucchésini suivit la princesse à Florence en 1809 quand elle fut nommée grande-duchesse de Toscane. Il était un des principaux personnages de son entourage au palais Pitti, mais il ne s'occupait plus de politique.

Le 1er mai 1811 — la date du baptême du roi de Rome avait été fixée au 9 juin — Jérôme de Lucchésini partit pour Paris avec l'avocat Matteucci, muni d'abord d'une lettre de créance en italien pour l'Empereur, puis de lettres de présentation auprès des ministres et des grands dignitaires. Une gratification spéciale de 12,000 fr., accordée par les princes de Lucques, leur fut donnée[1]. La mission de Lucchésini n'était pas seulement d'apparat, mais il était aussi chargé par Élisa de tâter le terrain et les membres de la famille impériale sur la possibilité morale, c'est-à-dire sur l'acquiescement de l'Empereur, et matérielle, c'est-à-dire sur un emprunt à obtenir auprès de l'un d'eux en faveur de la grande-duchesse, toute prête à partir pour Paris de son côté, mais encore hésitante. La princesse était demeurée six mois à Paris l'année précédente, ayant amené et entretenu une partie de sa cour pendant les fêtes du mariage. Elle avait ainsi fortement ébréché sa liste civile, dont d'ailleurs le paiement subissait souvent des retards[2]. Elle aurait bien voulu revenir à Paris en 1811, mais avec l'agrément de son frère et une aide pécuniaire. Lucchésini devait consul-

1. Archives de Lucques, registre 195, document n° 595. Le secrétaire Froussard à Lucchésini, 3 mai 1811.

2. Sur ce déplacement princier à Paris, voir notre ouvrage : *le Voyage de la grande-duchesse Élisa à Paris en 1810*, Paris, Félix Alcan, 1915, 1 vol. in-4°.

Digitized by Google

ter et préparer les esprits à ce sujet, puis renseigner sa souveraine. Ses premières lettres de Paris y font plusieurs allusions.

En fin de compte, avec toutes ses démarches et visites, le temps se passa, et quand l'Empereur, consulté sur cet objet, eut à se prononcer, il jugea que la princesse avait attendu trop longtemps pour se décider et qu'il n'y avait plus lieu qu'elle se dérangeât, les fêtes du baptême étant terminées. Si Élisa hésita, c'est qu'elle était froissée de ce que l'Empereur eût refusé en 1810 de lui venir en aide pécuniairement. Elle craignait en renouvelant son déplacement de s'endetter à nouveau.

Le grand maître était chargé aussi de donner à sa souveraine des nouvelles de la cour des Tuileries et de Saint-Cloud. Il ne s'en fit pas faute. Sa correspondance, comme on le verra, abonde en curieux détails sur ce sujet.

En outre, grave commission, Lucchésini devait enquêter sur une dame de Cavaignac qui postulait le poste de gouvernante de Mme Napoléon, fille d'Élisa, princesse héréditaire de Lucques. Le choix d'une institutrice française n'était pas encore définitif en 1811 pour remplacer ou suppléer celle qu'avait la jeune fille[1], la baronne italienne de Riccardi. Mme de Genlis, grande amie d'Élisa, s'en mêlait de son côté et voulait obtenir la place pour sa nièce, Mme de Finguerlin, dont elle faisait dans ses lettres un éloge intarissable. Le ton même de ces lettres — on a pu en juger[2] — était fait pour l'imposer, ce qui arriva.

Lucchésini devait enfin donner par correspondance à la grande-duchesse des nouvelles politiques et diplomatiques; ici, il reprenait un rôle dans lequel il avait excellé jadis, en analysant avec finesse et pénétration dans ses bulletins les dessous et les causes des événements. La correspondance que nous publions contient des résumés de sa plume où l'on reconnaît l'adresse du professionnel.

La princesse se proposant aussi d'établir des pages à sa cour, demande à Lucchésini de prendre tous les renseignements utiles sur l'organisation de ce service auprès de Napoléon.

Quant à l'affaire toujours traînante du choix d'un secrétaire général des commandements, déjà discutée en 1810 à Paris même chez Montalivet et Bassano, Lucchésini en reparle aussi. Il nous

1. La princesse, fille d'Élisa, née en mai 1806 à Marlia près de Lucques, venait d'avoir seulement cinq ans. Elle était venue avec sa mère à Paris en 1810 lors du mariage de l'Empereur.

2. Voir notre ouvrage : *Mme de Genlis et la grande-duchesse Élisa (1811-1813)*, Paris, Émile Paul, 1912, 1 vol. gr. in-8°.

Digitized by Google

rappelle le nom de M. Benoist évincé, et il prône un instant Artaud, l'ancien intérimaire de l'ambassade française en Étrurie[1].

Ce voyage des deux Lucquois, dans un moment où Paris, sous l'influence d'une cour incomparable, a vécu les jours les plus brillants de son histoire, produisit sur les deux compagnons, venus de si loin, des impressions diverses. Sur le provincial Matteucci, c'était comme un accablement de visions splendides, éblouissantes, dont il demeurait stupide. Pour le vieux diplomate retors et madré, chamarré de croix sur son uniforme brodé, c'était également un spectacle féerique, atténué pourtant dans son éclat par l'habitude qu'il avait des cours.

La vie de fêtes en 1811 continuait à Paris tout comme en 1810. L'Empereur, qui tenait à dépenser beaucoup pour faire aller le commerce, visait aussi à ce que ses sujets fussent contents. Comme, en ces années de paix, la gloire, et quelle gloire! était de la partie, rien ne s'opposait à la ruée vers le plaisir.

Ce voyage dura trois mois, l'Empereur n'ayant pu, au milieu de ses multiples préoccupations, accorder à nos délégués l'audience sollicitée avant le 19 juin 1811, au lever, à Saint-Cloud. Si Matteucci est à plaindre parce que cette vie de représentation hors de chez lui le tire de son petit train-train habituel, il a pourtant quelques affaires de service à traiter avec les ministres impériaux. Lucchésini, en ce qui le concerne, se réjouit de ce retard, car il est dans son élément. N'est-il pas de sa personne un peu Parisien? Au temps de son ambassade sous le Consulat, il suivait les cours de la Bourse, fréquentait les spectacles et la maison de Talleyrand, son intime, donnait des gavottes, allait aux séances de l'Institut, chez Mme Récamier, chez Mme de Montesson, partout enfin.

Aujourd'hui, avec le prestige dont jouit la sœur aînée de Napoléon, prestige certain, indiscuté, qui lui sert de nouveau talisman, il est pour Matteucci, son fidèle compagnon, le cicerone rêvé. Si Matteucci ne le suit pas chez tous les princes indistinctement, Lucchésini ne manque à aucun de ses devoirs en dînant chez l'archichan-

1. Alors en disponibilité à Paris depuis septembre 1806, bien que restant attaché au ministère, Artaud avait déjà fait ses offres de services à Élisa le 1er mai 1809. Voyez notre ouvrage intitulé : *le Royaume d'Étrurie, 1801-1807*, p. 167, note. De Paris, le 6 octobre, il lui écrit encore, entre autres lignes, ceci : « ... Sous l'administration habile de V. A. I., l'exaltation de tous les partis doit être réprimée par la douceur et la fermeté réunies, et c'est sous de tels auspices que j'estimerais heureux de rentrer dans la carrière et d'appartenir à V. A. I., dont je suis accoutumé depuis longtemps à admirer les sages leçons. » (Lettre inédite, fonds Le Bon, en possession de l'auteur.)

Digitized by Google

celier, chez Fontanes, chez Marescalchi, chez les Laplace, en fréquentant chez Madame, chez la princesse Pauline, chez Mme de Genlis, chez le comte Daru, et si le séjour des deux Italiens pendant trois mois à Paris est provoqué par le retard toujours plus accentué de l'audience impériale, tant mieux, nous lui devons des lettres fort intéressantes dont nous sommes heureux de révéler aujourd'hui le contenu.

Paul MARMOTTAN.

I.

16 mai 1811.

Madame,

J'arrivai ici hier à dix heures du soir; quelques réparations indispensables à la voiture m'avaient retenu quatre heures à Lyon. — Ce matin j'ai rempli les petites commissions que V. A. I. et R. m'a données pour les sieurs Fries et Le Maire[1].

J'ai eu l'honneur de faire ma cour aujourd'hui à S. A. I. Madame, mère de l'Empereur : je lui ai remis la lettre que V. A. I. avait eu la bonté de me confier pour cette princesse; j'ai trouvé Madame bien portante, prenant le plus vif intérêt à tout ce que j'ai pu lui dire de l'état de souffrance dans lequel j'avais eu le regret de laisser V. A. à mon départ. — Elle m'a demandé avec empressement des nouvelles de Mgr et de Mme Napoléon[2]. S. A. I. m'a dit qu'elle avait désiré d'aller cette année prendre les eaux de Lucques[3], mais qu'elle avait sacrifié ce projet à l'espoir de revoir à Paris ses deux fils : LL. MM. les rois d'Espagne et de Westphalie. Cet espoir a commencé à se réaliser hier au soir, le roi Joseph étant effectivement arrivé au Luxembourg[4]; on attendait le 25 le roi Jérôme. — Connaissant la tendresse de Madame pour les princes ses fils, j'ai pris la liberté de lui demander des nouvelles de S. M. le roi Louis; elle a eu la bonté de me dire que ses dernières lettres de Grätz en Styrie prouvaient que ce climat convenait assez à ses maux, dont il se sentait un peu soulagé.

LL. MM. II. sont à Rambouillet; il n'y a que douze personnes du

1. Friese, joaillier, rue du Bac, n° 1; Le Maire, fabricant de nécessaires, rue Saint-Honoré.

2. Le prince Félix et sa fille Napoléone-Élisa.

3. Madame y avait déjà fait une saison précédemment, en juillet et août 1804, accompagnée de sa fille, de son gendre le prince et de la princesse Camille Borghèse. Voir notre ouvrage : *Bonaparte et la république de Lucques*, p. 110-114.

4. Depuis thermidor an XII, Joseph avait son logement au Luxembourg, d'abord au grand palais, ensuite plus tard au petit, au titre de Grand Électeur, puis de roi de Naples, enfin de roi d'Espagne; après 1806 il mit son hôtel du faubourg Saint-Honoré à la disposition de l'Empereur son frère.

Digitized by Google

voyage. Mme la duchesse de Montebello en étant aussi, je lui ferai parvenir demain par l'obligeante entremise du comte de La Vallette la lettre et la parure que S. A. I. a adressées à S. M. l'Impératrice[1].

L'opération de la vaccine n'a rien ôté au roi de Rome de l'état florissant qui se rencontre à peine dans un enfant de sept mois. Le retard de la cérémonie du baptême pourra donner à S. M. la reine de Naples le temps de faire sans trop de fatigues le voyage de Paris. — Cependant le roi son époux craint que son état ne lui permette pas de venir remplir les honorables fonctions auxquelles le choix de l'Empereur l'appelle[2].

V. A. I. recevra avant cette très pressante (?) dépêche une lettre de Madame et une de Mgr le cardinal Fesch. Le public le nomme pour président au Concile national qui va se réunir le 9 juin.

Je suis, avec respect, Madame, de S. A. I. et R., le très humble, très soumis et très fidèle serviteur et sujet.

LUCCHÉSINI.

II.

18 mai 1811.

Madame,

Quoique S. A. I. Mme la princesse Pauline soit depuis quelques jours indisposée d'un retour de rhumatismes, elle daigna pourtant me recevoir hier à Neuilly[3]. J'eus l'honneur de lui remettre la lettre que V. A. I. m'avait donnée pour son auguste sœur. — Celle dont M. le comte de La Briffe[4] était porteur ne lui avait été remise que quatre jours avant la mienne, ce chambellan étant resté quelques jours malade à Paris après son retour d'Italie. Mme la princesse Pauline m'a paru prendre le plus vif intérêt au contenu de ces deux lettres; elle a voulu être informée en détail de tout ce que souffre V. A. I. dans ce moment et en a déploré en même temps la cause et les effets; elle m'a ordonné de vous assurer, Madame, que tous ses vœux sont entièrement d'accord avec les désirs de V. A. I.; m'ayant d'ailleurs accueilli avec une grâce et une bonté parfaites et m'ayant permis d'aller lui faire ma cour de temps à autre, je profiterai avec empressement de cette permission. S. A. aurait d'après les avis des médecins fait un voyage aux eaux, mais elle n'a pas voulu s'éloigner de Paris à l'époque des céré-

1. Probablement une parure en pierres de corail ou de pierres dures de la fabrique impériale de Florence.

2. Les fonctions de *marraine* du roi de Rome.

3. Le château de Neuilly, ci-devant résidence du maréchal Murat, gouverneur de Paris, puis grand-duc de Berg, était passé à l'Empereur en 1808 lorsque le prince Murat fut promu roi de Naples. Napoléon l'avait donné à sa sœur Pauline, tandis qu'il accordait la jouissance du château tout voisin de Villiers au prince Kourakin, ambassadeur de Russie en France. Louis XVIII attribua Neuilly au duc d'Orléans en 1820.

4. Chambellan de l'Empereur.

Digitized by Google

monies du baptême du roi de Rome. Je n'ai pas pu remettre à Mgr le prince Camille la lettre que V. A. I. m'avait donnée pour ce prince, puisqu'il est du voyage de Rambouillet et il accompagnera même LL. MM. II. dans celui de Cherbourg qu'elles vont entreprendre lundi prochain et dont on ne connaît pas au juste la durée. — M. le duc de Bassano n'est revenu qu'hier au soir de Rambouillet et ce ne sera qu'après le départ de cette très humble dépêche que je pourrai le voir et lui remettre les lettres de V. A. I. Ce nouveau ministre des Relations extérieures a su de prime abord captiver les suffrages de tous ceux qui ont des rapports d'affaires avec lui. Mme de Bassano, de son côté, reçoit tous les soirs beaucoup de monde dans sa maison avec aisance et politesse.

S. M. I. n'a pas encore, que je sache, remplacé M. Daru dans l'intendance de sa maison. Le grand-duc de Wurtzbourg[1] retourna hier de Rambouillet. S. A. R. est logée dans le pavillon de Flore aux Tuileries. Le roi de Naples occupe le palais du prince architrésorier[2], et se trouvant ici avec un seul officier et [presque] personne de sa maison, S. M. vit à Paris comme un simple particulier.

J'espère recevoir demain du ministre de Danemark des gants danois pour V. A. I. et je chargerai le sieur Rollier[3] de les faire partir par le courrier dans une cassette bien confectionnée, afin que l'humidité ne parvienne pas à les gâter. Le sieur (*illisible*[4]) me promet le dessin pour la parure de pierres dures avant la moitié de la semaine prochaine.

Je suis, avec respect, etc.

III.

20 mai 1811.

Madame,

Avant-hier je remis à M. le duc de Bassano la lettre de V. A. I. et R. et le prévins de la prochaine arrivée à Paris de M. Matteucci[5]; je me fis un devoir d'entretenir le ministre des titres de mon collègue à son estime et à l'accueil bienveillant que je sollicitai pour moi aussi auprès de S. M. l'Empereur et Roi.

Le duc de Bassano me reçut avec une extrême prévenance et m'ex-

1. L'ancien grand-duc de Toscane Ferdinand, dépossédé en 1801, frère de l'empereur d'Autriche.

2. En 1811, le palais de l'architrésorier Lebrun était situé 335, rue Saint-Honoré. C'était l'ancien hôtel de Noailles. Sous l'Empire, il était meublé par la Couronne. Son jardin allait jusqu'à la nouvelle rue de Rivoli.

3. Intendant de Madame Mère, chargé aussi à Paris des commissions de la princesse Élisa.

4. Probablement Friese, le joaillier, d'après l'écriture mal formée.

5. L'avocat Louis Matteucci, né en 1772, grand juge, ministre de l'Intérieur et des Affaires étrangères de la principauté de Lucques depuis 1805.

Digitized by Google

prima tout son empressement à répondre aux vues de V. A. I. à l'égard de la députation qu'elle a envoyée aux pieds du trône de S. M. I. et me prévint en même temps que le voyage de l'Empereur retarderait d'une quinzaine de jours l'accomplissement de notre commission et m'engagea à aller le voir souvent. — Le même jour, le prince archichancelier[1] recut la lettre de V. A. I. et, m'ayant retenu à dîner chez lui[2], S. A. me dit qu'il y avait répondu sur-le-champ.

J'ai éprouvé à cette occasion combien l'on doit d'avantages et d'agréments lorsque l'on est chargé des ordres de V. A. I. Je ne saurais assez lui exprimer l'intérêt général que l'on me témoigne pour sa santé et le désir que l'on aurait eu de la voir venir chercher à Paris quelque soulagement et quelques distractions à ses souffrances.

Je n'ai pu encore voir M. Daru, sa place de secrétaire d'État[3] l'ayant appelé à Rambouillet et l'obligeant à suivre son auguste maître dans le voyage que LL. MM. entreprendront demain mardi à deux heures du matin, se dirigeant sur Caen et Cherbourg.

On croit que la cour ne sera de retour que le 7 juin. — Le ministre de l'Intérieur est du voyage. — Le roi de Rome reste à Saint-Cloud; la vaccination suit le cours le plus satisfaisant. S. M. le roi d'Espagne reçut hier au Luxembourg les sénateurs, les conseillers d'État, les personnes attachées aux cours, le corps diplomatique et les étrangers qui avaient été présentés précédemment à S. M. l'Empereur. — Le roi paraît jouir d'une santé parfaite; je crois qu'il compte aller demain à Mortefontaine[4].

J'allais chercher le peintre Gérard lorsque le hasard me le fit rencontrer hier à dîner chez le prince de Bénévent. Je lui exprimai le déplaisir que V. A. I. éprouvait de ne pas posséder encore le portrait que cet artiste a depuis un an dans son atelier. Gérard m'a invité à aller le voir aujourd'hui en sortant de la séance de l'Institut où le comte de La Place m'avait invité; il prétend que cinq jours de travail achèveront l'ouvrage, mais pour y mettre la dernière main il propose

1. Cambacérès.

2. Sa table était peut-être la meilleure de Paris. — Depuis qu'il avait quitté son hôtel du Carrousel, démoli pour élever en 1809 la nouvelle aile septentrionale des Tuileries sur la rue de Rivoli, dite aile Napoléon, il avait été installé dans les ci-devant hôtels Molé et du Jura, 58, 60 et 62, rue Saint-Dominique-Saint-Germain. Comme Lebrun, autre grand dignitaire, Cambacérès était meublé par la Couronne.

3. Il venait de succéder dans cette charge au duc de Bassano passé au ministère des Relations extérieures.

4. La terre de Mortefontaine, ancien domaine d'un prévôt des marchands en 1785, Le Peletier, intendant de Soissons, était passée en 1798 par voie d'achat entre les mains du législateur Joseph Bonaparte. Devenu prince français, puis roi, Joseph tripla cette propriété et créa un grand parc avec lacs qui, dans son genre, est un chef-d'œuvre d'art. Mortefontaine est dans l'arrondissement de Senlis (Oise).

Digitized by Google

un léger changement accessoire d'une jeune gazelle jouant de côté avec la princesse Napoléon. — Daignez, Madame, me faire connaître vos hautes intentions à cet égard. Dès qu'elles nous seront connues, je ferai en sorte que le peintre vous délivre de suite le tableau achevé.

Mme de Genlis nous a donné une nouvelle production de sa fertile plume, dans laquelle, en parlant de l'influence des femmes dans la littérature, elle a jeté encore le gant aux philosophes et des pierres dans le jardin de l'héritière de M. et Mme Necker. Je chargerai M. Rollier d'en mettre un exemplaire dans une cassette qu'il va, je crois, faire partir demain pour Florence[1].

Je suis, avec respect, etc.

IV.

21 mai 1811.

Projets de voyage. — Notes. — Quoique la réponse de l'Empereur que Mgr le cardinal Fesch doit avoir fait connaître à V. A. I. ait précédé mon arrivée à Paris, je n'en ai pas moins suivi les instructions que je reçus au moment de mon départ au sujet des projets de voyage. Je l'ai fait avec d'autant plus d'empressement que, d'après ma pensée, le premier mot de S. M. n'est pas un arrêt sans appel. — Je vais rendre compte des opinions opposées qu'ont manifestées à cet égard Madame Mère et Mme la princesse Pauline : elles tiendront en grande partie à la différence de leurs positions qui leur fait envisager d'un point de vue tout différent le désir de S. A. I. — Madame croit que dans les dispositions actuelles de l'Empereur rien ne convient autant aux membres de la famille impériale que de se tenir à l'écart et surtout de ne pas se mettre dans le cas d'avoir besoin du chef de la maison régnante. — Caressant ainsi son penchant à l'économie et le déguisant sous les dehors d'une sage prévoyance, Madame serait portée à conseiller à S. A. I. d'éviter des dépenses de voyage attendu que l'Empereur paraît moins disposé que jamais à faire quelque chose d'utile pour ses frères et sœurs. — Ayant pris les propos de l'Empereur à Mgr le cardinal Fesch trop à la lettre, elle pense que l'on se compromettrait inutilement en essayant de nouveau d'obtenir l'agrément de S. M. I. pour le voyage de Paris.

Mme la princesse Pauline est plus entrée dans la pénible situation et dans les souffrances physiques auxquelles le changement d'air et distractions apporteraient un remède assuré. Elle a regretté que les deux dernières lettres de S. A. I. lui soient parvenues depuis que son indisposition et le voyage de Rambouillet l'ont empêchée de voir l'Em-

1. Amie et protégée d'Élisa comme de plusieurs autres membres de la famille impériale, y compris Napoléon, Mme de Genlis entretenait une correspondance avec la grande-duchesse. Voir notre ouvrage : *Mme de Genlis et la grande-duchesse Élisa (1811-1813).*

Digitized by Google

pereur. — Elle aurait voulu être la première à l'entretenir des projets de S. A. I., mais elle aurait en même temps désiré qu'il n'eût été que de venir à Paris. — Cette princesse m'a répété ce que Madame m'avait dit de l'extrême sensibilité que témoigna l'année passée l'Empereur de ce que Mme la grande-duchesse résista aux invitations réitérées de son auguste frère et prolongea son séjour en France jusqu'au retour de la cour de Fontainebleau. LL. AA. soutiennent que l'Empereur en a souvent parlé avec l'expression de la peine et qu'il a fait entendre à sa sœur que pour prix de cette complaisance il n'aurait plus refusé les justes indemnités pour les frais du voyage de Paris, qu'il n'accorda pas aux demandes qu'on lui en fit au moment du départ pour l'Italie[1].

Maintenant Mme la princesse Pauline se propose d'attendre le retour de l'Empereur et l'arrivée du roi de Westphalie pour faire entrer S. M. dans des vues analogues aux désirs de S. A. I. qui sont les siens. — L'objection de la dépense et de la nécessité de recourir à S. M. pour y suppléer disparaîtra devant les offres du roi Jérôme de n'avoir qu'un ménage avec Mme la grande-duchesse[2]. — L'intérêt général que sa santé excite parmi tout ce qui compose la famille impériale, les grands et la cour m'offre journellement l'occasion de les familiariser sans affectation avec l'idée d'un voyage de S. A. I. en France.

Le duc de Cadore. — La retraite de ce ministre a surpris peu de monde et n'a affligé personne. Plus son choix avait généralement déplu, plus son déplacement a réjoui tous ceux qui avaient affaire au ministère des Relations extérieures; il n'y avait pas un membre du corps diplomatique qui pût se louer de ses procédés; il y en a plusieurs qui ont eu à s'en plaindre. — La nullité de son influence dans les déterminations politiques de l'Empereur lui avait ôté toute considération dans les cabinets étrangers; il cherchait à se venger par des duretés du mépris qu'il croyait obtenir de l'étranger. — L'Empereur, dans les dernières années, ne traitait les affaires avec lui que par écrit. Par extraordinaire, S. M. travailla longtemps avec ce ministre la veille de sa retraite. — A sept heures du matin, le duc de Cadore reçut une

1. Venue pour les fêtes du mariage impérial à Paris, Élisa avait séjourné dans la capitale du 17 mars au 11 septembre 1810 et y avait vidé sa bourse. Voir à ce propos notre ouvrage cité plus haut : *le Voyage de la grande-duchesse à Paris en 1810.*

2. Ces offres eurent lieu en effet. Dans sa lettre de Paris, 30 mai 1811, Jérôme écrivait à son frère : « ... Si Votre Majesté veut bien lui accorder cette faveur, j'expédierai un de mes courriers pour l'en informer et elle pourrait descendre à l'hôtel que j'occupe où tout ce que V. M. a eu la bonté de me faire fournir serait suffisant pour elle et pour moi. N'ayant qu'une suite très peu nombreuse et la Grande-Duchesse ne se proposant de se faire accompagner que par deux personnes, je pourrais la loger convenablement » (*Mémoires du roi Jérôme*, t. V, p. 120).

Digitized by Google

lettre d'affaires du cabinet de l'Empereur et deux heures après, lorsqu'il se croyait plus sûr que jamais de sa place, l'archichancelier alla lui demander son portefeuille pour le remettre au duc de Bassano.

Le silence du *Moniteur* et le simple titre de ministre d'État ont donné à sa retraite le cachet de sa défaveur.

Paris s'est demandé quelle en a été la cause déterminante. Les uns disent que l'on a voulu contenter ou leurrer la Russie en rejetant sur le ministre la dureté de quelques expressions de reproche sur de prétendues déviations du cabinet de Pétersbourg, des principes adoptés entre les empereurs Napoléon et Alexandre. D'autres, voyant que le sieur Clerembault, mari d'une petite femme, censée distraire le ministre de ses occupations ou de ses ennuis, a été rappelé du consulat français à Kœnigsberg en Prusse, où il doit avoir fait une fortune scandaleuse en trafiquant des licences, et sachant qu'on l'a forcé de rendre 800,000 francs mal acquis, ont pensé que l'Empereur a saisi ce prétexte pour revenir sur un mauvais choix qu'il soutenait pour ne pas céder à l'opinion publique. M. de Talleyrand dit très comiquement que, tant que M. de Champagny n'a ennuyé que les autres, l'Empereur s'en est moqué, mais que du jour où il l'a ennuyé lui-même il l'a renvoyé (21 mai 1811).

Madame Mère (notes). — L'appel fait à S. M. la reine des Deux-Siciles pour venir tenir sur les fonts de baptême le roi de Rome a paru à Madame Mère un empiétement sur ses droits et un oubli manifeste des égards qui lui sont dus, soit qu'on l'eût flattée d'être associée au représentant de l'empereur d'Autriche dans cette auguste cérémonie ou qu'elle s'y crût qualifiée comme mère de l'Empereur; tous ceux qui l'approchaient l'entendaient ne mettre aucun doute sur sa nomination comme marraine du jeune roi. — L'article du *Journal de l'Empire* qui dissipa cette douce illusion excita un vif mécontentement chez S. A. I. Son esprit était déjà irrité par ce qui était arrivé aux Tuileries le jour des révérences pour les relevailles de l'Impératrice.

Madame entre dans la salle de la cérémonie et n'aperçoit entre les deux fauteuils de LL. MM. II. que des tabourets. Saisie par un premier mouvement de colère, Madame prend la reine d'Espagne par le bras et l'entraîna hors de la salle en lui disant qu'il n'y avait pas là de places convenables pour les princesses de la famille. L'Impératrice se met à pleurer et dit à l'Empereur qui survint peu après : « N'avais-je pas prévu que l'on s'offenserait de ce traitement? » L'Empereur répondit : « Tranquillisez-vous, mon enfant, il faudra bien qu'elles s'y accoutument. »

Après cet incident, Madame n'a été qu'une seule fois aux Tuileries et l'on s'est de part et d'autre traité très froidement, quelques personnes ont attribué à cet incident la préférence que l'on vient d'accorder à la reine de Naples sur Madame dans les fonctions du 9 juin; mais cette princesse n'ayant pas d'existence politique en Europe, on

Digitized by Google

trouve tout simple qu'on lui ait préféré une tête couronnée reconnue par tous les traités (21 mai 1811).

Le roi d'Espagne. — Le retour à Paris de ce monarque est un événement remarquable en soi-même et par ce qui l'a accompagné et qui peut en être la suite. — Nul doute que des instances pressantes et réitérées n'aient obtenu au roi Joseph la permission de venir à Paris; mais après la retraite de Masséna et une espèce de dislocation dans les combinaisons militaires des armées françaises en Espagne, on a supposé que l'Empereur aurait voulu que le roi retardât encore son voyage. Il est cependant certain que, lorsque le prince de Masserano alla demander au duc de Bassano une audience auprès de l'Empereur pour lui présenter une lettre de félicitations du roi Joseph sur la naissance du roi de Rome, le ministre lui répondit par ordre de S. M. I. que le roi, ayant demandé à venir à Paris, il pourrait s'acquitter lui-même de sa commission. — En effet le *Moniteur* a donné cette commission pour motif du voyage de S. M.

Retenu peu d'instants à Rambouillet, le roi n'a plus vu l'Empereur et ne le verra qu'après le voyage des côtes (il a été rappelé à Rambouillet le 20 mai, veille du départ de l'Empereur).

Le roi Louis. — Rien n'a pu engager le roi Louis à retourner en France; sa méfiance, dont il ne fait point mystère, doit certainement déplaire à S. M. I. La reine Hortense est à Saint-Leu et se porte mieux.

M. Lucien. — Habitant toujours l'Angleterre, il a quitté depuis peu le palais que le gouvernement lui avait offert à son arrivée; le nom de M. Lucien ne se trouve plus cette année dans l'*Almanach impérial;* il est même rayé de la liste de la deuxième classe de l'Institut (21 mai 1811).

Notes sur différents objets. — Qu'il me soit permis de réserver pour un second envoi tous les on-dit des nouvellistes politiques de Paris; je tiens à ne point donner d'idées fausses ou aventurées sur l'état futur de l'Espagne, sur des réunions présumées, peut-être plus que probables, de quelques États d'Italie, sur les relations actuelles entre les cabinets des Tuileries et de Saint-Pétersbourg et sur les opérations du Concile national.

L'entrée de M. de Chateaubriand à l'Académie dans la classe de littérature et des langues, voulue par le ministre de la Police pour rattacher cet écrivain au gouvernement, a produit quelques troubles et occasionné quelques désagréments à MM. de Ségur et de Fontanes. Voici le fait : Chateaubriand prend pour moyen d'introduction de son discours de réception un parallèle piquant entre Milton, grand poète et écrivain, promoteur du procès et de la mort de Charles Ier et des sanglantes proscriptions des partisans de ce monarque infortuné, et

Digitized by Google

Chénier, auquel Chateaubriand succède et qu'il doit louer. Le discours, plein d'applications personnelles, mais étincelant de traits lumineux, est dénoncé à l'Empereur par Regnault comme un brandon de discordes entre les partis opposés que la Révolution a fait éclore en France.

Ségur et Fontanes, qui l'avaient examiné et approuvé, ont été en butte au vif ressentiment de l'Empereur qui leur a demandé en plein cercle s'ils n'avaient rien de mieux à faire que d'aiguiser de nouveau les poignards des vengeances particulières que S. M. s'était efforcé d'émousser. — L'on a demandé à Chateaubriand un autre discours. Les exagérés du faubourg Saint-Germain voulaient qu'il s'y refusât, mais il a compris que, voulant vivre en France, il ne fallait pas suivre d'aussi imprudents conseils. — Cet événement a acquis une grande publicité, tout le monde est curieux de connaître le discours proscrit et l'on attend avec impatience le jour de sa réception pour entendre celui que Chateaubriand doit lire à sa place. Ségur a été fort affecté des reproches du maître; une explication qui a eu lieu après l'a un peu tranquillisé!

Pour l'Espagne, l'état des armées françaises donne à l'Empereur de justes sujets de déplaisir. Masséna s'est, avec son quartier général, retiré jusqu'à Salamanque. On doit avoir abandonné Almeida et Olivenza, après en avoir fait sauter les fortifications. La désunion entre les chefs, le dégoût parmi les officiers et l'indiscipline des soldats sont à leur comble. Ney accuse Masséna d'incapacité!... Marmont est allé remplacer Ney. Sébastiani revient malade et mécontent. On prétend que le prince de Neuchâtel a décliné deux fois le commandement général de ces armées.

Le prince de Bénévent n'est ni mieux ni plus mal dans l'esprit de l'Empereur qu'il ne l'était l'année passée. Le duc de Rovigo, qui apprécie beaucoup ses talents et ses vues d'homme d'État, paraît porté à lui être utile; mais le nouveau ministre des Relations extérieures qui l'a toujours craint et desservi est aujourd'hui intéressé plus que jamais à entraver le retour de la confiance de l'Empereur envers le prince (21 mai 1811).

V.

22 mai 1811.

Madame,

M. Matteucci annonça hier à V. A. I. et R., par le courrier ordinaire, son arrivée à Paris. Quoique un peu fatigué du voyage, il ne voulut pas tarder à se présenter avec moi au ministère des Relations extérieures dans la journée d'hier. Mais le duc de Bassano était allé de nouveau à Rambouillet, d'où il devrait être revenu dans la soirée si, comme je le crois, LL. MM. en sont parties pour leur voyage. Le ministre de l'Intérieur est à Caen à les attendre; mais les personnes

Digitized by Google

de son ministère s'empressèrent de donner au ministre de V. A. I. le moyen d'apprécier les grands et précieux établissements qui dépendent du ministère de l'Intérieur et qui se trouvent dans cette immense capitale. Cette occupation jointe aux devoirs que l'on peut remplir avant d'avoir obtenu l'audience de S. M. I. abrégeront le temps qui s'écoulera jusqu'au retour de l'Empereur à Paris.

Le ministre de Westphalie ayant prévenu le roi, son maître, du voyage de la cour et du retard de la cérémonie, il est à présumer que S. M. retardera de quelques jours son arrivée à Paris. M. de Lepel, premier écuyer, et une partie de ses équipages sont déjà rue de Varennes, ancien hôtel de Castries[1], occupé autrefois par le maréchal Berthier et en dernier lieu par les ambassadeurs de Hollande[2].

L'on n'est pas encore bien sûr que l'état de santé de S. M. la reine des Deux-Siciles puisse lui permettre de se rendre à Paris. L'ouverture de la session du Corps législatif sera retardée de quelques jours. La cérémonie du 9 juin, dans la cathédrale, empêchera aussi que l'on fasse, le même jour, dans cette église, l'ouverture du Concile national. V. A. I. aura trouvé, dans le *Moniteur* d'hier, le rapport des derniers succès de l'armée aux ordres du général Baraguay d'Illiers en Catalogne. L'ordre et la discipline que cet officier général entretient partout où il commande lui ont valu l'avantage rare et inappréciable que le pays placé derrière ses troupes n'a pas remué. Il paraît que S. M. et ses ministres lui ont rendu pleine justice dans cette rencontre. J'ai eu la satisfaction d'apprendre par le duc de Feltre que mon fils a tâché de justifier la haute protection que vous avez daigné, Madame, lui accorder[3]. — Je viens de remettre à M. Rollier, pour le joindre à d'autres objets qu'il fait partir par le courrier d'aujourd'hui, le nouvel ouvrage de Mme de Genlis, *De l'influence des femmes sur la littérature française*. Les réflexions préliminaires et l'article de Mme Necker intéresseront, de préférence, l'esprit pénétrant de V. A. Le prince de Bénévent range les premières parmi les plus belles pages sorties de la plume de cette femme, auteur infatigable. Il se plaît à trouver dans le second le ridicule dont il a dans le temps accablé lui-même la pédantesque instruction de Mme Necker. La princesse de Bénévent part incessamment pour les bains d'Évian en Savoie. Elle restera absente six semaines. A son retour, elle accompagnera le prince à une terre qu'il possède dans les Pays-Bas.

Je suis, avec respect...

1. Ci-devant hôtel du ministre de la Guerre, il appartenait à Mme de Mailly et était loué au Gouvernement. Cet hôtel existe encore et a de l'extérieur assez grand air, bien que d'une architecture très simple. Il était situé alors au n° 24. Ne pas confondre avec l'hôtel de Castres, occupé par l'ambassadeur d'Espagne.

2. La députation de Hollande qui était venue offrir la couronne au roi Louis.

3. Maurice de Lucchésini, aide de camp du général Baraguay d'Illiers.

Digitized by Google

Le roi de Naples. — Son départ précipité pour retourner dans ses États à la veille de la cérémonie du baptême du roi de Rome a fait à Paris quelque sensation. On savait que le roi ne serait pas du voyage de Cherbourg, et l'on n'ignorait pas que la manière dont les beaux-frères de l'Empereur sont traités à la cour et la préférence que l'âge de la princesse Pauline fait établir du prince Camille sur le roi Joachim, n'étant considérés l'un et l'autre aux Tuileries que comme des princes français, avaient inspiré à S. M. le projet de s'en retourner dans ses États. Soit mécontentement, soit ennui, le roi n'avait l'air ni bien portant ni satisfait. Il passait beaucoup de temps soit à Saint-Cloud, soit à Rambouillet, mais ce n'était pas toujours avec l'Empereur. Lorsqu'il y était, la sévérité de l'étiquette lui faisait prendre le parti du prince Borghèse d'aller seul à la cour. Un premier bruit que la garnison napolitaine de Figueras avait eu quelque part à la trahison qui a livré cette place aux ennemis, quoique démenti dans la suite, quant à la complicité, avait donné de l'humeur aux deux augustes beaux-frères. Enfin lundi, le roi représenta à l'Empereur qu'allant rester à Paris sans rien faire pendant l'absence de LL. MM. II. et pouvant être de quelque utilité dans ses États, il demandait la permission d'y retourner. L'ayant obtenue, il retourna mardi au soir à Rambouillet, fit de suite ses apprêts de voyage et, de peur, disait-il, d'un contre-ordre, partit hier au soir 22 pour Naples (ce 23 mai 1811).

VI.

Paris, 24 mai 1811.

Madame,

LL. MM. II. et RR. ont été accompagnées dans leur voyage, indépendamment du grand maréchal du palais qui en a la direction et des personnes de leur service, par Mgr le grand-duc de Wurtzbourg, le vice-roi d'Italie, les ministres secrétaires d'État de l'Intérieur, de la Marine et des Relations extérieures.

S. M. le roi de Naples ayant désiré retourner dans ses États aura atteint Florence vingt-quatre heures avant l'arrivée de cette très soumise dépêche. Avant de partir, le roi a laissé peu d'espoir que S. M. la reine son épouse soit en état de se rendre à Paris pour la cérémonie du 9 juin. C'est du moins ce que S. A. Madame Mère me fit l'honneur de me dire hier lorsque j'allais lui faire ma cour avec M. Matteucci. Le départ inopiné du roi Joachim ne lui laissa pas le temps de le charger d'une lettre pour V. A. I., ainsi qu'elle l'aurait désiré. Le *Journal de l'Empire* annonça hier faussement l'arrivée à Paris de S. M. le roi de Westphalie. L'hôtel de Castries, que le gouvernement fait préparer pour le recevoir, sera prêt aujourd'hui.

M. de Lostanges[1], chambellan de l'Empereur, a été prévenu hier

1. M. de Lostanges-Beduer (*Almanach impérial* de 1810).

Digitized by Google

qu'il resterait de service auprès de S. M., et la lettre du grand chambellan supposait que ce monarque arriverait demain à Paris.

Le roi de Rome est à Saint-Cloud, très bien portant. On se flatte de voir revenir LL. MM. II. les derniers jours du mois ou les premiers de juin.

Des ingénieurs de la marine et des ponts et chaussées se trouvant à Cherbourg, il est probable que l'Empereur voudra se décider lui-même sur les lieux pour celui des deux projets de rétablissement et perfectionnement des ouvrages de ce port important, qui doivent avoir été formés à la suite des dégâts que la mer fit l'année passée dans les anciennes constructions. Au retour, LL. MM. passeront par Chartres et la ville aura l'honneur de présenter, d'après un ancien usage, une chemise à S. M. l'Impératrice.

Hier le sénateur comte Fontanes nous donna à dîner à sa belle campagne de Courbevoye. Un local heureusement choisi, la rivière aux pieds, des vues magnifiques, des arbres, des fleurs, une maison vaste et commode en font un séjour délicieux[1].

V. A. I. connaît le tendre et respectueux dévouement de M. et de Mme Fontanes pour son auguste personne et n'aura pas de peine à deviner les principaux sujets de nos entretiens. Ils m'ont chargé de mettre à ses pieds leurs humbles hommages. M. de Molé[2] qui y dînait me dit avoir donné des ordres pressants pour qu'on mît la main à la route de Pistoya, vers Lucques.

Je suis, avec respect, etc.

VII.

25 mai 1811.

Madame,

Je m'empresse d'annoncer à V. A. I. et R. l'arrivée à Paris de S. M. le roi de Westphalie depuis ce matin. Il est accompagné par M. le comte de Furstenstein[3] et par MM. de Malsbourg[4] et d'Hesberg[5]. Le comte de Lepel[6] l'y avait précédé. S. M. est servie par la maison de l'Empereur. Étant allé tout de suite après son arrivée voir LL. AA. II.

1. L'entrée de cette belle propriété, aujourd'hui morcelée depuis 1896, était à Courbevoie, 48, avenue Victor-Hugo. Le parc avait 48,000 mètres carrés et bordait la Seine. Des fenêtres de sa bibliothèque, couché sur sa chaise longue, un livre à la main, le grand maître apercevait tout le cours de la Seine avec le clocher de Saint-Denis à l'horizon.

2. Le comte Louis-Mathieu Molé (1788-1855), protégé de Fontanes, conseiller d'État, directeur général des ponts et chaussées depuis la fin de 1809.

3. Ministre secrétaire d'État et des Relations extérieures de Westphalie, né Lecamus.

4. Commandeur comte de Malsbourg, premier écuyer d'honneur.

5. Baron de Hesberg, major, commandant le 2e bataillon des fusiliers de la garde.

6. Général, conseiller d'État à vie.

Digitized by Google

Madame Mère et Mme la princesse Pauline, je ne pourrai lui faire ma cour qu'après le départ de cette très humble dépêche.

Je suis, avec respect, etc.

VIII.

27 mai 1811.

Madame,

Samedi passé, je présentai M. Matteucci à Mgr l'Archichancelier qui le reçut avec son affabilité ordinaire et lui rappela délicatement qu'ils avaient fait les mêmes études et parcouru autrefois la même carrière. Le matin il avait été chez le prince de Bénévent par qui il fut bien accueilli.

Un voyage de peu de jours à Grosbois du prince de Neuchâtel ne m'a pas permis de lui présenter ce ministre de V. A. I. Le duc de Bassano, qui n'a pas accompagné S. M. dans son voyage, mais qui dans l'absence de l'Empereur fait de petits séjours à la campagne, me dit hier chez S. M. le roi de Westphalie qu'il nous recevrait officiellement demain à l'hôtel des Relations extérieures. Il ajouta qu'il avait à nous parler de l'abolition du droit d'aubaine[1] par le gouvernement de Lucques. Je lui répondis que M. Matteucci, mon collègue, serait à même de le satisfaire.

Hier M. Marescalchi célébra par un grand repas la fête anniversaire du couronnement du roi d'Italie, auquel il voulut bien me faire prendre part[2]. Ce ministre nous a offert ses services et ses directions.

Mgr le grand-duc de Francfort[3] est attendu à Paris à la suite d'une invitation que S. A. a reçue du ministre des Relations extérieures. Son caractère épiscopal, ses lumières et la place qu'il tient dans la Confédération du Rhin l'appelaient à prendre part à l'importante réunion des évêques de l'Empire et du royaume d'Italie au Concile national.

Il n'échappe pas aux observateurs impartiaux cette circonstance remarquable que, d'un côté, l'Empereur, ne faisant aucun usage de sa puissance, laisse aux chefs du clergé de ses États le libre examen et l'expression franche de leurs droits et privilèges. Le Pape, de l'autre côté, sourd aux conseils de la prudence et ayant en vue de ranimer un pouvoir d'opinions que les progrès des lumières et le génie de Napo-

1. Ce droit exemptait les nouveaux Français des entraves mises par les gouvernements précédents au droit d'acquérir par succession en dehors de leur territoire. Il avait été aboli par décret du 6 avril 1811.

2. Le comte Marescalchi, ci-devant ministre résidant près de Napoléon de la République italienne, puis du royaume d'Italie, avait pour maison officielle l'hôtel sis au coin de la rue d'Angoulême (La Boétie actuelle) et des Champs-Élysées. C'est l'hôtel aujourd'hui appartenant à la famille du duc de Massa. Il avait été loué et restauré aux frais de l'État italien dès 1802.

3. Charles de Dalberg, allié de Napoléon.

Digitized by Google

léon ont irrévocablement anéanti, compromet par une obstination inutile tous les avantages que le Concordat avait assurés aux successeurs de saint Pierre. Voilà, Madame, le sentiment unanime de tous les spectateurs de la réunion du Concile, croyants ou philosophes, étrangers ou nationaux.

S. M. le roi de Westphalie est allé hier à Mortefontaine faire une visite à son auguste frère, le roi Joseph. Il comptait revenir dans la nuit, et m'a ordonné d'être chez lui ce matin à dix heures.

On a de bonnes nouvelles du voyage de LL. MM. II. Toute la Normandie fait éclater sur leur passage une joie et une confiance dans les vues bienfaisantes du gouvernement, qui sont remarquables même pour ceux qui sont habitués à voir LL. MM. parfaitement accueillies partout où elles passent. L'Empereur est infatigable et lasse les plus jeunes que lui. Le comte de Brahe[1] est venu de la part du roi et du prince royal de Suède féliciter LL. MM. II. sur la naissance du roi de Rome. D'après les ordres de V. A. I., que m'a communiqués M. l'Intendant général, je tâcherai de réunir le plus de notions qu'il me sera possible sur la maison des pages de S. M. l'Empereur.

Je suis, avec respect, Madame, etc.

IX.

29 mai 1811.

Madame,

V. A. I. et R. verra, par la dépêche de M. Matteucci, que S. E. M. le duc de Bassano, nous accueillant hier avec une extrême politesse, nous fit espérer que le retour de LL. MM. II., ayant bientôt lieu, nous pourrions nous acquitter de demain en huit de l'honorable commission dont nous sommes chargés. LL. MM. partirent hier de Caen pour Cherbourg. Après nos premières audiences, nous nous procurerons l'honneur de faire notre cour à LL. MM. le roi et la reine d'Espagne qui sont à Mortefontaine et à S. M. la reine Hortense qui soigne à à Saint-Leu une santé dont les médecins sont peu contents. S. M. l'impératrice Joséphine s'y est arrêtée pendant plusieurs jours et devait retourner aujourd'hui à la Malmaison.

Le prince de Neuchâtel est passé à Chambord[2]. Le prochain retour de la cour le ramènera à Paris et me procurera l'honneur de le voir et de lui présenter mon collègue. On ne connaît pas encore le jour de l'ouverture du Corps législatif que le voyage de S. M. l'Empereur retardera de quelques jours. — Tous les députés de la Toscane qui sont attendus arrivent. — M. Delci[3] a passé le premier. Les évêques et les

1. Son Excellence fut reçue à l'audience impériale du 9 juin 1811 aux Tuileries, avant la messe.

2. Chambord, don de Napoléon, appartenait alors à Berthier.

3. Baron Orso Maria d'Elci, chambellan de S. A. I. la grande-duchesse.

Digitized by Google

membres des députations des Bonnes Villes se succèdent et remplissent les hôtels garnis et les salons de réception des grands dignitaires et des ministres. — Les bourgeois de Paris et les marchands en profitent et l'impression est généralement que l'époque actuelle ne leur sera guère moins favorable que celle du mariage.

Le prince d'Essling[1], ayant beaucoup souffert dans la campagne d'Espagne et de Portugal, a besoin de venir rétablir sa santé et l'on croit qu'ayant remis le commandement de son armée le 14 du courant, il pourra être bientôt rendu ici. — Les grands préparatifs de la défense que la présence de Napoléon a ordonnés et provoqués sur toutes les côtes de la Baltique feront avorter les projets de débarquement que l'on appréhendait de la part des Anglais pour favoriser l'entrée des marchandises de leurs fabriques ou des denrées coloniales sur le continent.

M. de Ségur est très souffrant depuis quelques jours au point de douter s'il pourra exercer les fonctions de sa place à la cérémonie du baptême : il désire d'être mis aux pieds de V. A. I. et R., ainsi que l'abbé Morellet. Nous allons demain dîner à Arcueil chez M. de La Place avec M. l'Archichancelier qui me chargea encore hier de ses hommages respectueux pour V. A.

Je suis, avec respect, etc.

X.

1er juin 1811[2].

Madame,

Je reçus avant-hier les ordres de V. A. I. du 23 mars; je remis le soir du même jour à S. M. le roi de Westphalie la lettre qu'elle a daigné me transmettre pour ce monarque. Son contenu l'a déterminé à faire de suite par courrier la démarche qu'il aurait faite sans cela au retour de S. M. I. Le roi m'a fait l'honneur de me dire que dans trois ou quatre jours il comptait pouvoir répondre pertinemment à la lettre de V. A. R. Peut-être enverra-t-il alors un courrier à Florence dont je profiterai pour l'envoi d'une petite cassette de commissions de toilette qui s'apprêtent dans ces jours-ci.

Je suis désolé d'apprendre la continuation des souffrances de V. A. et je crains que la saignée nécessaire pour calmer les étourdissements n'ait agacé les nerfs et prolongé le malaise dont elle est accablée. — Les distractions qu'un voyage nécessite sont envisagées par M. Hallé[3] comme le remède le plus efficace dans la situation où va se trouver V. A. I. S'il pouvait avoir lieu et que Paris en fût le but, elle trouverait les sentiments d'admiration et de dévouement qu'elle inspire à

1. Masséna.

2. Écrite en réalité le 31 mai. Voir la lettre suivante.

3. Un des médecins de Napoléon, venu en 1806 à Lucques accoucher la princesse Élisa et resté depuis son docteur consultant.

Digitized by Google

tous ceux qui ont le bonheur de l'approcher associés au plus vif intérêt pour la cause de ces souffrances. Je suis du moins heureux de pouvoir donner des nouvelles consolantes de la santé de S. A. I. Mme Napoléon, qui a laissé ici tant et de si agréables souvenirs et par sa beauté et par le développement admirable de ses facultés physiques et morales et dont tant de personnes m'entretiennent sans cesse. Elle est un brillant accessoire du tableau de Gérard que tous les connaisseurs ont envisagé comme le chef-d'œuvre des productions que ce peintre a fait paraître à la dernière exposition. — Cet ouvrage étalé dans le nouvel et magnifique atelier que Gérard a fait construire dans la rue Napoléon[1] reporte sur V. A. le souvenir de ceux qui vont pour l'admirer.

Je crois qu'il est permis de regretter que ce qui a manqué à Mme Écuin (?) pour finir l'éducation de Madame était plus indispensable dans le moment présent que ce dont cette dame est sans contredit abondamment fournie. — Arrivée à la cour cinq ans plus tard avec son expérience et son instruction, elle aurait parfaitement répondu à l'attente qu'avait fait naître d'elle ceux qui la proposèrent à V. A. I.

J'irai demain à l'Arsenal entretenir Mme de Genlis d'un choix d'une personne qui puisse être digne d'entreprendre l'éducation de cette intéressante princesse[2]; j'en parlerai aussi au prince de Bénévent et au comte de Fontanes, mais je tâcherai surtout d'éviter le défaut ordinaire de chercher des places aux personnes pour qui l'on s'intéresse plutôt que des individus propres aux places qu'il s'agit de remplir.

Depuis quelques jours l'on parle d'un brillant avantage remporté par le prince d'Essling contre les Anglais qui avaient osé songer à l'entourer. — Le *Moniteur* en parlera sans doute au retour du rapport envoyé, à ce que je suppose, à S. M. l'Empereur. On dit que le prince de Neuchâtel est parti pour l'Espagne avant-hier. On attend mardi LL. MM. II. à Rambouillet, Trianon et Saint-Cloud.

Un appel de l'accoucheur Dubois a fait naître l'espoir d'une nouvelle grossesse de S. M. l'Impératrice.

Je suis, avec respect, Madame, etc.

XI.

2 juin 1811.

Madame,

C'est par erreur que j'ai mis ma très humble dépêche d'avant-hier sous la date du 1er juin. Ce même jour je fus à l'Arsenal trouver Mme de Genlis et causer avec elle du juste sujet des sollicitudes de V. A. I. Elle partage entièrement vos opinions, Madame, sur l'inconvenance et les dangers d'une instruction trop précoce dans une princesse de l'âge de Mme Napoléon. Elle croit qu'il faudrait plus s'occuper

1. La rue de la Paix actuelle, percée en 1806.
2. La princesse Napoléone ou Napoléon.

Digitized by Google

de son caractère que de son esprit, puisqu'on peut à tout âge commencer à être vrai et bon et que les défauts contraires ne sauraient être assez tôt combattus, parce qu'ils le sont avec plus de succès que lorsque l'habitude nous les a rendus naturels. Mme de Genlis pense, avec bien des personnes, que si d'autres soins ne prenaient beaucoup du temps de V. A. I. personne ne serait plus propre qu'elle, malgré les trahisons du cœur maternel, à diriger l'éducation de Madame sa fille. J'ai obtenu l'engagement qu'en songeant à proposer des gouvernantes pour la princesse Napoléon, Mme de Genlis ne consulterait que son esprit et l'habitude d'élever des enfants. On n'a pas encore pu découvrir les cahiers d'écriture d'après la méthode de Pestalozzi, qui m'avaient été demandés. Le comte de Fontanes m'a promis de m'aider dans cette recherche. Il m'a chargé de le mettre aux pieds de V. A. I.

Les trois prélats envoyés à Parme, chez le Pape, sont retournés depuis quelques jours de leur mission. L'on dit assez généralement qu'elle n'a point été inutile pour l'heureuse issue des opérations du Concile national. Le public ne connaît pas encore le jour de l'ouverture de cette assemblée d'évêques. Le *Moniteur* d'hier fixa, d'une manière invariable, les opinions des Parisiens sur celui de la cérémonie du baptême du roi de Rome. On s'attend d'un instant à l'autre à recevoir la nouvelle du retour de LL. MM. II. et RR. Celui du prince de Neuchâtel de Chambord a démenti le bruit populaire de son départ pour l'Espagne.

L'on a repris les représentations de la tragédie des *Templiers*. Le jeu de Saint-Prix et de Talma fait toujours grand plaisir, mais les défauts de la pièce ont paru à travers l'illusion de l'excellent débit des deux acteurs principaux et la représentation a été froidement accueillie. Il n'en a pas été de même des pièces de Corneille et de Racine dans lesquelles Mlle Raucourt et Talma paraissent depuis quinze jours et qui attirent au Théâtre français une foule dont on ne se fait point d'idée. Hier, à *Britannicus*, plus d'un quart des curieux a dû être renvoyé faute de places. LL. MM. les rois d'Espagne et de Westphalie honorent souvent ce théâtre de leur présence.

Le jeune Giorgini[1] a répondu parfaitement à l'attente que ses talents nous faisaient concevoir à l'entrée à l'École polytechnique; il avoue cependant lui-même que ses anciens maîtres n'avaient aucune idée des connaissances étendues qu'il faut posséder pour y être admis. Le comte de Fontanes m'a dit que ce jeune homme pourra soutenir l'épreuve des examens avec l'espoir d'en sortir heureusement, mais que, s'il attendait encore un an, il entrerait à l'École polytechnique de plein droit.

Je suis, avec respect, etc.

1. Fils d'un préfet de la Principauté qui devint conseiller d'État. — Il avait

Digitized by Google

XII.

4 juin 1811.

Madame,

Les deux notes que les ordres de V. A. I. et R. me firent adresser les 25 et 27 mai en réponse à mes dépêches des 18 et 20 du même mois m'ont été rendues ici ensemble avant-hier. Je me suis fait un devoir de m'occuper immédiatement des ordres qui y étaient spécifiés. J'ai vu le chevalier Anglès et lui ai remis copie de la note qui concerne Mme de Cavaignac[1] sur laquelle il s'empressa de prendre les plus exactes et les plus minutieuses observations.

J'ai trouvé M. Biot[2] à l'Institut et j'ai appris par lui la demeure de cette dame à Paris et ses liaisons avec Mme Montalivet et le sieur Andrieux[3]. Je me propose de parler aujourd'hui à M. Benoist[4] pour l'engager à puiser dans ses entretiens avec Mme de Montalivet des notions détaillées sur le caractère de Mme de Cavaignac et les qualités propres à l'emploi qu'elle avait sollicité l'année passée. Je le prierai de se mettre en garde contre les préventions de l'amitié de la protectrice.

M. Andrieux pourra me donner la mesure de ses talents et j'insisterai pour que ce qu'il me dira soit historique et non pas un de ces jolis contes de sa façon. Enfin je ne négligerai rien, Madame, pour remplir de mon mieux les ordres que V. A. I. a daigné me donner à cet égard.

J'ai cherché le peintre Gérard qui n'attendait que la décision de V. A. pour achever le tableau qu'elle désire recevoir sans délai à Florence. Ce peintre a refait la figure du portrait de S. M. le roi de Westphalie, après deux séances que le roi lui a accordées. La ressemblance qui y manquait tout à fait est aujourd'hui frappante. J'ai fait part tant à S. M. qu'à S. A. I. Madame Mère de l'Empereur et Roi, ainsi qu'aux personnes qui s'enquièrent tous les jours de l'état de la santé de V. A. I., des nouvelles peu satisfaisantes que j'en reçois à mon grand regret.

Le roi n'attend que l'arrivée de S. M. l'Empereur pour répondre aux lettres de V. A. I. Tout le service était depuis hier à midi à Saint-Cloud pour attendre LL. MM. qui, de Chartres, devaient être rendues dans le courant de la journée.

été envoyé à Paris pour étudier. Il deviendra par la suite un des ingénieurs principaux de Lucques.

1. Ce n'est pas l'auteur des *Mémoires d'une inconnue;* elle appartient à une autre branche de cette famille.

2. Biot (Jean-Baptiste), né à Paris en 1774, mort en 1862, célèbre astronome, auteur de nombreux mémoires et d'un *Traité de physique expérimentale.*

3. Andrieux (Jean-Stanislas), 1759-1833, de l'Académie française.

4. Benoist, chef de la 1re division au ministère de l'Intérieur, celle de l'administration départementale, très connu à l'époque et très apprécié par Élisa, qui l'avait demandé à son frère pour en faire son secrétaire général à Florence.

Digitized by Google

Dans le cas que le roi de Westphalie se décide à envoyer un courrier, je lui remettrai un petit paquet que l'on m'a confié pour V. A. Si S. M. veut se servir de l'estafette, M. Rollier fera partir le paquet par le courrier.

Paris se remplit d'étrangers.

Les assemblées chez les ministres des Cultes et de la Police générale étaient hier au soir très nombreuses et brillantes par le nouveau costume des hommes. On y voit quelques uniformes : celui de M. Garzoni[1] n'y manque jamais.

Depuis que je suis ici Mme Fauchet[2] semble préférer la société intime de ses anciennes connaissances à la gêne des grands cercles où toutefois elle se prépare à reparaître à l'occasion des fêtes et avant de s'en retourner à Florence. Elle s'est donné beaucoup de mouvement et de peine pour procurer à Monsieur son père une place dans l'administration des tabacs, sans qu'elle ait pu y réussir. Le *Moniteur* d'aujourd'hui fixe l'arrivée de LL. MM. II. à Saint-Cloud à l'heure de midi.

J'apprendrai ce soir par M. le duc de Bassano quand nous pourrons espérer avoir l'honneur de remplir auprès de LL. MM. la commission dont M. Matteucci et moi nous sommes chargés.

Je suis, avec respect, etc.

XIII.

6 juin 1811.

Madame,

La note n° 4 du 29 mai m'est parvenue ici hier dans l'après-midi. Je vais m'occuper des petites commissions qui y sont indiquées. V. A. I. a appris par le *Moniteur* d'hier l'arrivée de LL. MM. II. et RR. à Saint-Cloud. L'Empereur tint hier son lever. S. M. y parut bien portante et aussi satisfaite de son voyage que tous les habitants des provinces qu'il a parcourues l'ont été de l'approcher et de participer à ses bienfaits.

Mardi au soir, m'étant présenté au cercle de S. E. le duc de Bassano, ce ministre des Relations extérieures me dit qu'il ne croyait pas que S. M. pourrait recevoir le jeudi 6 (aujourd'hui) les députations qui ont demandé à lui être présentées. Il m'a promis de me faire connaître le moment où notre juste impatience de remplir notre mission pourra être satisfaite. Les premiers jours après son retour sont tous occupés par différents conseils auxquels l'Empereur préside lui-même. En attendant, M. Matteucci ayant été informé des dispositions que M. le duc de Bassano m'avait témoignées de finir l'affaire de l'abolition du droit d'aubaine entre les États de S. A. I. et R. et l'Empire français, aussi bien qu'avec le royaume d'Italie, il a adressé au ministre des Relations extérieures un mémoire à ce sujet. Il est à espérer que ce qui avait

1. Le comte Garzoni Venturi, sénateur, ex-chambellan de la reine d'Étrurie.
2. Femme du préfet du département de l'Arno.

Digitized by Google

déjà été arrêté entre M. le duc de Cadore et M. Cénami servira de base à l'arrangement également désiré par toutes les parties.

Mgr le duc de Francfort, ancien Primat de la Confédération du Rhin, s'est rendu à l'invitation de S. A. I.; il est logé au palais du prince architrésorier qu'habitait cette année le roi des Deux-Siciles. Il est servi par la Maison de l'Empereur. La santé de ce prince n'est pas des meilleures. — Cependant ses talents et son esprit de conciliation rendront sa présence utile aux affaires qui ont amené à Paris tous les pasteurs de l'Église de l'Empire français et du royaume d'Italie.

Je suis les informations à prendre sur le compte de Mme de Cavaignac et, là où je ne saurais parvenir moi-même pour en puiser de bien sûrs, je signale au chevalier Anglès[1] les personnes qui la connaissent et peuvent la juger sans préventions. Ce que j'en ai appris par une personne qui met beaucoup d'empressement à entrer dans les vues de V. A. I. pour un choix si délicat et si important à la fois devrait me faire croire : 1° qu'elle a l'âge, la santé et la figure convenable à la place qu'elle sollicita elle-même l'année passée auprès de V. A. I.; 2° qu'elle a la réputation d'une femme de mœurs douces et d'un caractère liant et que sa conduite dans le monde et envers son mari n'a jusqu'ici jamais donné prise à la médisance; 3° qu'elle sait très bien l'anglais, possède une orthographe irréprochable dans sa langue, qu'elle écrit facilement et a plus d'instruction qu'il n'en faut pour présider utilement aux leçons de son élève. Elle a une fille de seize ans dont l'éducation, me dit-on, fait honneur à son esprit et à son cœur. Elle doit avoir mis son fils en état d'entrer à un lycée sans autre instruction que celle qu'il avait puisée dans les leçons de sa mère. Cependant, il faudra confirmer et ratifier ces notions qui viennent toutes d'une seule personne. C'est de quoi je rendrai compte à mesure que j'obtiendrai d'autres renseignements.

Je suis, avec respect, etc.

XIV.

8 juin 1811.

Madame,

De toutes les députations arrivées à Paris depuis le départ de la cour pour Rambouillet, il n'y eut que celle du royaume d'Italie qui fut présentée à S. M. I. et R. jeudi passé à Saint-Cloud. Ayant été hier chez le duc de Bassano à l'hôtel des Relations extérieures, ce ministre nous fit espérer à M. Matteucci et à moi que nous aurions l'honneur de nous présenter demain à l'Empereur au palais des Tuileries par les soins de M. le grand chambellan de la même manière que toutes les personnes envoyées à la cour avec des missions pareilles à celle que nos souve-

1. Le comte Anglès, maître des requêtes du 15 novembre 1809, chargé peu après de la correspondance du troisième arrondissement de la police générale.

Digitized by Google

rains ont daigné nous confier. Nous espérons de pouvoir en même temps nous mettre aux pieds de S. M. l'Impératrice.

D'après une étiquette dont M. le duc de Bassano nous a fait connaître l'existence, nous ne remettrons pas directement à S. M. l'Impératrice-reine la lettre dont nous étions munis pour cette souveraine. C'est le ministre des Relations extérieures qui les reçoit et les transmet à la dame d'honneur chargée de les présenter à l'Impératrice.

Dans l'entretien que nous eûmes hier avec ce ministre, M. Matteucci put emporter la certitude qu'un décret de S. M. l'Empereur, rappelant une déclaration faite par M. Cénami en décembre 1810, allait fixer d'une manière légale et diplomatique l'abolition absolue du droit d'aubaine entre la principauté de Lucques et les États de la France et du royaume d'Italie. Il ajoute que pour que tout fût entièrement fini entre les deux gouvernements il n'y avait qu'un règlement pour la poste aux lettres, que le directeur général réclamait, et pour lequel M. de La Valette serait incessamment nommé par S. M. I. commissaire pour en traiter ici avec la personne que V. A. I. aura munie de ses pouvoirs. M. Matteucci étant ici, il pourra finir promptement encore cette dernière affaire.

Le *Moniteur* d'aujourd'hui donne le détail des dispositions pour les cérémonies et les fêtes de la journée de demain.

On avait dit qu'il y aurait ce soir la représentation de l'opéra italien la *Didone*, mis nouvellement en musique par Paër pour le théâtre des Tuileries; mais j'apprends qu'elle est renvoyée à un autre jour.

Hier on donnait le *Triomphe de Trajan* à l'Opéra[1]. Toute la salle était remplie d'étrangers dont le nombre s'est extrêmement accru depuis deux jours. L'espoir de voir LL. MM. mardi au théâtre de l'Opéra pour la reprise d'*Armide* a fait retenir toutes les loges et les places que l'on peut garder à l'avance.

M. l'archevêque de Florence[2] est ici depuis le 5; il y trouve beaucoup d'amis et il les entretient tous de son admiration pour V. A. I. de sa reconnaissance pour la manière dont elle a daigné l'accueillir et le traiter et de l'influence que cela doit avoir sur l'esprit public en sa faveur.

Daignez croire, Madame, qu'une des plus grandes jouissances de mon séjour actuel à Paris c'est d'être témoin de la justice que les grands et les ministres y rendent aux talents et à l'administration

1. L'Opéra sous l'Empire était situé rue de la Loi ou Richelieu sur l'emplacement de la place Louvois actuelle. La salle avait été commencée en 1793 et était très bien décorée. Elle fut démolie sous la Restauration après l'attentat de Louvel.

2. Mgr A.-E. d'Osmond, ex-évêque de Nancy, comte de l'Empire, commandeur de l'ordre de la Réunion, qui venait d'être nommé archevêque de Florence le 22 octobre 1810. — Voir notre étude : *l'Institution canonique et Napoléon Ier, l'archevêque d'Osmond à Florence*, in-8°, 1904; extrait de la *Revue historique*, t. LXXXVI, p. 58.

Digitized by Google

virile (ce sont des hommes qui parlent) de V. A. I. et R. en Toscane et dans ses principautés. Le duc de Bassano lui rendit encore hier un pareil hommage.

M. Daru arrive ce soir à Paris. Je vais lui donner la lettre que V. A. I. lui avait adressée et lui parlerai de M. Benoist.

Je suis, avec respect, etc.

XV.

10 juin 1811.

Madame,

Les notes qui m'ont été adressées de Florence le 31 mai et le 1er et 2 juin me parviennent ici, en même temps, le 8 de ce mois. Comme, soit erreur soit négligence, le bureau des postes de Florence n'en est point la cause, j'ai porté le fait à la connaissance de M. le comte de La Valette.

S. M. le roi de Westphalie a reçu la lettre que V. A. I. m'avait envoyée pour lui être remise. Je demanderai à avoir l'honneur de lui parler aujourd'hui pour obtenir la permission de sortir de l'atelier de Gérard les beaux portraits de S. M. la reine faits par cet artiste et dont V. A. désire faire tirer la copie du buste. Je lui demanderai en même temps les deux autres portraits par Laurent[1]. Le roi était hier dans son costume de prince français, en allant à l'église de Notre-Dame, ce qui lui va à merveille.

Le temps a favorisé l'éclat et les réjouissances de ce jour. Plusieurs heures de forte pluie, dans la nuit, faisaient craindre une journée humide. Le plus beau soleil a éclairé cette vaste cité et favorisé les apprêts des cérémonies et des amusements publics. Le cortège, parti du jardin des Tuileries et se déployant tout entier dans la place et la rue de la Concorde[2] et le commencement du boulevard de la Madeleine, au milieu d'un peuple immense, précédé et suivi de forts détachements de cavalerie de lanciers hollandais et polonais, des chasseurs, dragons et grenadiers à cheval de la garde impériale, faisait un effet imposant.

Le roi de Rome était dans une voiture à couronne royale attelée de huit chevaux blancs. Il était accueilli de nombreux applaudissements. Huit chevaux de couleur isabelle des haras de Hanovre étaient attelés au carrosse de LL. MM. II. Le duc de Vicence, qui a repris ses fonctions auprès de S. M., était à cheval à la portière du carrosse en habit d'uniforme de grand écuyer : coupe française, chapeau à plumet à trois pointes, bottes de cuir noir à l'écuyère et écharpe blanche. Tous les écuyers qui étaient de service hier avaient le même costume. Tout le reste du service et du cortège avait le costume espagnol. Quelques

1. Laurent (Jean-Antoine), 1763-1832. Il exposa au Salon de 1810 les portraits en pied du roi et de la reine de Westphalie.

2. Aujourd'hui la rue Royale.

Digitized by Google

chambellans ont pris sous le manteau l'habit à la Henri IV. Le plus grand nombre porte le grand uniforme à la française dont on ne peut d'ailleurs pas se passer, lorsqu'on n'est pas en manteau, pour les grandes cérémonies.

Le trajet des Tuileries à la cathédrale a pris plus d'une heure : la cérémonie a été courte. LL. MM. n'ont pas fort prolongé leur séjour à l'hôtel de ville. A leur retour aux Tuileries, un beau feu d'artifice tiré sur la place de la Concorde a fait la clôture de cette journée mémorable que les distributions de comestibles, les danses, les jeux et les spectacles publics aux Champs-Élysées avaient rendue très agréable au peuple de Paris.

La prévoyance de la police s'est encore distinguée : ce sont des leçons d'instruction pour un administrateur. Elles ont frappé d'admiration M. Matteucci.

On dit que S. M. le roi d'Espagne, après avoir rempli le but principal de son voyage, se prépare à partir pour Madrid. Madame se porte *bien*. Elle était hier dans le même carrosse avec S. M. la reine Hortense et S. A. I. Mme la princesse Pauline. Le grand-duc de Wurtzbourg accompagnait la reine d'Espagne.

La représentation d'*Armide* à l'Opéra étant annoncée mercredi prochain, par extraordinaire, on se flatte d'y voir LL. MM. II.

Je suis, avec respect, etc.

(Sera continué.)

Digitized by Google

BULLETIN HISTORIQUE

ANTIQUITÉS ROMAINES

(1915-1918).

Malgré le trouble profond dont la vie intellectuelle et scientifique de la France a été atteinte pendant plus de quatre années, malgré les pertes cruelles subies par l'élite de notre jeunesse savante, plusieurs ouvrages d'ensemble et de nombreuses études de détail ont été consacrés de 1915 à 1918 par des écrivains de langue française aux antiquités romaines. S'il a pu être ralenti, le labeur méthodique de nos archéologues et de nos historiens de l'antiquité n'a pas été arrêté par le cataclysme déchaîné sur le monde. Les tâches, commencées avant 1914, ont été continuées; de nouvelles recherches ont été entreprises.

I. Études générales sur l'histoire et la civilisation de Rome et du monde romain. — Aucune œuvre peut-être n'atteste mieux le tranquille courage, la ferme volonté et la persévérance inébranlable d'un savant que le livre de M. André Piganiol, *Essai sur les origines de Rome*[1]. M. Piganiol était en 1914 professeur d'histoire au lycée de Saint-Quentin. A la fin du mois d'août 1914, la ville fut occupée par les Allemands. Elle a subi quatre ans leur présence; elle est aujourd'hui en ruines. Que sont devenus les livres de M. Piganiol et tout ce qui constituait son home? On le devine. Mais il avait emporté avec lui, pour y travailler pendant les vacances, sa thèse déjà commencée, ses matériaux, ses notes. Nommé en 1915 au lycée de Chambéry, il se remit vaillamment à l'ouvrage. Outre sa valeur propre, qui est incontestable, l'*Essai sur les origines de Rome* emprunte aux circonstances mêmes, dans lesquelles il a été au moins terminé, un intérêt tout particulier.

Dès l'antiquité, la complexité des origines de Rome avait été reconnue. Des récits légendaires et de très anciennes institutions

1. André Piganiol, *Essai sur les origines de Rome*, 110e fascicule de la *Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*. Paris, E. de Boccard, 1917.

Digitized by Google

sociales ou religieuses prouvaient que la cité primitive n'avait pas été unique, que Rome était née d'un synœcisme ou même de plusieurs synœcismes successifs. Parmi les éléments dont s'était formé le peuple romain, on nommait les Latins, les Sabins, les Étrusques. Sans doute la critique moderne avait rejeté comme de pures fables les relations de Tite-Live et de Denys d'Halicarnasse sur les premiers âges de Rome; elle retenait pourtant de ces relations l'idée fondamentale des origines multiples de la cité et du peuple, qui s'étaient développés sur les bords du Tibre; mais elle n'essayait pas de suivre au delà du Latium, de la Sabine ou de l'Étrurie méridionale les éléments constitutifs de l'une et de l'autre. M. A. Piganiol a posé le problème avec une ampleur et en même temps une hardiesse qui l'ont renouvelé et pour ainsi dire transformé. Il ne s'agit plus seulement pour lui de déterminer à quelles tribus italiotes appartenaient les plus anciens habitants de Rome, les plus lointains ancêtres des Romains de l'époque historique; son enquête porte sur les origines mêmes, géographiques et ethnographiques, sur la structure sociale, sur l'organisation économique de ces tribus primitives. D'autre part, il veut ne trouver dans « l'histoire des origines de Rome qu'un cas particulier d'un phénomène universel; les civilisations simples, dont la civilisation romaine représente la fusion, correspondent à des types élémentaires d'une extrême généralité[1] ».

Pour réaliser ce programme, de quels documents dispose M. Piganiol? Quelle méthode leur applique-t-il? Il ne professe pas pour les textes grecs et romains la défiance absolue dont on a souvent fait preuve à leur égard. « L'accord souvent évident des légendes et de l'archéologie prouve que les hypercritiques n'ont pas le droit d'écarter de leur histoire la période légendaire; les découvertes archéologiques rendent au passé de Rome ses couleurs véritables et nous permettent de remonter le cours des temps; il apparaît manifeste qu'il est arbitraire de nier la réalité d'un événement de l'histoire romaine sous le prétexte qu'il est la répétition d'un autre événement de cette même histoire ou la copie d'un événement de l'histoire grecque[2]. » Mais M. Piganiol n'accorde créance aux récits des historiens que dans la mesure où ils sont confirmés par les documents archéologiques. Ces documents archéologiques, que le sol de Rome même et de l'Italie a depuis quelques années rendus au jour en très grande abondance, il les connaît en détail et avec précision; ce sont principalement les plus anciennes sépultures avec les rites funéraires

1. P. 324.
2. P. 5 (introduction).

Digitized by Google

qu'elles révèlent et le mobilier qu'elles contiennent. Les données anthropologiques et linguistiques sont aussi retenues par M. Piganiol. Toutefois il est évident que le fondement principal sur lequel il bâtit son œuvre, c'est l'archéologie. C'est là une garantie sérieuse d'exactitude.

La méthode nous paraît moins rigoureuse que la documentation n'est solide. Sur ce point, nous adresserons à M. Piganiol deux objections principales. La première porte sur l'emploi de la méthode comparative. « Pour ne pas m'égarer, je décidai de ne point perdre de vue les civilisations du même degré que la civilisation romaine primitive. Si les hypothèses qui me semblaient propres à expliquer les obscurités des origines romaines convenaient à expliquer les origines d'autres civilisations, ce contrôle garantissait leur valeur... Ainsi la méthode comparative guidait en chaque moment l'enquête historique[1]. » L'application la plus curieuse et la plus inattendue de cette méthode est l'essai de reconstitution de la communauté primitive du Palatin d'après la disposition du kraal des Herreros nomades[2]. Les Africains vivent de la vie pastorale; les premiers occupants du Palatin étaient surtout des bergers. Aux yeux de M. Piganiol, disciple de l'école sociologique, cette analogie suffit à entraîner une ressemblance totale; on en peut déduire l'identité du kraal des sauvages africains et de la *Roma Quadrata*. Toutes les autres conditions auxquelles est soumise la vie humaine, et en particulier la vie collective, conditions topographiques, climatériques, ethnographiques, sont laissées de côté. Tout doit s'effacer devant les conditions sociales : l'analogie, même très vague et très générale de ces conditions, domine l'histoire. Dès 1887, Fustel de Coulanges mettait les jeunes historiens en garde contre les excès et le mauvais usage de la méthode comparative, en particulier contre « la comparaison de deux termes qui n'ont qu'un rapport apparent ou artificiel[3] ». Peut-on qualifier autrement le rapport qu'établit M. Piganiol entre les Herreros nomades et les premiers habitants du Palatin? Ces derniers n'étaient même pas des nomades. M. Piganiol ajoute : « On verra clairement que sans *l'Année sociologique*, sans cette inépuisable collection de matériaux et surtout sans l'exemple de cette doctrine constamment tendue vers la recherche de ce qui fait l'unité de chaque système social, mon travail n'était pas possible[4]. » Alors,

1. P. 4 (introduction).
2. P. 98, 134, 227.
3. *Revue des questions historiques*, t. XLI, p. 34.
4. P. 4 (introduction).

Digitized by Google

comme nous l'indiquerons plus loin, il eût mieux valu ne pas traiter un tel sujet.

La seconde objection, que nous croyons devoir faire à la méthode de M. Piganiol, c'est qu'elle veut trop souvent plier aux exigences d'une thèse adoptée d'avance les faits révélés par les documents. L'auteur en fait l'aveu : « J'essayai d'interpréter l'histoire romaine primitive en admettant que le patriciat représente l'élément septentrional ou albain, la plèbe l'élément sabin ou illyrien; et, bien que cette hypothèse ne fût rendue nécessaire par aucun texte, je crus pouvoir démontrer qu'elle éclairait heureusement bien des traits encore confus de ces origines si défigurées[1]. » Voici donc la méthode de M. Piganiol. Il pose une « hypothèse », dont il reconnaît lui-même qu' « elle n'est rendue nécessaire par aucun texte »; puis, à l'aide de cette hypothèse, il essaie d' « interpréter » l'histoire romaine primitive. En vérité, n'est-ce pas là construire sur le sable? Le procédé est d'autant plus dangereux que M. Piganiol confesse son ambition d'expliquer ainsi non seulement les origines de Rome, mais encore « l'histoire des origines des peuples de parenté indo-européenne, et peut-être même de beaucoup d'autres peuples[2] ». Fustel de Coulanges, dont on ne méditera jamais assez les sages conseils, a jugé nettement ce procédé. « Nous appelons cela la *méthode subjective*. Elle est subjective en ce que, au lieu d'étudier l'*objet* en soi et tel qu'il est, vous y portez, vous, *sujet* pensant, vos idées personnelles. Vous croyez regarder l'objet et vous ne regardez que votre propre pensée. Vous êtes dominé par votre pensée au point de ne voir qu'elle et de la voir partout. C'est là la plus grande cause d'erreur en histoire. Il y a des esprits qui, pour ce seul motif, sont comme incapables de voir le vrai. Si l'histoire est la plus difficile des sciences, c'est surtout parce qu'elle exige que le chercheur soit libre de toute idée préconçue[3]. » Au lieu de s'en tenir à l'analyse objective des documents, étudiés et compris suivant leur nature propre, M. Piganiol s'est laissé séduire par le mirage de la méthode comparative appliquée surtout, dirons-nous, dans le plan sociologique. Nous craignons qu'il n'ait porté lui-même sur son œuvre un jugement exact en écrivant : « Mon système n'était peut-être qu'un schéma obtenu en grossissant un petit nombre de traits artificieusement, en négligeant des traits essentiels. »

Voyons donc quel est ce système. M. Piganiol distingue, parmi

1. P. 3-4 (Introduction).
2. P. 314.
3. *Revue des questions historiques*, t. XLI, p. 34.

Digitized by Google

les populations de l'Italie centrale, trois éléments essentiels : 1° les indigènes primitifs, dont il rattache la civilisation au type Sicule ou Ligure; 2° les envahisseurs venus du Nord, qui appartiennent à la grande migration dite indo-européenne; 3° les envahisseurs venus de l'Illyrie, qui représentent la tradition méditerranéenne et qui ont pénétré dans la péninsule par le Picenum et l'Apennin central. A Rome même, on ne retrouve pas trace des Sicules ou des Ligures, sinon dans la légende obscure des premiers habitants de l'Aventin, pauvres chasseurs qui vivaient dans des cavernes et dont Cacus est peut-être l'éponyme. Les envahisseurs du Nord, M. Piganiol les reconnaît dans la colonie albaine; les envahisseurs venus de l'Illyrie, dans les Sabins. Romulus est le chef des uns; Tatius est le chef des autres. « L'événement capital de l'histoire de Rome demeure l'alliance de Romulus et de Tatius. » Mais Albains et Sabins ne sont plus, aux yeux de M. Piganiol, de simples tribus italiotes; les uns et les autres personnifient deux civilisations profondément différentes, deux traditions opposées : « L'histoire de l'Italie primitive se résume en un conflit entre peuples méditerranéens et peuples continentaux... Il n'est pas de si médiocre bourgade où ce drame ne se soit joué... Il se joua même dans le décor, encore bien humble, des Sept-Collines[1]. »

M. Piganiol est désormais en possession de l'idée maîtresse sur laquelle est fondée sa thèse. Il va maintenant la développer dans tous les sens, suivant une méthode qui nous paraît beaucoup moins historique que logique, en multipliant d'ailleurs les hypothèses et les postulats. L'opposition des Méditerranéens et des Continentaux, des envahisseurs venus du Nord et des envahisseurs venus de l'Est et du Sud-Est apparaît dans leurs rites funéraires, dans leur religion, dans leur droit, dans leurs techniques, dans leur économie. A chacun de ces éléments de toute civilisation est consacré un des chapitres de la seconde partie du livre, qui porte le titre général de : *Conflit entre deux types de civilisation.* D'après M. Piganiol, l'incinération était le rite funéraire caractéristique des peuples venus du Nord, tandis que les Méditerranéens inhumaient leurs morts; — dans le domaine religieux, les cultes ouraniens ou célestes pratiqués par les Septentrionaux s'opposent aux cultes chtoniens que célèbrent les peuples du Sud; entre les deux religions, Hercule joue le rôle d'un médiateur, et la religion romaine, telle que nous la connaissons à l'époque historique, est issue d'un compromis entre les deux groupes de cultes; — en matière de droit, les Méditerranéens étaient

1. P. 82 et suiv.

Digitized by Google

organisés suivant le régime matriarcal, les Septentrionaux suivant le régime patriarcal; aux uns appartiennent la *cognatio* et la *confarreatio*, aux autres l'*agnatio* et l'*usus* en matière matrimoniale; — des différences analogues doivent être expliquées de même manière en ce qui concerne les diverses techniques : c'est l'invasion des Indo-Européens qui fait succéder la technique du métal forgé à celle du métal fondu; parmi les armes, le javelot et le bouclier oblong ou *scutum* sont d'origine méditerranéenne, l'épée et le bouclier rond ou *clipeus* sont d'origine nordique; les vêtements de lin appartiennent aux populations préaryennes, le tissage de la laine est caractéristique des Indo-Européens; la cabane ronde est la demeure des gens du Nord, la maison rectangulaire a d'abord existé chez les Méditerranéens; en métrologie, le système décimal est celui des Septentrionaux, le système duodécimal est venu en Italie de l'est et du sud; le calendrier romain est né de la fusion de deux calendriers distincts, l'un solaire, apporté par les envahisseurs du Nord, l'autre lunaire de provenance orientale. « Qui aurait visité Rome au VIIe siècle aurait partout reconnu l'antithèse de deux races aux traditions incompatibles et dont les mœurs se contrariaient en tout... Ainsi les combats du Forum, entre le peuple de Romulus et celui de Tatius, mettaient aux prises des civilisations venues d'horizons opposés... Le duel des tribus albaines et sabines dans l'étroite enceinte des collines de Rome est un épisode de la grande mêlée de peuples dont tout le monde méditerranéen fut le théâtre depuis l'an 1000. De l'Asie Mineure à la Gaule, les mêmes systèmes d'idées étaient en conflit, les mêmes religions et les mêmes droits, les mêmes armes, mêmes robes, mêmes modes[1]. »

Mais quelle était la raison profonde et essentielle de cette opposition entre Septentrionaux et Méditerranéens? C'est que les Septentrionaux étaient des peuples pasteurs et les Méditerranéens des sédentaires agricoles; des uns proviendrait le *pagus*, terrain de parcours sans clôture; des autres le *vicus*, village composé de fermes, habité par des paysans propriétaires : « Ainsi Rome serait née de la fusion entre des peuples de paysans sédentaires et des tribus de pasteurs nomades[2]. »

Nous avons résumé, avec le plus de clarté et de précision possible, le système construit par M. Piganiol. Il est cohérent. Les grandes lignes en sont d'une incontestable netteté. Mais les fondements de l'édifice nous semblent d'une extrême fragilité. D'une part, en effet,

1. P. 212 et suiv.
2. P. 230.

Digitized by Google

M. Piganiol érige en principe des affirmations qui auraient besoin d'être mieux démontrées, par exemple celle-ci : « Ce sont les envahisseurs venus de l'Europe de l'Est et du Centre qui ont introduit dans le monde méditerranéen et dans l'Europe occidentale le rite de l'incinération[1] »; ou encore celle-ci : « Nous tenons pour assuré : d'abord qu'il y a entre le culte du soleil et celui de la lune une sorte d'antinomie; en second lieu que la lune est à ranger parmi les divinités chtoniennes; en troisième lieu que le soleil est presque toujours une hypostase du dieu du ciel[2]. » D'autre part, pour écarter des faits nettement contraires à sa thèse, M. Piganiol les explique inexactement. Le culte de la pierre est chtonien[3], affirme-t-il. C'est là une erreur, au moins sous cette forme générale. Chez beaucoup de peuples, on rendait un culte à certaines pierres que l'on croyait tombées du ciel, comme les pierres de foudre, les bétyles phéniciens ou syriens, etc. Le culte du Saturne africain, dit M. Piganiol, a un caractère préhellénique plutôt que punique[4]. Qu'il y ait eu dans ce culte, à l'époque romaine, des éléments qui provenaient des cultes locaux de l'Afrique du Nord, antérieurs à la conquête phénicienne, c'est ce qui peut être admis; mais il nous paraît contraire à tous les documents aujourd'hui connus de contester le rapport de filiation entre le Baal carthaginois et le Saturne africain de l'époque romaine. M. Piganiol voit dans le culte d'Apollon en Gaule un culte solaire[5]; il est au contraire avéré que l'Apollon gallo-romain est bien plus souvent un dieu des sources, spécialement des sources thermales, qu'un dieu solaire. Voici qui semblera plus paradoxal : « Si notre première proposition est exacte [à savoir qu'il y a entre le culte de la lune et celui du soleil une sorte d'antinomie], il est impossible que le symbole très ancien qui figure une étoile enveloppée d'un croissant représente le soleil et la lune[6]. » Ce que M. Piganiol déclare impossible est démontré par toute une série de monuments africains, les ex-voto à Saturne. Sur ces monuments, le soleil et la lune sont représentés tantôt symboliquement, tantôt à la manière gréco-romaine, anthropomorphiquement : or, la forme symbolique est précisément celle d'une étoile enveloppée d'un croissant; l'autre forme reproduit les types en quelque sorte classiques d'Apollon-Helios et de Diane-Sélènè. Ici nous saisissons sur le vif le grand danger de la

1. P. 87.
2. P. 101 et suiv.
3. P. 95.
4. P. 95, n. 1.
5. P. 118, n. 2.
6. P. 102.

Digitized by Google

méthode appliquée par M. Piganiol. Contre un principe posé à priori les faits concrets ne valent pas. On nous permettra de dire qu'à nos yeux c'est là l'antipode de la méthode vraiment et strictement historique.

Comment s'est formée l'unité romaine? Tel est le sujet de la troisième partie du livre de M. Piganiol? Voici le schéma que nous y trouvons esquissé. Les indigènes primitifs, Sicules ou Casques, furent sans doute réduits en esclavage par deux peuples envahisseurs, les Albains d'origine nordique et les Sabins de tradition méditerranéenne; les Albains représentent, dans la cité romaine, le patriciat; les Sabins, la plèbe. « L'alliance de Romulus et de Tatius », ajoute M. Piganiol, « qui symbolise pour moi celle du patriciat et de la plèbe, est celle de deux conquérants. » L'Aventin est le domaine des indigènes primitifs; le Palatin est la colline albaine, le Capitole est la colline sabine. M. Piganiol s'efforce de suivre, à travers l'histoire de la ville elle-même, de ses vicissitudes, de ses institutions, les progrès de l'union entre les éléments divers dont se compose la civilisation romaine. Le plus ancien synœcisme aurait groupé en une seule communauté le Palatin, le Capitole et les Carines, et ce groupement englobait l'emplacement du Forum; à la période des Tarquins correspond la cité entourée du mur dit de Servius; puis, à la suite d'une dislocation de cette cité, M. Piganiol place l'époque du Septimontium; plus tard enfin, au IVe siècle, après l'invasion gauloise, apparaît la ville des Quatre-Tribus, où figurent les Collines, c'est-à-dire le Quirinal, le Viminal, l'Esquilin. La chronologie traditionnelle se trouve ainsi bouleversée. De même, M. Piganiol attribue la réforme dite servienne au milieu du Ve siècle av. J.-C., et il la considère comme contemporaine ou presque de la législation décemvirale. Ce sont là des hypothèses qui n'ont certes rien d'invraisemblable : mais ce ne sont que des hypothèses.

Voici maintenant, nerveusement ramassée, toute la thèse de M. Piganiol : « Les institutions de la cité romaine ne composent pas un système simple; elles paraissent empruntées à deux systèmes opposés d'institutions. L'un de ces systèmes est propre aux peuples méditerranéens préaryens, l'autre aux envahisseurs indo-européens descendus des Alpes. Si l'on veut déduire d'un principe unique les institutions de chacun des systèmes, il faut partir non des représentations religieuses, qui sont conséquence et non cause, mais du mode de vie économique. La cité romaine est issue d'une alliance entre un peuple de pasteurs et un peuple de paysans... Le conflit entre les deux systèmes se perpétue à l'époque historique : c'est le duel du patriciat et de la plèbe. » Puis M. Piganiol, élargissant à l'infini les

Digitized by Google

données du problème qu'il s'est posé, essaie de montrer qu'il en a été de même en Grèce, en Asie Mineure, dans l'Inde, chez les Sémites, en Afrique, en Extrême-Orient, et son livre se termine par les lignes suivantes : « Ainsi l'histoire des origines de Rome n'est qu'un cas particulier d'un phénomène universel, et les civilisations simples, dont la civilisation romaine représente la fusion, correspondent à des types élémentaires d'une extrême généralité. Le livre de l'histoire de presque tous les peuples s'ouvre par le duel du pâtre Abel et du laboureur Caïn. »

Le livre de M. Piganiol est une œuvre de très grand talent. A mesure qu'on voit s'en dérouler le développement, on y prend plus d'intérêt. La thèse est séduisante à la fois par sa simplicité systématique et par la solution en quelque manière universelle qu'elle fournit au problème de l'origine des sociétés civilisées. La connaissance approfondie, que M. Piganiol possède, de l'archéologie préhistorique en Italie, lui a été d'un très grand profit. Son esprit délié, parfois subtil, lui a suggéré des réponses, sinon probantes, du moins spécieuses, aux très fortes objections que lui opposaient des faits précis et indiscutables. L'auteur de ce livre n'est pas moins remarquable dans la discussion des questions de détail et dans l'analyse des documents que dans l'élaboration des vues d'ensemble et dans la synthèse. C'est précisément parce que l'œuvre accomplie témoigne de très hautes qualités que nous regrettons, en même temps que l'application d'une méthode toujours dangereuse, le choix même d'un tel sujet. Vouloir déterminer avec précision les origines de Rome, dans l'état actuel des documents, c'est ou bien tenter une œuvre vaine, si l'on veut observer strictement les lois fondamentales de tout travail vraiment historique, ou bien s'exposer, si l'on a la témérité de se libérer de ces lois, à ne formuler que des hypothèses fragiles, inconsistantes, même dangereuses. Pourquoi s'efforcer d'atteindre un but inaccessible quand l'histoire de Rome et du monde romain présente tant de sujets encore inexplorés ou à peu près, quand les recueils de documents archéologiques et épigraphiques, sans parler des écrivains eux-mêmes, offrent une si riche matière à nos investigations? En vérité n'y a-t-il pas comme un dilettantisme un peu dédaigneux à négliger ainsi les périodes éclairées pour se confiner dans les siècles obscurs des origines, où les recherches sont forcément tâtonnantes?

M. P. Huvelin a consacré un livre des plus curieux, d'un intérêt à la fois historique et actuel, à *la Troisième guerre punique*; il en a été rendu compte dans la *Revue historique*, tome CXXVI, page 366.

Digitized by Google

Le *Manuel des institutions juridiques des Romains*, que vient de publier M. Édouard Cuq[1], n'est point une réédition, même remaniée et mise au point, des deux volumes précédemment consacrés par le savant professeur de la Faculté de droit de Paris à ces institutions. C'est vraiment une œuvre nouvelle, indépendante, qui ne laisse pas d'être inspirée par le grand drame au milieu duquel nous vivons : « La guerre actuelle », écrit M. Cuq dans sa préface, « a fait apparaître la différence qui sépare la civilisation latine de la kultur germanique. Ce qui fait la noblesse de la civilisation latine, c'est qu'elle proscrit les cruautés inutiles, les violences envers les non-combattants, l'emploi de la force quand la force n'est pas nécessaire. Elle exalte les doctrines qui enseignent le respect de la dignité humaine et des engagements librement contractés. La kultur, au contraire, s'inspirant d'une philosophie dépravée, écarte toutes les considérations de morale et d'humanité en invoquant la maxime : « Nécessité ne connaît pas de loi. »

« En présence de ces divergences sur la conception du droit, de l'État, de la civilisation, les juristes des pays alliés ont le devoir de se grouper et de réagir contre l'emprise allemande sur les études juridiques. Les facultés de droit de France auront une grande tâche à remplir dans une Europe enfin pacifiée, celle d'entretenir le culte du droit tel que le conçoivent les nations latines et d'en propager la connaissance. Elles s'acquitteraient imparfaitement de leur mission si elles consentaient à restreindre leur enseignement aux règles d'une utilité pratique immédiate sans l'éclairer et le vivifier par l'étude des origines historiques de notre droit moderne, parmi lesquelles figure en première ligne le droit romain. Le droit romain est l'un des éléments essentiels de notre civilisation ; à ce titre il doit rester le point de départ de l'éducation juridique[2]. »

On ne saurait mieux dire. Le *Manuel des institutions juridiques* répond à cette préoccupation d'autant plus urgente qu'elle a été trop longtemps négligée ou méconnue. C'est un exposé général, systématique et complet, du droit romain. Après une copieuse introduction, de caractère historique, où sont condensées les notions générales utiles sur le droit romain (notion et divisions du droit, modes de formation du droit, lois romaines et lois des pérégrins, les documents juridiques, le droit romain depuis Justinien jusqu'à nos jours), l'auteur aborde, dans un ordre parfaitement clair, toutes

1. Éd. Cuq, ***Manuel des institutions juridiques des Romains***. **Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1917.**

2. P. II et suiv.

Digitized by Google

les parties essentielles de son sujet. Le livre I traite des personnes et de la capacité juridique. Le livre II réunit tout ce qui concerne la famille : puissance paternelle, mariage, adoption, tutelle, etc. Dans le livre III sont examinées, sous le titre *le Patrimoine et les droits réels*, les questions relatives à la propriété, à la possession, aux servitudes, à l'emphytéose. Le livre IV est tout entier rempli par les obligations, par les problèmes nombreux et complexes que soulèvent les contrats, les pactes, les délits, l'inexécution et l'extinction des obligations. Au livre V ont été réservées les successions à cause de mort, testamentaires ou ab intestat. Enfin le livre VI clôt ce puissant exposé par un tableau de l'organisation judiciaire, des actions, de la procédure.

Il ne s'agit pas ici d'examiner si telle ou telle solution de détail, adoptée et proposée par M. Cuq, ne pourrait pas être contestée ou critiquée. En présence d'une œuvre de cette envergure, c'est la valeur de l'ensemble qu'il faut préciser. Cette valeur nous paraît considérable. Connaissance approfondie du sujet et des innombrables documents à l'aide desquels il doit être traité; expérience acquise par un long enseignement des difficultés inhérentes à l'étude du droit romain et des méthodes par lesquelles on peut en triompher; ordre, non seulement formel, mais logique, classement rigoureux d'une matière touffue; exposition précise sans minutie, sobre sans sécheresse, dans une langue simple et claire : telles sont les qualités fondamentales de cette œuvre, qu'anime d'un bout à l'autre une pensée toujours maîtresse de son sujet, toujours supérieure aux menus détails, surtout préoccupée des hautes idées de justice, d'équité et d'humanité. Comme le dit excellemment M. Éd. Cuq, ce sont ces idées qui, de la législation romaine, ont pénétré, en se développant et en se précisant au cours des siècles, dans l'âme même de la France. L'étude du droit romain n'est pas, ne doit pas être l'apanage d'une école d'érudits; elle doit être entreprise par tous ceux pour qui le droit est un ensemble de règles fondées sur la raison. Il faut souhaiter que le *Manuel* de M. Éd. Cuq en donne le goût et en démontre la nécessité aux jeunes Français d'aujourd'hui et de demain.

Si le livre de M. Éd. Cuq donne l'impression d'une large et solide synthèse, le gros volume de M. P. Huvelin, *Études sur le furtum dans le très ancien droit romain*[1], nous apporte au contraire le résultat d'un minutieux travail d'analyse, consacré pendant plus de 800 pages aux seules sources de la question. L'auteur, dans

1. P. Huvelin, *Études sur le furtum dans le très ancien droit romain*. I : *les Sources*. Lyon, A. Rey, et Paris, Arthur Rousseau, 1915.

Digitized by Google

un avant-propos développé, justifie l'importance considérable qu'il a donnée à cette partie de son œuvre et expose la méthode d'investigation critique des sources qu'il veut appliquer. « Cette méthode comprend quatre sortes de démarches : 1° la réunion de toutes les sources d'information relatives à la question qu'on étudie; 2° leur classement chronologique et, s'il y a lieu, topographique; 3° leur analyse critique; 4° l'étude de leur filiation les unes par rapport aux autres. » M. P. Huvelin n'a point de peine à montrer que ces « démarches » sont indispensables à toute œuvre vraiment scientifique, et il regrette qu'elles n'aient pas été toujours tenues pour telles par les romanistes. Mais peut-être donne-t-il à sa pensée une expression qui dépasse un peu le but, lorsqu'il affirme qu'il veut s'arracher « à l'ornière où trop d'historiens du droit demeurent embourbés ». Excessif également nous paraît l'éloge qu'il fait de la discipline des philologues, « souple et diverse et patiente, qui base souvent ses démonstrations sur d'infiniment petits, sur des impressions d'ensemble ou sur des nuances de détail et qui, au lieu de prétendre atteindre d'un bond la vérité définitive, s'achemine humblement vers des vraisemblances provisoires et n'arrive au but qu'à petites étapes, par des détours et comme à tâtons ». Nous craignons pour notre part, principalement quand il s'agit d'histoire romaine, que l'emploi trop général de cette discipline n'aboutisse, bon gré mal gré, à l'hypercritique et à l'impuissance. Du moins M. P. Huvelin prend nettement position; il dit sans détour leur fait aux juristes, « épris d'absolu, qui exigent des conclusions à arêtes vives, qui veulent pouvoir dire *oui* ou *non*, à tout prix et à tout risque, et qui se résignent difficilement aux *peut-être* ».

Ce n'est pas seulement dans les témoignages qualifiés de *juridiques* que M. Huvelin cherche les matériaux de son œuvre; il ne scrute pas avec moins d'intérêt toutes les sources, de quelque provenance qu'elles soient. C'est la notion du *furtum* dans le très ancien droit romain qu'il se propose de définir et de préciser; par conséquent, il retient tous les textes, littéraires aussi bien que juridiques, où il trouve les mots *fur*, *furtum*, *furari*, *furtivus*, etc. Son étude porte sur Plaute, sur Térence, sur Lucilius, Catulle et Cicéron aussi bien que sur les lois des Douze-Tables, la *lex* Atinia, les clauses de certaines *leges* reproduites par Caton le Censeur, les traités techniques de Labéon, de Masurius Sabinus, de Gaius, les fragments de Q. Mucius Scaevola, de Servius Sulpicius, de Fabius Mela, d'autres encore. Chacun des documents est soumis à une investigation minutieuse, approfondie; il n'est pas rare qu'un texte soit décomposé en ses membres de phrase et comme désarticulé pour être mieux passé au

Digitized by Google

crible de la critique. Nous n'oserons pas affirmer que la lecture du livre de M. Huvelin en soit rendue plus aisée. Peut-être il s'en est rendu compte lui-même lorsqu'il a écrit dans sa conclusion : « Au point où nous sommes parvenus, notre œuvre ressemble assez à un de ces chantiers où gisent amoncelées les pierres d'un édifice à construire, les unes brutes, les autres à peine dégrossies[1]. » Toute œuvre historique, digne de ce nom, passe forcément par ce stade-là ; sur ce point, aucune contestation n'est possible. Ce qui reste douteux à notre avis, c'est l'utilité d'exposer au public, dans tous ses détails, ce dépouillement des sources, cette taille des matériaux, ce groupement à pied d'œuvre des pierres destinées à la construction de l'édifice. Tel ouvrage d'histoire ancienne n'a pu être écrit par son auteur qu'après examen de centaines d'inscriptions, de monuments archéologiques, de documents numismatiques : quelles proportions aurait prises l'ouvrage si l'étude de chacune de ces inscriptions, de chacun de ces monuments et documents avait dû y trouver place! Ce que nous demandons à un historien, ce n'est pas de nous montrer le chantier où il a réuni ses matériaux, c'est de nous présenter l'édifice qu'il a élevé avec ces matériaux, en nous fournissant d'ailleurs, par des références aussi nombreuses et exactes que possible, le moyen de vérifier, de contrôler, d'éprouver la solidité de sa construction. Le volume de M. Huvelin témoigne d'un travail d'analyse exécuté avec le plus grand soin ; c'est pure et simple justice de rendre hommage aux remarquables qualités de critique et d'exégèse dont l'auteur a fait preuve. La théorie du *furtum* et de ses sanctions, qui doit faire l'objet d'un second volume, sera édifiée, semble-t-il, sur des fondements solides. Toutefois nous ne cacherons pas à M. Huvelin l'inquiétude que nous cause l'énorme développement de son premier volume. Malgré la sûreté de son érudition, malgré la finesse et la perspicacité de sa critique, nous craignons qu'il ne mérite un peu le jugement formulé récemment par M. Imbart de La Tour et cité par M. Cuq dans la préface de son *Manuel des institutions juridiques des Romains*[2] : « Nos universités voyaient naître toute une équipe d'historiens qui, prenant en pitié la culture classique et les idées générales, s'évertuaient à entasser les fiches, les références, les variantes, à accumuler la bibliographie sous couleur d'être informés, à être diffus sous prétexte d'être exacts. »

Le travail important de M. Jean Coroi sur *la Violence en droit criminel romain* a été déjà signalé aux lecteurs de la *Revue his-*

1. P. 807.
2. P. III, n. 1.

Digitized by Google

torique, tome CXXII, page 121. Nous avons montré l'intérêt du sujet traité et la valeur de l'ouvrage entrepris sous la haute direction de M. P.-F. Girard.

Dans la collection des *Manuels d'archéologie et d'histoire de l'art*, que l'éditeur Aug. Picard publie avec tant de succès, MM. R. Cagnat et Chapot viennent de donner le premier volume du *Manuel d'archéologie romaine*[1]. C'est là une œuvre tout à fait originale et nouvelle. Certes de nombreux volumes ont été déjà consacrés soit aux ruines et monuments de Rome, de Pompéi, de Timgad, d'autres cités encore; soit aux antiquités romaines de toute nature accumulées dans les musées publics et les grandes collections de l'Europe et de l'Afrique du Nord; soit, sous une forme plus générale, à l'architecture, à la sculpture, à la toreutique, à la peinture romaines ou gréco-romaines. Mais aucun tableau d'ensemble, aucun traité complet n'avait été écrit. L'attention des archéologues et des historiens de l'art se portait de préférence soit vers les âges préhistoriques soit vers la Grèce et l'Orient. Il faut d'ailleurs reconnaître que l'archéologie romaine fournit à qui veut l'étudier une matière moins nettement délimitée et définie que l'archéologie préhistorique, l'archéologie grecque ou l'archéologie égyptienne. Aux premiers siècles de l'ère chrétienne, Rome a dominé tout le monde méditerranéen de l'Asie Mineure et de la Syrie à la péninsule ibérique, de la Thrace à la Maurétanie, de la Gaule à l'Égypte. La civilisation romaine a subi profondément l'influence des civilisations helléniques et orientales. D'autre part, elle n'a pas fait disparaître complètement les civilisations de l'Afrique du Nord et de la Gaule. Que faut-il donc entendre par archéologie romaine? C'est là le premier problème qui se posait devant MM. Cagnat et Chapot. Ils n'ont pas cherché à l'éluder, si ardue qu'en apparaisse la solution. Après avoir noté la prodigieuse complexité de la civilisation romaine, après avoir montré de quels éléments principaux s'était formée l'archéologie romaine et quelles influences s'étaient exercées sur elle : éléments et influences italiotes, étrusques, helléniques, influences orientales, éléments empruntés à l'Occident, ils ont abouti à cette conclusion très sage : « En dehors de l'Italie, les ouvrages les plus « romains » d'aspect sont ceux de caractère officiel, ceux qui servent aux agents de la métropole ou qui exaltent sa puissance; dans ce qui demeure municipal, dans ce qui est réservé aux usages privés subsistent plus habituellement les traits ethniques et régionaux. Tout comme les

1. R. Cagnat et V. Chapot, *Manuel d'archéologie romaine*. T. I : *les Monuments. Décoration des monuments. Sculpture*. Paris, Aug. Picard, 1917.

Digitized by Google

philologues admettent, dans le parler des temps hellénistiques, l'existence d'une *koiné*, dominant les dialectes isolés qui évoluent à part; de même nous reconnaissons le fait d'une civilisation d'empire, dominant aussi ses emprunts, introduisant presque partout des formes renouvelées et neuves qui lui sont propres, mais présentant d'un milieu à l'autre des nuances plus ou moins accusées. On peut la caractériser par la formule : « Unité et Diversité. » Ainsi, pour MM. Cagnat et Chapot, l'archéologie romaine, c'est l'archéologie du monde romain tout entier; le grand temple de Baalbek au pied du Liban, le théâtre d'Aspendos en Pamphylie, l'Odéon de Termessos en Pisidie, la bibliothèque d'Éphèse, une maison, une ferme, une villa de Syrie sont pour eux des monuments d'archéologie romaine au même titre que le Panthéon et le Colisée, que les théâtres de Dougga et d'Orange, que les arcs de triomphe d'Italie, de Gaule ou d'Afrique, que les maisons de Pompéi, de Timgad, de Silchester, que la villa de Boscoreale. Comme les images des grandes divinités de l'Olympe gréco-romain, les idoles des dieux de l'Orient, Serapis, Ammon, Cybèle, Attis, Men, Mithra, et les représentations souvent barbares des dieux de la Gaule, Cernunnos, Epona, Sucellus, les Mères; comme les statues et les bustes des empereurs, des hauts fonctionnaires d'empire, des magistrats municipaux, les portraits palmyréniens et égyptiens; comme les motifs plastiques inspirés de la mythologie grecque; comme les sujets de genre mis à la mode par l'art alexandrin, les épisodes historiques figurés sur l'*Ara pacis*, sur les arcs de Titus, de Trajan, de Septime-Sévère, de Constantin, sur la colonne Trajane; comme les tableaux copiés sur la nature occidentale, les paysages du Nil et de l'Éthiopie appartiennent au sujet que traitent MM. Cagnat et Chapot. Cette définition de la matière, si vaste et si complexe, répond pleinement à la vérité historique.

Mais cette matière, en raison même de son abondance et de sa variété, il fallait l'ordonner suivant un plan à la fois logique, simple et clair. MM. Cagnat et Chapot n'y ont point manqué. Dans l'antiquité, plus encore que de notre temps, c'est autour de l'architecture qu'étaient groupés tous les arts; on peut même dire que pendant longtemps la sculpture, la peinture, la mosaïque, la céramique demeurèrent, vis-à-vis de l'architecture, dans une étroite dépendance; les objets mobiliers, outils, instruments de travail, bibelots, ne peuvent guère non plus être séparés des habitations, plus ou moins luxueuses, où se déroulait la vie privée. L'étude des monuments, des édifices publics et des constructions particulières doit

Digitized by Google

donc se placer au début d'un travail d'ensemble sur l'archéologie romaine. Le premier volume du *Manuel* de MM. Cagnat et Chapot est précisément consacré à l'archéologie monumentale. Il est divisé en deux livres : livre I : *les Monuments*; livre II : *Décoration des monuments*. Première partie : la Sculpture. Par *Monuments*, MM. Cagnat et Chapot n'entendent pas seulement les édifices publics, forums, basiliques, temples, théâtres, amphithéâtres, cirques, thermes, etc., ils donnent à cette expression un sens beaucoup plus large; ils y comprennent, d'une part, les routes, les ponts, les ports, la disposition générale des villes, les murailles, les citernes, aqueducs, fontaines et égoûts, les retranchements des frontières, les camps et les casernes; d'autre part, les maisons de ville et les maisons de campagne, les villas et les exploitations agricoles. La description de tous ces monuments est d'ailleurs précédée d'une étude préliminaire sur les matériaux et les modes de construction. Dans le deuxième livre, après un chapitre général sur la technique de la sculpture, sur les outils, matières, procédés et emplois de cet art, MM. Cagnat et Chapot traitent avec ampleur et détail de la sculpture religieuse, du portrait, des sujets de genre, des sujets historiques et militaires, funéraires ou purement décoratifs. Ils ont distingué la ronde bosse du relief et peut-être ainsi séparé un peu arbitrairement les images des divinités des bas-reliefs à sujets religieux, les sujets de genre en ronde bosse des bas-reliefs à sujets de genre. Peut-être aussi les sujets de lampes et les reliefs de céramique peinte ne se rattachent qu'imparfaitement à la sculpture et auraient mieux trouvé leur place dans les chapitres qui seront consacrés aux œuvres et objets de terre cuite. Mais ce ne sont là qu'objections bien légères et il faut louer dans le plan adopté par les auteurs du *Manuel d'archéologie romaine* les qualités essentielles d'ordre, de netteté, de naturel.

Le détail, sur lequel il nous est impossible d'insister longuement, se recommande par l'abondance et la sûreté de la documentation, l'exacte et précise sobriété des descriptions, la justesse impartiale des jugements. Ce *Manuel* apporte aux archéologues et aux historiens de l'antiquité un instrument de travail depuis longtemps attendu, dont l'utilité n'a pas besoin d'être démontrée. Il est appelé à leur rendre les plus grands services. Une illustration copieuse et de multiples références ajoutent encore à la valeur du texte.

Le mémoire de M. Éd. Cuq sur *Une statistique de locaux affectés à l'habitation dans la Rome impériale*[1] est un travail

1. Éd. Cuq, *Une statistique de locaux affectés à l'habitation dans la Rome*

Digitized by Google

à la fois archéologique et juridique. Prenant comme point de départ de son étude le document connu sous le nom de *Notitia* ou *Curiosum urbis Romae regionum quatuordecim*, M. Éd. Cuq s'efforce d'abord de déterminer le véritable sens du mot *insula*, qui s'y trouve employé en même temps que le terme *domus* pour désigner des locaux d'habitation. Après un examen critique des interprétations diverses antérieurement proposées par Dureau de La Malle, Preller, Richter, l'auteur du mémoire aboutit à la conclusion suivante : « L'*insula* est un ensemble de pièces affectées à l'habitation, un appartement. Ce qui le distingue de l'appartement moderne, c'est qu'il est indépendant des autres appartements de la même maison; il est entièrement isolé; il a un accès direct à la voie publique par un escalier particulier. » Cette définition est fondée sur plusieurs documents épigraphiques, juridiques, papyrologiques. M. Éd. Cuq ne s'est pas borné à préciser la valeur exacte du terme *insula*; il a élargi le problème posé par cette première recherche; il a successivement étudié, *les Textes relatifs aux maisons de rapport*, *les Règles spéciales aux locaux affectés à l'habitation*, *les Insularii au temps des Sévères*, enfin *la Statistique des Insulae*. Ses investigations ont porté principalement sur les maisons de Rome; mais il n'a pas écarté de son sujet les renseignements que l'archéologie fournit sur les immeubles d'Ostie, de Pompéi, de Délos. Les diverses questions juridiques qui peuvent se poser à propos des *insulae* ont été traitées par lui avec sa compétence et son autorité accoutumées. Enfin, dans un dernier paragraphe, M. Éd. Cuq a montré nettement pourquoi avait été dressée à Rome la statistique des *insulae* et des *domus*. Cette statistique « était surtout indispensable au Préfet des Vigiles et au Préteur urbain : ils avaient besoin d'avoir constamment sous la main la liste des appartements de chaque région et de chaque rue. Le Préfet des Vigiles était chargé d'avertir les *insularii* de prendre les précautions nécessaires pour éviter les chances d'incendie et d'avoir toujours de l'eau dans leurs appartements... Il était en outre chargé de trancher les difficultés relatives à l'exercice du droit de gage tacite du bailleur sur le mobilier du locataire d'une *insula*... C'est lui également qui intervenait lorsqu'un propriétaire, prétextant qu'un locataire n'avait pas été vu depuis longtemps et ne payait pas son loyer, voulait pénétrer de force dans l'appartement... La liste des *insulae* servait au Préteur urbain pour l'application des mesures de police établies par l'édit

impériale; extrait des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XL. Paris, C. Klincksieck, 1916.

Digitized by Google

contre les habitants d'une maison qui jettent ou laissent tomber par imprudence sur une voie publique ou privée des objets susceptibles de causer un dommage aux passants ». Le mémoire de M. Éd. Cuq est une contribution intéressante et solide à l'histoire de la ville même de Rome et de la vie romaine.

M. H. Graillot a consacré au culte de Cybèle dans le monde romain un ouvrage considérable[1], d'une très grande importance pour l'histoire religieuse de l'antiquité. La valeur de ce beau livre a été mise en lumière dans la *Revue historique* par le compte-rendu développé et approfondi qu'en a donné M. Guignebert[2].

Dans une thèse, soutenue devant la Faculté des lettres de Grenoble pour obtenir le titre de docteur de l'Université de cette ville, M. J. Tumenas a voulu étudier — telle est du moins l'intention révélée par le titre du volume[3] — la critique religieuse chez Cicéron. Mais est-ce bien la critique religieuse que l'auteur de cet ouvrage a précisée et définie dans l'œuvre de l'orateur romain? Il a surtout analysé la position prise par Cicéron à l'égard des écoles philosophiques de son temps, les académiciens, les stoïciens, les épicuriens; ses investigations ont porté exclusivement sur les trois traités intitulés : *De Natura deorum*, *De Divinatione*, *De Fato*. Sans doute M. Tumenas a essayé de dépeindre l'état religieux de la société romaine au temps de Cicéron, et l'un des chapitres de son étude traite de la décadence religieuse de Rome. Mais la documentation est ici singulièrement restreinte : elle se compose presque uniquement de l'œuvre de Lucrèce. A vrai dire, M. Tumenas s'est moins occupé des idées proprement religieuses de Cicéron que de ses théories métaphysiques, théologiques et morales. Est-il d'ailleurs bien exact d'affirmer qu'en luttant contre le stoïcisme Cicéron a cherché à répandre l'incrédulité chez les Romains et « qu'il est le précurseur de Voltaire se posant en antagoniste du christianisme »? M. J. Tumenas connaît fort bien les œuvres philosophiques de Cicéron; nous le croyons moins familier avec la véritable histoire religieuse du monde romain, ses matériaux et sa méthode.

M. R. Pichon a entrepris de publier une collection d'auteurs latins d'après la méthode historique. Dans cette collection a récemment paru un volume consacré à César, dû à M. Ponchont[4]. De

1. H. Graillot, *le Culte de Cybèle, mère des dieux à Rome et dans l'Empire romain*, fascicule 107 de la *Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*. Paris, Fontemoing et Cie, 1912.
2. T. CXIX, p. 158.
3. J. Tumenas, *la Critique religieuse chez Cicéron*. Grenoble, 1914.
4. M. Ponchont, *César*, œuvres choisies. Paris, Hatier, 1915.

Digitized by Google

larges extraits et de copieuses analyses font connaître au lecteur les deux œuvres principales de l'écrivain, le *De Bello Gallico* et le *De Bello civili*. M. Ponchont y a joint quelques lettres de César qui nous ont été conservées dans la correspondance de Cicéron et qui datent des premiers mois de l'année 49 av. J.-C. Le texte de César est accompagné de notes abondantes qui en facilitent la lecture; le volume est complété par un *Appendice critique*, une *Étude sur la langue et le style de César*, un *Lexique historique, géographique et archéologique*. Des gravures et des cartes bien choisies ajoutent encore à l'intérêt de cette publication. Nous ne ferons à M. Ponchont qu'une seule objection. Il n'a reproduit aucun passage du livre VIII du *De Bello Gallico;* il a agi de même avec les parties du *De Bello civili* intitulées : *Bellum Alexandrinum*, *Bellum Africanum*, *Bellum Hispaniense*. Nous savons fort bien que ces parties de ce livre ne sont pas dues à César lui-même; pourtant, dans une collection conçue d'après la méthode historique, il est bien difficile de ne pas envisager l'ensemble des deux grands ouvrages auxquels malgré tout le nom de César reste attaché. Il est regrettable qu'aucune place importante n'ait été accordée par M. Ponchont à l'épisode d'Uxellodunum, au séjour de César à Alexandrie, à la lutte contre les Pompéiens en Afrique et en Espagne. Au point de vue strictement littéraire, le récit de ces événements n'appartient peut-être pas à César, bien que suivant toute apparence il ait été rédigé sous son inspiration et sa direction. Au point de vue historique, il nous paraît inséparable des *Commentaires*. M. Ponchont a cédé, dans la circonstance, à un scrupule trop subtil d'exactitude purement formelle. Son livre n'en rendra pas moins service à tous ceux qui voudront étudier désormais les principales campagnes et le génie militaire de César.

Quant au livre de M. Courbaud : *les Procédés d'art de Tacite dans les « Histoires »*, nous nous contentons de renvoyer à la note qui lui a déjà été consacrée dans la *Revue historique*, tome CXXIX, page 142.

J. Toutain.

(Sera continué.)

Digitized by Google

HISTOIRE DE FRANCE.

RÉVOLUTION.

Dix-huit mois se sont écoulés depuis qu'on a publié notre dernier compte-rendu[1]; mais le nombre des travaux consacrés à l'histoire de la Révolution a été si restreint que nous attendions toujours quelque contingent de publications plus récentes pour rédiger un bulletin nouveau. Cet espoir ayant été déçu, nous devons nous borner à parler des quelques volumes reçus depuis janvier 1917, en constatant une fois de plus que les grands événements contemporains et la lutte mondiale actuelle détournent de plus en plus les historiens de l'étude du passé. D'ailleurs — on le comprend du reste — le public n'a d'oreilles et d'yeux que pour le présent.

La source des publications officielles, si nombreuses dans les dernières années, est presque entièrement tarie. Nous n'avons à mentionner, sous cette rubrique, que deux ouvrages. Le premier est le *Répertoire général* dont M. Alexandre TUETEY a mis au jour le onzième volume[2]; encore est-il imprimé depuis plusieurs années, s'il n'a été mis en vente que plus tard. Ce nouveau volume du grand répertoire est le quatrième consacré à la période de la Convention et se rapporte aux événements qui se déroulèrent dans la capitale depuis le procès des Hébertistes jusqu'à celui de Cécile Renault et des *Chemises rouges*; il comprend le procès des dantonistes, la prétendue conspiration des prisons, les procès intentés aux membres des parlements et aux fermiers généraux et de très intéressants paragraphes sur l'esprit public à Paris en germinal et floréal de l'an II. Nous recommandons surtout à l'attention de nos lecteurs l'introduction critique très détaillée du savant archiviste sur Hébert et ses complices plus ou moins connus. La table des matières qui termine le volume sera très utile aux travailleurs qui, grâce à elle, retrouveront facilement nombre de personnages et de faits absolument étrangers à l'histoire spéciale de Paris et qui sont comme perdus dans la masse de ces documents inédits[3]. Le tome XII est annoncé sur la couver-

1. *Rev. histor.*, t. CXXIV, p. 82.

2. *Répertoire général des sources manuscrites de l'histoire de Paris pendant la Révolution française*, par Alexandre Tuetey, t. XI. Paris, Imprimerie nouvelle, 1914, 6 et 916 p., in-4°.

3. Par exemple les papiers de Hérault de Séchelles relatifs à sa mission dans le Haut-Rhin en 1793 et séquestrés lors de son arrestation.

Digitized by Google

ture du volume comme étant déjà sous presse; mais il est à craindre que la mort de l'auteur ne vienne interrompre la publication de cet important recueil[1].

En fait de documents relatifs à l'histoire économique de la Révolution, nous n'avons reçu que le volume de M. Henri Martin sur *la Vente des biens nationaux dans le district de Toulouse*[2]. L'archiviste départemental adjoint de la Haute-Garonne a mis en tête de son gros volume une introduction détaillée qui nous renseigne sur les inventaires[3] dressés à l'époque dans les communes et sur les ventes opérées[4]; il y a joint sept *tableaux synoptiques* « résumant et condensant tous les résultats » de ses recherches, tableaux qui seront très utiles aux travailleurs un peu pressés d'arriver à des vues générales et à des conclusions d'ensemble. On trouvera dans les annexes une explication des principales anciennes mesures du pays et les principaux décrets relatifs aux ventes, ainsi que le tableau de la variation des assignats de 1791 à l'an V. Une bonne table des matières clôt le volume.

Parmi les autres ouvrages que nous devons signaler ici, il en est deux qui se rapportent, à vrai dire, à la période antérieure à la Révo-

1. Nous rectifions ici quelques fautes d'impression dans les noms propres. P. II, lire *Goupil* pour *Goupli;* p. 171, lire *Rengguer* pour *Reugguer;* p. 711, lire *Bartenheim* pour *Barlenheim;* p. 916, lire *Wedekind* pour *Wedeking;* p. 179, c'est sans doute *Télerel* qu'il faut lire pour *Tetsch.*

2. Collection des documents inédits, etc. *Département de la Haute-Garonne. Documents relatifs à la vente des biens nationaux*, publiés par Henri Martin, archiviste départemental adjoint, district de Toulouse. Toulouse, É. Privat, 1916, t. LXXXVII, 648 p., gr. in-8°.

3. M. H. Martin nous y fait l'aveu loyal (p. XIII) qu'il est « dans l'obligation de ne publier que des résultats parfois erronés... D'une façon générale, les 370 dossiers dont nous avons tiré nos indications sont incomplets ». Combien l'on avait, dans les milieux compétents, de doutes sur l'exactitude des données officielles, c'est ce que montre la lettre du directeur général de l'enregistrement, Duchastel, qui écrivait le 18 floréal an XIII qu'il n'y avait « rencontré lui-même qu'incertitude, confusions, indications fausses ou omissions » (p. XVIII). On voit avec quelle prudence, un peu sceptique, il faut utiliser cette masse de renseignements et de chiffres que fournit la *Collection des documents économiques.*

4. On est frappé du nombre relativement petit de ces ventes; de 1791 à 1830, il n'y eut que 3,203 adjudications au profit de 1,560 acquéreurs; 521 étaient commerçants; 418 propriétaires; 355 cultivateurs; 127 artisans; 93 hommes de loi, etc. On y voit aussi 21 nobles et 11 prêtres. Mais la superficie des terrains acquis par la noblesse et la bourgeoisie est de beaucoup supérieure à celle acquise par les cultivateurs (11-13 hectares, contre 2 hectares et demi en moyenne). M. Martin évalue *approximativement* la valeur réelle des propriétés à près de 16 millions; le prix réel payé dépassant à peine 5 millions, le bénéfice total des acquéreurs était donc de 10 millions.

Digitized by Google

lution, mais s'y rattachent pourtant plus ou moins par leur sujet. Le premier est la continuation du grand ouvrage de M. Louis Ducros sur *Jean-Jacques Rousseau*[1] dont nous avons annoncé autrefois le premier volume. Le savant doyen de la Faculté des lettres d'Aix, qui, depuis de si longues années, étudie l'histoire littéraire et philosophique du XVIIIe siècle, a terminé déjà le troisième et dernier tome de ce grand travail ; mais il ne sera mis en vente, nous dit-on, qu'après la fin de la guerre et nous ne voulons donc pas tarder plus longtemps de signaler ces nouveaux chapitres consacrés à la biographie personnelle et aux œuvres du philosophe genevois. Ce sont huit années seulement de son existence agitée que nous raconte le second tome de M. Ducros, mais ce sont celles qui ont vu naître la *Lettre sur les spectacles*, la *Nouvelle Héloïse*, l'*Émile* et le *Contrat social*. Ce sont celles qu'il a passées dans le calme relatif de la vallée de Montmorency, de décembre 1757 à juin 1762, puis à Motiers, au val de Travers, sur les domaines neuchâtelois du roi de Prusse, plus agité, plus cassant, plus anxieux, plus hautain, condamné dans ses ouvrages par le Parlement de Paris et le Petit Conseil de Genève, décrété en personne, banni du territoire bernois. Son biographe examine, après tant d'autres, ses œuvres capitales, moins pour en fournir une analyse complète que pour essayer de retrouver en chacune d'elles ce qui peut s'expliquer par la vie même et le caractère de Rousseau, ce qui en constitue la véritable originalité et pour montrer le lien qui les rattache les unes aux autres. On y trouvera, étudiées avec une impartialité scrupuleuse, toutes les questions si délicates qui, dans ces discussions théologiques et philosophiques, se posent au sujet de la sincérité absolue ou relative du grand écrivain, au sujet de tous les incidents douloureux qui aboutissent à la « lapidation » du philosophe, le 6 septembre 1765, par les vauriens de Motiers, et à sa fuite nouvelle à l'île de Saint-Pierre, dans le lac de Bienne. M. Ducros s'y montre partout sagace observateur de la nature humaine, n'oubliant pas les égards dus au génie malheureux, mais respectueux aussi des droits supérieurs de la vérité. Il ne calomnie ni ne dénigre l'auteur du *Contrat social* et de l'*Émile* comme tant de critiques contemporains ; il ne le juge même pas, mais il s'efforce de l'expliquer tout en montrant une sympathie véritable même pour ses défaillances et ses faiblesses. Il se refuse aux panégyriques absolus comme aux exécutions sommaires qui continuent à se produire de

1. Louis Ducros, doyen de la Faculté des lettres d'Aix, *Jean-Jacques Rousseau*, t. II. *De Montmorency au val de Travers (1757-1765)*. Paris, E. de Boccard, 1917, 331 p., gr. in-8°. Pour le tome I, voir *Rev. histor.*, t. CIV, p. 382.

Digitized by Google

nos jours comme du vivant même de Rousseau. On trouvera dans ce livre la note juste, équitable sur le grand homme déséquilibré, profondément malheureux par sa faute et par celles d'autrui, dont le prochain volume nous racontera la fin.

Le second ouvrage est celui de M. Édouard Corwin sur la politique française et l'alliance américaine de 1778[1]. Ce n'est nullement un ouvrage de circonstance. Commencé il y a bien des années déjà, alors que personne ne pouvait prévoir les complications de la politique mondiale actuelle, l'étude de M. Corwin gagne pourtant en intérêt à ce moment où les adversaires d'autrefois, la France, l'Angleterre et les États-Unis, luttent dans une même croisade contre l'impérialisme germanique. Le savant américain ne s'est pas proposé de traiter des rapports généraux de la France avec les colonies rebelles ni de sa coopération militaire au cours de la guerre d'Indépendance. Son livre est consacré tout entier à l'examen de leurs relations diplomatiques; l'auteur s'est proposé surtout de démontrer que si Louis XVI (ou plutôt Vergennes) s'est mêlé à la révolte américaine de 1778 à 1782 pour y défendre, en fin de compte, des principes absoluments contraires à ses convictions personnelles et à celles de tout gouvernement monarchique d'alors, ce ne fut pas tant pour profiter de l'occasion favorable et pour arracher à la Grande-Bretagne les anciennes colonies françaises du Nouveau Monde, à l'abandon desquelles on s'était résigné à Versailles, que pour retrouver, grâce à l'affaiblissement sensible de sa vieille rivale, la prééminence perdue en même temps sur le continent européen. M. Corwin s'est appliqué, en outre, à tirer au clair les relations politiques intimes à à cette époque du gouvernement royal avec la couronne d'Espagne, relations qui ne laissèrent pas de paralyser, à certains moments, nos propres rapports avec les États-Unis, grâce aux exigences plus ou moins légitimes de cette alliance de famille. L'auteur n'a pas consulté pour son travail beaucoup de sources inédites. Il en était dispensé par l'abondance de toutes celles qui ont été déjà mises au jour, au cours du dernier siècle; mais il a dépouillé fort consciencieusement la littérature imprimée, les journaux et les pamphlets de l'époque et en a fait un judicieux emploi[2].

1. *French policy and the American Alliance of 1778*, by Edward S. Corwin. Princeton, University press; London, Humphrey Milford, 1916, VII-430 p., in-8°.

2. On peut signaler dans l'ouvrage de M. Corwin un assez grand nombre de fautes d'impression, par exemple *Maurapas* pour *Maurepas* (p. 28); *Libson* pour *Lisbon* (p. 54); *scored* pour *scorned* (p. 265); *viola* pour *voilà* (p. 359), etc.

Digitized by Google

Avec le livre de M. Claude PERROUD sur *la Proscription des Girondins*[1] nous entrons en plein dans l'ère révolutionnaire. L'éditeur de la correspondance de Mme Roland nous offre dans ce volume de dimensions modestes, mais d'une sérieuse valeur, une étude bien documentée sur la proscription des « hommes d'État » du groupe girondin; dans ces limites volontairement tracées, il réunit une foule de faits et de dates, de données précises de tout genre, comme on pouvait s'y attendre de la part d'un érudit aussi maître de son sujet et d'un esprit si critique. Ce n'est pas une histoire des Girondins que M. Perroud a voulu écrire; il nous offre le fruit de ses recherches sur les proscriptions du 31 mai et du 2 juin 1793 et nous montre les suites funestes de cette proscription pour les chefs du parti républicain modéré, « qui d'octobre 1791 à août 1792 luttèrent contre la royauté et d'août 1792 à juin 1793 pour la liberté contre la tyrannie jacobine » (p. 1). Il raconte leurs tribulations, la fin tragique de la plupart d'entre eux, le sort des rares échappés à la tourmente qui rentrent, après thermidor, dans la Convention décimée, en décembre 1794 et mars 1795[2]. Son livre témoigne, comme on pense bien, d'une chaude admiration pour les vaincus, mais en même temps d'un très sincère désir d'impartialité à l'égard de tous les partis[3].

Les *Études robespierristes* de M. Albert MATHIEZ[4] nous mènent dans le camp opposé. C'est un nouveau recueil d'études sur la Révolution que l'infatigable professeur de Besançon a réunies en volume après avoir paru pour la plupart dans les *Annales révolutionnaires*. Elles ont trouvé comme un lien commun dans le sous-titre de l'ouvrage : *la Corruption parlementaire sous la Terreur*; c'est en même temps le titre de la leçon d'ouverture d'un cours professé à Besançon, il y a quelques années déjà, dans lequel le professeur exposait la démoralisation créée par les spéculations véreuses et le relâchement des mœurs dans le monde parlementaire d'alors, grave maladie qui a sévi malheureusement « sous toutes

1. C. Perroud, *la Proscription des Girondins (1793-1795)*. Toulouse, Privat; Paris, Félix Alcan, 1917, t. XVI, 326 p., in-18.

2. Les Girondins, dans la liste de M. Perroud, forment un ensemble de 191 noms (p. 5-21), alors que M. Aulard n'en compte que 165. Sur ce chiffre, 144 furent proscrits, 34 continuèrent à siéger. Il est vrai que M. Perroud énumère comme Girondins certains députés (comme Grégoire, J.-M. Chenier) qui, en 1792-1793, n'étaient pas regardés comme étant du parti.

3. A l'*errata* de la p. 308, on peut ajouter encore *Mollevant* (lire *Mollevaux*) (p. 43).

4. Albert Mathiez, professeur d'histoire moderne à la Faculté des lettres de Besançon, *Études robespierristes. La corruption parlementaire sous la Terreur*. Paris, A. Colin, 1917, 317 p., in-18.

Digitized by Google

les latitudes, sous tous les gouvernements, à toutes les époques » au dire de l'auteur. « L'argent et la femme sont les deux grands moyens de séduction, les deux pièges souverains où se prennent les consciences » (p. 2). Dans ces recherches délicates, M. Mathiez a surtout appliqué ses rares facultés critiques à la personnalité de Danton. Dans une série de chapitres (*Fortune de Danton; les Comptes de Danton; la Formation de la légende dantonienne*), il a nettement établi, par des démonstrations topiques, que les admirateurs les plus enthousiastes du fougueux tribun auront bien de la peine à réfuter le fait, fâcheux pour sa mémoire, que cet âpre jouisseur n'avait pas les mains nettes, que de louches compromissions avec le pouvoir, des emprunts plus ou moins discrets au trésor public lui ont fourni les moyens d'une existence qui fut peut-être sans peur, mais non sans reproche. Deux autres personnages du temps, l'ex-abbé Sahuguet d'Espagnac, un des grands fournisseurs de la Terreur, et le représentant Jean-Julien (de Toulouse), pasteur de son métier avant d'être « député d'affaires », figurent à la suite de Danton; bien d'autres pourraient leur faire escorte : Chabot, Bazire, Fabre d'Églantine, dont le tour viendra sans doute dans une suite prochaine. Les derniers chapitres du livre sont consacrés à Robespierre, à sa politique, au 9 thermidor expliqué par *Buonarotti*, son fervent admirateur, d'après les papiers du conspirateur socialiste conservés à la Bibliothèque nationale, à une appréciation de *Robespierre orateur* qui se termine par l'affirmation « qu'il n'y a pas eu beaucoup d'hommes dans l'histoire qui aient été plus éloquents que Maximilien Robespierre » (p. 294). Si je suis d'accord avec M. Mathiez, que Danton, son rival, après avoir été son ami, « n'était qu'un orateur de carrefour » et que « s'il eut un tempérament oratoire il ne fut pas pleinement un orateur », je me permets de douter que vraiment des contemporains bien nombreux aient vu dans Robespierre « l'éloquence personnifiée » et qu'il ait réalisé pour eux « l'idéal d'un homme d'État ». En tous cas, à la relire aujourd'hui, ses phrases longuement polies dans le silence du cabinet, trop souvent vides d'idées, bourrées de clichés toujours les mêmes, gonflées de haines égoïstes sous des dehors parfois mielleux, ne portent plus, et le sentiment le plus net que l'on ressent à parcourir ces discours est celui d'un mortel ennui. C'est là d'ailleurs une impression toute personnelle et j'admets très bien que d'autres y puissent trouver plus grand plaisir.

M. André Blum nous offre un ouvrage sur *la Caricature révolutionnaire*[1], sujet qui a plus d'une fois déjà tenté les littérateurs

1. André Blum, docteur ès lettres, *la Caricature révolutionnaire*. Paris,

Digitized by Google

et les érudits depuis Boyer (de Nimes) jusqu'à M. Grand-Carteret. Le titre semble promettre plus que le volume ne fournit en réalité, car, après une introduction historique assez sommaire où l'auteur nous parle de ses sources et de ses prédécesseurs, il ne contient qu'un catalogue raisonné des gravures françaises[1] publiées de 1789 à 1795, et encore de celles-là seulement qui ont un caractère nettement politique, mais non « des caricatures sociales ou relatives aux mœurs et aux modes » (p. 45). Les 629 planches énumérées de la sorte, plus une quarantaine de frontispices d'almanachs et de pamphlets de l'époque sont groupés en trois livres (Constituante, Législative, Convention) et réparties en quarante-un chapitres ou rubriques dont certaines peuvent sembler assez bizarrement choisies[2]. Un travail de ce genre ne présenterait vraiment tout son intérêt que s'il était accompagné d'une illustration très abondante et soignée; mais les quatorze planches, assez médiocrement exécutées, qui sont jointes au catalogue ne sauraient donner qu'une faible idée du talent artistique des révolutionnaires d'alors. Il est assez probable aussi que la liste de M. Blum n'est pas absolument complète, mais il fournit un bon cadre pour les recherches futures dans les dépôts publics et les collections particulières et les facilitera dans une large mesure. Une bibliographie du sujet clôt le volume[3].

L'étude sur *Mgr de La Luzerne et les serments pendant la Révolution*[4], par M. l'abbé Joseph Charonnot, est l'œuvre posthume d'un curé de village du diocèse de Langres. Son travail devait être soumis comme thèse de doctorat à la Faculté de théologie catholique de Lyon, et il a été mis au jour par des amis qu'on ne peut que féliciter de s'être astreints à ce devoir pieux. L'évêque de Langres, l'ancien agent général du clergé, fut « aux heures de perplexité un des oracles de l'Église de France » (p. III) et joua un des rôles les plus en vue parmi ses collègues de l'épiscopat dans les premiers mois de la Constituante, qu'il présida même en août 1789. Après avoir quitté

Jouve, sans date, 232 p., in-8°., pl. Il est regrettable qu'on voie toujours encore paraître des ouvrages historiques sans indication du millésime de leur publication.

1. Les caricatures étrangères du temps sur la Révolution ne sont pas mentionnés, bien qu'il y en ait de curieuses.

2. Entre autres celle d'une série de caricatures *protestantes*, idée empruntée à Boyer (de Nimes) et dont il serait assez difficile de démontrer scientifiquement l'origine qu'on leur impute.

3. P. 11, lire *Mlle* Soederhjelm pour *M.*; p. 21, lire *Galiani* pour *Galliani*; p. 22, lire *Convention* pour *Constitution*; p. 32, lire *Hassenfratz* pour *Hassenfradz*.

4. *Mgr de La Luzerne et les serments pendant la Révolution*, par M. l'abbé Charonnot. Paris, Aug. Picard, 1918, t. XV, 536 p., in-8°.

Digitized by Google

l'Assemblée nationale à la suite des journées d'Octobre, il émigrait en 1791 pour rentrer en France en 1814 seulement, avec les Bourbons. Ceux-ci firent de l'ancien prince-évêque de Langres un duc et pair, un commandeur du Saint-Esprit et le pape un cardinal. Ce n'est pas de la carrière ecclésiastique et politique tout entière de ce dignitaire de l'Église que s'occupe la thèse de M. Charonnot, mais presque uniquement de ceux de ses écrits que le prélat composa, soit en France encore, soit dans l'exil, à Constance, à Wels, en Autriche, au sujet des différents serments que les gouvernements de l'époque révolutionnaire imposèrent successivement au clergé et l'attitude que ce dernier devait observer à leur égard. L'auteur a consulté non seulement la littérature imprimée de l'époque, mais bien des documents inédits dans nos dépôts publics, les papiers de M. Émery à Saint-Sulpice, les archives du château de Chevenay appartenant aux héritiers du cardinal, les volumes du *Recueil* de l'abbé Huillier qui fut longtemps secrétaire de La Luzerne à Langres et dans l'exil; tous ces dossiers lui ont permis de traiter avec compétence et avec maints détails nouveaux cette question spéciale du serment ecclésiastique au cours de la Révolution qui changea si souvent de face. Il expose et discute tour à tour les opinions émises par l'évêque sur le *serment à la constitution civile du clergé* (août 1790); sur le *serment de liberté-égalité* formulé par la Législative; sur le *serment de reconnaissance de la souveraineté du peuple et de soumission aux lois de la République*, exigé en 1795, serment très admissible, admis par Émery et tout au moins toléré, de fait, par Rome. Avec la réaction jacobine du 18 fructidor surgit le *serment de haine à la royauté et à l'anarchie;* puis, après le 18 brumaire, la promesse anodine de *fidélité à la Constitution de l'an VIII.* On connaît les vives discussions que provoque encore aujourd'hui, dans certains milieux ecclésiastiques, la question de savoir si la prestation des plus inoffensifs de ces serments était licite pour un prêtre fidèle d'alors. Si l'évêque de Langres n'est pas un des plus intransigeants parmi ses collègues[1], s'il observe une certaine modération dans son langage[2], au fond il ne s'éloigne pas de leur attitude négative et l'auteur lui-même semble plutôt encore disposé à trouver qu'il allait déjà trop loin. Il déclare que son héros « n'est pas un guide qu'on puisse suivre partout aveuglément, car il conduirait parfois

1. Comme l'évêque de Boulogne, par exemple, qui déclarait que « l'existence même de la République était un crime » (p. 203).

2. Aussi l'auteur avoue que « l'opportunité des moyens pris ou conseillés par La Luzerne ne fut pas toujours comprise, non plus que reconnue la loyauté de ses intentions » (p. 379).

Digitized by Google

au gallicanisme... Mais si l'esprit du prélat ne sut pas échapper à l'influence des erreurs acceptées de son temps, son âme resta, au fond, naturellement romaine... Un moment il parut céder au mirage de la souveraineté du peuple, mais l'illusion fut de courte durée... » Il revint promptement « aux principes sacrés et précieux » du pouvoir absolu (p. 379).

C'est également sur le terrain religieux que nous mène M. Maurice Dommanget dans son étude sur *la Déchristianisation à Beauvais et dans l'Oise*[1]. C'est la première partie d'un travail bien documenté dans laquelle les effets de la crise politico-religieuse avant, pendant et après la Terreur sont étudiés dans un cadre local, celui du département de l'Oise et surtout dans son chef-lieu Beauvais[2]. Il fait partie de la « Bibliothèque d'histoire révolutionnaire » fondée et dirigée par M. Mathiez dont l'auteur a été l'élève. M. Dommanget nous donne, dans une série de chapitres, des détails très variés et très précis sur les différents symptômes et les effets de cette « déchristianisation » dans la vie publique et privée (changements des noms de rues et de personnes, destructions iconoclastes, abjuration de la prêtrise, etc.) des bonnes gens de Beauvais. On peut ne pas tomber d'accord avec l'auteur sur tous ses concepts religieux, mais on doit le féliciter d'avoir accentué le fait que la Révolution fut un « phénomène religieux » au moins autant que politique et social et d'avoir utilement étudié, dans un cadre nettement défini, les manifestations (religieuses ou antireligieuses comme on voudra) du mysticisme révolutionnaire dans ses avatars successifs[3]. Ce qui frappe également le lecteur compétent, c'est le fait que, souvent, et dans les plus petits détails, les tableaux retracés par l'auteur pourraient s'appliquer, en changeant simplement les noms de lieux et de personnes, à des territoires assez éloignés pourtant de l'Ile-de-France, comme par exemple l'Alsace.

Deux des ouvrages dont il me reste à parler appartiennent l'un et

1. Maurice Dommanget, *la Déchristianisation à Beauvais et dans l'Oise (1790-1800)*, première partie. Besançon, Millot, 1918, 188 p., in-8°.

2. Cependant l'auteur sort quelquefois de son département, ce dont nous ne lui faisons certes pas un reproche; mais il y est sur un terrain moins bien connu. Ainsi c'est une erreur complète de dire (p. 7) que les baptêmes de la Fédération de Strasbourg, en 1790, se sont faits « sans prêtres ». Le procès-verbal officiel imprimé de cette fête donne à la p. 39 les noms de l'abbé Nicolas et du pasteur Eissen qui procédèrent à cet acte ecclésiastique sur l'autel de la Patrie, le 16 juin 1790.

3. Nous apprenons (p. 127) que, quatre semaines avant Robespierre, le 18 germinal an II, un membre de la Société populaire de Beauvais affirmait que « nous devons reconnaître toujours un Être suprême ».

Digitized by Google

l'autre à la dernière période du gouvernement révolutionnaire, à celle du Directoire, et concernent à la fois l'histoire de la France et celle de la Suisse. Les deux gros volumes du recueil de M. Alfred Rufer sur *la République des Ligues grisonnes et la question de la Valteline (1796-1797*[1]*)* ont paru dans la grande collection des « Sources pour l'histoire de Suisse ». C'est une contribution très importante à l'histoire intérieure des Ligues des Grisons et à celle de leurs rapports plutôt tendus avec leurs sujets très insoumis de la Valteline. Mais ce travail intéresse également notre propre histoire, puisque les interminables différends entre maîtres et sujets, activés par la commotion de la Révolution française, amenèrent l'intervention du gouvernement directorial et furent réglés finalement par lui ou plutôt par la volonté maîtresse du général Bonaparte. Celui-ci agit un peu à la façon de l'arbitre dans la fable de l'huître et des plaideurs, en adjugeant la Valteline — qui prétendait être libre et que les Grisons entendaient garder — à la République cisalpine qu'il venait de créer lui-même. M. Rufer a réuni, par des recherches persévérantes et couronnées de succès, un riche dossier de centaines de pièces diplomatiques, de délibérations de corps constitués, de correspondances privées, empruntées aux archives de Paris, de Vienne, de Coire, etc., et qui permettent de suivre, dans tous leurs détails, ces querelles politiques et religieuses entre *aristocrates* et *patriotes*, querelles aggravées encore par les rivalités personnelles d'individualités plus ou moins marquantes dans ces régions alpestres et par les intrigues de la maison d'Autriche. Mais — tâche plus difficile et dont il s'est tiré avec honneur — le jeune savant bernois a pris encore la peine de dégager, dans une introduction remarquable de plus de 300 pages, les traits saillants de ce long conflit historique, d'en exposer les causes, d'en apprécier les acteurs ; c'est une belle page d'histoire générale, d'une lucidité, d'une impartialité également remarquables. On s'intéressera plus particulièrement chez nous à l'activité politique de l'envoyé français près des Ligues, du citoyen Comeyras, qui n'exerça pourtant qu'une influence minime sur les décisions finales de Bonaparte, pas plus d'ailleurs que son chef officiel, le ministre des Relations extérieures, Maurice Talleyrand.

C'est à l'autre extrémité du territoire des cantons helvétiques, à Genève, que nous conduit le nouveau volume de M. Frédéric Bar-

1. *Der Freistaat der III Bünde und die Frage des Veltlins. Korrespondenzen und Aktenstücke aus den Jahren 1796 und 1797*, herausgegeben und eingeleitet von Alfred Rufer. Basel, Gering, 1916-1917, CCCXVIII-339 et 533 p. gr. in-8°.

Digitized by Google

BEY[1]. Nous avons eu déjà plus d'une fois l'occasion de signaler à nos lecteurs les travaux historiques de l'auteur. C'est un volume très attrayant et des mieux documentés qu'il vient de consacrer au récit de la réunion, très peu spontanée, de la petite république genevoise à la grande république voisine en 1798. Son livre est en même temps une biographie, tout au moins partielle, du résident français Félix Desportes, qui fut l'agent, sinon l'auteur principal, de cette annexion et qui, par suite, resta longtemps la bête noire des citoyens de Genève privés de leur indépendance et de leur liberté. A la suite d'un examen très approfondi des actes du Directoire exécutif, de tous les documents puisés aux archives locales[2] et de la correspondance de Desportes lui-même, M. Barbey est arrivé à juger ce diplomate improvisé d'une manière moins sévère que ses contemporains helvétiques. Né à Rouen en 1763, avocat à Paris, premier maire de Montmartre, il avait été chargé d'une mission temporaire près les cantons suisses dès 1791, puis il avait figuré comme secrétaire de légation à la cour de Deux-Ponts. Devenu suspect pendant la Terreur, emprisonné, libéré après thermidor, il se voyait soudain rappelé au service par le Comité de salut public qui avait entendu parler de ses talents, et en décembre 1794 il était envoyé comme résident sur les bords du Léman. Le Comité de salut public entendait respecter l'indépendance de la vieille cité; mais, après le 18 fructidor, le Directoire ne songea qu'à la détruire et à en finir en général avec ses voisins, peu gênants pourtant, par une intervention militaire en Helvétie. Cette entreprise était singulièrement facilitée par les âpres luttes entretenues de longue date entre les partis de la petite république, *bourgeois*, *natifs*, *habitants*, *domiciliés*, etc., au cours desquelles successivement les aristocrates, les modérés, les jacobins avaient tenu le haut du pavé, et dix révolutions s'étaient produites de 1707 à 1792 pour aboutir finalement aux tueries de 1794; elles laissaient la cité dans un état d'anarchie qui donnait la tentation de s'en saisir sous l'excellent prétexte d'empêcher les Genevois de s'entredétruire plus longtemps eux-mêmes. L'annexion fut « un déplorable acte de violence », dit M. Barbey, « mais aussi une leçon méritée et salutaire » pour ces sectaires combatifs à outrance. C'est un tableau très vivant de la Genève d'alors que nous donne l'auteur et aussi un récit, très amusant par moments, des faits et gestes

1. Frédéric Barbey, *Félix Desportes et l'annexion de Genève à la France (1794-1799)*, d'après des documents inédits, avec gravures et plans. Paris, Perrin, 1916, t. XX, 418 p., in-8°.

2. Ils sont énumérés longuement à la page XIII et suivantes de l'introduction.

Digitized by Google

du gai, du trop gai représentant de la république. D'épiderme fort chatouilleux, bon enfant d'ailleurs, s'il n'est pas toujours très scrupuleux dans ses moyens d'action, Desportes n'a rien d'un traître de mélodrame; il aime Genève et c'est seulement quand il est talonné par Reubell et ses collègues qu'il change d'attitude et travaille sérieusement à la réunion arrêtée à Paris, imposée d'avance par le blocus de la ville et par la campagne de Brune contre les Bernois. Le 18 mars 1798, il écrivait à François de Neufchâteau que la demande solennelle serait faite « au plus tard sous huit jours » (p. 208), et le 15 avril il osait même affirmer que « les Genevois sont dans l'ivresse du bonheur » (p. 235). Mais il avait un peu trop tardé à faire preuve de zèle et le Directoire le révoqua d'abord, puis, à la nouvelle de la fusion accomplie, consentit à le réintégrer avec félicitations[1]. Une cinquantaine de pièces inédites, relatives aux années 1796-1799, figurent à l'appendice[2].

Nous hésitons presque à joindre, en terminant, à ces travaux érudits un nouvel ouvrage sur l'éternelle question du dauphin prisonnier échappé du Temple, mais cruellement poursuivi par le sort. Il semblerait pourtant qu'un demi-siècle de république aurait pu calmer les rêveries royalistes des fidèles de tous les prétendants divers entre lesquels se partagent les adhérents convaincus de la légende, Mathurin Bruneau, Jean-Marie Hervagault, Richemont et Nauendorff. Les deux derniers ont eu, comme nous l'avons vu, assez récemment de copieux et fervents biographes. C'est aujourd'hui le tour de Mathurin Bruneau auquel Mme Jeanne DE SAINT-LÉGER sacrifie les autres comme « faux dauphins[3] ». Je doute fort cependant qu'elle fasse partager ses convictions, que je crois fort sincères, à beaucoup de ses lecteurs. Mais son volume sur *Charles de Navarre* présente au moins cet intérêt que l'auteur y

1. Ayant quitté Genève en septembre 1798, Desportes suivit en 1800 Lucien Bonaparte comme secrétaire d'ambassade à Madrid, fut nommé préfet du Haut-Rhin en 1802 et baron de l'Empire en 1809. Révoqué en 1813, il fut député du Haut-Rhin en 1815, expulsé de France avec les régicides et ne revint à Paris qu'en 1820; il y mourait, en 1849, âgé de quatre-vingt-six ans.

2. Une lettre de Desportes (1815) à Carnot, qui est annoncée p. 276, ne s'y trouve pas cependant. — P. 279, il est impossible que Benjamin Desportes, mort à Paris en *1860*, âgé de soixante-quatorze ans, ait pu se marier en *1799*, c'est-à-dire à *treize ans*. C'est sans doute une faute d'impression pour *1840*, date qu'il me semble lire sur la pierre funéraire du cimetière Montmartre, donnée en photographie.

3. J. de Saint-Léger, *Louis XVII, dit Charles de Navarre;* étude historique d'après des documents conservés aux archives publiques. Paris, Tralin, 1916, 421 p., in-8°.

Digitized by Google

a mis au jour toutes les pièces importantes du « dossier 1737 » du greffe de Rouen, la ville où fut jugé, en février 1818, l'individu arrêté en décembre 1815 à Saint-Malo, qui se faisait appeler Charles de Navarre et prétendait être le fils de Louis XVI, bien qu'il fût présumé fils de la femme Philippot, aubergiste à Varennes. Tous les documents réunis ici, les *Mémoires* du prisonnier, dictés à d'autres prévenus et qui sont d'une vulgarité navrante, la proclamation folle adressée par lui aux Français en août 1816, les réponses faites au juge d'instruction[1] empêchent vraiment de prendre au sérieux les affirmations incohérentes de cet aventureux vagabond qui, après avoir traîné une existence misérable dans les deux mondes, mourut, dit-on, au Mont-Saint-Michel en 1822. Mais une autre tradition, qu'admet aussi l'auteur, veut qu'il ait été déporté à Cayenne, où il aurait longtemps vécu sous le nom de Symphorien Bruneau et ne serait mort qu'en 1868 (p. 395). Ce n'est pas en tout cas un héros de roman bien reluisant et je crains bien que les partisans de Richemont et de Nauendorff ne fassent un mauvais accueil au plaidoyer de son avocat.

Rod. Reuss.

1. Charles de Navarre avait pourtant quelque vague teinte de littérature, car on lit dans un de ses factums : « Ainsi qu'un homme célèbre l'a dit à la cour de Louis XVI, mon défunt père, l'homme est une île escarpée et sans bords; on ne peut y entrer dès qu'on en est dehors! »

Digitized by Google

COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

Vilfredo PARETO. **Traité de sociologie générale.** Édition française par Pierre BOVEN, revue par l'auteur, vol. I. Lausanne-Paris, Payot, 1917, LXII-784 pages.

Beaucoup de verve et beaucoup de morgue, un grand luxe de citations et à côté de cela des oublis surprenants, un incessant appel à « l'objectivité » et d'interminables digressions polémiques, un grand nombre d'aperçus ingénieux qui tournent autour de notions qui restent confuses, tel est le *Pourana* que M. Vilfredo Pareto appelle « Traité de sociologie générale ».

Beaucoup de choses qui ne sont pas vraies logiquement sont pourtant socialement utiles; telle est, semble-t-il, l'idée essentielle que retrouve M. Pareto et sur laquelle il insiste de toutes manières.

Pour la bien mettre en lumière, il distingue entre les actions « logiques », plus rares qu'on ne pense, et les actions « non logiques » capables de prendre les formes les plus diverses.

Sont *logiques* les opérations qui sont logiquement unies à leur but, non seulement par rapport au sujet qui accomplit ces opérations, mais encore pour ceux qui ont des connaissances plus étendues. Par exemple, quand les marins grecs rament pour faire avancer leur navire sur l'eau, leur action, à nos yeux comme aux leurs, est logique; elle met en œuvre les moyens qu'il faut pour obtenir le résultat qu'ils visent. Quand ils sacrifient à Poseidon pour obtenir une navigation propice, l'action est non logique à nos yeux; entre les moyens employés et le résultat visé, nous ne voyons pas de rapport. Liés subjectivement, les deux termes ne le sont plus objectivement.

On distinguera d'ailleurs diverses classes d'actions non logiques, selon que les « buts subjectifs » et les « buts objectifs » sont ou non conscients, selon qu'ils diffèrent ou coïncident.

L'auteur est ainsi amené à étudier à son tour la question du rapport entre les pratiques et les croyances, entre les consignes et les interprétations, entre les rites et les mythes.

Il propose de classer les mythes selon la part plus ou moins grande qu'ils accordent aux éléments « logico-expérimentaux ». Il tient d'ailleurs à rappeler que ces éléments sont bien loin de tenir toute la place dans les théories « modernes »; il subsiste beaucoup de mythique et de mystique dans l'esprit des scientistes ou des humanitaires. C'est contre eux surtout que l'auteur aime à déployer sa verve.

En rapprochant ces mythes ou ces théories, en dégageant leurs par-

Digitized by Google

ties communes, on arriverait peut-être à mettre en lumière les forces mêmes qui les produisent, les instincts auxquels cette idéologie répond. C'est là, semble-t-il, ce que l'auteur appelle les *résidus*. Il en propose une classification complexe : 1° instinct des combinaisons; 2° persistance des agrégats; 3° besoin de manifester ses sentiments par des actes extérieurs; 4° résidus en rapport avec la sociabilité; 5° intégrité de l'individu et de ses dépendances; 6° résidu sexuel.

En dépit de tant de classifications, de schèmes, de figures géométriques, la lecture de l'ouvrage est difficile, la pensée de l'auteur reste enveloppée. Il nous eût beaucoup plus aisément éclairés, sans doute, s'il avait consenti à marquer son rang dans la série des chercheurs; nous voulons dire à préciser sa pensée par rapport à celle des auteurs qui ont abordé déjà les mêmes problèmes. On a pu se rendre compte qu'un Ribot, lorsqu'il étudie la logique des sentiments, un Durkheim, lorsqu'il indique la façon dont se mêlent jugements de réalité et jugements de valeur, un Lévy Bruhl, lorsqu'il indique, sous le nom de « participation », la confusion mentale qui règne dans les sociétés inférieures, touchent à beaucoup des points sur lesquels revient M. Pareto. Mais dans ce livre où il cite tant d'auteurs, M. Pareto trouve moyen de ne nommer ni Durkheim, ni Lévy Bruhl, ni Ribot. De Frazer, il cite le *Totémisme*, mais non pas le *Rameau d'or*, ni la *Tâche de Psyché*, où le savant anglais traite précisément des rapports des croyances religieuses avec l'action, logique ou non logique. De Lang, il cite le livre sur *Jeanne d'Arc*, mais non pas *Mythe, cultes et religions*.

On voit par ces quelques exemples de quelle belle faculté de mépris est doué M. Pareto. Son livre est loin d'avoir toute l'originalité qu'il paraît croire; mais c'est bien le livre d'un « original ».

C. BOUGLÉ.

J. C. FRAZER. **The Golden Bough, a Study in Magic and Religion.** 3e édition. Londres, Macmillan and C°.

Part IV : *Adonis, Attis, Osiris. Studies in the History of oriental Religion.* 1914. 2 vol. in-8°, XVII-317 et X-321 pages.

Part V : *Spirits of the Corn and of the Wild.* 1914. 2 vol. in-8°, XVI-319 et XII-371 pages.

Part VI : *The Scapegoat.* 1914. In-8°, XIV-453 pages.

Part VII : *Balder the Beautiful. The Fire Festivals of Europe and the Doctrine of the external Soul.* 1914. 2 vol. in-8°, XX-346 et XI-389 pages.

Bibliography and general Index. 1915. In-8°, II-536 pages.

Les trois premières parties de l'ouvrage s'intitulent : *The Magic Art and the Evolution of Kings*, 2 vol.; *Taboo and the Perils of*

Digitized by Google

the Soul, 1 vol.; *The dying God*, 1 vol.; je ne les ai pas présentement sous les yeux.

Dans la préface de son dernier volume, M. Frazer remercie ses éditeurs des bons procédés dont ils ont constamment usé avec lui, « during the many years in which *The golden Bough* has been in progress ». Il est certain que ce *progrès* a dû tenir de la place et réclamer des soins assidus dans la librairie Macmillan. La première édition, en deux volumes seulement, date de 1890; dix ans après paraissait la seconde édition, accrue d'un volume; la troisième, que voilà, en compte douze! *Essentiellement*, la matière de la première édition était la même que celle de la troisième : la différence vient de la *quantité;* c'est la partie documentaire qui s'est prodigieusement développée à mesure que l'auteur creusait et étendait son information. On s'en rend très aisément compte en comparant cette troisième édition à l'adaptation française de la seconde, composée par MM. Stiebel et Toutain, avec l'assentiment de M. Frazer lui-même. Les deux savants français ayant opéré une refonte complète du livre, conformément à un plan logique tracé par Marillier, il est plus facile de voir rapidement ce qu'il contient dans leur traduction que dans le texte anglais. Leur tome I (1903) est intitulé : *Magie et religion : les Tabous;* avec le tome II (1908), *les Meurtres rituels; les périls et les transmigrations de l'âme*, il traite des sujets étudiés dans les deux premières parties de notre troisième édition; le tome III (1911), *les Cultes agraires et silvestres*, correspond à lui seul à ses cinq dernières parties. Ainsi nos deux volumes sur *Adonis*, *Attis*, *Osiris* sont représentés dans le troisième tome de la traduction Toutain par le seul livre II, et les développements relatifs à Balder — nos volumes X et XI — n'y occupent qu'une partie du livre III. M. Frazer n'éprouverait évidemment aucune peine à nous donner dans quelques années une nouvelle édition accrue de quatre ou cinq volumes, pour peu qu'il continuât pour son compte le travail qu'il remet dans sa conclusion au lecteur curieux et bénévole : battre aussi loin que possible les côtés de tous les sentiers qu'il a suivis dans la brousse du folklore et de la légende; il n'aurait qu'à refaire ce qu'il a fait déjà deux fois, c'est-à-dire intercaler en leur place les renseignements glanés de-ci et de-là en les accompagnant des réflexions convenables.

Il a conçu la composition de son livre de telle sorte que pareille opération peut se renouveler périodiquement sans que l'économie de l'ensemble soit vraiment modifiée. On ne saurait imaginer plus parfaite indépendance à l'égard de ce que nous sommes, en France, accoutumés à considérer comme les exigences de l'exposition méthodique d'un sujet. Rappelons d'abord quel est, en l'espèce, le sujet. Nous savons, par divers témoignages antiques, que, non loin d'Aricie, sur les bords du lac de Némi, dans les monts Albains, il y avait un temple consacré à l'Artémis taurienne; un bois sacré l'entourait et un prêtre redouté le desservait. Ce prêtre ne pouvait être remplacé que par

Digitized by Google

l'homme qui le tuait après avoir arraché dans le bois un certain rameau d'une espèce particulière et qui fait songer aux vers de Virgile :

Latet arbore opaca
Aureus et foliis et lento vimine ramus.

(*Æn.*, VI, 136 et suiv.)

Que signifie cette étrange coutume? Quel mythe se cache sous cette espèce de meurtre rituel? Qu'est-ce au juste que ce prêtre, roi du bois sacré (*rex nemorensis*), dont Renan a fait le héros d'un de ses drames philosophiques? Que représente ce rameau — disons, en acceptant tout de suite son identification spécifique à l'*aureus ramus* de Virgile — ce rameau d'or? Telles sont les questions que se pose M. Frazer et qu'il débat véritablement au cours de ces onze gros volumes, encore qu'il semble plus d'une fois les perdre de vue et, certainement, nous les laisse oublier. *A priori*, elles semblaient mériter tout juste une de ces petites études amusantes et perspicaces dont, par exemple, M. Salomon Reinach a composé ses *Cultes, mythes et religions*, ou M. Frazer lui-même les *Notes* ou *excursus* de chacune de ses *Parts*; si c'est un aussi gros ouvrage qui en est sorti, c'est par suite d'une application scrupuleuse et immodérée de la méthode comparative.

M. Frazer se rend bien compte lui-même que l'énormité de ses développements déborde de toutes parts le cadre naturel de son vrai sujet et que son prêtre de Némi paraît un bien minuscule personnage au centre d'un pareil édifice d'érudition : « He... is merely a puppet », écrit-il au début de sa dernière partie, « and it is time to unmask him before laying him up in the box[1]. » L'opération n'a tant tardé que parce que l'auteur s'est *amusé* — il le dit lui-même[2] — aux détours innombrables qui l'en ont longtemps éloigné. Un de ses critiques (Lyall) l'a joliment comparé au conteur arabe qui termine chacun de ses récits par la mention d'un incident qui l'oblige à commencer une autre histoire pour s'expliquer : le tourbillon de l'association des idées l'entraîne indéfiniment et, lorsqu'on a commencé de le suivre, on n'éprouve plus d'autre étonnement que celui de le voir s'arrêter. Le tragique destin du prêtre d'Aricie et le rameau symbolique ne sont, au vrai, que prétexte à un voyage dans le monde ténébreux et incohérent des pratiques magiques, des superstitions, des croyances religieuses primitives ou élémentaires, des mythes et des symboles qui les expriment ou les accompagnent. L'ouvrage, au total, nous apparaît comme un vaste essai de paléontologie religieuse.

Le procédé de développement qui l'a poussé au point d'épanouissement où nous le voyons est du reste très simple : dans ce domaine

1. *Balder*, t. I, p. VI.

2. *Balder*, t. I, p. IX : « I cannot dismiss without some natural regret a task which has occupied and amused me at intervals for many years. »

Digitized by Google

embroussaillé de la légende, du mythe et de la foi où il s'aventure, tout s'enchevêtre et se mêle et il n'est point de sujet, si précis qu'il paraisse, qui, par un côté au moins, ne touche à un autre; sans hésiter, M. Frazer passe à l'autre et à l'autre encore inlassablement, poussé par une insatiable curiosité, et pour le plaisir. Bien sûr, puisque chacun de ses développements se lie à celui qui précède et qu'en somme le tout finit par une conclusion où se retrouvent en nombre les résultats de l'enquête détaillée qui la précède, l'auteur peut soutenir qu'il n'a rien dit d'inutile en soi et même qu'il aurait pu, que peut-être il aurait dû dire bien d'autres choses encore; il n'en est pas moins exact que, pour amusant qu'en soit le détail et claire l'exposition, l'ouvrage semble terriblement diffus. Les parties en sont unies ensemble par un lien si ténu que vraiment on perd le fil de la démonstration; quand, au chapitre XII du dernier volume, on voit reparaître le rameau d'or, après de longues considérations sur l'extériorisation de l'âme, on s'en trouve presque surpris; on l'avait oublié et l'on avoue que la principale unité du livre est marquée par la branche de gui doré qui orne la couverture de chaque volume.

Cette faiblesse fondamentale de la composition, on l'a reprochée au *Rameau d'or* dès sa première édition; on lui a reproché aussi — et à aussi juste titre — une méthode de raisonnement parfois très hasardeuse. Assurément, la seconde critique est beaucoup plus grave que la première, puisqu'elle conduit à contester au moins en partie — et même en grande partie — les résultats auxquels M. Frazer se croit légitimement conduit par son enquête.

L'information de M. Frazer est immense et il a fait tout ce qui dépendait de lui sans doute pour qu'elle fût sûre. J'avoue que, pourtant, elle me laisse souvent de l'inquiétude. D'abord les exigences critiques dont elle témoigne ne paraissent pas très rigoureuses; ensuite, et surtout, elle s'alimente à des sources qui, pour une large part, ne sont point parfaitement claires. Quand il s'agit des sauvages, il faut faire confiance à des voyageurs dont la perspicacité, voire la véracité, peuvent parfois être sujettes à caution; quand il s'agit des primitifs, il faut se contenter d'assimilations aux sauvages, parfois bien hasardeuses, ou d'hypothèses d'interprétations qui ne le sont pas moins; quand, enfin, il s'agit du folklore, il faut en accepter les contes, sans se montrer trop exigeant sur leur provenance et leur autorité. Véritablement, on s'effraie, pour peu qu'on y songe, des conséquences possibles de tant de risques d'erreurs que supposent toutes ces incertitudes.

Cet inconvénient de sa documentation, M. Frazer pouvait, je pense, le réduire plus qu'il n'a fait, mais il n'avait point le moyen de le supprimer. Au moins ne devait-il point le multiplier, pour ainsi dire, par la façon dont il a traité les informations que lui donnaient ses sources. Il en tirait, dans le fait, un fouillis sans nom — de croyances incohérentes, de superstitions folles, d'usages extravagants, de rites incom-

Digitized by Google

préhensibles, d'habitudes ou de faits exceptionnels — d'origine et de sens incertains, ou pire ; or, il a entrepris d'opérer dans cette confusion un travail de classement et de systématisation analogue à celui d'un Cuvier, dans le domaine de la paléontologie, ou d'un Linné, dans celui de la botanique. Malheureusement, ce n'est que par une figure, c'est-à-dire par la plus décevante des illusions, qu'il est permis d'assimiler les productions de la divagation humaine aux spécimens de la faune ou de la flore, susceptibles de s'organiser en séries par genres, par familles ou par espèces. M. Frazer semble persuadé que, dans le domaine qu'il explore, il ne se trouve vraiment rien qui n'ait un sens, une racine dans le conscient et le raisonnement, une intention, qui ne puisse par conséquent s'expliquer. Or, c'est là certainement une conviction hasardeuse et même, à parler net, erronée et dangereuse ; elle conduit l'auteur à poser des principes à tout le moins bien incertains et à construire des théories bien fragiles. De la complexité infinie, des hasards illimités, des *exceptions* sans nombre, c'est-à-dire des initiatives individuelles qui sont et qui font la vie, et de tout cela considéré à la fois dans tous les pays du monde et dans tous les temps, il prétend trouver les règles, les formules et comme les lois ; c'est effrayant ! Comment, j'oserai dire *en bon sens*, est-il possible de ramener à un principe ou à une idée les éléments qui se croisent dans une légende aussi compliquée que celle de Dionysos, ou les conséquences que les hommes divers ont pu tirer du spectacle annuel de la mort et de la renaissance de la végétation ou de l'alternance régulière des saisons ? Pour classer ses observations, M. Frazer établit des espèces de cercles d'affinités, et tous les traits qui lui paraissent offrir entre eux la moindre trace de similitude y doivent prendre place bon gré mal gré ; ils passent ainsi de la ressemblance, fortuite parfois, en tout cas entièrement extérieure, à la parenté étroite et ils se combinent tant mal que bien pour étayer une thèse. A l'objection — qu'il prévoit évidemment — sur la *qualité* de ses inductions et déductions, M. Frazer répond par la *quantité* : c'est une inépuisable avalanche de faits et de références. Elle n'est pourtant point si accablante que le lecteur averti ne continue à se demander si les interprétations qu'on lui propose sont fondées et si des théories exactement contraires à celles de l'auteur ne se pourraient pas tirer des mêmes documents, pourvu qu'on mît à les constituer sa virtuosité et son adresse ?

Ces théories de M. Frazer sont toujours intéressantes ; beaucoup sont suggestives et neuves ; il en est même, sans doute, bon nombre qui sont exactes, mais qui ne sent, à voir par quel procédé elles sont construites, de quelle volonté de systématisation elles dérivent, que la même méthode expliquerait, en les coordonnant de même en synthèses ambitieuses, les usages les plus vulgaires de notre vie journalière ? N'y a-t-il pas quelque paradoxe à prétendre tirer une philosophie, élémentaire sans doute et souvent inconsciente, mais une philosophie cependant logique, suivie et *universelle*, autant qu'allégorique et symbo-

Digitized by Google

lique, de la divagation magico-religieuse de l'humanité? On entend bien qu'il ne s'agit pas d'expliquer le fonctionnement de l'esprit humain dans telle ou telle de ses applications particulières, mais de tracer en quelque sorte un tableau *historique* de la réalité de la vie religieuse de *tous les hommes* à la fois. Là où tous les documents crient la complexité et la divergence, M. Frazer prétend établir la simplicité et la convergence : c'est une gageure difficile à gagner. On ne peut se donner l'apparence d'y réussir qu'à coups de simplifications arbitraires et d'hypothèses invérifiables. C'est céder à une périlleuse tentation que de confondre ressemblance et parenté.

Il convient d'ajouter qu'en toute occasion M. Frazer préfère les interprétations poétiques et allégoriques des coutumes et des mœurs, qu'il rencontre en son chemin, aux explications toutes simples que semblent lui offrir souvent les usages de la vie journalière; son effort marque une violente réaction contre le rationalisme terre à terre, naguère encore en faveur chez beaucoup des historiens des religions. Il avait ses inconvénients, et les « explications » d'un Paulus — ou d'un de ses descendants — n'échappent pas toujours au ridicule, mais toute exagération porte en elle ses inconvénients et c'en est une assurément que de *voir* le primitif et le sauvage, du reste assez arbitrairement confondus, en fonction des préoccupations de la logique et, au fond, de l'idéalisme d'un civilisé d'aujourd'hui. L'effort de M. Frazer est sincèrement désintéressé et il se poursuit avec une admirable ténacité; il n'en laisse pas moins l'impression de ne s'appliquer souvent qu'à faux aux faits de la réalité.

L'esprit du livre est de valeur supérieure à sa méthode et, dans une certaine mesure, il la corrige. Non seulement M. Frazer ne recherche le savoir que pour la science, ce qui n'est pas encore, en la matière, si commun qu'on se puisse passer de le dire, mais il le recherche avec une ardeur et une espèce d'enthousiasme qui sont très nobles et qui entraînent. En outre, pour si audacieuses que soient trop souvent ses hypothèses et risquées ses généralisations, il sait, quand il en est sorti et les considère d'ensemble, ne point s'en laisser leurrer. A plusieurs reprises (cf. la préface d'*Adonis*, celle de *Balder* et le chapitre de conclusion), il marque sa défiance croissante à l'égard des résultats des études mythologiques, qu'il compare au rocher de Sisyphe et au tonneau des Danaïdes; il constate honnêtement « the doubt and uncertainty which attend enquiries of this nature »; il n'ignore pas combien les combinaisons des mythologies anciennes demeurent étrangères à notre pensée et impénétrables pour elle, combien notre information sur elles reste fragmentaire, confuse, douteuse, d'interprétation difficile, et il compare les constructions qu'on en tire aux châteaux de sable que bâtissent les enfants et qui s'écroulent bientôt; il n'attend pas une autre destinée pour celles qu'il a lui-même échafaudées. Il n'a, en dernière analyse, que l'ambition d'avoir réuni une grande quantité de faits, qui gardent leur valeur propre quel que soit l'usage

Digitized by Google

qu'on en risque, et de les avoir présentés dans les cadres d'une classification provisoire. Cela est d'un sage.

Ces faits, il ne les a guère empruntés qu'à des « sources imprimées » et il n'est pas sans savoir et que leur nombre peut être grandement accru en puisant à des sources plus immédiates et qu'il en est, sur la quantité, qui forment doublets entre eux, attendu qu'il n'est pas toujours possible de distinguer les phénomènes authentiquement spontanés des simples emprunts et des « contaminations » inconscientes.

Sans doute, toutes ces réserves que M. Frazer formule lui-même aux dépens de son œuvre ne font point qu'il ait toujours été prudent et circonspect en la construisant; mais n'est-ce pas cependant le fait d'un noble savant que de montrer ensemble, côte à côte, cette foi dans la nécessité et la fécondité du labeur, cette ardeur patiente dans la recherche, cette hardiesse originale dans la spéculation et cette modestie si simplement exprimée?

Une étude particulière de chacun de nos huit volumes nous entraînerait trop loin; je voudrais pourtant donner au moins une idée sommaire de ce qu'ils contiennent.

Adonis, Attis, Osiris a été publié à part, en première édition, en 1906, et comme un développement des parties du premier *Golden Bough* qui se rapportaient à son sujet; une seconde édition, de très peu augmentée, a paru en 1907; en revanche, notre troisième édition a profité d'ouvrages importants publiés entre temps, tels celui de Baudissin sur *Adonis*, celui de Budge sur *Osiris*, celui de Garstang sur la *Civilisation des Hittites*. Elle comporte non seulement l'étude des trois divinités, la syrienne, la phrygienne et l'égyptienne, dans leur légende, la localisation et les particularités de leur culte, mais encore, si j'ose dire, celle de tous les tenants et aboutissants qu'on y peut découvrir, en partant soit de considérations géographiques, soit d'analogies cultuelles, soit de tout autre point de vue. C'est ainsi qu'au plein de l'histoire d'Adonis s'intercale un chapitre sur les hommes et femmes consacrés à une divinité, un autre sur la crémation de Melkart, un autre sur celle de Sandan, le dieu de Tarse, un autre sur Sardanapale et Hercule, un autre sur la religion des volcans, et tous s'acheminent à leur but parmi les digressions inattendues. A côté d'Attis, Marsyas et Hyacinthe; à côté d'Osiris, le calendrier égyptien et bien d'autres choses encore.

Spirits of the corn and of the wild marque d'abord l'intention d'étudier le type du dieu mourant et ressuscitant dans d'autres milieux que ceux des religions de l'Orient classique. L'étude de Dionysos, puis celle de Déméter et Perséphone commencent, en effet, le premier volume, mais, tout aussitôt, l'auteur se prend à suivre les sentiers latéraux que d'aventure il rencontre, quitte à revenir au grand chemin de temps en temps. Et il faut convenir que, s'il est largement question de la Mère du blé, des *corn-spirits* sous leurs diverses formes, des

Digitized by Google

animaux considérés comme dieux de la végétation, de la manducation du dieu, etc., on a du mal à suivre le fil du développement, que l'auteur lui-même lâche à chaque instant.

The Scapegoat prétend apporter la conclusion de toutes les discussions, conduites dans les cinq volumes précédents, sur les théories relatives au dieu mourant et ressuscitant et sur les pratiques des cultes qui se rapportent à cette représentation si répandue. En fait, l'auteur fait le tour de la notion et de la pratique du *bouc émissaire* et cette fois, malgré la persistance de son procédé de digression qui rend, malgré tout, le développement incohérent et mal proportionné dans son détail, il y a, dans l'ensemble du volume, une certaine unité. Je note que M. Frazer a rejeté en excursus, à la fin du livre, l'étude sur la crucifixion du Christ, qui fit du bruit autrefois, lors de la publication du *Golden Bough*, et qui, en ce temps, figurait dans le texte même[1]; en somme, il renonce aux conclusions qu'il en tirait et, s'il ne l'a point purement et simplement supprimée, c'est qu'il a cru devoir laisser au lecteur le soin de décider si, malgré tout, un grain de vérité ne se trouve pas sous les hypothèses chancelantes.

Balder the Beautiful se présente comme la conclusion du *Golden Bough* tout entier. Le rameau que garde le prêtre de Némi est une branche de gui, censée tombée du ciel dans un coup de foudre et fixée sur un chêne du bois sacré; puisque la vie du prêtre est rigoureusement attachée à la conservation de ce rameau, M. Frazer songe au dieu norse Balder, dont le culte trouvait place dans un bois sacré, le long du Sogne-fiord, en Norvège, et qui, disait-on, avait péri d'un coup de branche de gui, la seule chose au monde qui pût lui nuire. On aperçoit le parallélisme : Balder et le roi du bois de Némi personnifiant en un sens le chêne sacré, objet du culte de nos ancêtres aryens; leur âme à tous deux — extériorisée — est enfermée dans la plante parasite censée divine parce que très rare sur le chêne, etc. De cette histoire de Balder, M. Frazer prend *prétexte* — cette fois le mot y est — pour discuter *in generale* les croyances relatives à l'extériorisation de l'âme chez tous les peuples de tous les temps et aussi aux fêtes du feu, parce que le feu joue son rôle dans l'affaire de Balder et dans celle du prêtre d'Aricie. Et sans doute la perfection du genre de développement adopté par l'auteur est atteinte dans ces deux volumes, d'ailleurs entre tous pleins d'intérêt.

La conclusion proprement dite apporte une certaine modification aux vues antérieures de M. Frazer en ce sens qu'elle en classe les éléments autrement qu'il n'avait fait d'abord. Il croyait naguère que les fêtes du feu étaient foncièrement destinées à aider le soleil dans sa tâche annuelle, par une sorte d'opération de magie sympathique, et qu'elles n'étaient qu'accessoirement purificatoires. Suivant les sugges-

1. Cf. *Golden Bough*, t. III, p. 186-198.

Digitized by Google

tions d'Edward Westermark, il croit aujourd'hui le contraire. En second lieu, il a changé d'avis sur la nature fondamentale du grand dieu aryen (Zeus, Jupiter); il voyait en lui d'abord la personnification du chêne sacré, en seconde ligne une personnification du nuage d'orage. Présentement il renverse exactement ces termes, d'où il suit que le roi du bois ne saurait plus représenter une simple figuration du chêne sacré, mais qu'il doit être une sorte d'incarnation de Jupiter assembleur de nuées. Voilà qui va bien, mais l'un n'est malheureusement pas plus sûr que l'autre.

Bibliography and general Index contient, par ordre alphabétique des auteurs — et des titres pour les anonymes — la liste complète de toutes les *autorités* citées dans la troisième édition du *Golden Bough*. Les livres que l'auteur n'a connus que de seconde main sont marqués d'un astérisque. On regrette, pour la bonne règle, que le format ne soit pas indiqué, non plus que le lieu de publication des périodiques, ni le nombre des volumes des ouvrages qui en ont plus d'un. L'Index général reprend et complète les *Indices* qui terminent les diverses parties de l'ouvrage, et M. Frazer a voulu qu'il permît de se servir du *Golden Bough* comme d'un livre de références; il atteindra son but et rendra les plus précieux services, car il est établi avec beaucoup de soin. D'ailleurs il n'est que juste de dire que l'ouvrage tout entier est disposé pour la plus grande commodité du lecteur avec ses tables analytiques très détaillées, ses abondantes manchettes et sa très belle impression.

En somme, le *Golden Bough* est un livre souvent inquiétant, parfois franchement décevant, jamais indifférent, ni ennuyeux, ni inutile; le plaisir que M. Frazer a pris à s'instruire, il sait admirablement le communiquer à son lecteur; la clarté et l'agrément de la narration font oublier que les détours de la démonstration se compliquent vraiment à l'excès; la sympathie qu'on éprouve pour la sincérité et la droiture de l'auteur fait aisément passer sur les défauts de l'œuvre. Ai-je assez dit qu'elle n'a pas que des défauts? J'espère qu'on a compris qu'elle constitue un répertoire de faits d'une richesse sans précédent de faits classés et organisés, si bien qu'il serait imprudent, lorsqu'on s'occupe de n'importe quelle question touchant l'histoire des croyances et des rites, de ne pas feuilleter avec soin l'Index du *Golden Bough* et d'en scruter le texte et les notes partout où il peut paraître utile. Il ne s'agit pas seulement de faits « objectifs »; il s'agit aussi d'idées personnelles, de suggestions originales, souvent discutables assurément, mais toujours profitables, que M. Frazer a jetées à profusion partout et qui retiennent l'attention du sage. Il a voulu faire réfléchir et chercher : il y a certes réussi; et, quand on ferme *Balder* sur le joli tableau de la chute du soleil dans la mer, par delà les marais Pontins, cependant que l'ombre des arbres s'allonge au-dessus de la coupe verte du lac de Némi et que tinte l'Angelus d'Aricie — inoubliable

Digitized by Google

impression, en effet, pour qui l'a connue et symbole de la continuité des croyances dans la diversité des rites — c'est avec un sentiment de gratitude et de regret. Est-il beaucoup de livres dont on en puisse dire autant?

Ch. GUIGNEBERT.

Benedetto CROCE. **Teoria e storia della storiografia**[1]. Bari, Laterza, 1917. In-8°, VI-293 pages (*Filosofia dello spirito*, IV). Prix : 6 lires 50.

Retracer l'histoire de l'histoire et en écrire la théorie sont deux desseins qui, loin de s'exclure, peuvent être envisagés comme le complément naturel l'un de l'autre, surtout lorsqu'ils tentent la plume d'un penseur comme M. Benedetto Croce, plus attentif, même s'il cherche à suivre les progrès de la science historique, aux doctrines et aux conceptions générales des auteurs dont il étudie les œuvres qu'à leurs procédés d'investigation ou à leurs méthodes. Le volume qu'il vient de publier sous le titre prometteur de « Théorie et histoire de l'historiographie » n'en est pas moins dépourvu totalement d'unité : ce n'est pas un livre, mais la réunion factice de deux séries d'essais sur deux sujets traités chacun pour lui-même et d'une façon plus ou moins organique.

La partie théorique, qui est placée en tête du volume, est la plus développée. Nous avouerons cependant, pour parler franc, qu'elle ménage elle-même au lecteur de grosses déceptions. Quoiqu'il soit historien en même temps que philosophe, M. Croce semble n'avoir qu'imparfaitement évité l'écueil où sont tombés jusqu'ici la plupart des théoriciens de l'histoire, qui volontiers laissent dans l'ombre quelques-uns des plus gros problèmes qui préoccupent les hommes du métier et discutent, au contraire, longuement des questions dont l'intérêt semble souvent médiocre à ces derniers. Ainsi, M. Croce ne traite nulle part de la critique des témoignages, mais il a tout un chapitre — le premier — sur les caractères distinctifs de l'histoire et de la « chronique » ou plutôt sur le genre de récits historiques auxquels il conviendrait de réserver le nom de chronique. Ces questions de mots importent-elles donc beaucoup?

Dès son second chapitre, heureusement, M. Croce va davantage au fond des choses et se pose cette nouvelle question : quelles sont, outre les « chroniques », les œuvres historiques qui ne sauraient être confondues avec l'histoire proprement dite? Au premier rang d'entre elles, M. Croce flétrit les simples compilations et la prétendue « histoire philologique » à l'allemande, qui borne ses ambitions, dit-il, à aligner les documents après les avoir plus ou moins savamment nettoyés de

1. On est surpris d'apprendre que ce livre d'un penseur italien a d'abord paru en allemand, à Tübingen, en 1915.

Digitized by Google

leurs impuretés et après avoir opéré entre eux un tri plus ou moins raisonnable. La perfection dans ce genre, ce sont certains « manuels », dont le moindre défaut est souvent d'être peu maniables à force d'être bourrés de noms et de dates et qui finissent par n'être plus que des répertoires d'où les idées sont sévèrement proscrites. A ce tableau satirique rien à répliquer, sinon précisément que c'est une satire, qui n'empêche point les méthodes critiques, lorsqu'elles sont appliquées avec mesure et intelligence, de se concilier avec le véritable esprit historique. Et cela est heureux ; car, autrement, il faudrait désespérer de l'histoire.

M. Croce raie aussi de la liste des œuvres réellement historiques toutes celles qui relèvent de ce qu'il appelle l'histoire « poétique », c'est-à-dire toutes celles qui sont faites pour exalter un homme, un peuple, une civilisation et où les perspectives sont faussées soit par un désir d'apologie soit par une passion nationaliste. Il y ajoute les produits de l'histoire moralisatrice et, d'une façon générale, de toute histoire où ne règne pas exclusivement le souci de la vérité toute nue. Tout cela, déclare M. Croce, n'est que de la « pseudo-histoire ». Jugement dont il conviendrait d'atténuer quelque peu la forme, mais d'une évidence telle qu'il n'était peut-être pas indispensable de le motiver aussi longuement. Ou du moins, si l'on y insistait, eût-il fallu montrer de plus près et par une étude plus minutieuse des procédés d'investigation dont dispose l'historien, les raisons variées de cette insuffisance des résultats obtenus.

Mais un problème plus grave et double se pose : dans quelle mesure est-il possible soit d'aborder un des aspects particuliers d'un ensemble historique sans connaître d'abord tout cet ensemble, soit d'arriver à la connaissance même de tout un ensemble de données historiques?

A cette double question, M. Croce n'apporte que des réponses assez vagues. Allant une fois de plus tout de suite aux extrêmes, il se demande (chap. III) non pas si l'étude d'une société, d'une civilisation prise en bloc est possible, mais si l'on peut écrire des livres d'histoire « universelle » ; et il n'a pas de peine à faire observer aussitôt que l'« universel » échappe à notre intelligence. — Évidemment, mais peut-être eût-il été préférable de ne pas poser la question dans des termes qui d'avance excluaient toute discussion. Quant à la possibilité de traiter des sujets restreints, non seulement spécialisés dans le temps et dans l'espace, mais où l'histoire n'est parfois envisagée que sous un angle particulier (histoire économique, histoire religieuse, histoire littéraire, etc.), M. Croce l'admet d'emblée (chap. VIII) parce que, dit-il (p. 106), « notre esprit ne pense les faits que dans la mesure où il en discerne un aspect spécial ». Réflexion qu'il atténue d'ailleurs à la page suivante en y opposant la formule inverse : qu'on ne peut comprendre un groupe déterminé de faits sans avoir dans l'esprit d'idées d'ensemble, ce qui est, somme toute, une façon différente, mais toujours aussi peu topique, de résoudre le premier des deux problèmes.

Digitized by Google

Autre problème troublant et délicat : entre les faits innombrables du passé, comment l'historien s'y prend-il pour opérer un choix? En rencontre-t-il qui méritent plus que d'autres l'épithète d' « historiques »? Ce problème est liquidé en quatre petites pages (chap. VII), que la phrase « la question ne sera pas posée » résumerait assez exactement. Mais alors à quoi bon consacrer cent cinquante pages in-octavo à une théorie de l'histoire si l'on ne va au fond d'aucun des problèmes que le travail historique soulève? L'historien, lui, se contente de prouver le mouvement en marchant, et volontiers les philosophes sourient de son insouciance; mais que devront penser les historiens des efforts des philosophes, si M. Benedetto Croce, qui sait pourtant par expérience ce que sont les documents, se croit lui-même tenu de s'arrêter aussi vite en chemin?

Dans les autres chapitres de sa Théorie de l'histoire, M. Croce n'aborde plus guère que des sujets trop familiers aux historiens pour qu'il soit utile d'y insister : par exemple, le rôle de l'historien dans l'appréciation des faits et des individus, rôle d'un homme chargé d'expliquer et non de juger (chap. V); ou la valeur toute relative de la distinction en grandes périodes historiques (chap. VII); ou les différences de l'histoire et de l'histoire naturelle (chap. IX). Ajoutons-y quelques pages (chap. IV) sur la faillite et la vanité des philosophies de l'histoire, et nous aurons à peu près épuisé le contenu de la première moitié de ce livre décevant.

La deuxième partie est plus substantielle, bien qu'elle ne nous apporte encore que des vues très générales sur l'évolution de l'historiographie depuis l'antiquité jusqu'à nos jours.

M. Croce distingue plusieurs grandes étapes :

1° Durant l'antiquité gréco-romaine, l'histoire, pour reprendre l'expression de M. Croce, est avant tout « pragmatique », c'est-à-dire qu'elle s'en tient presque exclusivement à l'extérieur des faits, en même temps qu'elle cherche à en tirer des enseignements pratiques ou moraux.

2° Au moyen âge, comme aux temps héroïques, la divinité se mêle à l'histoire; on la sent partout présente, elle intervient continuellement pour guider, appuyer ou entraver les desseins des hommes.

3° A l'époque de la Renaissance, l'histoire se sécularise; elle redevient purement humaine, et l'on s'applique à renouer en tout, dans le fond et dans la forme, la tradition de l'antiquité.

4° Au XVIIIe siècle — siècle de la raison — les historiens ne se contentent plus de dérouler devant nous la série des grands faits politiques ou militaires; ils sont préoccupés de démêler les causes profondes de ces faits et d'expliquer les « mœurs », les institutions, les états sociaux, dont l'étude exerce sur eux un particulier attrait. La contre-partie est qu'ils voient tout en rationalistes purs et que, par suite, des périodes entières de l'histoire — notamment les siècles de religiosité et de mysticisme — restent pour eux lettre morte. En outre, il leur manque,

Digitized by Google

affirme M. Croce, le sens de l'évolution, autant dire le sens historique.

5° L'époque romantique, au contraire, par penchant politique et par penchant sentimental, s'élève rapidement à cette idée que le présent est fruit du passé, de tout le passé, et surtout de ce passé médiéval avec lequel les philosophes du XVIIIe siècle se targuaient de n'avoir rien de commun. Pour la première fois aussi commence à cesser le divorce de l'histoire et de l'érudition, et l'on voit apparaître une forme nouvelle d'historien, « le philologue-penseur (doublé parfois d'un poète), de Niebuhr à Mommsen, d'Augustin Thierry à Fustel de Coulanges, de Troya à Balbo ou à Tosti » (p. 255). Mais à ce type d'historien s'en oppose aussitôt un autre, le généralisateur à outrance : en face de l'histoire érudite se dressent les philosophies de l'histoire bâties dans l'abstrait.

6° Enfin vient l'ère que M. Croce appelle l'ère du « positivisme » et dont les caractères distinctifs seraient tous, suivant lui, plus ou moins issus d'un désir de réaction contre les tendances de l'âge précédent. A ce désir de réaction correspondraient trois tendances nouvelles : celle des historiens « diplomates », à la manière de Ranke, que hante la peur du subjectivisme et qui mettent leur point d'honneur à s'effacer entièrement du récit des faits qu'ils présentent; — celle des « philologues », orgueil de l'Allemagne, tout pénétrés de leur « science » et dont M. Croce trace un portrait mordant et spirituel[1]; — celle des sociologues, non moins convaincus que les précédents d'être seuls à détenir la recette de la Science.

Dans un chapitre de conclusion, M. Croce emprunte à un historien allemand, M. Meinecke — un des 93 — les caractéristiques de ce que sera, à l'entendre, l'histoire de demain, « plus étroitement en contact avec les grandes forces de la vie politique et de la culture ». Cette conclusion, où le vague des mots ne prend de signification que sous la plume d'un pangermaniste, nous laisse de nouveau sous une impression trouble.

C'est qu'on éprouve, du reste, une impression de ce genre à la lecture de plus d'une page de la seconde comme de la première partie de ce volume. A force de s'en tenir aux généralités, M. Croce simplifie à l'excès, supprime les nuances. L'écueil, à vrai dire, est presque inévitable quand on s'interdit presque partout, comme il le fait, d'entrer dans l'étude des méthodes de recherche et de mise en œuvre. Ne va-t-il pas jusqu'à prétendre qu'une histoire de l'histoire n'a pas à tenir compte, au moins jusqu'au XIXe siècle, des découvertes et des travaux des érudits? Comme si le travail historique du XVIIe siècle, en France, tenait tout entier dans le *Discours sur l'histoire universelle* de Bossuet ou celui du XVIIIe dans l'*Essai sur les mœurs* de Voltaire.

Nous regrettons d'autant plus cette étrange limitation du sujet que

1. On voudrait être sûr que ce passage figurait déjà dans l'édition allemande de l'ouvrage.

Digitized by Google

M. Croce s'est imposée que, lorsqu'il se risque par hasard à sortir quelques instants de ce champ d'études vraiment trop étroit (par exemple, on l'a vu, dans son chapitre sur l'histoire dite « positiviste »), il sait écrire des pages qui font penser : sa critique, ailleurs un peu floue et sans vigueur, devient tout à coup fine et acérée.

Terminons donc en souhaitant qu'il puisse un jour substituer à cette suite d'essais, qui sentent un peu trop l'improvisation, un tout complet, organique, et qui soit vraiment une Théorie et une Histoire de l'historiographie.

Louis HALPHEN.

J. PAQUIER. **Luther et l'Allemagne.** Paris, Lecoffre, 1918. In-12, XX-285 pages.

Maintenant que la guerre est finie, les Français ne reliront pas sans quelque embarras certaines œuvres écrites durant la guerre. Ils se diront : « La cause de la France était assez belle, elle se confondait assez strictement avec celle du droit et de l'humanité pour n'avoir pas besoin d'être défendue par de piètres arguments. »

Il est en particulier un genre d'argumentation qui nous paraîtra insupportable, c'est celui qui consiste, au moyen de quelques textes de Tacite, de Velleius Paterculus, de Montaigne, à rendre les Germains du temps d'Auguste et les Allemands de tous les temps responsables de l'incendie de Louvain ou du torpillage de la *Lusitania*. Comme il serait plus habile, et en même temps plus conforme à la vérité, de noter avec Quinet la révolution intérieure qui, au temps de Napoléon, transforma un peuple assez grossier, un peu lourdaud, brutal et débonnaire en un peuple de proie, que dirige une cohorte de pédants barbares! M. Boutroux a marqué d'un trait ineffaçable — et sur ce point il a recueilli l'aveu de Kuno Fischer lui-même — le moment précis où, dans la conscience de Fichte, l'idéalisme transcendental fit place au teutonisme transcendental, et au culte du moi humain celui du « moi allemand », à l'*Ichheit* la *Deutschheit*.

Comme rien n'est absolument nouveau, les éléments du *Preussen-Deutschland* fichtéen, treitschkéen et bismarckien préexistaient dans la vieille Allemagne. Il aurait été intéressant, à propos de Luther, de rechercher quels éléments du luthéranisme ont pu s'intégrer dans la pensée moderne. On aurait montré chez Luther ce mélange entre la hardiesse de la pensée et la timidité pratique, la peur des puissances terrestres qui est la grande faiblesse des révolutionnaires allemands d'aujourd'hui. On aurait indiqué que ce vice congénital du luthéranisme est allé se développant, pour en faire une religion de princes, un césaropapisme. On aurait repris à Ragaz l'idée de cette opposition croissante entre le néo-luthéranisme impérialiste d'une part, de l'autre la démocratie zwinglienne et la raideur logique de la protestation cal-

Digitized by Google

vinienne. Cela eût servi à expliquer pourquoi l'Allemagne est devenue la chose d'une dynastie et d'une idéologie.

Mais faire de Luther un ancêtre intellectuel des 93, lui qui osa, en face de l'Empereur, prononcer les mots fameux : « Je ne puis autrement », quelle injustice! Je le comparerais plutôt à Nicolaï, enfermé lui aussi dans une Wartburg pour n'avoir pas voulu contresigner les thèses impériales. Le Luther de Worms ne mérite pas qu'on le place « au-dessus de la vérité et du droit », sous prétexte qu'il était nominaliste. N'y a-t-il décidément ni droit, ni vérité hors de saint Thomas? Je le répète, de quel front, la poussière du combat une fois tombée, lirons-nous cette phrase : « En face du mépris candide, du mépris inconscient de l'Allemagne pour la vérité, la justice et le droit, mettez la philosophie de Luther; vous reconnaîtrez que les deux courants sont de même famille »? Comme il serait plus juste de dire aux Allemands actuels qu'ils trahissent la pensée de Luther!

A côté du penseur, il y a l'homme, et l'homme est riche de tares. Sa vie est loin d'avoir l'unité, farouche, mais rigide, de celle du réformateur de Noyon. De là cependant à dire qu'il est « au-dessus de la morale », parce qu'il a épousé Catherine de Bora au lieu de vivre comme vivaient tant de moines, de prélats et de cardinaux de son temps, il y a loin. Si la bigamie du landgrave est sur sa mémoire une tache ineffaçable, je voudrais bien savoir que penser du prêtre qui maria Mazarin à Anne d'Autriche. Rien de ce que l'on doit reprocher à Luther ne permet d'écrire (p. 276) : « Un Luther, un Karl Marx, un Guillaume II ont de curieuses ressemblances », et encore ceci (p. 285) : « Le luthéranisme est un mahométisme allemand. »

Il est visible que le livre de M. J. Paquier — recueil de conférences données à l'église de la Trinité — n'est qu'en apparence un livre d'histoire. C'est une œuvre violemment confessionnelle. M. Paquier l'a senti et, pour ne pas être accusé de troubler l'union sacrée, il a pris soin d'écrire (p. XIII) : « Cette étude ne vise pas les calvinistes français », et d'ajouter : « Pour le luthéranisme français, il n'est que juste de le distinguer aussi du luthéranisme allemand. » Mais si la doctrine du salut par la grâce seule est immorale (ch. II), comment les luthériens français et surtout comment les calvinistes échapperaient-ils à la condamnation portée contre Luther?

M. Paquier a voulu écarter une autre objection. Tout en prétendant que l'incendie de Louvain est une vengeance de Wittenberg contre l'Université rivale, il est bien obligé de tenir compte de ce fait que les catholiques allemands ne se sont montrés ni moins impérialistes, ni moins barbares que les luthériens : Spahn ou Hartmann ont valu Harnack ou Dryander. Qu'à cela ne tienne! On écrit (p. X) tranquillement : « Une fois pour toutes, je rappelle que, lorsque je parle de l'Allemagne et des Allemands, c'est avant tout l'Allemagne protestante que j'ai en vue. Sans doute, sur les points que je vise ici, trop de

Digitized by Google

catholiques allemands se sont montrés *fort protestants...*[1]. » Moyennant ce mot spirituel, le tour est joué! Quant à vouloir « exclure de ce jugement » des groupes de catholiques allemands, « par exemple la province du Rhin, française de mœurs, la Westphalie, certaines parties de la Bavière et en général l'Allemagne du Sud », on croit rêver quand on voit des Français acharnés à s'aveugler eux-mêmes.

Autre objection, que M. Paquier n'a pas vue ou pas voulu voir. Sans la bataille de la Marne, croit-il (p. 207), « la victoire de l'Allemagne se fût traduite en victoire de Luther et en défaite de l'Église catholique », et le 31 octobre 1917 se serait célébré au cri de *Los von Rom!* Quelle illusion! Guillaume II, si von Kluck était entré dans Paris, eût mis sa victoire aux pieds du Saint-Père, dans un de ces télégrammes dont nous avons maintes fois savouré les formules. Il eût, nouveau Charlemagne, été se faire couronner à Rome, sur le cadavre de la jeune Italie. Un article de l'*Osservatore romano*, rédigé par Erzberger et traduit par *Monsignor* von Gerlach, eût célébré le triomphe du pieux empereur, défenseur de la religion, et de son allié apostolique sur la France révolutionnaire et athée, sur l'Angleterre protestante et sur l'orthodoxie slave[2].

Guillaume II n'a rien d'un Ulrich de Hutten, ni Dryander d'un Luther. L'esprit de Luther, du moins en ses parties les plus nobles, l'esprit de libre examen, de résistance à la force, d'autonomie de la conscience, il fut, avec celui de Kant, dans le camp des Alliés.

Henri HAUSER.

Niels NEERGAARD. **Under Junigrundloven. En Fremstilling af det danske Folks politiske Historie fra 1848 til 1866.** Copenhague, Gyldendal. Vol. I, 1892, XII-972 pages; vol. II, 1916, XIV-882 pages.

En donnant à son ouvrage le titre : *Sous la loi fondamentale de juin*, l'auteur a voulu préciser qu'il a traité l'époque de l'histoire politique du Danemark qui s'étend de 1848 à 1866. Les Danois vivent encore aujourd'hui sous le régime de la Constitution de juin, mais cette Constitution a été revisée et modifiée en 1866 dans un sens moins libéral; c'est seulement en 1915 qu'on l'a ramenée à sa forme originale ou qu'elle est devenue encore plus démocratique à beaucoup d'égards.

M. Neergaard a derrière lui une longue carrière dans la vie politique et sociale. Publiciste au début, il a été dans la suite directeur de compagnies d'assurances; depuis trente ans membre de la Diète, il fut, à

1. Les italiques sont de l'auteur.

2. Le confessionnalisme de M. Paquier a des côtés amusants (p. 195) : « L'économie politique libérale, inventée par le protestant Locke... » Du moins Locke n'était-il pas luthérien!

Digitized by Google

deux reprises, ministre des Finances et, pendant une courte période, président du Conseil et ministre de la Guerre. Il est donc très versé dans la pratique des affaires et dans l'administration; d'autre part, on comprend que, par suite de cette accablante activité, sa grande œuvre littéraire ait avancé très lentement; commencée en 1889 et interrompue pendant un intervalle de dix ans, elle n'a été terminée qu'en 1916. Mais il nous a donné un ouvrage de la plus haute importance, aussi volumineux — il compte 1,880 pages — que solidement établi.

L'auteur, dont les lectures sont très étendues, ne s'est pas contenté d'étudier les livres imprimés, en particulier les nombreux volumes de comptes-rendus des assemblées consultatives ou législatives du royaume et des duchés et d'abondants pamphlets politiques; il a encore consulté beaucoup de notes ou mémoires de nos hommes politiques, conservés soit dans les archives publiques soit chez des particuliers; en outre, il a été admis avec la plus grande libéralité aux archives du ministère des Affaires étrangères, dont l'administration n'attendait de ce très consciencieux publiciste qu'un jugement bien fondé. Il a trouvé aussi un appui inappréciable dans l'éminent directeur de notre ministère des Affaires étrangères depuis 1858 jusqu'en 1899, Peter Vedel; ce haut fonctionnaire, qui posséda une expérience unique dans nos affaires diplomatiques, a mis tout son savoir personnel au service de M. Neergaard.

L'auteur appartient au parti de la gauche démocratique. Dans la période qu'il traite, c'est le parti national libéral qui était au gouvernement; il fut remplacé, vers la fin de la guerre en 1864, par le parti conservateur ou réactionnaire. Ses amis politiques se trouvaient donc en ce temps-là dans l'opposition; mais l'exposé qu'il nous donne des affaires intérieures du pays témoigne d'une grande impartialité, et nous croyons que l'on portera le même jugement sur le tableau qu'il trace de nos interminables négociations avec l'étranger au sujet de notre conflit avec l'Allemagne.

Cette époque souleva les plus grands problèmes qui aient jamais existé pour un gouvernement et un peuple. En 1848, le roi Frédéric VII avait promis de donner une constitution, et il sanctionna, le 5 juin 1849, le projet de loi fondamentale élaboré par une assemblée constituante. Mais un peuple qui passe d'un régime absolu à l'état de grande liberté se trouve en face de nombreux problèmes à résoudre et de grandes réformes à introduire. M. Neergaard nous raconte les débats qui furent agités dans la presse et à la Diète sur toutes ces questions; il analyse l'importante législation qui en résulta; toutes ces lois devaient aider puissamment à développer dans le pays l'agriculture, l'industrie et le commerce; mais ce qu'il cherche surtout à mettre en lumière, ce sont les pensées et l'activité des partis politiques. La façon dont il caractérise les groupes politiques et dont il dépeint leurs chefs est pleine de vie et d'intérêt.

Digitized by Google

Un problème difficile à résoudre consistait à former une Constitution commune pour l'ensemble de l'État et à déterminer la place qu'il fallait donner aux duchés dans la monarchie. La guerre de 1848-1850 avait eu pour résultat de conserver au Danemark ses anciennes frontières à l'Elbe, mais dans la monarchie subsistaient les mêmes difficultés qu'auparavant. Il y avait d'abord le mélange des deux nationalités, danoise et allemande, dans le Slesvig, la prétention des Allemands sur les duchés et les réclamations des puissances étrangères demandant que le Slesvig ne fût pas incorporé au royaume. Autre difficulté : les deux duchés de Holstein et de Lauenburg continuaient à faire partie de la Confédération germanique, et la Diète de Francfort, qui ne cessait d'y soutenir les mécontents, s'ingérait dans les affaires du royaume. M. Neergaard raconte avec impartialité la suite compliquée des tentatives faites par le gouvernement danois pour établir une constitution commune correspondant à ces exigences, et il démontre comment tous ces efforts furent vains.

Le traité conclu à Londres le 8 mai 1852 avait reconnu le prince Christian et ses descendants mâles comme héritiers du trône danois; la Prusse, l'Autriche et les trois autres grandes puissances ainsi que la Suède et la Norvège l'avaient signé et étaient garantes de la succession. C'est sur la base de ce traité que fut fondée la politique, non seulement du gouvernement danois, mais aussi des divers États européens; en 1864, à la conférence de Londres, Bismarck sut le bouleverser.

M. Neergaard a exposé l'histoire de la conférence de Londres d'une manière très détaillée; dans les 200 pages qu'il y consacre, on voit qu'il a consulté tous les papiers publiés en Danemark ou ailleurs touchant les fluctuations diplomatiques de cette époque, ainsi que beaucoup de mémoires et de lettres des hommes d'État de l'étranger.

Quand l'Autriche et la Prusse eurent déclaré qu'à leurs yeux le traité de Londres n'avait aucune valeur, ayant été violé par le roi de Danemark lui-même, les représentants de la Russie et de la Suède protestèrent, disant que l'on devait au moins justifier cette prétention par des arguments. Ce fut en vain, la volonté de la Prusse domina de plus en plus. Tandis que les délégués du Danemark, avec un remarquable manque de souplesse, montraient une obstination qui devait coûter cher à leur roi, la magistrale tactique de Bismarck sut amener l'Autriche à prendre une attitude dont la Prusse seule devait récolter les fruits. Aucune des puissances qui se sont alliées dans la guerre actuelle, ni l'Angleterre, ni la France, ni la Russie, n'a prévu le danger futur que constituait cet agrandissement de l'Allemagne, et la reine Victoria fut la plus aveugle. Elle avait toujours été inspirée par des sympathies pour l'Allemagne et, après le mariage de sa fille aînée avec le prince royal de Prusse, elle avait souvent déclaré que c'était pour elle « un devoir sacré » de favoriser la Prusse.

Dernièrement, M. J. von Pflugk-Harttung, dans un article intitulé « Un coup de maître de Bismarck » (dans la *Deutsche Revue*, avril 1918),

Digitized by Google

a remis en mémoire ce grand exploit du ministre prussien, en se plaçant justement au point de vue de la guerre mondiale actuelle. Bismarck visa de prime abord, dit l'auteur, à incorporer les duchés danois dans la Prusse, mais ce fut avec un hochement de tête que le roi Guillaume entendit ses plans ; le prince royal s'en effraya. Suivant la propre affirmation de Bismarck, la solution de la question Slesvig-Holstein a été le problème le plus difficile de sa vie politique. « La conduite de la Prusse, qui semblait une usurpation illégitime de pouvoir, s'inspirait de considérations lointaines sur le sort futur du peuple allemand et la fondation de l'empire germanique. Au point de vue politique, cette fondation a été inaugurée par les difficultés soulevées par l'affaire du Slesvig-Holstein et dès l'origine elle contenait une opposition cachée contre l'Angleterre. Les duchés ne sachant pas s'affranchir par leurs propres efforts, Bismarck exploita cette situation pour sauver leur germanisme, intervenant au commencement, il est vrai, d'une manière absolument égoïste. Mais cet acte fut consacré par le fait que l'Allemagne acquit les provinces entre la mer du Nord et la Baltique, nécessaires pour le sain développement de son commerce, qu'elle améliora la ligne de ses côtes et obtint la ville de Kiel qui devint son meilleur port. Ce fut seulement grâce à ce gain qu'elle put se créer une flotte, devenir une grande puissance maritime et entreprendre enfin la lutte contre un monde en armes. »

Ainsi, pour l'auteur prussien, le rapt des duchés fut « consacré » comme le fondement nécessaire d'un futur empire germanique ; pour la reine Victoria, il fut « a sacred duty » d'agrandir et de renforcer la Prusse !

Cependant, même pour Bismarck, le butin final de la guerre a paru presque trop colossal. Il a dit plus tard qu'une nationalité qui, par sa constance et par ses vœux clairement exprimés, témoigne la volonté de n'être pas prussienne, ne saurait être un élément de force pour cet État, et immédiatement après la paix de Vienne il a dit à un diplomate danois qu'à son avis « si le Slesvig du nord, à un moment donné, était restitué au Danemark, cet événement ne serait pas un grand malheur ». Mais le parti militaire prussien voyait les choses tout autrement.

Les dernières parties du livre de M. Neergaard relatent le travail accompli par le Danemark pour reconstruire la monarchie après cette perte de deux cinquièmes de son territoire, ainsi que les longues luttes au Rigsraad et au Rigsdag sur la Constitution ; ils aboutirent à la modification de plusieurs articles de la loi fondamentale.

Nous recommandons l'ouvrage de M. Neergaard comme une œuvre capitale pour faire connaître l'histoire du Danemark pendant cette remarquable période de dix-sept années, qui ouvre l'ère contemporaine de ce pays et fait comprendre son état actuel.

Johannes STEENSTRUP.

Digitized by Google

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

Histoire générale.

— A. Meillet. *Les langues dans l'Europe nouvelle* (Paris, Payot, 1918, in-8°, 340 p.; collection « les Idées et les faits »). — Les remaniements politiques imminents dans le monde ont fourni l'occasion à M. Meillet de nous exposer la situation linguistique de l'Europe « telle qu'elle est, non comme les vanités et les prétentions nationales exaspérées depuis le XIXe siècle souhaitent qu'elles soient », d'expliquer l'origine et le développement des divers idiomes qui y sont parlés, d'apprécier leur valeur et leur avenir. On trouvera dans ce livre, nettement et sobrement écrit, le résumé le plus sûr qui pouvait nous être offert des questions permanentes de la grammaire comparée, telles que les rapports des langues avec les races et les nations, les familles de langues, les langues communes, les langues savantes, etc., et, à côté, une partie d'intérêt actuel, où est envisagé un problème des plus graves pour l'avenir de la civilisation. Tous les peuples d'Europe réclament le droit de disposer d'eux-mêmes et, comme signe de leur individualité nationale, prétendent se servir de leur langue propre; ils veulent la développer comme une partie de leur patrimoine et une marque de leur prestige. L'indépendance politique conduit à l'indépendance linguistique. En même temps que la domination des grandes puissances, les petites nations rejettent l'usage des grandes langues de civilisation. A l'esprit de nation s'unissent les tendances démocratiques pour favoriser l'ascension de langues jusqu'ici sans influence mondiale. Les aristocraties pouvaient se servir d'une langue étrangère, qu'elles avaient des facilités d'apprendre, dont la connaissance était une élégance; le peuple réclame avec l'égalité de pouvoir l'égalité de rang pour son parler. Le nationalisme linguistique lui facilite l'accession à la culture élémentaire. C'est dans sa langue qu'il veut pouvoir lire et participer aux affaires du pays. La conséquence de cet avènement de nouvelles langues nationales, surtout dans l'Europe orientale, est que la culture supérieure de l'humanité est menacée. La civilisation devient de plus en plus uniforme et le travail scientifique en particulier est international, mais les organes linguistiques sont de plus en plus divers. Suivre l'activité humaine traduite dans tant de parlers différents est aujourdhui un lourd fardeau, et ce poids va s'accroître. La seule acquisition des clefs nécessaires pour être au courant de sciences des divers pays sera au-dessus des forces

Digitized by Google

humaines. Il est nécessaire de nous entendre pour que nous ayons une même seconde langue. Si on ne veut pas que les assises de la Société des nations soient demain une tour de Babel, il faut adopter une langue internationale. Quelle sera-t-elle? L'anglais, le français, l'allemand ont leurs défauts et aucune d'elles ne consentira à s'incliner devant sa rivale. Pourquoi ne pas adopter une langue artificielle, dont la technique serait idéalement simple, qui ne serait solidaire d'aucune tradition?

Dans la discussion de ces problèmes, qui touchent à des questions agitées aujourd'hui avec tant de passion, M. Meillet a tenu avec rigueur la promesse qu'il nous fait, dans son introduction, « de ne rien mettre à quoi tout savant, même d'une nation ennemie, ne puisse et ne doive souscrire ». Quelle meilleure façon en effet de servir son pays que de servir la vérité? C. BRUNEL.

— *L'Europe ethnique et linguistique. Atlas descriptif en trois cartes spéciales à couleurs* (sic), *avec texte démonstratif* (Novare, Institut géographique de Agostini). — Ces trois cartes « ethniques et linguistiques » sont : 1° Une carte de l'Europe à l'échelle de 1/10.000.000e en 40 couleurs; elle contient, outre l'Europe proprement dite, tout le littoral méditerranéen avec l'empire turc et une partie de la Perse; 2° une carte de l'Europe orientale en 14 couleurs, au 1/3.000.000e, contenant l'Adriatique, la vallée du Danube depuis Presbourg, la Hongrie, la Roumanie, les Balkans et la Grèce, la moitié occidentale de l'Asie Mineure; 3° une carte de l'Europe centrale en 18 couleurs au 1/3.000.000e, contenant l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, l'Italie septentrionale, les pays roumains, la Pologne, les bassins du Niémen et du Pripet russes. Ces cartes, admirablement dessinées et peintes par A. Dardano, ont été dressées d'après les documents les plus récents et, à ce qu'il semble, dans un sentiment purement scientifique; elles n'ont pas pour objet de servir des intentions politiques ou, comme on dit, des aspirations nationales. L'intérêt qu'elles présentent est d'autant plus grand; elles pourront être étudiées avec profit par les hommes d'État, les publicistes, les historiens, enfin par toute personne cultivée que préoccupe le sort du monde européen. Si de cette guerre doit sortir un groupement nouveau des peuples fondé sur le respect des nationalités, il devra se rapprocher le mieux possible de la carte des langues.

Les nations sont composées d'éléments que l'analyse la plus subtile ne parvient pas toujours à dégager nettement; mais c'est toujours par la langue que les peuples (j'entends les peuples de même couleur et de civilisation pareille) se distinguent. Comment, d'un autre côté, faire à chaque nationalité sa part légitime? Une lecture, même superficielle, de ces cartes suffit pour montrer les difficultés du problème. Pour le résoudre, il faudra que les parties prenantes fassent preuve, au jour de la liquidation générale, d'une extraordinaire bonne volonté et peut-être qu'elles s'imposent de douloureux sacrifices.

Digitized by Google

Aux cartes est joint un « texte démonstratif » (42 pages grand in-8° à deux colonnes). On y trouvera, résumée d'une façon précise et généralement exacte, l'histoire de chaque groupe ethnique et linguistique. Ces groupes sont rangés dans l'ordre suivant : Italiens, Français, Espagnols, Portugais, Roumains, Anglais, Allemands, Scandinaves, Hollandais et Flamands, peuples slaves, Bulgares, Lithuaniens et Lettons, Grecs, Albanais, Celtes, Persans, Arméniens, Kourdes, Ossètes, Turcs, Magyars, Finnois, Arabes, Araméens et Berbères. Les noms ont été reproduits en caractères latins dans la forme de la langue nationale. Le nombre des personnes appartenant à chaque groupe a été emprunté aux recensements de 1910 ou de 1911 pour autant qu'il en existe. Les notices sont rédigées en bon français, à part quelques menues fautes telles que « talent *ordinateur* » (p. 16), « la force *animatrice* d'une culture quelconque » (p. 32), « orthographe *latin* » (incorrection répétée sur chacune des trois cartes). On pourrait aussi contester tel passage du résumé historique; par exemple, à propos de l'Allemagne, il fallait rappeler que l'ancien empire, à forme féodale, fut détruit par les armées de la République française et ne pas se contenter d'indiquer les reconstitutions éphémères de Napoléon Ier. Mais ce sont des chicanes qui ne diminuent en rien le mérite de l'ouvrage : il est bon de l'avoir constamment à la portée de la main et de le consulter souvent. — Ch. B.

— Dans un article publié dans la revue *Scientia* (*le Sens de la guerre mondiale*, numéro de juillet 1918, p. 43-52), M. Ph. Sagnac oppose les deux régimes de la Démocratie et du Despotisme militaire, représentés l'un par les puissances occidentales d'Europe et les États-Unis d'Amérique, l'autre par les États centraux; « d'un côté, la force, la conquête du monde, le matérialisme le plus grossier; de l'autre, le droit, la paix, l'idéalisme, fondés sur ce que nous ont laissé de plus noble et de plus humain la Grèce antique, le Christianisme, la Renaissance italienne et la Révolution française ». M. Sagnac prévoyait dès cette date le triomphe du Droit et de la Justice; ses prévisions ont été réalisées cinq mois après. C. Pf.

— J.-L. de Lanessan. *La civilisation et l'organisation. Leur influence sur la guerre* (Paris, Félix Alcan, in-8°, 62 p.; prix : 2 fr.; extrait de la « Revue anthropologique »). — Il faut distinguer entre l'organisation et la civilisation. La première ne repose que sur les intérêts matériels des hommes qui la créent; la seconde veille à la morale privée et publique : une société civilisée se montre, en toutes circonstances, respectueuse de l'indépendance de toutes les autres sociétés humaines. Dans la guerre qui vient de se terminer, l'Allemagne a représenté l'organisation, l'Entente la civilisation. Généralisant cette idée, M. de Lanessan recherche quelles puissances ont représenté l'organisation et quelles autres la civilisation au cours de l'histoire. Dans la première catégorie, il range Sparte, l'Empire romain, l'Église chré-

Digitized by Google

tienne, la royauté absolue du XVIIe siècle; dans la seconde, Athènes, la République romaine, la Renaissance, l'œuvre des penseurs du XVIIIe siècle, notre Révolution. Il nous donne ainsi une sorte de philosophie de l'histoire à laquelle on peut adresser aisément les mêmes objections qu'à toutes les philosophies de l'histoire tentées jusqu'à nos jours. C. PF.

— Ettore CICCOTTI. *Guerre e civiltà* (Milano, giornale « la Sera », 1918, in-18, 55 p.). — Discours inaugural prononcé à l'Université de Messine par le très distingué professeur et député au début de l'année scolaire 1917-1918. M. Ciccotti y fait, à larges touches, l'histoire de la guerre dans le monde et montre de quelle façon il faut la considérer comme un des facteurs de l'évolution humaine. La guerre de 1914-1918 est, pour lui, une guerre contre la guerre; il en résultera sans doute le triomphe du droit des peuples, entrevu au XVIe siècle par Gentile, au XVIIe siècle par Grotius, sur la brutalité militariste, qui a trouvé sa dernière forme dans le « Kriegsbrauch im Landskriege » allemand. G. BN.

— Émile VANDERVELDE. *Le socialisme contre l'État* (Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1918, in-8°, LVI-174 p.; prix : 3 fr.). — Le livre de M. Vandervelde est un exposé de doctrine dont la rédaction, antérieure à la guerre, n'a été modifiée que sur certains points et par l'addition de quelques observations provoquées par les événements de ces dernières années. L'auteur examine cette opinion très répandue d'après laquelle l'étatisme serait un progrès vers le socialisme, sinon sa réalisation; il le critique en se plaçant au point de vue des théoriciens, notamment de Marx et d'Engels, et le condamne lui-même comme contraire au véritable socialisme. Celui-ci consiste, en effet, dans la transformation de la société en une coopérative économique, par la socialisation des moyens de production. L'opposition est radicale entre ce système et la conception actuelle de l'État qui a pour fonction d'exercer une autorité sur les individus et qui s'attribue des monopoles dans un intérêt fiscal. Il existe pourtant des monopoles d'un autre genre établis dans l'intérêt général et pourvus d'une large autonomie administrative et financière. Nous passons en revue certains d'entre eux qui sont étudiés d'une façon précise et avec une information toujours exacte. On y peut remarquer une tendance à développer dans l'État la fonction de gestion à côté de la fonction d'autorité, à laquelle s'oppose le socialisme. Simple tendance, répond l'auteur, qui, si elle constitue un progrès, ne doit pas dissimuler les inconvénients réels de l'étatisme. Quand même ce progrès serait évident, il faudrait se garder de le considérer comme l'avènement du régime socialiste, qui ne pourra se réaliser que par la lutte contre l'État autoritaire et par l'autonomie toujours plus complète des individus. R. D.

— Le supplément scientifique des *Wissenschaftliche Beihefte*

Digitized by Google

zum deutschen Kolonialblatte contient une étude importante du professeur Éd. MORITZ sur les plus anciennes relations de voyage dans le sud-ouest africain. Il y commente les documents suivants : 1° la Découverte du sud-ouest africain par Jean de Barros ; 2° le *De situ orbis* de Pereira (1510) ; 3° la Description détaillée et particulière de l'Afrique par O. Dapper (Amsterdam, 1670) ; 4° le Voyage des navires *Grundel* (1670) et *Boode* (1677) ; 5° le Voyage de Simon Van Stel (1685) ; 6° un Rapport au gouverneur Joachim von Plettenberg sur les voyages accomplis par Jacob Wikar de Gothenbourg dans la région de l'Orange ; 7° les Notes des missionnaires Christian et Abraham Albrecht (1806-1815) et le Séjour d'Ebner à Warmbad en 1818 ; 8° les Récits du lieutenant de vaisseau Layrle et du commandant Cécille relatifs au voyage de la corvette française *l'Héroïne*.

LA GUERRE.

— *Pages actuelles, 1914-1918;* suite (Paris, Bloud et Gay). — N° 123. Comte Louis DE VOINOVITCH. *Yougoslavie et Autriche* (conférence faite au Collège libre des sciences sociales, 30 janvier 1918). Ch. B.

— ALBERT-PETIT. *La France et la guerre;* t. II, mars 1916-septembre 1917 (Paris, Boissard, 1918, gr. in-8°, 510 p.; prix : 9 fr.). — Nous avons signalé précédemment (*Rev. histor.*, t. CXXIX, p. 144) le tome I de M. Albert-Petit. Le tome II a suivi de près. M. Albert-Petit y a réuni les articles qu'il a publiés dans le *Journal des Débats* depuis la démission du général Galliéni (mars 1916) jusqu'à la chute du ministère Ribot, en septembre 1917. Il les a divisés, cette fois-ci, en tranches chronologiques assez courtes : le printemps de 1916, la fin de la seconde année, deux ans après, le début de la troisième année de guerre, à la veille du troisième hiver, les remaniements du ministère Briand, la fin du ministère Briand, le début du ministère Ribot, la fin de la troisième année, la fin du ministère Ribot. Il s'arrête à l'avènement du cabinet Painlevé qui inaugure une nouvelle phase, celle où les socialistes refusent de participer au gouvernement et reprennent leur rôle d'opposants. En chacune de ces périodes, les articles se rapportant à un même sujet sont groupés : ainsi ceux sur les réformes universitaires, sur les bouilleurs de cru, sur les impôts, sur la politique intérieure. Les passages interdits par la censure ou même les articles entièrement supprimés par elle sont publiés à leur place et ont l'attrait de l'inédit. Tous les articles sont reliés par un récit suivi très clair qui résume les faits, en montre la suite et l'enchaînement : ces entrefilets, imprimés en caractères différents, forment comme un aperçu de l'histoire intérieure de la France pendant la guerre. A ses propres articles et ses résumés, M. Albert-Petit a ajouté de-ci de-là des documents et des pièces officielles, ainsi les

Digitized by Google

lettres adressées par le président de la République, par le généralissime et par M. Lloyd George à l'armée française au début de la troisième année de guerre, les discours des présidents des Chambres aux ouvertures des sessions, les ordres du jour votés, etc. On souhaiterait trouver à une table spéciale des matières l'indication de ces documents. Remercions M. Albert-Petit d'avoir réuni les articles tombés au jour le jour de sa plume; ils méritaient d'être recueillis à la fois pour le fond et pour la forme; ils soutiennent la politique d'union sacrée, tout entière attachée à la défense de la patrie en guerre; ils sont écrits en une belle langue française. C. Pf.

— *Rapports des délégués du gouvernement espagnol sur leurs visites dans les camps des prisonniers français en Allemagne, 1914-1917.* Préface de M. J. Quéñones de Léon, ambassadeur d'Espagne à Paris (Paris, Hachette et Cie, 1918, in-8°, xv-420 p.; prix : 4 fr.). — Ces rapports vont du 17 septembre 1914 au 29 juillet 1917 : on les a distribués d'après la nature des établissements visités : dépôts d'officiers, camps de prisonniers, détachements de travail, détachements agricoles, le travail dans les mines, le travail dans les fabriques et les usines de guerre, les hôpitaux (on a rattaché à ce chapitre ce qui concerne les épidémies dans les camps), les établissements pénitentiaires. Les délégués espagnols disent très simplement, sans enfler la voix, ce qu'ils ont vu, ce qu'on leur a permis de voir. Ils signalent souvent l'insuffisance des locaux, la médiocre qualité de la nourriture, la dureté de certains travaux; nous y voyons aussi que nos soldats ont été soumis en Allemagne à un régime rigoureux et brutal, privés des colis envoyés de France, que, dans la France occupée, ils ont été employés à des travaux militaires, contrairement au droit des gens, et n'ont pu écrire à leurs familles. Nous y lisons des phrases de ce genre pour le camp de Cottbus-Merzdorf : « Le fait de retenir ici de malheureux malades atteints de tuberculose pulmonaire, acceptés par la Commission suisse et qui déjà pourraient profiter du bénéfice de l'internement, rend l'impression très défavorable et pénible. » De ces rapports, on pourrait tirer le plus accablant des réquisitoires contre l'Allemagne. Nous remercions les délégués espagnols du zèle avec lequel ils ont rempli leur mission d'humanité et M. l'ambassadeur d'Espagne des quelques lignes qu'il a mises en tête du volume : « Nous avons », écrit-il, « l'intime et profonde satisfaction d'avoir pu être utiles aux prisonniers français, victimes sacrées du plus glorieux des devoirs. » C. Pf.

— Jean-Jules Dufour. *Dans les camps de représailles.* Préface de René Doumic (Paris, Hachette et Cie, 1918, in-16, vii-248 p.; prix : 4 fr. 55; dans la collection « Mémoires et récits de guerre »). — Bien avant l'armistice, quelques-uns de nos soldats français, tombés prisonniers aux mains des Allemands, avaient été évacués en Suisse ou rapatriés en France, soit qu'ils eussent été considérés comme « grands

Digitized by Google

blessés » ou comme malades, soit qu'ils eussent été faits captifs au début des hostilités. Ces soldats ont pu parler librement, dire tout ce qu'ils ont souffert dans les geôles allemandes, crier à la face du monde l'indigne traitement qui leur a été infligé et aussi leur haine de l'Allemagne. M. Jean-Jules Dufour est l'un d'entre eux. Il a été ramassé sur le champ de bataille non loin de notre frontière, le 25 août 1914, emmené au camp d'Ohrdruf, dans le grand-duché de Saxe-Cobourg-Gotha; il a été traîné dans d'autres camps encore, à Mersebourg, à Langensalza; souvent il a travaillé dans les kommandos, soit à la culture, soit dans des mines de charbon; à deux reprises, il a été envoyé en représailles, une fois sous prétexte que des Allemands capturés au Cameroun étaient internés au Dahomey, l'autre fois parce que des intellectuels teutons prisonniers avaient été expédiés au Maroc. Il fut confiné la première fois dans les marais, l'Ahlen-Falken-Bergen-Moor, sur les bords de l'Ems, la seconde à Ratischki, en Lithuanie, sur le front russe, plus loin encore, à Eckau, en Courlande. Le sort de certains camarades, employés sur le front français à creuser des tranchées, a été encore plus terrible. A la fin de janvier 1917, il tombe malade et en juin il est évacué en Suisse. C'est la liberté! Dans ce volume il raconte très simplement ce qu'il a vu, les souffrances que lui et ses compagnons ont endurées par suite de la nourriture insuffisante, du logement insalubre, du travail excessif, des raffinements de barbarie inventés par leurs bourreaux. M. Doumic écrit fort bien en sa préface : « L'horreur de ce récit dépasserait ce que nos nerfs peuvent supporter, si, au cours de la lecture, nous n'avions pour nous soutenir et nous réconforter le spectacle de l'énergie déployée par ceux-là mêmes qui ont subi ces traitements inouïs sans jamais perdre courage. C'est là ce qui est admirable et qui met à ces lugubres scènes une auréole. » M. J.-J. Dufour est un peintre et un graveur; il a illustré son livre de dessins qui placent directement sous nos yeux certaines de ces scènes; et comment regarder sans frémir la planche représentant, page 163, « le supplice du poteau », cette « nouvelle crucifixion » qui a été infligée dans les geôles allemandes à tant de nos compatriotes. — C. Pf.

— Étienne Giran. *Sous le joug. Placards et avis de l'armée allemande dans les régions envahies* (Paris, Hachette et Cie, [1918], in-8°, 104 p.; prix : 1 fr.). — Au moment du recul des Allemands, les commandants d'étapes donnèrent l'ordre de lacérer les affiches qu'ils avaient placardées sur les murs des villes ou villages occupés; ils savaient bien que ces affiches constituaient contre leur peuple le plus terrible des actes d'accusation. Tout n'a point été détruit; nous avons, dans ce volume, un choix parmi les placards qui ont pu être recueillis; ils sont écrits bien souvent dans le plus pitoyable français et ils attestent un manque absolu d'humanité. Réquisitions, organisation du vol et du pillage, arrestations arbitraires, travaux obligatoires, menaces de mort et de fusillades, transfert de la population valide, voilà ce dont il y est question; voilà ce qu'ont souffert ceux de Noyon, de

Digitized by Google

Chauny, de Ham; on publiera bientôt, je pense, les affiches trouvées à Saint-Quentin, Lille et Douai. L'Allemagne aura au moment de la conclusion de la paix un terrible compte à régler et elle payera.

C. Pf.

— Lieutenant Marc. *Notes d'un pilote disparu, 1916-1917* (Paris, Hachette et Cie, 1918, in-16; prix : 4 fr. 50; dans les « Mémoires et récits de guerre »). — Le lieutenant Marc n'est pas, comme le titre le pourrait faire croire, l'auteur de ces notes; il a simplement mis en ordre, trié et publié les notes manuscrites d'un pilote-aviateur dont le nom ne nous est pas donné. L'escadrille F 00, dont notre pilote faisait partie, fut appelée en mai 1916 — date où commence le volume — dans le secteur de Verdun, qui résistait avec tant de courage aux assauts furibonds de l'ennemi. Elle devait fournir à un corps d'armée les photographies nécessaires, assurer la liaison aérienne entre l'infanterie et le commandement, régler le tir de l'artillerie lourde et de l'artillerie de campagne. Le pilote X. remplit cette triple mission, à travers vents, tempêtes et ouragans, jusqu'à la fin de cette année 1916, que l'histoire a déjà nommée : l'année de Verdun. Au début de 1917, il est appelé à une escadrille de chasse, la N. 705, se composant de douze monoplans : six Spad et six Nieuport, de trois officiers et neuf sous-officiers. Le centre de ses opérations est d'abord Lépinois, à vingt-deux kilomètres au sud-ouest de Soissons; nos aviateurs survolent Noyon, la Fère, Saint-Quentin, Tergnier; ils constatent en mars le « repli méthodique » des Allemands et les abominables dévastations commises par eux. Puis c'est le camp de la Monnette, en Champagne, où l'escadrille assiste à la grande attaque d'avril et où en mai notre pilote est blessé; rétabli, il suit ses camarades en juillet, dans le nord, à Blemschoote, dans un pays plat, « sans joies ». Au début d'août, il attaque encore des avions allemands, descend l'un d'eux, se plaint qu'il ne puisse être porté à son actif, faute d'un témoin sûr; c'est la dernière page du livre. Le 6 août, il part en patrouille et ne rentre pas à son terrain : son Spad est tombé en flammes vers la forêt d'Houthulst.

Les notes qu'il a laissées et qu'une main pieuse a recueillies ont été écrites à la hâte, selon les pensées et l'inspiration du moment. Le pilote écrit sur son papier tout ce qui se présente à son esprit; il se livre souvent à d'amères critiques contre les institutions, les bureaux et les gens de l'arrière; l'éditeur nous apprend qu'il a supprimé un certain nombre de passages de cette nature; la censure en a coupé d'autres; il en reste encore beaucoup et il faut avouer qu'en général ses récriminations paraissent fondées. Mais le livre nous apprend surtout à connaître la vie d'une escadrille, ses occupations quotidiennes, son labeur, son dévouement, ses dangers, ses angoisses quand un camarade manque à l'appel et la mort toujours menaçante. « Il y a une opinion », écrit quelque part l'auteur, « qu'on n'enlèvera jamais aux civils et à bon nombre de militaires : c'est que les aviateurs sont des

Digitized by Google

sortes de danseurs de cordes, un ramassis de cerveaux brûlés, de mécanos. Et qui me croira lorsque j'irai dire que, parmi tous mes amis et camarades de l'aviation du front, je n'ai jamais rencontré que des soldats? » Le pilote X. qui a laissé ces notes a été un excellent soldat de la France. C. Pf.

— Joseph Reinach. *La guerre sur le front occidental. L'année de Verdun; étude stratégique, 1916* (Paris, Fasquelle, 1918, in-16, 355 p. et 6 cartes; prix : 3 fr. 50). — Ce volume comprend cinq chapitres : I. Avant Verdun; II. La bataille d'arrêt de Verdun; III. Le siège de Verdun; IV. L'offensive de la Somme (ce chapitre a déjà paru dans la *Revue historique*, t. CXXVIII); V. Le dégagement de Verdun. Ainsi c'est Verdun qui est le centre de toutes les actions engagées en cette année 1916. C'est pour arrêter l'offensive française que le prince impérial attaque la puissante forteresse meusienne; c'est pour desserrer l'étreinte allemande que les Russes attaquent en Galicie, les Anglais et les Français sur la Somme, les Italiens sur le Carso, les Roumains en Transylvanie. Ces interventions ne sont pas toutes heureuses; mais elles contribuent au salut de la forteresse. L'héroïque résistance de nos soldats combattant dans les circonstances les plus difficiles avait empêché l'ennemi de passer; elle finit par triompher d'un ennemi tenace, courageux, puissamment armé, enivré par la certitude qu'on lui avait inspirée d'une victoire décisive. De « l'enfer de Verdun » avait jailli la victoire. Ce drame effroyable est présenté par M. Reinach avec une remarquable précision; il a vu de près les événements; il était à Verdun aux moments les plus critiques de la grande lutte; il a vu Joffre et Pétain; il a entendu et lu beaucoup de récits. La lecture de son livre est passionnante. Le style rapide, imagé, parfois obscur, lance des éclairs; la pensée s'élève haut et domine tout le champ de bataille, qui s'étend sur l'Europe entière. C'est un des beaux livres qu'a suscités l'épopée de Verdun. — Ch. B.

— Henri Potez. *Villes meurtries de France : Arras* (Bruxelles et Paris, G. Van Oest, 1918, in-16, 62 p., 24 grav.). — Léon Bocquet. *Villes meurtries de France : villes du Nord* (Ibid., 1918, in-16, 64 p., 24 grav.). — Ces élégants volumes sont consacrés à la gloire — je dirais presque à la mémoire — des grandes et petites cités qui imprimaient à la vie urbaine de nos provinces septentrionales un caractère si particulier et que la brutalité allemande a détruites ou dévastées, le plus souvent sans nécessité militaire. Ces villes étaient, à leur manière, des documents d'histoire, d'une très vieille histoire. Les clichés reproduits dans ces volumes sont aussi des documents d'une histoire toute récente et atroce.

M. Potez a parlé d'Arras aves des accents de piété filiale. Non sans un soupçon de préciosité, mais d'une façon très ingénieuse, il a su mélanger les grands souvenirs, les impressions d'art et de poésie. Adam de le Hale et Paul Verlaine, Philippe le Bon et Robespierre,

Digitized by Google

les « places » si douloureusement meurtries, tout cela revit sous sa plume.

M. Bocquet nous mène à Lille, à Douai, à Cambrai, à Valenciennes, à Comines, Hazebrouck, Bailleul, Cassel, Bergues, Dunkerque. Sa tâche était plus compliquée, et il ne faut pas s'étonner si, au lieu de la charmante unité du volume de M. Potez, le sien laisse parfois une impression de décousu. H. Hr.

— Émile Basly. *Le martyre de Lens. Trois années de captivité* (Plon-Nourrit, 1918, in-16, 279 p.; prix : 4 fr. 50). — Ces souvenirs de guerre du député-maire de Lens parurent d'abord dans le *Petit Parisien*. De là le ton et le style de feuilleton qui étonnent dans un récit aussi douloureux. On s'y fait cependant et ce récit si vivant et si varié se lit comme un roman très captivant. Il a donc de réels mérites littéraires, quoi qu'en disent les premières lignes et la préface. Certains lecteurs de caractère plus grave y trouveront même un peu trop de littérature et d'amusement railleur. La préface nous prévient aussi de ne pas chercher dans le livre d'ordre chronologique. Car la mémoire de l'auteur « a désormais de grands trous d'ombre ». Il est, « d'autre part, revenu d'exil sans un papier » et il ne se souvient plus des « noms réels de certaines gens, pourtant familiers », ni des « dates exactes de faits importants. Au plus fort de mes épreuves, je ne savais plus quel jour, quel mois nous étions ». La seule date qu'on trouvera est celle du 10 avril 1917, où fut décidé le départ de Lens. Partis le lendemain, après une nuit infernale, les pauvres évacués, déjà exténués, durent faire encore douze kilomètres dans la neige et sous les obus jusqu'à Hénin-Liétard, puis encore six jusqu'à Dourges, où on les embarqua dans de puants wagons à bestiaux : « Nous étions soixante à quatre-vingts personnes, serrées, nous écrasant les unes les autres. Des enfants se débattaient à demi étouffés; des vieillards, des malades gémissaient interminablement. Un soldat en armes nous empêcha, pendant ces vingt-sept heures, de sortir même une seule fois du wagon. » Rien d'étonnant si « une jeune femme, avec un petit dans ses bras », devint folle. Ils restèrent un an à Havelange, en Belgique, avant d'être rapatriés. Th. Sch.

— Capitaine Thobie. *La prise de Carency par le pic et par la mine* (Paris, Berger-Levrault, in-8°, VII-243 p., 87 grav. et 3 pl.; prix : 10 fr.). — Nos victoires de la Marne et de l'Yser ont arrêté à tout jamais le flot germanique, et aux combats de rase campagne a succédé la guerre de siège. Le facteur *travail* a remplacé partiellement le facteur *surprise*, et chaque bataille a exigé désormais plusieurs mois de préparation. Dans la première partie de son ouvrage, M. Thobie décrit l'organisation d'un secteur, son aménagement, son entretien. Il nous initie à la pose des barbelés, des chevaux de frise, des caillebottis, à l'ouverture des boyaux, à la construction des abris, comme au creusement des sapes, à la guerre des mines, au lancement des grenades, des torpilles, des crapouillots.

Digitized by Google

La seconde partie de l'ouvrage est consacrée à l'attaque et à la reprise de Carency, village artésien évangélisé par saint Aignan et qui tirait sa célébrité d'une fontaine dite miraculeuse. On assiste à toutes les phases de l'opération qui nous valut le beau succès du 12 mai 1915. Il y a sans doute des ombres au tableau; mais quels qu'aient été les sacrifices, Carency put être coupé d'Ablain-Saint-Nazaire, et l'on put assister à « l'apothéose de la liaison des armes qui furent toutes habilement utilisées avec tous leurs moyens d'action ». A la lecture de ces pages émouvantes, on s'inclinera devant les exploits des soldats de la 70e et 77e divisions, et l'on saluera la victoire de leur chef, cet entraîneur et ce tacticien qui a nom Fayolle.

Ch. D.

— Jean SAISON. *D'Alsace à la Cerna*. Notes et impressions d'un officier de l'armée d'Orient, octobre 1915-août 1916 (Paris, Plon-Nourrit, 1918, in-16, 325 p., 2 cartes). — Voici le premier récit complet de la lamentable campagne d'Orient en 1915, si brillamment vengée et si largement réparée en 1918. Ce récit n'est pas seulement complet; il est intelligent, il est vif, il est coloré. Peu de carnets de route militaires nous ont intéressé davantage. Visiblement, celui-ci n'a pas été arrangé après coup.

La 57e division, à laquelle appartient l'auteur, se recrute en Franche-Comté, dans le Jura, dans les pays de Belfort et de Montbéliard et dans le Bugey; elle cantonnait en Alsace, après de durs combats autour de l'Hartmannsweilerkopf et du Sudel (sobre et juste évocation de leurs paysages glacés, pages 6 et 7), lorsqu'elle reçut l'ordre de gagner le camp de la Valbonne, près de Lyon, pour se préparer à une campagne d'hiver en Macédoine : il s'agissait de voler au secours de l'héroïque Serbie accablée. Il sembla bien, d'abord, que l'intervention se produisait trop tard; mais l'auteur, malgré la lucidité de son jugement, ne s'attarde pas aux considérations d'ordre général, soit diplomatiques (pages 15 et 16), soit militaires (pages 17 et 26); et il se borne à enregistrer, avec la précision d'un film, les aspects successifs et mouvants de la guerre; pourtant il se révèle presque un poète quand il décrit l'arrivée dans la mer orientale et les Cyclades rocailleuses dorées par le soleil (page 19). Voici la rade de Salonique, le camp de Zeitenlik (chap. II) et le premier contact avec l'ennemi (chap. III). L'impression est pessimiste : sans vouloir être un « prophète de malheur », M. Saison espère que l'affaire se terminera par un simple échec (page 30). Pourtant, après l'avance hasardeuse vers Prilep (avec la seule carte autrichienne au 200.000e, fort inexacte) en octobre 1915, l'essai d'offensive Sarrail (chap. IV, p. 62 à 96), la retraite de Krivolak de novembre à la Noël (chap. V, VI et VII) et l'immobilisation prolongée à Salonique dans l'attente muette d'une ruée austro-germano-bulgare favorisée par la traîtrise du gouvernement de Constantin, après un été torride vécu en 1916 dans l'accablement d'une situation en apparence sans issue, l'illumination de la

Digitized by Google

victoire devait, en 1918, survenir. N'est-ce pas en Macédoine qu'a commencé de crouler la coalition ennemie? Raison de plus pour rendre hommage à l'effort ingrat et obscur du corps expéditionnaire de 1915, qui, même sans illusions, n'a pas désespéré.

On trouvera dans ce bon livre maint tableau balkanique. Les sites, le climat, les scènes religieuses et populaires y revivent avec précision et avec couleur. On relira aussi avec émotion cette parole d'une Alsacienne en juillet 1911 : « Quand tu reviendras chez nous, tu ne seras plus en Allemagne. » Elle s'est réalisée. R. L.-G.

— Contre-amiral DEGOUY. *Attaquons-les donc chez eux!* (Paris, Chapelot, 1918, in-8°, 160 p.). — Une étude vive, ardente et précise, toute dominée par cette conviction que « c'est toujours la même chose : sous le mouvant rideau des faits tactiques, dont l'aspect varie avec le progrès des engins, le fond stratégique reste invariable, immuable » — donc que l'histoire peut être utile — donc qu'elle doit être utilisée. Le sera-t-elle jamais? Cela dépendra de l'opinion qui, en dernière analyse, mène le jeu, même à la guerre. Du moins, l'amiral Degouy aura-t-il fait ce qu'il aura pu pour éclairer cette opinion, et il l'aura fait comme le peut un témoin « qui est allé voir »: J. T.

— Bernard FRANCK. *Dix-neuf histoires de sous-marins.* Préface de Claude FARRÈRE (Paris, Payot et Cie, 1918, in-8°, 324 p.). — Ce sont en effet des histoires amusantes, très amusantes; mais elles laissent aussi entendre qu'elles sont parfois de l'histoire, et l'on ne sait jamais si ce qu'on lit est « de l'histoire » ou « des histoires ». Ce genre fait fureur en ce moment; c'est un peu dommage. J. T.

— François-Louis BERTRAND. *Une voix dans la mêlée.* Poèmes de guerre (Paris, H. Didier, 1918, in-12, 157 p.; prix : 4 fr. 50). — C'est un volume de vers dont il faut louer le charme, le rythme musical, les strophes à la coupe variée. Mais nous devons surtout le considérer comme un document d'histoire. Il a pour auteur un combattant, blessé deux fois, un officier qui a vu nos soldats et la bataille de près. Les vers ont été composés à Verdun, au fort de Douaumont, dans la forêt de Coucy, sur le front de Picardie; ils nous apportent, en une belle forme, des impressions vécues; quelques-uns d'entre eux seront cités par les futurs historiens de la grande guerre. C. PF.

— M. Herman H. B. MEYER, bibliothécaire en chef de la bibliothèque du Congrès américain, vient de faire paraître un catalogue des publications relatives à la guerre : *A check list of the literature and other material in the library of Congress on the european war* (Washington, Government printing office, 1918, in-8°, 293 p.). Ce catalogue contient les divisions suivantes : I. Livres et pamphlets sur la guerre. II. Périodiques et, dans ce nombre, les journaux des camps et des tranchées (il n'y a guère que des journaux français : 107 contre 2 anglais; on est surpris de trouver dans cette liste la trop fameuse Gazette des *Ardennes*). III. Placards et affiches (les affiches en couleur

Digitized by Google

sont distinguées par le terme technique de « posters »). IV. Estampes : *a)* affiches coloriées (pour le recrutement, bons de la défense, appels à l'entr'aide et à la prévoyance sociales, etc.); *b)* affiches illustrées et cartes postales (Forain et Ramaekers occupent une place d'honneur); *c)* photographies, vues panoramiques et stéréoscopiques. V. Musique (ici les œuvres allemandes sont très nombreuses). Les notices bibliographiques ont été réduites au strict nécessaire; si l'on indique toujours le lieu d'origine et la date, par contre le nom des éditeurs, le format, le nombre des pages ne sont pas indiqués; mais la cote, toujours marquée en regard de chaque mention, permet, au moins à ceux qui peuvent fréquenter l'admirable bibliothèque du Congrès, de trouver l'article demandé et de compléter les indications utiles.

Ch. B.

— Le Cercle de la librairie a mis en vente le tome II de son *Catalogue des publications sur la guerre;* il se rapporte à l'année 1916. Il est divisé en six parties : 1° livres; 2° estampes; 3° albums illustrés (imageries); 4° journaux et revues; 5° journaux du front et des tranchées; 6° œuvres musicales (in-8°; prix : 1 fr.). Le tome I contenait les publications parues en 1914-1915.

— La collection de tous imprimés relatifs à la guerre, qu'avait commencée M. Henri Leblanc, a été donnée à l'État le 4 août 1918. Le catalogue en a été édité chez Émile-Paul. Il comprend actuellement quatre volumes publiés sous le titre : *la Grande Guerre, iconographie, bibliographie, documents divers.* — Le tome I contient les estampes, affiches illustrées, imageries, vignettes, cartes postales, médailles, bons de monnaie, timbres, etc., du 1er août 1914 au 31 décembre 1915; les tomes II, III et IV les ouvrages français et étrangers, brochures, publications fasciculaires, périodiques, articles de revues, compositions musicales, cartes géographiques et affiches-texte, du 1er août 1914 au 31 mars 1916 (chacun de ces trois premiers volumes est en vente au prix de 12 francs; le tome IV au prix de 15 francs). Un tome V (deuxième partie de la série iconographique) paraîtra prochainement et sera suivi du répertoire méthodique de la presse quotidienne française.

Histoire d'Alsace-Lorraine.

— *1648-1918. L'Alsace et la Lorraine veulent et doivent rester françaises. Études historiques. Documents. Protestations. Conférences. Discours* (Paris, Fischbacher, 1918, in-4°, 106 p.). — Chef-d'œuvre de typographie, paru au lendemain de l'armistice qui annonce la délivrance de nos deux provinces. Il est justement dédié à la mémoire du Dr Émile Küss, député du Bas-Rhin à l'Assemblée de Bordeaux, mort le 1er mars 1871, le jour même où l'Assemblée ratifia les préliminaires de Versailles. Dans un avant-propos, M. Paul Labbé rappelle la grande séance tenue à la Sorbonne, le 1er mars 1918,

Digitized by Google

pour commémorer la protestation des députés alsaciens-lorrains à Bordeaux. M. Jacques FLACH, dans une introduction, montre que l'Alsace-Lorraine est restée attachée de façon inébranlable à la France; si l'on a pu l'en détacher matériellement, l'union morale a toujours continué. M. J.-V. FRIEDEL examine les « prétentions des Allemands sur l'Alsace et la Lorraine » et prouve sur quel fondement fragile elles reposent; une carte nous met sous les yeux le morcellement extrême de l'Alsace en 1648 et l'enchevêtrement des territoires évêchois et lorrains en 1766 : ces contrées devaient trouver leur unité dans le sein de l'unité française. M. FLACH, qu'on a plaisir à retrouver, expose comment s'est fait « le retour de l'Alsace à la France sous Louis XIV ». Le traité de Munster a bien cédé à la France l'Alsace tout entière; les mots landgraviat de Haute-Alsace et de Basse-Alsace se doivent entendre au sens géographique; le fameux paragraphe sur l'immédiateté des seigneuries, de Strasbourg et de la Décapole n'est qu'une *déclaration* qui ne saurait aller contre les *clauses* essentielles et explicites du traité. M. Rod. REUSS a écrit un chapitre tout à fait charmant sous le titre « 1648-1789-1848 ». Ce sont les trois étapes de la réunion de l'Alsace avec la France : en 1789, les Alsaciens ont cimenté par leurs serments leur union avec la France, et la Révolution de février 1848 « marque l'absorption définitive des populations alsaciennes dans la nationalité française ». M. Reuss rappelle ses souvenirs d'enfance, la plantation solennelle des arbres de la Liberté à Strasbourg le 16 avril 1848, la pose de la première pierre du monument en commémoration du deux-centième anniversaire de la réunion, le 24 octobre. On reproduit une planche de l'*Illustration* représentant cette seconde scène et aussi le dessin du monument qui ne fut jamais élevé, œuvre de Philippe Grass, l'auteur de la statue de Kléber. M. Reuss souhaite, et nous souhaitons avec lui, que ce monument soit exécuté, maintenant que la France a repris possession de Strasbourg[1]. — La fin du volume est occupée par des documents connus : les déclarations de Bordeaux du 17 février et du 1er mars 1871, le discours de Teutsch au Reichstag du 18 février 1874, celui de Jacques Preiss le 7 mai 1897, la proclamation du général Joffre à l'entrée des troupes françaises à Mulhouse le 8 août 1914, le discours prononcé par M. Jules Siegfried à l'ouverture de la session ordinaire du Parlement français le 8 janvier 1918, tous les discours qui ont été prononcés en Sorbonne le 1er mars 1918 à la séance dont il vient d'être question, et, le même jour, au théâtre de Bordeaux et à Nancy. En résumé, en ce volume sont réunis tous les documents de la protestation continue de l'Alsace-Lorraine contre l'annexion à l'Allemagne.

Outre les planches que nous avons déjà signalées, mentionnons encore

1. On donne en note le discours prononcé à Colmar le 22 octobre, veille des fêtes de Strasbourg, par le représentant du peuple, Ignace Chauffour; il est tout vibrant de patriotisme français et d'esprit républicain.

Digitized by Google

une carte de l'Alsace-Lorraine portant ce verset : « Tu ne convoiteras point la maison de ton prochain », une reproduction en phototypie de la lettre adressée par Guillaume Ier à l'impératrice Eugénie le 26 octobre 1870 et publiée par la *Revue historique* (no de mars-avril 1918), un portrait d'Émile Küss, d'après un tableau de Théophile Schuler, et un autre tableau de Schuler, « le Renard prussien pêchant dans les ruines du Temple-Neuf et de la bibliothèque », incendiés dans la nuit du 24 août 1870; l'artiste a lui-même détruit plus tard cette œuvre.

C. Pf.

— Paul Pilant. *Essai sur le sentiment français en Alsace-Lorraine. Comment il s'est formé. Comment il s'est maintenu* (Paris, Bossard, 1918, in-16, 136 p.; prix : 3 fr.). — La brochure est bien écrite, de lecture agréable. L'auteur connaît un grand nombre de brochures sur l'Alsace et aussi les articles de journaux consacrés à notre province. Il est bien renseigné sur les principaux incidents qui se sont produits dans le pays depuis 1871. Sur le passé de la province, sur son assimilation à la France, il répète, à côté de choses tout à fait excellentes, des erreurs qu'il emprunte à d'autres. La phrase citée page 31 n'est pas de Schmettau; elle est tirée d'un pamphlet anonyme publié vers 1710 et dont l'auteur, un Prussien, engageait la coalition à enlever à la France non l'Alsace, qui serait revenue à l'Autriche, mais la Franche-Comté, qui se serait ajoutée à la Prusse, installée par droit d'héritage à Neuchâtel et dans le comté de Valengin. Il est tout à fait inexact de dire : « Le Roi Très Chrétien fit déclarer par ses ministres que la révocation de l'Édit de Nantes n'était pas applicable à l'Alsace. » La vérité est que l'Édit de Nantes n'a pas été appliqué en Alsace par une stipulation expresse du traité de Munster et que jusqu'en 1789 aucun protestant n'eut le droit d'habiter dans les États catholiques de l'Alsace. M. Pilant connaît du reste mal la situation religieuse de l'Alsace puisqu'il écrit page 46 : « L'Alsace, allemande de langue et protestante de religion. » La grande majorité des Alsaciens est demeurée fidèle à la foi catholique; au recensement du 2 décembre 1895, l'Alsace comptait encore 790,792 catholiques contre 295,747 protestants! Supprimons ces erreurs et nous aurons un bon ouvrage; l'auteur a en particulier recueilli les témoignages d'Allemands obligés de reconnaître, devant l'évidence des faits, que l'Alsace était devenue bien française.

C. Pf.

— Nous signalons à nos lecteurs une série de brochures de propagande sur l'Alsace-Lorraine qu'il y a intérêt à répandre : Camille Jullian. *L'Alsace française*. Lettres à un ami du front, 1er octobre 1917 (édition du *Journal du soldat*, in-8°, 8 p.). Les Alsaciens parlent un dialecte allemand, mais les cœurs sont bien français; la race et l'histoire rattachent l'Alsace à la France. — Albert de Dietrich. *Lorraine-Alsace. Terre promise* (in-12, 47 p., planches). L'auteur, arrière-petit-fils du maire de Strasbourg, chez qui Rouget de l'Isle chanta pour la première fois la *Marseillaise*, résume environ vingt conférences qu'il a faites en

Digitized by Google

Écosse en janvier-février 1918. Il rappelle brièvement l'histoire de l'Alsace, dit les raisons profondes de l'attachement des Alsaciens-Lorrains à la France, montre l'importance de l'Alsace au point de vue économique, surtout par suite de la découverte des mines de potasse, repousse l'idée d'un plébiscite des habitants des deux provinces après la guerre victorieuse de la France. Lire, page 84, *in fine*, 20 avril *1792* au lieu de *1790*. — C. Bouglé. *L'A B C de la question d'Alsace-Lorraine* (Paris, Berger-Levrault, 11 p.). Très net exposé où il est prouvé que l'Alsace-Lorraine n'est pas la cause de la guerre de 1914, qu'elle n'est pas l'unique obstacle à la paix, mais que le retour de l'Alsace-Lorraine à la France est une des conditions de la paix comme la délivrance des Tchéco-Slovaques, des Yougoslaves, de la Pologne. La question d'Alsace-Lorraine n'est pas seulement pour nous une question d'intérêt national, c'est une question de droit universel[1]. — Jean Breton. *Trois jours en Alsace libérée* (11 p.; extrait de la *Revue France*). Très jolie description de l'Alsace que le voyageur aborde par la nouvelle route menant du ballon d'Alsace à Sewen; il voit au pays les habitants qui viennent de célébrer le quatrième anniversaire de la délivrance et la distribution des prix à l'école; il nous dépeint les camps des Américains installés dans ce secteur et prêts à marcher de l'avant. — Jules Roche. *L'Alsace-Lorraine terre française* (Paris, Payot et Cie, 1918, in-12, 61 p.; prix : 1 fr.). Des citations de César, une ancienne traduction française du traité de Munster où les noms de lieux sont en partie estropiés, les protestations des députés alsaciens-lorrains à Bordeaux. Il faut lire, p. 21, *in fine*, *Elbe* au lieu d'*Escaut;* p. 31, *Brisach* au lieu de *Brise;* p. 32, Ferdinand III, roi de *Bohême* au lieu de roi de *Bavière*. — *L'annexion de l'Alsace-Lorraine et la désannexion* (éditions d'Alsace-Lorraine, 40, rue de Reuilly, in-8°, 91 p.). L'auteur anonyme connaît bien l'histoire. Laissons seulement de côté la citation de la p. 8 qui n'est certainement pas de Schwettau. Nous avons bien d'autres arguments à invoquer! On insiste surtout sur la période de 1871 à 1914; les trois affaires des usines de Graffenstaden, du Souvenir alsacien-lorrain et de Saverne sont traitées à fond. Le lecteur trouvera aussi une série de renseignements sur les souffrances des Alsaciens-Lorrains pendant la guerre actuelle. — *Notre Alsace et notre Lorraine*, dans la collection « l'Hommage français » (Bloud et Gay, 1918, in-8°, 47 p.). La brochure contient les allocutions prononcées à

1. Mentionnons aussi de M. Bouglé une conférence faite à une ambulance américaine en Lorraine : *Dans le secteur de Jeanne d'Arc* (Paris, Attinger frères, 24 p.); il signale l'importance géographique de la Meuse, parle des anciens conciles tenus non loin de ses bords, celui de Savonnières de 859, des entrevues entre les rois de France et les souverains allemands dans la vallée de Quatre-Vaux (ce qui est dit sur celle de 1299 devra être corrigé; lisez : Philippe le Bel vient donner sa sœur en mariage à Rodolphe, fils aîné d'Albert d'Autriche, et nous ne voudrions pas discuter ici le fameux texte de Guillaume de Nangis), et il évoque très agréablement le souvenir de Domremy et de Jeanne d'Arc.

Digitized by Google

la Sorbonne en une séance tenue à la glorification de l'Alsace-Lorraine en décembre 1917, présidée par M. BIENVENU-MARTIN, et à laquelle assistait M. PACHITCH, président du Conseil des ministres en Serbie. M. l'ambassadeur BOMPARD a traité de « l'âme française de la Lorraine ». Il a rappelé les relations entre le duché et la France de plus en plus étroites à partir du XIVe siècle, leur union au cours du XVIIIe siècle, le charme tout français de la place Stanislas. Il a dit aussi l'entrée du roi de France Henri II à Metz en 1552, évoqué les littérateurs, les artistes, les généraux, les hommes d'État que Metz donna à la France, montré l'opposition irréductible que Mgr Dupont des Loges, Antoine, le chanoine Collin et le lieutenant Jean ont faite à l'Allemagne. En un langage concis, nerveux, M. Charles ANDLER a parlé de « la tradition française de l'Alsace », de l'art français qui, au moyen âge, s'épanouit en l'admirable cathédrale, de la réunion à la France de Strasbourg et de Mulhouse, de la fusion de l'Alsace dans la France le jour où, par la France de la Révolution, l'Alsace a été républicaine : « N'ayant pas fait sa Révolution, l'Allemagne n'a pu comprendre l'Alsace, fille de la Révolution. Voilà pourquoi l'Alsace, par delà la ligne bleue des Vosges, n'a pas cessé de chercher du regard et de l'âme la France républicaine et révolutionnaire. S'il y a encore un droit des peuples, s'il y a au monde une liberté, c'est à cette France que, républicaine, l'Alsace reviendra. » Enfin, M. l'abbé WETTERLÉ s'est élevé avec éloquence contre l'idée d'un plébiscite qui serait comme une sanction de l'attentat de 1871 ; après la guerre, la France viendra simplement prendre place au foyer des Alsaciens-Lorrains où elle était attendue. — Les deux dernières brochures sont dues à des Américains. Déjà, avant l'entrée en guerre des États-Unis, M. WHITNEY-WARREN réclamait la restitution à la France de l'Alsace-Lorraine (cf. *Rev. histor.*, t. CXXVIII, p. 374). Dans une conférence faite le 13 janvier 1918 au Musée social à l'une des œuvres en faveur des Alsaciens-Lorrains et publiée sous le titre : *l'Alsace-Lorraine image du droit* (Paris, 18, rue Serpente, in-8°, 8 p.), il déclare que l'Amérique ne déposera pas les armes avant réparation du crime de 1871. « Au « Jamais » de l'orgueil allemand nous opposerons, jusqu'à l'épuisement de notre dernière goutte de sang et de nos dernières ressources, le strict et loyal « Jamais » de nos consciences, décidées à s'appuyer sur une irrésistible force pour que vous, Alsaciens et Lorrains, vous couliez des jours heureux sur le sol redevenu français de votre patrie. » — M. Herbert Adams GIBBONS, qui a fait toute une série de conférences aux soldats des camps américains, publie de son côté : *la Question d'Alsace-Lorraine en 1918 comme un Américain la voit* (in-8°, 31 p.), avec la date : Paris, 1er février 1918. Il prouve d'abord qu'en 1914 ni la France ni l'Alsace-Lorraine ne désiraient la guerre, mais que cette guerre déchaînée par l'Allemagne a posé devant le monde la question d'Alsace-Lorraine; le retour de ces deux provinces à la France est une question d'honneur, de justice et de patriotisme. Tous les Alliés ont

Digitized by Google

intérêt à ce retour qui sera le symbole visible de leur commune victoire; mais le Droit et la Justice l'exigent aussi. Les deux provinces sont dans l'empire germanique contre leur gré et elles veulent être rendues à la France. L'auteur a visité à deux reprises le coin de l'Alsace qui a été libéré et il y a vu, « dans la lueur incertaine et tragique du présent », les preuves évidentes de loyauté, d'affection et de dévouement à la France. Les mailles du raisonnement sont serrées et la conclusion se dégage d'elle-même. Remercions profondément MM. Whitney-Warren et Gibbons de se déclarer avec une si grande netteté; merci au nom de la France; merci au nom de l'Alsace-Lorraine!

C. Pf.

— Henri Welschinger. *La protestation de l'Alsace-Lorraine le 17 février et le 1er mars à Bordeaux.* Nouvelle édition considérablement augmentée (Paris, Berger-Levrault, in-12, xxiii-125 p. avec carte, fac-similé et gravures; prix : 3 fr.). — Dans les premiers jours de mai 1914, M. Welschinger a publié le texte de la déclaration faite par les députés de l'Alsace et de la Lorraine, le 17 février 1871, aussitôt après la constitution de l'Assemblée nationale de Bordeaux, et proclamant d'avance nulle et non avenue toute cession à l'Allemagne de ces provinces. Il y a ajouté la protestation de ces mêmes députés, le 1er mars, lorsque l'Assemblée eut ratifié les préliminaires de Versailles; il a reproduit un fac-similé de l'original de ces documents. Nul à ce moment ne pouvait caresser l'espoir que bientôt l'Alsace-Lorraine ferait retour à la France; aujourd'hui que la libération des deux provinces est devenue une réalité M. Welschinger été bien inspiré en donnant une nouvelle édition de sa publication. Il y a ajouté une éloquente préface où il rappelle les engagements pris par nos Alliés de nous restituer le pays perdu et toute une série de documents complémentaires : les rapports de députés sur les élections de février 1871 dans le Bas-Rhin, le Haut-Rhin, la Meurthe et la Moselle, les discours prononcés lors des obsèques de Hüss, maire de Strasbourg et député du Bas-Rhin, mort à Bordeaux de l'abandon de l'Alsace par la France, les préliminaires de paix de Versailles et quelques articles du traité de Francfort, le discours prononcé par M. Teutsch au Reichstag le 18 février 1874, un discours de Jacques Preiss à la même Assemblée le 7 mai 1897 maintenant la protestation de l'Alsace-Lorraine contre la conquête allemande, enfin le discours prononcé à la Sorbonne le 1er mars 1918 par M. Henri Welschinger lui-même dans l'émouvante séance où fut commémorée la solennelle protestation du 1er mars 1871. Tout Français voudra avoir réunis sous la main ces textes précieux. C. Pf.

— André Fribourg. *Le poing allemand en Lorraine et en Alsace, 1871, 1914, 1918* (Paris, H. Floury, gr. in-4°, 223 p.; prix : 4 fr.). — Nouvelle édition du volume intitulé : *les Martyrs d'Alsace et de la Lorraine d'après les débats des conseils de guerre allemands* (déjà signalé par nous : *Rev. histor.*, t. CXXIV, p. 165). L'auteur y a

Digitized by Google

joint une première partie : la préparation au martyre, où il réédite les déclarations des députés alsaciens-lorrains à l'Assemblée de Bordeaux le 17 février 1871, leur protestation du 1er mars, le discours de Teutsch au Reichstag le 18 février 1874, celui de Jacques Preiss du 7 mai 1897 et où il fait une courte histoire de l'Alsace-Lorraine pendant la période de 1871 à 1914. Puis nous trouvons ici comme précédemment la liste des victimes de la persécution allemande en Alsace-Lorraine groupées en diverses catégories : les femmes, les enfants, le clergé, les fonctionnaires, les maires et les hommes politiques, les bourgeois, les ouvriers, les paysans, les soldats ; seulement des exemples nouveaux ont été ajoutés à ceux précédemment donnés ; la liste de ces martyrs a été tenue à jour, autant du moins qu'on le pouvait faire à l'aide des journaux allemands, car l'on sait que, dans les derniers temps, les arrêts des conseils de guerre n'étaient plus publiés que de façon exceptionnelle. Dans le groupe des bourgeois, on a distingué les industriels, les commerçants, les rentiers, les petits métiers, etc. M. Fribourg conclut avec raison : « Aujourd'hui, grâce à ces souffrances innombrables que nous avons essayé de décrire d'après les seuls documents allemands, la Lorraine et l'Alsace sont devenues pour le monde entier un symbole. » Il a laissé de côté avec raison les listes des déserteurs alsaciens-lorrains publiées dans les précédentes éditions ; ces listes sont données plus complètes dans l'ouvrage de Florent-Matter (cf. *Rev. histor.*, t. CXXVIII, p. 371). Mais on aurait aimé à la fin un index alphabétique de tous les Alsaciens et Lorrains cités dans le volume et qui ont été dans la *Reichsland* des martyrs de la cause française. C. Pf.

— Pour fêter à sa manière l'entrée des troupes françaises à Strasbourg, le *Journal d'Alsace-Lorraine* (supprimé depuis le 31 juillet 1914) a réédité dans le numéro 1 de sa nouvelle série, 21 novembre 1918, le fac-similé de la *Marseillaise*, paroles et musique écrites de la main même de Rouget de l'Isle, d'après l'original demeuré en la possession de M. René Bian de Sentheim. — Ch. B.

Histoire de France.

— M. Jacques Soyer nous adresse deux brochures qui sont extraites du « Bulletin de la Société archéologique de l'Orléanais », t. XVIII. La première a pour titre : *le « Columnae vicus » et l' « ager columnensis » à l'époque mérovingienne*. Ce *vicus* et cet *ager* sont mentionnés dans une charte de l'abbé de Saint-Aignan d'Orléans, 27 juin 651, en faveur de l'église Notre-Dame de Fleury-sur-Loire ; c'est dans ce *vicus, apud Columnam*, que Clodomir fit mettre à mort et jeter dans un puits Sigismond, roi des Burgondes, en l'an 523. Le nom de *columna* a survécu dans celui de la commune de Saint-Péravy-la-Colombe, canton de Patay, et probablement à cet endroit s'élevait la colonne qui marquait la limite des deux cités gallo-romaines de

Digitized by Google

Chartres et d'Orléans. Discussion bien conduite. — La seconde étude est intitulée : *Un acte de vandalisme dans le département du Loiret en l'an II*. Il s'agit d'une pyramide indiquant l'emplacement où la méridienne de France coupe la route d'Orléans à Paris sur le territoire de la commune de Manchecourt. La pyramide, prise pour un emblème féodal, fut renversée par la société populaire de cette commune, en nivôse an II, mais rétablie en l'an III par le service des ponts et chaussées. C. Pf.

— Jean Lesquier. *Les études de M. Haskins sur les institutions normandes, de Guillaume le Conquérant au XIIIe siècle* (Caen, Delesques, 1918, in-8°; extrait du « Bulletin de la Société des Antiquaires de Normandie », t. XXXII, 1917, p. 61-241). — M. Lesquier a eu l'heureuse idée, dont il faut le remercier, de donner au public français une sorte de traduction abrégée des principales études publiées par M. Charles Haskins sur les institutions normandes dans l'*English historical review* et dans l'*American historical review*. Le recueil que M. Haskins en a lui-même récemment fait paraître (voir *Rev. histor.*, t. CXXIX, p. 96-99) compte près de 400 pages très compactes; celui de M. Lesquier en renferme moitié moins : c'est dire que non seulement beaucoup de textes et de notes, mais quantité de détails importants ont dû être exclus du volume français. Et nous devons dire que nous le regrettons. Nous souhaiterions, pour notre part, qu'une traduction intégrale pût être donnée des deux ouvrages que le savant historien américain a consacrés à l'histoire des Normands et de la Normandie; la Société des Antiquaires de Normandie, dans le *Bulletin* de laquelle l'adaptation de M. Lesquier a été accueillie, s'honorerait en prenant l'initiative d'une telle publication. L. H.

— Maurice Dussarp. *La contribution patriotique de 1789. Le registre des dons à Dax* (Dax, impr. Lebèque, 1918, in-8°, 45 p.; extrait du « Bulletin de la Société de Borda »). — Le décret du 6 octobre 1789 prescrivait la levée d'une « contribution extraordinaire et patriotique » égale au quart du revenu de chaque citoyen, et l'Assemblée nationale « pleine de confiance dans les sentiments d'honneur de la nation française » interdisait en même temps toute recherche contradictoire sur la libre déclaration des citoyens. Ce sont les résultats de ce décret pour la ville de Dax que nous fait connaître la brochure de M. Dussarp; les éléments de cette étude intéressante et précise lui ont été fournis par la découverte, dans les combles de la mairie, du registre original des déclarations faites par les habitants, registre dressé par le greffier Lubet. Ces déclarations donnent un total de 61,916 livres; mais, à la date du 31 décembre 1790, 34,000 livres seulement étaient encaissées. Ce qui attire surtout l'attention, ce ne sont pas les sommes elles-mêmes, forcément assez modestes dans la petite ville épiscopale, mais les formules de déclaration, philosophiques et patriotiques chez la plupart des riches, enthousiastes parfois chez les pauvres gens, alors que la moyenne et petite bourgeoisie marque

Digitized by Google

une certaine retenue. L'évêque de Dax, Mgr Le Quien de la Neuville, est le plus gros souscripteur avec 6,000 livres; l'ancien maire, Castera, donne 2,000; le maire en exercice, J.-B. de Laurens-Hercular, 1,500 livres; le chanoine Planté 1,100 livres, etc. Les plus modestes contributions, celles du cordonnier Martin, du tourneur Cazaux, du boutonnier Molas, sont de trois livres. Presque la totalité des versements se fait en assignats; en espèces sonnantes, il n'est rentré que 688 livres; plusieurs se sont acquittés en apportant leur argenterie, estimée à 2,395 livres. De pareilles petites monographies, soigneusement documentées, ne sauraient être assez encouragées et nous remercions M. Dussarp d'avoir si copieusement analysé le vieux registre heureusement retrouvé par lui. R.

— F. Uzureau. *Andegaviana;* 18e série (Angers et Paris, Picard, 1916, in-8°, 537 p.). — Nous sommes quelque peu en retard, cette fois, pour signaler la nouvelle série de glanes angevines que M. l'abbé Uzureau a mis au jour, il y a deux ans déjà, et dans laquelle nous rencontrons beaucoup des rubriques accoutumées qui s'espacent surtout du XVIIe au XIXe siècle. Parmi les études que renferme ce volume, nous mentionnerons celle sur Michel Le Pelletier, évêque d'Angers (1660-1706); celle sur le clergé constitutionnel dans cette ville, de 1791 à 1802; celle sur les écoles secondaires à Angers pendant le Consulat et l'Empire. A l'époque révolutionnaire se rattachent encore *les Carriers d'Angers en 1790; la Pacification d'Hédouville (1799-1800); Un délégué de Hentz et Francastel en Vendée (1794); le Coup d'État du 18 fructidor et les Angevins.* — Nous avons reçu en outre du même travailleur infatigable deux brochures séparées : *le Siège d'Angers (3-4 décembre 1793)* et *Deux fédéralistes angevins guillotinés à Paris*, tirages à part de la *Rev. histor. de la Révolution française et de l'Empire*, année 1916 (Argentières, impr. Mazel, 1916, in-8°, 16 p.). R.

— *Documents inédits sur l'Église réformée de Pau avant la Révocation de l'Édit de Nantes. Extraits d'un registre des actes du Consistoire (1668-1681)*, par le pasteur Cadier, d'Osse (Pau, impr. Garet-Haristoy, 1918, gr. in-8°, 155 p.). — Les éléments de cette intéressante étude de M. le pasteur Alfred Cadier (tirage à part du *Bulletin de la Société des sciences, lettres et arts de Pau*, 2e série, t. XLI) sont empruntés à un vieux registre des délibérations du Consistoire de Pau, miraculeusement arraché dans un village du Béarn à de braves paysans qui étaient en train de chauffer leur four avec un amas de vieux papiers, il y a de cela plus d'un demi-siècle. Les premiers et les derniers feuillets avaient déjà péri dans les flammes, mais le gros du volume, aujourd'hui conservé aux archives du Consistoire de Pau, a fourni à l'auteur « une page absolument inédite » de l'histoire de cette ville dans le dernier tiers du XVIIe siècle ou, pour parler plus exactement, pendant les années 1668 à 1681. M. Cadier a su tirer de ce registre mutilé un tableau, très vivant, riche en détails précis,

Digitized by Google

de la société protestante de Pau avant la Révocation. Nous apprenons à connaître les édifices consacrés au culte, à l'école, les prédicateurs, les anciens de la paroisse, la discipline intérieure de l'Église, ses revenus, ses aumônes, etc, Au moment ou « l'Édit perpétuel et irrévocable » de 1668, donné par Louis XIV, réglait, en apparence pour longtemps, la situation des Églises réformées du Béarn, Pau comptait environ 1,500 protestants sur une population d'environ 3,000 habitants, propriétaires, marchands, hommes de loi, quelques familles nobles, quelques financiers et bon nombre d'artisans. Toute cette population fut dispersée, toutes ces institutions ecclésiastiques détruites par l'Édit de 1685; mais notre registre s'arrête en 1681 et M. Cadier s'est borné à esquisser en peu de mots, dans sa substantielle monographie, les dernières phases de l'existence de l'Église réformée de Pau. R.

— Paul VIARD. *Les subsistances en Ille-et-Vilaine sous le Consulat et le premier Empire* (Rennes, 1918, in-8°, 66 p.; extrait des « Annales de Bretagne », juillet-octobre 1917 et janvier 1918). — Intéressante contribution à l'histoire des subsistances pendant la période napoléonienne. Le terrain d'étude de M. Viard est le département d'Ille-et-Vilaine; dans sa thèse sur *le Régime consulaire en Bretagne : le département d'Ille-et-Vilaine durant le Consulat, 1799-1804*, M. Benaërts avait déjà abordé le problème. M. Viard a dépouillé méthodiquement les dossiers d'archives rennais. La production de ce département était assez élevée; au début du XIXe siècle, elle suffisait, année commune, à la consommation locale et permettait même parfois une importante exportation de grains (blé, seigle, avoine, orge et surtout sarrazin, châtaignes et pommes). Mais l'instabilité du climat (gelées tardives, sécheresse, pluies continuelles) provoqua un déséquilibre. Notamment de 1800 à 1804 et de 1811 à 1814 (les années les plus dures furent l'an IX, 1800-1801 et 1812) régna la disette. Excellente analyse des conditions faites au commerce des grains, des variations alimentaires, des doléances locales. D'ailleurs, six belles récoltes au début de l'Empire avaient mis, entre temps, le kilogramme de pain blanc à trois sous. La Restauration devait ramener les années d'abondance. R. L.-G.

— Victor GIRAUD. *Un grand Français : Albert de Mun* (Paris, Bloud et Gay, 1918, in-16, 143 p.; prix : 3 fr. 50). — Le descendant de toute une lignée de Croisés, originaires de la Bigorre, a entendu de bonne heure les leçons de ses ancêtres, et mieux que personne il a su les mettre en pratique pendant toute sa vie. En Algérie, à Gravelotte, à Rezonville, Albert de Mun montra qu'il avait trouvé à son tour, « dans l'honneur de combattre et de verser son sang pour la France, le fondement de ses privilèges ». Mais les désastres de « l'Année terrible » marquèrent dans sa vie l'heure décisive. Ainsi, à côté du « patriote passionné » qui tint tant de fois une majorité d'opposants sous le charme de sa parole, il y eut un homme politique qui jugeait bien et qui voyait loin, un chrétien toujours fidèle à ses

Digitized by Google

principes, un « catholique social », statisticien, sociologue et économiste. M. Victor Giraud a étudié minutieusement la noble figure de celui qui, au lendemain d'Agadir, prépara le pays à la revanche suprême et qui, après l'agression de l'Allemagne, fut un des apôtres de l'« union sacrée », le « héros civil » qui, jusqu'au seuil de la tombe », versa, deux mois durant, le « cordial quotidien de son infatigable espérance ». Ch. D.

— Daniel HALÉVY. *Charles Péguy et les Cahiers de la quinzaine* (Paris, Payot et Cie, 1918, in-16, 249 p.). — On ne trouvera pas dans ce livre un récit de la conduite de Charles Péguy pendant la guerre et de sa mort héroïque, le 5 septembre 1914, au moment où s'engage la première bataille de la Marne. M. Halévy ne consacre que quelques pages au soldat et à l'officier, se bornant à renvoyer au volume de Victor Boudon, *Avec Charles Péguy, de la Lorraine à la Marne*. Ce qui l'intéresse, c'est la formation intellectuelle de Péguy. Il nous dit sa naissance à Orléans, son humble origine, ses études au lycée, son entrée à l'École normale, la fondation des *Cahiers de la quinzaine*, ses œuvres; il suit l'évolution de sa pensée mobile; il ne dissimule pas ses défauts, son orgueil, ses haines vivaces; mais il parle de lui avec une grande sympathie, s'efforce de le comprendre et de nous l'expliquer, compatit à ses souffrances, admire son talent et prononce à son propos le mot de génie. Il nous présente avec Péguy les hommes de sa génération, et il nous fait connaître les idées qui fermentaient dans la jeunesse française aux confins des XIXe et XXe siècles. Aussi bien son volume est une réimpression d'essais, parus dans les *Cahiers du Centre* à Moulins au printemps de 1917 et ici remaniés et complétés, sur les esprits directeurs des générations nouvelles. Deux chapitres entiers sont consacrés à Romain Rolland et à la suite de *Jean Christophe*. Péguy, après avoir pris vivement parti pour Dreyfus lors de la fameuse affaire qui nous paraît si lointaine, s'attaqua au gouvernement même de la République; il se rencontra dans cette lutte avec Charles Maurras : M. Halévy souligne le contraste entre ces deux esprits, comme, un peu plus loin, à propos de la conversion religieuse de Péguy, il esquisse un parallèle entre lui et Paul Claudel. Son livre est une histoire documentée et écrite avec verve des idées qui agitaient les Français arrivés à la force de l'âge au moment où a éclaté la grande crise. C. PF.

— Le ministère des Affaires étrangères a fait distribuer un Livre jaune de *Documents diplomatiques relatifs à l'alliance franco-russe* (Paris, Imprimerie nationale, 1918, 139 p.). — Ces documents, au nombre de 107, sont distribués en quatre chapitres : I : origines de l'alliance (du 24 août 1890, jour où l'ambassadeur de France à Pétersbourg annonce au ministre des Affaires étrangères l'heureux succès de la mission confiée au général de Boisdeffre, au 30 janvier 1892, où sont expédiées de Paris à M. Paul Cambon, alors ambassadeur à Constantinople, les instructions nécessaires en vue d'une convention

Digitized by Google

militaire). II : élaboration de cette convention (du 4 février 1892 au mois de novembre suivant). III : conclusion de la convention (20 mai 1893, 12 août 1899). IV : la convention navale (février-août 1912). On remarquera qu'il n'a pas fallu moins de six années pour aboutir à la signature de la convention militaire décidée en principe dès 1892; on sait aujourd'hui combien était vacillante la volonté du tsar Nicolas II et par quelles influences contradictoires il se laissait ballotter. Mais ce qu'il importe surtout de constater, c'est la conclusion générale qui s'impose après la lecture de ces documents : l'alliance franco-russe n'a jamais eu qu'un but purement défensif; le projet de convention militaire, qui finit par être ratifié par l'empereur, porte expressément qu'elle « aura la même durée que la triple alliance et se renouvellera de plein droit avec elle ». — Un autre Livre jaune, consacré à la *Guerre européenne*, contient le texte des conventions d'armistice passées avec la Turquie, la Bulgarie, l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne par les puissances alliées et associées (cinq pièces, du 30 octobre au 13 décembre 1918). Ch. B.

— *La vie universitaire à Paris* (Paris, A. Colin, 1918, in-8°, 231 p., avec 92 photogr. hors texte). — Voilà un livre bien présenté, bien imprimé sur du beau papier, bien illustré et qui ne se ressent point des « crises » de la guerre. Il a été publié sous les auspices de Conseil de l'Université de Paris et composé sous la direction du regretté Émile Durkheim, qui en a rédigé la préface et les chapitres de portée générale. C'est essentiellement un ouvrage de propagande destiné à donner aux étrangers — et même aux Français — qui connaissent mal notre enseignement supérieur parisien, une idée exacte, et autant que possible complète, de son organisation et des ressources diverses qu'il offre au savant et à l'étudiant.

Une préface définit l'enseignement supérieur tel qu'il est donné à Paris. L'exposé proprement dit se compose de deux grandes parties : *l'Université de Paris* et *les Établissements d'enseignement supérieur en dehors de l'Université*. La première partie comprend des chapitres substantiels consacrés à la Faculté des lettres, à la Faculté des sciences, à l'École normale, à la Faculté de droit, à la Faculté de médecine, à l'École supérieure de pharmacie par MM. A. Croiset, Caullery, Lavisse, Larnaude, Roger, Gautier, c'est-à-dire par les hommes les plus compétents qui soient en l'espèce. La seconde partie passe en revue le Collège de France, le Muséum d'histoire naturelle, l'École pratique des hautes études, l'École des langues orientales vivantes, l'École des chartes et l'École du Louvre; elle est due à la collaboration de leurs directeurs ou administrateurs : MM. M. Croiset, Perrier, Havet, Boyer, Prou et Marcel. Chacun s'est efforcé de caractériser l'esprit et de fixer le rôle propre de l'établissement dont il a parlé.

Notre Université arrive à une heure décisive de son existence : il faut qu'elle s'adapte aux nécessités d'aujourd'hui et de demain, qu'elle

Digitized by Google

prenne directement la décision de la formation intellectuelle de la nation, tout autant que celle de son rayonnement au dehors; un livre qui fait connaître à tous, non seulement ce qu'elle a d'excellent, mais aussi ce qui lui manque pour occuper la place qui doit être la sienne, sera le bienvenu auprès de tous les hommes qu'intéresse la restauration intégrale de la grandeur de la France dans le monde. — Ch. G.

Histoire de Grande-Bretagne.

— Nous avons reçu un nouvel exemplaire du tome VI de *The political history of England*, celui dont M. Pollard est l'auteur : *The history of England from the accession of Edward VI to the death of Elizabeth, 1547-1603;* 3e tirage (Londres, Longmans, 1915, in-8°, xxv-524 p. et 2 cartes). — A part quelques erreurs de détail qui ont été corrigées, rien n'a été changé à la rédaction de l'ouvrage; le prix seul a été modifié : de 7 sh. 6 d. en 1910, il est monté à 9 sh. en 1915. C'est la guerre!

— G. Davies. *Autobiography of Thomas Raymond, and Memoirs of the family of Guise of Elmore, Gloucestershire.* Edited for the royal historical Society. Camden third series, vol. XXVIII, 1917 (Londres, at the Office of the Society, in-4°, 184 p.). — L'autobiographie de Thomas Raymond ne présente qu'un médiocre intérêt. Raymond, né vers 1610, fut quelque chose comme le secrétaire de son oncle, William Boswel, « résident anglais » à La Haye (1632), puis de Lord Fielding, ambassadeur extraordinaire à Venise en 1634. Il nous raconte son enfance, assez misérable, note quelques traits de la vie aux Pays-Bas et dans la cité des lagunes. Il voyagea ensuite en France comme précepteur de Lord Mordaunt (1641-1645) et en Grèce, où il lui arriva des aventures qui auraient pu tourner au tragique (1646). Revenu en Angleterre en 1649, il n'en bougea plus et désormais il ne nous intéresse plus guère que par les fonctions qu'il occupa au « Paper office », dont il fut pendant un temps très court « clerk and keeper » (1660); il eut pour successeur en 1661 John Williamson, à qui revient l'honneur d'avoir organisé ce précieux dépôt de papiers d'État. Il mourut en 1681. C'est après le retour de Charles II qu'il mit par écrit ses souvenirs et il s'arrêta là.

Les mémoires de la famille Guise ont un peu plus d'importance. Ils se composent de deux parties : l'une, rédigée par Christophe Guise d'Elmore (localité sur la Severn, non loin de Gloucester), qui, après avoir compté parmi les partisans (d'ailleurs très effacé) de Cromwell, obtint de Charles II le titre de baronet pour l'aide qu'il avait apportée à la Restauration. Il écrivit ses mémoires peu après, de 1662 à 1665, et mourut en 1670. Les mémoires ne commencent guère qu'en 1639 et s'arrêtent en 1659. On peut y glaner quelques détails sur la vie dissipée des étudiants à Oxford, sur les tribulations d'un gentilhomme campagnard que les gens du Parlement persécutèrent parce qu'il était soupçonné de favoriser le parti royal; il figure parmi les « delinquents ».

Digitized by Google

Christophe eut un fils, John, deuxième baronet, qui fut à plusieurs reprises député pour le comté de Gloucester, alla rejoindre le prince d'Orange aux Pays-Bas et débarqua dans sa suite à Torbay. Il occupa une certaine place au Parlement, où il prit assez souvent la parole dans les rangs des Whigs. Il mourut en 1695, assez mal disposé envers Guillaume III, qu'il accusait d'avoir trop chichement récompensé ses services.

C'est son fils John II, troisième baronet, qui reprit la rédaction des mémoires. Lui aussi essaya de jouer un rôle politique; mais, à la Chambre, il ne prit jamais la parole et ne fit pas grand'chose. Ses mémoires, écrits après 1717, ont quelque importance pour la biographie de son père; mais cette importance ne dépasse pas celle même du personnage, qui était fort médiocre. Ch. B.

— Andrea GALANTE. *La politica estera di Guglielmo Gladstone* (Bologne, Zanichelli, 1917, in-18, 35 p.). — Dans cette courte brochure, M. Galante n'a pas prétendu épuiser une riche matière, mais simplement exposer chronologiquement les principaux actes de la politique extérieure de Gladstone. On pourra même lui reprocher de s'être asservi trop strictement à la chronologie des faits sans essayer de dégager les idées générales qui ont guidé le grand ministre anglais dans les rapports de son pays avec les autres nations. Du moins, il appartenait à un Italien de souligner l'ardente sympathie de Gladstone pour la péninsule. Gladstone a été l'élève d'un homme qui fut triumvir romain en 1849, Armellini; son premier voyage dans la péninsule est de 1832, et c'est à son second voyage, en 1850, que se rattache la révolution napolitaine de 1860, puisque c'est à la suite de ce voyage qu'il écrivit ses fameuses lettres à Lord Aberdeen sur la situation intérieure du royaume des Deux-Siciles. Au Parlement, il a défendu contre les conservateurs la cause italienne, qui était pour lui celle « de la justice, de la liberté, de la paix européenne ». C'est du même cœur qu'il s'est entremis dans les affaires des principautés danubiennes, dans les tractations pour la neutralité de la Belgique, la libération des Balkans, la question d'Irlande. Sa générosité s'est souvent nourrie d'illusions qui l'ont conduit à des fautes : tout en convenant que l'annexion de l'Alsace-Lorraine serait « le principe d'une nouvelle série de complications pour l'Europe », il a été hostile en 1870 à une intervention en faveur de la France et il s'est trompé — mais avec combien d'autres! — sur les Bulgares. L'idéalisme qui a toujours animé sa politique et dont le souvenir n'a pas péri chez les diplomates britanniques d'aujourd'hui doit racheter les erreurs commises par lui et par ses amis. M. Galante a eu raison de rappeler aujourd'hui ce que le « grand vieillard » a essayé jadis de faire pour le bien de l'humanité. G. BN.

Digitized by Google

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

FRANCE.

1. — **Annales de géographie.** 1918, 15 novembre. — Léon-W. COLLET. Le service suisse des eaux; son histoire, son but, ses résultats. — L. GALLOIS. Les populations slaves de la péninsule des Balkans (1° géographie de la région balkanique; 2° son histoire; les invasions turques et les déplacements de populations; 3° les populations : les Dinariques, le type central, les Bulgares, les Pannoniques. A noter ce qui est dit de la Macédoine : c'est un pays dont les habitants n'ont pas encore conscience de leur nationalité; la langue est intermédiaire entre le serbe et le bulgare; la religion même ne fournit pas un élément certain de discrimination. L'argument décisif est donné par la géographie : « La vraie Bulgarie est séparée de la vieille Serbie et de la Macédoine par d'importants massifs montagneux. Installer la Bulgarie dans la vallée moyenne du Vardar serait ne pas tenir compte de ces obstacles naturels. » Si l'on veut vraiment assurer la paix à des populations qui ont tant souffert, il ne faut pas créer là « une de ces situations anormales d'où ne peuvent sortir que des conflits ». Une très bonne carte, dressée par M. Cvijič, accompagne cet article). — Louis VILLAT. Suisse-Océan par les ports de la Loire. — Augustin BERNARD. L'Afrique équatoriale française, d'après Georges Bruel. — Stéphane GSELL. Les anciens ports d'Alexandrie, d'après G. Jondet.

2. — **Annales révolutionnaires.** 1918, octobre-décembre. — Henry POULET. Jean-Joseph Marquis, commissaire du gouvernement près les quatre nouveaux départements de la rive gauche du Rhin, 7 mars-18 août 1799 (Marquis fut, après Rudler, le second représentant de la France sur les bords du Rhin allemand; il était de Saint-Mihiel et avait été député à la Convention. Son administration et ses collaborateurs. Après le coup d'État de prairial, il fut remplacé par Lakanal). — Edmond LENIENT. Les responsabilités stratégiques et morales de Napoléon à Waterloo. — Henriette PERRIN. Le club de femmes de Besançon; suite et fin. — A. MATHIEZ. Danton et le premier ministère girondin (des témoignages nouveaux permettent d'établir que Danton essaya d'entrer dans le ministère de mars 1792 et qu'il fut appuyé ou recommandé par Dumouriez). — ID. La conversation de Danton avec le duc de Chartres sur les massacres de Septembre (compare les témoignages rapportés sur ce point par Taine, le marquis de Flers et M. Denys Cochin. Conclut que, si Danton a pro-

Digitized by Google

légé le duc de Chartres, c'est qu'il était déjà gagné au parti orléaniste et qu'il songeait à réserver l'avenir). — Maurice DOMMANGET. Un cadran d'horloge révolutionnaire normand (trouvé à Cametours, Manche). — Gabriel VAUTHIER. Palloy et l'ameublement de la tour du Temple. — ID. Rondonneau (détails biographiques sur ce personnage, connu surtout par la précieuse collection d'imprimés qui est conservée sous son nom aux Archives nationales. En l'an X, il était imprimeur et propriétaire du dépôt des lois; une lettre de lui, datée de Paris, le 8 décembre 1806, expose au ministre de l'Intérieur les raisons qui justifiaient à ses yeux la création sollicitée d'une place de « directeur » de ce dépôt). — Albert MATHIEZ. La Révolution et les étrangers : les deux Grenus (c'étaient deux Genevois; l'un d'eux, Jacques, était, en 1793, banquier à Paris, boulevard Montmartre). — Roger LÉVY-GUENOT. Un banquet franco-américain au Havre en l'an II. — Joseph COMBET. Le jeu à Nice sous Napoléon Ier. — La crise du pain à Paris au printemps de 1795. = C.-rendus : *Joachim Merlant*. La France et la guerre de l'Indépendance américaine, 1776-1783 (intéressant; mais n'a pas assez montré l'influence considérable que la Révolution américaine a exercée sur la nôtre). — Baron *Marc de Villiers*. Les 5 et 6 octobre 1789. Reine Audu (incomplet et tendancieux, mais apporte d'utiles documents nouveaux). — *Ed. Driault*. Tilsit. La question de Pologne, 1806-1809 (chronique de l'histoire diplomatique d'après Sorel et Vandal: Peu d'originalité; admiration excessive pour Napoléon Ier).

3. — **Bibliothèque de l'École des chartes.** Tome LXXVIII, année 1917. — Ch.-V. LANGLOIS. État sommaire des documents entrés aux Archives nationales par des voies extraordinaires : dons, achats, échanges, depuis les origines jusqu'à présent (cf. *Rev. histor.*, t. CXXIX, p. 341). — Paul FOURNIER. Les sources canoniques du « Liber de vita christiana » de Bonizo de Sutri. — Henri STEIN. Pierre Tristan, chambellan de Philippe-Auguste, et sa famille (Tristan, dont un faussaire a fait un « duc représentatif du duché de Narbonne et prince de Rouergue », appartenait en réalité à une modeste famille du nord de la France; sa notoriété date de la journée de Bouvines où il se distingua par sa présence d'esprit plus encore que par sa bravoure. Documents concernant ce personnage et ses biens). — Ch. DE LA RONCIÈRE. Le passage Nord-Est et la Compagnie française du pôle arctique au temps de Henri IV (ajoute quelques documents nouveaux à ceux que l'on connaissait déjà; le nombre en est très restreint parce que beaucoup de ces expéditions, à la recherche de nouvelles terres ou voies de commerce, étaient tenues secrètes par crainte de la concurrence). — Léon DOREZ. Nouvelles recherches sur Michel-Ange et son entourage; suite et fin (fait connaître beaucoup de documents nouveaux; notons en particulier ceux qui se rapportent à Pietro Torrigiano qui fut en 1510 et en 1511 chargé de sculpter le tombeau du roi d'Angleterre, Henri VII, et de sa mère, Marguerite de Beaufort).

Digitized by Google

— Henri OMONT. Nouvelles acquisitions du département des manuscrits de la Bibliothèque nationale pendant les années 1916-1917 (ces acquisitions comprennent 975 volumes, dont deux collections de documents relatifs à nos provinces de l'Est : celle de Clouet-Buvignier sur l'histoire de Verdun et celle du comte Emmery sur l'histoire de Metz. Deux donations sont venues en outre enrichir les fonds orientaux de 291 volumes. A noter un manuscrit inconnu des lettres d'Alcuin datant du IXe siècle). — C. COUDERC. Nouveaux documents sur la situation de fortune de la famille de René Descartes. — Ch.-V. LANGLOIS. Notice sur la vie et les travaux de M. Noël Valois (suivie d'une bibliographie des œuvres de Valois comptant 121 numéros). = C.-rendus : *H. M. Bannister.* Missale Gothicum, a gallican sacramentary; I (excellente édition, précédée d'une savante notice bibliographique et paléographique). — *Id.* The Bobbio missal, a gallican mass-book (reproduction en phototypie d'un manuscrit précieux pour les liturgistes). — *Aug. Fliche.* Études sur la polémique religieuse à l'époque de Grégoire VII (l'auteur a peut-être trop atténué l'influence personnelle de Hildebrand; mais son ouvrage et les articles qu'il a données à diverses revues sur la même époque méritent de retenir l'attention des érudits). — *G. Mollat.* Étude critique sur les « Vitae paparum Avenionensium » d'Étienne Baluze (indispensable à toute personne qui veut utiliser l'œuvre, si médiocrement exécutée, du célèbre érudit). — *M. Beaufreton.* Sainte Claire d'Assise, 1194-1253 (livre fort attrayant et érudit). — *Madeleine Havard de La Montagne.* Sainte Claire d'Assise; sa vie et ses miracles racontés par Thomas de Celano (utile traduction des textes à l'aide desquels on peut esquisser la biographie de la sainte). — *Ch.-V. Langlois.* Registres perdus des archives de la Chambre des comptes de Paris (important). — Dr *Ernest Wickersheimer.* Commentaires de la Faculté de médecine de l'Université de Paris, 1395-1516 (très bonne publication). — *Lucien Lambeau.* Histoire des communes annexées à Paris en 1859. T. I : Charonne (bon). — *L.-H. Labande.* Trésor des chartes du comté de Rethel; t. IV (fin de cette belle publication qui rendra de grands services à l'histoire du nord-est de la France). — Abbé *Arthur Prévost.* Table onomastique des Éphémérides de Grosley; Table de la topographie historique de la ville et du diocèse de Troyes, de l'abbé Courtalon (utile). — *Id.* Souverains, princes et hôtes illustres de Brienne (intéressant). — Dr *Leblond.* Les deux plus anciens comptes de l'Hôtel-Dieu de Beauvais, 1377-1380 (utile contribution à l'histoire économique). — Abbé *V. Hardy.* La cathédrale de Saint-Pierre de Lisieux (bon). — *R. Heurtevent.* Mémoires pour servir à l'histoire de Vire. Le manuscrit Lecoq, édition critique. 1re partie : Antiquités de Vire (utile publication d'un mémoire composé en 1706 sur l'ordre de l'intendant de la généralité de Caen, par Renault Lecoq, lieutenant particulier au bailliage de Vire). — *Henri Martin.* Documents relatifs à la vente des biens nationaux. Département de la Haute-Garonne, dis-

Digitized by Google

trict de Toulouse (travail fort méritoire; mais il faut faire de sérieuses réserves en ce qui concerne la sincérité des documents étudiés et le plan qui est imposé à leurs éditeurs). — *Auguste Le Sourd.* Mémoires de Jacques de Banne, chanoine de Viviers (bon). — *J. Régné.* La grande peur en Vivarais, fin juillet 1789 (bon). — Abbé *J. Barlet.* Le culte de Dieu, de la sainte Vierge et des saints en Savoie avant la Révolution (inventaire hagiographique des cinq anciens diocèses de Savoie). — Recueil de généalogies vaudoises; I, 3. — *Max Prinet.* Les usages héraldiques du XIVe siècle d'après les chroniques de Froissart (instructif). — *Albert Isnard.* Joseph-Nicolas Delisle et sa collection de cartes géographiques à la Bibliothèque nationale (utile). — *G. Antolin.* Catálogo de los códices latinos de la real biblioteca del Escórial; vol. I-IV (important). = Chronique : Ch.-V. LANGLOIS. Rapport au ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts sur le service des archives, 1er mai 1916-1er mai 1917. — R.-N. SAUVAGE. Les dettes et la croisade de Jean Ier, comte d'Alençon, 1190. — C. L. Lettre à Charles d'Anjou sur les affaires de terre sainte; Acre, 22 avril 1260.

4. — **Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français.** 1918, juillet-septembre. — N. WEISS. Louis de Berquin. Son premier procès et sa rétractation d'après quelques documents inédits, 1523 (biographie de Louis, seigneur du bourg de Vieux-Berquin, dans le département actuel du Nord; on saisit chez lui, en mai 1523, une série de traités de Luther et de Hutten, des traductions manuscrites de pamphlets de Hutten, une apologie manuscrite de Luther. Il ne fut sauvé d'une condamnation que sur l'intervention de François Ier, qui évoqua l'affaire au Grand Conseil. Devant le Grand Conseil, Berquin se rétracta, comme il résulte de la sentence du 2 octobre retrouvée dans un recueil d'extraits, bibliothèque Mazarine, ms. 3054). — Frank PUAUX. Saint-Évremond et les réfugiés de la Révocation à Londres (ce qu'on trouve dans les œuvres de Saint-Évremond sur des réfugiés : Mme Herwart, Ruvigny, le marquis de Miremont, etc.). = Documents : Lettre de la sacrée Faculté de théologie à Guillaume Petit, évêque de Troyes, confesseur du roi, au sujet de Berquin, 28 août 1523 (appendice à la première étude); Quelques huguenots et huguenotes « obstinés » dans les prisons de Bordeaux et de Rennes après 1688 (listes trouvées aux Archives nationales); Lettres du révérend Perrot et du pasteur Olivier Desmons (la première de C. Perrot, Guernesey, 1er février 1815, la seconde de Desmons, Nîmes, 10 janvier 1815, renseignent sur la situation des églises protestantes sous la première Restauration). = Mélanges : Léon MARLET. Les attaches françaises de Lord Derby, ambassadeur de Grande-Bretagne en France (le lointain ancêtre vint de Normandie en 1066; au XVIIe s., le comte James de Derby épouse une La Trémoïlle; la devise de la famille, « sans changer », est toujours française). = C.-rendus : *Roger Chauviré.* Jean Bodin, auteur de la *République* (ce que le livre

Digitized by Google

apprend sur le protestantisme). — *J. Cavalier*. Mémoires sur la guerre des Cévennes (ces mémoires ont paru, traduits en anglais, en 1726; dans cette édition, M. *Frank Puaux* a cherché à reconstituer le texte français original; document de premier ordre). — On raconte la réception du Dr Mac Farland, délégué en France par le Conseil fédéral des églises du Christ des États-Unis, à la bibliothèque de la Société de l'histoire du protestantisme français, le 26 juin 1918, et au musée du Désert dans les Cévennes, le 25 juillet (documents pour l'avenir).

5. — Bulletin hispanique. 1918, avril-juin. — Pierre PARIS et George BONSOR. Exploration archéologique de Bolonia, province de Cadix (l'exploration a commencé en mai 1917; renseignements antérieurs sur les ruines de Bolonia; les textes anciens sur cette ville; résultats très importants de la première campagne de fouilles). — Comte DE BENHA-GORCIA. Le Portugal et l'Allemagne (la situation avant la guerre, la guerre, l'avenir). = C.-rendus : *A Paz y Mélia*. E chronista Alonso de Palencia (excellente étude critique; collection de documents pouvant servir à éclairer l'œuvre de Palencia). — *Edgar Prestage*. D. Francisco Manuel de Mello (il n'est pas possible d'apporter plus de conscience à une monographie). = Juillet-septembre. George BONSOR. Les villes antiques du détroit de Gibraltar (énumère toutes les localités mentionnées entre le *promontorium Junonis*, cap Trafalgar, et le *Mons Calpe*, Gibraltar, avec une carte). — G. CIROT. Appendices à la chronique latine des rois de Castille; suite (documents relatifs à Alphonse II et à Pierre II d'Aragon; traité entre Alphonse VIII de Castille et Alphonse IX de Léon, 1206; trêve entre Alphonse VIII de Castille et Sanche de Navarre, 1207). — J.-A. BRUTAILS. Au sujet de l'Andorre (analyse un volume de documents publiés par Miret y Sans; celui-ci réclame l'autonomie de la République et aussi l'abandon de la Cerdagne et de la vallée de Carol par la France qui recevrait en échange le val d'Aran; discussion de cette opinion; signale un article sur Andorre publié par la *Rivista Araldica* de Rome et rempli des erreurs les plus étranges). = C.-rendus : *Julián Zuazo y Palacios*. Meca (c'est une acropole des Ibères, dans la province d'Albacete). — *Manuel Pereira de Novaes*. Colleçção de manuscriptos inéditos agora dados á estampa (on a publié en quatre volumes l'*Anacrisis* qui est une histoire des origines de Porto et le tome I de l'*Episcopologio* qui mène jusqu'en 686; ces écrits du XVIIe siècle n'ont aucune valeur historique). — *Ferran Valls Taberner*. Privilegis i ordinacions de les Valls pirenenques. I. Vall d'Aran (quarante-six documents du 23 juillet 1265 au 21 décembre 1496). — *Julián Paz*. Archivo general de Simancas. Catálogo IV (c'est un catalogue des dossiers qui portent à nos Archives nationales les cotes K 1386 à K 1711; les actes vont de 1265 à 1711). = Octobre-décembre. R. Ménendoz PIDAL. Quelques caractères fondamentaux de la littérature espagnole (article en espagnol). — G. DAUMET. Inventaire de la collection Tiran; suite (nos 569 à 575). — Raymond LANTIER. Chro-

Digitized by Google

nique ibéro-romaine (les fouilles archéologiques en 1917). — G. CIROT. Un prospectus de Ferreras (Ferreras avait formé en 1712 le projet de publier une grande collection de « Monumenta Hispaniae » en dix volumes dont le plan est donné dans le prospectus).

6. — **Journal des savants.** 1918, juillet-août. — Henry LEMONNIER. Poussin et Marino (examine la thèse d'Andrea Moschetti, d'après laquelle Marino aurait exercé une véritable influence et une influence durable sur Poussin, alors que celui-ci vécut à Rome dans sa familiarité; montre jusqu'à quel point il est possible de l'admettre; jolies pages sur les tableaux mythologiques de Poussin). — É. CUQ. Le cautionnement en Chaldée (d'après des textes assyriens publiés par H. Pognon). — M. BESNIER. L'État carthaginois; I (étudie, d'après le tome II de Stéphane Gsell, la topographie de Carthage, les limites de son empire et les formes de son gouvernement). — V. CHAPOT. La collection Leconfield (d'après le catalogue que vient de publier Miss Margaret Wyndham; la collection renferme à Londres quelques remarquables antiquités grecques et romaines; le chef-d'œuvre en est une Aphrodite, qui a pu être attribué à Praxitèle). — Mlle J. DUPORTAL. Dessins de monuments du XIVe au XVIIIe siècle conservés à la bibliothèque de l'Institut (ils sont au nombre de quatre-vingt-onze et sont peut-être parvenus à cette bibliothèque avec le fonds Godefroy). — Paul LEJAY. L'École britannique d'Athènes de 1914 à 1916 (d'après l'Annuaire de cette École). = C.-rendus : *J. Toutain.* Les cultes païens dans l'Empire romain; t. III, 1er fascicule (s'occupe dans ce fascicule des cultes indigènes en Afrique et en Espagne; érudition étendue et prudente). — La zona monumentale di Roma e l'opera della Commissione reale (cette zone s'étend du forum à la porte Saint-Sébastien; on y a réuni les monuments anciens au moyen de jardins publics et de promenades ombragées). — *Jacques Zeiller.* Paganus (le livre ne clôt pas le débat, mais le rouvre; quelques objections à la thèse de M. Zeiller qui est la thèse traditionnelle). — *Dragomir Pétroniévitch.* Les cathédrales de Serbie (en réalité répertoire des églises du royaume; importance de l'école d'architecture serbe). — *René Basset.* Mélanges africains et orientaux (réunion de vingt-sept excellents mémoires sur des sujets variés). — *Victor Dauphin.* Recherches pour servir à l'histoire de l'industrie textile en Anjou (en réalité deux études : l'une sur les corporations des tisserands, des cordiers et des filassiers d'Angers, 1440-1790; l'autre sur les manufactures de toiles à voiles d'Angers et de Beaufort, 1748-1900; intéressantes observations de M. G. Fagniez).

7. — **Le Moyen Age.** 2e série, tome XX (1917-1918), juillet-décembre. — M. PROU. Compte de la maison de l'Aumône de Saint-Pierre de Rome, 1285-1286 (fin). — G. HUET. Notes d'histoire littéraire. III. La Danse Macabré (signale dans le roman néerlandais de *Maugis d'Aigremont*, qui date de la première moitié du XIVe siècle,

Digitized by Google

la plus ancienne mention de la danse des morts, l'ancienne « danse Macabé » [*Macchabeus*], dont on a fait progressivement la danse « Macabré » et, en fin de compte, la danse macabre). — M. PRINET. Seing manuel de Robert d'Esnes (1408). = C.-rendus : *A. Fliche.* Études sur la polémique religieuse à l'époque de Grégoire VII; les prégrégoriens (le rôle personnel de Grégoire VII avant son pontificat semble avoir été diminué à l'excès). — *N. Valois.* Jacques Duèse, pape sous le nom de Jean XXII (G. Mollat discute l'opinion de Valois sur la question de savoir s'il y eut compromis et engagements précis de la part du futur pape lors du conclave de Lyon).

8. — Nouvelle Revue historique de droit français et étranger. 1918, janvier-avril. — B. HAUSSOULLIER. Rodolphe Dareste et les études de droit grec en France (insiste sur l'importance de la traduction faite par Dareste des plaidoyers de Démosthène et d'Isée et sur celle de ses ouvrages : « la Science du droit en Grèce » et les « Études d'histoire du droit »). — Ch. HIRSCHHAUER. La rédaction des coutumes d'Artois au XVIe siècle (elle fut achevée en 1509. Louis XII, renonçant à ses droits de suzerain, avait accordé le 1er avril 1508 à Maximilien, bail de l'archiduc Charles, l'autorisation de procéder lui-même à cette rédaction. En 1529, le traité de Cambrai détacha la province du royaume; les coutumes furent alors revisées et promulguées à Bruxelles le 3 mars 1545). = C.-rendus : *Cecil N. Sidney Woolf.* Bartolus of Sassoferrato, his position in the history of medieval political thought (composé d'une façon un peu lâche, mais riche d'informations et d'idées). — *Édouard Cuq.* Manuel des institutions juridiques des Romains (est revenu dans cette édition au vieil usage qui consiste à présenter les institutions une à une depuis l'époque des rois jusqu'à Justinien; l'ouvrage devient sous cette forme un manuel classique excellent).

9. — Polybiblion. 1918, octobre. — Publications relatives à la guerre européenne; parmi elles : Le *Crime* par l'auteur de *J'accuse*; t. II et III (implacable réquisitoire contre les dirigeants de la politique allemande); *Gilbert Arvengos.* Entre les fils de fer (tableau réaliste de la vie des prisonniers français en Allemagne); *Wilhem Muehlon.* Die Verheerung Europas (plein de choses et d'idées, un des livres les plus intéressants sur la guerre); *Paul Gaultier.* La barbarie allemande (de haut intérêt et de grande valeur); *Jean Vic.* La littérature de guerre; t. I (présente un choix parmi les publications de langue française parues sur la guerre d'août 1914 à août 1916). — *M.-J. Lagrange.* Saint Paul. Épître aux Galates (« réplique savante au mauvais commentaire de M. Loisy »). — *Marcel Genlis.* Dans l'incendie tropical : Angkor, Java, Burma, India (impressions de voyage curieuses). — *André Piganiol.* Essai sur les origines de Rome (livre ingénieux qui exigeait des connaissances vastes et variées). — *L. Laurand.* Manuel des études grecques et latines; fasc. IV (porte sur la géographie, l'his-

Digitized by Google

toire et les institutions romaines). — Dr *Ernest Wickersheimer*. Commentaire de la Faculté de médecine de l'Université de Paris (intérêt de cette publication). — *A. Renaudet*. Préréforme et humanisme à Paris, 1494-1517 (enquête complète; documentation presque trop abondante). — *A. Autin*. L'échec de la Réforme en France au XVIe siècle (bon). — Le R. P. *Mortier*. Histoire des maîtres généraux de l'ordre des Frères prêcheurs. T. VII : 1650-1904 (très intéressant). — *Maurice Dommanget*. La déchristianisation à Beauvais et dans l'Oise, 1790-1801 (bon). — *René Musset*. Le Bas-Maine; étude géographique (riche de détails et bien ordonnée). — *Édouard Driault*. Napoléon et l'Europe, 1806-1809 (« l'un des livres d'histoire les plus remarquables de ces derniers temps »). — *Alberto Mousset*. La politica exterior de España, 1873-1918 (édition espagnole qui paraît avant l'ouvrage français). — *A. Gérard*. Ma mission en Chine, 1893-1897 (très intéressant). — *Victor Giraud*. Albert de Mun (modèle de monographie, sobre et précise).

10. — **La Révolution française**. 1918, juillet-août. — A. AULARD. Le président Wilson et la Révolution française (cite quelques extraits de l'ouvrage de Wilson sur Washington). — Paul ROBIQUET. Correspondance du capitaine Perret, 1794-1796, avec son frère, président du tribunal criminel du Morbihan, puis député aux Cinq-Cents (on trouve dans les lettres de l'officier Perret quelques détails sur l'armée de l'Ouest et les opérations contre les chouans de Bretagne). — Léon DUBREUIL. La franc-maçonnerie et les chouans (les chouans de la région malouine et dinanaise se sont servis d'un alphabet secret analogue à celui qu'employaient les loges de la Stricte Observance). — Commandant WEIL. Éducation de prince (sévérité de Charles Albert, roi de Sardaigne, envers ses fils Victor-Emmanuel et le prince de Gênes). — Paul MOULIN. Une lettre inédite du conventionnel Barbaroux (c'est en réalité une lettre adressée à la municipalité d'Aix par les députés des Bouches-du-Rhône à la Convention, 13 mai 1793). — A. A. Condorcet et la Société des nations (reproduction d'un curieux passage du « Tableau des progrès de l'esprit humain »). — A. AULARD. Alexandre Tuetey (notice nécrologique). = C.-rendus : *J. Merlant*. La France et la guerre de l'Indépendance américaine (récit intelligent, clair, agréable). — *David Jayne Hill*. La crise de la démocratie en Amérique; traduit par Mme *Boutroux* (oppose au socialisme la conception américaine de l'État). — *Id*. La reconstruction de l'Europe (riche d'idées et très instructif). — *Carl W. Ackermann*. L'Allemagne de l'arrière (a été correspondant de l' « United Press » à Berlin de 1915 jusqu'en 1917; nous expose ce qu'il a vu; très instructif). — *Alvaro de Albarnos*. El partido republicano (contient un historique du parti républicain en Espagne). — *G. Bourgin*. Inventaire de la série F10 des Archives nationales (c'est la série relative à l'agriculture; se rapporte à la fin de l'Ancien régime, à la Révolution et la première moitié du XIXe siècle; analyse très claire de 1,485 articles; excellentes tables alphabétiques).

Digitized by Google

11. — Revue critique d'histoire et de littérature. 1918, 15 août. — American journal of archæology. T. XII : 1918. — *Charlotte A. van Manen.* L'épanouissement de l'Allemagne et l'hégémonie prussienne; trad. du hollandais par *Pierre Waelbroech* (remarquable brochure écrite presque à la veille de la guerre). — *N. P. Commène.* Notes sur la guerre roumaine (bon plaidoyer en faveur des Roumains irredenti). — *Joseph Reinach,* député. Mes comptes-rendus. Discours. Propositions et rapports; 3 vol. (important). — *Paul Gaultier.* La barbarie allemande (ouvrage à répandre largement). = 1er septembre. *J. H. van Haeringen.* De Augustini ante baptismum rusticantis operibus (travail modeste qui précise certains points de chronologie et d'exégèse). — *R. I. Odavitch.* Essai de bibliographie française sur les Serbes, Croates et Slovènes (excellent). — *L. Rava.* Epistolario di Luigi-Carlo Farini (important pour l'histoire du Risorgimento). — *P. Verrier.* Le Slesvig (conférence bien documentée). — *L. Bascho.* Englische Schriftstellerinnen in ihren Beziehungen zur französischen Revolution (huit notices sur autant de femmes auteurs en Angleterre qui ont été contemporaines ou témoins de la Révolution française). — Livres sur la Belgique pendant la guerre. — *A. Radovitch.* Le Monténégro (deux brochures tendant à rattacher le Monténégro à la Serbie agrandie). = 15 septembre. *Fr. Lachèvre.* Le libertinage au XVIIe siècle; Claude Le Petit (bon). — Livres de propagande sur la question yougoslave. = 1er octobre. *S. Gsell.* Histoire ancienne de l'Afrique du Nord. T. II : L'État carthaginois. T. III : Histoire militaire de Carthage (remarquable). — Comte *F. U. Wrangel.* Voyage en France d'Oxenstierna, 1635 (intéressant). — *Albert Mathiez.* La Révolution et les étrangers (beaucoup de faits curieux; mais il y aurait eu plus à dire sur le séquestre des biens des étrangers en l'an III). — *J.-J. Olivier.* Mme Dugazon, de la Comédie italienne (attrayante monographie). — *Joseph Reinach.* L'année de Verdun (remarquable). — *H. Malo.* En Belgique. La zone de l'avant (très vrai et très émouvant). — *L. Réau.* La république indépendante de l'Ukraine (brochure substantielle et lumineuse). = 15 octobre. *Arthur Christensen* et *J. Östrup.* Description de quelques manuscrits orientaux appartenant à la bibliothèque de l'Université de Copenhague (mss. persans et turcs traitant de théologie et de mystique). — *J. Zuazo y Palacio.* Meca. Contribucion al estudio de las ciudades ibericas (Meca est une ville ibérique en ruines sur le plateau d'Almansa; l'étude de ses antiquités fournit de précieux renseignements sur la civilisation ibérique). — *A. Pirazzini.* The influence of Italy on the literary career of A. de Lamartine (étude attachante, mais qui n'apprend rien de nouveau). — *Mark Howell.* The Chartist movement (bon). — Comte *Louis de Voïnovitch.* La monarchie française dans l'Adriatique (bon). — *Georges Yélénitch-Devas.* La nouvelle Serbie (travail consciencieux, mais trop souvent erroné et incomplet). — *Primoratz.* La question yougoslave (claire et solide publication). = 1er novembre. *Collin* et *Kaarboe.* Atlantis; 1er fasc.

Digitized by Google

(revue mensuelle dont le but est de faire connaître à la fois les nations qui combattent pour le droit et les principes pour lesquels combattent les Alliés). — *Edward G. Browne.* Materials for the study of the Bâbi religion (important). — *Émile Mâle.* L'art allemand et l'art français au moyen âge (remarquable). — *Julien Rovère.* Les survivances françaises dans l'Allemagne napoléonienne depuis 1815 (livre utile, et qui est de nature à nourrir d'agréables illusions). — La question du Slesvig : Le passé, par *H. P. Hausen*; Les liens indestructibles, par *J. C. Mœller;* trad. par *Jacques de Coussange* (on a eu tout à fait raison de traduire en français ces deux brochures qui jettent une vive lumière sur la question du Slesvig). — *Aimé Masson.* Histoire complète de la Révolution russe du 10 mars au 17 novembre 1917 (chronique de l'année révolutionnaire faite au moyen de découpures de journaux quotidiens, sans idée générale et sans style). — *Paul Louis.* Trois péripéties dans la crise mondiale (bref exposé de la politique autrichienne, de la Révolution russe et de l'intervention américaine). — Capitaine *Thobie.* La prise de Carency. Par le pic et par la mine (remarquable).

12. — **Revue de l'histoire des religions.** 1918, mars-avril. — Paul HUMBERT. Les trois premiers chapitres d'Osée (faut-il les expliquer de façon allégorique ou y voir un épisode historique? Ni l'un ni l'autre; ces chapitres contiennent tout ensemble des éléments historiques et allégoriques). — M. VERNES. Les étapes de la déification de Jésus dans les livres du Nouveau Testament (contradiction de ces livres sur la personne du Christ; les *Actes*, les *Évangiles synoptiques*, l'*Épître* de saint Jacques voient en lui un homme de la lignée des prophètes; c'est sa parole, sa vie, non son supplice, qui confèrent le salut; dans les *Épîtres pauliniennes*, l'*Apocalypse*, l'*Épître aux Hébreux*, Jésus apparaît comme un « second Adam », fruit d'une création spéciale du Démiurge; ce n'est plus par son enseignement, mais par son sacrifice expiatoire qu'il ouvre aux fidèles le royaume de Dieu sur cette terre; la théologie *johannique* accepte la thèse de l'incarnation, mais nie le rôle essentiel attaché à la mort de Jésus sur le gibet d'infamie : le Christ vivant et agissant vide sur les hommes bien intentionnés le contenu des vertus qu'il concentre, lumière, vérité, amour). — P. ALFARIC. Les écritures manichéennes; suite (chapitre II. Les écrits des disciples de Mani. Écrits historiques; écrits didactiques; écrits liturgiques). = C.-rendus : *E. Pottier.* Les antiquités assyriennes du musée du Louvre (ce que cet excellent catalogue apprend sur l'histoire des religions). — *W. Déonna.* Les croyances religieuses et superstitieuses de la Genève antérieures au christianisme (« ouvrage où s'affirment les vrais procédés de la critique historique et de l'archéologie comparée mis au service des recherches hiérographiques »). — *M.-J. Lagrange.* Saint Paul. Épître aux Romains (l'exégète est savant, judicieux, admirablement informé; mais toujours l'apologète paraît à côté de l'exégète). — *Paul Marty.* Études sur l'islam au Sénégal.

Digitized by Google

T. I : Les personnes (série de renseignements précieux). — *T. W. Arnold.* The punching of islam; 2e édition (elle a été mise au courant des nouveaux travaux). — *E. Doumergue.* Une petite nationalité en souffrance : les Lettons (éloquent plaidoyer pour une nationalité opprimée).

13. — Revue des études napoléoniennes. 1918, septembre-octobre. — Général H. LE GROS. Paris et les invasions de 1814-1815-1870-1914 (sept pages pour dire qu'il faut de toute nécessité empêcher Paris de tomber aux mains d'un envahisseur et pour signaler combien la défense de la ville était mal préparée en 1914. C'est Galliéni qui força la main au généralissime pour obtenir les moyens nécessaires et en même temps pour ordonner la reprise de l'offensive sur l'Ourcq et la Marne. Ce témoignage est en plein désaccord avec celui de M. Hanotaux, qui fait honneur au général Joffre, dès le 25 août, du plan qui devait triompher trois semaines plus tard). — Albert FRANCASTEL. Quelques miniatures d'Isabey (Napoléon et les deux impératrices, le roi de Rome, Louis XVIII). — J. MONTEILHET. L'avènement de la nation armée; 1re partie (des idées qui ont présidé à la réorganisation de l'armée française à partir de 1871). — Maréchal duc DE MONTEBELLO. Lettres et rapports à l'Empereur ou aux autres maréchaux pendant le siège et la prise de Saragosse; suite; fin en novembre-décembre. — G. BOURGIN. Bonaparte et la République italienne (d'après l'ouvrage de M. Albert Pingaud). — Édouard CHAPUISAT. Les études napoléoniennes en Suisse, 1917. = C.-rendu : *Schalk de La Faverie.* Napoléon et l'Amérique (livre écrit en une langue incorrecte, lourde, rebutante, mais qui contient néanmoins d'utiles indications). = Novembre-décembre. Édouard GACHOT. Les lignes de Torrès Védras (comment elles furent construites et quel obstacle infranchissable elles opposèrent à Masséna, d'ailleurs insuffisamment soutenu). — André VOVARD. Les soldats anglais en France en 1814 et 1816 (trois pages sans grand intérêt). — Albert FRANCASTEL. L'œuvre de Prud'hon, 1758-1823. — Henri CLOUZOT. La miniature sur émail à l'époque impériale. — J. MONTEILHET. L'avènement de la nation armée; suite et fin (établissement du service militaire obligatoire en France en 1867 et en 1872; accepté de mauvais gré en 1867 et de bon gré après 1870. De l'opposition faite par Thiers à la nation armée).

14. — Revue historique de la Révolution française et de l'Empire. 1918, janvier-décembre. — Henry POULET. L'esprit public à Thann pendant la Révolution. La Société des amis de la Constitution, 1791-1795 (très intéressante reconstruction du Thann de la Révolution). — Félix PONTEIL. La Société populaire des Antipolitiques d'Aix-en-Provence d'après des documents inédits, 1790-1795 (refonte totale d'un travail qui avait déjà paru dans le numéro d'octobre-décembre de 1916). — Joseph COMBET. La Révolution dans le golfe

Digitized by Google

de Sambracit, 1789-1799; suite. — Roger DUCOS. Registre de correspondance, 1er germinal-10 fructidor an III, publié et annoté par Maurice DUSSARP; suite (du 16 mai au 1er juin 1795). — Joseph CLÉMENCEAU. Notes sur les États généraux et l'Assemblée constituante; suite et fin (ces notes s'arrêtent au moment où prit fin la Constituante; elles sont suivies de « pièces officielles utiles à l'histoire ». On remarquera l'anachronisme commis par l'auteur, qui reproduit la déclaration de l'empereur d'Autriche (*sic*) faite à Mantoue le 1er mai 1791; c'est, comme on sait, en 1804 seulement que François II, deuxième du nom comme empereur d'Allemagne, prit le titre d'empereur d'Autriche). — F. UZUREAU. Réception d'une pierre de la Bastille à Angers, novembre 1790. — L. PEISE. Liquidation d'une succession en l'an III (celle du marquis de Belmont). — G. VAUTHIER. Notes sur les sociétés intellectuelles au temps de l'Empire.

15. — **Le Correspondant.** 1918, 10 octobre. — Abbé Félix KLEIN. Le cardinal Gibbons. A l'occasion de ses noces d'or épiscopales. — MILES. Silhouettes de guerre. Le général Monash (commandant en chef des « Anzacs »; au civil, ingénieur, constructeur de routes, de ponts, d'aqueducs, de chemins de fer; israélite). — Étienne LAMY. La Prusse et l'Allemagne. Les leçons d'un récent témoignage (ce témoignage est celui d'une « infirmière française dans un camp de prisonniers en Allemagne »; il a été recueilli et publié dans la précédente livraison du *Correspondant*. Il atteste une fois de plus la brutalité des Allemands, leur inhumanité; il fait comprendre la défiance et la haine qu'ils ont inspirées à leurs malheureuses victimes). — M. HÉLYS. Avec la Croix-Rouge française (souvenirs d'une « cantinière »). — ***. La Suisse depuis un an. I. La vie politique (la neutralité et l'évolution des sympathies; quelques « affaires » et quelques problèmes politiques. Intéressant et instructif). — C. HEARTY. De la Marne à la Vesle avec les Américains. — LANDRES. Aux avant-postes belges sur l'Yser. = 25 octobre. Marquis DE LA TOUR-DU-PIN-CHAMBLY. La reconstruction de la France. De la réfection sociale du pays envahi. — MILES. Silhouettes de guerre. Le général Tanner (chef des troupes sud-africaines en France). — ***. Les prochaines élections en Angleterre (montre les modifications profondes apportées dans le système électoral par le Reform Act du 6 février 1918). — André BELLESSORT. Allemand d'Amérique (à propos d'un roman publié récemment sous ce titre par A. de Villèle). — Charles STIÉNON. Les lendemains de la guerre. Anvers et l'Entente; I (avec une carte). — Lieutenant-colonel D. Une cour de justice militaire (à propos des derniers projets de loi présentés à la Chambre des députés). — Léo LARGUIER. Les heures déchirées. Notes du front (en particulier au moment de l'offensive allemande quelque part, en mai et juillet 1918). — ***. La Suisse depuis un an. II. La vie économique et sociale (menace de grève générale en juillet 1917; elle paraît avoir été conjurée par l'attitude des chrétiens sociaux et des paysans, hostiles à toute idée révolution-

Digitized by Google

naire). = 10 novembre. Pierre TERMIER. La face de la terre (pour servir d'épilogue à la belle traduction française qu'Emmanuel de Margerie a donnée du chef-d'œuvre de Suess, « Das Antlitz der Erde »; cette traduction a encore enrichi l'original allemand, « livre extraordinaire et qui, dans son ensemble, ne peut être trop loué »). — MILES. Silhouettes de guerre. M. Mac Adoo (secrétaire de la Trésorerie dans le cabinet formé par le président Wilson, dont il a épousé en secondes noces la fille cadette en 1914; outre la gestion de l'énorme machine financière construite par les États-Unis pendant la guerre, il est aussi le rénovateur de la marine marchande; « la flotte de commerce des États-Unis sera après la guerre la première du monde »). — Henri JOLY. Dans les associations populaires (de la législation et de l'organisation des syndicats en général; puis, en particulier, des associations formées par les cheminots). — Charles STIÉNON. Les lendemains de la guerre. Anvers et l'Entente; II. — Max TURMANN. Vers plus de justice politique. Le référendum sur la représentation proportionnelle en Suisse. = 25 novembre. Pierre DE NOLHAC. La Victoire du Palatin (reproduit une conversation de Giacomo Boni, directeur des fouilles du Palatin, racontant la découverte d'une très belle statue en marbre de la Victoire, retrouvée dans le mortier d'une vieille forteresse des Frangipani, édifiée vers l'an mille. « Elle a revu le soleil l'année fatidique où la liberté de l'Italie et du monde doit être sauvée; elle nous est revenue au jour du *natale* de Rome, exactement le 2672e anniversaire de la fondation de la Ville. Un présage aussi certain ne saurait tromper »). — MILES. Silhouettes de guerre. Le général Maistre (l'histoire de la bataille de Spicheren, 6 août 1870, qui a été étudiée à fond par le lieutenant-colonel Maistre, a montré l'ensemble des fautes commises alors par le commandement français et d'autre part l'importance à la guerre des forces morales). — Louis ENGERAND. Les mines de potasse de la Haute-Alsace. — Marc HÉLYS. La vie anglaise à la veille de la paix. I. Londres, septembre-octobre 1918 (vivant et varié tableau de Londres transformé en ville de guerre, où les femmes servent autrement que les hommes, mais non moins ardemment. La « fièvre kaki » y sévit partout). — F. FRANÇOIS-MARSAL et Maurice DE WARU. Une œuvre essentielle de demain. Le tunnel sous la Manche. — Georges BLONDEL. Bismarck et l'annexion de l'Alsace-Lorraine (Bismarck « n'a invoqué aucune considération d'ordre historique ou ethnographique pour justifier la brutalité de ses procédés »; l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine ne fut pour lui qu'une mesure militaire prise contre l'esprit de revanche qu'il avait tout fait lui-même pour aviver dans le cœur des Français). — DE LANZAC DE LABORIE. Les préludes de l'indépendance italienne (d'après les thèses d'Albert Pingaud). — Jacques DE COUSSANGE. Les Danois dans l'armée française (quelques lettres écrites du front français par des Danois enrôlés pour combattre les Allemands). — Michel DES ÉVERSAINS. Un gouverneur général de l'Algérie (d'après le rapport de

Digitized by Google

Jules Cambon sur son gouvernement, 1891-1897). = 10 décembre. G. LECHARTIER. Le président Wilson (sa vie et son œuvre jusqu'à la déclaration de guerre à l'Allemagne). — MILES. Silhouettes de guerre. Lord Reading (Lord chef-juge d'Angleterre, ambassadeur extraordinaire et haut commissaire aux États-Unis, Rufus Isaacs est né en 1860; il est israélite. Élevé à la pairie en 1914, il fut créé en 1916 vicomte d'Erleigh et comte de Reading l'année suivante; en qualité de haut commissaire, il eut à diriger et à contrôler les différentes missions britanniques existant aux États-Unis et au Canada). — Salvador CANALS. La crise de l'Espagne. — ***. L'avenir économique des nouveaux États de l'Europe centrale. — Georges GOYAU. Visions de Sienne et de la Madone (surtout d'après l'ouvrage d'André Pératé sur Sienne). — D. BERTRAND DE LA FLOTTE. Les trois marches de la victoire : Metz, 19 novembre; Colmar, 22 novembre; Strasbourg, 25 novembre. — Frank LEVRAY. L'étiquette dans les « mess » de l'armée britannique (en temps de paix). = 25 décembre. Fernand DAVID et J. BERGE. La reconstruction de la France. La Savoie « neutralisée » (montrent comment, aux traités de 1815, la neutralisation de la Savoie a été établie en faveur de la Sardaigne et à titre onéreux en ce qui concerne la Suisse; mais la Suisse, depuis 1860, a-t-elle un intérêt quelconque à maintenir la neutralité de la Savoie du Nord? Non; il convient donc que le Congrès de la paix efface ce dernier vestige des mesures prises en 1815; elles avaient eu pour objet d'organiser la protection obligatoire de la Savoie par les milices fédérales en échange d'un territoire cédé à la Suisse; depuis que les provinces savoyardes font partie intégrante du territoire français, aucun motif rationnel ne permet plus de maintenir leur « neutralité »). — Mgr JULLIEN, évêque d'Arras. Le cardinal Gibbons devant les traditions de l'épiscopat catholique. — MILES. Silhouettes de guerre. M. Hoover (actuellement le « ministre de l'Alimentation mondiale », exactement « food administrator for the United States of America ». Né en 1874, il est d'origine huguenote, son nom étant une corruption du nom français Hubert). — Camille BELLAIGUE. Liszt à Rome. — Jacques DE COUSSANGE. La Finlande et la Baltique (les « Blancs » et les « Rouges »; les Allemands en Finlande; la situation actuelle. Le pays a besoin de notre appui en même temps que nous devons prendre nos précautions contre les entreprises allemandes. Que la Finlande soit unie, vraiment indépendante et libre. Elle peut devenir entre la Suède et la Russie un élément de progrès intellectuel et économique). — M. HÉLYS. Le Noël de 1917 dans la vallée de Thann. — André PÉRATÉ. Les lettres de guerre de Pierre-Maurice Masson. = 1919, 10 janvier. ***. La crise du quai d'Orsay (il est nécessaire de réorganiser le service des ambassades et des consulats si, après avoir vaincu les Allemands par les armes, nous ne voulons pas les voir reprendre leur revanche sur le terrain diplomatique). — MILES. Silhouettes de guerre. Le colonel House (délégué des États-Unis à la Conférence de la paix et conseil-

Digitized by Google

ler très écouté du président Wilson). — Abbé A. LEMAN. Vingt-deux mois de journalisme français à Lille sous l'occupation allemande (Lille eut sa feuille clandestine comme la Belgique eut *la Libre Belgique*; elle était intitulée *la Patience* ou *l'Oiseau de France;* fondé par Joseph Willot, professeur de pharmacologie aux Facultés catholiques de Lille, ce journal fut rédigé par des habitants de Lille, Roubaix et Tourcoing. Aux yeux de tous, l'imprimerie clandestine travaillait au *Guide médical des laboratoires Joseph Willot* et le tour était joué. Mais l'espionnage allemand finit par tout découvrir en octobre et en décembre 1916; le 17 avril 1917, le conseil de guerre de Roubaix condamnait J. Willot à dix ans de réclusion et ses « complices » à différentes peines. Ces peines furent appliquées avec la plus extrême rigueur. L'armistice vint enfin briser les fers de J. Willot et de ses deux principaux collaborateurs après une dure réclusion de dix-neuf mois). — ***. Comment les Alliés répareront-ils l'œuvre destructrice des sous-marins? Projet de répartition des navires allemands et des navires « standarisés » entre les armateurs des pays alliés. — Ferdinand BAC. Le peuple contre les Hohenzollern. Scènes de la Révolution à Berlin en 1848 (d'après des documents inédits : correspondance de la princesse Windischgrætz; recueil de pamphlets recueillis aux Archives et à la Bibliothèque de Berlin, etc.). — ***. L'avenir économique des nouveaux États de l'Europe centrale. II. Les voies de communications fluviales (avec une carte). — Max TURMANN. Une École de formation aux œuvres sociales (sur l'initiative que vient de prendre la section suisse de l'Association catholique des œuvres de protection de la jeune fille).

16. — Études. Revue fondée par des Pères de la Compagnie de Jésus. 1918, 20 septembre. — Pierre GUILLOUX. Trois études sur Ernest Renan. II. La modestie de Renan (il a été modeste, non vis-à-vis du christianisme, auquel il demande de se laisser ranger parmi les choses mortes, mais vis-à-vis de l'Allemagne, dont il a admiré le génie sous toutes ses formes). — Albert BESSIÈRES. Les lances. La cavalerie à la bataille de Champagne (14-18 juillet 1918; émouvant). — Christian BURDO. L'introduction de la philosophie scolastique dans l'enseignement secondaire (d'après un volume publié sous le pseudonyme de Miles Christi; admet qu'il faut expurger les manuels scolaires de toute trace de cartésianisme, mais ne croit pas qu'il faille imposer la méthode syllogistique). — Joseph BRUCKER. Fénelon inédit, d'après les papiers du cardinal Fabroni (ces papiers, publiés par Ernest Jovy, se trouvent à Pistoia; ils concernent les affaires du quiétisme et du jansénisme). — Impressions de guerre. LXVIII. Dans les kommandos de la Pologne russe; suite (détails sur les cruels traitements de nos soldats dans les camps de représailles). — Alex. BROU. Bulletin des Missions; suite (Japon, Philippines, Mexique, Amérique latine). = C.-rendus : Dom *G. de Dartein*. Vie latine inédite de sainte Odile par le prémontré Hugues Peltre (bonne édition; dom

Digitized by Google

Dartein fait justice d'un certain nombre d'exagérations pieuses ou de légendes invétérées). — Abbé *Fourier Bonnard*. Lettres choisies de saint Pierre Fourier (excellent choix). — *M. Warde Fowler*. La vie sociale à Rome au temps de Cicéron; traduit par *A. Biaudet* (rendra service). = 5 octobre. Joseph QUIRICO. L'œuvre de Benoît XV en faveur des prisonniers de guerre. — Alex. BROU. L'organisation de la France. L'Université nouvelle : un manifeste (il s'agit du manifeste paru dans *l'Opinion*, signé « les Compagnons » et réclamant un lien entre l'Université et la nation, entre maîtres et élèves, entre maîtres et parents). — Pierre LHANDE. Vers un rapprochement franco-espagnol. I. Le malentendu (examine les trois griefs que nous adressent certains Espagnols : l'invasion napoléonienne en 1808-1809, nos projets d'expansion coloniale, notre politique antireligieuse; répond à ces griefs et montre quels sont en réalité les sentiments des divers partis espagnols à notre égard). —.Pierre GUILLOUX. Trois études sur Ernest Renan. II. La modestie de Renan; suite (conclut ainsi cette seconde étude : « Renan a rendu hommage à la modestie, car, le plus souvent, son immense orgueil en a revêtu les aimables parures »). — Louis DES BRANDES. Les idées de M. Victor Cambon (dans son livre : *Où allons-nous?*). — Pierre BLIARD. Une publication nouvelle sur les Girondins (celle de Cl. Perroud; l'article est en réalité une diatribe contre les Girondins). — Impressions de guerre. LXIX. Petits à-côtés de la grande guerre (tableautins amusants par un officier aviateur). — Yves DE LA BRIÈRE. Chronique du mouvement religieux (le projet d'une nonciature pontificale en Chine et l'opposition du gouvernement français au nom de notre protectorat religieux; conclut à la nécessité de rétablir l'ambassade française au Vatican). = C.-rendu : *Ém. Sevestre*. Étude critique des sources de l'histoire religieuse de la Révolution en Normandie, 1781-1801 (consciencieux). = 20 octobre. Jules LEBRETON. Entre la guerre et la paix. Pologne, Lithuanie, Ukraine (s'occupe surtout de la question religieuse; espère que l'Église uniate se développera et entraînera dans ces régions la masse du peuple). — Pierre GUILLOUX. Trois études sur Ernest Renan. Troisième étude : Renan et l'âme bretonne (examine ce que Renan a dit de la poésie et de la religion des races celtiques; on sait que Renan n'a trouvé le type de la religiosité celtique ni en Irlande ni au pays de Galles ni en Bretagne, mais à Domremy, dans l'âme de Jeanne d'Arc). — Pierre LHANDE. Vers un rapprochement franco-espagnol; II (décrit la propagande allemande en Espagne par les brochures et tracts, les caricatures et illustrations, les revues et journaux). — Pierre D'HÉROUVILLE. Un apôtre du far-west américain (le père Georges Le Fer de La Motte, né le 19 février 1861 à Schlestadt, en Alsace, où son père était en garnison, et décédé le 29 mars 1918 dans le Montana). — Impressions de guerre. LXX. Pierre LAHORGUE. La Bretagne au feu (25 mars-17 juin 1918. Ce premier article conduit jusqu'au 23 mai; les Bretons sont dans la région de l'Aisne et de l'Oise). = C.-rendus : Général *Canonge*.

Digitized by Google

La bataille de la Marne (excellent). — *Étienne Fournol.* De la succession d'Autriche (étudie ce qu'il adviendra de l'Autriche après cette guerre; hypothèses hasardées; l'auteur se montre ennemi du catholicisme et des Jésuites).

17. — La Grande Revue. 1918, août. — Albert THIERRY. Carnets de guerre; fin (du 13 au 26 mai 1915, dans le voisinage de Notre-Dame-de-Lorette). — Israël ZANGWILL. Le principe des nationalités; fin. = Septembre. Th. RUYSSEN. Vers la paix durable. II. L'achèvement de l'œuvre de La Haye (expose l'œuvre accomplie par la Conférence de La Haye et l'organisation qu'il convient de donner à cette noble institution de manière à rendre difficile à l'avenir le retour de calamités semblables à celles que la présente guerre a déchaînées sur le monde. La guerre est une chose voulue et préméditée; « elle est œuvre de raison délibérante, de liberté. Mais la liberté est capable aussi d'inventions moins inhumaines; elle s'affirme capable de préméditer la paix non moins que la guerre; et, sachant qu'il dépend d'elle en partie de réaliser la gageure, elle parie pour la juste paix et se met à l'œuvre ». Important et à méditer). — Henri BACHELIN. Notre littérature en 1914. — Capitaine J. L. La destruction... sur la Somme (impressions d'un artilleur chargé de tirs de destruction sur la Somme en 1917). — Henri HOVELAQUE. La Fayette et l'Amérique (récit en fanfare d'une héroïque équipée qui a contribué au triomphe de la liberté dans le monde). — Frédéric COUDERT. La plus grande alliance sans traité écrit (celle qui « associe » aujourd'hui les États-Unis aux puissances alliées du continent européen). — Gustave ADON. La guerre et l'enseignement du droit (formidable leçon de choses; la guerre enseigne qu'il faudrait apprendre à nos écoliers au moins les notions du droit civil et administratif). — Maxime TOUBEAU. La légalité en temps de guerre. = Octobre. Pierre HAMP. Une comparaison de la guerre et du travail (après la guerre maudite, c'est maintenant le travail qui sauvera le monde). — Camille DUCRAY. Leconte de Lisle et le *Catéchisme républicain* (rappelle l'incident soulevé à l'Assemblée nationale le 5 janvier 1872 par un membre de la droite, M. de Gavardie, qui dénonça les doctrines anticléricales professées par l'auteur anonyme de ce *Catéchisme*, publié en 1870. L'auteur de la brochure était le poète Leconte de Lisle, qui, bien que pensionné par l'Empereur depuis 1864, ne cessa jamais d'être républicain et athée). — Général X. Le Parlement et le recrutement indigène. — Maurice DUPLAY et St. GASZTOWT. Les Polonais et les Russes dans Mme de Ségur (Mme de Ségur, fille de Rostopchine, a, dans plusieurs de ses romans, fait de bonnes peintures des Polonais et des Russes, qu'elle connaissait bien). — Léo SOMERHAUSEN. Un poète-soldat belge (L. Somerhausen, motocycliste belge, a été tué devant Dixmude le 28 septembre 1918). — Charles OULMONT. La véritable autonomie de l'Alsace (« la véritable autonomie de l'Alsace ne peut être l'indépendance du petit pays entre deux nations qu'elle sépare nécessairement; l'Alsace sait que française seulement

Digitized by Google

elle peut être libre »). — UN SOLDAT. L'imprévoyance de demain (on n'a rien fait pour résoudre les graves problèmes politiques, sociaux, économiques que la paix va soulever). — Gaetan PIROU. La liberté individuelle et l'après-guerre (le monde sera-t-il après la guerre plus « étatiste » qu'avant? « L'intervention de l'État dans le domaine économique, commercial, financier sera une nécessité inéluctable. L'avenir est à l'organisation, non à la liberté. » C'est ce que paraissent avoir compris des hommes d'action tels que Victor Cambon, Citroën, Lysis, etc., qui, « sous l'influence des enseignements de la guerre, ont renoncé à l'esprit et aux pratiques du passé »). — Emmanuel BODIN. La Société des nations par l'équilibre mondial. = Novembre. Léon BOURGEOIS. Pour la Société des nations (« la Bastille de la tyrannie des peuples est prise. Nous allons célébrer dans la victoire la fête de la Fédération des peuples libres. Il ne faut pas que ce soit seulement un élan magnifique, un mouvement d'enthousiasme et de fierté qui passent en un jour; il faut que cet élan soit durable, que ce mouvement se propage et se perpétue »; il faut inscrire dans le traité de paix une clause positive; il faut enfin que les combattants du droit signent entre eux « ce contrat d'assurance mutuelle contre les risques de guerre qu'est l'acte de la Société mutuelle des nations »). — Gaston ROUPNEL. La diplomatie et les inventions modernes (du mal causé par l'emploi du télégraphe et du téléphone qui abolissent trop souvent la réflexion; on peut y remédier par une meilleure organisation, une sorte de « Central télégraphique diplomatique »). — H. BERTHÉLEMY. La renaissance des cités détruites par la coopérative des sinistrés. = Décembre. Frédéric WHYTE. Les deux présidents : Woodrow Wilson et Raymond Poincaré (« on devra toujours reconnaître comme une chose splendide pour les Français comme pour les Américains qu'à l'heure du danger ils aient pu atteindre l'idéal démocratique : le pouvoir au premier »). — Ventura GARCIA-CALDERON et Gaston PICARD. Enquête mondiale sur l'avenir de la littérature. — L. BERNSTEIN. Le bolchevisme; théorie et pratique. — René DEVINCK. L'Amérique est-elle wilsonienne? (malgré la victoire remportée par les républicains, le démocrate Wilson continue de posséder l'absolue confiance de tous les Américains quant à la manière de traiter avec l'Allemagne; mais les républicains redoutent les idées socialistes du rigide presbytérien qu'est M. Wilson). — Programme d'enquête sur l'influence américaine en France.

18. — **Mercure de France.** 1918, 1er octobre. — Georges BATAULT. L'idée de progrès et la guerre, d'après Xénophon, stratège athénien (et aussi d'après Napoléon, dont les enseignements se rencontrèrent d'une façon frappante avec ceux de la *Cyropédie*). — Jules CHOPIN. Les Yougoslaves et l'Entente (raconte l'odyssée des soldats serbes, croates et slovènes qui, après avoir lutté contre les Bulgares dans la Dobroudja pour le compte des Roumains, réussirent, après de longs mois, à traverser la Russie malgré les barrages sans cesse opposés

Digitized by Google

par les bolchevistes et à parvenir à la côte mourmane où ils se battirent ensuite à côté des troupes alliées). — J.-G. PRODHOMME. Les origines flamandes de Beethoven (la famille de Beethoven était flamande. Louis Ier, le grand-père du musicien, était né à Anvers où il fut baptisé le 23 décembre 1712; il s'établit à Bonn où, en 1733, il reçut le brevet de « musicien de la cour électorale ». Il s'y maria. Un de ses fils, Jean, né vers 1740, obtint le même brevet en 1756; il eut quatre fils et deux filles; le second fils, Louis II, l'illustre musicien, naquit à Bonn en 1770; il fut baptisé le lundi 17 décembre. Jean, perdu de boisson, mourut misérablement, le 18 décembre 1792, au moment où Louis venait d'arriver à Vienne). — Dr A. KAKIA. Mémoire sur les anarchistes (rédigé par le comte Lamsdorf et daté du 3-16 janvier 1906; le texte original en a été publié par le gouvernement bolcheviste). = 16 octobre. Roger MAURICE. L'évolution des méthodes d'offensive de 1905 à 1918; suite et fin (très intéressant). — Roland BRÉAUTÉ. Notes d'un météorologiste aux armées; I (amusant). = 1er novembre. Louis DENISE et Georges DE DUBOR. Un empereur romain féministe (Héliogobale. « Un rôle politique, une part dans les affaires de l'État, l'accès aux charges publiques sans doute, voilà ce que rêva pour les matrones romaines ce Syrien couronné »; il prit aussi sous sa protection les prostituées de Rome « pour leur donner dans le monde romain une place conforme à l'idée qu'il se faisait de leurs fonctions, d'après l'éducation reçue et les rites de la religion d'Émèse » où se pratiquait la prostitution sacrée). — Roland BRÉAUTÉ. Notes d'un météorologiste aux armées; fin (notations pittoresques et d'un aimable scepticisme). = 16 novembre. René CRUCHET. La crainte du danger chez le combattant. — Commandant G. G. Quelques réflexions d'un officier de troupe (à propos de l'article paru dans le *Mercure de France*, 16 mai 1918, sous le titre : « les États-Majors et la troupe », et du volume du général Palat, « la Grande Guerre sur le front occidental ». Beaucoup d'utiles observations sur les débuts de la guerre en Belgique, sur la surprise que ménageait à notre haut commandement la masse insoupçonnée de la concentration allemande). — Charles PAOLANTONI. Sur la police (suivi d'une réponse de M. Ernest RAYNAUD). = 1er décembre. Constantin D. MAVROUDIN. Le roi de tous les Roumains (biographie, caractère et sentiments de Ferdinand Ier de Roumanie). — René CRUCHET. La crainte du danger chez le combattant; fin. — J. DE MORGAN. Bakou (histoire de la ville depuis son occupation par la Russie en 1797; visées de l'Allemagne sur les richesses pétrolifères de la région. Bakou pendant la guerre et destruction de sa principale industrie. « Bakou n'est ni géorgienne, ni arménienne, ni cosaque, ni slave; Bakou est internationale; il convient de la placer sous la haute main des Arméniens en même temps que sous le contrôle des puissances »). = 16 décembre. Émile LALOY. Le kaiser et la neutralité de la Hollande (si la neutralité de la Hollande n'a pas été violée par les Allemands en 1914, cela tient unique-

Digitized by Google

ment à ce fait que les commandements français et belges n'ont pas dès la première heure fait occuper la Meuse en force. Si les Allemands s'étaient heurtés à une solide barrière franco-belge, ils n'auraient pas hésité à forcer le passage par le territoire hollandais). — Louis COURTHION. Les Allemands comprennent-ils la liberté? Schiller et Guillaume Tell (le Tell de Schiller n'est pas le héros de la liberté; du moins a-t-il tout fait pour éviter d'en être le martyr). = 1919, 15 janvier. ***. La vraie doctrine du président Wilson (tire de l'étude consacrée par M. Wilson à *l'État* ses maximes de gouvernement et sa critique des institutions françaises). — Camille LATREILLE. Henri Heine patriote allemand (malgré les sarcasmes dont il accable les Allemands, Heine est resté Allemand de cœur; dans le conflit actuel, il eût très probablement pris parti pour sa patrie contre nous). — Paul RUGIÈRE. L'angoisse des veilles sous-marines. — Vincent O'SULLIVAN. La littérature américaine. — A. PIERRE. Bulgarie. L'ententophilie de M. Teodorov (M. Teodorov est actuellement président du Conseil en Bulgarie. On publie, d'après le *Mir* du 12 novembre 1918, une déclaration rédigée le 4 janvier 1915 par le Conseil supérieur du parti narodniak, qui exprime des sentiments nettement favorables à l'Entente, et c'est à ce parti qu'appartient aujourd'hui M. Teodorov).

19. — **La Revue de Paris.** 1918, 1er octobre. — G. A. SCHREINER. La détresse allemande; I (fragment d'un livre récent de Georg Abel Schreiner qui, jusqu'à la rupture des États-Unis avec l'Allemagne, fut correspondant, pour l'Europe centrale, d'une agence télégraphique américaine. Une traduction complète de ce livre a paru depuis à la librairie Hachette; M. Lavisse l'annonce en ces termes : « Le livre de M. Schreiner est un témoignage de premier ordre pour l'historien, pour l'homme politique, pour tout homme qui veut comprendre »). — Louis BARTHOU. Les amours d'un poète. Documents inédits sur Victor Hugo; fin (Victor Hugo dans l'exil : à Jersey, puis à Guernesey; Juliette Drouet, admise peu à peu par Mme Hugo elle-même dans le cercle de la famille, s'y comporte avec une réserve aussi habile que digne; de même après la mort de l'épouse légitime et quand elle prend discrètement la direction de la maison du poète ramené d'exil après les événements de 1870-1871. Les amours séniles de Victor Hugo créent des situations pénibles que M. Barthou indique avec art, délicatesse et probité). — Odette KEUN. Confrérie d'Islam à Laghenat. — Capitaine S. B. Au Linge avec les Alpins (vibrants récits de guerre, juillet 1916 et janvier 1917). — Hugues LEROUX. Le milliard de la Croix-Rouge américaine (récit humoristique de l'agitation créée par H. P. Davison pour obtenir de ses compatriotes le milliard de francs nécessaire à la Croix-Rouge américaine. M. Hugues Leroux fut lui-même un des orateurs chargés de la propagande dans certaines villes de l'Union. Le milliard fut obtenu en une semaine). — Jean MASSART. Les intellectuels allemands et la recherche de la vérité (ces intellectuels, les quatre-vingt-treize et les autres, « ont

Digitized by Google

d'abord accepté, par discipline, de signer le manifeste de 1914; puis ils ont refusé, également par discipline, de revenir sur leurs accusations, qu'ils savaient fausses. Or, maintenant ils aspirent à reprendre avec nous des relations personnelles. Eux aussi veulent faire *kamerad!* ». Mais il est impossible qu'on ait jamais des relations d'amitié « avec des calomniateurs. Il faut exclure les Allemands de toutes les institutions scientifiques, artistiques et littéraires des nations alliées: il faut que les Alliés se retirent de toutes les sociétés allemandes dont ils font partie; à la place des organismes internationaux, il faut créer des organismes interalliés où seront admis aussi les neutres, mais non les Centraux »). = 15 octobre. G. A. SCHREINER. La détresse allemande; II (montre d'une façon saisissante que, vers la fin de 1916, la misère était grande en Allemagne, à quelles mesures on eut recours pour utiliser les miettes et les déchets, que les privations étaient arrivées à leur comble, surtout en Autriche; l'empereur Charles voyait par ses propres yeux la détresse de son peuple et en souffrait, mais sans pouvoir y porter aucun remède efficace tant que la guerre ne serait pas finie. C'est la crise alimentaire qui décida l'Allemagne et, à sa suite, l'Autriche-Hongrie à déclarer la guerre sous-marine sans restriction. « Les Anglais », espérait-on, « allaient apprendre à leur tour ce que c'est que de souffrir quotidiennement de la faim; cette pensée inique empêchait que l'on regardât en face l'éventualité d'une guerre prochaine avec les États-Unis. » Quant au torpillage de la *Lusitania*, l'auteur affirme qu'en Allemagne « l'acte fut jugé inutile, léger, inconsidéré; il s'en fallut de peu que la doctrine du gouvernement infaillible ne s'effondrât tout entière ». Très instructif et en partie nouveau). — Adolphe BLANQUI. Souvenirs d'un étudiant sous la Restauration (misères et tribulations des années 1814-1815; Blanqui finit par échouer à l'institution Massin, qui menait ses élèves au lycée Charlemagne; là du moins il allait gagner son pain quotidien). — G. JEAN-AUBRY. Paul Verlaine et l'Angleterre, 1892-1893. — Armand KERGANT. La guerre sous-marine. Défensive et offensive. — ***. La politique de Benoît XV (œuvre d'un catholique prétendant démontrer : 1° « Que Benoît XV, parce qu'il veut considérer la guerre comme un vulgaire conflit d'ambitions, refuse de reconnaître dans la violation de la neutralité belge un inexpiable forfait; d'admettre que l'Entente ait pour la justice plus de respect que les Impériaux, et d'avouer que les méthodes de guerre de l'Allemagne soient plus répréhensibles que celles de ses adversaires; 2° qu'en conséquence, parce qu'il estime nos ambitions plus dangereuses et plus tenaces que les ambitions allemandes, il a cru légitime d'intervenir auprès des neutres pour dissuader les États-Unis de se joindre à nous et de chercher à diviser l'Entente pour rendre vain le pacte de Londres. » Étude critique des sources de la littérature pontificale). = 1er novembre. Joseph BÉDIER. Nos aérostiers; I (histoire détaillée et précise du développement pris par un élément important de la cinquième arme). —

Digitized by Google

Paul DE CHÈVREMONT. Deux voyages officiels à Constantinople; I (le premier voyage eut lieu en 1896, sous Abdul-Hamid, « dans l'ombre d'un souverain étranger ». Beaucoup de menus faits contés d'assez plaisante manière). — Adolphe BLANQUI. Souvenirs d'un étudiant sous la Restauration; II (séjour à l'institut Massin à la fois comme secrétaire du directeur et comme professeur; il est initié par J.-B. Say à l'économie politique, qu'il étudie avec passion, tout en suivant les cours de l'École de médecine et en étudiant avec passion la botanique au Jardin des plantes, et la chimie). — ***. La politique de Benoît XV; suite et fin (reprend chacun des articles que le pape dut examiner : la violation de la neutralité belge, la restauration de l'idée de justice dans le monde, les méthodes de guerre appliquées par les belligérants. Sur tous ces points, l'opinion du pape se dégage assez nettement de ses déclarations trop souvent contradictoires; il tient nettement pour les Impériaux contre l'Entente; à ses yeux, « c'est l'Allemagne qui est pacifique; c'est par conséquent l'Entente qu'il faut contraindre à ployer ». Aussi ne saurait-on s'étonner « de trouver la diplomatie pontificale préoccupée dès la première heure de mettre obstacle à notre ravitaillement, de dissuader les neutres de se joindre à notre parti, enfin de briser le lien qui tient l'Entente assemblée ». Terrible réquisitoire où l'on croirait retrouver la main de celui qui a écrit *J'accuse!*). = 1er décembre. André CHEVRILLON. Parmi les Américains; I (que de jours ouverts par l'observateur sur le caractère américain!). — Amiral DEGOUY. Les insurrections dans la marine allemande. — A. CHUQUET. Décembre 1812. Le retour de l'Empereur (c'est le 3 décembre que Napoléon décide de partir en toute hâte pour Paris pour y surveiller ce qui se passe au lendemain de l'affaire Malet et rétablir son autorité compromise; il quitte le 5 décembre Benitza. Ce départ fut généralement approuvé par les généraux. Dangers et difficultés du voyage de retour. Rapide séjour de l'Empereur à Varsovie, le 10 décembre). — G. JEAN-AUBRY. Paul Verlaine et l'Angleterre, 1872-1893; fin. — Julien JORAN. Le général Gouraud au collège et aux armées. — Auguste DUPOUY. Rouen et la guerre. — Auguste GAUVAIN. La victoire du Droit. = 15 décembre. André CHEVRILLON. Parmi les Américains. II : Juillet-septembre 1918 (la « Young men christian association »; l'idée de toute l'Amérique dans la guerre est qu'elle est la Force au service de la Justice; dès lors, « le châtiment de l'Allemand coupable est certain »). — Arthur CHUQUET. Décembre 1812. Le retour de l'Empereur. II. A travers l'Allemagne (du 11 décembre, où Napoléon arrive à Kutno, jusqu'au 15, où il passe le Rhin à Kastel, en face de Mayence; il rentre à Paris le 18 à onze heures du soir. Grand émoi dans la capitale quand on apprit à la fois le retour précipité de l'Empereur et le désastre de Russie. Quant à l'affaire Malet, qui l'avait si fort troublé, il se contenta de disgracier Frochot, préfet de la Seine; les autres grands fonctionnaires furent unanimes pour déclarer qu'ils sacrifieraient tout pour l'Empereur et

Digitized by Google

pour la perpétuité de sa dynastie). — Bernard LAVERGNE. Les conditions préalables d'une Société des nations. — Colonel M. L'armée hellénique en Macédoine, 1917-1918. — E.-G. SÉE. Les animaux et la guerre; II. = 1919, 1er janvier. André CHEVRILLON. Parmi les Américains, juillet-septembre 1918; III (vitesse américaine; l'esprit américain dans la guerre. Plusieurs belles pages sur l'idéalisme américain). — Jean GUEHENNO. Whitman, Wilson et l'esprit moderne (montre, d'après quelques poèmes de Walt Whitman, tout pleins d'admirables pressentiments, comment le président Wilson représente aux États-Unis une déjà longue tradition intellectuelle; comment il est vraiment le porte-parole de l'esprit américain). — Charles LOISEAU. Les Magyars et la paix (tout ce que nous savons de la psychologie et du passé politique du peuple magyar nous autorise à le regarder comme réfractaire aux principes de l'Europe nouvelle et nous commande de surveiller de très près ce qui va se passer du côté de la plaine danubienne). = 15 janvier. Jean DE GRANVILLIERS. Le prix de l'homme, 1914-1916 (roman historique où l'on trouve des souvenirs sur la guerre notés par un acteur du grand drame). — Angelo PATTI. Vers l'école de demain (souvenirs d'un maître d'école américain par un Italien qui dirige actuellement à New York une école primaire de 4,000 élèves). — Jean FIOLLE. Chirurgie et culture générale. — Émile HAUMANT. La crise du patriotisme russe (le patriotisme russe est chose superficielle et d'exportation étrangère; ce sentiment ne touche pas le moujik; quand le tsar eut disparu, l'État ne s'est plus trouvé représenté à ses yeux que par des « intelligents », donc des privilégiés, toujours suspects à la « masse grise ». C'est ainsi qu'on a vu la Russie « remonter, en quelques mois, tout le cours de son histoire, abandonner les conquêtes des Romanof, se démembrer comme au moyen âge, toucher enfin au temps légendaire où le village ne connaissait pas de maître »). — Jean BOURDON. Qui paiera les frais de guerre? (ce doit être l'Allemagne et non pas nous. Il faut lui imposer le paiement de quarante ou cinquante annuités assez fortes pour nous indemniser de nos pertes).

20. — Revue des Deux Mondes. 1918, 1er octobre. — R. DE LA SIZERANNE. Autour d'un buste de Béatrice d'Este; I (brillant article sur la femme de Ludovic le More, sa cour, ses habillements, ses divertissements). — Eugène THEBAULT. La Gazette infâme (on devine qu'il s'agit de la *Gazette des Ardennes;* montre comment elle est dirigée et rédigée; par quels moyens de chantage l'administration militaire en impose l'abonnement aux communes françaises. Depuis le 1er février 1918, ce journal « boche » est devenu quotidien et tire à 100,000 exemplaires sans la moindre publicité commerciale. Son but est de répandre à profusion, dans nos départements annexés et chez les neutres, la vérité allemande sur les responsabilités de la guerre, l'annexion de la Belgique, les vols et les pillages, l'assassinat de Miss Cavell, les prisonniers de guerre, etc.; de prouver avec quelle humanité les Français soumis à

Digitized by Google

l'autorité allemande ont toujours été traités par elle. Les évacués qui nous reviennent des régions envahies tiennent un tout autre langage). — Gaston DESCHAMPS. Sous le drapeau étoilé (décrit une base américaine en France, un cantonnement dans la zone des armées, les Américains au combat dans la seconde bataille de la Marne : à Épieds, à Nouvron-Vingré). — Georges GOYAU. Une personnalité religieuse, Genève, 1535-1907. IV. Avant et après la séparation, 1868-1907. — René LA BRUYÈRE. L'échec de la guerre sous-marine. I. La destruction des sous-marins. — L.-Paul DUBOIS. L'effort fiscal de la France pendant la guerre. I. Les impôts sur le revenu. — André BEAUNIER. La véritable Manon Lescaut (d'après les récents ouvrages du baron Marc de Villiers, dont l'auteur n'accepte pas les conclusions, et de M. Pierre Heinrich, qui a du moins produit des témoignages certains sur la déportation des « filles de joie » en Louisiane en 1719 et 1720. En somme, on ne peut rien dire d'assuré ni sur le chevalier des Grieux ni sur sa maîtresse. « La véritable Manon, c'est dans le cœur de l'abbé Prévost qu'elle a vécu et est morte »). = 15 octobre. Joseph BÉDIER. Notre artillerie (expose avec une grande précision de chiffres et d'idées l'état de notre artillerie au moment où a éclaté la grande guerre; il dit pourquoi nous avions moins d'artillerie lourde que les Allemands, comment se reproduisit, dans les deux armées adverses, la crise des munitions après la première bataille de la Marne, quelles difficultés inouies il nous fallut surmonter pour restaurer en pleine guerre nos usines et les amener à produire une prodigieuse quantité de canons et de munitions. Ici l'on ne saurait trop admirer le ressort de la nation tout entière, en particulier l'intelligence du corps d'officiers employés tant dans les services techniques que sur le front. L'auteur termine en évoquant en termes d'une rare beauté les souvenirs qu'il a recueillis pendant qu'il assistait à la bataille de la Malmaison en octobre 1917). — R. DE LA SIZERANNE. Les masques et les visages. Autour d'un buste. II. Béatrice d'Este et Ludovic le More; suite et fin (Béatrice ne fut pas seulement une femme frivole; elle fut aussi associée discrètement par son mari à sa politique étrangère, mais elle mourut presque subitement après avoir donné naissance à un enfant mort le 2 janvier 1497. Cette mort plongea dans le deuil Ludovic le More et, depuis lors, la fortune trahit toutes ses entreprises. Après avoir trompé son ancien allié, le roi de France, il est abandonné par ses propres troupes, tombe entre les mains des Français et va terminer ses jours dans des prisons françaises. Il avait été imprudent, orgueilleux, vaniteux; il avait possédé d'immenses richesses qu'il étalait complaisamment et qui lui firent nombre d'envieux, d'ennemis ardents à se partager ses dépouilles). — L. GRONDIJS. La Russie en feu. Journal d'un correspondant de guerre. I. Voyage de Kiev au gouvernement du Don (janvier-février 1918. L'auteur s'était proposé de rejoindre à Rostof l'ataman des Cosaques du Don et Kornilof; récit émouvant et pittoresque de la route qu'il dut suivre à travers la Russie infestée de soldats débandés et de bolche-

Digitized by Google

vistes. Arrivé non sans peine à Rostof, il y trouve Alexief et Kornilof qui avaient réuni autour d'eux un noyau d'armée de 3,500 hommes, presque tous officiers. On pensait qu'ils formeraient les cadres de la future armée contre-révolutionnaire, mais l'attente des grands chefs fut trompée par l'apathie de la population et la défection des Cosaques. L'auteur fait un grand éloge de Kornilof, le « grand républicain », aussi optimiste qu'il est brave, « le seul homme qui puisse rendre à la jeunesse russe la confiance dans les destinées du pays »). — René LA BRUYÈRE. L'échec de la guerre sous-marine. II. La protection des navires marchands. — L.-Paul DUBOIS. L'effort fiscal de la France pendant la guerre. II. Nouveaux impôts, nouveau budget. = 1er novembre. Émile BOUTROUX. Le président Wilson, historien du peuple américain (l'ouvrage du président : *A history of the american people*, en six volumes, a été publié en 1902. Il est très propre « à nous faire pénétrer dans l'âme américaine, du point de vue américain lui-même »). — André HALLAYS. L'opinion allemande pendant la guerre. I. Les premiers enthousiasmes et les premières espérances, août 1914-décembre 1915 (d'après les journaux allemands, qu'il faut d'ailleurs consulter avec l'esprit critique le plus circonspect, car en aucun pays la presse n'a été plus asservie au gouvernement qu'en Allemagne. Les quatre points du *Credo* que les pangermanistes, par le moyen de cette presse achetée, muselée ou domestiquée, réussirent à imposer à la conscience allemande : l'Allemagne fait une guerre défensive; elle est élue entre toutes les nations pour gouverner l'Europe; elle respecte le droit des gens; elle est invincible). — L. GRONDIJS. La Russie en feu. Journal d'un correspondant de guerre, janvier-mars 1918; II (l'armée de Kornilof dans les steppes; défection générale des Cosaques. Émouvant et parfois effrayant). — Louis GILLET. La cathédrale martyre et ses derniers historiens (histoire de la cathédrale de Reims; sa décoration sculpturale. « Cette cathédrale était une des beautés du monde; elle était le sanctuaire de notre histoire, un des trésors de notre peuple; c'est là que la patrie devenait religion. » Les Allemands ne l'ignoraient pas et c'est pourquoi ils ont voulu la détruire). — Abbé WETTERLÉ. Le camouflage démocratique de l'Allemagne (« les Allemands ont, au point de vue diplomatique, préparé toutes leurs lignes de repli comme l'État-Major de leur armée a organisé les siennes au point de vue militaire. En cas de succès complet, la ligne Westarp, c'est-à-dire le plan des grandes annexions prévues par la ligue pangermaniste; en cas de demi-succès, la ligne de Wedel, annexion à l'Est et dépendance économique de la Belgique à l'Ouest; en cas de partie nulle, la ligne Naumann, simple réalisation du plan de l'Europe centrale; en cas de demi-échec, la ligne Erzberger-Scheidemann, ni annexions ni indemnités; enfin en cas de défaite, mais de défaite arrêtée avant l'exploitation complète par les Alliés de leur action victorieuse, la ligne Haase, démocratisation des institutions de l'Empire et de la Prusse ». C'est à ce dernier point que nous en sommes; mais les réformes intérieures

Digitized by Google

qu'on nous annonce sont « une simple manœuvre destinée à déconcerter les Alliés »). — Jérôme et Jean THARAUD. Une relève, mars 1917; I. — Raphaël-Georges LÉVY. L'argent et l'or au cours de la guerre (historique des métaux précieux avant le XIXe siècle; la production depuis 1493 jusqu'à ce jour a été de 85 milliards d'or et de 83 milliards d'argent. La loi de germinal an IX et le régime monétaire des principales nations de 1803 à 1914. Effets de la guerre actuelle). — André BEAUNIER. Frédéric II et les débuts de la fourberie allemande (d'après les ouvrages du commandant Weil et de Charles Benoist). = 15 novembre. Étienne LAMY. Rudyard Kipling et la guerre sur mer (d'après un livre récent où Kipling montre avec une force saisissante le développement de la flotte de guerre anglaise, l'état d'esprit du marin anglais et le dégoût qu'il éprouve des manœuvres déloyales auxquelles a recours le marin allemand). — R. DE LA SIZERANNE. Autour d'un buste. III. Isabelle d'Aragon et Bianca Sforza (Isabelle d'Aragon, fille du roi de Naples Alphonse II, femme de Gian-Galeazzo, duc de Milan, prince crapuleux qui laissait la réalité du pouvoir à son oncle, Ludovic le More, marié plus tard à Béatrice d'Este. Ses déboires comme épouse et comme duchesse; après avoir perdu son mari, elle espérait conserver la couronne ducale pour son fils : Louis XII s'empara de l'enfant qui ne régna jamais. Ce fut sans doute la plus amère « disgrazia ». Quant à Bianca Sforza, dont les peintres ont popularisé les traits, elle était fille naturelle et préférée du More; née en 1482, elle épousa en 1489 Galeazzo de San Severino et mourut subitement le 22 novembre 1496. Biographie de son mari qui, après la chute du More, trouva un assez bel établissement à la cour de France. Il fut tué à la bataille de Pavie, 24 février 1525). — André HALLAYS. L'opinion allemande pendant la guerre. II. Les déceptions, la nostalgie de la paix et le désarroi, janvier 1916-juillet 1917 (comment les journaux allemands reflètent les sentiments propagés dans le peuple par la déception de Verdun, la guerre sous-marine et les notes du président Wilson, la crise économique; comment le gouvernement travaille et réussit en partie à tromper l'opinion publique; avec quel art il fait de Hindenburg le « héros national » et joue la « comédie » des offres de paix. « Au printemps de 1917, l'Allemagne était dans un tel désarroi moral qu'il eût suffi d'un coup rapide et vigoureux pour précipiter sa défaite et sa ruine; elle eût été alors incapable de supporter la suprême désillusion, celle qui aurait ébranlé sa confiance dans la force de ses armes et le génie de ses chefs militaires »). — Ernest DAUDET. L'avènement d'Alexandre III et ses premiers rapports avec la République française, 1881-1886. Notes et souvenirs; I (au début de son règne, l'empereur suivit une politique de bascule à l'égard de l'Allemagne et de la France; aux ambassadeurs de France, il témoigna une cordiale bienveillance jusqu'au jour où le général Appert, qu'il avait en affection, fut rappelé, avril 1886, pour faire place au général Billot : c'était une faute; le résultat fut que le tsar rappela son

Digitized by Google

ambassadeur, M. de Mohrenheim). — Jérôme et Jean THARAUD. Une relève, mars 1917; II (beaucoup de littérature et de la meilleure). — André LEBON. La stratégie économique de l'Allemagne et la contre-offensive des Alliés. = 1er décembre. Louis MADELIN. Le Rhin français (le Rhin celto-latin; le Rhin celto-franc; le grand « tour de passe-passe » accompli par le traité de Verdun; la reprise des marches de l'Est; la « Nation » sur le Rhin au temps de la Révolution française et le régime français de 1794 à 1814. « Arrachée à la France en 1814 et mise en 1815 sous un joug qu'elle ne cesse pendant soixante ans de tenir pour étranger », la Rhénanie est restée « jusqu'à des années assez proches l'objet de nos revendications secrètement ou ouvertement encouragées par les siennes propres ». Que l'on consulte donc ces populations. Telle serait la conclusion logique de l'article; M. Madelin ne l'a pas dit). — André HALLAYS. L'opinion allemande pendant la guerre. III. Le réveil des espérances et des convoitises, juillet 1917-juillet 1918 (sous la dictature militaire; regain de popularité donné au parti de la guerre par le désastre italien de Caporetto et l'effondrement de la Russie; comment l'opinion publique fut habilement façonnée par les projets d'offensive sur le front occidental et exaltée par la relation des premiers succès de Ludendorff. Il est amusant de constater comment peu à peu cette opinion est amenée à connaître l'immensité et l'efficacité de l'effort américain. C'est l'histoire de la « méprisable petite armée » de French qui recommence : « Quand la guerre se déroulera en dehors des tranchées, l'importance des troupes américaines ne tardera pas à se révéler aussi bien d'ailleurs que l'insuffisance de leur préparation technique! »). — Jules CLARETIE. Fragments d'un journal intime (17 octobre 1885-2 octobre 1913; souvenirs de guerre, de théâtre, de politique et de littérature). — Edmond PILON. Un Castelnau du XVIIe siècle (Jacques, marquis de Castelnau, né en 1620, fait maréchal de France pour l'habileté manœuvrière et la bravoure qu'il montra dans la bataille des Dunes; blessé mortellement devant Dunkerque, il mourut le 15 juillet 1658). — Henriette CELARIÉ. Les otages féminins dans les camps de représailles (d'après le journal d'une Laonnoise enlevée le 31 décembre 1917 et transférée à Holzminden. Les otages y restèrent six mois, soumises aux plus mauvais traitements. En entrant dans leur prison, elles avaient dû passer « toutes nues » la visite devant les Allemands; au départ, on leur permit de garder leur numéro matricule, mais on le leur fit payer un mark. Il n'y a pas de petit profit). — Victor DILIGENT. L'armée (discours qui a obtenu à l'Académie française le prix d'éloquence). — Firmin DROZ. Un témoin des responsabilités de la guerre (d'après les souvenirs de la comtesse Olga Leutrum. Russe par sa mère, mais hongroise par son père, Olga Okoliczanyi fut pendant trois ans à la cour d'Autriche comme dame d'honneur de l'archiduchesse Isabelle, femme de l'archiduc Frédéric d'Autriche; en 1906, elle épousa un gentilhomme hongrois, le comte Leutrum. Elle vécut ainsi pendant plusieurs années dans une « atmosphère saturée de poli-

Digitized by Google

tique internationale ». Elle a surpris et elle rapporte beaucoup de faits et paroles qui montrent l'ardente hostilité de l'Autriche à l'égard de la Russie dix ans déjà avant la guerre; en 1909, elle assista, sans y rien comprendre, à une « mobilisation secrète » de l'armée austro-hongroise contre la Russie. Elle conclut que ce pays a été victime en 1914 d'une agression depuis longtemps préméditée). — André BEAUNIER. Nouveaux commentaires de Tacite (à propos du livre de M. Courbaud qui est assez malmené; l'article est à méditer; il prévient sagement contre les abus de l'esprit critique). = 15 décembre. Louis BARTHOU. Les carnets de Victor Hugo. — ***. Des conditions militaires de la paix. — Marcel BOULENGER. Une visite au commandant d'Annunzio. — L'Alsace et la Lorraine retrouvées. I. Abbé WETTERLÉ. Jours d'allégresse. II. Gaston DESCHAMPS. Le pèlerinage à Metz. — Paul HEUZÉ. La voie sacrée. Le service automobile à Verdun, février-août 1916 (très intéressant et émouvant). = 1919, 1er janvier. Henry BORDEAUX. Un coin de France pendant la guerre : Le Plessis-de-Roye (pittoresque, touchant et instructif. Belle mort du général Barbot, le 11 mai 1915, après les combats victorieusement livrés devant Arras). — André HALLAYS. L'opinion allemande pendant la guerre. IV. La suprême désillusion; le désespoir (accroissement constant du scepticisme et du pessimisme en Allemagne depuis la reprise triomphante de l'offensive par le général Foch le 18 juillet 1918; c'est au milieu de la confusion des esprits et de la mêlée des partis qu'éclate la nouvelle de l'armistice bulgare; alors le peuple allemand se sent perdu; Ludendorff subit une grave dépression nerveuse et c'est du Grand Quartier Général que part la demande d'armistice). — Gaston RAGEOT. M. Lloyd George. — Louis GILLET. Les joyeuses entrées en Belgique (en Belgique reconquise, depuis le 29 septembre 1918, où fut emportée la forêt d'Houthulst, jusqu'au 22 décembre, où le roi Albert rentra dans sa capitale. Allégresse universelle qui faisait oublier les souffrances de l'oppression allemande; car le pays occupé n'avait pas cessé de croire à la victoire finale de son armée. La « Libre Belgique », dans ses 152 numéros, a toujours mené le combat jusqu'au triomphe final). — Henriette CELARIÉ. Les otages civils dans les camps de représailles (d'après le journal tenu par un de ces otages pris à Lille le 1er janvier 1918 et transporté en Lithuanie, à Milejghamy). — André BEAUNIER. Comment l'Alsace s'est donnée à la France au XVIIe siècle (d'après l'ouvrage de Louis Batiffol). — Henry BIDOU. Le maréchal Joffre à l'Académie française. = 15 janvier. Mgr LANDRIEUX, évêque de Dijon. Un mensonge allemand. L' « utilisation militaire » de la cathédrale de Reims (témoignage d'une haute valeur; Mgr Landrieux était en effet en 1914 curé de la cathédrale de Reims et il ne l'a pas quittée, même aux instants les plus tragiques, jusqu'en 1916. Il déclare nettement : « Ni le samedi 19 septembre, ni les jours précédents, rien ne justifiait le bombardement et l'incendie de la cathédrale; on n'y avait jamais installé de mitrailleuses contre les avions, ni, à plus forte raison, des canons;

Digitized by Google

il n'y eut jamais dans son voisinage, encore moins à l'intérieur, de stationnement d'hommes et de matériel de guerre; elle ne servait pas de poste militaire d'observation. » Le démenti officiel opposé par l'agence Wolf est un mensonge de plus. Réfutation point par point du Rapport dressé par le ministère prussien de la Guerre : « Die Beschiessung der Kathedrale von Reims », et du gros livre publié par le docteur J. Sauer : « la Culture allemande, le catholicisme et la guerre. » Néanmoins, les Allemands ont persévéré jusqu'au bout dans l'erreur, car, à la date du 5 juin 1918, Hindenburg n'a pas craint de signaler au cardinal Gaspari des faits d'utilisation de la cathédrale pour des fins de guerre, de juin 1917 à mars 1918. Ces faits sont faux, comme tout le reste). — Frédéric MASSON. D'Ischia au Pizzo. Les derniers jours de Murat, 19 mai-13 octobre 1815; 1er article. — Louis BERTRAND. Le retour en Lorraine (très beau récit de la visite des deux présidents à Metz). — Henry BORDEAUX. Un coin de France pendant la guerre : Le Plessis-de-Roye; II (l'attaque générale et le combat du 30 mars 1918; notes sur le moral des troupes allemandes d'assaut, d'après le témoignage des carnets et les interrogatoires des prisonniers. Tout cela très vivant). — René PINON. La reconstitution de l'Europe orientale. — Camille BELLAIGUE. Souvenirs de musique à Versailles (chez le roi, au XVIIIe siècle). — Gaston DESCHAMPS. Le premier Noël en Alsace délivrée (à Colmar, 23-25 décembre 1918). — Charles NORDMANN. Le Congrès de la paix et le calendrier (reproduit les vœux exprimés au Congrès international pour la réforme du calendrier, qui se réunit à Liége en mai 1914 et promit une étude complète sur la question).

Digitized by Google

CORRESPONDANCE.

Monsieur le Directeur,

Permettez-moi de rectifier l'interprétation donnée dans un des derniers numéros de la *Revue historique* (t. CXXVIII, p. 125, note) d'une phrase attribuée à l'ex-empereur Guillaume II. Il aurait échangé avec une jeune fille, en choisissant une de ses photographies pour lui en faire présent, les paroles suivantes : « Ici, j'ai l'air d'un Parsifal... » — « Non, sire, j'ai dit Lohengrin. » — « C'est la même chose. » — « Non, sire, l'un est un chevalier, l'autre est un *rustre* (« fool »). » — « Eh bien, j'ai l'air de l'un et de l'autre. » Telle est la traduction que M. René de Kérallain donne d'un dialogue emprunté à *The sunny side of Diplomatic Life*, de Mme de Hegermann-Lindencrone, et il en conclut que Guillaume n'est pas « incapable de se connaître ».

Guillaume II ne s'est pas qualifié lui-même de rustre. Le mot anglais employé par Mme de Hegermann, *fool*, signifie : être dénué de raison, simple, « innocent », comme disent nos paysans. Or, c'est ainsi que se présente le Parsifal de Wolfram d'Eschenbach et de Wagner. Dans la légende, Parsifal paraît à la cour d'Artus en costume de fou. C'est l'homme qui ne comprend point d'abord la vie, qui est encore inconscient, mais qui a une mission divine et dans l'avenir portera la couronne du Graal. Dans le poème de Wagner, c'est également « der reine Tor »; c'est le simple, qui a tué le cygne de Montsalvat; c'est le pur, qui, après les épreuves nécessaires, sera le rédempteur.

Une des attitudes de Guillaume II était de se poser en chevalier et en saint, chargé d'une tâche surhumaine; c'est pourquoi il disait qu'il avait l'air à la fois de Lohengrin et de Parsifal.

Le dialogue rapporté par Mme de Hegermann, ainsi interprété, ne me paraît point perdre sa saveur.

PETIT-DUTAILLIS.

Digitized by Google

CHRONIQUE.

France. — M. Jules GUIFFREY, membre de l'Académie des beaux-arts, est mort le 30 novembre 1918. Il était né à Paris le 29 novembre 1840. Élève à l'École des chartes, il en sortit en 1863 avec une thèse : *Histoire de la réunion du Dauphiné à la France*, qui parut en 1868. Archiviste aux Archives nationales, il s'occupa surtout de l'époque révolutionnaire, sur laquelle il publia plusieurs travaux estimés et utiles : *les Principes de 1789 et la liberté de la presse; extraits des cahiers des États généraux de 1789* (1867; en collaboration avec Henri Lot); *Documents inédits sur le mouvement populaire du 14 juillet 1789* et les *Comités des assemblées révolutionnaires : le Comité de l'agriculture et du commerce*, deux articles alors très remarqués qui parurent en 1876 dans le tome I de la *Revue historique; les Conventionnels : liste par département et par ordre alphabétique des députés et des suppléants à la Convention nationale* (1887). Cependant, dès le début, il s'était senti très attiré vers l'histoire de l'art, et c'est sur ce domaine qu'il produisit ses œuvres les plus importantes : *le Duc d'Antin et Louis XIV; rapports sur l'administration des bâtiments, annotés par le roi* (1869), amorce d'un gros recueil de textes qu'il publia plus tard dans la Collection des documents inédits : *Comptes des bâtiments du roi sous le règne de Louis XIV* (5 vol., parus de 1881 à 1901); *les Comptes des bâtiments du roi*, recueil de textes réunis par le marquis de La Borde, qu'il a publiés avec des additions (2 vol., 1880); *les Caffieri, sculpteurs et fondeurs-ciseleurs; étude sur la statuaire et sur l'art du bronze au XVIIe et au XVIIIe siècle* (1877); *Histoire générale de la tapisserie* (en collaboration avec Eug. Müntz et Al. Pinchard; 3 vol., 1878-1884); *Anecdotes inédites sur la vie et les mœurs des artistes français au siècle dernier* (c'est-à-dire au XVIIIe siècle; en collaboration avec E. Campardon, 1882-1886); *Correspondance des directeurs de l'Académie de France à Rome avec les surintendants des bâtiments*, t. IV (suite d'un ouvrage commencé par Anatole de Montaiglon, 1896); *Inventaire général des richesses d'art de la France* (2 vol., 1897); *les Tapisseries du XIIe siècle à la fin du XVIe* (forme le tome VI de l'*Histoire générale des arts appliqués à l'industrie du Ve siècle à la fin du XVIIIe*, 1912). Il a donné en outre un très grand nombre d'articles de critique, publié des documents, des catalogues de musées, des inventaires d'art, des listes d'artistes dans les revues les plus diverses; on en trouvera le détail dans

Digitized by Google

la bibliographie placée en tête des *Mélanges offerts à Jules Guiffrey* (1916), volume qui constitue le tome VIII des *Archives de l'Art français*, nouvelle période. Elle compte 922 numéros. Ch. B.

— M. Georges DAUMET, dont la mort subite (9 décembre 1918) a consterné ses nombreux amis, était né à Paris le 11 octobre 1870. Élève de l'École des chartes, il en sortit le second de sa promotion en 1893 avec une thèse sur *Calais sous la domination anglaise* qu'il publia, après l'avoir revue soigneusement, en 1902. A l'École des hautes études, il obtint le titre d'élève diplômé pour une *Étude sur l'alliance de la France et de la Castille aux XIVe et XVe siècles* (1898; n° 118 de la « Bibliothèque de l'École »), complétée plus tard par un *Mémoire sur les relations de la France et de la Castille de 1255 à 1320* dédié à M. Alfred Morel-Fatio, dont il fut l'élève assidu pendant plusieurs années. A l'École de Rome, il tira des registres pontificaux la substance de deux travaux : 1° *Benoît XII, pape; lettres closes, patentes et curiales se rapportant à la France*, et 2° *Innocent VI et Blanche de Bourbon* (1899). Son dernier ouvrage : *Notices sur les établissements religieux anglais, écossais et irlandais fondés à Paris avant la Révolution*, a paru en 1910 et 1912 dans les *Mémoires de la Société de l'Histoire de Paris*.

— M. Étienne LAMY, secrétaire perpétuel de l'Académie française, est mort à Paris le 9 janvier 1919. Il était né à Cize (Jura), le 2 juin 1845. Après avoir siégé au Parlement où il remporta des succès notables comme orateur surtout dans des questions d'administration, il consacra sa vie à des œuvres sociales. Conservateur et catholique, il fut l'adversaire du gouvernement républicain après l'avoir été du régime impérial; mais sa polémique fut toujours courtoise dans la forme et inspirée par les sentiments d'un libéralisme éclairé. Ses *Études sur le second Empire* (1895) ont établi sa réputation d'historien. On lui doit en outre une bonne édition des *Mémoires d'Aimée de Coigny*, qui fut la « Jeune Captive » de Chénier (1902); des études intitulées *la France dans le Levant*, *Témoins des jours passés* (1907), *Catholiques et socialistes*, etc. C'était un écrivain très distingué et un peu morose; son style trop uniformément noble était, comme ses pensées, voilé par la mélancolie d'un passé qui ne reviendra plus.

— L'Académie des sciences morales et politiques a partagé le prix Michel Perret entre MM. J. MANUEL : *Soufflot*, et R. LOTE : *Germania*, et accordé une mention très honorable à M. H. MARTIN : *les Biens nationaux dans le district de Toulouse*. Sur la fondation de Drouyn de Lhuys, elle a récompensé MM. le vicomte DE GUICHEN : *la Révolution de Juillet 1830 en Europe;* Émile LALOY : *la Diplomatie de Guillaume II;* Ernest LÉMONON, *les Alliés et les neutres, août-décembre 1916;* le comte Louis DE VOIKOVITCH : *la Monarchie française dans l'Adriatique*.

Allemagne. — La Révolution qui, en Allemagne, a donné le pou-

Digitized by Google

voir à des républicains a décidé l'auteur de *J'accuse* et du *Crime* à donner enfin son nom : il s'appelle Richard GRELLING. C'est un avocat israélite, riche, républicain et socialiste. Le secret de l'anonymat avait été bien gardé.

— On sait maintenant qui est l'auteur du trop fameux manifeste dit des « Quatre-vingt-treize ». C'est Hermann Sudermann, notable romancier et dramaturge, dont les œuvres ont eu en France le succès qu'elles méritent. Il n'était avant la guerre qu'un écrivain distingué; le manifeste, qui est le plus mince de ses écrits, est certainement celui qui rappellera le plus longtemps son nom à la mémoire des hommes.

Belgique. — Hector DENIS, né à Braine-le-Comte le 29 avril 1842, mort à Bruxelles le 9 mai 1913, professeur à l'Université libre de cette ville, membre de la Chambre des représentants, membre de l'Académie royale de Belgique, était surtout connu comme économiste, mais on lui doit également des travaux historiques : *Des tendances actuelles du prolétariat européen* (Bruxelles, 1872); *le Mouvement agricole en Angleterre* (Ibid., 1874); *De l'origine et de l'évolution du droit économique. Les physiocrates* (Ibid., 1881); *Adam Smith* (Ibid., 1883); *l'École physiocratique et la conception organique de la société économique* (Ibid., 1895); *Simonde de Sismondi et ses travaux économiques* (Ibid., 1896); *l'Œuvre d'Auguste Comte et son influence sur la pensée contemporaine* (Ibid., 1897); *Histoire des systèmes économiques et socialistes* (Paris, 1907, 2 vol.).

— Le 18 août 1914 est décédé à Bruxelles, à l'âge de soixante-dix-sept ans, M. Ernest DISCAILLES, professeur émérite de l'Université de Gand, membre de l'Académie royale de Belgique. M. Discailles, après avoir été professeur d'histoire dans les Athénées de Bruges et de Bruxelles, ainsi que dans les écoles normales de cette dernière ville, avait été chargé à l'Université de Gand, de 1880 à 1907, des cours d'histoire contemporaine et d'histoire de la littérature française. Ses principaux ouvrages historiques sont : *les Pays-Bas sous le règne de Marie-Thérèse* (Bruxelles, 1872); *Adelson Castiau : sa carrière parlementaire, ses écrits* (Peruwelz, 1878); *le Général Van der Mersch avant la Révolution brabançonne* (Gand, 1883); *Guillaume le Taciturne et Marnix de Sainte-Aldegonde* (Bruxelles, 1884); *Un chanoine démocrate. Hommes et choses de la Révolution brabançonne* (Ibid., 1887); *Histoire de Charles Rogier d'après des documents inédits* (Ibid., 1892-1895, 4 vol.); *Un diplomate belge à Paris de 1830 à 1864* (Ibid., 1909). Voir *Rev. histor.*, t. XI, p. 172; t. XXXIV, p. 135 et 138; t. XXXVI, p. 455; t. LI, p. 221; t. LII, p. 462; t. LIX, p. 457.

— Victor BRANTS, né à Anvers le 23 novembre 1856, décédé à Louvain le 13 août 1917, professeur à l'Université de Louvain, membre de l'Académie royale de Belgique, correspondant de l'Institut de France (Académie des sciences morales et politiques), était surtout

Digitized by Google

connu comme économiste, mais il fut aussi l'auteur de nombreuses études historiques. Notons, parmi les plus considérables : *Histoire des classes rurales en Belgique jusqu'à la fin du XVIIIe siècle* (Bruxelles, 1881); *les Sociétés commerciales à Athènes* (Gand, 1882); *la Condition du travailleur libre dans l'industrie athénienne* (Ibid., 1883); *le Régime corporatif au XIXe siècle* (Louvain, 1894); *les Théories économiques aux XIIIe et XIVe siècles* (Ibid., 1895); *la Faculté de droit de l'Université de Louvain à travers cinq siècles, 1426-1906* (Louvain, 1906). Voir *Rev. histor.*, t. XCIII, p. 214; t. XCVIII, p. 371.

— Le baron Émile DE BORCHGRAVE, né à Gand le 27 décembre 1837, décédé à Ixelles-lez-Bruxelles le 19 septembre 1917, avait occupé durant de longues années des postes importants dans le corps diplomatique belge. Successivement ministre plénipotentiaire à Belgrade, à Constantinople et à Vienne, il avait pris sa retraite en 1909. Membre de l'Académie royale de Belgique, il avait fait œuvre d'historien. Les travaux les plus importants sont : *Histoire des colonies belges qui s'établirent en Allemagne pendant le XIIe et le XIIIe siècle* (Bruxelles, 1865); *Histoire des rapports de droit public qui existèrent entre les provinces belges et l'empire d'Allemagne depuis la dissolution de l'empire carolingien jusqu'à la Révolution française* (Ibid., 1869); *Essai historique sur les colonies belges qui s'établirent en Hongrie et en Transylvanie pendant les XIe, XIIe et XIIIe siècles* (Ibid., 1869); *Daniel de Borchgrave, procureur général au Conseil de Flandre, premier secrétaire d'État des Provinces-Unies, 1550-1590* (Gand, 1899). Voir *Rev. histor.*, t. LXXX, p. 374.

— Henri FRANCOTTE, né à Liége le 10 août 1856, mort à Dalhem-lez-Liége le 8 juin 1918, professeur à l'Université de Liége, membre de l'Académie royale de Belgique, avait publié pour ses débuts un intéressant *Essai sur la propagande des encyclopédistes au pays de Liége, 1750-1790* (Bruxelles, 1880), puis s'était voué à l'étude des institutions de la Grèce ancienne : *l'Organisation de la cité athénienne et la réforme de Clisthènes* (Ibid., 1892); *l'Antidosis en droit athénien* (Ibid., 1895); *l'Industrie dans la Grèce ancienne* (Ibid., 2 vol.); *l'Administration financière des cités grecques* (Ibid., 1903). Voir *Rev. histor.*, t. XVIII, p. 102; t. LIII, p. 353; t. LXXVII, p. 397; t. XCII, p. 333; t. XCVI, p. 146.

— Henri LONCHAY, né à Liége le 10 avril 1860, décédé à Bruxelles le 13 décembre 1918, professeur d'histoire à l'Athénée royal de Bruxelles et à l'Université libre de cette ville, membre de l'Académie royale de Belgique, s'était fait connaître par une série de mémoires, très solidement documentés, sur l'histoire des Pays-Bas : *De l'attitude des souverains des Pays-Bas à l'égard du pays de Liége au XVIe siècle* (Bruxelles, 1887); *la Principauté de Liége, la France et les Pays-Bas au XVIIe et au XVIIIe siècle* (Ibid., 1890); *la Riva-*

Digitized by Google

lité de la France et de l'Espagne aux Pays-Bas de 1635 à 1700 (Ibid., 1896); *Recherches sur l'origine et la valeur des ducats et des écus espagnols. Les monnaies réelles et les monnaies de compte* (Ibid., 1906); *Étude sur les emprunts des souverains belges au XVIe et au XVIIe siècle* (Ibid., 1907). Voir *Rev. histor.*, t. XXXVI, p. 235; t. XXXVII, p. 456; t. XXXIX, p. 405; t. XLVIII, p. 154; t. LXVII, p. 172; t. LXXI, p. 134; t. XCVIII, p. 366 et 367.

— Nos collaborateurs Paul FREDERICQ, revenu de captivité, et Eugène HUBERT ont été nommés recteurs l'un de l'Université de Gand, l'autre de celle de Liége.

Grande-Bretagne. — M. Peter Hume BROWN est mort le 30 novembre 1918 à l'âge de soixante-huit ans. Il était né à Haddington le 17 décembre 1850. On lui doit de bonnes biographies de *George Buchanan* (1890) et de *John Knox* (1895), mais surtout une remarquable *History of Scotland* en trois volumes (1899-1909). Disciple de Masson, il lui succéda dans sa charge d'historiographe royal d'Écosse et continua la publication commencée par lui des registres du Conseil privé d'Écosse; à partir de 1899, il donna régulièrement presque chaque année un volume de cette grande collection (en tout quinze volumes couvrant la période de 1627 à 1684). Il était devenu en 1901 le premier titulaire de la chaire d'histoire ancienne et de paléographie à l'Université d'Édimbourg (fondation Fraser).

— Le professeur GOLLANCZ a proposé de commémorer le troisième centenaire de la mort de Walter Raleigh (29 octobre 1618); dans une assemblée tenue à Londres, Mansion-house, M. Gosse, M. Balfour, Lord Bryce, quelques délégués américains ont pris la parole; des conférences sont annoncées de MM. Firth, Lionel Cust, Gollancz, de Sir Sidney Lee, de Sir Harry Stephen, etc. Des fêtes ont eu lieu également à Raleigh, en Caroline du Nord, ville qui doit sa création au célèbre homme d'État et colonisateur du temps d'Élisabeth et de Jacques Ier, l'auteur de *Cynthia* et de la *History of the world*.

Pays-Bas. — M. le docteur H.-T. COLENBRANDER, récemment nommé professeur d'histoire coloniale néerlandaise à l'Université de Leide, a fait sa leçon d'ouverture le 11 décembre 1918. Elle a paru à la librairie Nijhoff sous le titre : *Nederland's betrekking tot Indië in Verleden en Toekomst.*

— Notre collaborateur, M. N. JAPIKSE, a été nommé directeur du Bureau des publications historiques à la place de M. Colenbrander et le docteur SNELLER sous-directeur à la place de M. Japikse.

Le gérant : R. LISBONNE.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie DAUPELEY-GOUVERNEUR.

Digitized by Google

LA SIBÉRIE COLONIE RUSSE

JUSQU'A LA CONSTRUCTION DU TRANSSIBÉRIEN.

AVANT-PROPOS.

La Sibérie est en Asie la plus vieille colonie européenne, si l'on excepte les débris de l'empire portugais. Manifestement, la découverte, l'occupation, l'exploitation des terres de l'est ont été pour les Russes une œuvre coloniale; le domaine qu'ils y ont fondé a, pour le régime intérieur, le caractère d'une possession et d'une colonie; il joue à l'égard des États indépendants voisins un rôle semblable à celui des établissements que les peuples maritimes ont fondés en Extrême-Orient. Toutefois ces derniers établissements, séparés des métropoles par la longue traversée, par le climat et les mœurs, offrent un aspect nettement distinct, si bien que l'on a accoutumé d'omettre la Sibérie quand on parle de la colonisation européenne. Oubli injustifié : car, si cette colonie ancienne, adjacente à la mère patrie, s'est fondue avec elle en trois siècles de vie commune, elle en diffère cependant et avant tout par la formation historique; cette première divergence en a produit d'autres, par exemple dans les conditions sociales.

Par la Sibérie, la Russie est entrée en contact avec le Turkestan et avec la Mantchourie, deux pays qui furent la proie habituelle de leurs voisins, le plus souvent carrefours, rarement sources de ces invasions dont le flot a balayé jusqu'à l'Europe; maîtresse de la Sibérie, la Russie a fini au XIXe siècle par acquérir le Turkestan et le nord de la Mantchourie, pesant ainsi sur la Chine, la Mongolie et la Corée, semblant menacer l'Inde, devenant une rivale pour l'Angleterre et pour le Japon. L'immigration russe accrue et canalisée depuis les dernières années du XIXe siècle, la construction du transsibérien, condition d'une colo-

Digitized by Google

nisation plus intense, les tentatives récentes pour développer la navigation sur les grands fleuves et établir malgré la rigueur du climat des communications régulières par le nord avec les mers d'Europe, l'abondance des produits minéraux, forestiers et agricoles qui arrivent déjà ou arriveront bientôt sur les marchés occidentaux : tous ces faits économiques n'ont pas moins de poids que la domination politique du tsar en Asie. Les événements actuels, qui bouleversent à fond les rapports entre les peuples, éclairent d'une vive lumière l'importance que la grande colonie russe doit à sa population et à ses richesses.

En feuilletant les récits des voyageurs depuis le XVIIIe siècle et les études de publicistes informés tels que Savary des Bruslons et Anatole Leroy-Beaulieu, en complétant ces données un peu éparses par des renseignements puisés à des sources diverses, voire persanes, mongoles et chinoises, j'ai réuni les principaux traits d'un tableau de la Sibérie ; il m'a semblé qu'il valait la peine de rappeler la hardiesse des cosaques explorateurs de la terre et de la mer, les querelles et la ténacité des gouverneurs, la lutte contre les nomades du sud et la diplomatie qui régla les affaires de Chine, la culture, les échanges, les mines enrichissant une société russe religieuse, ardente et rude. Sans prétendre creuser aucun de ces problèmes, j'ai tâché de marquer les tendances cardinales de la vie sibérienne à travers trois siècles, pendant la période de formation et jusqu'au jour où quelques faits nouveaux, liés, quoique d'une succession un peu lente, — je veux dire d'abord la consolidation de la frontière méridionale avec l'acquisition de nouveaux territoires et l'accès à une mer presque libre, en second lieu la libération des paysans favorisant l'immigration, et enfin l'ouverture de la plus longue voie ferrée aujourd'hui existante, — ont ouvert à cette grande colonie un rôle plus large dans la vie politique et économique du monde. Je ne me dissimule pas les difficultés de ce dessein, mais puisqu'un pareil tableau n'existait pas, autant que je sache, dans nos langues occidentales, je me suis risqué à le tracer, fût-ce au prix d'omissions et d'erreurs de détail[1].

1. TRANSCRIPTIONS, DATES, MESURES. — Les lettres sont prises avec leur valeur française, sauf les exceptions suivantes : *ë* se prononce *yo* ; — *g* a toujours le son guttural comme dans *gant* ; — *s* a toujours le *son sourd* comme dans ces deux derniers mots ; — *y*, dans les combinaisons *ya*, *you*, etc., répond au *j* allemand ; ailleurs, et seulement dans les mots russes, il transcrit *i* sourd ;

Digitized by Google

EXPLORATIONS ET CONQUÊTE.

I.

Les marches orientales de la Moscovie au XVIe siècle.

Sur le sol même que nous appelons Russie d'Europe, les Russes ont de tout temps rencontré au nord, au nord-est, à l'est

— *n*, dans les combinaisons telles que *an*, *in*, etc., garde toujours sa valeur sonore (*ane* et pas *an*; *ine* et pas *in*); — la terminaison molle du russe est rendue par l'apostrophe; — dans les mots chinois, *h*, comme initiale de syllabe et dans les combinaisons *kh*, *tchh*, *th*, *ph* (k+h, tch+h, t+h, p+h), représente un souffle guttural, généralement sifflant devant *i* et *y*. — Les dates sont conformes au calendrier julien. — 1 versta = 1 kilom. 067; 1 désyatina = 1 hectare 0925.

BIBLIOGRAPHIE. — Savary des Bruslons, *Dictionnaire universel de commerce, d'histoire naturelle et des arts et métiers*. Copenhague, 1765, in-fol. (en particulier t. V, col. 1194). — Jean Bell d'Antermony, *Voyage depuis Saint-Pétersbourg en Russie, dans diverses contrées de l'Asie; à Pékin, à la suite de l'Ambassade envoyée par le Czar Pierre Ier à Kamhi, Empereur de la Chine; ... traduits de l'anglais par M...* Paris, 1766, 2 vol. in-12 (ambassade d'Izmaïlov, 1719-1721). — Gmelin, *Voyage en Sibérie, traduction par M. de Kéralio*. Paris, 1767, 2 vol. in-12 (voyage de 1733 à 1743). — Johann Éberhard Fischer, *Sibirische Geschichte, von der Entdeckung Sibiriens bis auf die Eroberung dieses Lands durch die Russischen waffen, in den Versamlungen der Akademie der Wissenschaften vorgelesen...* Saint-Pétersbourg, 2 vol. in-8, 1768. — Chappe d'Auteroche, *Voyage en Sibérie fait par ordre du roi en 1761; contenant les mœurs, les usages des Russes et leur état actuel; ... enrichi de cartes géographiques, de plans...* Paris, 1768, 2 tomes en 3 vol. in-4 et atlas. — *Histoire des découvertes faites par divers savants voyageurs dans plusieurs contrées de la Russie et de la Perse*. Berne, 1779-1787, 6 vol. in-8 (voyages de Pallas et autres, 1768 et années suivantes). — J. Klaproth, *Mémoires relatifs à l'Asie*. Paris, 1824, in-8 (comprend *Description de la Russie traduite du Chinois*). — Dr Ernst Herrmann, *Geschichte des russischen Staates*. Hambourg, 1832-1866, 7 vol. in-8. — Ad. Erman, *Reise um die Erde*. Berlin, 1833-1848, 3 vol. — Saint-René Taillandier, *la Sibérie au XIXe siècle* (*Revue des Deux Mondes*, 1er août, 1er septembre 1855). — Id., *le Comte Spéranski* (*Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1856). — Witlam Atkinson, *Seven years in Western and Oriental Siberia*. Londres, 1858, 1 vol. — Henry H. Howorth, *History of the Mongols from the 9th to the 19th century*. Londres, gr. in-8. Part I : *the Mongols and the Kalmuks*, 1876; part II : *the so called Tartars of Russia and Central Asia*, division II, 1880. — Eugène Schuyler, *Turkistan*. Londres, 1877, 2 vol. in-8. — Anatole Leroy-Beaulieu, *l'Empire des Tsars et les Russes*. Paris, 1881-1898, 3 vol. in-8. — *Entsiklopéditcheskii slovar'*, publié sous la direction d'Andréevskiï. Leipzig et Saint-Pétersbourg, 1891-1905, 82+2 vol. (articles Sibir', ssylka, Dejnev, Bouryaty, etc.). — J. Legras, *En Sibérie*. Paris, 1899, petit in-8. — *La Sibérie*

Digitized by Google

des peuples finnois et ougriens, moins nombreux que les hordes turques du sud et de l'est, moins guerriers et moins organisés, capables toutefois de résistance, occupant des terres boisées, riches en bêtes à fourrures et qui abondent par places en produits minéraux; ce pays plat coupé par l'Oural recommence à l'est et l'Oural, qui est un obstacle, n'est pas une frontière, des tribus semblables habitant les deux versants; de même au sud, les steppes du Don, de la Volga, du Yaik, faisant suite à celles de la Transcaspie et du Turkestan, ont offert un terrain aussi favorable aux nomades mongols ou turcs. Quand l'heure des invasions mongoles fut passée, les princes russes secouèrent le joug et les nouveaux tsars de Moscou conquirent à leur tour les khanats de Kazan' (1552), d'Astrakhan' (1554), devinrent les voisins des peuples asiatiques, Persans et Boukhariotes; mais bien plus tôt avait commencé l'infiltration russe chez les peuples du nord-est.

Des aventuriers, trafiquants, chasseurs, pêcheurs, désignés du nom général de promychlenniki, se réunissaient en associations (artéli) au nombre parfois de plusieurs dizaines, élisaient un chef expérimenté, lui reconnaissant dès lors le droit d'ordonner, de réprimander, de punir par le bâton, par l'amende. Pendant la durée de l'expédition, le pouvoir du chef est absolu dans la limite des règles traditionnelles. Quand la petite compagnie est formée, elle se rend sur les terrains de chasse ou de pêche qu'elle a choisis, les parcourt, les exploite pendant toute la saison favorable, se réfugiant sous des huttes de branchages ou sous des abris naturels, vivant des produits du fleuve ou de la forêt, récoltant le houblon, la noix de cèdre ou le talc, faisant sécher la chair de certains poissons et de certains fauves, amassant les fourrures, prenant garde à ne pas mécontenter par quelque acte inconsidéré ou quelque parole malsonnante les esprits ou le gibier. Pour entrer en campagne, il n'est besoin d'aucun capital, presque d'aucun préparatif, il suffit de l'adresse

et le chemin de fer transsibérien, notice publiée par le Ministère des Finances de Russie, traduite par A. Bricteux (Chine et Sibérie, 1900, 1901). — A.-N. de Koulomzine, *le Transsibérien, traduit du russe par Jules Legras.* Paris, 1904, in-8. — Paul Labbé, *Chez les lamas de Sibérie.* Paris, 1909, in-18. — G. Cahen, *les Cartes de la Sibérie au XVIIIe siècle. Essai de bibliographie critique.* Paris, in-8, 1911. — Id., *le Livre de comptes de la Caravane russe à Pékin en 1727-1728.* Paris, 1911, in-8. — Id., *Histoire des relations de la Russie avec la Chine sous Pierre le Grand (1689-1730).* Paris, 1912, in-8.

Digitized by Google

du paysan rompu déjà à la vie de la forêt; le plus misérable est donc accepté comme compagnon, s'il est adroit et résistant. Pendant la campagne, tout le butin est mis en commun; au retour, on en donne une part à l'église, et le reste, divisé par têtes, assure la vie du promychlennik et de sa famille. Celui-ci est trafiquant lorsqu'il rentre au pays; il l'est aussi à l'occasion avec les indigènes auxquels il apporte quelques produits russes; plus hardi qu'eux, il leur prend trop souvent leur bétail, lève le yasak, l'impôt en fourrures, auquel il n'a aucun droit. Vivant sur la lisière d'une civilisation jeune, le promychlennik imite facilement les coutumes des tribus allogènes, épouse leurs filles; au milieu de la forêt, dans des expéditions qui s'allongent à mesure qu'il s'enfonce dans l'est et le nord presque déserts, il mène une vie rude, demi-sauvage. Tels ont été les pionniers avant le XVIe siècle, tels sous Ivan IV ils précèdent et accompagnent l'invasion militaire, tels les rencontrent encore en Sibérie les voyageurs du XVIIIe et du début du XIXe siècle : seule la scène de leur activité a changé.

Sitôt que les princes de Moscou eurent secoué le joug mongol et imposé l'obéissance à la république de Novgorod, ils reprirent pour leur compte les relations que cette ville commerçante avait depuis le XIe siècle nouées sur les deux versants de l'Oural, tantôt par mer et plus souvent à travers le pays des Zyryany (région de Véliki-oustyoug, Perm, Tobol'sk) : c'est ainsi qu'à la fin du XVe siècle Ivan III envoya des troupes jusqu'à l'Irtych et à l'Ob', se fit payer tribut et prit le titre de seigneur de Yougoriya, auquel son fils ajouta celui de seigneur d'Obdoriya et de Kondiniya[1]. Mais l'autorité de Moscou se faisait difficilement sentir dans ces régions lointaines; sur le versant occidental de l'Oural, dans le bassin de la haute Kama et dans les montagnes, la famille des Stroganov, originaire de Novgorod suivant les uns, de souche tatare suivant les autres, joua le rôle qui échut ailleurs à des margraves ou à des compagnies à charte; riches et entreprenants, travaillant pour eux-mêmes, ils préparèrent la voie au pouvoir central; jusque sous Pierre le Grand, ils gardèrent tous leurs privilèges et plus tard encore d'impor-

1. La rivière Youg est une des branches de la Dvina du nord; mais on a entendu par Yougoriya une vaste étendue indéterminée sur les deux versants de l'Oural; l'Obdoriya est la région de l'Ob' inférieure; la rivière Konda est un affluent de l'Irtych.

Digitized by Google

tantes exploitations restaient dans leurs mains. Au début du XVIe siècle, Anika Stroganov exploitait des mines de sel à Sol'vytchègodsk sur la Dvina, des mines de fer aux environs, et s'enrichissait par le trafic des pelleteries que lui apportaient les tribus de l'est; ayant fait accompagner ses fournisseurs indigènes par quelques-uns de ses serviteurs, il connut la richesse de la contrée qui s'étend jusqu'à l'Ob' et ne se hâta pas de publier sa découverte; mais après quelques années d'affaires fructueuses, il fit parler au tsar Ivan IV des rapports commerciaux qu'il avait inaugurés avec l'orient. Une expédition officielle remonta la Pètchora, franchit la montagne et, descendant dans la plaine, parvint jusqu'à l'Irtych; des Ostyaki[1], des Vogouly, des Tatars reconnurent sans difficulté la suzeraineté russe; le prince qui régnait à Sibir', sur l'Irtych, Ètiger (ou Yadigar), chef des Nogaï de Sibérie[2], paya même un tribut de sept cents zibelines en 1555, mille en 1556. Malgré le peu d'assiette de cette domination, le tsar ajouta à ses titres celui de seigneur de Sibérie et voulut récompenser les Stroganov de leurs loyaux services. Anika, avec sa famille et sa clientèle, commençait de se trouver à l'étroit à Sol'vytchègodsk; il avait étendu ses entreprises sur les rives désertes de la Kama jusqu'au confluent de la Tchousovaya; ses fils, Grigoriï et Yakov, par deux chartes (la première est de 1558) reçurent concession de la vallée entière, Tchousovaya et affluents, avec exemption pour vingt ans de tous droits sur le commerce du sel et du poisson, ainsi que de toutes prestations et corvées au profit des envoyés impériaux qui traverseraient le pays pour se rendre en Sibérie ou en revenir. Les Stroganov furent de plus autorisés à engager des soldats qui seraient placés sous leur juridiction et à construire des forts pour se défendre. Rapidement, ils bâtirent quelques villes et bon nombre de slobody (bourg); ils peuplèrent le pays d'hommes énergiques, Russes et étrangers, qui s'enrichissaient par la culture, l'exploitation du sel, le troc avec les tribus voisines; ils furent assez forts pour maîtriser une révolte

1. Ostyak vient d'un mot tatar qui signifie barbare; ce nom vague a été appliqué à des tribus très différentes.

2. Du nom de Sibir', la principale place de la région, appelée par les Tatars Isker, située sur la rive droite de l'Irtych, à 16 versty en aval de l'emplacement où s'est élevé Tobol'sk; c'était moins une ville qu'une étroite enceinte fortifiée pour la résidence du khân; elle datait probablement des dernières années du XVe siècle.

Digitized by Google

des Vogouly et des Bachkiry (1572); mais ils durent quelques années plus tard faire face à une invasion de cosaques remontant la Kama.

Entre les domaines des princes chrétiens et la région du sud et du sud-est appartenant aux Tatars principalement nomades, s'étendait une vaste zone sans frontières précises, dévastée par les incursions et les guerres, devenue déserte; c'est là que depuis plusieurs siècles se réfugiaient les hommes les plus aventureux des pays slaves, lassés de la tyrannie des nobles ou fuyant quelque châtiment, là aussi que souvent les Russes de l'ouest trouvèrent asile contre l'oppression polonaise et la propagande catholique. Pour vivre dans la steppe, ces réfugiés se firent pasteurs, chasseurs, pillards; pour garder leur indépendance au milieu d'États voisins et ennemis, ils s'organisèrent en bandes armées, toujours mobiles, toujours au guet, soumises à une discipline stricte, mais librement consentie. Les cosaques observaient les préceptes de l'Église grecque et combattaient pour la foi; tous égaux entre eux, ils élisaient pour un temps limité, un an chez les Zaporogi, leurs chefs, y compris leur ataman suprême investi de la puissance exécutive et du commandement supérieur; l'assemblée de l'armée gardait l'exercice de la justice, décidait aussi les affaires graves. La culture n'était pas pratiquée par le cosaque, longtemps même elle lui fut interdite sous peine de mort; le soin des troupeaux était souvent laissé à des paysans réfugiés ou à des étrangers qui n'entraient pas dans la fraternité militaire; au sein de celle-ci régnait un communisme plus ou moins limité. L'organisation, en effet, a beaucoup varié suivant les époques et suivant les lieux; mais ce n'est pas avant le XVIIIe siècle que les cosaques se sont considérablement écartés de leur condition primitive; ils ont même au delà gardé l'empreinte des circonstances où ils ont paru, tantôt communauté en lutte contre les infidèles comme les ordres de la chevalerie occidentale, tantôt tribus vivant d'élevage et de pillage comme leurs voisins tatars, souvent et de plus en plus avec le temps armées auxiliaires entrant au service de l'un des États voisins, enfin régiments russes de formation spéciale[1]. Quand le tsar Ivan IV eut pris Kazan' et Astrakhan', il chercha à s'appuyer sur les cosaques du Don qui parcouraient la steppe depuis la Volga et harcelaient les Nogaï,

1. Voir appendice.

Digitized by Google

les Tatars de Crimée, les Turks d'Azov; dès lors, il attire des corps de cosaques dans ses armées, mais après les expéditions il les laisse rentrer chez eux; en 1570, il confirme leur organisation, exerce ainsi sur eux un droit souverain. Ces auxiliaires indépendants s'accommodèrent mal de la régularité que voulait imposer l'administration moscovite; leurs bandes, plus encore que celles des Tatars, continuèrent d'écumer la steppe, pillant les marchands russes, arrêtant les caravanes de Boukhâra et de Perse. Il fallut envoyer des troupes pour les réduire (1577); une partie des vaincus se fixa sur la Volga aux environs de Saraï qu'ils détruisirent, d'autres remontèrent le Yaik et se groupèrent dans la région de la ville actuelle d'Oural'sk : c'est d'eux que proviennent les premiers cosaques de la Volga et ceux du Yaik. Cinq autres atamans, parmi lesquels Ermak Timoféev et Ivan Kol'tso, à la tête peut-être de quelques milliers d'hommes, remontèrent la Kama et arrivèrent devant Orël Gorodok, l'un des postes des Stroganov. Le fils de Yakov Stroganov, Maksim, qui y commandait, n'avait pas assez d'hommes ni de ressources militaires pour résister à ces pillards exercés et traqués; il résolut de les écarter de ses établissements, en les employant à assurer la sécurité de l'est et à agrandir les domaines du tsar; il les accueillit donc avec des présents, leur fournit un campement et des subsistances pour l'hiver, les renseigna sur l'état du pays. Ermak, énergique et aventureux, était aussi religieux et chevaleresque; il avait quelques prêtres dans sa petite armée; au campement d'hiver il faisait toujours construire une hutte qui servait d'église et il imposait strictement à ses hommes l'observance des principes moraux essentiels. Il saisit donc avec empressement l'occasion qui s'offrait de combattre les païens, d'acquérir de la gloire, de ramasser du butin et de rentrer en grâce auprès du tsar qui l'avait condamné à mort, ainsi qu'Ivan Kol'tso; prenant à cœur cette expédition, il excita le zèle des Stroganov, persuada une partie des cosaques, forma un petit état-major, organisa les troupes, les instruisit, leur donna des armes à feu et des drapeaux ornés d'images saintes à l'imitation de ceux de l'armée régulière. Après une première tentative qui, par une erreur de chemin, le mena à peine jusqu'aux montagnes (1578), il repartit (juin 1579) par la Tchousovaya avec cinq cent quarante cosaques et trois cents hommes[1],

1. Müller et Fischer donnent un chiffre beaucoup plus élevé, 5,000 hommes,

Digitized by Google

Moscovites, Lithuaniens, Allemands, Tatars, fournis par les Stroganov; il dut encore hiverner vers les sources de la Serebryanka, affluent de la Tchousovaya, et au printemps suivant put passer le volok[1] et atteindre le Tagil, d'où il descendit à la Toura et au Tobol : Ermak se trouvait enfin en contact avec les Tatars de Koutchoum khân.

La région du Tobol et de l'Irtych avait récemment plusieurs fois changé de maîtres; sous Ivan III, les Russes y avaient trouvé, peut-être sur l'emplacement même de Sibir', un chef ostyak; une soixantaine d'années plus tard y régnait Étiger, héritier d'une lignée assez longue de chefs nogaï, pour la plupart païens; ce prince en 1563 envoya encore le tribut à Moscou et cette année même il fut vaincu et tué par Koutchoum khân qui guerroyait contre lui depuis plus de huit ans, appuyant ses prétentions sur les conquêtes et les droits de son grand-père Ibak khân. Cette lignée était de tribu ouzbek et descendait de Chéibân, fils de Tchoutchi, fils de Tchingiz khân; les descendants de Chéibân dominaient le Khwârezm et le Ferghânah, Khiva et Boukhâra, Koutchoum étendit son pouvoir sur les Tatars du Tobol, de l'Irtych et de la steppe de Baraba; la nature, l'existence même de son autorité sur ceux de la Toura et de l'Iset est plus douteuse; des Bachkiry, Ostyaki et Vogouly, les plus voisins seulement lui furent soumis. Musulman du rite hanéfite et appelé par quelques-uns des chefs tatars peut-être pour raison religieuse, Koutchoum entreprit de convertir ses sujets; mais même auprès de sa résidence des Tatars en grand nombre restèrent païens. Cette nouvelle conquête de l'islâm était donc aussi précaire que l'empire même de Koutchoum, malgré l'opinion d'un auteur musulman, Séïfy[2], qui vécut en Perse ou à Boukhâra et voyagea en Chine et qui considère le

réduits à 1,636 après le premier hivernage; 1,636 semble assez d'accord avec le nombre des soldats de renfort qui furent envoyés par la suite et avec l'importance des détachements employés dans telle ou telle affaire. D'après le *Entsiklopédítcheskii slovar'*, art. Ermak, l'ataman franchit l'Oural le 1er septembre 1581 et entra à Isker le 26 octobre 1582.

1. Portage, courte distance à franchir par terre entre les points où cesse la navigation sur deux cours d'eau.

2. Voir *Histoire de l'Asie centrale*, par Mir Abdoul Kerim Boukhary, publiée, traduite et annotée par Charles Schefer (Paris, 1876, grand in-8). On donne 1582 comme date de la mort de Séïfy; mais sa notice (appendice, p. 303) semble rapporter les échecs des Russes postérieurs à la mort de Ermak, qui périt en août 1584.

Digitized by Google

pays de Toura comme le domaine héréditaire de Koutchoum khân : Séïfy, qui connaît mal l'invasion russe contemporaine, n'est que vaguement renseigné sur les faits précédents. Koutchoum chercha un appui chez les Tatars de Kazan' (vers 1557); il épousa la fille d'un chef du pays et en ramena une colonie de Tchouvachi; il en rapporta aussi quelques bouches à feu : les conditions où se passèrent ces faits sont obscures, car la ville de Kazan' appartenait au tsar depuis plusieurs années. Un peu plus tard, il accepta formellement (1569) la suzeraineté de Moscou; puis, pensant s'affermir, il excita les Bachkiry, Voty, Ostyaki, Tchérémisy, leur interdit de payer le tribut au tsar, soutint leurs attaques contre les établissements russes; il envoya même en razzia son neveu Mahmet-koul qui poussa ses pillages et ses massacres jusqu'à la Tchousovaya, mais se retira désespérant de venir à bout des villages fortifiés des Stroganov (1573). Ceux-ci, en vue de mettre fin à ces entreprises, se firent donner par le tsar une charte complémentaire (30 mai 1574), les autorisant à délivrer les indigènes du joug de Koutchoum, à se fortifier sur les rives du Tobol, leur concédant à perpétuité l'exploitation du fer, du cuivre, du plomb et de l'étain, ainsi que le libre commerce avec les Boukhariotes et les Kazak. Une expédition était donc projetée déjà quand survinrent Ermak et ses sotni de pillards remontant la Kama : faire chasser les Tatars par les cosaques peut-être encore plus redoutables, reprendre sur les pentes orientales de l'Oural et avec les mêmes auxiliaires la lutte qui se poursuivait depuis plusieurs siècles dans les steppes du sud, telle fut l'idée conçue par Maksim Stroganov et qui donna la Sibérie à Moscou.

II.

Les premiers cosaques en Sibérie.

Ermak vécut aux dépens des tribus dont il traversait le territoire; il pilla les villages des Ostyaki et des Tatars qui l'attaquaient; il savait toutefois après la bataille respecter les ennemis et il traitait avec honneur les chefs qui, se soumettant, promettaient le yasak et fournissaient des vivres; renseigné par eux, ayant abattu dans une série de rencontres les mourzy[1]

1. Mourza, prince tatar, viendrait des mots arabe et persan émir zadé, descendant d'un émir.

Digitized by Google

qui résistaient et Mahmet-koul entouré des vassaux du khân, il atteignit enfin l'Irtych; sur la rive gauche, en avant d'Isker, Mahmet-koul avait disposé de nouvelles troupes soutenues à quelque distance par un autre corps, à la tête duquel Koutchoum lui-même, quoique aveugle, avait pris place : Mahmet-koul, blessé, fut emporté du champ de bataille, les chefs des Ostyaki emmenèrent leurs hommes, les Tatars s'enfuirent (23 octobre 1581), le khân eut à peine le temps de rentrer dans sa capitale. Trois jours après, Ermak voulut attaquer Isker : il trouva la place entourée de fossés profonds, munie de défenses, mais totalement déserte; le khân avait laissé tous ses trésors et s'était retiré dans les steppes de l'Ichim. L'ataman distribua entre ses compagnons les métaux précieux, les fourrures, les étoffes rares de Koutchoum, puis, de brigand devenant chef d'état, il accueillit les Ostyaki, les Vogouly, les Tatars qui en foule apportaient des vivres, des présents et venaient faire soumission; il exigea d'eux le serment de fidélité et la promesse du yasak, s'engageant à maintenir l'ordre, ce qu'il fit strictement. La ville et les environs se repeuplèrent vite; des chefs de tribus plus lointaines vinrent d'eux-mêmes jurer obéissance et promettre le yasak; quelques-uns fournirent des guides et des auxiliaires aux Russes. Au printemps, Mahmet-koul, infatigable, reparut; cette année 1582 et les suivantes furent remplies par la soumission volontaire ou forcée des volosti[1] environnantes, par la défense contre les coups de main de l'ennemi, par des expéditions autour d'Isker, le plus souvent couronnées de succès, parfois terminées par des guets-apens : pertes redoutables pour la petite troupe des cosaques qui diminuait incessamment. Toutefois, en trois campagnes principales (1582, 1583, 1584), Ermak et ses lieutenants, parcourant en barque ce pays bien arrosé, étendirent leur pouvoir au nord jusqu'au confluent de l'Irtych avec l'Ob', au nord-ouest dans le bassin de la Tavda où ils retrouvaient la route des Zyryany et les traces des anciens Novgorodiens, au sud-est sur l'Irtych jusqu'à Chichtamak, au confluent du Chich en aval de la Tara. Un peu plus bas sur la rivière, l'ataman avait dû renoncer à prendre la forteresse de Koular, que Koutchoum avait bâtie quelques années plus tôt contre les Kalmouks. Partout l'ataman et ses lieutenants traitaient avec la plus grande douceur ceux qui se sou-

1. Canton, bailliage.

Digitized by Google

mettaient; ils leur laissaient ou leur donnaient des chefs de leur nation; en même temps ils inspiraient la terreur par leur énergie et la rapidité de leurs mouvements, le respect par l'éclat de leurs vêtements et de leurs armes, par la musique guerrière qui les accompagnait.

Les cosaques ne pouvaient par leurs seules forces affermir davantage leur domination; ils n'avaient pas d'aide efficace à attendre des Stroganov qui étaient de simples particuliers. Deux ans après son second départ, Ermak expédia donc à Moscou son lieutenant Ivan Kol'tso, comme lui-même condamné à mort, pour mettre aux pieds du tsar leur vie et leur conquête; ils imploraient les ordres du souverain, prêts à le servir encore ou à se livrer au bourreau, suivant sa sentence; ils lui demandaient d'envoyer des voèvody et des troupes auxquels ils remettraient le khanat de Sibir'. Ivan Kol'tso partit le 22 décembre 1581 portant au tsar avec le rapport de Ermak un présent de splendides fourrures, zibelines, renards bleus, castors. L'expédition organisée par les Stroganov avec les cosaques était déjà connue à Moscou sous des couleurs défavorables. Le chef vogoul du Pèlym, affluent de la haute Tavda, avec une troupe de Vogouly, d'Ostyaki, de Bachkiry, de Tatars, avait (1581) envahi le territoire des Stroganov et celui du voèvoda de Tcherdyn, ravagé les rives de la Kama, incendié et massacré, emmené un grand nombre de prisonniers; à la nouvelle des victoires de Ermak, il avait en hâte regagné ses domaines; mais le voèvoda avait représenté cette attaque comme la suite de l'avidité des Stroganov et des pillages de leurs alliés, comme le présage d'une guerre plus grave avec Koutchoum khân, et le tsar Ivan avait aussitôt adressé à Simën Stroganov, chef de la maison, le dernier des fils d'Anika, des reproches et des injonctions sévères, lui interdisant de garder plus de cent cosaques pour la défense de ses établissements. Les nouvelles et les présents apportés par Kol'tso changèrent en faveur le courroux du tsar; la lettre de Ermak fut lue devant lui; un service d'action de grâces fut célébré dans les églises de Moscou comme après la prise de Kazan' et d'Astrakhan'; les Stroganov reçurent de nouveaux privilèges; des lettres de grâce furent accordées aux cosaques condamnés, auxquels le tsar envoya des présents honorables et précieux. Ermak fut, assure-t-on, nommé knyaz' de Sibérie et chargé de maintenir l'ordre dans le pays. Kol'tso

Digitized by Google

fut autorisé à rassembler des émigrants pour peupler le pays de Sibir'; il se mit en route en 1582 et atteignit heureusement Sibir' avant la fin de l'année. Les renforts partirent l'année suivante (1583); ils consistaient en cinq cents strêltsy commandés par un voèvoda, le knyaz' Semën Bolkhovskiï, et un secrétaire (pis'mennyï golova), Ivan Gloukhov; l'évêque de Vologda envoya dix ecclésiastiques avec cette petite troupe. L'hiver fut rude pour les nouveaux venus comme pour les compagnons de Ermak, le scorbut et la famine les décimèrent; parmi les victimes fut le knyaz' Bolkhovskiï.

L'année suivante, au mois d'août, après son expédition de Chichtamak, Ermak fut informé qu'une caravane de Boukhariotes se rendait à Sibir' pour y commercer et qu'elle serait arrêtée par Koutchoum khân dans les steppes du Vagaï sur la rive gauche de l'Irtych; l'ataman se hâta d'aller au-devant de ces marchands. N'ayant rien trouvé, campé par une nuit de tempête dans une île de l'Irtych, il fut surpris par les ennemis; la plupart des hommes furent massacrés; le chef cherchant à s'échapper tomba dans le fleuve, alourdi par ses deux cuirasses présent du tsar (6 août 1584). Sept jours plus tard son cadavre fut jeté sur la rive à quelque distance d'Abalak; le corps dépouillé fut exposé aux insultes des Tatars; le peuple, les mourzy, le khân vinrent lui tirer des flèches, et à chaque blessure il coulait du sang frais; des oiseaux de proie planaient autour du mort sans le toucher. Émus par ces prodiges et par d'autres encore, se rappelant la valeur de Ermak, sa magnanimité pour les faibles, les Tatars changèrent tout d'un coup de sentiments; des funérailles pompeuses furent célébrées et des sacrifices offerts aux mânes du héros; on le tint bientôt pour un esprit protecteur de la chasse et de la guerre, et en 1650 le taicha kalmouk Ablaï demandait comme un talisman des pièces de son armure. Les mêmes souvenirs et les mêmes légendes eurent cours chez les Russes; jamais, disait-on, Ermak n'avait tué que pour se défendre. Il avait pillé les riches et nourri les pauvres; le peuple le considéra comme un saint et le premier archevêque de Tobol'sk institua, en son honneur et en l'honneur de ses compagnons morts à la conquête de la Sibérie, un service solennel célébré tous les ans le premier dimanche de carême.

III.

Les débuts de la Sibérie propre.

A la nouvelle du désastre, les cent cinquante Russes demeurés à Sibir' se sentirent perdus : privés du chef qui savait leur inspirer son audace, ils étaient menacés par Koutchoum khân, par le mourza Karatcha qui, quelques mois plus tôt, avait tué en traîtrise Ivan Kol'tso et avait assiégé Sibir', par Séidyak[1] qui, ayant seul de la famille de Étiger échappé à Koutchoum, était sorti de son refuge en Boukharie et avait ouvert les hostilités contre Koutchoum. Redoutant les habitants et la famine, les Russes, sous la conduite de l'ataman Matvêï Mèchtchéryak, l'un des premiers compagnons de Ermak, et du secrétaire Gloukhov, quittèrent Sibir' le 15 août; descendant l'Irtych, l'Ob', ils gagnèrent l'Oural et la Pètchora. Cependant le tsar expédia cent hommes de renfort (1585) avant de connaître la mort de Ermak; l'année suivante, deux voèvody avec le secrétaire Tchoulkov partirent à la tête de trois cents strêltsy; d'importants succès rétablirent le prestige de Moscou.

Koutchoum n'avait pas osé troubler la retraite des cosaques; derrière eux il envoya son fils Ali reprendre possession de la capitale, mais celui-ci en fut bientôt chassé par Séidyak, survenant avec une forte troupe de Kazak et de Tatars. Mahmet-koul, en effet, le meilleur général du khân, fait prisonnier au mois d'avril 1582 sur les bords du Vagaï, avait été envoyé à Moscou où le tsar l'accueillit plus en ambassadeur qu'en captif (1584); il reçut des terres et servit dans l'armée russe contre les Suédois (1590) et contre les Tatars de Crimée (1598); il était appelé habituellement le tsarévitch sibérien, les Russes identifiant le titre de tsar à celui de khân[2]. Ces circonstances affaiblissaient les Tatars. Séidyak, toujours maître de Sibir'. soutenu par le mourza tatar Karatcha et par un sultan (fils de khân) kazak, ne s'opposa pas à la fondation de Tobol'sk, bâtie par les Russes en amont de Sibir'; ayant accepté un festin offert dans cette ville par le secrétaire Tchoulkov (1588), il fut saisi avec toute sa suite et envoyé à Moscou ainsi que le mourza

1. Ou Séyid-yak, probablement pour Séyid Ahmet.

2. C'est ainsi que des chefs étrangers ont, après soumission, été admis dans la noblesse russe, où leurs descendants ont continué de compter.

Digitized by Google

Karatcha et le sultan kazak; ses partisans se débandèrent et sa capitale désertée disparut. Koutchoum, réfugié dans les steppes du sud, restait inaccessible aux propositions de paix, harcelait les Russes, souvent battu, revenant à la charge, reculant pied à pied à mesure que de nouveaux forts étaient fondés; son fils Aboul Kheir fut pris en 1591; deux autres avec la mère de Mahmet-koul passèrent aux Russes (vers 1596); huit de ses femmes avec cinq fils et cinq mourzy, faits prisonniers (août 1598), furent envoyés en Russie : le tsar Boris les autorisa à vivre près de Mahmet-koul. Cette dernière victoire du voèvoda de Tara fut célébrée par des fêtes à Moscou : la guerre, pensait-on, était finie en Sibérie, désormais les tributaires seraient tenus en main sans peine. Le vieux khân, presque isolé, avait encore échappé; réfugié chez les Kalmouks du Zaisan nor, il finit par se retirer chez les Nogaï qui le tuèrent par vengeance (vers 1600). Mais ses nombreux fils continuèrent longtemps de parcourir la steppe depuis le territoire d'Oufa jusqu'à l'Irtych, à la tête d'une petite troupe de Tatars fugitifs et de Bachkiry, s'efforçant d'intéresser à leur cause les Nogaï et les Kalmouks; une tentative d'accommodement avec les Russes n'avait pas réussi (1600); l'un des princes envoyé par ses frères à Tobol'sk pour négocier fut expédié à Moscou et un autre, le prince Ichim, qui s'était remis à Oufa à la bienveillance du tsar, eut le même sort. Dégoûté des négociations, Ali, l'aîné, prit le titre de khân (1601) et, s'étant uni à Ourous, chef des Nogaï, continua de harceler les Russes, bien que le tsar lui eût renvoyé quelques captifs de marque. Même soumis, les indigènes restaient dangereux; un fort sur la Tavda fut détruit par les Vogouly du Pèlym (1590), Bérëzov fut sérieusement menacé en 1595 et 1607 par les Ostyaki, Vogouly et Samoèdy; Tyoumen' en 1609, Pèlym en 1612 durent leur salut à la découverte de complots des indigènes : ceux-ci étaient enhardis par ce qu'ils apprenaient des désordres russes et de l'invasion polonaise.

Parmi les combats la nouvelle possession russe s'organisait déjà. Dès 1585, un voèvoda poussa jusqu'à l'Ob' et remporta de sérieux avantages, si bien que le chef ostyak de la haute Tavda fit l'année suivante le voyage de Moscou et obtint (août 1586) du tsar Féodor Ivanovitch une charte longtemps conservée, qui le dispensait de tous impôts ou présents réclamés par les voèvody; il n'avait à recevoir sur son territoire aucun collecteur, mais il devait tous les deux ans envoyer le yasak pour deux

Digitized by Google

années jusqu'au Vym, affluent de la Vytchègda. L'expédition de Soukin et Tchoulkov reprit, on l'a dit, possession du pays, qui avait été abandonné, bâtit Tyoumen' (1586), puis Tobol'sk (1587), d'abord dépendant de Tyoumen', rattaché ensuite directement à Moscou. Le voèvoda de Tcherdyn dut concourir à la fondation (1593) de Pèlym sur la Tavda, Bérëzov et Sourgout sûr l'Ob', postes avancés des deux forteresses principales. Obdorsk (1595) aux bouches de l'Ob', Mangazéya (1600) à l'embouchure du Taz achevèrent de tenir le bas pays, désolé, mais riche en zibelines et habité par de rares tribus de Samoèdy accueillants aux trappeurs; Mangazéya ou Mangazéï, d'abord un rendez-vous de promychlenniki, fut fortifié par des cosaques qui, bien reçus par une partie des indigènes, furent attaqués à l'improviste et massacrés par une autre bande : rien de plus fréquent, chez ces groupes pauvres, très primitifs, sans organisation, que ces revirements soudains amenés par les demandes de vivres et de fourrures ou par le seul désir de piller les étrangers. Un nouvel ostrog[1] fut bientôt (1601) construit à Mangazéya, d'ordre de Moscou, et resta pendant quarante ans un centre important. Narym, établi (1596) en aval du confluent du Ket et de l'Ob', assura après des luttes analogues un vaste territoire de chasse et d'exploration avec la soumission des Ostyaki du voisinage. Au sud-est de Tobol'sk, la fondation de Tara sur l'Irtych (1594) eut un caractère politique et militaire; l'emplacement choisi est situé entre les steppes de Baraba et celles de l'Ichim; celles-ci servaient alors d'asile à Koutchoum khân avec ses partisans, de terres de parcours à ses alliés et parents les Kazak du Talas, les Nogaï du Yaik qui s'avançaient parfois sur l'Iset et sur l'Ichim; en Baraba, les Kalmouks des hautes vallées de l'Irtych et de l'Ob' étaient menaçants. Tara fut construite par le prince Andréï Eletskiï envoyé spécialement de Moscou avec cent quarante-cinq strèltsy; à Tobol'sk, plus de mille hommes, Tatars (la plupart étaient d'anciens sujets de Koutchoum), Bachkiry, prisonniers polonais et lithuaniens, Tcherkesses et cosaques, se joignirent à lui; la nouvelle ville forte fut le boulevard de Tobol'sk, détermina la soumission de la Baraba (1595, 1596), hâta l'écrasement de Koutchoum; elle devint la tête de route des caravanes boukhariotes et s'enrichit par la fertilité de la terre et l'abondance des fourrures. La Mos-

1. Poste entouré de palissades et fortifié.

Digitized by Google

covie était dès lors chez elle dans un vaste et riche territoire qui répond à peu près au gouvernement de Tobol'sk; elle allait le défendre et l'agrandir.

La conquête est avant tout œuvre de découverte; chaque ostrog, chaque zimov'è (station d'hiver) est pour le cosaque et le promychlennik un centre d'observation et un point de départ; ils entendent parler de nouvelles tribus et ils vont les chercher, descendant ou remontant des eaux inconnues (le découvreur sibérien passe la moitié de sa vie sur l'eau ou sur la glace), traversant vers les sources d'une rivière à une autre rivière, d'un versant à un autre versant, construisant un nouveau bateau à la place de celui qu'ils ont laissé derrière eux, hivernant quand le gel emprisonne les eaux, parfois alors poursuivant le chemin sur la neige, toujours reprenant leur course au printemps. On emporte des munitions et des vivres, on pêche, on chasse pour ménager les provisions et pour amasser des fourrures; parfois la route est si longue, le pays si pauvre que l'on vit de baies sauvages et de racines et que l'on meurt de faim. Aux indigènes qu'il trouve, le cosaque demande des vivres et réclame le yasak avec le serment de fidélité; l'indigène aime souvent à troquer avec le promychlennik; il prête volontiers le serment de fidélité dont il ne sait pas le sens, donne facilement quelques-unes de ces peaux de zibeline qu'il recueille en quantité; mais quand il comprend que ce don de fourrures doit être un tribut régulier, que l'on attend de lui fourniture de ces vivres si rares pour lui-même, ou il s'enfuit, ou il tâche de chasser l'intrus, ou il tombe sur lui à l'improviste et le tue. Les faits se répètent constamment et de tous côtés. Cette violence dure quelques semaines ou quelques mois, au plus quelques années; elle reprend en conspirations ou en rébellions quand l'occasion se présente, mais elle n'a rien à opposer aux armes à feu; elle manque habituellement et d'union et de direction. En effet les tribus rencontrées au nord d'une ligne qui serait tirée environ de Tobol'sk à la pointe septentrionale du Baïkal sont clairsemées, très diverses, d'organisation primitive, choisissant des chefs ou anciens peu obéis; seuls les peuples du sud, les Kazak du Dechti-Kiptchak, les Tatars de Sibérie, les Mongols, Kalmouks, Khalkha, Bouryat, à l'est enfin les Toungouzy, ont une aristocratie influente, seuls ils conçoivent un plan d'entente ou de résistance; les autres populations tantôt subissent la nécessité

Digitized by Google

matérielle, tantôt regimbent : elles sont battues avec peu d'effort.

IV.

Les nomades du midi.

La famille de Koutchoum khân résista longtemps : après Ali, Ichim, son frère, puis le fils de celui-ci, Ablai, et enfin son neveu Devlet Girei portèrent le titre de khân et soutinrent les mêmes prétentions. Leurs fidèles s'éclaircissaient peu à peu, mais ils s'appuyaient souvent sur les Tatars de Baraba, sur les Télengouty et faisaient presque chaque année des razzia meurtrières à travers les territoires de Tara, Tyoumen', Oufa : c'est ainsi qu'ils pillèrent et brûlèrent (1651) le monastère Ouspenskiï (ou de Dalmatov) situé à quelque distance d'Isetskiï ostrog. Le plus souvent leurs incursions étaient vivement châtiées; ils les réitéraient toujours en les mêlant de négociations qui n'aboutissaient pas : cependant, quelques-uns d'entre eux se rendirent volontairement; Ablai khân, avec cinquante-quatre Kalmouks pris par les cosaques à la source de la rivière Oufa, fut envoyé à Moscou (1636), où il mourut quatorze ans plus tard. Des nouveaux venus en Sibérie, les Kalmouks, ou Mongols occidentaux, prolongèrent la résistance des khân tatars; dès 1607, Ichim s'entend avec eux; en 1618, il réside au milieu d'eux à Sempalat sur l'Irtych; en 1620, il épouse la fille d'un de leurs chefs, le Tourgout Ourlouk. C'est avec ces auxiliaires qu'Ablai et Devlet Girei font toutes leurs expéditions : ce qui n'empêche pas Devlet de piller (1657) une caravane de Boukhâra mise sous la protection d'envoyés kalmouks. En 1659, le khân tatar avec un millier de Kalmouks détruisit cinq villages de Baraba, tua cinquante-neuf hommes et emmena sept cent trente-trois prisonniers; l'ordre vint de Moscou aux trois villes de Tobol'sk, Tyoumen' et Tara de coopérer à la défense; la dispersion des efforts était en effet habituelle chez les Russes et le désaccord entre les voèvody de Tara et de Tobol'sk avait découragé les envoyés de Devlet Girei en 1637. Après l'expédition de 1659, on n'entend plus parler des descendants de Koutchoum; les Russes ont alors pour forts avancés Isetskiï ostrog sur l'Iset (fondé en 1650), Atbachskiï ostrog sur le Vagaï (1633), Kaourdak et la grande ville de Tara sur l'Irtych : tout ce qui n'est pas occupé par les Russes obéit aux Kalmouks ou lutte contre eux.

Digitized by Google

En effet, dès sa fondation (1594), Tara se garde contre les Mongols occidentaux, qui vingt ans plus tôt menaçaient déjà Koutchoum khân à Isker; quelques-unes de leurs tribus appartenant aux nations des Khochot et des Tourgout sont sur l'Irtych au début du XVIIe siècle; en 1616, ils viennent sur la Emba et sur le Yaik, poussant ensuite à l'est de la Caspienne jusqu'au Mangichlak et au Khwârezm (pays de Khiva), au nord-ouest au delà d'Astrakhan' pour traverser la Volga et se mettre vers 1650 en rapports avec les Tatars de Crimée. Cependant les Tourbet, qui sont des Kalmouks, ont paru successivement sur l'Ob' autour de l'an 1620, sur l'Irtych, l'Ichim, le Tobol et enfin sur la Volga en 1644. Vers 1603, les Soungar, encore des Kalmouks, ont à leur tour inquiété Tara et la région de Baraba; dix ans plus tard ils se sont établis sur l'Irtych, tantôt alliés tantôt ennemis des autres Kalmouks, toujours les poussant vers l'ouest, guerroyant sans cesse de 1600 à 1650 pour établir leur suzeraineté sur leurs voisins Télengouty[1] et Kersagaly de l'Ob' et du Tom, Kotovtsy du Éniséï, sur les Kyrghyz aussi de l'Abakan et du Kemtchik. Les Soungar eux-mêmes étaient pressés par le puissant Altyn khân, des Khalkha occidentaux, qui au début du siècle campait souvent vers l'Oupsa nor, peu distant du haut Éniséï, et qui étendait sa suzeraineté sur les mêmes Kyrghyz et sur les tribus limitrophes au nord, les Toubintsy et les Kotovtsy. Pendant plus d'un siècle, à partir de 1570 ou environ, les Kalmouks, chassés de Mongolie par les Mongols propres, se répandent vers le nord-ouest, tantôt en quémandeurs ou en auxiliaires, tantôt en bandes de brigands ou en troupes d'invasion; pillards, pasteurs menant leur bétail, par clans, par oulous[2], les Tourgout, les Soungar avec les Tourbet, les Khochot s'écoulent en flots tumultueux vers l'occident, assaillent à la fois les tribus sans histoire du Éniséï et les nomades, Bachkiry, Nogaï, Kazak, qui sont issus de la ruine de l'empire du Kiptchak, viennent battre les frontières des peuples plus assis, Ouzbek de Boukhâra et de Khiva, Tatars de Crimée, Moscovites. L'invasion mongole reprend ses voies du XIIIe siècle; cette fois elle ne trouve pas de Tchingiz khân; ses chefs combattent, autant que les étrangers, leurs frères de race et leurs propres

1. Appelés aussi Ouirat (Howorth, t. I, p. 558).

2. On nomme oulous l'ensemble des familles ou des tribus qui forment l'héritage d'un chef.

Digitized by Google

parents; dans la dynastie mantchoue qui s'assied sur le trône de Péking en 1644, ils rencontrent non une proie, mais des adversaires avisés et résolus, un peu plus tard des maîtres. La Russie n'a donc pas à tourner le dos à ses ennemis suédois et polonais, ni même à négliger la Sibérie pour faire face aux Mongols : mais elle se heurte à ceux-ci sur toutes ses marches méridionales, depuis les steppes du Don jusqu'aux rives du Éniséï.

En 1604, Tomsk est bâti sur un affluent de rive droite de l'Ob', à quelque distance du confluent; bientôt les explorateurs atteignent les rivières qui coulent dans le Éniséï; ils y trouvent au lieu des steppes un pays montueux, des hommes nouveaux; les peuples de ces vallées, souvent en guerre, paient tribut soit au chef des Khalkha occidentaux soit aux tributaires de celui-ci. Les Moscovites entrent bientôt en contact avec les tributaires et avec le prince khalkha; puis un ataman et un dizenier de cosaques sont expédiés de Tomsk (1616), offrent des présents, obtiennent le serment de fidélité au tsar, ramènent deux Khalkha qui vont jusqu'à Moscou assurer de la soumission de leur maître. Pendant près de cinquante ans, plusieurs missions se succèdent, avec des résultats différents; tantôt l'Altyn khân rend hommage, promet son aide contre les ennemis du tsar, sollicite des cadeaux et des avantages commerciaux, tantôt il soulève des difficultés de protocole, veut être traité au moins en « frère cadet » du tsar; souvent il entre en armes chez les Moscovites ou chez leurs vassaux, lève des soldats chez ceux-ci, menace les forteresses russes les plus voisines. Ces variations répondent à celles des rapports entre Khalkha et Mantchous. L'Altyn khân, en effet, comme les autres princes khalkha, est parfois l'allié, parfois l'ennemi des maîtres de Péking, parfois le protecteur de leurs vassaux mongols; il passe de la razzia à la négociation, à l'amitié, à la soumission. Mais sa révolte (1662) contre son suzerain, le Dzasakthou khân, soulève une tourmente qui bouleverse la Mongolie; les tribus de l'Altyn khân se dispersent, son titre même disparaît, tous les Khalkha sont ensuite réunis sous le protectorat de l'empereur mantchou, la partie nord-ouest de leur domaine tombe alors sous l'influence des Russes ou des Soungar.

Ceux-ci, je l'ai dit, avaient pénétré en 1603 sur le territoire de Tara, soit pour établir leur suzeraineté sur les peuples du Éniséï et sur les Tatars Barabintsy, soit pour soutenir les descendants de Koutchoum khân, ou simplement par goût du pil-

Digitized by Google

lage; ils harcelèrent pendant une trentaine d'années tous leurs voisins, Russes de Tara, Tobol'sk, Tyoumen' et autres villes, Nogaï et Bachkiry, Kazak au sud-ouest, Khalkha à l'est, et même les autres Kalmouks, Tourbet et Tourgout. Parmi les guerres privées des tribus soungar presque indépendantes, émergea peu à peu l'autorité du chef héréditaire de la nation, Baatour khongtaidji. Après plusieurs ententes éphémères, un accord fut conclu (1635), établissant la paix avec les Russes; le chef kalmouk promettait de remettre dès lors tous les transfuges, d'accueillir la caravane qui allait annuellement chercher le sel, d'aider les Russes contre leurs ennemis. Malgré des incidents à propos des tributaires, la bonne harmonie subsista; le khongtaidji, le kontaicha des Russes, obtint de la Sibérie et de Moscou des armes, des armuriers, des forgerons, des charpentiers, des maçons; il se fit aussi donner des chiens, des porcs et des poules pour l'élevage. Ce guerrier nomade inspira à son peuple le goût des occupations sédentaires; il commença de le fixer au sol; il fit convoyer par ses sujets les caravanes circulant entre la Sibérie, Boukhâra et la Chine; soit dans sa capitale neuve construite en pierre, soit dans ses campements, il traitait magnifiquement les envoyés des princes mongols et étrangers et ceux des voèvody moscovites; avec ses cent mille cavaliers, il avait plusieurs fois vaincu les Kazak, il avait établi à Lhasa la suprématie temporelle du talé lama. Souverain d'un État ordonné, il cessait presque d'être un danger et il garantissait par sa seule présence le sud-est de Tobol'sk et de la Sibérie propre. Ses principaux successeurs, Galdan et Dzewang Rabdan, accrurent encore l'empire soungar qui, vers 1720, s'étendait de Tâchkend à Tourfân et du lac Zaisan au Tibet, qui était maître du transit de l'Asie centrale et qui produisait des denrées de valeur, bétail, cuirs, draps. Mis à partir de 1687 par les affaires mongoles et tibétaines en conflit permanent avec les Mantchous, ils maintinrent avec la Sibérie les meilleures relations économiques et politiques, sauf une rupture de quelques années (1715-1721) provoquée par la construction de forts russes, Omsk en amont de Tara et Oust' Kamenogorsk sur le haut Irtych. Galdan eût volontiers noué des rapports plus intimes; en 1690, il proposa même une alliance offensive à Golovin qui venait de signer avec les Mantchous le traité de Nertchinsk : mais une intervention active en Mongolie ne cadrait nullement avec la politique de Moscou. Quand en 1755-1757 les Soungar furent réduits aux

Digitized by Google

abois par les armées mantchoues, les Russes observèrent la même neutralité; ils ouvrirent leur frontière aux fugitifs et laissèrent écraser l'empire des kontaicha, devenant ainsi limitrophes de l'Empire Chinois à partir de la vallée de l'Irtych. Ainsi disparaissait de l'Asie centrale la formidable puissance des Soungar.

Parmi leurs tributaires, les Soungar au XVIIe siècle comptèrent souvent les Kyrghyz, dits aussi Kara Kyrghyz ou Bourout. Ces tribus étaient établies de temps immémorial sur le haut Ênisêï et sur ses affluents, Kemtchik et Abakan; s'avançant dans leurs incursions jusqu'au Tom et au Tchoulym (encore en 1607 et 1611), ils étaient redoutés de leurs voisins qui leur payaient tribut; mais, ni comme nombre ni comme force, ils n'étaient comparables aux Soungar ni aux Khalkha; entre ces deux peuples mongols et les Russes, les Kyrghyz se maintinrent longtemps soit par les armes, soit par une politique adroite, tantôt alliés tantôt ennemis, aujourd'hui tributaires de celui-ci ou de celui-là, demain fomentant des troubles et soulevant tout le pays, s'appuyant sur Krasnoyarsk contre Tomsk et sur Tomsk contre Krasnoyarsk, proposant (1642) d'entrer au service russe, puis reprenant la guerre. Cependant, au début du XVIIIe siècle, ils avaient disparu, partiellement anéantis, partiellement fondus, avec les Kalmouks; une vingtaine de tribus avaient émigré dans la région de l'Issygh koul, des Thyen chan, de l'Alai et du Pamir, dans les montagnes qui dépendent de Khokand et de Tâchkend et sur le territoire de Kâchgar (1687); ils y ont gardé en partie leur organisation aristocratique et leurs croyances chamanistes sous le vernis de l'islâm.

Les plus occidentaux des Kalmouks, les Tourgout, au milieu du XVIIe siècle, parcouraient le désert et la steppe depuis la région de Khiva jusqu'à Astrakhan', en passant au nord de la mer Caspienne; voisins des Ouzbek, des Turkmen, des Nogaï, des Tatars de Crimée, ils s'interposaient entre Moscou d'une part, les cosaques d'Astrakhan' et du Yaik d'autre part. Ayouka, devenu taidji des Tourgout vers 1670, sut tout en reconnaissant la suzeraineté russe se faire traiter comme un allié; par les conventions qui accompagnaient le serment renouvelé en 1673, il promettait de défendre contre leurs ennemis le tsar, ses villes et ses sujets, de laisser circuler jusqu'à Astrakhan' les Russes et les Tatars sujets russes, de vendre ses chevaux sur les marchés russes; d'autre part, il recevait une alloca-

Digitized by Google

tion annuelle et était protégé contre les Bachkiry et contre les cosaques. Ce traité, probablement pareil à celui de 1656, enrôlait ces nouveaux venus au service de l'Empire Russe contre les ennemis héréditaires, Tatars et Osmanlis, contre les envahisseurs et rivaux qui apparaissaient à l'est, Kazak et Persans; il fut observé de part et d'autre, non sans incidents. Ayouka garda toujours ses relations avec les Soungar et avec le Tibet; reçu par le tsar Pierre en 1722 lors de l'expédition de Perse, il fut accueilli en prince souverain. Les dissensions de ses successeurs invitaient le gouvernement russe à intervenir dans les tribus : désignation du khân et nomination de ses conseillers par les autorités russes, otages exigés, soldats levés pour les guerres en Europe et en Turquie, nouveaux forts construits, colonies allemandes établies sur le Don et la Volga empiétaient chaque jour sur le territoire, les coutumes, l'autonomie des Tourgout. La croissance européenne de la Russie comprimait de plus en plus les sujets nomades. Au mois de janvier 1771, la majorité des Tourgout s'enfonça vers l'est; en six mois les fugitifs atteignirent la vallée de l'Ili et le territoire chinois : ils y arrivèrent réduits de moitié par la faim, par les maladies, par la main des ennemis, Kazak et Bourout; ils comptaient encore peut-être deux cent mille bouches. La horde des Kalmouks de Russie perdit dès lors la qualité d'état autonome et cessa d'être soit une menace soit une défense; ceux qui sont restés sur le sol européen sont sujets russes, leurs chefs sont entrés au service russe et quelques-uns comme officiers de grades divers ont fait la campagne de France en 1814. L'exode des Tourgout qui entrent dans l'Empire Chinois met fin à l'autonomie des Mongols et efface presque pour l'Empire Russe les traces de l'invasion kalmouke du XVIIe siècle. Seuls à cette époque échappent encore par leur mobilité les Kazak entre l'Oural et le Syr darya.

A l'ouest et au sud-ouest des premiers établissements moscovites de Sibérie, les Kalmouks s'étaient heurtés contre les Kazak, les Bachkiry et les Nogaï[1]. Les Tatars Nogaï, l'une des principales branches, et des plus nomades, des peuples amenés en Europe par l'invasion mongole du XIIIe siècle, étaient maîtres de la Crimée et des steppes méridionales; ils restèrent dominants à Astrakhan' et à Kazan' jusqu'au milieu du XVIe siècle; une partie de leurs hordes, lors du voyage de

1. *Histoire des découvertes, etc.* Voir t. III, p. 475; t. IV, p. 10.

Digitized by Google

Jenkinson (1558), occupait la côte orientale de la Caspienne, peut-être depuis peu[1]; d'autres avaient longtemps auparavant fondé le khanat de Sibir', qui fut alors conquis par Koutchoum khân. La chute des khanats de Kazan' et d'Astrakhan' fit de beaucoup de Nogaï des sujets de Moscou, et l'installation des cosaques sur la Volga et sur le Yaik réduisit encore leur territoire. Dès lors ce peuple, divisé en sections indépendantes les unes des autres sous des mourzy, vécut dispersé, parfois soumis parfois réfractaire à l'influence de la Crimée et de la Moscovie. Un bon nombre, repoussés vers le nord, combattant souvent pour Koutchoum khân et ses fils à côté des Kalmouks, pillèrent les Russes et les Bachkiry; devenus partiellement sujets des Tourgout et des khân de Crimée, les Nogaï ont peu à peu tous passé sous l'autorité russe.

Les Bachkiry, longtemps soumis aux Nogaï et se disant de même race qu'eux, vivent dans les vallées de l'Oural méridional des industries pastorales et forestières; ils rayonnaient au loin en razzia et, pillards ou pillés, ils furent mêlés à toutes les querelles des Nogaï, des Kalmouks, des Kazak. Ils avaient volontiers accepté (1555) la suzeraineté lointaine de Moscou et demandé même qu'une forteresse fût bâtie chez eux pour percevoir le tribut et pour les protéger; telle fut l'origine d'Oufa (1573). Au siècle suivant, la colonisation russe ayant avancé vers l'est, des contacts plus fréquents amenèrent des querelles renaissantes, parfois des révoltes; aussi le gouvernement de l'impératrice Anne accueillit favorablement les ouvertures du khân des Kazak, Aboul Kheir, qui proposait son alliance. Orenbourg, construit en 1735 (transféré 250 versty plus bas en 1742) avec la ligne de défense dite d'Orenbourg, dut faciliter les rapports avec les Kazak et pacifier le pays bachkir; à cette politique, les indigènes répondirent par la sédition ouverte en 1735, encore en 1755, et lors de la révolte de Pougatchev (1773-1774). Pour la répression les Russes se firent aider par les Kazak qui ravagèrent le pays ennemi; en même temps ils réorganisèrent la population un peu sur le modèle des cosaques: la paix ne fut pas troublée depuis lors.

Les Kazak (Kazatchiya orda ou Kyrghyz Kazak) furent longtemps des ennemis redoutables pour les Russes eux-mêmes et

1. Les Karakalpak établis près de la mer d'Aral et sur le bas Syr darya sont des Nogaï.

Digitized by Google

pour tous leurs voisins, pour les Bachkiry, Soungar, Tourgout comme pour les Ouzbek de Khiva, de Boukhâra, de Tâchkend. Les conquêtes de Timour (Tamerlan) et la chute rapide de son successeur avaient profondément remué l'Asie centrale; sur les ruines de cet empire, les Ouzbek et les Kazak, commandés les uns et les autres par des descendants de Tchoutchi, fils de Tchingiz khân, relevèrent (vers 1420) le pouvoir de la maison de Tchingiz; tandis que les Ouzbek s'établissaient dans la région des villes et des cultures, dans le Khwârezm, le Mâverânnahar, le Ferghânah, les Kazak, sous la poussée des Kalmouks, s'étendaient de leur premier habitat, bords du lac Balkhach, vallées du Talas et du Tchou, jusqu'à la rive orientale de la Emba, en face des Nogaï. Dans ces steppes et ces déserts, ils restèrent essentiellement nomades, jaloux de leur indépendance; l'aristocratie héréditaire, la maison même de Tchingiz à laquelle étaient réservés les titres de khân et de sultan (fils ou parent du khân), jouissait du respect, non de l'autorité; parmi les bek et les sultans en lutte continuelle, l'influence, le pouvoir en face de l'ennemi allaient aux plus courageux, aux plus habiles, à ceux que l'on nommait *batyr*, *behadir*, des héros; les khân, choisis pour leur force, pour leur richesse, dépendaient de leurs partisans. Ces pasteurs pillards, plutôt chamanistes que musulmans, moins organisés et plus insaisissables que les Kalmouks, portaient la guerre de l'Irtych à Samarkand et d'Aksou à Kazan'; quelques-uns de leurs chefs soutenaient les Tatars, attaquaient les Russes, d'autres sollicitaient l'appui du tsar ou lui offraient leurs services dès 1577. Les Russes n'avaient qu'à se garder ou à user de représailles; la même politique dut être encore suivie à l'égard de Tyavka khân, qui à la fin du XVIIe siècle mit la paix entre les tribus et organisa les trois hordes, chacune avec un vice-khân. Après Tyavka, les Soungar ayant pris la ville de Turkestân (1723), qui depuis 1598 était le centre de la puissance des Kazak, les trois hordes furent séparées, non sans que subsistassent bien des relations, certaines tribus passant d'une horde à l'autre, certains chefs commandant dans deux hordes. Tandis que la Grande Horde demeurée au Ferghânah payait tribut aux Soungar, à la Chine, puis au khân de Khokand et avait peu de rapports avec les Russes, la Moyenne Horde dispersée depuis l'Issygh koul jusqu'à l'Or et à l'Ouï au sud-est de l'Oural et la Petite Horde entre la Emba et le Yaik cherchaient

Digitized by Google

l'appui de la Russie à laquelle les deux khân prêtaient serment (1732). Dès lors tous leurs successeurs demandèrent à Saint-Pétersbourg confirmation de leur titre et servirent avec ardeur la politique de l'empire chaque fois qu'ils y trouvèrent l'occasion de piller les caravanes de Khiva, les Tourgout ou les Bachkiry; ils protégèrent parfois les caravanes russes et surtout profitèrent largement des marchés qui leur furent ouverts, à Orenbourg (aujourd'hui Orsk) en 1735 et à Sémipalatinsk en 1764. Les razzia aux dépens des Russes ou de leurs vassaux, les révoltes, les négociations avec l'étranger, ainsi l'alliance d'Aboul Kheir khân avec la Perse (1747), l'hommage rendu par Ablai khân à la Chine (1755 et années suivantes) tenaient sans cesse les autorités en éveil : les khân n'avaient ni le pouvoir ni l'envie de faire de leurs hommes des sujets soumis, de les accoutumer aux écoles et aux tribunaux fondés par les Russes. La suppression des khân ou la réduction de leur autorité à partir de 1818, l'institution de sultans régents, la fondation de nouvelles lignes militaires, de nouveaux forts (fort Aleksandrovskiĭ, dans la presqu'île de Mangichlak sur la Caspienne 1833, Aral'sk sur le Syr darya 1847), de nouveaux villages cosaques soumirent peu à peu les écumeurs de la steppe et donnèrent après des efforts séculaires la tranquillité à la Sibérie du sud-ouest. C'est pour assurer la paix que les Russes imposèrent ensuite leur autorité à Tâchkend (1865), Samarkand (1868), Khiva (1873) et dans toute la contrée jusqu'à la frontière persane.

Ainsi dans les steppes du sud, les Russes avaient trouvé un rideau mouvant de peuples pasteurs, nomades à des degrés divers; ces Turks et ces Mongols, les uns musulmans, les autres chamanistes, tous organisés en hiérarchies patriarcales, étaient par leur instabilité une menace pour la Sibérie et pour la Chine : plus de deux siècles de diplomatie et de lutte achevèrent de les soumettre à l'autorité de Saint-Pétersbourg ou de Péking. Pendant ce temps la colonisation russe avait couvert le nord du continent.

V.

Les peuples du nord et de l'est.

Au nord-est et à l'est de la Sibérie propre, la situation était tout autre; le pays est ondulé ou même montagneux, toujours

Digitized by Google

bien arrosé; la population plus diverse offrait une résistance courageuse, mais éparse.

Des Tatars (Tatars Èouchta), que Koutchoum khân avait chassés de leurs terres de l'Irtych et qui vivaient sur les rives du Tom, appelèrent les Russes; leur prince, Toyan, se rendit à Moscou et fit remettre au tsar Boris (1604) une supplique où il promettait obéissance, proposait son aide pour traiter avec les peuples voisins, Télengouty, Kyrghyz, Kalmouks, Tatars Tchat, et demandait en retour la fondation d'une ville sur son territoire et l'exemption du yasak pour son peuple. La requête fut accordée et la même année Tomsk s'éleva dans une contrée fertile. Après quatre ans de pourparlers (1609), le chef et les anciens des Télengouty vinrent prêter serment; ils sollicitèrent en même temps la protection des Russes contre les Khalkha de l'Altyn khân. Les Kouznètsy (forgerons), des Tatars sédentaires qui s'adonnaient au travail du fer et qui ne gardaient leur indépendance qu'en payant aux Kyrghyz un tribut d'objets fabriqués, armes et ustensiles, acceptèrent volontiers la domination russe (1607); mais les Kyrghyz et les Kalmouks les attaquèrent à plusieurs reprises et les cosaques durent pour les défendre construire le fort de Kouznetsk (1618). En même temps (1609), le voèvoda de Tomsk cherchait à étendre son autorité à l'est sur les Toubintsy et autres vassaux de l'Altyn khân, qui paraissait disposé lui-même à reconnaître la suzeraineté du tsar; à ces efforts répondit une coalition de toute la région (1614), peu s'en fallut que la ville de Tomsk ne fût surprise. Dix ans plus tard, les Tatars de Kouznetsk refusaient le yasak et les Kalmouks menaçaient la ville; en 1628, dix-huit cosaques étaient surpris et massacrés par les Tatars Barabintsy. Une importante victoire remportée l'année suivante en Baraba par un détachement envoyé de Tobol'sk rétablit un peu de calme et permit de nouvelles entreprises. La construction d'un ostrog chez les Télès, sur l'Altyn nor, vers la source de l'Ob' (1633), amena une soumission de quelques années et entraîna les cosaques dans un long conflit (1652) avec les Télengouty qui tenaient les Télès pour leurs tributaires, et avec les Soungar, qui reprirent pour leur compte et firent en pratique triompher cette prétention. Les hostilités s'éternisèrent avec les Télengouty, appuyés par les Kyrghyz et par les Kalmouks; enfin une famine les décida à se soumettre et à se fixer

Digitized by Google

sur les territoires de Tomsk et de Kouznetsk (1665). Les Kyrghyz eux-mêmes, on l'a vu, disparurent ou émigrèrent.

En 1605, les cosaques du Ket, ayant découvert sur le Sym et le Kas, affluents du Éniséï, des Ostyaki très différents de ceux de l'Oural et de ceux de Sourgout et Narym (Ob' moyenne), se firent bien voir d'eux à tel point qu'ils les eurent pour guides et interprètes volontaires dans leurs expéditions vers le haut fleuve; ils rencontrèrent sur la rive gauche, en amont de l'emplacement de Eniséïsk, les Arintsy établis là de temps immémorial. Vassal des Kyrghyz, ce peuple ne se soumit pas facilement au yasak; ses voisins de la rive droite, les Kotovtsy, payaient tribut aux Toubintsy situés en amont; ces derniers résistèrent énergiquement; ils firent appel aux Mongols, Khalkha et Kalmouks, en reconnaissant la suzeraineté soit des uns soit des autres (1629, 1630); les Kyrghyz firent des incursions aux dépens de tous. D'autres peuples voisins, les Toungouzy de la Toungouska (1608 à 1610, 1619), les Bouryat de l'Angara à partir de 1612, intervinrent plusieurs fois, pillant et massacrant les indigènes soumis au yasak en vue d'écarter les Russes qui ne les avaient pas encore attaqués : c'est de la part de peuples purement sibériens un exemple rare de prévision politique. Pendant vingt ans les bords du Eniséï furent ravagés; la plupart des Arintsy, des Azantsy et autres tribus[1] occupant ces parages avant l'arrivée des Tatars, des Bouryat et des Toungouzy disparurent ou se fondirent dans les peuples plus importants. Cependant la persévérance des Russes eut raison des obstacles; le synboyarskiï Pëtr Albitchev établit Éniséïsk (1619) au confluent du Eniséï et de la Toungouska; Andréï Doubenskiï fonda Krasnoyarsk (1627) en amont sur le fleuve après avoir envoyé (1623) à Moscou une carte de la région; la première de ces deux villes, grâce à sa position, joua un rôle important dans la suite des découvertes.

Les Toungouzy se rencontrent depuis le Éniséï jusqu'à la mer d'Okhotsk (sur ce rivage ils sont appelés Lamouty), depuis les vallées de l'Olénèk et du Vilyouï[2] jusque dans celles de la

1. Ces tribus paraissaient se rattacher les unes aux Ostyaki de Narym et aux Samoèdy (par exemple les Kamatchintsy), les autres aux Ostyaki du Ket (par exemple les Arintsy, Kaïbaly ou Koïbaly, Kotovtsy, Azantsy); ces rapprochements sont loin d'être établis sûrement.

2. L'Olénèk, fleuve côtier à l'ouest de la Lèna; le Vilyouï, affluent de la Lèna à l'ouest.

Digitized by Google

Chilka et de l'Amour où sous le nom de Daoury (jusqu'à la Zéya) ils possédaient des chevaux, des bœufs et des cultures; obéissant à des princes héréditaires, les tribus vivaient dans des cantons fixes, chaque petit groupe ou chaque famille isolément errant sans cesse à travers les forêts, soit à la suite de leurs troupeaux de rennes, soit en quête de gibier et de poisson; doux, mais résolus, ils laissaient aux Yakouty la rive droite de la basse Lèna et tout le moyen fleuve avec ses affluents, Olekma et Aldan', aux Bouryat l'Angara depuis la haute Ouda et l'Ilim, avec le pourtour du Baïkal; ils fréquentaient la Sélenga et le lac Irgen, y rencontrant les campements mongols qui s'avançaient jusqu'à peu de distance du Bargouzin. Dans tous leurs cantons, les Toungouzy commencèrent par refuser le yasak et chasser les Russes; soumis ils se révoltèrent; après la soumission de 1620-1621, ceux de la Toungouska surprirent d'abord (1624) un premier corps de cosaques qui fut presque anéanti, puis, à la même place, l'ataman de Eniséïsk, Maksim Perfil'ev, qui voulait pénétrer chez les Bouryat de l'Angara; peu après la seconde attaque (1628), le centenier Pëtr Békètov éleva à cet endroit Rybinskiï ostrog. Ceux de la Lèna en 1640 accueillirent les cosaques à coups de flèche et renvoyèrent les hommes qu'ils saisirent après leur avoir arraché la barbe; ceux du Bargouzin bloquèrent tout un hiver (1643-1644) un officier et trente-six hommes, dont fort peu échappèrent; ceux de la Nertcha assiégèrent (1654) avec moins de succès Pëtr Békètov, qui dut abandonner l'ostrog faute de vivres.

La ténacité des Bouryat fut au moins égale. D'après leurs traditions orales[1], car ce peuple mongol n'a pas de littérature propre, eux-mêmes et les Olout, une section des Kalmouks, descendent de deux frères qui se querellèrent à propos d'un poulain et se séparèrent. Moins civilisés que tous les autres Mongols, les Bouryat formaient aussi une hiérarchie pastorale; faute d'un chef unique reconnu, les tribus restaient indépendantes les unes des autres, chacune sous son prince et ses nobles, se déplaçant en totalité ou par grosses troupes à la suite du bétail; au nord du Baïkal, ils construisaient des huttes de

1. Voir Henry H. Howorth; *Entsiklopéditcheskiï slovar'*, art. Bouryaty, par F. Chperk; *Histoire des découvertes, etc.*, t. VI, p. 106 à 130; Jeremiah Curtin, *a Journey in southern Siberia, the Mongols, their religion and their myths.* Londres, 1909, in-8.

Digitized by Google

bois sans renoncer totalement aux tentes de feutre seules en usage chez les autres Mongols. Ayant probablement repoussé les Yakouty au nord-est, ils avaient imposé leur suzeraineté à quelques-uns des Toungouzy voisins et menaçaient même les peuples du Éniséï; en 1622, trois mille Bouryat, accompagnés de contingents vassaux, marchèrent sur Éniséïsk : on ne sait la suite de l'expédition. Les Bouryat usèrent de leur ascendant pour empêcher leurs voisins de payer le yasak (1631, à Bratskiï ostrog); ils les soutinrent souvent par les armes et résistèrent beaucoup plus longtemps, alors que les Toungouzy soumis servaient aux Russes de guides et d'interprètes (1631, sur la Koulenga, affluent de la haute Lèna; 1641, région voisine de Verkholensk); avec opiniâtreté ils arrêtèrent les étrangers sur l'Oka (1629-1631) et en 1635 mirent à mort par surprise les cinquante-deux cosaques de Bratskiï ostrog; un chef, Tcheptchougaï, périt dans sa yourte incendiée plutôt que de se rendre (1641). En 1627, Maksim Perfil'ev réclamait pour la première fois le yasak aux Bouryat de l'Angara; de résistances en révoltes toujours renouvelées, la lutte durait encore sur l'Angara, au confluent de l'Osa, lors de l'expédition de Békètov (1652); elle ne prit fin sur la haute Lèna qu'en 1655 pour recommencer autour de Balagansk (confluent de l'Osa et de l'Angara) en 1658. Ce n'est guère qu'au début du XVIIIe siècle que le pays fut tout à fait calme, grâce aux forts établis peu à peu : Bratskiï ostrog (1631), près de l'embouchure de l'Oka; Oudinsk (1648); Balagansk (1654); Irkoutskiï ostrog, en face du confluent de l'Irkout et de l'Angara, fondé par Ivan Pokhabov (1652), fortifié par le même (1661); Verkholensk, aux sources de la Lèna (1641); Verkhangarsk au nord du Baïkal (1647); Bargouzinsk à l'est (1648); Sélenginsk au sud (1666). Une partie des Bouryat, plutôt que d'obéir aux Moscovites, avait traversé le Baïkal ou l'Irkout et passé chez les Mongols qui les avaient soutenus plus d'une fois, mais qu'ils ne laissaient pas de redouter.

L'entente avec les Yakouty fut plus rapide. Maksim Perfil'ev, le fondateur de Bratskiï ostrog, avait découvert le confluent de l'Ilim et de l'Angara : au volok proche de la Lèna les autorités de Éniséïsk firent bâtir (1630 ou 1631) quelques huttes qui furent l'origine de la ville d'Ilimsk. De cet établissement partit Pêtr Békètov, centenier de Eniséïsk, envoyé en expédition en 1631; il descendit au printemps suivant le cours

Digitized by Google

de la Lèna; il était décidé à voir les Yakouty, dont on avait entendu parler, mais qu'on n'avait encore pu joindre : c'était, disait-on, un peuple indépendant, nombreux, très soumis à ses chefs, divisé en tribus souvent ennemies; ils avaient quelques connaissances en métallurgie et vivaient de la chasse, mais surtout de l'élevage des chevaux et des bœufs. Avec une vingtaine de cosaques et quelques Toungouzy, Békètov pénétra chez eux et fonda sans difficulté Yakoutskiï ostrog (1632); la population avait déjà vu des promychlenniki et quelques cosaques et elle s'était mise aussitôt à troquer son bétail et ses fourrures contre des produits étrangers : pour un chaudron de fer on donnait tout ce qu'il pouvait contenir de zibelines. Békètov avait en effet été prévenu par les gens de Mangazéya; ceux-ci, remontant la Nijnyaya Toungouska dès 1620, renseignés par des Toungouzy du haut Vilyouï sur le volok entre les affluents des deux rivières, étaient arrivés chez les Yakouty établis en aval sur la Lèna et avaient aidé un chef contre un autre. Vers cette époque, les trappeurs, très nombreux à Mangazéya et à Touroukhanskoye zimov'è[1] (un rapport de 1626 parle de cent quatre-vingt-neuf promychlenniki sur la Nijnyaya Toungouska et de trois cent douze sur la Podkamennaya), coopéraient activement avec les cosaques; l'un d'eux, Penda, à la tête de quarante hommes, passa dans le Vilyouï, le descendit jusqu'au confluent, remonta la Lèna jusque vers sa source et, gagnant à pied l'Angara, rejoignit Éniséïsk et Touroukhansk. C'est sur leurs traces que trente cosaques de Mangazéya allèrent imposer le yasak aux Yakouty (1630); ces faits ayant été connus à Moscou, un ordre vint d'explorer et de soumettre le pays : une expédition forte de soixante-dix hommes partit donc de Mangazéya en 1632 sous les ordres d'un Tcherkès, Stèpan Korytov. Cependant Békètov faisait reconnaître la basse Lèna et (printemps de 1633) autorisait quelques-uns de ses cosaques, accompagnés de trappeurs, à remonter le Vilyouï; à peine y étaient-ils engagés que Stèpan Korytov les surprit, les força de lui obéir et, divisant sa troupe ainsi accrue, en expédia une partie sur la basse Lèna, tandis que lui-même avec le reste remontait l'Aldan' et l'Amga. Sa conduite violente amena un

1. Cette localité, au confluent du Touroukhan et du Éniséï, a, par ces deux cours d'eau, des communications faciles et avec la vallée du Taz et avec l'orient; elle a peu à peu supplanté Mangazéya du Taz, abandonnée complètement après l'incendie de 1642; elle a souvent été nommée Nouvelle-Mangazéya.

Digitized by Google

soulèvement des Yakouty qui assiégèrent Békètov dans l'ostrog pendant les mois de janvier et février 1634. Quand au printemps suivant Korytov redescendit à la Lèna, il était attendu par les cosaques de Yakoutskiï qui, après deux combats, le firent prisonnier; on lui enleva les otages exigés des indigènes et le yasak indûment perçu et on le renvoya à Mangazéya par Éniséïsk. La rivalité entre les deux villes pour la possession de Yakoutskiï ostrog prit fin seulement quand deux voèvody indépendants furent envoyés (1641) dans cette localité, dès lors nommée Yakoutsk. Une querelle semblable mit aux prises (1637 ou 1638) l'ataman Dimitriï Kopylov, de Tomsk, et le synboyarskiï, Parfen Khodirev, de Éniséïsk, tous deux envoyés chez les Yakouty et tous deux pillant les riverains de l'Amga; la ville de Tomsk, étant plus ancienne que celle de Éniséïsk, prétendait à la suzeraineté sur cette dernière et à plus forte raison sur Yakoutskiï ostrog. Du moins, Kopylov contribua à étendre les connaissances géographiques des Russes; il envoya (1639) Ivan Moskvitin avec vingt cosaques de Tomsk et onze de Krasnoyarsk qui, par la Maya, affluent de l'Aldan', et la Nyoudma, atteignirent les sources de l'Oulya, petit fleuve côtier, et descendirent jusqu'à la mer depuis dite d'Okhotsk; ils explorèrent la côte, du Taouï (à l'est d'Okhotsk) à l'Ouda; des Toungouzy maritimes ou Lamouty, ils apprirent l'existence de la Zéya (ou Tchi), du Chilkar (Amour en amont du confluent de l'Ousouri), de l'Amour (le même fleuve en aval); sur les rives de ces fleuves habitaient des Daoury et d'autres tribus qui s'occupaient d'agriculture, d'élevage, de commerce et fournissaient aux Toungouzy de la farine, des verroteries et de l'argent. En 1638-1640, Maksim Perfil'ev avait remonté le Vitim, affluent de la Lèna, et entendu dire que sur la Chilka vivait Lavkaï, un prince des Daoury; ce prince exploitait des mines d'argent et payait en argent, en grain, en soieries les zibelines des Toungouzy; les marchands chinois venant par mer fréquentaient les bouches du grand fleuve; les habitants de ces régions ne se servaient pas d'armes à feu.

La côte de l'Océan glacial était vers la même époque atteinte par les cosaques; sur l'océan du nord comme sur la mer d'Okhotsk et plus tard sur la mer de Béring, ces hardis explorateurs deviennent des hommes de mer; sur de petites embarcations construites en bois et en cuir, montées au plus par une soixantaine d'hommes, parfois sur de simples baïdar en peau, ils

Digitized by Google

affrontent les tempêtes et les glaces. En 1636, Éliséï Bouza, dizenier, fut expédié de Éniséïsk; accompagné de dix cosaques et d'une quarantaine de promychlenniki, il descendit à l'embouchure de la Lèna (1637), gagna par mer l'Olénèk qu'il remonta et où il hiverna; dans les années suivantes, il explora la Yana à l'est de la Lèna, soumit au yasak les Youkagiry et rentra à Yakoutsk en 1642. Un autre Cosaque, Mikhail Stadoukhin, de Yakoutsk, découvrit la Kolyma à l'est de la Yana (1644), pénétra chez les Tchouktchi peut-être au delà du cap Chélyagskiï (1648-1649). Semën Dejnev, originaire de Véliki-Oustyoug (Vologda), après le départ de Stadoukhin, demeura avec treize autres cosaques à Kolymskiï ostrog où il fut assiégé par cinq cents Youkagiry. Les trappeurs suivaient les cosaques dans ces pays lointains et, dans des courses maritimes, recueillaient en abondance des dents de narval; en 1647, Dejnev prit part à un de ces voyages en vue de percevoir ce qui était dû au fisc sur les produits récoltés. L'année suivante, une nouvelle expédition fut organisée par Dejnev et Ankoudinov, tous les deux cosaques, et par un chef de promychlenniki, Fëdot Aleksêev; trois bâtiments portant environ quatre-vingts hommes appareillèrent le 20 juin de la Kolyma; au mois de septembre, d'après les rapports de Dejnev, ils doublèrent un cap rocheux, la pointe nord-est du continent, où l'embarcation d'Ankoudinov fit naufrage; les hommes en furent distribués sur les deux autres navires. Le 20 septembre, les explorateurs étant descendus à terre chez des Tchouktchi[1], Aleksêev fut blessé. Une tempête

1. Les Tchouktchi, qui en Asie s'étendaient sur l'Anadyr et jusqu'à la Kolyma, sont une peuplade extrêmement belliqueuse qui n'a jamais renoncé à son indépendance; les campagnes des Russes furent infructueuses, les tribus émigraient en Amérique, les prisonniers se tuaient; en 1750, les voëvody de Yakoutsk, Pavlontskiï et Chestakov, furent vainqueurs, mais leur succès n'eut aucun résultat et leurs alliés indigènes souffrirent énormément de la guerre et des maladies. En 1770, la Russie se décida à abandonner Anardyrskiï ostrog, dont la garnison fut transportée à Nijné Kolymsk. Depuis lors les Tchouktchi se sont apprivoisés : errant avec leurs troupeaux de rennes, ils vont jusqu'en Amérique chercher des fourrures et d'autres produits qu'ils apportent en mars à la foire d'Ostrovnoè, sur l'Anyouï, à 250 versty de Nijnè Kolymsk; les marchands de Yakoutsk et d'autres indigènes y viennent; tout se passe avec une certaine solennité sous la présidence d'un commissaire; les transactions, qui vers 1820 atteignaient 200,000 roubles, étaient en 1880 réduites à 25,000 (voir de Wrangell, *le Nord de la Sibérie, voyage parmi les peuplades de la Russie asiatique et dans la mer Glaciale; trad. par le prince Emmanuel Galitzin.* Paris, 1843, 2 vol. in-8).

Digitized by Google

qui survint sépara les navires; au mois d'octobre, Dejnev fut jeté bien au sud de l'Anadyr, vers le fleuve Olyoutora (sur la mer de Béring, au nord du Kamtchatka), d'où avec ses vingt-cinq hommes d'équipage il regagna par terre la bouche de l'Anadyr; à quelque distance dans l'intérieur, il bâtit Anadyrskiĭ ostrog et y fut rejoint par plusieurs partis de cosaques qui découvrirent l'Anadyr par voie de terre. En 1659, Dejnev quitta le commandement d'Anadyrsk et, de Yakoutsk, fut envoyé à Moscou pour y rendre compte de ses découvertes; mais il rentra à Yakoutsk en 1665 et y séjourna encore cinq ou six ans. Dans ses courses chez les Koryaki, il avait appris d'une femme indigène qui avait suivi Fëdot Aleksêev que celui-ci et tout son équipage avaient péri, les uns du scorbut, les autres de la main des naturels.

Quarante ans plus tard, les Kamtchadaly montrèrent aux Russes l'endroit où avaient habité quelques-uns de leurs compatriotes qui avaient épousé des femmes indigènes; on admit que ces premiers arrivants n'étaient autres que Fèdotov, fils de Fëdot Aleksêev, et quelques-uns de ses compagnons. C'est en 1697 que le Kamtchatka, dont on soupçonnait l'existence depuis quelques années, fut occupé par Vladimir Atlasov, commandant d'Anadyrsk, qui y construisit Kamtchatskiĭ ostrog sur la côte est, vers l'embouchure de la Kamtchatka; vingt ans après (1715), le cosaque Sokolov ayant atteint la presqu'île par mer depuis Okhotsk, on renonça à la voie d'Anadyrsk, et le port occidental de Bol'chérêtsk l'emporta sur les autres établissements russes. A cette époque régnait Pierre le Grand qui ordonna la première expédition de Béring : l'âge des explorations savantes commençait. Mais toute la Sibérie du nord et du nord-est était déjà découverte; les principales routes maritimes et terrestres étaient reconnues, les forts construits, la colonisation entamée par les cosaques et les promychlenniki; à la différence des pays kalmouk et kazak toute cette région est russe vers le début du XVIIIe siècle.

VI.

Les établissements du sud-est.

Tandis qu'étaient explorées les terres du nord, les pionniers du sud-est faisaient des trouvailles non moins importantes.

Digitized by Google

Les voèvody de Éniséïsk, malgré la guerre contre les Bouryat et les rivalités violentes entre cosaques et promychlenniki des différentes villes, envoyèrent plusieurs expéditions vers le Baïkal; Vasiliï (d'autres disent Ivan) Kolesnikov (1644-1647) noua avec les diverses tribus des Bouryat et des Mongols des relations diverses et variables; le synboyarskiï Ivan Pokhabov (1646, 1648) traversa le Baïkal sur la glace; son successeur Ivan Galkin en parcourut la côte orientale. On ne trouva pas les mines d'argent et d'or que l'on cherchait. Mais, par les Mongols campés au nord de la Sélenga, Pokhabov réussit à se faire conduire près du Tsetsen khân, l'un des plus grands princes des Khalkha; celui-ci le convainquit que l'argent des Mongols provenait du commerce chinois; il fit partir avec lui des ambassadeurs devant se rendre à Moscou (1648); ses sujets par la suite échangèrent du bétail et des fourrures avec les Russes établis plus à l'est sur la Chilka et sur l'Amour. Dans une autre période de commandement, Pokhabov compléta la prise de possession de la rive ouest du Baïkal en fondant (1652), puis en fortifiant (1661), comme on l'a vu, Irkoutskiï ostrog ou Irkoutsk.

Cependant les bruits qui couraient depuis plusieurs années touchant l'opulence du prince Lavkaï et la fertilité des vallées du sud étaient venus aux oreilles de Pëtr Golovin, le premier voèvoda de Yakoutsk, dès son arrivée à son poste (1641). Une première expédition sur le Vitim ne donna d'autre résultat qu'un rapport et une carte dressée par le chef Bakhtéyarov[1]. Le secrétaire Vasiliï Poyarkov fut ensuite mis à la tête de cent trente hommes, les uns cosaques, les autres trappeurs, qui durent pour la circonstance s'engager au service officiel; il emporta des vivres, des munitions, une bouche de canon; l'expédition partit le 15 juin 1643, remonta l'Aldan', l'Outchoura, affluent de droite, et fut surprise par l'hiver dans la Gonoma. Laissant en arrière la plus grande partie des bagages confiés à un détachement, Poyarkov continua sa route avec quelques traineaux chargés de vivres, atteignit la haute Bryanda, qui tombe à

1. Cette indication est tirée de Sabir (C. de Sabir, *le Fleuve Amour*. Paris, 1861, in-4), p. 3, qui mentionne aussi p. 5 la carte du bas Amour et le compte-rendu présentés par Poyarkov. Fischer, qui fait allusion à des archives et à des rapports, ne cite pas ces cartes; mais il rappelle explicitement le rapport détaillé d'Ivan Maksimov (1653) : ce rapport était accompagné d'un levé du lac Irgen et des fleuves Khilok, Sélenga, Vitim, Ingoda et Chilka.

Digitized by Google

l'ouest dans la Zéya, et trouva un premier village de Daoury au confluent de l'Oumlèkan, un autre un peu plus bas. Accueillis avec confiance, nourris par la générosité des indigènes assez mal pourvus eux-mêmes, les Russes apprirent qu'en effet le prince Lavkaï demeurait en amont, au confluent de l'Ourka avec la Chilka (Amour), mais que les seules richesses du pays venaient de l'agriculture, du bétail et de la chasse; Pëtrov, lieutenant de Poyarkov, répondit aux bons offices de la population en saisissant les chefs comme otages et cherchant à se rendre maître d'un village : d'où plusieurs rencontres sanglantes. La famine s'y joignant, Poyarkov perdit beaucoup d'hommes et, dès qu'il fut rejoint (1644) par le détachement lourd qui était resté en arrière, il se hâta de descendre la Zéya et l'Amour; il passa chez les Doutchèry, qui étaient tributaires des Mantchous et qui lui massacrèrent une vingtaine d'hommes, puis chez les Gilyaki vêtus de peaux de poisson; cette population était indépendante de toute autorité étrangère; il sut comme tous les autres explorateurs se faire remettre par elle une grande quantité de zibelines; il apprit d'elle l'existence de l'île de Chantar[1]. Au printemps de 1645, il s'embarqua aux bouches de l'Amour et put gagner vers le nord l'embouchure de l'Oulya, d'où, par la Maya et l'Aldan', il rejoignit enfin Yakoutsk (1646) après trois ans d'absence. Ce voyage ne fut pas étranger à la fondation, par le cosaque Chelkovnikov, d'Okhostk (1647) qui sembla un point favorable pour les relations avec la côte est; il révéla les richesses de la vallée de l'Amour, abondante en poisson, en gibier, en bétail, en fruits, légumes, grains, peuplée d'une population disséminée, presque sans maître : Poyarkov affirmait qu'avec trois garnisons de cinquante hommes et un corps mobile de cent cinquante on dominerait toute cette partie du fleuve.

Avant le retour de Poyarkov, les promychlenniki avaient exploré plusieurs rivières comprises entre la Chilka au sud et au nord l'Olekma, affluent de la Lèna. Un riche chef de trappeurs, Érofëï Pavlovitch Khabarov, résolut d'explorer et d'exploiter l'Eldorado entrevu. Il était originaire de Sol'vytchègodsk et avait abandonné ses terres pour chercher fortune dans les forêts de la Lèna; en 1638, ayant obtenu des autorités une

1. Ou Sakhalin anga hata, c'est-à-dire Sakhalin, d'après Fischer.

Digitized by Google

importante subvention en nature, il passa en Sibérie avec vingt-sept compagnons, s'établit d'abord près d'Ilimsk, puis s'occupa successivement de diverses entreprises. Il offrit au gouverneur militaire de Yakoutsk de lever, d'armer, d'équiper à ses frais une compagnie de cent cinquante hommes et d'aller conquérir pour le tsar les domaines du prince Lavkaï; le voèvoda agréa l'offre, donna des instructions relatives à la soumission des indigènes, à la levée de l'impôt, opérations qui devaient se faire sans recourir aux armes; il prescrivit de construire un fort sur la Chilka pour servir de point d'appui aux expéditions ultérieures. Au printemps de 1649, la petite troupe de soixante-dix hommes seulement, dont quelques cosaques donnés par le gouverneur, partit d'Ilimsk où résidait alors cet officier; elle remonta l'Olekma, puis le Tougir, affluent de droite, et hiverna dans un ostrog qu'il nomma Tougirskiï; le 18 janvier, elle quitta son abri et, poursuivant la route sur la neige, atteignit bientôt l'Amour en amont de la rivière Ourka. On était au milieu des domaines du prince Lavkaï; on vit bientôt cinq petites places fortifiées échelonnées sur la rive du fleuve : elles étaient vides. De loin on parlementa avec le prince Lavkaï en personne : les Russes, répondit-il, viennent piller, massacrer, prendre des esclaves; il tourna bride et s'enfuit. Une vieille femme, capturée dans une des forteresses, conta que toute la population s'était réfugiée près de chefs voisins et groupée attendait les Russes, que tous les princes du pays payaient tribut à un grand prince résidant à quatorze jours de là sur la rivière Nonni, dans une ville opulente et bien défendue (peut-être Tsitsikhar); ce prince était lui-même vassal d'un khân très puissant. Dans les forteresses on trouva une grande quantité de grain caché dans des silos; le fleuve était poissonneux, la forêt riche en bêtes à fourrure précieuse; la contrée paraissait tout à fait propre à un établissement. Mais tous les Daoury étaient au fait des violences de Poyarkov; toute la vallée jusqu'à la mer devenait chaque jour plus hostile; des places fortifiées de palissades et de fossés s'élevaient le long des rivières, tantôt les indigènes s'y enfermaient, tantôt ils s'enfuyaient, laissant le pays désert, parfois ils résistaient par les armes ou attaquaient les premiers les détachements isolés; vaincus, feignant la soumission, ils endormaient la défiance du vainqueur et disparaissaient à la première occasion. Enfin les Mantchous, rencontrés en très petit nombre en 1651, vinrent

Digitized by Google

attaquer Khabarov au printemps suivant; ils furent repoussés cette fois et d'autres. Telle fut la suite générale des faits militaires. Cependant Khabarov, après sa rencontre avec le prince Lavkaï, s'était, avec quelques hommes d'escorte, rendu en hâte à Yakoutsk pour chercher des renforts; il y arriva, le 26 mai 1650, suivi d'un tribut en fourrures et d'échantillons des grains récoltés dans la vallée de l'Amour; le tout fut envoyé à Moscou à l'appui des rapports du voèvoda de Yakoutsk : Khabarov demandait six mille hommes pour conquérir le pays et seul le tsar pouvait les donner. Mais sans attendre une réponse, qui devait venir lentement, il savait conserver l'appui du voèvoda et répandre dans la population des bruits attrayants au sujet de la richesse des vallées du sud-est; il put sans tarder repartir avec cent dix-sept promychlenñiki et vingt-et-un cosaques fournis par le gouverneur; avant l'hiver, il rejoignit sa première troupe dans l'une des forteresses du prince Lavkaï, celle qui était la plus proche du confluent de l'Ourka et que les Russes nommaient Albazin.

En 1651, 1652, 1653, pendant la bonne saison, Khabarov, avec une activité incessante, parcourt le fleuve d'Albazin à Atchanskiï ostrog en aval de l'Ousouri; il vit aux dépens des indigènes qui abandonnent leurs troupeaux, leurs champs; il lève le yasak, reçoit le serment de fidélité au tsar, prend toutes les places qui résistent, massacre leurs défenseurs, saisit des otages que parfois il met à la torture; en 1652, il fonde encore Kamarskiï ostrog en aval d'Albazin; plusieurs fois il reçoit des renforts[1], mais la division se met dans ses troupes et un tiers de ses hommes le quitte. Les succès de Khabarov, les excès commis par ses promychlenniki, le désordre répandu dans la région avoisinante par l'attrait de ce pays neuf, tout amena la Cour de Moscou à prendre l'affaire en mains; on décida d'envoyer trois mille hommes sous les ordres d'un voèvoda de haut rang; mais en attendant on fit partir (mars 1652) un noble, Dmitriï Ivanovitch Zinov'ev, qui s'entendit d'abord avec le voèvoda de Yakoutsk et, amenant cent cinquante hommes par la route devenue habituelle, rejoignit Khabarov au confluent de la Zéya (août 1653); il distribua les récompenses décernées par le tsar et fit con-

1. Ivan Nagiba, chef d'un petit détachement de renfort qui, en 1652, manqua Khabarov, poussa jusque chez les Gilyaki et de là jusqu'au petit fleuve côtier Tougour; il y fonda Tougourskiï ostrog, qui devait contribuer à dominer les bouches de l'Amour et qui fut détruit par les Mantchous en 1683.

Digitized by Google

naître ses instructions : Khabarov devait l'accompagner à Moscou pour exposer lui-même la condition des contrées qu'il avait parcourues; le cosaque Anofréï Stèpanov fut mis à la tête de toutes les forces de l'Amour, avec ordre de construire trois forts solides (à l'embouchure de la Zéya, sur l'emplacement d'Albazin et au confluent de l'Argoun), de faire cultiver la terre et de rassembler un an de vivres pour six mille hommes; enfin Trétyak Tchétchigin, un cosaque, fut envoyé à Péking en mission. Tchétchigin fut massacré par ses guides. La grande expédition projetée à Moscou ne put avoir lieu à cause des troubles régnant chez les Bouryat et chez les tribus du Éniséï. Khabarov reçut le titre de synboyarskiï et fut chargé d'administrer un district du territoire d'Ilimsk : il ne revit pas le pays qu'avec audace et persévérance il avait essayé de donner au tsar, mais dont ses défauts presque autant que les circonstances avaient compromis la conquête.

Cependant Afanaséï Pachkov, voèvoda de Éniséïsk, ayant su que des cosaques partant du Baïkal avaient atteint la Chilka, fit immédiatement (2 juin 1652) partir en exploration cent cosaques commandés par Pëtr Békètov, le fondateur de Yakoutsk. Celui-ci, bien secondé par Ivan Maksimov, tout en levant le yasak sur son passage, remonta la Sélenga, le Khilok, et du lac Irgen passa à l'Ingoda, l'une des branches mères de la Chilka (printemps de 1654); en aval, en face du confluent de la Nertcha, il bâtit un ostrog qui devint Nertchinsk et mit sans tarder quelques champs en culture; il avait eu soin de s'assurer la bonne volonté du chef du pays, un Daour appelé Gantimour qui avait déjà montré des dispositions favorables; mais Gantimour changea tout à coup de sentiments et, faisant le vide autour des Russes, s'éloigna avec sa tribu vers le sud jusqu'au Khaïlar sans qu'il fût possible de le faire revenir. Békètov dut abandonner le fort et descendre l'Amour avec une trentaine d'hommes qu'il mit ainsi que lui-même sous les ordres de Stèpanov; celui-ci, deux ans plus tard, le renvoya à Éniséïsk (août 1656).

Le commandant de l'Amour avait dans Kamarskiï ostrog soutenu pendant plusieurs semaines les assauts et le blocus de dix mille Mantchous munis de quinze bouches à feu; il les avait finalement repoussés (mars 1655), leur infligeant de grosses pertes; il avait plusieurs fois reçu des renforts, mais souvent il manquait de vivres et de munitions; en 1655, suivant les instructions de Zinov'ev, il expédia le yasak directement à Mos-

Digitized by Google

cou : dès lors, Yakoutsk se désintéressa de l'Amour, Moscou envoya une lettre élogieuse, recommandant la plus grande douceur à l'égard des indigènes et la discrétion dans la propagande de la religion, et ce fut tout. Le pays, toujours hostile, était infesté par des bandes de cosaques et de trappeurs rebelles qui pillaient les Russes et les indigènes. En 1658, étant descendu de Kamarskiï ostrog, où il avait hiverné, Stèpanov fut entouré (30 juin) par quarante-cinq bateaux mantchous en aval de la Soungari; une partie de ses hommes passèrent à l'ennemi, cent quatre-vingts s'enfuirent; avec plus de trois cents qui restaient, il résista héroïquement : lui-même et deux cent soixante-dix hommes furent tués ou faits prisonniers. Toute la vallée inférieure de l'Amour fut abandonnée.

Les cent quatre-vingts fugitifs furent rencontrés et recueillis par un détachement venu de Nertchinsk. Pachkov, sans se laisser décourager par l'échec de Bèkètov, avait fait approuver par Moscou la fondation d'une ville sur la Chilka; Tobol'sk dut lui fournir les munitions, Ilimsk les vivres, Éniséïsk les hommes; il fut nommé commandant en chef sur l'Amour. Ayant quitté Éniséïsk avec cinq cent soixante-six hommes le 18 juillet 1656, il commença en 1658 la construction de Nertchinsk qui assura cette région à la Russie. Quelques années plus tard, probablement en 1667, le prince Gantimour, dans des circonstances mal connues, redescendit vers le nord, fit soumission aux autorités russes et reçut le baptême avec cinq cents hommes. Cependant Albazin avait été relevé par une bande de proscrits. Un Polonais exilé, Czernigowski, tua le voèvoda d'Ilimsk (1665) qui l'avait gravement offensé, puis s'enfuit et s'établit sur les ruines d'Albazin avec quelques compagnons et un hiéromonaque qu'ils avaient contraint de les suivre; ne pouvant se maintenir contre les indigènes et contre les Russes, Czernigowski envoya le tribut à Nertchinsk d'où il fut rendu compte à Moscou. Les fugitifs furent condamnés pour la forme (mars 1672); mais deux jours après ils furent pour leurs services graciés et gratifiés d'une importante somme d'argent; en suite des décisions prises, des paysans furent envoyés pour cultiver les terres nouvelles; un fort, un couvent, des faubourgs furent bientôt construits. Nertchinsk s'intéressait activement au progrès du nouveau district; un voèvoda fut enfin nommé en 1684 à Albazin qui reçut des armoiries comme les autres villes du même rang. A cette époque, outre Albazin, les

Digitized by Google

Moscovites tenaient trois forteresses sur l'Amour, deux sur la Zéya, deux plus à l'est et une à l'ouest sur le Tougir, sans parler des villages de paysans; le nouveau district s'étendait de Tougirsk, non loin de l'Olekma, à Amgounsk sur l'Amgoun, affluent du bas Amour, et à Atchansk sur l'Amour en aval du confluent de l'Ousouri.

La colonisation russe avait profité des embarras des Mantchous, minorité de l'empereur connu sous le nom de Khang-hi, révolte des grands feudataires du midi, les princes de Formose, du Fou-kyen, des deux Kwang, du Yun-nan. Toutefois la Cour de Péking n'admettait ni la présence des étrangers, des « Lotchha », sur l'Amour à proximité du berceau de la dynastie, ni leurs violences contre les Solon sujets et parents des Mantchous, ni la soumission aux mêmes barbares de Gantimour et de sa tribu, probablement des Solon; l'envoyé Nicolas Spatar en 1676 recueillit ses doléances, auxquelles on ne prêta nulle attention en Sibérie. Mais bientôt, les rebelles étant soumis, l'Empereur résolut de rétablir son prestige dans le nord; une bande de Solon chasseurs de tigres reçut l'ordre de reconnaître les positions des Russes à Albazin et à Nertchinsk (1682). L'année suivante, les troupes mantchoues et les contingents mongols furent renforcés autour d'Aïgoun et de Mergen; soixante-sept cosaques furent cernés sur l'Amgoun et menés prisonniers à Péking; les Chinois parlent cette année-là de prisonniers qui furent incorporés à la bannière blanche unie; en 1684 et 1685, tous les forts des Russes furent successivement détruits et la ville d'Albazin se trouva enfin isolée. Le siège commença en juin; l'armée chinoise comptait, dit-on, 15,000 hommes, de nombreux fusils, 150 pièces d'artillerie, 100 embarcations; le gouverneur Alekséï Tolbouzin n'avait que 450 hommes avec 3 bouches à feu et 300 mousquets. Les pertes des assiégés furent dès l'abord très importantes; bientôt le découragement et la division se mirent parmi eux, vingt-cinq cosaques avec le prêtre Maksim Léontiev se seraient rendus à l'ennemi et auraient été envoyés à Péking comme les prisonniers de 1683. Tolbouzin, avec les hommes qui lui restaient, chercha à gagner Nertchinsk; en chemin il rencontra une troupe de renfort qui arrivait trop tard. Loin de se laisser abattre, il se mit d'accord avec le voévoda de Nertchinsk; des cosaques partirent immédiatement en reconnaissance et rapportèrent que l'ennemi, après avoir brûlé la ville, s'était retiré à Aïgoun, sur la rive droite, en aval du confluent de la

Digitized by Google

Zéya. Tolbouzin, commandant ses Albazintsy et soutenu par deux cents cosaques sous les ordres de Béïton, Polonais ou Prussien d'origine, redescendit la vallée et au mois d'octobre il commençait à relever les murs de la citadelle. La Cour de Péking en fut informée en février. Au mois de juillet suivant, les Mantchous revinrent; cette fois les Russes résistèrent sans défaillance malgré la mort de Tolbouzin, tué à la fin de juillet; au mois de mai 1687, le siège durait encore soutenu par soixante-six hommes, survivants des sept cent trente-six qui étaient présents à Albazin une année auparavant. Cependant l'Empereur, préoccupé des affaires mongoles et tibétaines, ne souhaitait pas la guerre et, par diverses voies, même par l'ambassade hollandaise, il faisait tenir aux Russes des assurances de ses intentions pacifiques; les tsars Ivan et Pierre ayant annoncé l'envoi proche d'une ambassade, Khang-hi ordonna d'abord d'élargir le blocus d'Albazin, puis fit lever le siège (août 1687), ce qui permit à Béïton et aux hommes épuisés de rentrer à Nertchinsk.

Le traité signé deux ans après dans cette ville (27 août 1689) consacrait l'abandon et la destruction d'Albazin; pour près de deux siècles la Sibérie perdait la partie moyenne et basse de la vallée de l'Amour, mais non l'espoir de recouvrer cette précieuse région. Quarante ans plus tard, les colons de Yakoutsk et de Transbaïkalie disaient encore leurs regrets à Gmelin l'explorateur. L'Amour eût été une voie utile pour ravitailler la côte d'Okhotsk et le Kamtchatka, d'accès si difficile par les affluents de la Lèna. Aussi Tchirikov, le compagnon de Béring, recommandait (1746) d'établir un poste aux bouches du fleuve, que plus tard La Pérouse reconnut peu navigables. Myatlev, gouverneur en 1753, conçut le dessein, sans rien changer aux frontières fixées par Golovin à Nertchinsk et par Sava Vladislavitch à Kyakhta (21 octobre 1727), d'obtenir de Péking le droit de naviguer sur le fleuve; il fit construire des barques sur l'Ingoda, l'une des branches mères, et massa quelques troupes sur la frontière. Golovkin envoyé en mission en 1803 devait demander l'ouverture de l'Amour et la création d'un poste russe à l'embouchure. Rien ne fut obtenu. Cependant les rapports étaient fréquents entre les deux côtés de la frontière assez peu définie; les chasseurs indigènes la franchissaient chaque année; des tribus passèrent d'un empire à l'autre; des Russes même, promychlenniki, exilés fugitifs, trouvèrent asile chez les Toun-

Digitized by Google

gouzy et les Gilyaki du territoire chinois. Ainsi un déporté, Gouri Vasil'ev, s'enfuit plusieurs fois de Sibérie à partir de 1815, arriva sur l'Amour, fut prisonnier à Aïgoun, de nouveau fugitif et encore repris par les Mantchous; il rentra enfin en Sibérie en 1828 et fut invité à rédiger un rapport sur le pays qu'il avait parcouru. De même en 1839, trois déportés polonais purent gagner Sakhalin et l'un d'eux embarqué sur un baleinier américain atteignit Paris vers 1850. Des levers et des recherches furent opérés tant sur la frontière que sur la côte au nord de Sakhalin vers 1760, en 1805-1806 par Auvrey ou d'Auvray, officier rattaché à la mission Golovkin, en 1826 par le capitaine Lüdke. Jamais l'attention du gouvernement russe ou des autorités sibériennes ne se détourna totalement de l'Amour jusqu'à la réunion de la commission de 1843 : le traité de Nanking venait alors de se conclure et le gouvernement de Saint-Pétersbourg entendait accommoder sa politique chinoise à la situation nouvelle.

Toutefois, malgré ces tentatives et ces tendances, les traités de Nertchinsk et de Kyakhta ont réellement réglé jusqu'en 1858 les rapports entre la Sibérie et la Chine. La caravane triennale à destination de Péking ne garda quelque importance que jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, mais le marché permanent fondé à Kyakhta devint un des organes essentiels du commerce sibérien. Les chefs mongols et toungouzy échus à la Russie furent érigés en représentants de l'autorité du tsar dans leurs domaines. La frontière fut relevée et délimitée sur plus de 2,500 kilomètres, depuis la Gorbitsa[1] à l'est jusqu'à l'ouest de l'embouchure du Kemtchik dans le Éniséï; seule resta moins précise la section orientale entre la Gorbitsa et la mer. Les mandarins mantchous aussi bien que les fonctionnaires sibériens veillaient sur cette frontière qui garda le nouvel État depuis la côte orientale jusqu'à l'Empire Soungar et un peu plus tard jusqu'aux hordes des Kazak, vassaux alors peu disciplinés de la Russie. Derrière cet abri, la grande colonie russe s'organisa et s'enrichit en paix.

Maurice COURANT.

(Sera continué.)

1. Affluent de gauche de la Chilka.

Digitized by Google

MÉLANGES ET DOCUMENTS

ÉTUDES CRITIQUES
SUR
L'HISTOIRE DE CHARLEMAGNE[1]

V.

La conquête de la Saxe.

L'histoire de la conquête de la Saxe par Charlemagne a été retracée mainte fois déjà[2]. Elle renferme cependant plus d'une obscurité encore. La chronologie même n'en est pas toujours assurée, et l'un des actes les plus importants promulgués durant la conquête, le fameux capitulaire de Saxe, connu sous le nom de *Capitulatio de*

1. Suite des études déjà parues dans la *Revue historique*, t. CXXIV, p. 52-64; t. CXXV, p. 287-330; t. CXXVI, p. 271-314; t. CXXVIII, p. 260-298.

2. Citons surtout Abel et Simson, *Jahrbücher des deutschen Reiches unter Karl dem Grossen*, t. I, 2e éd. (1888), et t. II (par Simson, 1883), et pour la période comprise entre 772 et 785 les deux études de W. Kentzler, *Karls des Grossen Sachsenzüge, 772-775*, et *Karls des Grossen Sachsenzüge, 776-785*, dans les *Forschungen zur deutschen Geschichte*, t. XI (1871), p. 79-97, et t. XII (1872), p. 317-410. Pour la période postérieure, la dissertation de H. Witzschel (*Der Ausgang der Sachsenkriege Karls des Grossen, 792-804*, thèse de l'Université de Halle, 1891, 56 p.) est sans valeur. Dans sa belle *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. II, 2e éd. (1900), p. 370-413, A. Hauck a donné de la conquête un résumé suggestif, où il a, comme de juste, insisté avant tout sur l'œuvre de conversion religieuse entreprise par Charlemagne et ses collaborateurs concurremment avec l'œuvre militaire. Pour le surplus, on se reportera à la bibliographie de Dahlmann-Waitz, *Quellenkunde der deutschen Geschichte*, 8e éd. (1912), p. 300-301. — Nous n'avons pu voir ni l'étude de Ch. Ritter, *Karl der Grosse und die Sachsen* (Dessau, 1894-1895, 2 brochures in-8°), ni l'ancienne dissertation de L. von Ledebur, *Kritische Beleuchtung einiger Punkte in den Feldzügen Karl's des Grossen gegen die Sachsen und Slaven* (1829), à laquelle les érudits allemands se réfèrent encore souvent aujourd'hui pour l'identification des noms de lieux saxons cités dans les documents carolingiens.

Digitized by Google

partibus Saxoniae, a été si diversement daté que le dernier éditeur[1], renonçant à prendre parti, a cru devoir le placer au petit bonheur entre 775 et 790.

La chronologie proprement dite n'est pas seule en cause. Avec elle, c'est l'enchaînement même des faits et leur vraie signification qui échappent souvent. Une des erreurs les plus communes[2] consiste, à quelques variantes et atténuations près, à faire un bloc de toutes les expéditions de Charlemagne en Saxe, à supposer qu'elles furent toutes inspirées dès l'origine par un dessein de conquête nettement arrêté et à leur attribuer à toutes à peu près les mêmes caractères.

Enfin, que de fois les récits des annalistes, des chroniqueurs et des hagiographes ont été employés sans discernement! Même de bons esprits comme Simson ont cru trop fréquemment pouvoir se contenter de les citer pêle-mêle sans chercher à en discerner avec précision la valeur propre et à fixer le degré de créance qu'il est permis d'accorder à chacun d'eux.

Essayons, à notre tour, de nous replacer en face des textes[3] et de restituer, si possible, aux événements leur véritable physionomie.

I.

La conquête de la Saxe proprement dite (772-785).

A l'époque où s'ouvre le règne de Charlemagne, il y avait de longues années déjà que les Francs étaient entrés en contact avec les Saxons. Ces païens, remuants et incommodes, qui bordaient leurs frontières orientales depuis la Frise jusqu'à la Thuringe[4], n'avaient même jamais cessé de leur donner les plus graves sujets d'inquiétude. Toujours prêts à pactiser avec leurs ennemis et à profiter de toutes les bonnes occasions pour tenter sur leur territoire quelques fructueux coups de mains, s'attaquant de préférence aux églises et aux monastères, dont les trésors les tentaient, ils constituaient pour eux un danger permanent[5]. En vain avait-on essayé à maintes reprise de

1. Boretius, *Capitularia regum Francorum* (collection des *Monumenta Germaniae historica*), t. I (1883), p. 68.

2. Il est juste de reconnaître que Hauck (*loc. cit.*) a déjà notablement réagi contre cette erreur.

3. Après ce que nous avons dit dans les études précédentes touchant la composition d'un grand nombre de textes annalistiques ou historiques, on ne s'étonnera pas de ne voir cités ici, pour chacun d'eux, que les passages où nous avons cru reconnaître des détails originaux.

4. Voir la carte annexée au présent article.

5. Pour toute la période antérieure à Charlemagne, consulter Ludwig Schmidt,

Digitized by Google

les intimider par des démonstrations militaires et de répondre à leurs massacres par des massacres, par des razzias à leurs razzias : l'effet produit était médiocre ou tout au moins peu durable. Ils se repliaient, faisaient le vide devant les troupes franques, acceptaient parfois de livrer des otages et même de payer tribut ; mais le vainqueur n'avait pas plutôt tourné le dos qu'ils recommençaient leurs pillages.

Cependant il y avait près de quinze ans qu'ils n'avaient plus fait parler d'eux lorsque Charlemagne les affronta pour la première fois. A la date de 772 les *Annales royales* notent sa première expédition en Saxe[1], sans dire d'ailleurs si, comme il est vraisemblable, cette expédition n'était elle-même qu'une riposte.

Toujours est-il que la campagne de 772 ressemble, à s'y méprendre, à toutes celles qui l'ont précédée, particulièrement à celles de Pépin le Bref. Comme en 748, où il s'agissait de poursuivre le rebelle Griffon, qui avait cherché asile chez les Saxons, comme en 753, où il s'agissait peut-être[2] de tirer vengeance de la dévastation de la Hesse ou de la Thuringe (752), comme en 758 enfin, l'armée franque ne pénètre en Saxe que pour frapper un coup violent, mais rapide, et exiger des garanties. En 772, on prend le réduit d'Heresburg[3], on pille et détruit un sanctuaire païen, celui de l'idole Irminsul[4];

Geschichte der deutschen Stämme bis zum Ausgange der Völkerwanderung, II, 1re partie (fasc. 24 des *Quellen und Forschungen zur alten Geschichte und Geographie*, publ. par Sieglin, 1911), p. 37-57.

1. « Et inde perrexit partibus Saxoniae prima vice » (*Annales regni Francorum*, éd. Kurze, p. 32).

2. M. Ludwig Schmidt, *loc. cit.*, p. 56, n. 1, le nie; mais son verdict n'est peut-être pas sans appel.

3. Cette forteresse d'Heresburg, dont il est souvent encore question dans les textes du xe et du xie siècle (voir, entre autres, *Monumenta Germaniae, Scriptores*, t. III, p. 4, 100, 429, 440, 441, 744), fut détruite (peut-être définitivement?) en 1145 (voir *ibid.*, p. 8). Elle était bâtie « sur les confins de la Saxe et la Hesse » (*in Saxoniae Hessonumque confinio*), écrit en 1118 Norbert, abbé d'Iburg, dans sa biographie de Benno, évêque d'Osnabrück (*Monumenta Germaniae, Scriptores*, t. XII, p. 67, chap. 16). L'annaliste de Corvey la situe sur une hauteur, *mons* (*ibid.*, t. III, p. 8). On y a reconnu Ober-Marsberg, sur la rive droite de la Diemel, à une trentaine de kilomètres au sud de Paderborn et à moins de vingt kilomètres au nord-ouest de la frontière de Hesse. Le nom de Marsberg (*Mons Martis*) est sans doute la traduction savante de Heresburg (le *burg* de l'armée). C'est pourquoi à l'orthographe Eresburg, adoptée par la plupart des érudits modernes, nous préférons l'orthographe Heresburg, anciennement attestée, à la fois dans les manuscrits des annales et chroniques de l'époque carolingienne et dans les textes diplomatiques (*Monumenta Germaniae, Diplomata regum et imperatorum Germaniae*, t. I, p. 234; t. IV, p. 12, d'après l'original).

4. Nous ne savons de cette idole que ce qu'en dit Rudolf de Fulda dans sa Translation de saint Alexandre, chap. 3 : « Truncum quoque ligni non parvae

Digitized by Google

puis, ayant atteint la Weser, on y reçoit la soumission d'une partie des habitants, qui livrent douze otages comme caution [1].

Ce qui suit n'est également que la répétition de faits connus. Dès 773, tandis que Charlemagne est retenu au loin, en Italie, la frontière franque est à nouveau forcée par les Saxons du côté de la Hesse, d'où l'attaque franque était partie l'année d'avant [2]. Les barbares parviennent jusqu'à Fritzlar, dont l'église n'est sauvée de l'incendie que par une chance heureuse, un miracle, assure l'annaliste, dont le commentaire laisse supposer qu'on avait dû craindre un moment les pires catastrophes [3].

Rentré en pays franc seulement vers le milieu de l'année suivante [4], c'est-à-dire trop tard pour pouvoir procéder à une levée générale de l'ost, Charlemagne doit d'abord se borner à envoyer en Saxe quatre

magnitudinis in altum erectum sub divo colebant, patria eum lingua Irminsul appellantes, quod latine dicitur universalis columna, quasi sustinens omnia » (*Monumenta Germaniae, Scriptores*, t. II, p. 676). Vu l'époque tardive (863) où Rudolf écrivait, alors qu'aucune trace ne subsistait plus de l'idole détruite, et vu le manque de scrupules dont il fait preuve pour sa documentation (n'applique-t-il pas aux Saxons du VIIIe siècle et notamment à leur religion ce que Tacite dit des Germains du Ier siècle?), nous n'oserions, pour notre part, lui accorder ici notre confiance. Cf. la Note additionnelle, placée à la fin de cette étude. — La description du « Poète saxon », I, vers 65-66 (« Irminsul, cujus similis factura columne, | Non operis parvi fuerat pariterque decoris », *Monumenta Germaniae, Poetae latini medii aevi*, t. IV, p. 8), non seulement ne contredit pas celle de Rudolf, quoi que prétendent Abel et Simson, *op. cit.*, t. I, p. 126, n. 2, mais a été probablement copiée sur elle. — Il est, en outre, impossible de dire où se trouvait le sanctuaire de l'Irminsul. Sa localisation près de la source du Bullerborn, à quelque distance de Lippspringe, est de pure fantaisie, comme le prouve Simson (Abel et Simson, *op. cit.*, t. I, p. 128), qui n'ose pourtant pas la rejeter catégoriquement.

1. « Heresburgum castrum coepit, ad Ermensul usque pervenit et ipsum fanum destruxit et aurum vel argentum quod ibi repperit abstulit... Tunc super Wisoram fluvium venit supradictus magnus rex et ibi cum Saxonibus placitum habuit et recepit obsides XII » (première rédaction des *Annales royales*, dans Kurze, *Annales regni Francorum*, p. 32 et 34).

2. La note relative à cette invasion saxonne se présente comme une addition marginale faite très anciennement au texte primitif des *Annales royales* et a été transcrite dans les manuscrits tantôt à la fin de l'année 773, tantôt au début de l'année suivante. Mais il suffit d'en lire le début (« Et dum... eodem anno... perrexisset... ») pour se convaincre qu'elle appartient à 773. C'est ce qu'a bien vu Simson (Abel et Simson, *op. cit.*, t. I, 2e éd., p. 197, n. 5), qui hésite cependant à se séparer de la majorité des critiques allemands et notamment de son devancier Abel (*ibid.*, t. I, 1re éd., p. 150), dont les préférences vont, sans raison, à l'année 774.

3. *Annales royales* (première rédaction), dans Kurze, *Annales regni Francorum*, p. 36-38.

4. Cf. Böhmer-Mühlbacher, *Die Regesten des Kaiserreichs unter den Karolingern*, 2e éd., t. I (1908), n°s 167^a^.

Digitized by Google

petits corps de troupes (*scarae*[1]), qui bousculent l'ennemi, piétinent le pays, ramassent du butin[2]. La vraie campagne de revanche n'a lieu qu'en 775. Mais on ne voit encore poindre aucun projet de conquête : il ne s'agit toujours que d'imposer par la force le respect de la puissance franque. Car les faits parlent trop clair pour qu'on s'arrête[3] à l'affirmation produite un quart de siècle plus tard par le remanieur des *Annales royales*[4] : « Le roi décida, écrit-il, d'attaquer le peuple perfide et traître des Saxons et de persévérer jusqu'à leur défaite et leur conversion à la religion chrétienne ou jusqu'à leur anéantissement. » Comme le remanieur n'avait pas ici d'autre guide que le texte des *Annales royales* primitives et qu'il n'était pas plus que nous en mesure de percer le secret des intentions royales, nous pouvons négliger ses dires et nous en tenir aux constatations que le texte qu'il interprète nous permet de faire nous-mêmes.

Les procédés ne varient guère[5] : après le plaid général, tenu cette année-là (fin juillet et commencement d'août[6]) à Düren, à mi-chemin entre Aix-la-Chapelle et Cologne, c'est-à-dire à proximité de la frontière saxonne, l'armée s'ébranle dans la direction de la Ruhr, s'empare de la forteresse de Syburg[7], sur la rive droite de cette rivière, en face du confluent de la Lenne, puis, poursuivant sa marche vers l'est, rentre dans Heresburg, dont elle remet les défenses en état, s'y consolide et de là, rejoignant la vallée de la Nethe, gagne la Weser, dont le passage est forcé à Höxter ou près d'Höxter[8]. Avec

1. Waitz (*Deutsche Verfassungsgeschichte*, t. IV, 2e éd., p. 611, n. 2) a groupé un assez grand nombre de textes d'où il ressort, quoi qu'il en dise, qu'au sens propre le mot *scara* désigne un simple détachement; et c'est bien ainsi que l'a compris le remanieur des *Annales royales* (éd. Kurze, p. 41), quand il parle de la répartition de l'armée franque en trois corps de troupes (*tripertitum exercitum*) — trois corps au lieu de quatre parce qu'il a sans doute lu trop vite le texte primitif où il est dit que sur les quatre *scarae* engagées, trois seulement eurent à livrer combat.

2. *Annales royales* (première rédaction), éd. Kurze, p. 40.

3. Comme l'ont fait pourtant la plupart des érudits allemands.

4. Édition Kurze, *Annales regni Francorum*, p. 41.

5. Nous suivons le récit des *Annales royales* (première rédaction), éd. Kurze, p. 40.

6. Deux diplômes délivrés à Düren par Charlemagne avant le départ sont datés respectivement du 28 juillet et du 3 août (*Monumenta Germaniae, Diplomata Karolinorum*, t. I, nos 102 et 103). Le 26 juin Charles était encore à Quierzy-sur-Oise (*ibid.*, n° 101) où il séjournait depuis un mois (*ibid.*, nos 98, 99 et 100).

7. A deux kilomètres au nord-ouest de Westhofen (sur la Ruhr).

8. *Annales royales* (première rédaction), dans Kurze, *Annales regni Francorum*, p. 40 : « Super Wisoram fluvium venit in loco qui dicitur Brunisberg. Et ibi praeparabant Saxones bellum, volentes ripam supradicti fluminis defendere; auxiliante Domino et Francis decertantibus fugati sunt Saxones, Franci

Digitized by Google

le gros de ses troupes, le roi pousse ensuite hardiment jusqu'au nord du Harz et réussit à atteindre les bords de l'Ocker. Là, comme en 772 sur les bords de la Weser, les Saxons du voisinage viennent se soumettre : une délégation d'Ostphaliens, conduite par un chef nommé Hessi, promet fidélité et livre quelques otages. Puis, revenant vers l'ouest, en passant cette fois en plein centre de la Saxe, Charlemagne reçoit sur son parcours, dans le Buckegau[1], des promesses analogues et des otages d'une délégation d'Angrariens, conduite par un certain Bruno.

Jusqu'ici, rien de nouveau, sinon que la promenade militaire de l'anné 775 a été poursuivie beaucoup plus loin et avec beaucoup plus d'audace que celle de l'année 772.

Mais un incident grave risque alors de tout compromettre. Pendant que Charles s'est enfoncé vers l'est, les Westphaliens surprennent et massacrent les troupes qu'il a laissées sur la rive gauche de la Weser pour en garder les passages. L'auteur des *Annales royales primitives*[2] a une façon divertissante, et qui rappelle le ton de certains communiqués officiels, de transformer ce revers en succès : « Les Saxons, note-t-il, livrèrent bataille au lieu dit Lidbach[3]. Les Francs, grâce à Dieu, remportèrent la victoire et plusieurs d'entre eux furent tués par les Saxons. » Comme l'annaliste ajoute aussitôt que Charles, rappelé en hâte, est venu à la tête de son armée venger le massacre de ses soldats, le lecteur ne peut se défendre d'un mouvement de scepticisme à l'annonce d'une aussi brillante « victoire », qu'il a fallu aussi vite « réparer ».

Au surplus, quelque vingt-cinq ans après, le remanieur de ces mêmes *Annales royales*[4] ne fait pas difficulté pour reconnaître le vrai caractère de l'événement. Il confesse que les troupes placées le long de la Weser se laissèrent surprendre par les Saxons, lesquels, pénétrant dans leur camp à la faveur de la nuit, en se mêlant à des fourrageurs, qui regagnaient leurs postes, réussirent à faire des

ambas ripas obtinuerunt et multi Saxones ibi occisi sunt. » D'après ce récit, *Brunisberg* semble être le Brunsberg, qui domine le confluent de la Nethe et de la Weser, à trois kilomètres au sud d'Höxter.

1. « In pago qui dicitur Bucki » (*Annales royales*, première rédaction, éd. Kurze, p. 42). C'est le pays dont Buckeburg est le centre.

2. Édition Kurze, *Annales regni Francorum*, p. 42.

3. Ce nom, que le remanieur des *Annales royales* éd. Kurze, p. 43) donne sous la forme *Hlidbeki*, est considéré généralement comme désignant Lübbecke, qui est à une vingtaine de kilomètres à l'ouest de la Weser, à la hauteur de Minden. On ne peut s'empêcher toutefois de remarquer que cela est déjà bien loin du fleuve.

4. Édition Kurze, *Annales regni Francorum*, p. 43.

Digitized by Google

Francs endormis un terrible carnage (*non modicam incautae multitudinis caedem*). La surprise fut si complète et le coup si rude qu'après avoir parlé de la défense désespérée opposée aux assaillants par ceux qui avaient pu se ressaisir, l'annaliste ajoute en termes énigmatiques, mais qui en laissent supposer long, que l'ennemi « se retira aux conditions que la difficulté de la situation permit de conclure avec eux[1] ».

Cet intermède tragique ne changea point le caractère général de la campagne entreprise par Charlemagne; mais il fait bien ressortir ce qu'il y a de précaire dans les résultats obtenus par ces rapides incursions en territoire ennemi.

On n'en continue pas moins à suivre les mêmes errements : après avoir hâté sa marche de retour afin de châtier les Westphaliens rebelles responsables du massacre du Lidbach, Charlemagne, ayant piétiné à nouveau leur pays, reçoit leur soumission, leurs otages et rentre hiverner à Schlestadt, persuadé sans nul doute que les Saxons vont désormais rester calmes[2]. La seule précaution qu'il prenne contre un retour offensif de leur part consiste à laisser garnison dans Heresburg et dans Syburg[3].

Précaution médiocre; car dès le printemps suivant (776) la Saxe se soulevait en masse et les deux garnisons restaient isolées, exposées aux coups des barbares. Heresburg tomba aussitôt. L'annaliste[4] met

1. « Ex pacto quod inter eos in tali necessitate fieri poterat discesserunt. » — On croit rêver quand on voit les historiens allemands modernes discuter gravement et longuement la question de savoir si la bataille de Lidbach fut, oui ou non, pour les Francs une grande victoire. Nombreux sont ceux qui entendent le texte des *Annales royales* remaniées de la façon suivante : l'ennemi en fuite fut obligé de capituler! M. Kurze (*Annales regni Francorum*, p. 43, n. 2) dit encore avec beaucoup de sérieux : « Diversae hominum doctorum de hac pugna sententiae... Mihi Saxones in majore necessitate videntur fuisse. » Il ne fait, au surplus, que s'approprier l'opinion de Sybel, lequel disait pour conclure : « La victoire est la victoire, même quand elle a été un moment compromise... » (H. von Sybel, *Die karolingischen Annalen*, dans la *Historische Zeitschrift*, t. XLII, 1879, p. 272). On trouvera dans Abel et Simson, *op. cit.*, t. I, 2e éd., p. 230, n. 3, un relevé des principales opinions émises à propos de cet incident.

2. *Annales royales* (première rédaction), dans Kurze, *op. cit.*, p. 42.

3. Pour ce dernier détail, se reporter au récit des événements de l'année suivante dans les *Annales royales* (*ibid.*, p. 44), où nous voyons les garnisons franques d'Heresburg et de Syburg assiégées par les Saxons. C'est en s'en inspirant que l'annaliste de Lorsch note sous l'année 775 : « ... conquesivit castella quae dicuntur Aeresburg et Sigiburg *posuitque ibidem custodias* » (*Annales Mosellani*, dans les *Monumenta Germaniae, Scriptores*, t. XVI, p. 496; *Annales Laureshamenses*, *ibid.*, t. I, p. 30, et éd. E. Katz, p. 31).

4. L'auteur des *Annales royales* primitives (éd. Kurze, p. 44-46), que nous continuons à suivre.

Digitized by Google

naturellement le fait sur le compte de la trahison. Syburg résista mieux, et les Francs qui défendaient la place réussirent même à repousser en désordre jusqu'à la Lippe les assiégeants pris de panique. Mais la situation demeurait si critique que Charlemagne, averti, rassemblait l'ost sans perdre de temps[1] et rentrait en pays saxon.

Cette fois la politique du roi franc se précise. Appliquant avec plus d'ampleur la méthode inaugurée en 775 par l'établissement de garnisons fixes à Heresburg et Syburg, il tend à organiser une ligne avancée de protection à quelque distance de la frontière ou, pour employer l'expression du temps, une « marche » destinée à couvrir les territoires francs limitrophes. Aussi, venant du sud[2], se contente-t-il de pousser en forces jusqu'a la Lippe, au delà de laquelle il refoule vigoureusement l'ennemi; puis il tient à Lippspringe, aux sources de la rivière, ce même genre de « plaid » qu'il avait tenu durant les campagnes antérieures sur la Weser et sur l'Ocker. Les Saxons y viennent, comme de coutume, se soumettre en protestant de leur bonne foi, dont on commençait à douter, et sans doute aussi livrent quelques otages[3]. Mais aussitôt après les défenses d'Heresburg

1. Le soulèvement éclate pendant que Charlemagne est retenu en Italie. Il est encore le 17 juin à Ivrée (*Monumenta Germaniae, Diplomata Karol.*, t. I, p. 112), d'où il gagne la vallée du Rhin par la grand'route romaine. Il s'arrête à Worms, où il tient le plaid général (*Annales regni Francorum*, éd. Kurze, p. 46) — dans le courant du mois d'août probablement — et où, par suite, s'assemble l'armée.

2. Le rassemblement de l'ost ayant eu lieu à Worms (voir note précédente) et Charlemagne faisant diligence (*sub celeritate*, écrit l'annaliste), il est évident que l'armée franque a dû marcher vers le nord en direction générale de la Lippe supérieure. Nous sommes donc ici tout à fait de l'avis de Kentzler (*Kampf des Grossen Sachsenzüge, 776-785*, dans les *Forschungen zur deutschen Geschichte*, t. XII, p. 324), qui rejette, avec raison selon nous, l'opinion contraire d'Abel (*Jahrbücher des fränkischen Reiches unter Karl dem Grossen*, t. I, 1re éd., p. 203), dont Simson (*ibid.*, 2e éd., p. 261-262) hésite encore à se séparer.

3. *Annales royales* (première rédaction), éd. Kurze (*Annales regni Francorum*, p. 46). Ces annales résument comme suit les clauses de l'accord : « Et Saxones *perterriti* omnes ad locum ubi Lippia consurgit venientes ex omni parte et reddiderunt patriam per wadium omnes manibus eorum et spoponderunt se esse christianos et sub dicione domni Caroli regis et Francorum subderunt », ce qui, sous la plume du remanieur (*ibid.*, p. 47), a été remplacé par cette vague paraphrase : « Nam ad fontem Lippiae veniens immensam illius perfidi populi multitudinem velut devotam ac supplicem et quam erroris sui paeniteret veniam poscentem invenit. Cui cum et misericorditer ignovisset et illi qui se christianos fieri velle adfirmabant baptizari fecisset. datis et acceptis pro fide servanda fraudulentis eorundem promissionibus, obsidibus quoque quos imperaverat receptis... » — *Reddere per wadium* signifie évidemment « engager » (probablement avec remise par les vaincus, *manibus eorum*, d'un

sont remises en état[1], une nouvelle place forte — qui, en l'honneur du roi franc, reçoit le nom de Karlesburg[2] — est établie sur les bords mêmes de la Lippe[3]; et la suite des événements prouvera que toute la région où sont disposées en triangle ces deux forteresses et celle de Syburg va désormais former une zone d'occupation franque où les armées de Charlemagne circuleront librement.

Autre fait qui dénote une tendance nouvelle[4] : on n'estime plus

objet symbolique, tel qu'un fétu de paille, en signe de « tradition »). Mais il va de soi — et c'est ce qu'a bien compris Waitz (*Deutsche Verfassungsgeschichte*, t. III, 2e éd., p. 128) — qu'en désignant ainsi leur terre comme gage de leur bonne foi, les Saxons n'entendent point s'en dessaisir. La garantie au fond est médiocre : c'est un gage à conquérir éventuellement que les Saxons offrent au vainqueur. Et l'on est surpris de voir Hauck (*Kirchengeschichte Deutschlands*, t. II, 2e éd., p. 375) conclure de là que désormais la Saxe n'est plus pour Charlemagne qu' « une partie du royaume franc ».

1. Nous continuons à suivre la première rédaction des *Annales royales* (Kurze, *Annales regni Francorum*, p. 46).

2. Les *Annales royales* (*loc. cit.*) ne donnent pas le nom de cette forteresse. Elles écrivent seulement, sans préciser : « alium castrum super Lippiam. » Le remanieur (*ibid.*, p. 47) n'en dit pas davantage. Mais dans les *Annales Mosellani* on lit : « Et aedificavit civitatem super fluvio Lippiae, que appellatur Karlesburg » (*Monumenta Germaniae, Scriptores*, t. XVI, p. 496). Ce renseignement a été reproduit en ces termes dans les *Annales de Petau* : « Aedificaverunt Franci in finibus Saxanorum civitatem, quae vocatur Urbs Caroli » (*Monumenta Germaniae, Scriptores*, t. I, p. 16). Les *Annales Nazariniani* disent de même : « Franci civitatem fecerunt in Saxonia, quae dicitur Urbs Caroli » (*Monumenta Germaniae, Scriptores*, t. XIII, p. 21), mais elles ne sont, à leur tour, qu'une reproduction des *Annales de Petau*.

3. C'est ce que disent les *Annales royales* (voir note précédente), mais l'emplacement précis de la forteresse est incertain. Kentzler (*Karls des Grossen Sachsenzüge, 776-785*, dans les *Forschungen zur deutschen Geschichte*, t. XII, p. 325, n. 3), faisant sienne l'opinion d'Abel (*op. cit.*, t. I, 1re éd., p. 252, n. 5; 2e éd., par Simson, p. 312, n. 5), le cherche vers le confluent de la Lippe et du Rhin. Il allègue un passage des *Annales de Petau*, où il est question, sous la date de 778, d'une irruption des Saxons qui, « se dirigeant vers le Rhin » (*amne Rene properantes*), incendient « la cité que les Francs avaient construite en deçà du fleuve Lippe » (*civitatem quae Franci construxerunt infra flumen Lipiam*). Cette « cité », d'après le contexte (année 776), est Karlesburg. Mais l'annaliste, dont les dires sont peut-être d'ailleurs sujets à caution (voir plus loin), ne dit pas qu'elle fût *voisine du Rhin*. Tout semble même nous inviter à la situer, non vers l'embouchure, mais vers la source de la Lippe; car nous allons voir les Saxons venir de Lippspringe y recevoir le baptême. La seule indication de l'annaliste qu'il faille retenir est que Karlesburg se trouvait sur la rive gauche de la Lippe : la logique seule eût suffi à nous le faire admettre.

4. Hauck (*Kirchengeschichte Deutschlands*, t. II, 2e éd., p. 374) relève, lui aussi, que c'est la première fois depuis 772 que « la question religieuse est abordée au cours des négociations de paix » avec les Saxons; mais il croit à une conversion spontanée et « volontaire » (*freiwillig*), ce qui est une étrange illusion.

Digitized by Google

qu'il soit suffisant de terroriser les Saxons; on veut les pacifier en les civilisant, en les amenant à la religion chrétienne; ou du moins à l'apostolat individuel de quelques missionnaires se superpose l'œuvre officielle et systématique de conversion[1]. Lors de l'entrevue de Lippspringe, Charlemagne exige de tous ceux qui viennent à lui l'abjuration du paganisme; et c'est sous les remparts mêmes de Karlesburg, symbole de la force franque, que les Saxons reçoivent peu après le premier de ces baptêmes « volontaires » qui se multiplieront presque à l'infini par la suite[2].

Quelques mois plus tard (777), au retour de l'été[3], nous retrouvons Charlemagne dans la vallée de la Lippe, à Paderborn, où les Saxons, intimidés, continuent à venir protester de leur soumission et recevoir l'eau baptismale. Ils vont jusqu'à répondre sur leurs biens et sur leur propre liberté de la sincérité de leurs sentiments[4], de sorte qu'on a l'illusion à la cour carolingienne que la victoire est complète et que les barbares, à bout de forces, se laissent gagner en masse à la foi chrétienne et à la cause franque : « De tous les points de la Saxe, écrit l'annaliste officieux, les Saxons accoururent, sauf Widukind et un petit nombre d'autres rebelles »; et il parle un peu plus loin de la « foule » de ceux qui abjurèrent alors le paganisme et pro-

1. Il faut observer toutefois qu'ici encore il y avait des précédents, et pour la Saxe même. En 744, quand Carloman réussit à soumettre sans combat un groupe de Saxons voisins de ses États, un chroniqueur affirme qu'une partie d'entre eux se fit baptiser (Continuateurs de Frédégaire, § 113, dans les *Monumenta Germaniae, Scriptores rerum merovingicarum*, t. II, p. 180), et au témoignage du même narrateur (§ 117) Pépin parvint à un résultat identique trois ans plus tard (*ibid.*, p. 181). Mais ce furent des baptêmes sans lendemains.

2. *Annales royales* (première rédaction), éd. Kurze, p. 46.

3. Charlemagne est encore le 8 juin à Nimègue (*Monumenta Germaniae, Diplomata Karol.*, t. I, n° 117), où il a été passer les fêtes de Pâques et d'où il peut facilement gagner les bords de la Lippe.

4. Voici comment s'exprime à ce sujet l'annaliste : « Ibique multitudo Saxonum baptizati sunt et secundum morem illorum omnem ingenuitatem et aloídem manibus dulgtum fecerunt si amplius inmutassent secundum malam consuetudinem eorum, nisi conservarent in omnibus christianitatem vel fidelitatem supradicti domni Caroli regis et filiorum ejus vel Francorum » (*Annales royales*, 1re rédaction, éd. Kurze, p. 48). Le sens général du passage, sur lequel s'est exercée la subtilité de plus d'un commentateur, est très suffisamment clair : les chefs saxons — car il ne peut, cela va de soi, s'agir de *tous* les Saxons de naissance libre ni même sans doute de *tous* les Saxons de naissance noble — répondent sur leurs biens et sur leur liberté personnelle de l'exécution loyale du traité. C'est, somme toute, à peu de chose près, la réédition de ce qui s'était passé l'année d'avant (voir p. 259, n. 3), et les mots *secundum morem illorum* (que l'annaliste emploie constamment dans le sens de « suivant leur habitude ») sont précisément, selon toute vraisemblance, une allusion aux engagements non moins solennels qu'ils avaient pris quelques mois plus tôt.

Digitized by Google

mirent fidélité au roi Charles et à ses fils[1]. Le poète Angilbert croit même devoir célébrer sur le mode lyrique cet éclatant succès[2]. Il exulte à l'idée que Charlemagne a réussi à écraser la race infâme des Saxons en teignant son glaive de leur sang[3] et à faire de ces païens forcenés des adeptes du vrai Dieu[4].

* * *

Il s'en fallait pourtant encore de beaucoup que toute la Saxe fût soumise. On s'en aperçut dès 778.

A cette date, groupés autour de Widukind — un Westphalien, qui allait être désormais considéré comme l'âme de toutes les coali-

1. *Annales royales* (première rédaction), éd. Kurze, p. 48.

2. *Monumenta Germaniae, Poetae latini medii aevi*, t. I, p. 380-381. Le poète donne lui-même dans ses vers la date de l'événement qu'il célèbre :

Jam septingentos finitos circiter annos
Et septem decies, ni fallor, supra relicti,
Ut tradit, septem, priscorum calculus index,
Adsunt praesentis defluxa temporis anni
Quo Carolus nono regnat feliciter anno,
In quo Saxonum pravo de sanguine creta
Gens meruit regem summum cognoscere coeli.

3. *Ibid.*, vers 45 :

Per vim virtutum, per spicula lita cruore
Contrivit sibimet gladio vibrante subegit.

4. Il est excessif toutefois de croire avec Hauck (*Kirchengeschichte Deutschlands*, t. II, 2e éd., p. 375), pour ne citer que lui, qu'à cette date de 777 Charlemagne ait arrêté et commencé à réaliser tout un vaste programme d'organisation ecclésiastique de la Saxe. Hauck parle de la réunion à Paderborn d'un synode où ce programme aurait été élaboré, pour cette unique raison qu'un acte du mois de décembre 777 fait allusion au « senodalis concilius » tenu en cette localité (*Monumenta Germaniae, Diplomata Karolinorum*, t. I, p. 165, l. 29). Outre que les mots « senodalis concilius » ne désignent pas nécessairement un véritable synode ecclésiastique, distinct de l' « assemblée générale » régulière (voir, par exemple, un capitulaire de 779, dans Boretius, *Capitularia*, t. I, p. 47), il y a lieu d'observer que nulle part il n'est dit qu'on y ait pris des décisions du genre de celles que Hauck imagine. Il invoque, il est vrai, aussi (*loc. cit.*, p. 375, n. 3) le biographe de Sturm, qui place avant la mort de son héros († 779) la division de la Saxe en diocèses. Mais nous verrons plus loin (note additionnelle placée à la fin de cette étude) que cette indication provient d'une utilisation maladroite d'un passage des *Annales de Lorsch* relatif à l'année 780 et qui est d'ailleurs lui-même d'une valeur contestable. Notons, au surplus, qu'après avoir parlé d'organisation ecclésiastique de la Saxe dès 777, Hauck n'hésite pas à reconnaître (*loc. cit.*, p. 376) qu'il ne pouvait encore être question que d'une campagne de conversion, ce qui n'est pas tout à fait la même chose.

Digitized by Google

tions — les Saxons de l'ouest se ruent dans la direction du Rhin, qu'ils atteignent aux environs de Deutz, en face de Cologne[1] ; puis, remontant la rive droite du fleuve, à peu près sans doute jusqu'à la hauteur de Coblence[2], ils saccagent tout ce riche pays. Oubliant leurs beaux serments et leur édifiante conversion, ils pillent et incendient, suivant leur coutume, avec un acharnement particulier les églises et les abbayes qu'ils rencontrent nombreuses sur leur passage et détalent promptement, chargés de butin, par la vallée de la Lahn[3] dès que les armées franques ont été signalées à l'horizon.

Celles-ci[4], lancées à leur poursuite, ne les rejoignent que sur l'Eder près de Leisa[5], à la frontière de Hesse, au moment où ils

1. *Annales royales* (première rédaction), éd. Kurze, p. 52. — Une chronique qui, dans sa forme actuelle, ne remonte qu'au XIe siècle, la *Chronique de Saint-Martin de Cologne* (*Monumenta Germaniae, Scriptores*, t. II, p. 214), porte qu'en l'année 778 les Saxons vinrent détruire ce monastère, qui, comme le remarque utilement Abel (Abel et Simson, *op. cit.*, t. I, 1re éd., p. 253; 2e éd., p. 313), se trouvait non pas à Cologne même, mais dans une île entre Cologne et Deutz. Le fait n'a rien d'invraisemblable et, comme le compilateur de la chronique a certainement eu sous les yeux des notes anciennes, nous n'avons aucune raison, semble-t-il, de rejeter son assertion.

2. « Jusqu'au confluent de la Moselle », déclare le remanieur des *Annales royales* (éd. Kurze, p. 53). Mais cette indication, il ne fait que la déduire du texte primitif (*ibid.*, p. 52) qu'il paraphase, comme nous l'en pouvons d'ailleurs déduire nous-mêmes avec vraisemblance quand nous y lisons, un peu plus loin, que les Saxons, à l'approche de Charlemagne, se sont repliés en remontant la vallée de la Lahn.

3. Par le *Logenehi*, c'est-à-dire le Lahngau, lit-on dans les *Annales royales* (première rédaction, éd. Kurze, p. 52). — Le biographe de Sturm, qui emprunte ici aux annalistes la trame de son récit (voir la note additionnelle placée à la fin de cette étude), ajoute que les moines de Fulda, affolés à l'annonce que les Saxons remontaient la vallée de la Lahn et les voyant déjà à leurs portes, s'enfuirent avec leurs reliques jusqu'à leur nouvelle terre d'Hammelburg (plus de douze lieues au sud), que Charlemagne venait de leur donner quelques mois plus tôt (voir *Monumenta Germaniae, Diplomata Karolinorum*, t. I, n° 116). Mais ils en furent quittes pour la peur (*Vita Sturmi*, ch. 23, dans les *Monumenta Germaniae, Scriptores*, t. II, p. 376).

4. Des Austrasiens (*Franci orientales*) et des Alamans, précise le remanieur des *Annales royales* (éd. Kurze, p. 53), qui n'a sans doute pour lui que des raisons de vraisemblance tirées de la proximité du théâtre des opérations.

5. Le remanieur des *Annales royales* (éd. Kurze, p. 53) a supprimé de son texte ce nom, qui lui était probablement inconnu, et s'est borné à noter que le combat eut lieu « dans le pays de Hesse, sur l'Eder », au moment où les Saxons voulaient repasser le fleuve à gué (et ce dernier détail n'est évidemment qu'une conjecture logique). Le Poète saxon (I, vers 423, dans les *Monumenta Germaniae, Poetae latini medii aevi*, t. IV, p. 15), qui se borne à mettre en vers les *Annales royales* remaniées, a supposé que ce gué était celui de Battenfeld, près de Battenberg. Il n'y a, cela va de soi, aucune raison d'admettre l'exactitude de cette hypothèse, superposée à celle de l'annaliste, et

Digitized by Google

repassent la rivière pour rentrer dans leur pays ; elles les bousculent et en tuent « une multitude », déclare le premier rédacteur des *Annales royales*[1], qui fait une brillante « victoire » de cette modeste et tardive revanche. Renchérissant, le remanieur[2] n'hésite pas à écrire que « quelques Saxons à peine » parvinrent à échapper.

Il est permis d'être un peu moins enthousiaste que ces admirateurs de commande et de constater qu'une fois de plus les Saxons avaient réussi à prendre au dépourvu le roi franc, parti plein de confiance pour l'Espagne, et avaient pu mettre impunément à sac une large portion du territoire franc sans rencontrer sur leur chemin le moindre obstacle[3]. Comme en 773, lorsque les Saxons avaient profité du départ de Charlemagne en Italie pour forcer la frontière de la Hesse, la première riposte avait été faible : l'ost de 778 avait été absorbée par la campagne d'Espagne, comme celle de 773 par la campagne de Lombardie. Tout ce que le roi avait pu faire sur le premier moment avait été d'expédier de petits détachements (*scarae*) à la poursuite des pillards[4]. Encore en 778 ne dépassèrent-ils pas la frontière. C'est seulement au moment du plaid général de l'été suivant que, d'après la procédure habituelle, Charles fut en situation de lever une véritable armée en vue d'une nouvelle campagne de Saxe.

Les incidents de 778 avaient même été assez graves pour que ce pays restât deux années durant son objectif militaire. Mais les campagnes de 779 et de 780 demeurent conçues sur le même type que les précédentes : rien n'indique encore qu'on songe à incorporer la Saxe à l'État franc.

En 779, on s'en prend d'abord aux Westphaliens, auteurs responsables des plus récents pillages. Comme quatre ans plus tôt[5], le plaid général et le rassemblement de l'ost ont lieu à Düren ; mais l'itinéraire suivi n'est plus le même. Pour pénétrer au cœur de la Westphalie, Charles passe le Rhin devant Lippeham[6], au confluent de

encore bien moins d'imaginer avec Kentzler (*Karls des Grossen Sachsenzüge, 776-785*, dans les *Forschungen zur deutschen Geschichte*, t. XII, p. 336), afin de tout concilier, que le combat a eu lieu sur l'Eder *entre* Leisa et Battenfeld !

1. Kurze, *Annales regni Francorum*, p. 52.

2. *Ibid.*, p. 53.

3. Ces derniers événements se placent vers la fin de septembre. Le 15 août, en effet, Charlemagne était encore dans les Pyrénées, revenant d'Espagne (Böhmer-Mühlbacher, *Regesten*, t. I, 2e éd., n° 214 i). Or l'annaliste (*loc. cit.*, p. 52) écrit que le roi avait atteint Auxerre quand il apprit l'incursion des Saxons et prit des mesures pour y faire face.

4. « Et scarae Francorum non occurrerunt obviam eis... » (*Annales royales*, première rédaction, éd. Kurze, *op. cit.*, p. 52).

5. Nous suivons les *Annales royales* (première rédaction), éd. Kurze, p. 54.

6. L'emplacement précis de cette localité, aujourd'hui disparue, n'est pas

Digitized by Google

la Lippe, puis, brisant la résistance ennemie devant Bocholt[1], pousse droit dans la direction du nord-est. Il traverse ainsi la Westphalie de part en part et atteint la Weser en un endroit que l'annaliste nomme *Medofulli*[2]. Il y reçoit, selon le rite, des promesses de soumission et des otages des Saxons d'au delà du fleuve[3] et rentre ensuite « glorieux » dans son royaume.

En 780, il applique la même tactique à la Saxe de l'est. Le plaid général et le rassemblement de l'ost ont lieu en juillet à Lipp-

connu. Il est toutefois vraisemblable qu'il faut le chercher sur la rive droite du Rhin aux environs de la ville actuelle de Wesel. Cf. Abel et Simson, *op. cit.*, t. II, p. 588-589.

1. Cette localité, dont le nom est trancrit *Buochol*, *Bohholt*, *Bohholz*, *Buocholz*, etc., dans les manuscrits des *Annales royales*, première rédaction, et *Buocholt* dans ceux du remaniement de ces mêmes annales (voir l'édition Kurze), a été identifiée tour à tour avec Bocholt, sur l'Aa, au nord de Wesel, et avec Bockholt, sur la rive droite de l'Ems, au nord de Münster. Cette dernière identification est rejetée avec raison dans Böhmer-Mühlbacher (*Regesten*, t. I, 2e éd., n° 222*f*), pour ce motif que l'annaliste place le combat de Bocholt à l'entrée des troupes franques en territoire westphalien. — Kentzler (*Karls des Grossen Sachsenzüge*, dans les *Forschungen zur deutschen Geschichte*, t. XII, p. 338) veut tirer parti d'un récit de très basse époque publié par Wilmans (*Zeitschrift für vaterländische Geschichte und Altertumskunde... Westfalens*, 2e série, t. VIII, p. 155), où il est question d'un second combat livré en un lieu dit *Mons Coisius*. Simson (Abel et Simson, *op. cit.*, t. I, 2e éd., p. 334, n. 4) a déjà fait justice de ces fantaisies.

2. On ne sait où le situer. On a pensé à Uffeln (en supposant une forme ancienne : Mittel-Uffeln), dans la boucle de la Weser, à six kilomètres au sud de Rehme et treize kilomètres au sud de Minden. Mais cette identification, qui a les préférences d'un grand nombre d'érudits (voir notamment Böhmer-Mühlbacher, *Regesten*, t. I, 2e éd., n° 222*h*), n'est guère admissible, Uffeln se trouvant sur la rive droite de la Weser et le texte de l'annaliste semblant exclure l'hypothèse du passage du fleuve par les troupes franques. — On a pensé également à Fuhlen, sur la rive gauche, en face d'Oldendorf, ce qui semble déjà un peu loin vers l'est; à Vlotho, sur la rive gauche aussi, mais uniquement parce que cette localité, dont le nom ne rappelle en aucune façon *Medofulli*, fait face à Uffeln (cf. Simson, dans Abel et Simson, *op. cit.*, t. I, 2e éd., p. 335, note). On aurait peut-être pu tout aussi bien proposer Rothenuffeln, qui n'est pas sur la Weser, mais qui n'en est qu'à huit kilomètres, le premier rédacteur des *Annales royales* (le seul dont nous ayons ici à tenir compte, puisque le remanieur se borne à le paraphraser) ne disant pas expressément que le roi ait campé sur les bords mêmes de la rivière. Mais, en fait, nous en sommes réduits aux conjectures, et tout ce qu'il est permis de dire, c'est que *Medofulli* semble devoir être cherché dans la région où la Weser dessine un coude prononcé vers l'ouest et se rapproche ainsi beaucoup des limites de la Westphalie, la poursuite des Westphaliens ayant été, selon l'annaliste, menée jusqu'aux abords de ce lieu.

3. Le remanieur (éd. Kurze, p. 55) dit : « des Angrariens et des Ostphaliens », ce qui n'est qu'une interprétation, plus ou moins exacte, du texte primitif.

Digitized by Google

springe[1], c'est-à-dire sur les confins de cette marche saxonne dont nous avons supposé la constitution quelques années plus tôt. La Weser est franchie, probablement à Höxter (comme en 775), et l'on atteint l'Ocker à Orhum[2]. Cette localité voit se renouveler une scène dont tant de fois déjà les rives de l'Ocker ou de la Weser (celles-ci l'an précédent encore) avaient été le théâtre : les habitants de la région y accourent pour protester de leur fidélité. S'il fallait en croire les *Annales royales*[3], il en serait même venu du Bardengau, voire de Nordalbingie. Beaucoup reçoivent le baptême. Puis, comme naguère il avait traversé toute la Westphalie d'ouest en est, le roi traverse l'Ostphalie jusqu'au confluent de l'Ohre et de l'Elbe. Après quoi il reprend avec ses troupes le chemin de la France. Étant donné qu'il allait rester plus d'un an sans remettre le pied en Saxe, on est en droit de conclure qu'en 780, de même qu'en 779, il ne s'agissait encore pour lui tout au plus que d'une œuvre de pénétration militaire, politique et religieuse, mais nullement d'une véritable conquête.

Jusqu'où cependant entendait-il alors mener cette œuvre de pénétration? Avait-il déjà élaboré à tout le moins un plan d'ensemble de prédication de la foi chrétienne en Saxe? — Les *Annales royales* n'en disent rien; mais, après avoir résumé leur récit en quelques mots[4], l'auteur des *Annales de Lorsch* ajoute que Charles « divisa

1. Un acte original de Charlemagne pour l'abbaye de Nonantola est daté : « Data v kal. agustas, anno XII et septimo regni nostri, actum Lippiagypspringae (*sic*) in Saxonia » (*Monumenta Germaniae, Diplomata Karolinorum*, t. I, n° 131), ce qui correspond au 28 juillet 780.

2. « In loco qui dicitur Orhaim ultra Obacro fluvio », disent les *Annales royales* (première rédaction, éd. Kurze, p. 56), qui continuent à nous servir de guide. On admet généralement qu'*Orhaim* désigne Ohrum (à six kilomètres au sud de Wolfenbüttel); s'il en est bien ainsi — et nous n'osons nous prononcer — il faut supposer qu'*ultra* est une erreur pour *infra*, Ohrum étant sur la rive gauche de l'Ocker.

3. *Loc. cit.*, p. 56. — Le premier rédacteur ne parle même que des Saxons du Bardengau et de la Nordalbingie. L'auteur du remaniement (*ibid.*, p. 57) a remplacé cette mention par celle de « Saxons des régions orientales » (*orientalium partium Saxones*). Cette correction est arbitraire; mais elle est d'accord avec les vraisemblances, car les Ostphaliens, dont le pays avait été parcouru par Charlemagne, ont dû faire, eux aussi, leur soumission.

4. « Domnus rex Carolus perrexit iterum in Saxonia cum exercitu et pervenit usque ad fluvium Heilba; et Saxones omnes tradiderunt se illi et omnes accepit obsides, tam ingenuos quam et lidos » (*Annales Laureshamenses*, dans les *Monumenta Germaniae*, *Scriptores*, t. I, p. 31, et éd. Katz, p. 32; texte corrompu dans les *Annales Mosellani*, *Monumenta Germaniae*, *Scriptores*, t. XVI, p. 497). La fin de la phrase n'a pas son équivalent dans les *Annales royales*; mais on peut douter que l'annaliste de Lorsch ait disposé sur ce point d'informations spéciales : qu'il y eût eu remise d'otages par les Saxons, cela

Digitized by Google

le pays entre les évêques, les prêtres et les abbés afin d'y baptiser et prêcher[1] ». A pareille date, ce texte ne peut avoir qu'un sens : Charlemagne aurait alors confié à un certain nombre d'évêques, d'abbés et de prêtres le soin d'entreprendre dans la Saxe païenne et encore indépendante une œuvre analogue à celle que les Willibrord et les Boniface avaient été chargés d'accomplir en Frise au temps de Pépin[2].

Que vaut ce renseignement d'un annaliste, qui n'écrivait pas avant l'extrême fin du VIIIe siècle et qui se borne, en général, pour l'époque où nous sommes, à résumer sèchement les *Annales royales*? Il est difficile de le savoir au juste. On peut toutefois observer que les missionnaires n'avaient pas attendu l'année 780 pour pénétrer en Saxe et que, bien avant cette date, les rois francs s'étaient employés à leur faciliter une tâche dont les heureuses conséquences politiques ne pouvaient pas leur échapper[3]. Il n'apparaît pas non plus qu'il y ait eu en 780 une brusque extension du système[4]. Il est donc à craindre que la phrase de l'annaliste de Lorsch, si même elle repose sur des

allait de soi, bien qu'il n'en fût rien dit dans les *Annales royales*; et quant à cette précision supplémentaire que les otages comprenaient à la fois des hommes libres et des lites, elle a tout lieu de surprendre, les lites, comme on le sait, ne disposant que d'une liberté restreinte et étant dès lors de médiocres garants.

1. « Divisitque ipsam patriam inter episcopos et presbiteros seu et abbates ut in ea baptizarent et predicarent necnon et Winidorum seu et Fresonum paganorum magna multitudo credidit » (*Annales Laureshamenses* et *Annales Mosellani*, *loc. cit.*). — L'auteur des *Annales de Petau* a ce texte — et sans doute ce texte seul — sous les yeux quand il écrit : « Ipso quoque anno Saxones, derelinquentes idola, Deum verum adoraverunt et ejus crediderunt opera, eodem quoque tempore aedificaverunt ecclesias et venerunt ad domnum regem multa milia gentilium Winethorum hominum » (*Monumenta Germaniae*, *Scriptores*, t. I, p. 16).

2. Nous ne nous attarderons pas à discuter les affirmations des textes de basse époque, et qui sont parfois de véritables faux, qui ont été allégués pour faire remonter aux environs de 780 la fondation de la plupart des évêchés de l'ancienne Saxe. Abel et Simson (*op. cit.*, t. I, 2e éd., p. 349-358) les ont depuis longtemps réduits à leur juste valeur. Cf. Hauck, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. II, 2e éd., p. 388-391, et 405-413, et l'édition des actes de Charlemagne dans les *Monumenta Germaniae*, *Diplomata Karolinorum*, t. I, n°s 240, 245, 271, 273.

3. Cf. Hauck, *op. cit.*, t. II, 2e éd., p. 367-369.

4. Hauck, qui reporte du reste la mesure à l'année 777 (voir plus haut, p. 262, n. 4), propose (*op. cit.*, t. II, 2e éd., p. 376-378) une explication ingénieuse : Charlemagne aurait assigné une zone d'action à chaque évêché voisin (Cologne, Mayence, Utrecht, Würzburg, Liége et peut-être Reims et Châlons-sur-Marne) et à quelques monastères (Fulda, Amorbach, Hersfeld, Corbie et d'autres sans doute). Malheureusement ce n'est qu'une hypothèse et Hauck doit avouer lui-même que les preuves concluantes manquent.

Digitized by Google

données sérieuses, ne soit le résultat d'une mauvaise interprétation de quelque texte aujourd'hui disparu ou qu'il en faille restreindre considérablement la portée, en supposant, par exemple, qu'elle vise seulement la désignation de missionnaires dans une région nouvelle, celle du nord-est de la Saxe[1], où jusqu'alors, semble-t-il, les Francs n'avaient pas encore paru.

* * *

Pendant près de deux ans, on n'entend plus parler des Saxons. Charlemagne les croit pacifiés ou du moins tenus en respect. Aussi à l'automne 780 va-t-il tranquillement à Rome faire ses dévotions[2], pour ne plus reparaître en Germanie avant l'été 782.

Quittant alors sa résidence de Quierzy, où il avait été passer les fêtes de Noël et de Pâques[3], il se dirige par étapes vers la frontière méridionale de la Saxe. Le 4 juillet il est à Düren[4], sur la route de Cologne, où il franchit le Rhin ; et de là il pénètre dans la marche saxonne, où l'assemblée générale a été convoquée, comme deux ans plus tôt. Le lieu de réunion est encore Lippspringe. Les Saxons y reviennent faire acte de soumission ; et quand on se sépare, ce n'est pas chez eux, mais contre les Sorabes que l'ost est envoyée[5]. Quoique Charlemagne ne prenne pas lui-même le commandement de ses troupes, il se croit si sûr de la masse des Saxons, en dépit de l'agitation que Widukind continue à entretenir parmi eux, qu'il reprend aussitôt le chemin de la France : l'assemblée générale siégeait encore le 25 juillet[6] ; le 28, Charlemagne était déjà à Hers-

1. D'après le biographe de saint Willehad, celui-ci aurait précisément reçu à cette date de 780 la mission d'évangéliser le pays de Wihmode et d'autres missionnaires (qui devaient être massacrés deux ans plus tard) auraient été envoyés dans diverses régions voisines de la basse Weser (*Vita S. Willehadi*, ch. 5, dans les *Monumenta Germaniae, Scriptores*, t. II, p. 381). Mais, comme notre auteur avait pour composer son récit le texte même des *Annales de Lorsch* sous les yeux, on peut craindre qu'il n'ait fait ici qu'en développer arbitrairement les données pour les appliquer à son héros (cf. ci-dessous, p. 273, n. 1, et la Note additionnelle placée à la fin de cette étude).

2. Cf. Böhmer-Mühlbacher, *Regesten*, t. I, 2e éd., n° 231 *a* et suiv.

3. Cf. *ibid.*, n°s 246 à 250.

4. Un acte de lui pour l'église de Fritzlar est daté de ce lieu, « III. non. jul., anno XIIII. et VIII. regni nostri » (*Monumenta Germaniae, Diplomata Karolinorum*, t. I, n° 142).

5. *Annales royales* (première rédaction), éd. Kurze, p. 56.

6. Un acte de Charlemagne daté de ce jour est délivré « haribergo publico ubi Lippia confluit » (*Monumenta Germaniae, Diplomata Karolinorum*, t. I, n° 143). Dans le texte de cet acte (que nous ne connaissons que par de médiocres copies), il faut évidemment corriger le titre d'*imperator Romanorum* en celui de *patricius Romanorum*.

Digitized by Google

feld, en Hesse[1], et trois semaines plus tard, à Herstal près de Liége[2].

Parmi les mesures arrêtées à Lippspringe, il en est une que nous ne connaissons que par l'annaliste de Lorsch, mais qui fournirait, si l'on pouvait se fier à ce témoignage, un autre symptôme de la confiance qui régnait alors à la cour carolingienne : Charles aurait « institué en Saxe des comtes pris parmi l'élite de la noblesse saxonne[3] ». Faut-il entendre par là que désormais la Saxe fut divisée en comtés à l'instar des autres parties du royaume et soumise, dans son ensemble, au même régime administratif? Aujourd'hui nul n'en doute[4]. Seul ou presque seul, K. von Richthofen[5] discute l'assertion de l'annaliste — dont un autre érudit allemand, W. Kentzler, n'hésite pourtant pas à dire qu'elle mérite « d'être crue sans réserves[6] » — mais c'est pour aller plus loin que ses émules et affirmer que la seule nouveauté de l'acte de 780 a dû être la nomination de comtes appartenant à la noblesse saxonne, Charlemagne n'ayant pu attendre jusque-là pour doter la Saxe d'une administration régulière.

Il est inutile de s'arrêter à cette opinion, qui n'a pour elle aucun texte; mais, à supposer que l'annaliste de Lorsch ait eu à sa disposition des renseignements dignes de confiance et qu'il les ait reproduits fidèlement, on ne saurait encore en 782 parler d'incorporation des territoires saxons à l'État franc. Tout au plus Charlemagne a-t-il pu à cette époque nourrir l'espoir qu'en confirmant lui-même d'une façon officielle leur commandement aux chefs reconnus de ces Saxons[7], qu'on croyait avoir enfin domptés, il se les attacherait plus

1. Comme le prouve un acte de lui daté de ce jour (*Monumenta Germaniae, Diplomata Karolinorum*, t. I, n° 144).

2. *Ibid.*, n° 146.

3. « Habuit Karlus rex conventum magnum exercitus sui in Saxonia ad Lippiabrunnen et constituit super eam comites ex nobilissimis Saxonum genere » (*Annales Mosellani*, dans les *Monumenta Germaniae, Scriptores*, t. XVI, p. 497; *Annales Laureshamenses, ibid.*, t. I, p. 32, et éd. Katz, p. 33). L'auteur des *Annales Maximiniani* (*Monumenta Germaniae, Scriptores*, t. XIII, p. 21) copie ce texte.

4. Voir, entre autres, Waitz, *Deutsche Verfassungsgeschichte*, t. III, 2e éd., p. 129; Kentzler, article cité, dans les *Forschungen*, t. XII, p. 350; Abel et Simson, *op. cit.*, t. I, 2e éd., p. 417; Hauck, *op. cit.*, t. II, 2e éd., p. 382; tout récemment encore R. Schröder, *Der altsächsische Volksadel und die grundherrliche Theorie*, dans la *Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte; germanistische Abteilung*, t. XXIV (1903), p. 350.

5. K. von Richthofen, *Zur Lex Saxonum* (Berlin, 1868), p. 138, n. 3.

6. Kentzler, article cité, dans les *Forschungen*, t. XII, p. 351 : « Sie verdient um so unbedingteren Glauben... »

7. Suivant l'annaliste de Lorsch (*Annales Mosellani* et *Annales Laures-*

Digitized by Google

étroitement. Qu'il les ait même, par une assimilation factice avec les fonctionnaires francs, décorés du titre de « comtes », la chose ne paraît pas impossible. Mais on ne saurait, croyons-nous, aller plus loin sans sortir des limites de la vraisemblance.

Au surplus, Charlemagne se leurrait, s'il pensait en avoir fini avec la Saxe, et les faits allaient se charger de le lui prouver d'une façon éclatante.

L'armée qu'il avait dépêchée contre les Sorabes[1] était partie sous la conduite de trois *missi*, Adalgise, Geilon et Woradus, quand se produisit un incident plus douloureux encore que la surprise de Lidbach en 775 : l'armée franque tout entière se trouve subitement en présence d'une armée saxonne conduite par Widukind et se fait tailler en pièces aux Süntelgebirge, sur la rive droite de la Weser.

Ce désastre, qui va amener Charlemagne à renoncer à ses procédés de pénétration lente et à adopter résolument désormais une politique de conquête violente et brutale, a été de nouveau masqué par le premier rédacteur des *Annales royales*[2], qui décidément excelle dans l'art de transformer en victoires les échecs les plus caractérisés. D'abord, comme pour mieux réduire, malgré tout, l'importance de l'affaire, il cherche à insinuer que l'armée franque n'était pas bien nombreuse, en déclarant qu'elle avait pour mission d'aller réduire « un petit groupes de Slaves (*Sclavos paucos*) qui s'étaient révoltés ». Ayant été informés en cours de route que Widukind avait soulevé les Saxons, les trois généraux francs auraient pris sur eux de se lancer contre cet ennemi que le hasard offrait à leurs coups : « Ayant rassemblé leurs troupes[3] » (et l'annaliste

hamenses, ann. 782, *loc. cit.*), ce sont ceux-là mêmes qui, se joignant à Widukind, vont quelques semaines plus tard donner le signal de l'attaque.

1. A noter que, d'après les *Annales royales*, première rédaction (éd. Kurze, p. 60), cette armée comptait des Saxons dans ses rangs (« exercitum Francorum et Saxonum »). Ce sont soit des Saxons de la marche saxonne, dont nous avons supposé la constitution au sud de la Lippe, soit, plus vraisemblablement, des contingents fournis par les tribus soumises qui, comme il était de règle pour les peuples tributaires ou vassaux, devaient envoyer des troupes pour combattre aux frontières voisines. — On verra de même quelques années seulement plus tard (en 798) les Abodrites, restés néanmoins indépendants, venir combattre aux côtés des troupes franques. Si des contingents saxons interviennent réellement dans les mêmes conditions en 782, on en peut conclure qu'un pas nouveau a été fait cette année-là dans la voie de la soumission de la Saxe à la volonté franque. On ignore d'ailleurs ce qu'ont pu devenir ces contingents dans la suite de la campagne, quand l'armée, au lieu de marcher contre les Sorabes, s'attaqua aux partisans de Widukind.

2. Édition Kurze, *Annales regni Francorum*, p. 60 et 62.

3. « Conjungentes supradictam scaram » (*ibid.*, p. 60). On pourrait hésiter sur le sens de cette expression et penser qu'il s'agit de la troupe des Saxons,

Digitized by Google

n'emploie plus maintenant pour les qualifier que le mot *scara*, qui désigne d'ordinaire un simple détachement), « ils se jetèrent sur les Saxons, *sans en donner avis au roi Charles.* » (Mais, s'ils ont remporté une victoire, pourquoi cette dernière observation, qu'on ne comprendrait que s'il s'agissait d'excuser une défaite?) « Ils leur livrèrent bataille; et combattant avec vaillance, tuant beaucoup de Saxons, les Francs furent victorieux. Et là tombèrent deux des *missi*, Adalgise et Geilon, au mont qu'on nomme Süntel ». L'annaliste conclut ensuite ce singulier bulletin de victoire par l'annonce de l'arrivée de Charlemagne, qui, « avec les Francs qu'il put assembler en hâte », accourut de l'autre bout de son royaume aussitôt la nouvelle reçue — la nouvelle de la victoire, ne l'oublions pas — pour aller châtier les « vaincus ».

Les contradictions de ce récit, dont certains détails révèlent une défaite, suffiraient, comme pour l'année 775, à nous laisser deviner ce qui s'est réellement passé, si le remanieur des *Annales royales* n'était, pour la seconde fois, entré dans la voie des aveux[1]. Son exposé n'est d'ailleurs pas encore d'une lucidité parfaite. Il est long, mais embarrassé : on y perçoit nettement le désir de plaider les circonstances atténuantes et de présenter les faits sous un jour aussi avantageux que possible. Il nous aidera néanmoins à rétablir la vérité. Le voici donc réduit à ses traits essentiels :

Ayant appris, tandis qu'ils marchaient contre les Sorabes, en coupant par la Saxe, que les Saxons, soulevés par Widukind, se préparaient à se jeter sur eux — et ce petit détail change déjà quelque peu la physionomie de l'incident — les généraux francs — trois

à la poursuite de laquelle l'armée franque s'est jetée (cherchant à la rejoindre, *conjungere*), si quelques lignes plus bas (p. 62) l'annaliste ne se servait du même mot *conjungere* pour parler de Charlemagne, « rassemblant en hâte » une armée de secours.

1. Kurze, *Annales regni Francorum*, p. 61 et 63. — Nous avons déjà eu l'occasion de noter dans la seconde de ces études (*Rev. histor.*, t. CXXV, p. 310, 322, 325) qu'avant l'époque où fut exécuté le remaniement des *Annales royales*, une première retouche, impliquant un premier aveu, avait dû être opérée au récit primitif. C'est d'après ce récit retouché que l'auteur des *Annales de Metz* (première rédaction) écrit : « Les Saxons se jetèrent sur les Francs et, après un cruel combat, beaucoup tombèrent de part et d'autre. Parmi eux, Adalgise et Gailo succombèrent au mont qu'on nomme Süntel » (*Annales Mettenses priores*, éd. Simson, p. 70). — Il ne faut d'ailleurs pas s'arrêter au fait que l'annaliste attribue aux Saxons l'initiative de l'attaque : Simson signale avec raison dans son édition (p. 70, n. 6) que c'est son habitude d'intervertir ainsi les rôles. — Procédant sans doute de la même version retouchée, les auteurs des *Annales Nazariani* et des *Annales de Saint-Amand* avouent, de leur côté, le massacre des Francs (*Mon. Germaniae, Scriptores*, t. I, p. 12 et 40).

Digitized by Google

généraux de marque, car l'un était chambrier, l'autre connétable et le troisième comte du palais royal — décident de prévenir les coups de ces adversaires imprévus, en allant les frapper eux-mêmes au point où ils achevaient leur concentration. A ce moment, « le comte Thierri, proche parent du roi, vient à leur rencontre avec les troupes qu'à l'annonce de la défection des Saxons, il avait pu précipitamment ramasser en pays ripuaire ». Et voilà encore un détail significatif : l'arrivée de cette armée de secours, levée avec précipitation et placée sous le commandement d'un comte de l'entourage du roi, indique qu'on connaissait, avant même que la rencontre eût eu lieu, toute la gravité de la situation, et souligne par avance l'étendue du désastre que les Francs allaient essuyer.

Dès son arrivée, Thierri conseille à ses collègues d'envoyer sans tarder des éclaireurs reconnaître l'emplacement des troupes saxonnes et épier leurs mouvements, puis, si le terrain est propice, de se jeter tous ensemble sur eux. L'avis est jugé bon, et les deux armées franques (qui avaient dû faire leur jonction entre la Weser et l'Ocker) s'avancent jusqu'au pied des monts Süntel[1], au nord desquels les Saxons sont massés. Là on arrête le plan d'attaque : la première armée traversera la Weser, pour aller prendre les Saxons à revers par la gauche après avoir repassé le fleuve au nord-ouest[2], tandis que l'armée de Thierri les tournera par la droite. Telle est du moins la manœuvre dont le texte peu explicite de l'annaliste laisse supposer le dessein[3].

1. Vers Hameln, par conséquent.

2. Il n'y avait sans doute pas de route frayée au nord-ouest d'Hameln sur la rive droite de la Weser, que les Süntelgebirge, en cet endroit, surplombent et bordent de près, à plus de cent mètres de hauteur. D'où la nécessité, pour contourner les montagnes par le sud, de passer d'abord (à Hameln probablement) sur la rive gauche du fleuve que les troupes franques ont pu franchir ensuite à nouveau quelques kilomètres seulement en aval (peut-être à Fuhlen, en face d'Oldendorf, à une dizaine de kilomètres d'Hameln).

3. L'annaliste écrit : « Cujus (Theoderici comitis) consilio conlaudato, una cum illo usque ad montem qui Suntal appellatur, in cujus septentrionali latere Saxonum castra erant posita, pervenerunt. In quo loco cum Theodericus castra posuisset, ipsi, sicut cum eo convenerat, quo facilius montem circumire possent, transgressi Wisuram in ipsa fluminis ripa castra posuerunt » (éd. Kurze, *Annales regni Francorum*, p. 61 et 63). A prendre ce texte à la lettre, les troupes des trois *missi* n'auraient donc passé la Weser qu'une seule fois, ce qui est matériellement impossible, les Saxons auxquels elles s'attaquèrent se trouvant, selon l'annaliste lui-même, sur la rive qu'elles venaient de quitter, ainsi d'ailleurs que l'armée du comte Thierri, qu'elles rallièrent en désordre à l'issue du combat. — Nous devons dire toutefois que notre interprétation ne concorde pas avec celles qu'on a proposées jusqu'ici. La plupart des érudits, renonçant à expliquer les assertions de l'annaliste relatives au passage de la Weser, ont imaginé que le nom de « mont Süntel » visait ici non point les

Digitized by Google

Adalgise, Geilon et Woradus exécutent la manœuvre prévue. Mais craignant, assure l'annaliste, que l'on ne reportât sur Thierri seul le succès de l'entreprise, ils décident d'attaquer sans attendre que celui-ci ait pu achever son mouvement de conversion. Ils ajoutent à l'imprudence en se lançant à bride abattue sur les Saxons, « comme s'il n'y avait qu'à talonner des fuyards et non à rompre une armée rangée en bataille ».

« Ce combat, mal engagé, tourna mal. Car, cernés par les Saxons, ils furent presque tous tués. Ceux qui parvinrent néanmoins à échapper se sauvèrent non point jusqu'à leur camp de départ, mais jusqu'à celui de Thierri, de l'autre côté de la montagne. » Et l'annaliste clôt mélancoliquement son récit sur la réflexion suivante : « Les pertes subies par les Francs dépassèrent toute proportion, car deux des *missi*, Adalgise et Geilon, quatre comtes et jusqu'à vingt personnages appartenant à l'élite de la noblesse furent parmi les morts, sans compter tous ceux de leurs compagnons qui préférèrent périr avec eux plutôt que de leur survivre. »

Ainsi les Saxons, que Charlemagne croyait avoir bien en main, se sont en 782 secrètement levés en masse : car, pour avoir aussi complètement anéanti l'armée des trois *missi*, sans que le comte Thierri ait pu aussitôt en tirer vengeance, il n'y a pas à douter que leurs forces ne fussent considérables[1]. Le roi franc s'est trouvé dès lors placé dans cette alternative : ou rester sur son échec ou écraser définitivement la Saxe. Entre ces deux solutions, son choix devait être vite fait; et ce fut cette fois sans désemparer qu'il

Süntelgebirge, sur la rive droite du fleuve, mais les Wiehengebirge, qui en sont indirectement (par l'intermédiaire des Wesergebirge) le prolongement sur la rive gauche (voir entre autres Abel et Simson, *op. cit.*, t. I, 1re éd., p. 355, 2e éd., p. 430-432; Kentzler, article cité, dans les *Forschungen*, t. XII, p. 368-371). Il est assez inutile de discuter cette thèse aventureuse, qui fait fi aussi délibérément des textes que des données géographiques.

1. Le biographe de saint Willehad (*Vita S. Willehadi*, chap. 6, *Monumenta Germaniae, Scriptores*, t. II, p. 381-382) rapporte quelques détails qui fourniraient, si nous pouvions nous fier sans réserve à ses affirmations, un autre indice de la gravité et de l'étendue du mouvement : les Saxons, se levant comme pour une guerre sainte, se seraient précipités sur les missionnaires chrétiens et en auraient fait une véritable hécatombe. Willehad, qui évangélisait le pays de Wihmode (entre basse Elbe et basse Weser), n'aurait évité la mort que par une fuite rapide; mais plusieurs de ses compagnons auraient été massacrés soit dans la même région, soit dans les régions voisines (le nord et le nord-ouest de la Saxe). Mais la Vie de saint Willehad n'inspire qu'une confiance médiocre, — on verra pourquoi dans la Note additionnelle qui clôt cette étude. Aussi hésitons-nous à la suivre sur ce point.

Digitized by Google

s'apprêta à noyer la rébellion dans le sang et à réduire la Saxe en province.

* * *

Quand la nouvelle de la défaite parvint à Charlemagne, la situation se présentait ainsi : les débris de l'armée des trois *missi* avaient rallié en désordre l'armée du comte Thierri et, bien qu'on ne nous dise rien du sort de cette dernière, il est probable qu'elle avait été entraînée elle-même dans la déroute. Mais les Saxons se replièrent à leur tour vers le nord dès que parut la deuxième armée de secours dont le roi avait pris en personne le commandement : ce ne fut qu'au confluent de l'Aller et de la Weser qu'il put prendre contact avec eux, et la promptitude de la riposte avait été telle que, désemparés, cernés peut-être, ceux-ci se virent contraints de capituler. La vengeance de Charles fut terrible : Widukind, qui avait réussi à s'enfuir chez les Danois, ne put être atteint; mais le roi exigea la remise de 4,500 rebelles qui, près de Verden, furent tous impitoyablement passés par les armes[1].

Cependant, le premier moment de désarroi et de terreur dissipé, les Saxons se ressaisissent. Aussi Charlemagne ne s'arrête-t-il pas en si bonne voie. Dès le début de l'été[2] 783, il est devant Detmold, au nord du Teutoburgerwald. Il y vient, affirme le premier rédacteur des *Annales royales*[3], suivi seulement d'une poignée d'hommes (*cum paucis Francis*); il y trouve les Saxons rangés en bataille, les attaque, les met en fuite; « et, grâce à Dieu, les Francs sont vainqueurs et les Saxons tombent en telle foule que bien peu réussissent à s'échapper. » — Tel est le récit de l'annaliste et sur ce point il est à peu près invérifiable. Pourtant on peut s'étonner qu'une simple poignée d'hommes ait suffi une fois de plus à Char-

1. *Annales royales* (première rédaction), éd. Kurze, p. 62. — Quelques érudits allemands ont voulu, pour laver de cette tache la mémoire de Charlemagne, nier la réalité de l'hécatombe de Verden. Ils ont supposé une erreur de chiffres chez l'annaliste. Ce sont là des hypothèses sans consistance. Cf. D. Schäfer, *Die Hinrichtung der Sachsen durch Karl den Grossen*, dans la *Historische Zeitschrift*, t. LXXVIII (2e série, t. XLII), ann. 1897, p. 18-38 (spécialement p. 36-38), et une note anonyme dans les *Mittheilungen des Instituts für österr. Geschichtsforschung*, t. XI (1890), p. 506.

2. Il est encore le 30 avril à Thionville (Böhmer-Mühlbacher, *Regesten*, t. I, 2e éd., n° 261 *b*); et, quelle que fût sa hâte à regagner la Saxe, il n'est pas possible qu'il se soit mis en campagne avant l'époque où l'état des prairies s'y prêtait, c'est-à-dire le début de l'été (cf. *Annales royales* remaniées, ann. 798 et 820, éd. Kurze, p. 103 et 152).

3. *Annales royales* (première rédaction), éd. Kurze, p. 64.

Digitized by Google

lemagne pour faire une hécatombe de Saxons; et le doute s'accentue quand on apprend immédiatement après que, loin d'exploiter ce premier succès, Charlemagne s'est replié vers le sud, sur Paderborn, pour y rejoindre le gros de ses troupes.

Cette retraite, que le remanieur des *Annales royales*[1] essaie tant bien que mal d'expliquer par la nécessité de laisser à l'ost le temps d'arriver de France, est suivie bientôt d'une nouvelle marche en avant contre l'ennemi qui s'est reformé lui-même au nord-ouest, sur la Hase. Nouveau combat, nouvelle hécatombe : « un nombre non moins élevé de Saxons » reste sur le champ de bataille. Après quoi, Charles, s'ouvrant la route de l'est, avance victorieusement jusqu'à l'Elbe[2].

Mais les Saxons se raidissent contre l'envahisseur. Au pays de Widukind surtout, en Westphalie, la résistance se fait de jour en jour plus farouche; et en 784 une partie des Frisons, rejetant le joug, font cause commune avec leurs voisins de l'est[3].

Charlemagne redouble d'efforts. Il traverse à nouveau la Westphalie de part en part[4], de Lippeham à Hockeleve (aujourd'hui Petershagen)[5], sur la Weser; puis, tandis que son fils Charles refait aussitôt de la Weser au Rhin le chemin inverse afin de ne pas laisser aux Wetphaliens le temps de se reformer, il se dirige à marches forcées vers les pays de l'est : les inondations rendant impraticable la traversée des plaines du moderne Hanovre, il n'hésite pas à faire un long détour par la Thuringe, d'où il gagne les val-

1. Édition Kurze, *op. cit.*, p. 65.

2. Il est de retour à Worms le 9 octobre (*Monumenta Germaniae, Diplomata Karol.*, t. I, n° 150).

3. *Annales royales* (première rédaction), éd. Kurze, p. 66 : « Et tunc rebellati sunt iterum Saxones solito more et cum eis pars aliqua Frisonum. » — Le biographe de saint Liudger (*Vita S. Liudgeri*, chap. 18, dans les *Monumenta Germaniae, Scriptores*, t. II, p. 410) fait allusion à cette défection des Frisons : gagnés par la propagande saxonne, tous ceux d'entre eux qui habitaient à l'est du lac Flevo (le Zuiderzée) auraient secoué le joug et abandonné la foi chrétienne. Bien que le biographe, l'évêque Altfrid, n'ait pas composé son œuvre avant 839 (voir la Note additionnelle placée à la fin de cette étude) et ait, par suite, facilement pu utiliser les *Annales royales*, les détails qu'il donne semblent indiquer qu'il disposait aussi d'autres sources de renseignements.

4. *Annales royales* (première rédaction), éd. Kurze, p. 66.

5. A neuf kilomètres en aval de Minden. C'est du moins l'identification la plus vraisemblable (cf. Kentzler, article cité, dans les *Forschungen*, t. XII, p. 385, n. 1; Abel et Simson, *op. cit.*, t. I, 2e éd., p. 470; Böhmer-Mühlbacher, *Regesten*, t. I, 2e éd., n° 266e). L'annaliste appelle ce lieu *Huculvi*. On trouvera dans Abel et Simson (p. 470, n. 7) l'indication des autres localités auxquelles on pourrait encore songer.

Digitized by Google

lées de la Saale et de l'Elbe, pour aller finalement[1] camper à Schöningen (entre l'Aller et l'Ocker), où il dicte ses conditions aux Ostphaliens[2].

L'est semble soumis, mais l'ouest se montre indomptable. Le jeune roi Charles, fils de Charlemagne, n'arrive que par la force à s'y frayer un chemin. Il doit livrer bataille dans le Dreingau, au nord de la Lippe, dont l'ennemi cherche à lui interdire le passage; et l'auteur des *Annales royales* se félicite comme d'un succès qu'il soit parvenu à rejoindre sain et sauf son père à Worms[3].

C'est dire que la longue et dure campagne de l'été 784 n'avait pas encore permis d'arriver au but. Mais Charlemagne tenait bon : résolu désormais à briser coûte que coûte la résistance des barbares, il décide de repartir sans délai en Saxe, d'hiverner en pays ennemi et d'y demeurer jusqu'au triomphe complet des armes franques.

En effet, les troupes repassent le Rhin. Elles célèbrent les fêtes de Noël à Lügde[4], sur l'Emmer, à une quinzaine de kilomètres de son confluent avec la Weser. Les premiers jours de l'année 785 retrouvent encore Charlemagne sur la rive gauche de ce dernier fleuve, quelques lieues plus loin, à Rehme, au confluent de la Werre[5]. Le mauvais temps, les inondations le forcent à se replier vers le sud et à ralentir les opérations durant quelques semaines. Il ne les interrompt pourtant pas tout à fait : d'Heresburg, où il a transporté son quartier général[6], où il a même fait venir ses enfants

1. Après avoir traversé, en venant de l'Elbe, une localité que l'annaliste appelle *Stagnfurd* et qu'on croit être Steinfurt, bourgade aujourd'hui disparue, qui se trouvait sur les bords de l'Ohre, près de Neuhaldensleben. Cf. K. von Richthofen, *Zur Lex Saxonum*, p. 143, note, d'après L. von Ledebur, dont nous n'avons pu voir la dissertation (voir plus haut, p. 252, n. 2).

2. Pertz a reproduit dans les *Monumenta Germaniae*, au tome II des *Leges*, le texte d'un prétendu pacte conclu le 13 août 784, à Schöningen, entre Charlemagne et les Ostphaliens. Boretius s'est avec raison refusé à insérer ce faux manifeste (qu'on attribue aujourd'hui en général au premier éditeur J. C. Harenberg, 1758) dans sa collection de capitulaires, mais l'a néanmoins transcrit au tome I de son recueil à une place où l'on ne penserait guère d'ailleurs à l'aller chercher (*Capitularia*, t. I, p. 461). Cf. Böhmer-Mühlbacher, *Regesten*, t. I, 2e éd., n° 267, et Abel et Simson, *op. cit.*, t. I, 2e éd., p. 473, n. 4.

3. *Annales royales* (première rédaction), éd. Kurze, p. 68.

4. « Juxta Skidrioburg, in pago Waizzagawi, super fluvium Ambra, in villa Liuhidi » (*Annales royales*, première rédaction, éd. Kurze, p. 68). Lügde, sur l'Emmer, à sept kilomètres en aval de Schieder, et qui était bien situé dans le Weissgau, semble correspondre à la *villa Liuhidi* de l'annaliste.

5. *Annales royales* (première rédaction), éd. Kurze, p. 68.

6. Les *Annales de Lorsch* (*Annales Mosellani*, dans les *Monumenta Germaniae*, *Scriptores*, t. XVI, p. 497; *Annales Laureshamenses*, *ibid.*, *Scrip-*

Digitized by Google

et sa jeune femme, Fastrade, épousée à l'automne 783, il organise et dirige souvent en personne de rapides incursions, tenant ainsi perpétuellement l'ennemi en haleine, le harcelant, lui détruisant ses bourgades, ses fortins et, pour reprendre la pittoresque expression de l'annaliste, « nettoyant les voies pour le moment où le temps redeviendrait propice[1] ».

Au retour de la belle saison[2], en effet, après la tenue du plaid général à Paderborn, où l'ost de 785 avait sans doute été convoquée, les opérations d'ensemble reprennent[3]. Le roi parcourt et saccage une grande partie de la Westphalie et notamment le pays de Dersia, sur la rive droite de la Hase ; il franchit la Weser, rasant, en cours de route, les retranchements et les forteresses de l'ennemi et se dirige enfin vers la Saxe septentrionale, repaire de Widukind et dont jusqu'alors les inondations lui ont interdit l'accès. Il parvient ainsi jusqu'au Bardengau.

Les efforts inlassables des mois précédents ont porté leurs fruits : la Saxe est vaincue. Seuls échappent à l'étreinte du conquérant le pays de Wihmode[4], cette zone basse et marécageuse qui est comprise entre l'estuaire de l'Elbe et celui de la Weser, et la Nordalbingie, que l'Elbe sépare nettement des autres territoires saxons. Provisoirement, Charlemagne ne songe pas à étendre de ce côté ses conquêtes.

Mais c'est dans ces régions que Widukind et son complice Abbi, échappant à la poursuite des armées franques, ont réussi à trouver un refuge : il faut éliminer cette menace. Faute de pouvoir les réduire par la force, on entre avec eux en pourparlers ; et ceux-ci, à leur

tores, t. I, p. 32, et éd. Katz, p. 34) font débuter par erreur à Noël le séjour de Charlemagne à Heresburg.

1. « Vias mundavit ut dum tempus congruum venisset » (*Annales royales*, première rédaction, éd. Kurze, p. 68).

2. Il aurait quitté Heresburg en juin, suivant les *Annales de Lorsch* (*Annales Mosellani* et *Annales Laureshamenses*, *loc. cit.*).

3. Les *Annales royales* (éd. Kurze, p. 68 et 70) résument cette campagne d'une façon très insuffisante : « Iter peragens, vias apertas nemini contradicente, per totam Saxoniam quocumque voluit. Et tunc in Bardengawi venit... » Les *Annales de Petau* (*Monumenta Germaniae*, *Scriptores*, t. I, p. 17) fournissent heureusement des indications complémentaires : « Tunc domnus rex Karolus, commoto exercitu de ipsis tentoriis, venitque Dersia et igne combussit ea loca, venit ultra flumen Visera et eodem anno destruxit Saxonum cratibus sive eorum firmitatibus... »

4. C'est ainsi que nous croyons devoir transcrire le nom de cette contrée que les textes anciens donnent sous les formes *Wihmuodi*, *Wihmodi*, *Wigmodi* ou *Wihmuoti*, *Wihmoti*, *Wigmoti*, latinisées parfois en *Wihmodia* ou *Wigmodia*. Cette dernière forme a été généralement retenue, mais à tort, croyons-nous, par les érudits allemands.

Digitized by Google

tour, conscients de leur isolement et de leur impuissance, finissent par capituler. En échange d'une promesse d'impunité et de garanties personnelles, ils s'engagent à reconnaître l'autorité de Charlemagne dans des conditions de publicité exceptionnelle : le roi enverra des otages, qui répondront sur leur tête de la sécurité des deux chefs saxons ; moyennant quoi, ces derniers devront venir en plein royaume franc recevoir le baptême et jurer fidélité au vainqueur.

Quelques semaines plus tard, la cérémonie prévue avait lieu en grande pompe à Attigny[1].

« Désormais toute la Saxe était soumise » : c'est en ces termes que l'auteur des *Annales royales*[2] conclut son récit des événements de l'an 785 ; et il ne fait ici que traduire l'opinion de la cour carolingienne. La Saxe était franque, la Saxe était chrétienne. La joie en était telle qu'un des premiers soins du roi victorieux avait été de dépêcher auprès du pape un ambassadeur pour lui annoncer, non sans fierté, qu'« avec l'aide de Dieu et grâce à l'intervention des princes des Apôtres Pierre et Paul, les Saxons avaient dû courber le cou sous son joug » et que la soumission des chefs avait amené « *tout* le peuple » (*universam gentem*) à recevoir le baptême. Nul ne doutait que le succès ne fût définitif ; et pour célébrer cette victoire, si éclatante et si complète, le pape était invité à faire entonner des actions de grâces dans toutes les églises de la chrétienté[3].

Louis HALPHEN.

(Sera continué.)

1. Tous ces détails nous sont donnés par les *Annales royales* (première rédaction), éd. Kurze, p. 70.

2. « Et tunc tota Saxonia subjugata est » (*Annales royales*, première rédaction, *loc. cit.*).

3. Nous n'avons plus la lettre dont était porteur l'envoyé de Charlemagne (un abbé, nommé André, qu'on croit avoir été abbé de Luxeuil) ; mais le *Codex Carolinus* renferme (lettre 91) la réponse du pape, qui doit en reproduire, suivant l'usage, les passages essentiels et d'où nous avons tiré les quelques lignes citées plus haut. On trouvera cette lettre dans les *Monumenta Germaniae, Epistolae merov. et Karol.*, t. I, p. 607, n° 76. — Une prétendue lettre adressée par Charlemagne au roi de Mercie Offa pour lui annoncer, à lui aussi, la soumission des Saxons et de « leurs ducs » Widukind et Abbi est un faux manifeste. Cf. Böhmer-Mühlbacher, *Regesten*, t. I, 2e éd., n° 269.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BULLETIN HISTORIQUE

ANTIQUITÉS ROMAINES

(1915-1918).

(Suite et fin[1]*.)*

II. Les provinces de l'Empire romain. — A. *La Gaule romaine.* — M. R. Montaudon vient de publier le premier volume d'une œuvre considérable qui rendra les plus grands services à l'histoire de notre pays aux époques préhistorique, protohistorique et gallo-romaine. La *Bibliographie générale des travaux palethnologiques et archéologiques*[2] sera un instrument de travail nécessaire à tous les érudits qui voudront soit étudier des problèmes généraux, soit traiter des questions particulières. L'auteur s'occupe d'abord de la France; il présente les résultats de ses recherches par départements; ce premier volume, consacré aux provinces de Bourgogne, Franche-Comté, Nivernais, Savoie, Dauphiné, Provence et Corse, intéresse donc la majeure partie de la France de l'Est et du Sud-Est. Dans chaque département, les très nombreux travaux de préhistoire, d'archéologie, d'histoire ancienne sont énumérés dans l'ordre alphabétique des noms d'auteurs, et chacun d'eux est pourvu d'un numéro auquel renvoient les tables de la fin du volume. De ces tables, la plus utile est certainement la table géographique. En s'y reportant, on trouve indiqués, sous leurs numéros, tous les travaux mentionnés dans le corps du volume sous les noms de leurs auteurs. L'Index général des matières ne sera pas moins précieux. On se rendra compte de la valeur considérable de ce premier volume en constatant qu'il renferme les références bibliographiques concernant des cités comme Aix en Provence, Alaise, Alésia, Arles, Autun, Besançon, Bibracte, Die, Dijon, Les Fins-d'Annecy, Fréjus, Genève, Grenoble, Izernore, Marseille, Nice, Orange, Saint-Remy, Sens, Vaison, Valence, Vertault, Vienne, pour ne citer que les plus impor-

1. Voir *Rev. histor.*, t. CXXX, p. 96.

2. Raoul Montandon, *Bibliographie générale des travaux palethnologiques et archéologiques* (époques préhistorique, protohistorique et gallo-romaine). France. I : Bourgogne, Dauphiné, Franche-Comté, Nivernais, Provence, Corse, Savoie. Genève et Lyon, Georg et Cie; Paris, E. Leroux, 1917.

Digitized by Google

tantes. Grâce à la *Bibliographie générale* de M. R. Montaudon, les archéologues et les historiens pourront se mettre facilement et vite au courant de tous les travaux déjà publiés sur tel ou tel point d'archéologie ou d'histoire ancienne qu'ils voudront étudier. On ne saurait trop louer l'initiative prise par M. Montaudon, ni le soin et la méthode qu'atteste ce premier volume.

Le tome VI du *Recueil général des bas-reliefs, statues et bustes de la Gaule romaine*, dû à l'activité et à l'érudition de M. E. Espérandieu[1], a paru en 1915. Il a été déjà présenté aux lecteurs de la *Revue historique*[2].

M. S. Reinach a fait paraître en 1917 le premier volume d'un *Catalogue illustré du Musée de Saint-Germain*[3]. Le Catalogue complet formera deux volumes; celui-ci est consacré aux objets qui occupent les fossés du château, les salles du rez-de-chaussée et de l'entresol. Parmi ces objets, il en est qui sont des originaux; il en est aussi, en grand nombre, qui sont des moulages. Ces derniers sont distingués dans le texte du Catalogue par un astérisque. D'autres objets, dont le musée possède seulement des photographies, gravures ou dessins, sont désignés par une croix. Le premier volume de ce Catalogue présente un intérêt capital pour l'étude des antiquités gallo-romaines. On y trouve, en effet, la description de monuments, tels que le Pilier d'Entremonts, l'Arc d'Orange, le Mausolée de Saint-Remy; l'énumération et la mention précise de très nombreux documents archéologiques et épigraphiques qui concernent la mythologie gauloise et gallo-romaine, l'organisation politique de la Gaule romaine, les colonnes milliaires et les routes, les légions et les flottes, les sépultures, les costumes, les arts et métiers gallo-romains. Les reproductions de statues, de bas-reliefs, d'inscriptions sont abondantes. Ce Catalogue illustré du musée de nos Antiquités nationales constitue un instrument de travail des plus utiles[4]. Nous

1. E. Espérandieu, *Recueil général des bas-reliefs, statues et bustes de la Gaule romaine*. T. VI : Belgique, deuxième partie. Paris, Imprimerie nationale, 1915.

2. T. CXXV, p. 149 et suiv.

3. S. Reinach, *Catalogue illustré du musée des Antiquités nationales au château de Saint-Germain-en-Laye*, t. I, avec une planche et 286 gravures. Paris, E. Leroux, 1917.

4. M. S. Reinach nous permettra quelques menues observations. P. 25, n° 46273 : pourquoi ne pas indiquer que cette statue colossale de Mercure barbu a été trouvée à Lezoux et est généralement connue sous le nom de Mercure de Lezoux? — P. 39, n° 20340 : Saint-Michel-de-Valbonne n'est pas dans le voisinage d'Hyères, mais dans les Alpes-Maritimes, à l'est de Grasse. — P. 109, n° 27312 : le grand autel qui porte les images de douze divinités et qui se trouve aujourd'hui à Savigny-lès-Beaune provient du village de Mavilly et est surtout connu sous le nom d'autel de Mavilly; c'est sous ce nom qu'il est décrit dans le

Digitized by Google

souhaitons que le second volume de cette œuvre importante suive le premier d'aussi près que possible. Par le nombre et la variété des monuments et des objets décrits, par la précision et l'exactitude des détails, par le choix judicieux des références bibliographiques, un tel ouvrage est appelé à rendre les plus grands services. Puisse-t-il donner à nos jeunes étudiants le goût des antiquités gallo-romaines, dont l'étude approfondie est indispensable à la connaissance de nos véritables origines, à la claire et saine intelligence de notre génie national!

Le très beau volume, dans lequel M. Michel Clerc a retracé magistralement l'histoire d'Aix en Provence dans l'antiquité[1], est une de ces monographies de cités gallo-romaines comme il devrait s'en multiplier en France. Le livre est divisé en trois parties. Dans la première partie, le savant professeur de l'Université d'Aix-Marseille retrace l'histoire de la région d'Aix avant l'arrivée des Romains; il décrit les *oppida* de la peuplade des Salyens et il s'arrête, comme il est naturel, sur divers monuments fort curieux, les fameux piliers d'Antremont (ou Entremonts), les statues de la Roque-Pertuse et de Rognac. La seconde partie est consacrée à l'histoire de la ville d'Aquae Sextiae; M. M. Clerc traite successivement de la fondation de la colonie, du territoire et des subdivisions de la cité, des voies romaines qui aboutissaient aux portes d'Aquae Sextiae, de la vie municipale sous ses diverses formes, administrative, économique, sociale, des cultes indigènes et romains qui s'y célébraient, enfin d'Aix chrétien. Dans la troisième partie de l'ouvrage sont étudiés tous les problèmes de topographie et d'archéologie qui se posent à propos de l'antique colonie. Après avoir précisé quel est à l'heure actuelle l'état de ces nombreuses et diverses questions, M. Clerc s'efforce de déterminer l'emplacement des sources chaudes et des thermes auxquels Aquae Sextiae devait son nom; le tracé de la voie Aurélienne qui traversait la ville; le site, le plan et la décoration architecturale des édifices publics; la position des nécropoles; le périmètre et le dessin général de l'enceinte du *castellum* et de celle de la colonie; les plus anciens vestiges chrétiens; les principaux centres d'habitation épars dans la campagne aux environs de la colonie et qui dépendaient d'elle; l'importance, l'origine et la direction des

Recueil de M. Espérandieu et qu'il a été étudié par M. S. Reinach lui-même (*Cultes, mythes et religions*, t. III, p. 191 et suiv.). Pourquoi, dans le Catalogue du musée de Saint-Germain, supprimer complètement le nom de Mavilly? M. S. Reinach ne craint-il pas qu'il en résulte quelque confusion?

1. M. Clerc, *Aquae Sextiae. Histoire d'Aix en Provence dans l'antiquité*, ouvrage illustré de 42 planches hors texte et de 24 figures dans le texte. Aix en Provence, A. Dragon, 1916.

Digitized by Google

aqueducs qui assuraient l'alimentation en eau de la cité. En appendice, M. Clerc a donné le *Corpus* épigraphique d'Aquae Sextiae, c'est-à-dire le recueil non seulement des inscriptions trouvées à Aix même, mais aussi des textes d'autre provenance concernant la ville gallo-romaine.

Le sujet, choisi par M. Clerc, a donc été traité par lui dans toute son ampleur. Il y a apporté la méthode rigoureuse, sans laquelle toute étude d'archéologie et d'histoire risque de s'égarer dans la fantaisie ou de verser dans l'erreur. Il n'a présenté, comme résultats acquis et certains de ses recherches, que les faits démontrés par des documents. En l'absence d'une démonstration formelle, il a courageusement maintenu le caractère d'*hypothèses* aux solutions proposées par lui. Toutefois, l'œuvre de M. Clerc n'est pas exclusivement fondée sur des documents, plus ou moins livresques, d'archéologie et d'épigraphie. L'auteur connaît et aime profondément la vieille ville, dont il recherche les origines lointaines, dont il retrace l'histoire depuis les temps préromains jusqu'au début du moyen âge. Cette intimité affectueuse avec les lieux où vécurent les ancêtres des Aixois d'aujourd'hui, avec la campagne qui leur était familière, avec les vallons et les coteaux pittoresques d'alentour, a paré d'un charme discret le savant hommage rendu par M. Clerc à la cité où il enseigne depuis de longues années. En décernant au livre de M. Clerc la première médaille des Antiquités de la France, l'Académie des inscriptions et belles-lettres a mis en lumière la remarquable valeur et les qualités éminemment françaises de science, de jugement, d'harmonie et de distinction, par lesquelles ce livre se recommande à l'attention et à l'estime du lecteur.

D'Orange, on connaît surtout le magnifique théâtre; mais, près de ce monument célèbre, existent les ruines d'un autre édifice, que l'on considère en général comme un cirque. M. J. Formigé a été amené, au cours de ses recherches approfondies sur le théâtre d'Orange, à examiner ces ruines[1]. Il refuse d'y voir soit un cirque, suivant l'opinion courante, soit un stade, et il donne d'excellentes raisons pour justifier son jugement. L'hypothèse, qui lui paraît la plus satisfaisante, est celle d'un gymnase, qu'il estime avoir été élevé peu de temps après la fondation de la colonie elle-même. Il en reconstruit le plan d'ensemble; il en détermine les diverses parties d'après la description de Vitruve et il rattache à ce gymnase le temple, dont les vestiges couronnent le sommet de l'éminence à

1. J. Formigé, *le Prétendu cirque romain d'Orange* (extrait des *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XIII, 1re partie). Paris, C. Klincksieck, 1917.

Digitized by Google

laquelle s'adosse le monument. Un *État actuel* et une *Restitution*, groupés sur la même planche hors texte, complètent fort heureusement le mémoire de M. J. Formigé.

M. l'abbé Sautel a publié un *Catalogue descriptif et illustré des antiquités romaines du musée de la ville de Vaison*[1]. On sait combien d'œuvres importantes, même remarquables, sont déjà sorties du sol de l'antique cité gallo-romaine. Toutes, hélas! ne sont pas restées en France; la belle réplique du *Diadumène* a été acquise par le British Museum. Du moins, Vaison a gardé la majeure partie des trouvailles faites chez elle; c'est la description, précise et sobrement commentée, de tous ces monuments que donne M. l'abbé Sautel dans son *Catalogue*. Auteur de fouilles heureuses sur l'emplacement du théâtre, depuis longtemps familier avec la riche moisson archéologique recueillie à Vaison, M. l'abbé Sautel était tout désigné pour donner ce *Catalogue* au monde savant. Son livre rendra les plus grands services à l'étude des antiquités gallo-romaines. Les renseignements, les références bibliographiques, les indications multiples nécessaires en archéologie y sont accumulés avec ordre et méthode. Puissent nos musées de province être tous pourvus le plus tôt possible de catalogues aussi complets!

Bien qu'il ait été inséré dans le *Bulletin de l'Institut national genevois*, le travail de M. W. Deonna sur les *Croyances religieuses et superstitieuses de la Genève antérieure au christianisme*[2] a toute l'importance d'un véritable livre. Le tirage à part comprend plus de 300 pages, illustrées de plus de 100 figures. Le savant archéologue y examine, avec sa compétence et sa perspicacité coutumières, tous les témoignages que l'on connaît aujourd'hui sur la religion et les superstitions des habitants de Genève et de son territoire depuis les plus lointaines périodes archéologiques jusqu'au triomphe du christianisme; il indique les survivances de cette religion et de ces superstitions à travers le moyen âge et les temps modernes. Bien que le sujet soit volontairement limité à la ville et au canton de Genève, M. W. Deonna a été amené à donner son opinion sur maints problèmes généraux d'archéologie et d'histoire religieuses. On appréciera la richesse et l'importance de la matière par ce passage de l'avant-propos : « La vie du symbole religieux passe d'ordinaire par trois phases. Il est tout d'abord *l'expression d'une force bien définie*, à laquelle s'adressent les hommages des croyants.

1. Extrait des *Mémoires de l'Académie de Vaucluse*. Avignon, François Seguin, 1918.

2. W. Deonna, *les Croyances religieuses et superstitieuses de la Genève antérieure au christianisme* (*Bulletin de l'Institut national genevois*, t. XLII). Genève, Imprimerie centrale, 1917.

Digitized by Google

Le disque, le croissant furent à l'origine, et pendant longtemps, l'image exacte des luminaires divinisés, tout comme la croix chrétienne fut aux débuts, et est encore, le symbole du Dieu crucifié. Mais, avec le temps, ce sens précis s'efface et l'image n'est plus qu'un vague emblème de protection divine, qu'une *amulette* dont la vertu prophylactique est toujours puissante, si l'on ne songe plus guère au dieu qu'elle représentait... De plus en plus usé par le temps et ne répondant plus aux idées religieuses évoluées, le symbole se vide de tout sens et n'a dès lors qu'une *valeur ornementale*. On aura l'occasion, en suivant l'histoire d'un emblème, de constater ce phénomène qui est une loi générale de l'art. Si donc l'on peut, à l'aide de certains indices, affirmer l'origine sacrée de tel ou tel motif, il est souvent difficile de déterminer à quel stade de son évolution il est parvenu et de préciser s'il est encore *emblème de culte* ou s'il est devenu *amulette* ou *simple ornement*. » Au vrai, M. W. Deonna retient, pour leur attribuer au moins à l'origine une valeur religieuse, la plupart des objets d'ornement et des motifs de décoration usités chez les Gallo-Romains. C'est ainsi qu'il étudie successivement, à ce point de vue, les éléments de la parure corporelle, colliers, pendeloques, perles, bracelets, anneaux, bagues, boucles d'oreille, épingles, puis le disque, les cercles multiples, la rouelle, la rosace, la croix, la double spirale et le signe en S, le signe en C, le demi-cercle, le triangle, le losange, l'ovale allongé, le zigzag. Il n'est point douteux que plusieurs de ces figures, par exemple le disque et la rouelle, aient eu, encore à l'époque gallo-romaine, un sens religieux, mais pour d'autres cette valeur demeure à nos yeux discutable. M. W. Deonna nous paraît se placer sur un terrain beaucoup plus solide lorsqu'il traite du culte des pierres, des arbres, des eaux, des animaux, de la hache, de la clef; lorsqu'il essaie de déterminer ce que signifient certaines figures, telles que la tête du soleil, le cavalier solaire, le pied humain; lorsqu'il mentionne les nombreuses divinités préromaines et romaines dont le culte a laissé des traces à Genève; enfin lorsqu'il définit l'attitude du christianisme à l'égard de ces hérédités religieuses extrêmement anciennes et presque indéracinables. S'il est permis de présenter quelques objections à telle ou telle solution de détail proposée par M. W. Deonna, ce n'est que justice de rendre hommage à l'érudition toujours abondante et précise, à la clarté lumineuse des idées, à la netteté de la discussion qui caractérisent ce volume comme tous les travaux du savant archéologue genevois. On le lira, on l'étudiera avec intérêt et avec profit. Peut-être les thèses qui s'y trouvent soutenues n'emporteront pas toujours la conviction; lors même qu'elles paraîtront

Digitized by Google

fragiles ou contestables, elles ne laisseront pas de suggérer des remarques curieuses et fécondes. Un tel livre est de ceux qui font réfléchir.

M. Héron de Villefosse[1], en rapprochant deux inscriptions trouvées à Narbonne et qui nous font connaître deux importants personnages de cette ville, S. Fadius Secundus Musa et P. Olitius Apollonius, de nombreux tessons d'amphores recueillis à Rome au Monte Testaccio, sur lesquels on lit les mêmes noms, démontre sans aucun doute possible que ces deux Narbonnais étaient des armateurs, des *naviculariі marini*, dont les bateaux, remplis de marchandises et de produits gaulois, fréquentaient le port même de Rome. Cette découverte lui a suggéré l'idée de rechercher si d'autres noms tracés au pinceau sur les amphores et fragments d'amphores du Testaccio ne pouvaient pas être rapprochés de l'épigraphie narbonnaise. Il a constaté qu'un rapprochement de ce genre pouvait être fait pour les noms de plusieurs Segolatii, de Q. Valerius Hermetio, de C. Valerius Onesimus, de L. Aponius Felix. « Ces observations », conclut-il fort justement, « offrent, il me semble, un certain intérêt pour l'étude du commerce de Narbonne dans l'antiquité. Le grand dépôt d'amphores du Testaccio, qui n'a pas encore dit son dernier mot, apporte donc à l'histoire commerciale de la Gaule des renseignements au moins aussi utiles et aussi importants que ceux qu'il a fournis à l'histoire du commerce maritime de l'Espagne... Il est évident qu'en parlant des rapports commerciaux des provinces avec Rome, rapports affirmés par les indications que fournissent les petits textes tracés au pinceau sur ces amphores de transport, Dressel a fait à la Gaule, et en particulier au port de Narbonne, une place véritablement trop étroite et trop modeste, pour ne pas dire absolument nulle. Il m'a donc paru nécessaire de mettre en lumière quelques-uns des rapprochements, précieux pour l'histoire économique de notre pays, qui jaillissent de son recueil et dont l'importance semble lui avoir échappé. »

En 1911, 1912, 1913 et 1914, des fouilles considérables ont été pratiquées en divers points de la colline de Fourvière, à Lyon, sous la direction principale de MM. Fabia et Germain de Montauzan et sous le haut patronage de la Faculté des lettres de l'Université de cette ville[2]. Le compte-rendu de ces fouilles a été donné par

1. Héron de Villefosse, *Deux armateurs narbonnais : Sex. Fadius Secundus et P. Olitius Apollonius* (extrait des *Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France*, t. LXXIV). Paris, 1915.

2. Jusqu'en juillet 1911, M. Homo collabora à cette œuvre archéologique.

Digitized by Google

M. Germain de Montauzan en trois fascicules des *Annales de l'Université de Lyon*, publiés respectivement en 1912, 1913 et 1915[1].

Ces trois fascicules forment un ensemble très important pour l'archéologie et l'histoire ancienne de la cité lyonnaise. Outre de très nombreuses fondations de murs, plusieurs bassins-réservoirs et tronçons d'aqueducs qui jouaient sans doute un rôle essentiel dans l'alimentation en eau de la colonie romaine et un édifice considérable où furent reconnues quatre salles, dont deux mesurent $11^m80 \times 7^m30$ et $14^m30 \times 12$, ces fouilles ont eu pour résultat la découverte de mosaïques du plus haut intérêt, parmi lesquelles nous citerons la mosaïque dite de Bacchus, une autre mosaïque représentant sans doute une *Venatio* traitée dans un esprit bouffon et plusieurs mosaïques purement décoratives; — d'une énorme quantité de vases ou fragments de vases en terre cuite, provenant les uns des fabriques d'Arezzo, les autres des ateliers céramiques gallo-romains; — d'une centaine de petits moules de monnaies en terre cuite, dont quarante ont été trouvés en parfait état de conservation; — de quelques monuments épigraphiques, dont le plus important est un diplôme militaire au nom d'un soldat de la XIIIe cohorte urbaine et daté du 16 mars 192. L'histoire des fouilles, la description des ruines, la valeur des principaux objets ramenés au jour sont exposées par M. Germain de Montauzan avec une précision, une autorité, une compétence qu'on ne saurait trop louer. Les fouilles de Fourvière représentent certainement une des œuvres archéologiques les plus heureuses et les plus fécondes qui aient été entreprises, au cours des dix dernières années, dans les limites de la Gaule romaine. Elles n'ont pas seulement contribué à enrichir de pièces capitales le musée de Lyon, elles ont aussi éclairé d'une vive lumière la topographie antique de la colline de Fourvière et elles ont permis de reconstituer le cadre architectural et décoratif de la vie lyonnaise aux premiers siècles de l'ère chrétienne.

M. Victor Pernet, qui fut de 1861 à 1865 l'assistant de Stoffel et qui depuis 1905 dirige effectivement les fouilles entreprises sur le mont Auxois par la Société des sciences de Semur, a réuni en un opuscule, intitulé *Notes sur Alise et ses environs*[2], une foule

1. Germain de Montauzan, *les Fouilles de Fourvière en 1911*. Lyon, A. Rey, et Paris, A. Fontemoing, 1912; — Id., *les Fouilles de Fourvière en 1912*. Ibid., 1913; — Id., *les Fouilles de Fourvière en 1913-1914*. Ibid., 1915.

2. V. Pernet, *Notes sur Alise et ses environs* (extrait de *Pro Alesia*). Paris, A. Colin, s. d.

Digitized by Google

de renseignements précieux et d'observations personnelles accumulés par lui pendant plus d'un demi-siècle. L'opuscule est divisé en quatre parties : 1° Alise préhistorique; 2° les fouilles de Napoléon III; 3° vestiges d'occupation romaine; 4° Alise au moyen âge. Les érudits trouveront là, groupées méthodiquement, présentées sous une forme précise et sobre, de très nombreuses données archéologiques qui complètent heureusement les ouvrages et rapports déjà publiés sur les fouilles dont Alise et ses environs ont été le théâtre, soit de 1861 à 1865, soit depuis 1905.

Avant 1861, à plusieurs reprises, des recherches avaient été exécutées sur le site d'Alésia. L'histoire détaillée de ces recherches jusqu'à l'année 1822 a été écrite par M. G. Testart[1], vice-président de la Société des sciences de Semur, qu'une mort prématurée vient de ravir à l'affection de ses nombreux amis. Les *Anciennes fouilles du mont Auxois* abondent en documents inédits, retrouvés en particulier aux archives de la préfecture de la Côte-d'Or et dans la correspondance de Lehup, notaire à Alise-Sainte-Reine. Il est à souhaiter que cette histoire des plus anciennes fouilles du mont Auxois soit continuée jusqu'en 1861 d'après la méthode et avec la conscience qui caractérisent le travail de M. G. Testart.

Dans la *Bibliothèque « Pro Alesia »*, M. le général J. Colin, l'un des plus brillants officiers de notre armée et qui est tombé glorieusement sur le front de Macédoine, a publié une étude sur les *Opérations de César et de Vercingétorix avant le blocus d'Alise*[2]. La partie la plus importante de cette étude décrit la marche de César depuis le moment où le proconsul, venant de Gergovie, a fait sa jonction avec Labienus arrivant de Lutèce; elle traite spécialement du combat de cavalerie qui précéda le blocus d'Alésia et elle en fixe l'emplacement non pas aux environs de Dijon, comme le pense M. Camille Jullian, mais dans la région comprise entre Sens et la Côte-d'Or, près de Noyers, sur le Serein (Yonne). Nous ne pensons pas que la thèse du général Colin puisse être admise sans discussion. Du moins l'étude qu'il a consacrée à cet épisode de la grande lutte entre César et Vercingétorix ne saurait passer inaperçue. L'incontestable compétence technique de l'auteur doit attirer et retenir sur ces pages l'attention des érudits et des historiens.

M. Léon Coutil a rendu un service notable aux études d'archéo-

1. G. Testart, *les Anciennes fouilles du mont Auxois* (extrait de *Pro Alesia*). Paris, A. Colin, s. d.

2. J. Colin, *les Opérations de César et de Vercingétorix avant le blocus d'Alise* (fascicule 6 de la *Bibliothèque « Pro Alesia »*). Paris, A. Colin, s. d.

Digitized by Google

logie gallo-romaine en publiant à part son *Archéologie gauloise, gallo-romaine, franque et carolingienne* de l'arrondissement de Bernay (Eure)[1]. On y trouvera, groupés par cantons et par communes, tous les renseignements archéologiques, découvertes de monuments, trouvailles d'objets mobiliers, etc., qui peuvent servir à reconstituer l'histoire de cette région de la Gaule. L'époque gallo-romaine est très copieusement représentée dans cet inventaire, qui renferme, en particulier, une description détaillée du fameux trésor de Berthouville.

M. E. Babelon a jugé avec raison que ce trésor n'avait pas encore fait l'objet d'une publication digne à la fois de son importance archéologique et de sa valeur artistique. Il a pensé que les circonstances actuelles, loin de s'opposer à une telle entreprise, lui donneraient au contraire une haute signification. Il a voulu accomplir « un acte de foi dans l'avenir et de confiance dans la victoire décisive, qui provoquera dans l'archéologie française, comme dans les autres branches de notre activité intellectuelle et artistique, un renouveau comparable... au merveilleux épanouissement d'Athènes à la suite de l'invasion des Perses[2] ».

L'ouvrage est divisé en deux parties. Dans la première, M. Babelon relate l'histoire de la découverte du trésor en 1830 et les tribulations qui furent imposées à Raoul Rochette parce qu'il ne s'était pas conformé, au cours des négociations qui précédèrent l'acquisition par le Cabinet des médailles, à toutes les règles administratives. Plus tard, en 1861-1862 et en 1896, des fouilles méthodiques eurent lieu sur l'emplacement de la trouvaille. On retrouva les vestiges de plusieurs monuments, en particulier de deux temples et d'un théâtre. Il y avait là, près de la bourgade gallo-romaine de Canetonum, un sanctuaire de Mercure où l'on venait en pèlerinage des cités voisines. Le trésor, composé de vases d'argent artistiquement décorés offerts au dieu en ex-voto, fut sans doute enfoui et caché au moment de l'invasion des Alamans et des Francs en 275-276 ap. J.-C.

M. Babelon insiste sur la grande importance du trésor au point de vue archéologique. Les sujets, représentés sur les vases, sont

1. L. Coutil, *Archéologie gauloise, gallo-romaine, franque et carolingienne.* Département de l'Eure : III, arrondissement de Bernay (extrait du *Recueil des travaux de la Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Eure*, 1916). Évreux, Ch. Hérissey, 1917.

2. E. Babelon, *le Trésor d'argenterie de Berthouville, près Bernay (Eure)*, conservé au Département des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale. Ouvrage publié sous les auspices de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Paris, Librairie centrale des beaux-arts, Émile Lévy, éditeur, 1916.

Digitized by Google

empruntés à la mythologie grecque, aux poèmes homériques, à la vie courante; on y reconnaît des scènes de magie, des épisodes de chasse, des spectacles du cirque. La valeur artistique en est considérable.

La seconde partie de l'ouvrage se compose de la description des vases dans l'ordre des planches. De celles-ci l'exécution est digne de tout éloge.

Dans un volume, dont la forme et l'aspect sont aussi élégants que le fond est solide, M. Franz Cumont a montré *Comment la Belgique fut romanisée*[1]. L'étude de M. Cumont était terminée avant le mois d'août 1914. Elle n'a pu nous parvenir qu'il y a trois mois. Le contraste, qui s'en dégage irrésistiblement, entre la politique romaine et l'oppression cruelle dont la Belgique a souffert pendant plus de quatre années, est vraiment tragique. « Après la conquête de la Gaule », écrit M. F. Cumont, « Rome n'a pas introduit par la force ses usages, sa langue et ses croyances chez les peuples soumis à sa domination... La romanisation n'a pas été réalisée par les moyens que l'Allemagne emploie pour germaniser l'Alsace et le duché de Posen... Légats et procurateurs agirent plutôt par la persuasion que par la contrainte. » M. F. Cumont, avec une science parfaite, met en relief le développement économique, la transformation matérielle, l'évolution morale, religieuse, intellectuelle dont la Belgique fut le théâtre sous l'Empire romain. De nombreuses figures accompagnent le texte.

Outre son étude approfondie sur le trésor de Berthouville, M. E. Babelon a écrit, en ces dernières années, deux volumes d'un intérêt capital sur *le Rhin dans l'histoire*. Le premier de ces volumes est tout entier consacré à la période antique et il porte le sous-titre : *Gaulois et Germains*[2]. Le Rhin, en effet, a toujours été la frontière entre la Gaule et la Germanie. Il n'y a sur ce point ni doute ni hésitation parmi les écrivains grecs et romains. César, Strabon, Tacite, les historiens de l'époque impériale sont unanimes pour affirmer que le pays gaulois s'étend jusqu'au Rhin, que toute bande germanique qui passe sur la rive gauche du fleuve envahit la Gaule. S'il en est ainsi, c'est parce que les deux régions, que le Rhin sépare, offraient des conditions absolument opposées d'habitat et de vie sociale. A l'est du fleuve s'étendait la Germanie,

1. Extrait des *Annales de la Société royale d'archéologie de Bruxelles*. Bruxelles, Vromant et Cie, 1914.

2. E. Babelon, *le Rhin dans l'histoire*. T. I : *l'Antiquité. Gaulois et Germains*. Paris, E. Leroux, 1916.

Digitized by Google

« contrée aqueuse », écrit M. Babelon, « forestière ou dénudée, fouettée par les vents du nord, couverte de brumes, habitée par de rares indigènes autochtones qui vivaient de chasse et disputaient péniblement leurs abris aux bêtes sauvages ».

Dans un tel pays, sur un sol hostile, sous un ciel maussade, les tribus germaniques restèrent comme enlisées dans la barbarie. La loi de leur histoire est l'instabilité. Elles ne se rapprochaient les unes des autres que pour se battre, pour se disputer en des luttes sanguinaires quelque canton moins désolé ou plus fertile. Au cours de leurs déplacements, l'action des Germains consistait exclusivement en pillages, en rapines, en violences contre les biens et les personnes; ils ne laissaient derrière eux que ruines et que dévastations. A l'ouest du Rhin, au contraire, la terre de Gaule, avec son aspect varié, ses abords faciles, son relief pittoresque et accidenté, son climat tempéré, ses fleuves admirablement disposés pour les communications, avait de très bonne heure donné naissance à une vie sédentaire, laborieuse et féconde. Elle était devenue, pour tous les hommes qui l'habitaient, une patrie, une terre des pères, des aïeux. Sans doute, le peuple gaulois n'atteignit pas ou ne sut pas conserver l'unité politique, mais il possédait une âme nationale; la communauté de langue, de cultes et de traditions avait développé chez lui un véritable patriotisme. Cette opposition entre les deux contrées que le Rhin sépare, déjà frappante avant César et Auguste, fut encore accentuée à l'époque gallo-romaine. Pendant les quatre premiers siècles de l'ère chrétienne, les Germains ne font aucun progrès; ils restent barbares, nomades, ignorants. La Gaule au contraire s'imprègne de civilisation classique. Sous l'influence de la Grèce et de Rome, puis du christianisme, elle est devenue l'une des provinces les plus riches et les plus brillantes de l'Empire romain. Plus que jamais, elle excite l'envie et les convoitises des Germains. Ces pillards faméliques ont hâte de se jeter sur les cités prospères, sur les villas luxueuses, sur les campagnes bien cultivées qui abondent à l'ouest du Rhin. Tant que la puissance romaine demeure redoutable, ils se tiennent tranquilles; dès qu'elle faiblit, ils commencent leurs incursions; enfin, au début du ve siècle, quand la décadence complète de l'Empire leur ouvre toutes grandes les portes de la Gaule, c'est la ruée brutale, et c'est bientôt la ruine et la dévastation de ces riches provinces. Voilà ce que M. Babelon, dans le premier volume de son ouvrage, met en lumière avec une puissance de raisonnement et une rigueur de méthode qu'on ne saurait trouver en défaut. Son livre est de ceux qui doivent être lus et médités par tout Français soucieux de connaître les vraies origines

Digitized by Google

du peuple allemand, désireux de savoir nettement à quels ennemis nous avons affaire.

B. *L'Espagne romaine.* — La découverte d'un *modius* de bronze au lieu dit Ponte-Puñide, dans la province de La Corogne (Espagne), a fourni à M. Ét. Michon la matière d'une étude approfondie qui a été d'abord insérée dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*[1]. Ce *modius*, de forme cylindrique, d'une capacité très voisine de dix litres, enrichit la série déjà connue des récipients analogues, tels que le *modius* de Florence, le *congius* Farnèse. M. Ét. Michon, dont la compétence en matière de métrologie antique est depuis longtemps établie, montre d'abord que la capacité réelle du *modius* de Ponte-Puñide s'accorde avec la capacité théorique, légale, de la mesure romaine qui portait ce nom. Il consacre ensuite la plus grande partie de son mémoire à l'étude minutieuse de l'inscription gravée, en deux lignes, près de l'orifice. Ce texte débute par une formule peu ordinaire, mais dont M. Michon n'a point de peine à prouver l'exactitude, *Modii l(ex)*; l'expression est tout à fait comparable à des expressions telles que *lex vestis peregrinae*, qu'on lit dans le fameux Tarif de Zraia, ou encore *lex portorii*, par laquelle commence une inscription récemment trouvée à Lambèse. Cette mention donne au *modius* de Ponte-Puñide le caractère de mesure-étalon. L'inscription nous apprend que le récipient date du règne des empereurs Valentinien, Valens et Gratien et qu'il a été contrôlé par deux *principales*, Potamius et Quintianus, en vertu des ordres d'un personnage, Marius Artemius, dont le nom est suivi des sigles A VIC P, qu'il faut interpréter *a(gens) vic(es) p(raefectorum)*. A ce propos, M. Ét. Michon étudie la question, déjà souvent débattue, de *l'agens vices* et du *vicarius*. Les deux titres sont-ils exactement synonymes? Il est certain qu'avant Dioclétien, alors qu'il n'y avait pas de *vicarii* dans la haute administration romaine, le *vices agens* était un fonctionnaire extraordinaire. Mais, après Dioclétien, faut-il distinguer le *vices agens praefectorum praetorio* du *vicarius*? Oui, répond M. Cuq. Non, affirme M. de Ruggiero. Oui et non, cela dépend des espèces, conclut M. Cantarelli. A propos des provinces africaines, M. Pallu de Lessert s'oppose à la thèse de M. Cuq. M. Michon expose l'état de la question avec sa netteté habituelle, examine les divers cas aujourd'hui connus et semble pencher pour l'identité des deux expressions. Nous savons d'ail-

1. É. Michon, *le « Modius » de Ponte-Puñide (Espagne)* (extrait des *Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France*, t. LXXIV). Paris, 1916.

Digitized by Google

leurs, par plusieurs constitutions du Code Théodosien, que Marius Artemius, désigné sur le *modius* de Ponte-Puñide par les sigles *a(gens) vic(es) p(raefectorum)*, fut précisément sous Valentinien, Valens et Gratien *vicarius Hispaniarum*. Le contrôle des poids et mesures dans l'Empire romain au IVe siècle fut souvent exercé par les plus hauts fonctionnaires, préfets de la ville et préfets du prétoire. Il n'y a donc pas à s'étonner, suivant la juste observation de M. Michon, de voir intervenir en la personne d'Artemius le préfet du prétoire ou plus précisément son vicaire.

C. *L'Afrique romaine.* — M. S. Gsell a publié en même temps les tomes II et III de son *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*[1]. Nous avons dit dans notre précédent Bulletin[2] la valeur scientifique de cette œuvre, la parfaite compétence et l'incontestable autorité de l'historien, la rigueur scrupuleuse de sa méthode, la solidité de ses conclusions, la largeur de son esprit; nous avons essayé de caractériser son talent, fait de précision lumineuse, d'ordre logique et de forte sobriété. Les deux volumes nouveaux, qu'il vient de nous donner, sont dignes de celui qui les a précédés. Ils sont entièrement consacrés à Carthage et portent comme sous-titres, le tome II : *l'État carthaginois;* le tome III : *Histoire militaire de Carthage.* Les problèmes nombreux, parfois complexes, souvent obscurs, que pose devant l'érudit l'histoire de la grande cité punique sont examinés avec prudence et perspicacité. La topographie de Carthage, le site exact de la ville primitive, le tracé et la nature des fortifications, la situation et la forme des ports, l'emplacement des principaux édifices et des nécropoles; l'étendue du territoire carthaginois en Afrique et l'énumération des ports africains que Carthage dominait ou du moins protégeait; la constitution et l'histoire intérieure de Carthage; l'administration de son empire; ses institutions militaires et navales : telle est la matière ample et variée du tome II de l'*Histoire ancienne de l'Afrique du Nord.* Dans le tome III sont racontées les guerres de Carthage, d'abord avec les Grecs de Sicile, en particulier avec Denys de Syracuse et avec Agathocle, puis avec les Romains. Nous trouvons ici pour la première fois un récit complet et critique du duel formidable qui mit aux prises pendant plus d'un siècle les deux grandes puissances de la Méditerranée occidentale, qui bouleversa non seulement les domaines propres des deux adversaires, mais encore toute l'Afrique du Nord, presque toute la péninsule ibé-

1. S. Gsell, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord.* T. II : *l'État carthaginois;* t. III : *Histoire militaire de Carthage.* Paris, Hachette et Cie, 1918.
2. T. CXIX, p. 146.

Digitized by Google

rique et le sud-est de la Gaule et dont l'issue assura au vainqueur la maîtrise du monde antique.

L'Université d'Alger a pris l'initiative de publier, avec un abondant commentaire, les textes relatifs à l'histoire de l'Afrique du Nord. Le premier fascicule de cette publication est consacré à Hérodote et a pour auteur M. S. Gsell[1]. Le travail se divise en deux parties : d'abord les passages de l'historien qui concernent l'Afrique du Nord, texte et traduction; ensuite le commentaire. Le commentaire ne suit pas phrase par phrase le texte de l'auteur. C'est une étude d'ensemble, à la fois générale et précise, sur les renseignements fournis par Hérodote. M. Gsell y examine les sources d'information de l'historien grec, puis la géographie physique, les populations de la Libye, la vie matérielle et la civilisation des indigènes; enfin deux problèmes fort intéressants posés par le texte d'Hérodote, celui de la prétendue source occidentale du Nil et celui des navigations autour de l'Afrique. Ce commentaire est divisé en paragraphes désignés par des chiffres romains et ces chiffres romains sont reportés entre crochets dans la traduction, à la suite des passages auxquels ils correspondent. En appendice, M. Gsell a reproduit les fragments d'Hécatée relatifs à la Libye. Il faut souhaiter que de nombreux fascicules succèdent à celui-ci qui peut vraiment servir de modèle à toute publication de ce genre. L'érudition y est sûre et profonde; elle ne s'étale pas en des notes à perte de vue; elle est incorporée au fond même de l'œuvre, dont elle fait la valeur sans en obscurcir la clarté, sans en alourdir l'élégance.

On sait que le froment nécessaire à l'alimentation de la ville de Rome était fourni en partie par les provinces africaines et que ces provinces envoyaient aussi dans la capitale de l'Empire de l'huile et d'autres denrées, telles que du vin, du lard, des légumes, des fruits secs. L'ensemble de ces produits formait l'*Annone*. M. R. Cagnat a groupé, dans un substantiel mémoire, tout ce que les documents nous ont appris sur l'*Annone d'Afrique*[2], sur son importance dans la vie matérielle de Rome, sur son organisation à l'époque républicaine et sous l'Empire, avant et après Dioclétien; la question si intéressante des transports maritimes et des *navicularii*, question d'ailleurs inséparable du problème de l'annone elle-même, y est étudiée et résolue avec autant de prudence que d'érudition, avec une connaissance précise des documents.

1. Université d'Alger, *Textes relatifs à l'histoire de l'Afrique du Nord.* Fasc. I : *Hérodote*, par S. Gsell. Alger, A. Jourdan; Paris, E. Leroux, 1916.
2. R. Cagnat, *l'Annone d'Afrique* (extrait des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XL). Paris, C. Klincksieck, 1915.

Digitized by Google

M. A. MERLIN a publié en 1915 une deuxième édition du *Guide du musée Alaoui*[1], opuscule destiné surtout aux visiteurs de cette admirable collection et qui ne fait nullement double emploi avec le grand Catalogue du musée Alaoui entrepris par La Blanchère et Gauckler, continué après eux par M. A. Merlin et ses collaborateurs, MM. Poinssot, Hautecœur, etc. Plusieurs planches hors texte, représentant des monuments antiques, statues de marbre, mosaïques, bronzes, et des vues de quelques salles du palais arabe où le musée est installé ajoutent encore à la valeur du texte; elles font de ce *Guide* un petit volume aussi intéressant qu'élégant et joliment présenté.

Les ruines de Bou-Ghara, qui représentent la cité romaine de Gigthis située au fond de la petite Syrte au sud de l'île de Djerba, ont été explorées à plusieurs reprises. D'importantes fouilles y ont été exécutées, en particulier de 1901 à 1906, sous la direction d'Eug. Sadoux. M. L. CONSTANS, alors qu'il était membre de l'École française de Rome, a été chargé par M. Merlin d'une mission archéologique à Bou-Ghara, mission dont l'objet principal était de mettre au point et de présenter dans leur ensemble les résultats de toutes les recherches faites sur ce point. Le *Rapport* rédigé par M. L. Constans constitue une monographie très complète et parfaitement ordonnée de la ville antique[2]. Après avoir, dans une sobre introduction, rappelé comment Gigthis fut découverte, décrit le site des ruines et le champ de fouilles, indiqué les caractères généraux de la construction, précisé les matériaux employés et donné la bibliographie complète du sujet, M. L. Constans consacre plusieurs chapitres à l'étude approfondie des monuments aujourd'hui connus, de leur plan, de leur décoration, des œuvres d'art qui les ornaient; il passe en revue le forum, les édifices qui l'encadraient, les nombreux temples épars dans la cité, les thermes, le marché, la citadelle byzantine, le port et les docks, diverses habitations particulières. La conclusion du travail de M. L. Constans mérite d'être brièvement résumée. Gigthis ne présente, au milieu des ruines romaines d'Afrique, aucune originalité en ce qui concerne les procédés de construction, la sculpture ni la mosaïque. Au contraire, on peut parler d'écoles originales à propos de l'architecture et des arts décoratifs. L'emploi de l'ordre et du chapiteau ionique doit être particu-

1. A. Merlin, *Guide du musée Alaoui*, 2e édition. Tunis, 1915.

2. L.-A. Constans, *Gigthis, étude d'histoire et d'archéologie sur un emporium de la petite Syrte*, avec 14 planches hors texte et 5 figures dans le texte (extrait des *Nouvelles archives des missions scientifiques*, 14e fascicule). Paris, Imprimerie nationale, 1916.

Digitized by Google

lièrement signalé à la fin du IIe et au début du IIIe siècle de l'ère chrétienne. D'autre part, l'emploi du revêtement en stuc fut général à Gigthis « à toutes les époques et pour les monuments de tous les styles ». Il n'est pas impossible que cet usage doive être attribué à l'influence de l'Égypte hellénistique. L'Égypte semble avoir exercé ici, par l'intermédiaire de la Cyrénaïque, une influence durable dans tous les domaines de l'art. « D'autres influences », ajoute M. Constans, « ont concouru avec celle-là à donner à l'art de Gigthis sa physionomie originale; on y trouve, à côté des apports de l'Égypte hellénistique, d'antiques souvenirs de la civilisation phénicienne et l'imitation de l'art officiel romain. » M. Constans pense qu'il y eut entre tous les *emporia* de la petite Syrte, vers le temps de Septime Sévère, une « étroite solidarité artistique », conséquence de conditions économiques et politiques tout à fait analogues. La valeur et l'importance du travail de M. Constans prouvera aux jeunes archéologues français quelle mine féconde leur réserve l'Afrique du Nord. Chacune des principales cités romaines du pays leur fournira la matière d'une semblable monographie. Il faut souhaiter que les ruines les plus caractéristiques de cette province trouvent des historiens aussi compétents, aussi expérimentés, d'un talent aussi sûr que l'auteur du travail sur Gigthis.

Le gros livre posthume de Gauckler sur les *Nécropoles puniques de Carthage* a été déjà présenté aux lecteurs de la *Revue historique* dans un article qui en a mis en pleine lumière le très réel et très grand mérite[1].

Le gouvernement général de l'Algérie a entrepris une grande publication archéologique destinée à faire connaître les résultats des fouilles importantes exécutées par le Service des monuments historiques de l'Algérie dans les ruines de Khamissa, Mdaourouch, Announa, qui représentent les vestiges des antiques cités de Thubursicum Numidarum, Madauros et Thibilis. La première partie de cette publication traite de Khamissa; elle est l'œuvre de MM. S. Gsell et Ch.-A. Joly[2]. Le premier fascicule en a paru en 1914. Il contient : l'historique des recherches; l'histoire de Thubursicum ou Thubursicu Numidarum; la description de la vieille place, *Platea vetus*, des monuments qui la décoraient, portiques, temples, basilique rectangulaire; des statues qui y avaient été érigées et dont un

1. T. CXXIII, p. 136 et suiv.

2. Gouvernement général de l'Algérie, *Khamissa, Mdaourouch, Announa*, fouilles exécutées par le Service des monuments historiques de l'Algérie. Première partie : *Khamissa*, par S. Gsell et Ch.-A. Joly, 1er fascicule. — Troisième partie : *Announa*, par S. Gsell et Ch.-A. Joly.

Digitized by Google

grand nombre ont été retrouvées plus ou moins intactes ; l'étude des ruines importantes qui entourent l'Aïl en Youdi, considérée comme une des sources de la Medjerda, et qui attestent l'importance que les anciens lui attribuaient ; la description du théâtre, aujourd'hui complètement dégagé, et qui est un des édifices romains les mieux conservés de l'Afrique du Nord. Plusieurs planches et de nombreuses reproductions photographiques ajoutent encore à l'intérêt de cette très belle publication.

La troisième partie de cette même publication décrit les ruines d'Announa, vestiges de l'antique Thibilis. Due, comme la première partie, à la collaboration de MM. S. Gsell et Ch.-A. Joly, elle comprend, après un historique des recherches et une histoire de Thibilis, la description détaillée de la ville, de ses principaux monuments, le Forum, les temples, un marché, plusieurs portes, de plusieurs maisons particulières qui ont été dégagées par les fouilles, enfin de deux églises et d'une chapelle chrétienne. Vingt planches hors texte et de nombreuses figures facilitent et rendent plus attrayante la lecture de ce volume.

En 1910 fut découverte, aux portes mêmes de Cherchell, dans un domaine privé, une très belle statue en marbre d'Apollon. L'État français revendiqua la propriété de cette œuvre d'art. Ses droits, certes, étaient incontestables puisque successivement le Conseil d'État, le tribunal civil de Blida, la Cour d'appel d'Alger et la Cour de cassation les reconnurent et les proclamèrent. Mais peut-être furent-ils exercés avec quelque âpreté. L'État, si puissant qu'il soit, ne devrait jamais oublier que les particuliers, principalement les propriétaires, sont dans l'Afrique du Nord ses collaborateurs indispensables ; en cas de contestation, mieux vaut un arrangement, même onéreux, qu'un procès gagné. Quoi qu'il en soit, le marbre antique qui donna lieu à cette longue et regrettable querelle a été étudié pour la première fois en détail par M. Ét. Michon dans un article des *Monuments Piot*[1]. M. Michon montre que l'Apollon de Cherchell appartient à une série d'œuvres déjà représentée par plusieurs autres statues, connues sous les noms d'Apollon du Tibre, d'Apollon de Mantoue, d'Apollon Choiseul-Gouffier ou à l'omphalos et d'Apollon de Cassel. Comme ces statues, « l'Apollon de Cherchell, il n'y a pas de doute sur ce point, remonte à la période immédiatement antérieure à celle qui vit, au ve siècle avant notre ère, le plein et

1. Étienne Michon, *l'Apollon de Cherchell* (extrait des *Monuments et mémoires* publiés par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, t. XXII). Paris, E. Leroux, 1916.

Digitized by Google

libre épanouissement de l'art grec, au plus tard au milieu de ce ve siècle ». Ce marbre si intéressant se trouve actuellement au musée municipal de Cherchell.

D. *Provinces grecques et orientales.* — Le travail de M. Michon sur diverses statues romaines, découvertes en Cyrénaïque[1], relève plutôt de la muséographie que de l'archéologie ou de l'histoire.

Dans le recueil des *Inscriptiones graecae ad res Romanas pertinentes*, entrepris sous le patronage de l'Académie des inscriptions et belles-lettres et dirigé par M. R. Cagnat, M. G. Lafaye a publié le fascicule 5 du tome IV. Ce fascicule contient les textes qui proviennent des îles de Cos, Nisyros, Symè, Chalcè, Rhodes et Carpathos, des cités de la Lydie et de la côte la plus septentrionale de l'Ionie, en particulier de Thiatyra, de Cyme, Phocée, Magnésie du Sipyle et Smyrne.

M. F. Cumont, à qui ses remarquables études sur l'Orient ont depuis longtemps assuré une autorité justement éminente, a réuni en un volume abondamment illustré[2] plusieurs études, antérieurement publiées dans diverses revues; à ces études, presque toutes augmentées ou remaniées, il a joint des mémoires inédits. Tous ces travaux traitent des antiquités de la Syrie septentrionale : ce sont la *Marche de l'empereur Julien d'Antioche à l'Euphrate; — l'Aigle funéraire d'Hiérapolis et l'apothéose des empereurs; — Villes de l'Euphrate, Zeugma, Néocésarée, Birtha; — les Carrières romaines d'Énesh, Arulis et Ourima; — Dolichè et le Zeus Dolichènos; — Mausolées de Commagène et de Cyrrhus; — Cyrrhus et la route du Nord; — Divinités syriennes.*

Le volume renferme en outre : l'Itinéraire ou carnet de route d'un voyage accompli dans le pays par M. F. Cumont en 1907; ce voyage le conduisit d'Alep à Biredjick, sur l'Euphrate, puis de l'Euphrate, dont il remonta pendant plusieurs kilomètres la rive droite, vers Dolichè et Cyrrhus, enfin de Cyrrhus à Alexandrette; — quarante-huit inscriptions grecques et latines découvertes par M. F. Cumont au cours de cette exploration; — enfin l'indication de quelques manuscrits grecs de Syrie qu'il a pu voir à Beyrouth, Damas, Homs, Alep, etc. Il est à peine besoin d'insister sur la très grande valeur de ces *Études syriennes*. M. F. Cumont y met une fois de plus en pleine lumière, avec une méthode rigoureuse, avec

1. É. Michon, *Statues romaines de la Cyrénaïque* (extrait des *Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France*, t. LXXIV). Paris, 1915.
2. F. Cumont, *Études syriennes*. Paris, Aug. Picard, 1917.

Digitized by Google

une très grande clarté d'exposition, le rôle considérable que la Syrie du Nord a joué dans l'histoire politique, militaire et surtout religieuse du monde gréco-romain. Située aux confins communs de l'Asie Mineure, de l'Arménie, de la Mésopotamie et de la Syrie, traversée par des routes qui mettaient la Méditerranée en communication avec le plateau de l'Iran et la Chaldée, la Syrie du Nord est une des portes de l'antique Orient. C'est par elle que les influences de Babylone, de la Perse, de l'Inde se sont répandues dans le monde gréco-romain. Sans doute il ne faut pas exagérer l'action exercée par ces influences et faire, pour ainsi parler, de la civilisation classique une simple annexe, un pur succédané de l'Orient; mais il convient de ne pas non plus en contester l'importance. Le nouveau volume de M. F. Cumont permettra aux historiens et aux archéologues de mesurer cette importance, de mettre au point la très grave question des rapports de l'Orient et de l'Occident aux premiers siècles de l'ère chrétienne.

J. Toutain.

Digitized by Google

COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

P. Vidal de La Blache. **La France de l'Est : Lorraine, Alsace.** Paris, Armand Colin, 1917. Gr. in-8°, IX-280 pages, avec deux cartes hors texte. Prix : 10 francs.

C'est le dernier livre qu'ait écrit P. Vidal de La Blache avant sa mort, et c'est un admirable livre. Chacun des ouvrages du maître marque un progrès sur les précédents, tant pour la vigueur de la conception que pour la perfection de la forme. Après son *Tableau de la géographie de la France*, il a trouvé encore moyen de se surpasser et il nous a donné *la France de l'Est*.

La Lorraine et l'Alsace, malgré de profondes différences, forment un ensemble et doivent être étudiées en bloc. Il ne faut pas seulement considérer ces pays dans leurs relations avec la France, mais dans leurs relations avec l'Europe ; telle est une des idées maîtresses du volume, celle qui explique le plan suivi[1].

Dès le début, dans une très courte description géographique, cette thèse se dessine. L'Alsace et la Lorraine sont sans doute des pays distincts : l'Alsace fait partie de la plaine où le Rhin moyen s'est frayé son cours ; la Lorraine est une dépendance géologique du bassin parisien, constituée par des zones concentriques d'aspects divers. Entre ces provinces, il n'y a qu'une brèche de communication, celle de Saverne ; mais les deux pays qui se tournent le dos présentent ce caractère commun, ils communiquent aisément avec la mer du Nord et avec la Bourgogne ; l'Alsace, par les défilés de la Forêt-Noire, le seuil de Bâle et par les cols des Alpes, a accès facile en Allemagne, en Suisse, en Italie ; toute la région est ainsi une région de transit, intimement liée à toute l'Europe : « Ces courants que la pente, après quelque hésitation, entraîne vers la mer du Nord, ces voies romaines dont la trace subsiste, tout au moins dans la nomenclature et les souvenirs, et enfin tout le réseau des routes, canaux, voies internationales qui, dans la suite des temps, s'est greffé sur ce premier canevas, jalonnent une circulation historique qui embrasse, des Alpes à la mer, toute l'Europe occidentale. Les rapports s'y croisent et font de toutes parts pulluler la vie. Une traînée de civilisation s'est propagée le long de cette zone chargée d'histoire. »

1. Nous nous sommes beaucoup servi, dans notre article, de l'analyse faite du volume de M. Vidal de La Blache par M. L. Gallois, dans les *Annales de géographie*, n° du 15 janvier 1918, p. 11-24.

Digitized by Google

Après la région, M. Vidal de La Blache trace le portrait des populations qui l'habitent. Voici l'Alsacien, fixé au sol par de fortes racines, travailleur, probe, aimant la bonne chère et les joyeux propos, d'esprit démocratique, tout en étant très attaché à la tradition, détestant le *Schwob*, c'est-à-dire le petit fonctionnaire famélique et le parasite venu de la rive droite du Rhin; oh! l'union du duché de Souabe à celui d'Alsace, du XIe au XIIIe siècle, a été une union mal assortie. Voici maintenant le Lorrain, d'abord le laboureur qui a mis en valeur une terre rude et raboteuse et en a tiré bénéfice, puis le manouvrier, soit celui qui exerce au loin une industrie nomade, coutellier, quincaillier, fondeur de cloches, soit celui qui, fixé dans son village, loue ses bras aux cultivateurs et aspire à devenir à son tour propriétaire, et enfin, parmi ces Lorrains, voici la variété du Vosgien, de formation relativement récente, qui, entre la forêt de la cime et les brouillards de la vallée, s'installe à mi-pente sur une zone ensoleillée et y construit ses fermes isolées.

Nous connaissons la région et ses habitants. Comment ces habitants sont-ils entrés dans l'unité française? M. Vidal de La Blache nous le dit dans une série de chapitres, pour lesquels il a consulté directement aux Archives nationales les rapports des anciens intendants, ceux des préfets des départements qu'ont formés ces anciennes provinces, les statistiques modernes et des documents divers; beaucoup de faits qu'il rapporte sont inédits. Les Alsaciens et les Lorrains ont été gagnés d'abord par la sage politique des intendants qui surent découvrir leurs besoins et s'en inspirer, par la justice équitable que rendirent les parlements de Metz et de Nancy ou le Conseil supérieur d'Alsace, par la tolérance que le gouvernement français montra pour leur langue et pour leur libre commerce avec l'étranger. Déjà dans les deux contrées opérait le charme de la civilisation française : « L'âpreté de l'esprit alsacien s'adoucissait au contact de l'urbanité française. Même dans la vieille cité strasbourgeoise le puritanisme se teintait de mondanité et de bonne grâce par une transformation analogue à celle qui modifiait la physionomie médiévale de la cité et faisait sourire l'élégance du XVIIIe siècle à côté de la cathédrale gothique. »

La Révolution acheva l'œuvre commencée par l'Ancien régime. Les princes allemands possessionnés en Alsace sont chassés de l'autre côté de la frontière; l'Alsace et la Lorraine, par les députés qu'elles envoient aux assemblées françaises, par les fédérations, entrent en rapports plus étroits avec le reste de la France; la diffusion de la langue française fait en quelques années plus de progrès qu'en un siècle. Le nombre des petits propriétaires s'accroît par la vente des biens nationaux et le partage des biens communaux; une bourgeoisie industrielle naît et le développement d'une classe énergique de patrons, fils de leurs œuvres, forme pour l'avenir un solide noyau républicain. La Révolution, qui soude l'Alsace et la Lorraine au reste de la France,

Digitized by Google

accentue la différence avec l'étranger; la frontière du Rhin, où la barrière douanière a été reportée, devient une frontière morale. L'Alsace et la Lorraine détestent ces Allemands qui envahissent la France et veulent lui enlever ses libertés; ici les volontaires se lèvent plus nombreux qu'ailleurs; sur ce sol ont grandi, souvent dans les conditions les plus humbles, ces soldats qui deviendront généraux, et quel magnifique portrait M. Vidal de La Blache trace de Kléber! Néanmoins, les populations de ces régions réprouvent l'ambition de Napoléon; elles ne le suivent qu'à contre-cœur sur les champs de bataille de l'Europe; chez elles subsiste toujours l'esprit d'indépendance et l'amour des libertés. Ces pays bouderont la Restauration, la royauté de Juillet et le Second Empire; sans doute les campagnes, où la religion maintient son empreinte, où le curé est très écouté, votent souvent pour les candidats agréables au gouvernement; mais les villes, aussi bien celles dont la robuste personnalité s'appuie sur un long passé que celles qui sont des créations modernes, demeurent fidèles à l'esprit libéral; ici M. Vidal esquisse de Metz, Nancy, Strasbourg, Colmar et Mulhouse de petits tableaux dont tous les traits sont d'une exquise justesse. Mais sur ces pays frontières sont fixées les convoitises de l'étranger; sur eux pèsent ses menaces; Alsaciens et Lorrains multiplient leurs protestations de fidélité à la France et ces protestations n'ont pas été de vains mots, puisque pendant quarante-huit ans, sous le joug allemand, la fidélité de ces pays à la France ne s'est jamais démentie.

La Lorraine et l'Alsace présentent encore un autre caractère commun : elles ont subi une même évolution. Elles étaient jadis des régions presque exclusivement agricoles; elles sont devenues des régions principalement industrielles. Sans doute d'assez bonne heure de petites forges s'étaient installées dans le voisinage de Belfort, exploitées par les Mazarin; d'autres, en bordure des Vosges, à Niederbronn et au pays de Bitche, ou encore à Thionville et à Sarreguemines, aux abords de la région du fer et de la houille; des verreries s'étaient multipliées dans le pays des grès. Mais la grande industrie naquit à Mulhouse, quand y fut fondée en 1746 la première manufacture d'indiennes, et l'impression conduisit à la filature et au tissage du coton. Puis Mulhouse essaima au dehors de son petit territoire; elle fournit du travail aux habitants des vallées vosgiennes sur l'un et l'autre versant, et elle rencontra bientôt la concurrence de manufacturiers alsaciens. Mulhouse se donna à la France en 1798, et, sous le régime du blocus continental, dans toute la Haute-Alsace, l'industrie textile prit un magnifique développement. Elle s'intensifia encore avec la création des chemins de fer, et Mulhouse passa de 20,547 habitants en 1844 à 45,981 en 1860. En Lorraine, une dynastie de maîtres de forges, les Wendel, établie depuis un siècle à Moyeuvre, acquit en 1811 Hayange, puis, se rapprochant de la houille, ralluma les hauts fourneaux de Styring. Vers 1860, le département de la Moselle passa au premier rang pour la production de la fonte, distançant celui de la Haute-

Digitized by Google

Marne; déjà l'industrie du fer se propageait vers le nord et vers le sud autour de Longwy et du côté de Nancy. Mais, en somme, sauf Mulhouse, il n'existait encore en Alsace et en Lorraine aucun grand centre industriel, au moment où le traité de Francfort livra à l'Allemagne une partie de ces contrées.

Ces centres vont maintenant se multiplier. Gilchrist Thomas avait découvert le procédé de déphosphoration du minerai de Lorraine lorsqu'on reconnut, sous la surface du plateau de Briey, un champ de 90,000 hectares abondamment pourvu de ce minerai. Dès lors, d'immenses usines modernes s'installent des deux côtés de la frontière; de petits hameaux atteignent la population de grandes villes. On voit s'entasser autour des usines des populations parlant toutes les langues, Italiens, Slaves, etc. En Alsace même sont exploités en grand les pétroles de Pechelbronn, et, en 1904, M. Vogt découvre à l'ouest de Mulhouse, dans la forêt de Nonnenbruch, un vaste gisement de potasse. Le port de Strasbourg est créé et le trafic qui s'y fait devient chaque année plus actif. M. Vidal étudie le déplacement de la population que crée le développement de cette grande industrie, et deux cartes, tracées avec beaucoup de soin, placent sous les yeux du lecteur les résultats de cette enquête.

L'Alsace et la Lorraine sont placées au contact de deux régions, dont les tendances divergent de plus en plus : l'Europe occidentale et l'Europe centrale. Ce que sont ces tendances, M. Vidal de La Blache nous le dit dans la partie suivante de son ouvrage. Dans l'Europe centrale, l'Allemagne seule dicte ses lois. M. Vidal dénonce ses rêves d'hégémonie, ses procédés commerciaux, son désir d'expansion, la théorie de l'espace, du *Raum*, considéré comme condition nécessaire de la vitalité de l'État, son culte de la force. L'Europe occidentale, au contraire, est composée de personnalités nationales, très conscientes et très jalouses de leur autonomie, ayant évolué vers une civilisation commune. Dans cette Europe, « peu à peu les communautés de vue sur l'idéal des sociétés, sur les notions de liberté et de justice se sont montrées plus fortes que les différences de langues, que les raisons mystiques tirées de prétendues supériorités de races ou même que les ressentiments des luttes passées ». Ces deux Europes se heurtent sur la frontière entre la France et l'Allemagne et M. Vidal de La Blache, dans un chapitre très bien informé, nous fait l'histoire de cette frontière. Cette frontière a été constituée de 1648 à 1871 par le Rhin; or, par le traité de Francfort, l'Allemagne s'est emparée du Rhin, et, malgré le principe de la liberté de navigation proclamée en 1815 par l'acte de Vienne, l'a confisqué à peu près à son profit. Seul le rétablissement de la France en Alsace assurera le contrôle de la navigation et fera du Rhin une grande voie internationale.

Après la guerre, de grandes tâches s'ouvriront pour la France. « Elle sera rendue comptable envers le monde des ressources natu-

Digitized by Google

relles qu'elle possède déjà et de celles qu'elle a la légitime ambition d'acquérir. Ce serait lui faire injure que de supposer qu'elle puisse faillir à sa tâche. Car si d'aventure il lui arrivait de se dérober à l'esprit d'entreprise, d'abriter derrière des protections artificielles une timidité de conception et des habitudes de routine, elle contresignerait son impuissance. » Aussi ne faut-il pas s'étonner si le volume se termine par une dernière partie intitulée : « Les possibilités du marché français », où est montré tout le parti que la France doit tirer de son sol et de son empire colonial, où est déterminée la place qu'elle doit occuper dans le monde. La France de l'Est, cette région qui a été si bien étudiée dans le livre, lui apportera, pour remplir cette tâche, un sérieux appoint d'initiatives et d'énergies.

Telle est la disposition générale de ce volume; l'auteur, parti de la géographie de deux contrées, s'élève à des considérations de plus en plus générales d'une portée immense et il atteint les cimes les plus élevées, tout en ne perdant jamais de vue la plaine et en s'appuyant sur les réalités. M. Vidal écrit quelque part : « Comme Celui qu'un tentateur amena au sommet de la montagne, l'Allemagne a vu se dérouler des perspectives immenses; mais, à la différence de Celui de l'Évangile, elle a cédé à la tentation... Le monde matériel s'offrait à ses yeux avec toutes ses richesses, sol et sous-sol, et lui faisait entrevoir, comme dans un éblouissement, usines colossales, villes gigantesques, pavillons battant toutes les mers. La réalisation d'une telle vision valait bien qu'on lui sacrifiât les futiles illusions dans lesquelles s'obstinaient certains peuples condamnés à rester impuissants faute d'étendue et de nombre. » M. Vidal de La Blache, guide bienfaisant, nous conduit aux sommets pour nous montrer une terre nouvelle sur laquelle, grâce aux efforts des Alliés, rayonnent, avec la paix, le Droit et la Justice.

Chr. PFISTER.

John Edwin SANDYS. **A short history of classical scholarship from the sixth century b. C. to the present day.** Cambridge, University Press, 1915. Petit in-8°, XVI-455 pages, 26 illustrations. Prix : 8 s. 6 d.

Nous venons seulement de recevoir l'utile résumé que M. Sandys a publié, voici plus de trois ans, de sa grande Histoire des « études classiques » latines et grecques depuis l'antiquité jusqu'à nos jours[1], sur les trois gros volumes de laquelle la *Revue historique* regrette de n'avoir pu en son temps appeler qu'incidemment[2] l'attention de ses

1. *A history of classical scholarship*. Cambridge, University Press, 3 vol. in-8°, t. I, 2e éd., 1906; t. II et III, 1908.

2. *Rev. histor.*, t. LXXXVII (1905), p. 360.

Digitized by Google

lecteurs. Les limites chronologiques des deux œuvres sont les mêmes : M. Sandys remonte aux commentateurs d'Homère du temps de Solon et de Pisistrate pour ne s'arrêter qu'avec les travaux des philologues et des exégètes les plus récents.

Le livre I (p. 1-29), intitulé « l'âge athénien », comprend la période antérieure au IIIe siècle av. J.-C. Les données en sont surtout tirées de Platon et d'Aristote. Trois chapitres passent successivement en revue l'étude de la poésie (dont Homère, puis Eschyle, Sophocle et Euripide devinrent de bonne heure les principaux « classiques »), puis celle de la rhétorique, enfin celle de la grammaire et de la philologie, à laquelle on peut rattacher l'histoire et ce qu'il est permis d'appeler déjà la critique littéraire.

A partir du IIIe siècle av. J.-C. et jusqu'au Ier siècle de l'ère chrétienne, la culture grecque classique a son centre principal à l'École d'Alexandrie. Aussi le livre II (p. 30-52) est-il intitulé « l'âge alexandrin » et renferme-t-il tout un chapitre (p. 30-46) sur le célèbre « Musée » de la cité égyptienne et sur les non moins célèbres bibliothèques qui faisaient de la ville la résidence idéale des érudits du monde entier. Quelques pages sont réservées ensuite aux éditions, aux scholies, aux recherches lexicographiques dues aux directeurs successifs de ces établissements et un court chapitre (p. 47-52) aux travaux des grammairiens de l'École de Pergame.

Au temps même où l'École d'Alexandrie est à l'apogée de sa gloire, les lettres latines commencent à être cultivées avec fruit en Occident : trois chapitres (p. 53-72) ont trait aux études grammaticales et philologiques à Rome depuis le milieu du IIe siècle avant l'ère chrétienne jusqu'à l'époque d'Auguste, puis jusqu'à la fin du IIIe siècle, enfin jusqu'aux environs de l'année 530.

Les livres IV et V (p. 73-91 et 92-110) nous ramènent aux lettres grecques, dont M. Sandys découpe l'histoire en deux grandes périodes : « âge romain », jusqu'à la fermeture de l'École d'Athènes, en 529; « âge byzantin », jusqu'au milieu du XIVe siècle. On pourra critiquer cette répartition des matières, qui reste un peu trop extérieure et superficielle, puisque dès le temps de Justinien, en dépit de ses prétentions, et même bien avant, la « Nouvelle Rome » avait cessé d'être la capitale d'un État vraiment « romain ». C'est là un fait que les travaux des historiens de l'art, de la littérature et du droit byzantins mettent, croyons-nous, chaque jour plus nettement en lumière. Mais il est manifeste que M. Sandys n'a pas cherché — pour le moyen âge au moins — à aller très au fond des choses et s'est contenté le plus souvent de grouper autour de quelques noms représentatifs les notions qui se dégagent des livres généraux consacrés à son sujet.

On s'en apercevra facilement en parcourant les cinquante pages, d'ailleurs soignées, relatives aux études classiques en Occident du VIe siècle au milieu du XIVe. On y cherche en vain un tableau d'ensemble de la renaissance carolingienne et, plus tard, de la renaissance

Digitized by Google

des études dans les grands centres scolaires de Liége, de Reims, de Chartres, de Paris. Une série de noms et de petits faits bien étiquetés ne sauraient pourtant, par leur juxtaposition, constituer une « histoire » suivie. Cependant nous devons signaler de bonnes pages, où M. Sandys s'est heureusement départi de son habituelle méthode d'analyse à cadre biographique, sur la scholastique aristotélicienne (p. 127-136) et la querelle des « anciens et des modernes » au XIIIe siècle (p. 157-160) et un chapitre, un peu décousu lui aussi, mais fort utile (p. 144-154), sur la connaissance des principaux classiques latins que révèle la lecture soit des humanistes du moyen âge, soit des catalogues des bibliothèques ecclésiastiques ou scolaires où ils pouvaient puiser.

De là nous passons à la renaissance des études latines et grecques en Italie, notamment à Florence, au temps des Médicis, et à Rome, dans l'entourage de papes comme Nicolas V (p. 163-197). La découverte de l'imprimerie ayant été dès la fin du XVe siècle un des grands moyens de diffusion des chefs-d'œuvre antiques, M. Sandys a eu l'heureuse idée d'insérer dans son livre (p. 198-200) une liste fort commode des éditions *princeps* d'auteurs grecs et latins sorties des presses avant le XVIIe siècle.

Le XVIe siècle est liquidé rapidement — un peu trop rapidement, semble-t-il — en trente petites pages, où les travaux d'Érasme, des Estienne, de Scaliger, de Casaubon occupent, comme de juste, une place d'honneur. Les XVIIe et XVIIIe siècles sont traités, au contraire, assez largement (p. 236 à 302); on lira avec intérêt les paragraphes réservés aux laborieux éditeurs des Pays-Bas — les Vossius, les Meursius, les Graevius, les Hemsterhuys, les Ruhnken — et surtout aux brillants philologues d'Angleterre, tels que Richard Bentley, William Jones, Richard Porson et l'historien Edward Gibbon, sur l'œuvre desquels il n'est pas surprenant qu'un Anglais d'aujourd'hui aime à s'arrêter quelque peu.

Le XIXe siècle et l'époque contemporaine occupent un quart du volume, avec sept chapitres (60 pages) pour l'Allemagne, un pour l'Italie (2 pages), un pour la France (6 pages), un pour les Pays-Bas hollandais et belges et pour les pays scandinaves (13 pages), un pour la Grèce, la Russie et la Hongrie (6 pages), un pour l'Angleterre (26 pages), un également pour les États-Unis d'Amérique (9 pages); les philologues et les archéologues ou historiens d'Allemagne tiennent ainsi à eux seuls plus de place que ceux de tous les autres pays réunis. Quelque considérable qu'ait été leur labeur, il y a là, nous en sommes convaincu, une faute d'optique; sans aucun doute les proportions eussent été différentes si M. Sandys s'était davantage préoccupé de déterminer ce que chaque école, chaque groupe de commentateurs, de philologues et d'érudits a réellement apporté de neuf et de fécond. Nous ne cherchons à diminuer le rôle de personne; mais il est incontestable que depuis une cinquantaine d'années d'autres pays que l'Al-

Digitized by Google

lemagne sont entrés ou plutôt rentrés dans la lice et que par la qualité, sinon par la quantité, les travaux qu'ils ont produits méritent d'être mis en vedette. Est-ce obéir, par exemple, à un amour-propre national excessif que de trouver insuffisantes les six pauvres petites pages accordées à la France[1]?

Il est vrai que M. Sandys, par prudence peut-être, a exclu de son livre tous les vivants, éliminant ainsi une bonne part des meilleurs ouvriers de ces cinquante dernières années. Du coup, toute la perspective historique se trouve faussée : un médiocre sera cité parce qu'il a plu au destin de le faire disparaître avant l'heure où M. Sandys prenait la plume; un érudit de premier rang sera passé sous silence parce que ses disciples ne l'avaient pas encore, en 1915, conduit à sa dernière demeure[2]. Si M. Sandys, au lieu de concevoir son livre comme une série de notes biographiques, s'était appliqué à dégager les lignes générales de l'évolution du travail philologique et archéologique, il n'eût pas éprouvé, croyons-nous, la moindre gêne à parler de l'œuvre des vivants, et c'eût été tout profit pour ses lecteurs.

Tel quel, son livre se distingue par de solides mérites. M. Sandys parle des études classiques en homme du métier, familiarisé de longue date avec les éditions d'auteurs grecs et latins, avec les travaux des philologues et des commentateurs de notre temps. Ses jugements semblent généralement droits et équitables et il a réussi, somme toute — ce qui était son but essentiel — à dresser un répertoire clair et de consultation facile, dont les historiens ne se serviront pas moins utilement que les philologues eux-mêmes.

Louis HALPHEN.

MALAGUZZI-VALERI. **La corte di Lodovico il Moro.** Tome III : *Gli artisti lombardi.* Milan, Hœpli, 1917. Gr. in-8°, XI-368 pages, 489 illustrations.

Nous avons déjà dit (tomes CXV, p. 402, et CXXI, p. 370) l'intérêt des livres que M. Malaguzzi-Valeri a écrits à la gloire de Ludovic le More et de ses artistes. L'auteur espérait présenter ce bel ensemble en deux volumes seulement; il comptait sans les digressions et les illustrations dont le nombre l'a obligé à en composer un troisième et à nous déclarer que ce troisième sera suivi d'un quatrième. Le tome précédent était, on s'en souvient, consacré aux deux plus grands artistes qui aient travaillé pour Ludovic le More : Léonard de Vinci et Bramante; celui-ci étudie les maîtres moins importants. Si cepen-

1. Parmi les éditeurs de textes grecs, Tournier n'est même pas cité; parmi les historiens, Fustel de Coulanges obtient tout juste une ligne.

2. Nous devons d'ailleurs reconnaître que M. Sandys a fait, pour la France précisément, une exception à cette règle : il a cité (p. 372) les noms de quatre archéologues vivants dans un passage relatif à notre École française d'Athènes.

Digitized by Google

dant on espère y trouver des données sur les sculpteurs de cette époque, il faut y renoncer. M. Malaguzzi-Valeri nous donne les raisons de cette exclusion. Ces sculpteurs ont travaillé surtout à la Chartreuse de Pavie, qui est en dehors de l'influence de Ludovic le More, comme mécène. Il faut noter aussi qu'à Milan leur activité fut « intermittente ». D'ailleurs, l'auteur avoue que, s'il s'était occupé de la sculpture comme des autres arts, les dimensions de son œuvre seraient devenues inquiétantes; puisqu'en d'autres publications il avait exposé le résultat de ses recherches sur ces questions, le mieux était de ne pas y revenir. Raisons qui, comme on le voit, n'ont rien à voir avec la composition du volume. C'est grand dommage : car le plan général se ressent un peu de l'arbitraire de ces considérations.

Nous l'avons déjà constaté, M. Malaguzzi-Valeri, entraîné par l'ampleur de son sujet, ne s'est pas astreint à suivre une ligne de développement nette. Au cours de ces trois volumes, il lui arrive souvent de se répéter; les renvois sont nombreux. On nous dira que cela était inévitable dans une œuvre aussi considérable. Il n'en est pas moins vrai qu'il est désagréable pour le lecteur, lorsqu'il étudie un artiste, Boltraffio par exemple au tome III, de devoir se reporter au tome I ou au tome II pour y trouver telle de ses œuvres dont il serait plus naturel de parler au tome III.

Il y a de nombreuses compensations à ce défaut qu'il était, il faut le reconnaître, difficile d'éviter. L'intérêt d'abord des portraits dont parle M. Malaguzzi dans les premières cent pages. Il n'a guère envisagé Ambrogio de Predis, Bernadino Dei Conti et Giovanni Antonio Boltraffio que comme portraitistes, n'ayant recours à leurs tableaux religieux que pour mieux expliquer ses attributions. Sur ce point, il s'inspire fréquemment des suggestions de Frizzoni ou de Berenson, et il arrive à donner une idée précise de l'évolution du portrait lombard au début du XVIe siècle. Ce qui fait peut-être défaut, c'est une étude plus minutieuse des influences subies; il aurait été intéressant de se demander si l'action de Léonard a été aussi prépondérante qu'il le semble au premier abord et s'il n'y a pas eu un apport non négligeable de traditions antérieures dans l'art de Predis ou de Boltraffio.

Les deux tiers de ce tome III sont consacrés à des questions en grande partie nouvelles : M. Malaguzzi y a réuni tout ce qui concerne les miniatures, l'art du bois, l'orfèvrerie. Jusqu'ici on n'avait pas jugé que le développement de ces arts dits mineurs, dans la région lombarde, fût digne d'une étude d'ensemble approfondie. Les illustrations sont très nombreuses et très utiles; le texte est plein d'informations nouvelles et d'aperçus intéressants. Ces chapitres sont certainement parmi les meilleurs qu'ait écrits M. Malaguzzi-Valeri dans cette œuvre imposante, qui, en dépit de ses défauts, restera comme un instrument de travail de premier ordre.

Jean ALAZARD.

Digitized by Google

Henri FOCILLON. **Giovanni-Battista Piranesi, 1720-1778**. Paris, Laurens, 1918. In-4°, XXIV-324 pages et 32 planches hors texte.

ID. **Giovanni-Battista Piranesi. Essai de catalogue raisonné de son œuvre**. Paris, Laurens, 1918. In-4°, 75 pages.

L'étude si complète et si attachante consacrée par M. Focillon à l'œuvre un peu oubliée de Piranesi intéresse non seulement l'histoire de l'art, mais celle de l'Italie au XVIIIe siècle. Elle constitue en outre un chapitre des plus précieux de l'histoire de la renaissance des études archéologiques et de leur influence immédiate sur l'art, sur la décoration, sur le mobilier et aussi sur la littérature et le mouvement intellectuel à la fin du XVIIIe siècle. Pour la première fois, la figure si énergique du puissant graveur, véritable homme de la Renaissance égaré dans l'Italie décadente, est mise en pleine lumière et son rôle historique apparaît comme immense. Il est un des ouvriers du « rinascimento » national et il se rattache par delà les siècles à la tradition latine dont il exalte la magnificence avec une sorte de passion farouche et de poésie grandiose.

Dans une première partie, M. Focillon a cherché à montrer la formation du génie de Piranesi et ce qu'il doit à son milieu. D'abord il est né et a été élevé à Venise; il a étudié l'architecture qu'il a considérée toute sa vie comme son métier essentiel. « Architetto veneziano », tel est le titre qu'il prend dans tous ses ouvrages. De sa patrie, restée au XVIIIe siècle « l'atelier où la pensée italienne donne son effort le plus fécond », il tient le goût de la « magnificenza », à la fois faste et grandeur. « Au pied de l'escalier des Géants, les projets immenses sont les seuls qu'on puisse former. » Il n'est pas indifférent de constater que Piranesi fréquenta plus tard l'atelier de Tiepolo, qui exerça sur lui une grande influence.

Mais Piranesi représente en outre l'esprit italien du XVIIIe siècle et, dans un chapitre très neuf et nourri de faits, M. Focillon montre que l'Italie est restée à cette époque la terre de l'individualisme et de la curiosité. C'est à tort que, sur la foi de quelques voyageurs, on a voulu y voir une nécropole, un musée, et qu'on a fait de la découverte d'Herculanum et de Pompéi le point de départ du « rinascimento ». A vrai dire, l'Italie continue, comme à l'époque de la Renaissance, à produire des esprits originaux, à l'imagination exubérante, ou des polygraphes curieux de toutes les techniques et de toutes les disciplines.

Telles étaient les dispositions de Piranesi lorsqu'il prit contact avec les antiquités de Rome. L'impression produite sur lui par les vestiges de la grandeur romaine fut si forte qu'il se donna tout entier à ce nouveau milieu et choisit comme but de toute sa vie d'en exalter la magnificence. Ce qu'était Rome à l'époque de Benoît XIV et de Clément XIII, c'est ce que M. Focillon nous décrit dans un de ses plus jolis chapitres. Piranesi est conquis tout de suite par la beauté pitto-

Digitized by Google

resque des ruines « avec leur luxe de plantes sauvages et d'herbes folles, avec leur poésie faite de familiarité et de grandeur ». Ce qui le séduit surtout, c'est le contraste amusant entre les majestueuses constructions des papes et les ruelles sordides ou les ruines du passé; au lieu de fréquenter les musées et de dessiner des académies, son plus grand plaisir est de croquer les gueux pittoresques, les mendiants couverts d'ulcères qui errent sous les portiques des palais somptueux ou s'installent sans façon sous les arcs de triomphe des Césars.

Dès lors Piranesi avait trouvé sa voie et ce fut l'eau-forte qu'il choisit pour exprimer sa pensée. Dès 1743, il publie sa *Prima parte d'Architettura e Prospettive;* il se met en relations avec les jeunes artistes de l'Académie de France, il s'associe à l'Allemand Giuseppe Wagner et fonde un atelier au Corso, transporté en 1750 à la Trinité-des-Monts. De 1744 à 1778, les chefs-d'œuvre se succèdent : première édition des *Carceri* (1745), *Antichità Romane* (1756), *Magnificenza ed' Architettura dei Romani* (1761), *Campo Marzio* (1762), *Antichità d'Albano* (1764). Entre temps l'artiste, dont le succès est prodigieux, publie la série de ses célèbres *Vedute*, qui embrassent la Rome ancienne et moderne, et il remanie ses *Carceri*, où il donne libre carrière à une imagination sombre et farouche. Se souvenant qu'il est architecte, il restaure sur l'Aventin l'église du prieuré de Malte et il soutient contre l'érudit français Mariette une polémique assez vive où il défend l'originalité étrusque et latine contre les partisans exclusifs des Grecs. La question est toujours, on le sait, d'actualité et, bien que le bagage archéologique de Piranesi soit insuffisant, ses arguments conservent une certaine valeur.

Après avoir ainsi, par une analyse très délicate, montré la formation intellectuelle et artistique de Piranesi, M. Focillon étudie avec une grande pénétration les éléments de son génie, l'originalité de sa technique, sa rénovation de l'art de la gravure à l'eau-forte et enfin l'influence qu'il a exercée sur le mouvement artistique de ses contemporains. Il est impossible de résumer chacun de ces chapitres si substantiels qui constituent une des meilleures études qu'on ait écrites sur la renaissance antique et l'influence de l'archéologie sur l'art à la fin du XVIIIe siècle. L'auteur a très bien montré qu'un génie aussi vigoureux que Piranesi déborde les cadres dans lesquels on a voulu l'enfermer. Les décorateurs du Premier empire, Percier et Fontaine, sont ses disciples, et les romantiques ont quelque raison de le revendiquer comme un précurseur. « Étant le premier archéologue qui fût en même temps un artiste, il réconcilia l'archéologie et les arts. »

Ajoutons que cette excellente étude est accompagnée de magnifiques planches qui illustrent d'une manière vivante les divers aspects du talent de Piranesi. Dans les temps difficiles que traverse en ce moment la librairie française, la présentation si luxueuse et si soignée de cet ouvrage fait grand honneur à l'éditeur qui a su la réaliser.

Louis BRÉHIER.

Digitized by Google

Johannès DIERAUER. **Histoire de la Confédération suisse.** Trad. de l'allemand par Aug. REYMOND. Tome V : 1798-1848; première partie : 1798-1813. Lausanne, Payot, 1918. In-8°, VIII-377 pages.

Il y a plus de trente ans que M. Dierauer commençait la publication de cet ouvrage qui n'a pas tardé à prendre la première place parmi les histoires générales de la Suisse. Étendue et précision de l'information, clarté de l'ordonnance et soin donné à la forme, pondération des jugements portés sur les hommes et sur les institutions, telles sont les qualités maîtresses qui font apprécier l'œuvre de l'historien saint-gallois par le public lettré, tandis qu'une riche bibliographie en fait un instrument de travail indispensable aux chercheurs. C'est avant tout le développement politique de la Confédération que M. Dierauer s'est proposé de mettre en lumière : son livre montre la lente formation, dans ce domaine, d'une unité nationale, d'un esprit national suisse. Il est d'autant plus heureux que l'auteur ait pu mener à bien le tome V, qui embrasse la période de 1798 à 1848[1], car c'est pendant ce demi-siècle que la Suisse de l'ancien régime s'est transformée en un organisme politique plus fort et plus perfectible, l'État fédératif, dont le développement se poursuit encore de nos jours. L'œuvre de M. Dierauer a été mise depuis peu à la portée des lecteurs de langue française grâce à la traduction qu'en a donnée M. Auguste Reymond[2]. Le cinquième volume de l'édition française paraîtra en deux parties; c'est la première que nous annonçons ici. Elle comprend les livres X et XI, consacrés à « l'État unitaire helvétique, 1798-1803 », et au « Fédéralisme à l'époque de la médiation, 1803-1813 ». C'est dire qu'elle met en présence les deux principes politiques dont la lutte, commencée dès l'âge héroïque de la Confédération, remplira tout le XIXe siècle. Aujourd'hui encore, la recherche d'une combinaison entre l'esprit unitaire et l'esprit fédéraliste reste le problème essentiel de la politique intérieure de la Suisse.

De 1798 à 1813, la Suisse subit en fait le protectorat français, et cette dépendance fausse toute la vie publique du pays. « Vaincre un petit peuple, surtout quand il est divisé », a écrit à ce propos Numa Droz, « sera presque toujours chose faisable pour un grand État. Mais se l'assimiler, le plier à des habitudes nouvelles, contraires à son génie, c'est une tâche autrement ardue. Un pays conquis ne peut se gouverner à la longue que par la confiance et non par la force. » Vérité souvent expérimentée, mais dont la démonstration n'est pas encore probante aux yeux de certains gouvernants actuels. Imposée par la

1. J. Dierauer, *Geschichte der Schweizerischen Eidgenossenchaft*, t. V. Gotha, F.-A. Perthes, 1917, in-8°, XXXVI-807 p. Les premiers volumes de cet ouvrage, qui fait partie de l'*Allgemeine Staatengeschichte* de Heeren et Ukert, ont paru en 1887, 1892, 1907 et 1912.

2. Tomes I-IV. Lausanne, Payot, 1910-1913, 4 vol. in-8°.

Digitized by Google

volonté du Directoire et de Bonaparte, la Constitution helvétique introduisit en Suisse un régime de centralisation calqué sur celui de la France, mais absolument contraire à l'évolution historique du pays. Entre « patriotes » unitaires et conservateurs fédéralistes s'engagèrent de stériles luttes constitutionnelles, qu'aggravèrent la protection accordée aux partis par l'étranger et les souffrances du peuple, épuisé par les exactions des généraux français et par la guerre européenne dont la Suisse devint le théâtre en 1799. Dans de telles conditions, comment le régime unitaire eût-il produit les fruits que ses partisans en attendaient? Cependant, malgré sa faiblesse et son incohérence, il a laissé des traces ineffaçables. Les principes libéraux de la Révolution française — souveraineté populaire, égalité des droits, libertés individuelles dans le domaine de la conscience, de la presse, de l'industrie et du commerce — furent remis en honneur ou proclamés pour la première fois dans les vieilles démocraties de la Suisse. Si l'application n'en fut que temporaire et imparfaite, ils se conservèrent du moins comme des ferments de régénération politique sous les régimes qui suivirent. Dans l'œuvre féconde accomplie par la Confédération depuis 1848, elle n'a fait souvent que s'engager à nouveau, avec plus de mesure et d'expérience, dans les voies que les réformateurs de l'époque helvétique avaient tracées trop hâtivement et avec un doctrinarisme irritant. C'est ce qui fait l'intérêt spécial des pages que M. Dierauer a écrites, avec une sympathie manifeste, sur l'activité législative des conseils helvétiques, sur les travaux des Rengger, des Stapfer, des Usteri, des Escher, personnalités d'élite qui s'efforcèrent de donner une direction à cette activité et de gagner les masses à un idéal nouveau.

La période de l'acte de médiation est loin d'avoir la même importance. Après l'effondrement de l'Helvétique dans la guerre civile, Bonaparte, qui n'était pas resté étranger à la catastrophe, dicta aux Cantons une constitution nettement fédéraliste. « Monsieur Ochs, la révolution est finie », dit-il en manière d'épilogue — dans l'audience de congé accordée à la « Consulte helvétique » qu'il avait réunie à Paris — à l'homme d'État bâlois dont il s'était servi cinq ans auparavant pour révolutionner la Suisse et fonder la république unitaire. C'est qu'il importait maintenant au Premier consul que, dans ce pays dont il voulait rester le maître, le pouvoir central fût aussi faible que possible, et que la Confédération ne pût disposer ni de troupes ni de diplomates ni d'argent. Accueilli avec satisfaction par la grande majorité des Suisses, las des querelles constitutionnelles, l'acte de médiation fit refluer la vie dans les Cantons, redevenus souverains, et rendit la prépondérance aux classes conservatrices persécutées par l'Helvétique. En présence de la tyrannie croissante de l'Empereur — soit qu'il réclamât un meilleur recrutement des régiments capitulés, soit qu'il asservit sans scrupule l'industrie et le commerce de la Suisse au système du blocus continental — la soumission la plus complète aux

Digitized by Google

volontés du médiateur apparut de plus en plus au petit pays opprimé comme l'unique voie de salut. Il ne faut pas s'étonner si la Suisse se trouva désarmée lorsque, en 1813, les armées alliées violèrent sa neutralité pour envahir la France. M. Dierauer ne dissimule aucun des côtés sombres de cette période, peu glorieuse au point de vue national. Mais son récit fait bien comprendre les motifs du jugement favorable que les contemporains ont généralement porté sur ces quelques années. Sous ce régime, redevenu plus conforme à la tradition nationale, de réels progrès ont été réalisés par les administrations cantonales; la tranquillité intérieure, la concorde, à défaut de l'unité politique, se sont accrues, bienfaits surtout appréciés dans les nouveaux Cantons dont Napoléon avait définitivement assuré l'existence; enfin, au milieu des guerres de l'Empire, la Suisse, suivant le mot d'un contemporain, « était comme une île de paix et de bénédiction dans la mer universelle démontée ».

Digne à tous égards de l'œuvre du maître de Saint-Gall, ce nouveau volume vient à son heure, car l'époque qui y est décrite fournit à la génération actuelle plus d'un enseignement précieux à méditer. Il sert d'introduction à l'histoire contemporaine de la Suisse et sera lu avec profit par tous ceux qu'intéressent les destinées de ce pays.

V. VAN BERCHEM.

Lord Granville LEVESON-GOWER (First Earl GRANVILLE). **Private Correspondence, 1781 to 1821.** Edited by his Daughter-in-Law, Castalia Countess GRANVILLE. Londres, Murray, 1916. 2 vol. in-8°, xxviij-510 et 597 pages, avec gravures et portraits. Prix : 32 sh.

Les papiers de la famille Leveson-Gower, de provenance officielle ou de source privée, nous ont déjà valu quelques publications intéressantes. En 1885, M. Oscar Browning avait obtenu que l' « University Press » de Cambridge imprimât les dépêches de Lord Gower, qui fut, au début de la Révolution, ambassadeur à Paris contre le gré de sa famille, car la France ne passait plus dès lors pour un séjour de tout repos[1]. Dix ans après cette publication paraissaient à Londres les lettres de la spirituelle Lady Granville, qui, sous la Restauration et la royauté de Juillet, avait suivi chez nous son mari, demi-frère cadet de Lord Gower, et le premier des comtes Granville, dont le prénom anobli sert maintenant à désigner sa branche[2]. Les deux nou-

1. *The Despatches of Earl Gower, English Ambassador at Paris, from June 1790 to August 1792, to which are added the Despatches of Mr. Lindsay and Mr. Monro, and the Diary of Viscount Palmerston in France during July and August 1791*, now published for the first time, by Oscar Browning, in-8°.

2. *Letters of Harriet, Countess Granville, 1810-1845*, edited by her son the Hon. F. Leveson Gower. Londres, Longmans, 1894, 2 vol. in-8°. — *Some*

Digitized by Google

veaux volumes parus en 1916 nous apportent la correspondance de Granville lui-même pendant sa jeunesse. Elle s'arrête en 1821, au moment où va commencer sa mission en titre dans notre pays. Mais ses voyages antérieurs, le rôle plus ou moins officiel qu'il avait joué chez nous au cours d'autres missions, les nouvelles de tout ordre que ses amis joignent à ses notes personnelles nous offrent quantité de portraits, de scènes, de conversations, qui méritent d'être signalées, l'historien des temps napoléoniens pouvant y recueillir plus qu'une glane ordinaire d'anecdotes.

Lord Granville Leveson-Gower était né le 12 octobre 1773, du troisième mariage de son père, le deuxième comte Gower, qui lui-même était le troisième fils d'un père également marié trois fois. Ces familles du *peerage* anglais, avec leurs fructueuses progénitures, deviennent aussi compliquées que celle d'un prince oriental aux pays de la polygamie. Mais le lecteur, s'il éprouve quelque difficulté à se reconnaître dans cette parenté nombreuse, se trouve du moins introduit presque de plain-pied dans les coulisses politiques où « l'oligarchie vénitienne » préparait ses jeux de scène, avant de subir les premières atteintes de la réforme qui, depuis 1832, ne cesse d'amoindrir son influence et la fera disparaître demain au profit de la démocratie pure. Les débuts cosmopolites de Granville ne se firent pas attendre. Aussitôt après sa sortie d'Oxford, nous le trouvons à Paris, en 1791, désireux de voir une émeute, auprès de son frère, l'ambassadeur, et de sa jeune belle-sœur, duchesse de Sutherland, qui ne se montre indulgente ni pour la cour de Louis XVI, ni pour les politiciens de l'Assemblée nationale. « Le monde est fort ennuyeux. Tout s'y réduit si bien à un système de politique et de morale que les gens sont menés complètement par deux ou trois orateurs... Ils se laissent remonter comme des montres; ce sont de véritables machines » (t. I, p. 28). Au fond, ajoutait-t-elle, et son opinion pouvait bien être celle de grands esprits qui prenaient pour autant d'émeutes les prodromes de la Révolution, « cela renouvelle un peu les temps de la Fronde », et quelques têtes coupées n'avaient pas plus d'importance que s'il s'agissait de moineaux : « Voilà des tendres sentiments pour ceux qui s'y plaisent » (p. 30-31).

Puis ce fut pour Granville, en 1792, le tour traditionnel d'Europe, par la Hollande et l'Allemagne, jusqu'à Pétersbourg, avec retour précipité par la Pologne et l'Autriche afin de rejoindre son régiment du Staffordshire en vue des hostilités commençantes. Sur son chemin, il avait rencontré l'émigration à Coblentz; et son ami Jenkinson, que les émigrés croyaient envoyé par Pitt — ce dont l'émissaire présumé ne se défendait pas — lui avait exposé ses idées sur le rétablissement de l'ordre en France. Le futur Lord Liverpool proposait, sinon expres-

Records of the Later Life of Harriet, Countess Granville, by her Granddaughter, the Hon. Mrs. Oldfield. Londres, Longmans, in-8°, 1901. — Voir encore *The Life of Granville George Leveson-Gower, Second Earl Granville, 1815-1891*. By Lord Edmond Fitz Maurice. Londres, Longmans, 1905, 2 vol. in-8°.

Digitized by Google

sément, du moins exactement, d' « octroyer » à la France, restaurée sur le modèle d'une royauté fédérale, une constitution où chaque province aurait eu deux Chambres, l'une de la noblesse et du clergé, l'autre des communes, avec une sorte de délégation pour les affaires d'intérêt général. Granville approuvait, sauf que, connaissant peu la noblesse de province, il estimait impossible de retenir l'aristocratie loin de la capitale (p. 49).

En 1793, malgré les appréhensions extérieures, il obtint de se rendre en Italie; à Naples, il se lia intimement avec une arrière-descendante de Marlborough, fille du comte Spencer, Lady Bessborough, plus âgée que lui d'une douzaine d'années, dont les lettres sont l'intérêt précieux de cette correspondance : liaison d'amitié pure, où la charmante femme eut naturellement quelque peine à empêcher le jeune officier de franchir les limites qu'elle imposait, lui expliquant que, si l'on se bute à ne vouloir en ce monde que des roses sans épines, on risque de n'obtenir « par choix » que « des épines sans roses ». Granville reçut ainsi de son amie plus d'une leçon délicate, qui ne lui fut pas inutile dans les incidents nuancés de sa carrière.

Bientôt, en effet, dès 1796, Granville accompagnait Lord Malmesbury dans sa mission auprès du Directoire. Il participa aux embrassades pacifistes des dames de la halle que caricatura Gillray et trouva tout ensemble le pays plus prospère, la population plus courtoise qu'il ne s'y attendait, le titre de « citoyen » déjà tombant en désuétude. Toutefois, les « indigènes » (*the natives*) évitaient de se compromettre en fréquentant la mission anglaise, sauf « une petite femme que l'on considérait jadis comme appartenant à la mauvaise compagnie, et dont les affections n'étaient pas toujours sanctionnées par les rites du mariage », Julie Talma, qui abondait en anecdotes curieuses sur les Girondins, ses amis très intimes d'autrefois (t. I, p. 135) : Granville regretta fort de ne les avoir pas notées au passage. Il voyait en outre Mme Tallien, qui ne cachait pas son horreur pour le proconsul dont elle subissait le nom. Elle était, avec Mme Bonaparte, « dont on parlait presque autant que de son mari », la femme la plus admirée de Paris, la plus décriée peut-être aussi, puisqu'on lui attachait au dos, lorsqu'elle se promenait sur le boulevard, l'étiquette de « propriété nationale ». « Mais », observait lestement Lady Bessborough, « la facilité avec laquelle elle accorde aujourd'hui ses faveurs enlève beaucoup de mérite à son [précédent] sacrifice. Apparemment, cela ne lui coûtait pas beaucoup. » Paris n'en était pas moins la ville la plus licencieuse où le jeune diplomate eût encore mis le pied; « il n'y reste, ce semble, plus ombre de principe ni de vertu » (p. 138). Mme de Condorcet essaya de le convertir à l'athéisme, mais il parvint à lui faire confesser que Jésus-Christ était un « très bon enfant ».

Après l'échec des négociations, en 1797, Granville fut chargé personnellement, l'année suivante, d'aller à Berlin féliciter le nouveau roi de Prusse; et, en octobre 1804, il devint ambassadeur à la cour

Digitized by Google

de Russie jusqu'en octobre 1805. Il y revint, de juillet 1807 au mois d'octobre, où le tzar déclara la guerre à l'Angleterre. Dans l'intervalle, il avait signé le traité du 11 avril 1805, qui assurait à la Russie un subside anglais de 1,250,000 livres sterling, pour chaque centaine de mille soldats mis en campagne, traité auquel adhérèrent l'Autriche et la Suède dès le mois d'août suivant.

Ce n'est d'ailleurs pas la carrière diplomatique et politique de Granville qui intéressera les lecteurs français, non plus que les intrigues parlementaires ou mondaines du Londres d'alors, où l'on voit figurer dans leur vie intérieure, comme dans leurs ambitions, Pitt, Canning, Fox, les Holland, Sheridan, tout le personnel en vue de l'époque : ce sont les amples détails sur notre pays que l'on rencontre dans cette correspondance auxquels on s'arrêtera plus volontiers. Lady Bessborough, particulièrement, avait connu la reine Marie-Antoinette et l'ancienne cour. L'émigration lui avait amené en Angleterre plusieurs amis et relations : les frères de Louis XVI ; les princes d'Orléans ; Narbonne ; Calonne, bientôt admirateur enthousiaste de Bonaparte ; Jules de Polignac, qu'elle appelle familièrement par son prénom ; d'autres encore. Ceux de ces émigrés rentrés en France, qui avaient recouvré une petite place au soleil, lorsqu'elle vint à Paris passer une partie de l'hiver 1802-1803, lui présentèrent à leur tour les notabilités du nouveau régime : Moreau, Berthier, Macdonald. Souvenirs anciens, nouvelles mondaines sur les milieux consulaires, elle ne néglige rien de ce qui peut rendre sa correspondance attrayante. Le hasard, pour compléter le cadre, fit que, après avoir assisté aux préparatifs de l'Empire, elle revint en France sous la première Restauration et recueillit les opinions qu'éveillait la chute du régime napoléonien : « Je ne conçois point », avouait-elle, « qu'on n'essaie pas de voir et savoir autant qu'on le peut... Je déteste écrire, en général, mais pour vous mon babil est intarissable » (t. I, p. 321, 327). A la vérité, cette curiosité communicative attirait sur elle les soupçons des cabinets noirs ; surtout elle supportait mal qu'on publiât ses lettres, après les avoir interceptées et interprétées sans exactitude[1].

Narbonne et Berthier, par exemple, comme souvenirs politiques, lui confirment, chacun séparément, que, de concert avec La Fayette, ils avaient projeté de défendre Louis XVI à la veille du 10 août. Mais, ajoutait Berthier, « cette âme de miel et de lait, ou plutôt cette nul-

1. Il y eut un courrier de Granville dévalisé juste vers l'époque où l'on enlevait un diplomate anglais, Sir George Rumbold, que Fouché traita sans cérémonie. Une lettre de Lord Granville à Lord Wellesley, dans l'Inde, fut publiée par les journaux français : on y traduisait *obstinate fools* par « des gentilshommes décidés ». Pitt exprima l'espoir que la retraduction en anglais, pour la presse britannique, serait plus exacte. « Ce n'est pas si mauvais », répliqua le duc de Devonshire, beau-frère de Lady Bessborough ; « il y a quelque affinité entre *obstinate* et *décidé*, et la plupart des *gentlemen* sont des *fools* » (t. I, p. 475).

Digitized by Google

lité invincible du Roi, et la méfiance de la Reine nous déjouaient toujours » (t. I, p. 383). — « Il n'y a point de milieu », déclarait Narbonne à Louis XVI, « il faut mettre l'épée à la main ou le bonnet rouge sur la tête. » — « Jurez-moi sur votre honneur et sur Dieu qu'il ne mourra personne. » — « Quelques-uns périront pour le salut de tous. » — « Non, non, jamais; je ne veux causer la mort de personne, j'aime mieux tout perdre » (t. I, p. 387).

Bonaparte, moins sensible aux ménagements populaires et qui, par un rapprochement ironique, montait le vieux cheval de Louis XVI à la grande parade sur la place du Carrousel, le 5 janvier 1803, semblait éviter le contact de la foule, ne se retrouvant à l'aise qu'au milieu de ses soldats. L'éclosion prévue de l'Empire amusait fort les anciens courtisans militarisés sous le nouveau maître. Sur chaque question d'étiquette, Bonaparte répondait : « Qu'on fasse comme on faisait pour les derniers chefs du gouvernement français. » — « C'est si facile », observait doucement Narbonne, « de changer cela en : qu'on dise comme on disait aux anciens chefs, etc. Vous verrez qu'il se trompera de mot un jour et puis c'est une affaire faite » (t. I, p. 391). Sans doute, mais le consul allait un peu vite. « Maret m'a avoué », confiait Moreau à Lady Bessborough, « que c'était de l'ordre exprès de Buonaparte que [dans l'*Almanach national*] Napoléon fût mis à la place de saint Roch, et nulle reine nommée, puisque sa femme ne pouvait l'être » (t. I, p. 403).

« Pourquoi n'essaie-t-il pas de se faire aimer? » demandait Lady Bessborough. — « Il ne le désire seulement pas », répondait Moreau. « Il n'oubliera jamais qu'il est Corse, que la Corse a été asservie par la France, et je puis vous assurer qu'il n'y a rien qu'il déteste au monde plus que la France, votre nation seule exceptée. » — « Rivalité de pouvoirs, apparemment. » — « Point du tout, Madame... Ce n'est ni votre marine, ni votre commerce, ni votre pouvoir, ni même vos Greville et vos Windham qui causent sa haine; c'est votre réputation populaire, votre beau gouvernement raisonnablement libre qui prêche tout contre le sien » (t. I, p. 404).

Ceux qui connaissent les conversations de Napoléon à Sainte-Hélène, surtout avec des Anglais, où perce un si fréquent dédain de la France, conviendront que Moreau ne le jugeait pas trop à tort. Dès avant de quitter la Malmaison, l'Empereur exprime le sentiment qui sera la note dominante de ses propos : « La France est divisée, elle ne sait plus ce qu'elle veut. Les Français ne sont rien s'ils ne sont pas triomphants » (t. II, p. 540). Bonaparte n'a peut-être jamais aimé vraiment que l'Italie, en quoi il ressemblait à un autre Corse, son ennemi personnel, cosmopolite de carrière, mais non moins empreint d'italianité, Pozzo di Borgo. D'autre part, il admirait surtout l'Angleterre, non qu'il acceptât ses institutions libres, mais il appréciait le caractère de ses habitants et la dignité de son aristocratie. Les lords semblent garder à ses yeux un réel prestige. Quant à la France, Napoléon l'utili-

Digitized by Google

suit au gré de son intérêt. « Lui! jamais il n'a rien aimé de sa vie, femmes, hommes, enfants, rien, rien au monde que lui. Passionné pour son ambition, de fer pour toute autre chose » : c'est Masséna, commandant à Marseille, qui parle de la sorte en décembre 1814. Faire partie d'un Directoire? — « Moi! un avec quatre imbéciles? Gouverner en commun? Non — seul — à la bonne heure! » Ainsi s'exprimait Bonaparte avant son élévation, et Masséna de conclure, pour l'édification de Lady Bessborough : « Après tout, ç'aurait été un grand homme si la nature, si prodigue envers lui de ses dons, y avait ajouté un cœur et des entrailles; il n'en avait point, point, point » (t. II, p. 517-518). Napoléon n'eût jamais prononcé le mot connu de Wellington : « J'ai toujours dit que, après une bataille perdue, le plus grand malheur au monde est une bataille gagnée[1]. » Il mesurait hommes et choses à l'échelle de sa grandeur; et lorsque, à l'île d'Elbe, un pauvre maçon, tombant du haut de son palais, venait s'écraser à ses pieds, il s'en consolait avec philosophie : « On n'en meurt pas toujours; je suis tombé de plus haut » (t. II, p. 507).

Il va de soi que cet esprit d'arrogance, souvent doublé d'astuce, ne facilitait pas les relations extérieures. Lorsque Bonaparte envoie Chauvelin en Italie, il lui donne pour consigne : « Surtout, décriez les Anglais. » — Chauvelin proteste qu'il aime l'Angleterre et n'a eu qu'à s'en louer. — « Donc, vous n'êtes bon à rien. Ne voyez-vous pas qu'il me faut une raison pour cette levée de 60,000 hommes? » (t. I, p. 394). Quand le ministre de France à Stockholm se plaint de n'avoir pas été invité à un dîner auquel avait été prié le représentant de l'Angleterre, l'ambassadeur de Suède à Paris subit une algarade mémorable : « Votre Roi, par hasard, oublie-t-il qu'il ne peut compter que parmi les troisièmes puissances de l'Europe et qu'il ne doit pas tenir le nez si haut? » (t. I, p. 412). Naturellement, certains subordonnés imitent en les exagérant ces allures outrageantes. A Pétersbourg, Savary célébrait, sans discrétion ni convenance, « la nation française, la plus polie, la plus policée de toute l'Europe, supérieure à tout autre peuple en génie, en industrie, en courage, etc. » (t. II, p. 292). « Il parle de massacres avec le plus parfait sang-froid », écrivait Granville le 5 octobre 1807; « il insiste sur la nécessité de détruire la présente population noire de Saint-Domingue. Rien moins que l'extirpation des nègres ne peut rendre la colonie à la France, « et, parbleu, Milord, « il faut y aller rondement » (t. II, p. 305).

— « C'est l'inspiration. C'est la foudre. On se sent frappé avant d'avoir vu partir le coup », avait dit Moreau; « ... mais la chute sera terrible, car il joue toujours va-tout » (t. II, p. 128). L'écroulement vint. Lady Bessborough, peu sympathique aux Bourbons, quoique liée personnellement avec plusieurs membres de la famille, relève le désarroi

1. Richard Edgecumbe, *The Diary of Frances, Lady Shelley*. Londres, Murray, 1912, t. I, p. 102-104.

Digitized by Google

des esprits. Son gendre, William Lamb, le futur Lord Melbourne, cause avec un officier qui a cherché vainement à obtenir de l'Empereur qu'il rejoigne l'armée de la Loire. Napoléon refuse. « C'est trop tard, tout est dit... Je n'avais nul autre moyen qu'une guerre heureuse. Si j'avais réussi, ils se seraient tous groupés autour de moi et j'étais plus puissant que jamais. J'avais un grand capitaine contre moi, il a gagné la bataille, et tous m'ont abandonné. Tout est perdu, tout est fini. » Alors, jusque dans son voisinage, on propose pour roi le premier venu. « Pourquoi pas roi Platoff? Autant même qu'un autre. — Pourquoi pas Wellington? Qu'importe? » (t. II, p. 540).

En somme, cette haute société anglaise s'inspire, devant les bouleversements sociaux produits par la Révolution, d'un esprit de méfiance qui explique sa résistance aux améliorations normales jusqu'à la réforme de 1832. Elle se plaît à rééditer le mot d'Alfieri, quand on s'étonnait du changement de ses opinions depuis la Révolution française : « C'est que je connaissais les grands alors, et je ne connaissais pas les petits » (t. I, p. 410)[1].

R. DE KÉRALLAIN.

[René PUAUX]. **Le mensonge du 3 août 1914.** Paris, Payot, 1917. In-8°, VIII-396 pages, 21 illustrations hors texte. — **Les études de la guerre,** publiées sous la direction de René PUAUX. Paris, Payot, 1917-1918. In-8°, cahiers 1 à 7, pages 1 à 640.

La guerre a été décidée par Guillaume II, au Conseil de Potsdam, le 29 juillet 1914. Le lendemain 30, la mobilisation était annoncée, puis démentie à Berlin, mais les préparatifs militaires avaient commencé dès le 23, « date à laquelle », écrit M. Puaux (p. 12), « l'Autriche remettait son ultimatum à la Serbie, à un moment par conséquent où nul ne pouvait prévoir ce que serait la réponse serbe et les conséquences qui en résulteraient ». Le 31, à midi, avant que parvint à Berlin la nouvelle de la mobilisation russe, on établissait l'état de siège, ou « état de guerre », dénommé pour la circonstance « état de danger de guerre », qui n'était qu'une mobilisation déguisée. L'idée de ce subterfuge remonte à 1912, quand l'Allemagne, résolue à la guerre d'agression, en a entrepris la préparation méthodique. Comme

1. Il y aurait plus d'une faute à relever dans le texte, les notes et l'index, parfois insuffisant, de ces deux volumes. Ainsi, t. I, p. 27, il faut lire « la duchesse du Châtelet » et non « la duchesse du Chaillet », qui fut guillotinée avec la duchesse de Choiseul, et ce Choiseul, le ministre, n'est pas, comme le dit l'index, le Choiseul exilé par Bonaparte. Et encore, t. I, p. 55, « la princesse de Lambelle » pour « Lamballe »; t. I, p. 132, « Simione » pour « Simiane »; t. I, p. 331, « Pourtales » pour « Portalis »; t. I, p. 379, Cambacérès n'est pas né en 1783, mais en 1753; t. I, p. 468, le duc de Beaujolais n'était pas le fils de Louis XVIII, mais de Philippe-Égalité; etc.

Digitized by Google

l'établit M. R. Puaux, l' « état de danger de guerre » n'existe dans aucun texte constitutionnel; l'état de siège ou de guerre n'était prévu légalement que pour le maintien de l'ordre intérieur et non pour la guerre au dehors.

La mobilisation officielle a été proclamée simultanément à Berlin et à Paris le 1er août dans l'après-midi, et le 2 le gouvernement allemand mettait en circulation quinze mensonges « dans l'ordre suivant » d'après M. Puaux (p. 143) : bombardement par avion français à Nuremberg; violation de la frontière par les Français à Reppe; à Montreux-Vieux; à Rettel; arrestation de quatre-vingts officiers français en automobile à la frontière hollando-allemande; vol d'un dirigeable ennemi observé de Kerpich à Andernach; un avion français descendu à Wesel; bombardement par avion français près de Carlsruhe; vol d'avions français sur Coblence; sur Cologne; automobiles chargées d'or traversant l'Allemagne pour gagner la Russie; empoisonnement des puits de Metz avec les bacilles du choléra par un médecin français; occupation du col de la Schlucht par les Français; occupation de Metzeral, Valdieu et Sainte-Marie-aux-Mines; occupation du Donon. Ces mensonges avaient un double but : d'une part, démontrer que les Français violaient la neutralité de la Belgique, du Luxembourg et de la Hollande pour justifier l'agression allemande à la fois contre les neutres et contre la France; d'autre part, démontrer que la France avait commencé les hostilités et que par conséquent l'Allemagne ne faisait qu'une guerre défensive. Or, « le gouvernement allemand, décidé à la guerre », ne pouvait constitutionnellement « faire déclarer la guerre par l'empereur sans la réunion et le consentement du Bundesrath qu'en cas d'agression étrangère »; il était donc, comme le démontre M. Puaux (p. 129; cf. p. 177), obligé d'inventer de toutes pièces les prétextes qui n'existaient pas.

Chacun des quinze mensonges forgés le 2 août a son histoire propre. Plusieurs ont servi à confectionner la déclaration de guerre remise à Paris par l'ambassadeur von Schoen le 3 août 1914; d'autres ont été utilisés en Belgique, en Luxembourg; tous ont contribué, en Allemagne même, à l'explosion d'orgueilleuse et criminelle folie qui a fait depuis couler tant de sang. Si la justice doit présider à la conclusion de la paix, il est impossible qu'elle oublie la manière dont la guerre a été déchaînée. Le gouvernement allemand est deux fois coupable : parce qu'il est l'agresseur et parce qu'il a déguisé son agression par le plus vil des procédés qui est le mensonge. Les hauts fonctionnaires qui portent la responsabilité du mensonge ont cru faire figure d'hommes d'État : ils ont agi en malpropres personnages, moralement méprisables. Ce n'est pas sans raison que la couverture illustrée du livre de M. René Puaux représente le portrait du chancelier Bethmann, le front traversé par l'inscription en lettres rouges du mot : « le mensonge ». Mais il faut associer Jagow à Bethmann et l'Allemagne entière à Jagow. Elle a été tellement démoralisée par la disci-

Digitized by Google

pline prussienne, dont le principe essentiel est le « nicht raisonnieren » du Roi-Sergent, qu'elle a accepté comme parole de vérité les mensonges de ses chefs. Pourtant, elle ne manque pas d'esprits critiques, habiles au maniement des textes et aux procédés les plus rigoureux de la vérité historique.

Tôt ou tard et bon gré mal gré il faudra bien qu'elle se décide à l'examen qu'a entrepris M. René Puaux et pour lequel il a largement frayé la voie. Après avoir montré l'origine commune des mensonges des 2 et 3 août dans la volonté d'attaque hypocritement dissimulée des chefs allemands et le secret de leurs premiers préparatifs de guerre, il a pris un par un chaque mensonge, il en a décrit les commencements, les développements et, quand il y a lieu, la terminaison. C'est ainsi que le mensonge de l'avion français de Nuremberg a été démenti par les autorités bavaroises dubitativement dès le 2 août 1914 et catégoriquement le 3 avril 1916; mais les autorités badoises ont toujours fait silence sur le mensonge de l'avion français de Carlsruhe, et il convient de ne point oublier que celui des successeurs de Bethmann à la chancellerie qui le premier a publiquement parlé d'armistice n'est autre que l'héritier présomptif et le président de la Chambre haute du grand-duché : le prince Max de Bade s'est donc tacitement fait le complice des menteurs avant d'assumer le poids de leur héritage.

Le procédé d'élaboration des mensonges des 2 et 3 août 1914 est d'ordinaire fort simple, et ce n'est pas un des moindres mérites de M. R. Puaux d'en avoir donné les preuves indiscutables : le gouvernement allemand a systématiquement fait grief à la France des attentats dont il s'était lui-même rendu coupable. Sans doute espérait-il se faire déclarer la guerre par la France. Les violations de frontière? C'est lui qui les a commises, dès le 29 juillet, à vingt-neuf reprises au moins, d'après le relevé de M. Puaux, avant la déclaration de guerre, en Alsace devant Belfort, dans les Vosges et en Lorraine, alors que les troupes françaises étaient volontairement tenues à dix kilomètres en arrière. Les vols de dirigeables? C'est lui qui les a ordonnées, dès le 25 juillet, et à neuf reprises au moins avant la déclaration de guerre, non seulement en France, mais en Belgique aussi. Les bombardements par avions? C'est lui qui en porte la responsabilité, car un avion allemand a jeté six bombes sur Lunéville le 3 août 1914, à 5 heures 45 du soir, une heure avant que l'ambassadeur von Schoen eût notifié à Paris la déclaration de guerre de l'Allemagne à la France.

M. R. Puaux a eu à sa disposition les documents du ministère de la Guerre : les dépêches et rapports des commissaires de police, de la gendarmerie, des agents des douanes, des forêts, des postes, de l'administration préfectorale et des services de renseignements à la frontière; certains ordres, télégrammes et messages du général commandant en chef et de généraux, la correspondance officielle d'officiers;

Digitized by Google

les journaux régimentaires de marche ; les renseignements fournis par la direction de l'Aéronautique ; les lettres, certificats et déclarations de maires, adjoints, curés, instituteurs et habitants ; les dépositions de prisonniers ennemis ; il a, en outre, utilisé ceux des journaux allemands contemporains du début de la guerre qui sont parvenus en France ; il a étudié les livres diplomatiques et les exposés pseudo-historiques qui ont été publiés en Allemagne sur la déclaration de guerre du 3 août ; il a complété sa documentation par une série de plans, de portraits et de fac-similés ; il en a enfin tiré parti avec tant de verve, de mouvement et d'abondance, tant de clarté, de pénétration critique et de force démonstrative qu'il est permis de dire, sans exagération, que son livre est capital.

Mais toute enquête historique reste toujours ouverte et l'auteur le sait mieux que personne. Aussi déclare-t-il, à maintes reprises, (notamment p. VII, p. 90) que son « ouvrage n'a pas la prétention d'être complet ni définitif », qu'il « n'est présenté que comme un point de départ pour d'ultérieures recherches », et il s'en réfère à « l'examen attentif et patient des historiens de l'avenir ». Le lecteur corrigera sans peine de menues négligences qui révèlent, par endroit, quelque précipitation dans la rédaction ou le tirage ; le fond seul importe ici. La démonstration des mensonges allemands est acquise dès maintenant d'irréfutable façon ; mais on pourra indéfiniment la compléter, sinon même la corriger en certains points par de nouveaux faits, de nouvelles preuves, de nouveaux documents, de nouveaux raisonnements. M. Puaux constate lui-même qu'il n'a pas épuisé les richesses des « immenses archives » de la Guerre à Paris. Sans doute les recherches dans les autres ministères ne seront-elles pas infructueuses. C'est ainsi que dans le volume intitulé *les Violations des lois de la guerre par l'Allemagne* et publié par les Affaires étrangères (Berger-Levrault, éditeur, 1915, 208 pages in-8°), on trouve au chapitre des « Violations de la frontière française avant la déclaration de guerre » plusieurs documents officiels que M. Puaux n'a pas utilisés. Les enquêtes locales fourniront de précieuses contributions. M. Puaux en a lui-même donné deux modèles qui ne laissent rien à désirer : sur l'affaire de Joncherey, le 3 août (p. 243-293), où tomba le premier soldat français victime de la guerre, le caporal Peugeot, et sur le bombardement aérien de Lunéville, le 3 août (p. 359-372) ; mais, pour n'en citer que deux autres, M. le recteur Ch. Adam, membre de l'Institut, dans un discours prononcé à Nancy le 2 octobre 1914 (et publié chez Coubé, à Nancy, 1914, in-8°, p. 4), cite le témoignage d'une institutrice d'Einville montrant pendant l'occupation « à un Allemand incrédule des tombes d'ennemis tués sur le territoire français qu'ils avaient violé. A quelle date ? Le 30 juillet, plus de quatre jours avant que l'empire d'Allemagne nous eût déclaré la guerre » (cf. Puaux, p. 333) ; de son côté, M. C. Berlet, dans son *Rémérèville* (n° 74 des *Pages actuelles*), a recueilli sur place de nombreux détails

Digitized by Google

qui complètent et corrigent les indications données par M. Puaux (p. 338-339) sur le combat du 3 août à 3 heures 30 du soir, au cours duquel le lieutenant français Bruyant tua le lieutenant allemand Dickmann. L'étude de la presse des pays neutres montrera de quelle manière a été organisée la propagation des mensonges allemands (cf. Puaux, p. 201). Enfin, maintenant que les Allemands sont en état de lire le livre de M. Puaux et de comprendre que la vérité nue vaut mieux à elle seule que tous les mensonges les plus artificieusement habillés, ils tiendront sans doute à honneur de publier les documents qu'on ne peut aujourd'hui connaître que par induction. Peut-être connaîtra-t-on alors, par exemple, le texte de l'ordre général de pénétrer en territoire français qui a vraisemblablement (p. 269) été donné le 2 août, après 8 heures du matin, aux « éléments de couverture du 14e corps » allemand.

Comme suite à son livre et pour tenir à jour l'enquête toujours plus approfondie et minutieuse qu'il réclame avec raison sur les origines immédiates et l'explosion de la guerre, M. R. Puaux a fondé une publication mensuelle, *les Études de la guerre*. « Nous avons », écrit-il (p. 4), « l'espoir de faciliter le travail des historiens contemporains et de laisser aux historiens de l'avenir une importante collection de faits et de documents. » Pour donner une idée de la richesse et de la variété de la publication, il suffira de citer ici : le message de Guillaume II au président Wilson (10 août 1914), publié dans son texte original avec fac-similé, inductions et explications; la correspondance entre « Willy » et « Nicky » — le kaiser et le tsar — à la veille de la guerre et de 1904 à 1907, d'après les révélations du révolutionnaire russe Bourtzeff (qui dirige maintenant à Paris *la Cause commune*. hebdomadaire), avec d'instructifs commentaires historiques; la critique des révélations faites au procès Soukhomlinoff et des déclarations publiées à ce sujet par le chancelier Michaëlis, dont M. Puaux dit justement qu'elles offrent une « vulgarité d'expression et une pauvreté d'argumentation surprenantes » (p. 137) et que « les allégations stupides y voisinent avec les contradictions criantes » (p. 143); le rapport inédit du consul de France à Dusseldorf, M. Albéric Neton — l'historien de *Sieyès* — sur la manière odieuse dont il a été expulsé d'Allemagne; les articles de M. Pierre Bertrand, l'auteur de *l'Autriche a voulu la grande guerre*, et de M. Frank Puaux; les extraits judicieusement choisis de la presse française et étrangère qu'on aurait plus tard grand'peine à retrouver. Bref, le plan des *Études de la guerre*, tout ensemble large et précis, a été méthodiquement suivi, non parfois il est vrai sans quelques traces de hâte ou d'improvisation, et il est à souhaiter que la publication soit poursuivie avec régularité : fort utile pendant la guerre, elle le deviendra plus encore après.

G. PARISET.

Digitized by Google

H. LICHTENBERGER, G. BLONDEL, JOSEPH-BARTHÉLÉMY, G. BIENAIMÉ, F. ENGERAND, E. HAUMANT. **Les ambitions de l'Allemagne en Europe.** Paris, Félix Alcan. In-16, VII-232 pages. Prix : 4 fr. 50.

Carl W. ACKERMAN. **L'Allemagne de l'arrière.** Paris, Payot et Cie. In-16, 243 pages. Prix : 4 fr. 50.

Dans une guerre qui, déchaînée par l'insatiable ambition de la dynastie des Hohenzollern et de la caste nobiliaire allemande, n'a pas tardé à se transformer en un formidable choc des peuples de l'univers, il importait de faire pénétrer dans les classes profondes de nos populations l'appréciation exacte de ce qu'on doit appeler la passion maîtresse de la nation germanique. La Société de géographie a donc eu l'excellente idée d'inviter les hommes de science, qui, chez nous, connaissent l'Allemagne à fond, à exposer devant des auditoires rassemblés dans les mairies parisiennes le résultat de leurs études. Sous le titre *les Ambitions de l'Allemagne en Europe*, ces conférences publiques viennent d'être rassemblées en un volume qui sera lu avec fruit.

M. Henri Lichtenberger nous entretient du projet de l'Europe centrale et des idées d'hégémonie industrielle qui l'ont inspiré. M. Georges Blondel dévoile ce que serait la paix allemande dictée par les visées belliqueuses auxquelles se sont ralliées avec enthousiasme des classes habituellement pacifiques, comme le commerce, l'industrie et la finance. M. Joseph-Barthélémy analyse et dissèque l'inspirateur de ces visées, le militarisme jadis uniquement prussien qui a fini par imprégner toute l'Allemagne et qu'il définit un système de politique intérieure et extérieure basé sur la force. Organisation hypertrophiée de la force matérielle, il foule et a toujours foulé aux pieds la morale et le droit toutes les fois qu'il les rencontre sur sa route ; l'aperçu historique de M. Georges Bienaimé sur *les Appétits de la Prusse* en apporte l'irréfutable preuve dans un ordre d'idées différent. M. Engerand revendique pour la France, mal pourvue de terrains houillers, la partie du bassin de la Sarre où sont situés les charbonnages de l'État prussien : ces territoires ont d'ailleurs appartenu à la France jusqu'en 1814 ; mais ne voit-il pas que c'est en vertu d'un raisonnement semblable que l'Allemagne prétendait s'annexer le bassin de Briey? Enfin, M. Émile Haumant prend la défense des buts de guerre que s'était donnés la Russie à la suite de l'agression allemande de 1914 et maintient qu'ils s'accordaient avec les intérêts généraux des Alliés.

Les quatre premières conférences constituent un acte d'accusation solidement construit et étayé, établissant devant le tribunal de l'histoire la préméditation du crime de lèse-humanité qu'elle aura à juger.

Le livre de M. Carl W. Ackerman, *l'Allemagne de l'arrière*, est un autre accablant témoignage à charge contre la caste militaire alle-

Digitized by Google

mande. Accrédité à Berlin au mois de mars 1915 comme correspondant des associations américaines de l'*United Press*, ayant comme tel ses entrées au ministère des Affaires étrangères et étant encore comme tel admis à visiter le front en France, en Belgique, en Russie et en Roumanie, il raconte ce qu'il a vu et entendu dans un langage simple et dénué de toute rhétorique. Il nous montre le chancelier Bethmann-Hollweg et certains fonctionnaires des Affaires étrangères vertement rabroués et subjugués s'ils s'avisent par hasard de céder à quelque velléité d'indépendance vis-à-vis des demi-dieux de l'état-major; il nous dépeint ceux-ci animés dès le début d'une arrogante hostilité envers les États-Unis et leur président, hostilité qu'ils se plaisent à manifester, même en présence des attachés militaires américains, alors que le plus élémentaire souci des convenances leur faisait un devoir de se taire. Il nous montre l'empereur parfois hésitant, mais finissant toujours par subir l'ascendant du Grand Quartier Général et se laissant duper par les affirmations des germano-américains lui faisant accroire qu'eux seuls comptaient aux États-Unis. Quant au peuple, le gouvernement ne lui laissait aucun moyen de connaître les véritables sentiments américains au sujet de la *Lusitania* et des autres atrocités de la guerre sous-marine.

La conclusion où M. Ackerman est arrivé après deux années de séjour, la voici : « Quand la guerre éclata, je n'avais aucun sentiment d'amertume envers l'Allemagne. Mais en constatant à Berlin que le peuple allemand devenait au cours des événements l'instrument borné d'un gouvernement impitoyable, j'ai senti ma sympathie d'antan se transformer en dégoût. »

E. CASTELOT.

Général PALAT (Pierre LEHAUTCOURT). **La grande guerre sur le front occidental**. Tome II : **Liége, Mulhouse, Sarrebourg, Morhange**. Paris, Chapelot, 1917. 244 pages, 3 cartes. Tome III : **Batailles des Ardennes et de la Sambre**. Ibid., 1918, avec 8 cartes dont 4 hors texte. Prix de chaque volume : 5 francs.

Comme nous le prévoyions en annonçant le tome I, le deuxième a une valeur sensiblement plus grande. L'auteur s'y meut dans son domaine proche et y peut déployer toute sa compétence en tentant un premier essai d'une histoire vraiment critique de la guerre. Ses critiques sont raisonnées et réfléchies. En voici quelques-unes, qui montreront le mieux l'esprit du livre et son importance. — Page 22, les attaques de Jaurès contre la loi de trois ans sont des « phrases toutes faites qui dissimulent mal le vide de la pensée ». — Page 23, l'égalité des charges militaires est un « dogme auquel on a fait tant de sacrifices chez nous et qui, malgré tout, a été si souvent outragé au cours de la présente guerre » (p. 31, n. 1, l. 4, lire : il est certain

Digitized by Google

que). — Page 53, la question du déclassement de Lille était restée en suspens : « Dans les conditions où nous plaçaient les menaces allemandes sur la Belgique, cette indécision paraît purement inexplicable. » — Page 54, l'abandon, par suite de l'inachèvement des travaux, du front Laon-La Fère « devait grandement contribuer à prolonger la guerre sur notre propre sol, au prix de souffrances intolérables pour tant de nos compatriotes ». — Page 63, à propos des communications que M. de Broqueville fit à la Chambre belge pour la décider à adopter la nouvelle loi militaire : « Il paraît impossible que de pareilles déclarations, bien qu'en séance secrète, ne soient pas arrivées à la connaissance du gouvernement français à l'époque même où elles furent émises. » — Même sujet page 75 : « Il paraissait impossible que notre concentration projetée ne tînt pas compte d'une hypothèse aussi universellement admise. C'est pourtant ce qui devait arriver, et les conséquences allaient être telles que nous en souffrons encore. » — Page 79 : « C'est la vie d'un homme favorisé par la fortune que nous avons résumée en rappelant les étapes accomplies par le général Joffre. Il apparaît largement préparé aux guerres coloniales. Le sera-t-il autant aux lourdes attributions du généralissime?... On a dit de lui que c'était une nature moyenne agrandie et cette expression n'est pas sans justesse. » — Page 80 : « Le général de Castelnau devait remplir les fonctions de chef d'État-Major... Dès le début des opérations, pour une cause inconnue, cette combinaison fut abandonnée. » — Page 85, note 2 : « Il semble que jamais le commandant en chef n'ait orienté ses commandants d'armées sur ses projets. Son plan aurait été établi en dehors de la collaboration du Conseil supérieur de la guerre. » — Page 87, note 2, à propos de notre offensive en Alsace : « Entrer en Alsace sans être sûr de s'y maintenir devait éveiller dans des populations restées attachées à la France des espoirs peut-être bientôt démentis, les exposer à de cruelles représailles, attirer les ravages de la guerre sur un pays que nous avions un pressant intérêt à laisser intact[1]. D'ailleurs le plan initial de manœuvre sur notre droite dut presque aussitôt être modifié. Il ne tenait aucun compte, en effet, d'un fait capital, l'éventualité d'une attaque allemande par la Belgique, malgré tous les indices qui la rendaient infiniment probable » (cf. p. 92, en haut). — A propos des articles de M. Hanotaux dans la *Revue des Deux Mondes*, « il semble difficile que les Allemands aient eu la prétention de cacher un groupe d'armées comme on dissimule une compagnie en embuscade... La vérité était plutôt que la manœuvre allemande exigeait la mise en mouvement de la droite avant celle du centre. Ce dernier avait à cacher ses déplacements le plus possible, comme il est de règle pour toutes les étapes en campagne. Il n'y a donc pas là de profondes combinaisons ». — Page 102 : « On pouvait respecter la neutralité belge, évi-

1. Cf. la fin de la p. 155.

Digitized by Google

ter même la moindre apparence du contraire, tout en prenant des précautions indispensables. » — Page 104 : « On nourrissait chez nous de singulières illusions sur le temps nécessaire aux Anglais pour opérer leur concentration ou sur celui qu'il faudrait aux Allemands pour traverser la Belgique[1]. » — Page 158, notre communiqué du 3 août, 11 h. 30, portait que la forêt de la Hardt a été rasée, « absurdité palpable pour un massif forestier aussi étendu ». — Page 161, la proclamation de Joffre aux Alsaciens « contrastait cruellement avec notre échec final ». — Page 162, avec le remplacement du commandant du 7e corps et de deux divisionnaires « débutait la longue série de mutations qui devaient renouveler constamment tout le haut commandement, parfois au détriment de l'armée et de la nation ». — Page 167, notre communiqué du 18 août, 15 heures, reflète une confiance et affirme une satisfaction qui renfermaient « une forte part d'illusions ».

Quelques citations empruntées au chapitre final du tome III feront encore mieux connaître le point de vue auquel se place l'auteur et l'aigreur de ses critiques. Le passage essentiel se trouve à la page 347 : « Les échecs du début ne se seraient jamais produits avec la terrible ampleur qu'ils affectèrent un instant sans les erreurs initiales dans le plan de concentration comme dans le projet d'opérations adopté... On persista longtemps dans cette erreur [de ne pas voir les nombreux indices qui présageaient la violation du territoire belge] au lieu de la réparer avec la promptitude qu'exigeaient les circonstances. On eut même l'idée d'entreprendre en Alsace, puis en Lorraine, des offensives parasites dont on savait qu'elles ne pouvaient conduire à rien, même dans l'hypothèse la plus favorable. » Enfin page 351 : « L'attaque française sur le front des Ardennes et de la Sambre fut trop tardive de huit jours; elle se heurta à des forces très supérieures à ce qu'elle eût rencontré à ce moment (le 15 août). »

On peut donner deux raisons à ce retard : d'une part, on voulait sans doute attendre les Anglais; d'autre part, on comptait sur une plus longue résistance de Liége et de Namur. Mais, objecte M. Palat, le supplément des forces anglaises ne compensait pas le renforcement continu des Allemands; quant à la chute rapide des forteresses, on l'aurait aisément prévue si l'on avait « prêté une attention suffisante aux théories hautement professées dans l'armée allemande ». Notre insuffisance en artillerie lourde provenait de la même disposition fâcheuse.

Une autre cause de faiblesse initiale fut l'absence de liaison entre l'infanterie et l'artillerie, même entre cette dernière et le « commandement » (p. 224). — Il y eut même, semble-t-il, entente insuffisante entre les trois armées qui luttèrent en Belgique le 22 août : « Pour une opération de cette envergure, une direction unique s'imposait et,

1. P. 154, l. 7 d'en bas, lire entre la frontière *et* Mulhouse. P. 159, fin de la n. 1, lire *Brubach;* deux lignes plus haut, *Zurenwald* est inconnu. P. 160, au milieu, lire *Reiningen*.

Digitized by Google

à Vitry-le-François, le G. Q. G. était trop loin pour l'assurer efficacement. »

En somme, le général Palat ne loue sans réserve que le général Lanrezac (p. 263) et le maréchal French (p. 344), dont la retraite semble, en effet, avoir été magistrale. L'auteur mène aussi, à différents endroits, une polémique serrée et assez vive contre l'optimisme officiel de M. Hanotaux (exemple p. 253 et 346) et sa manière, souvent plus ingénieuse qu'exacte, d'arranger les faits[1].

Il serait facile de continuer ces citations. Elles suffisent à montrer la nature des critiques de l'auteur; elles sont réfléchies et font réfléchir ceux qui en ont le goût et la possibilité. Elles apprennent beaucoup au lecteur capable de renoncer à des préjugés. Car « l'histoire ne comporte des enseignements que si elle fait abstraction de toute considération s'opposant à la recherche de la vérité. Hors du vrai..., il n'y a plus que le roman historique, souvent très goûté du lecteur, mais de nul profit pour lui » (p. 235).

Nous terminons donc en répétant ce que nous affirmions au début; l'auteur a fait un sérieux effort pour écrire une histoire impartiale, sereine, des événements formidables qui se sont succédé pendant plus de quatre ans. Peut-être quelques-unes de ses critiques contre le haut commandement sont-elles excessives; en tout cas, on aurait désiré que fussent mises davantage en pleine lumière la bravoure et l'abnégation de nos soldats.

Th. SCHŒLL.

1. Finissons par un petit épluchage de détail. Pour marquer les deux extrémités d'une ligne de front (exemple Meuse-Gette, p. 15), l'auteur met toujours une virgule entre les deux termes, ce qui peut induire en erreur le lecteur pressé. Un trait d'union serait préférable.

P. 164, l. 17, lire : en parfaite quiétude. — P. 170, l. 19 : on dut. — P. 195, note : au sud-ouest de Neufchâteau (Warmifontaine devient sur la carte Warnifontaine). — P. 197, l. 3 : sur Breux. — P. 213, l. 3 d'en bas : d'une retraite que (sans virgule). — P. 240, l. 13 : *Noch einer*. — P. 296, dernière ligne : au 10e corps. — P. 322, ligne 11 d'en bas : sur Jemmapes.

Digitized by Google

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

Histoire générale.

— Charles K. Webster. *The Congress of Vienna, 1814-1815* (Londres, Oxford University Press, Humphrey Milford, 1919, in-8°, IV-174 p.; prix : 4 sh. 6 d.). — La Section historique du ministère britannique des Affaires étrangères publie, à l'occasion du Congrès de la paix et sous la direction du professeur G. W. Prothero, une série d'études historiques destinées à la fois au public et aux personnes appelées, de près ou de loin, à prendre part aux négociations. Le présent travail est dû à M. Webster, professeur d'histoire moderne à l'Université de Liverpool et capitaine d'état-major au War Office. L'auteur s'excuse d'avoir dû le composer dans le court délai de onze semaines et nous promet pour plus tard un ouvrage plus complet. Telle quelle, cependant, cette étude doit être accueillie avec faveur, parce qu'elle repose sur une étude attentive des textes, faite par un esprit très averti et très libéral. La nouveauté et le mérite principal du travail de M. Webster se trouvent dans les deux points suivants : d'abord, il a bien mis en lumière la figure et la politique de Lord Castlereagh; cet homme d'État apparaît en somme plus clairvoyant, moins égoïste et plus sincèrement ami de la paix que beaucoup de ses collègues du Congrès, surtout les Allemands. Ensuite, M. Webster a le mérite de nous donner de l'organisation même du Congrès, de sa méthode de travail et des résultats auxquels il a conduit une image nette et fidèle.

Son jugement sur l'œuvre de 1815 dans son ensemble n'a rien d'un essai de réhabilitation. Il montre bien que les négociateurs de Vienne n'étaient pas préparés à comprendre, encore moins à pratiquer, un autre système que celui de l'équilibre, que leur tort principal est d'avoir voulu faire œuvre, non seulement de consolidation territoriale, mais de réaction politique, d'avoir eu des vues trop courtes et d'être demeurés, en général, au-dessous de la tâche qu'ils avaient l'occasion d'accomplir. Mais il a raison de montrer combien l'Europe d'alors était mal préparée, dans son ensemble, à une paix inspirée par d'autres doctrines et que toute tentative faite pour substituer « les vagues principes de nationalité et de démocratie, si mal compris des peuples aussi bien que des hommes d'État » au vieux régime contractuel, aurait conduit alors à des résultats désastreux. L'expérience du moment présent, si différentes que soient les époques, n'est pas faite pour donner tort à ce jugement d'un historien averti. R. G.

Digitized by Google

— Commandant H. WEIL. *Les dessous du Congrès de Vienne*, d'après les documents originaux des archives du ministère impérial et royal de l'Intérieur à Vienne (Paris, Payot, 1917, in-8°, 2 vol., 868 et 782 p.; prix : 40 fr.). — La police politique secrète, organisée en Autriche par Joseph II, remaniée par l'empereur François, dura telle quelle jusqu'en 1848 et est demeurée justement célèbre. Elle atteignit sa perfection vers 1815. Dans un livre publié en 1913, M. August Fournier avait mis au jour une partie des documents réunis par elle à l'époque du Congrès de Vienne. Le commandant Weil nous donne aujourd'hui un recueil plus complet, bien qu'il ait dû encore faire un choix parmi la masse des pièces d'archives, et résumer ou écarter beaucoup de documents. Ses deux gros volumes réunissent près de 3,000 textes dont beaucoup sont assez longs, la plupart utiles, quelques-uns précieux pour l'histoire du Congrès.

Le cadre de la publication est formé des bulletins quotidiens adressés à l'empereur par le ministre de la Police Hager et auxquels sont joints, en copie ou en original : 1° les documents recueillis chez différents personnages, diplomates ou autres, par les moyens variés qu'on peut imaginer (ce sont les *chiffons*); 2° les rapports des espions payés ou bénévoles (il y en a qui semblent être d'un rang élevé et certains se font de cet espionnage une sorte de devoir patriotique); 3° enfin, les produits de ce qu'on appelait alors la *manipulation*, c'est-à-dire le cabinet *noir* de jadis ou le *contrôle postal* d'à présent. On ne peut analyser cette masse de documents. Disons seulement que toutes les correspondances, sans en excepter celle de l'impératrice d'Autriche, étaient « perlustrées », que toutes les démarches étaient connues et que les entretiens les plus personnels de l'empereur Alexandre, par exemple, fût-ce avec la princesse Bagration, étaient rapportés par les « observateurs ». A noter que l'on avait dû employer auprès du tsar des domestiques de la cour comme agents, « parce qu'il avait refusé tout service d'honneur ». Il est piquant de voir après cela le prince Eugène se plaindre presque de n'avoir pas même une sentinelle à sa porte.

Le choix des documents publiés paraît avoir été fait par l'éditeur avec un louable discernement, en tout cas avec beaucoup de soin et avec une connaissance très sérieuse du sujet. Des notes soignées, de bons index, une impression très correcte distinguent ce recueil qui sera un utile instrument de travail. R. G.

— Depuis qu'ont commencé les travaux de la Conférence de Paris pour la paix, chacune des nations, jeunes ou vieilles, qui ont des droits à faire valoir contre les empires centraux et leurs alliés vaincus, a pris soin de rédiger, faire imprimer et répandre dans le public des mémoires justificatifs. Les historiens y trouveront des résumés historiques, des tableaux statistiques, des cartes qui pourront leur servir quand plus tard on tentera de faire l'histoire des laborieuses tractations qui se poursuivent en ce moment même. Nous

Digitized by Google

n'avons pas, ici, à prendre parti dans les différends, parfois si graves, qui divisent les intérêts rivaux; nous nous contenterons d'indiquer les publications qui nous sont parvenues; elles sont d'ailleurs en petit nombre au regard de la masse considérable des publications qui ont été adressées à la Conférence. Nous ne nous occuperons aujourd'hui que de trois États : la Roumanie, la Grèce et la Yougo-Slavie.

La Roumanie, « organe hebdomadaire des revendications et des intérêts roumains », est un journal qui paraît à Paris depuis le commencement de l'année 1917. On trouvera dans les numéros 18, 21, 23, 26 et 29 le texte complet du traité, ou mieux des traités imposés à la Roumanie par les Allemands et les Austro-Hongrois. Les clauses en sont vraiment intolérables; elles justifient l'attitude des Roumains qui, refusant de les reconnaître, ne cessent de protester, au nom du droit, contre l'injustice commise par la force. Le numéro du jeudi 13 mars 1919 contient la Réponse des universitaires roumains au Mémoire des professeurs magyars de l'Université de Clvj et la conférence faite par M. Take Jonesco à la Société de géographie, le 20 décembre 1918. — Nous signalerons en outre les brochures suivantes : *Les Roumains de Bulgarie et de Serbie*, par G. VALSAN, professeur de géographie à l'Université de Jassy; traduit du roumain, avec un avant-propos et des notes supplémentaires, par O. TAFRALI, professeur à la même Université, plus trois cartes ethnographiques de la région danubienne (Roumains, Serbes et Bulgares) d'après Kiepert, Mijatovich et Weigand. — *Actes et documents concernant la question roumaine*, avec une carte ethnographique déjà insérée dans la *Roumanie*. — *Le problème du Banat*, par Georges-G. MIRONESCO, professeur à la Faculté de droit de l'Université de Bucarest, avec une très grande et belle carte ethnographique des régions habitées par les Roumains (dressée par le professeur Sc. DEMETRESCO. Paris, E. Leroux). — Sévère BOCOU. *La question du Banat. Roumains et Serbes* (Paris, Lahure), avec deux cartes ethnographiques : l'une du Banat de Temesvar, par le professeur A.-D. ATANASIU; l'autre des Roumains et Serbes dans les vallées du Timok, de la Mlava, du Pek. — Deux conférences : l'une donnée à Paris par J. GAVANESCO, professeur à l'Université de Jassy, *L'âme roumaine dans la guerre mondiale; la politique nationale et l'esprit public, leurs origines et leurs tendances*; l'autre par Nicolas LUPU, ancien député au Parlement roumain, *La Roumanie nouvelle et ses problèmes vitaux*. — Joignez un Rapport présenté à la colonie roumaine de Paris pour la Commission chargée de dresser la carte des territoires habités par les Roumains et surtout un très instructif atlas historique, politique et ethnographique de la Roumanie, par N.-P. COMNÈNE, rédigé en anglais et en français : *La terre roumaine à travers les âges* (Lausanne et Paris, Payot, 1919, in-4°, 56 p. et 20 cartes; prix : 10 fr.).

Pour la Grèce, un *Bulletin d'informations helléniques* paraît à

Digitized by Google

Paris (25, rue Bassano) depuis le 20 novembre 1918 en fascicules hebdomadaires. Le premier numéro est accompagné d'une grande affiche consacrée à *l'Hellénisme et les principes du président Wilson*. On y trouve d'impressionnantes statistiques sur la répartition, dans l'ancien empire turc, des « 2,500,000 Grecs demandant leur libération du *joug* ottoman et leur réunion à la mère-patrie ». A ces Grecs d'Asie Mineure, du Dodécanèse, de la Thrace, de Constantinople, de l'Épire, s'adresse la déclaration suivante : « Au moment où, grâce aux puissances libérales, les Jougo-Slaves, les Tchéco-Slovaques, les Polonais, les Italiens, les Arméniens, les Israélites et les Arabes obtiennent leur affranchissement, l'Hellénisme a tout autant de droits d'espérer qu'aucun Grec ne pourra être laissé plus longtemps dans la servitude. Ce serait une flagrante injustice et qui risquerait de faire avorter les efforts des Alliés en vue d'une paix durable. » Au n° 6 (28 décembre) est jointe une brochure sur *les Grecs en Turquie*, où sont réunis deux articles parus d'abord en anglais dans « The New Europe » de Londres, 14 et 21 nov. 1918, et dont on donne ici une traduction française (impr. Chaix, in-8°, 15 p.). — D'autre part, un *Bulletin hellénique* (aussi hebdomadaire) paraît depuis le 21 novembre. Signalons en outre : *Le Congrès de la Paix*, par E.-K. VENIZÉLOS. — *L'hellénisme de l'Asie Mineure et la Jeune-Turquie;* protestation et appel à l'humanité civilisée par un témoin oculaire des crimes turcs. — *Les Grecs en Turquie;* deux articles parus dans « The New Europe », 14 et 21 novembre 1918 : l'un sur *Les Grecs en Turquie*, par Mlle Jeanne-Z. STEPHANOPOLI, directrice du « Messager d'Athènes » ; l'autre sur *Smyrne et la Grèce*. — *L'hellénisme en Turquie; histoire complète des massacres*, par le correspondant spécial du « Morning Post ».

Joignons encore un *Mémoire sur l'Épire du Nord*, qui nous est adressé par M. CARAPANOS, ancien ministre des Affaires étrangères; il tend à faire décider la réunion à la Grèce de cette région qui s'est séparée de l'Albanie en 1914 et qui est en grande majorité hellénique de langue et de sentiments; enfin un très bel album sur le Dodécanèse, par le Dr. Skevos ZERVOS : *The Dodecanese; the history through the ages; its services to mankind and its rights*, avec une carte et 322 illustrations, parmi lesquelles de belles reproductions de médailles et même d'inscriptions antiques (Londres, impr. Pagès, in-4°, 80 p.).

Le Comité yougo-slave de Londres a publié, jusqu'à la fin de décembre dernier, un *Bulletin yougo-slave* (mensuel; 38 livraisons); un autre *Bulletin yougo-slave* paraît irrégulièrement à Genève, « imprimé comme manuscrit » (20 numéros du 29 novembre 1918 au 15 mars 1919). Ajoutons quelques brochures : *L'Italie, la Yougo-Slavie et le traité secret de Londres* (extrait de « The New Europe », 28 novembre 1918); *L'Italie et les Yougo-Slaves, une situation dangereuse*, par Sir Arthur EVANS (extrait du « Manchester Guar-

Digitized by Google

dian », 26 et 28 décembre 1918); *Les traités de 1915 et de 1916*, discours de M. Victor BÉRARD à la Sorbonne, le 16 janvier 1919; *La question de Fiume*, par A. E. (avec deux petites cartes); *Le problème de l'Adriatique*, exposé par M. Ante TRUMBIČ, délégué à la Conférence de la Paix, 18 février 1919; *La province de Gorice et l'occupation italienne; ethnographie des Slaves de Macédoine*, conférence de V. DJÉRIČ (extrait de la « Patrie serbe », nos 5-6 et 7-8); *Trieste et l'Istrie*, par Vouk PRIMORAC, avec une préface par M. E. DENIS (no 5 de la bibliothèque de la « Yougo-Slavie », avec deux cartes); Zdenko MORAVEC : *L'Italie et les Yougo-Slaves*, avec un exposé des relations italo-yougo-slaves pendant la guerre et des documents à l'appui; *La presse italienne et les relations yougo-slaves; Le littoral yougo-slave de l'Adriatique*, recueil de quatre articles par des professeurs à l'Université de Zagreb : A GAVAZZI : *Les nationalités sur le littoral yougo-slave;* F. DE SIŠIČ : *Aperçu de l'histoire du littoral oriental de l'Adriatique;* Branko VODNIK : *La civilisation yougo-slave sur l'Adriatique* et Philippe LUKAS : *La Yougo-Slavie économique* (Zagreb, 1919, 72 p. avec une carte); SMODLAKA, député de Spalato : *Les revendications territoriales yougo-slaves*, conférence faite à Paris le 11 mars 1919. *La question de Fiume* est résumée dans une grande carte-affiche donnant le chiffre des Italiens, des Yougo-Slaves, des Magyars et autres populations des deux villes jumelles de Fiume et de Susak. — Nous permettra-t-on de répéter que la Conférence de la paix ferait œuvre vaine si elle se fondait sur le seul élément ethnique ou linguistique pour faire à chaque nationalité sa part légitime? — Ajoutons, pour en finir, la brochure où *La question yougo-slave* est traitée avec le soin et la compétence que tout le monde reconnaît à M. Auguste GAUVAIN en ce qui concerne la péninsule des Balkans (Paris, éd. Bossard, 1918, in-32, 106 p. avec un index et une carte). Ch. B.

— Louis ANDRÉ. *Les États chrétiens des Balkans depuis 1815* (Paris, Félix Alcan, 1918, 1 vol. in-12; prix : 3 fr. 50). — L'auteur se défend d'avoir voulu faire à nouveau, après l'excellent livre de M. Driault, un exposé général de la question d'Orient. Il s'est uniquement proposé de retracer l'histoire intérieure des différents états balkaniques depuis 1815. Aussi le volume se compose-t-il d'une série de monographies, relatives à la Roumanie, à la Bulgarie, à la Serbie, au Monténégro, à la Grèce, qui forment autant de chapitres isolés. Dans chacun d'eux, M. André a analysé les institutions politiques et les progrès économiques réalisés par chaque état; il a surtout nettement mis en relief, en des pages parfois assez pénétrantes, le rôle des hommes politiques; on voit fort bien, par exemple, comment l'action d'un Stamboulof a influé sur les destinées de la Bulgarie ou comment l'énergie d'un Pierre Ier Karageorgevitch a contribué à relever la Serbie de la décadence où l'avait précipitée un Milan Obrenovitch. Peut-

Digitized by Google

être les conclusions de l'auteur sont-elles un peu pessimistes : seule, la Roumanie bénéficie de quelque indulgence. L'activité et la vaillance déployées par le peuple serbe n'auraient-elles pu être rappelées en des termes plus chauds et plus sympathiques ? Mais ce ne sont là que des nuances ; M. André a eu le grand mérite de réunir, en un exposé clair et précis, des données éparses ; on lira son livre avec intérêt et fruit. — A. F.

— Yves de La Brière. *La « Société des Nations ». Essai historique et juridique.* Moyen âge ; « Grand Dessein » de Henri IV ; Politique de l'Équilibre ; Concert européen ; Lois et sanctions internationales ; Chimères et utopies ; Rôle international de la Papauté (Paris, G. Beauchesne, 1918, in-12, 206 p.). — Le R. P. de La Brière prétend envisager ce problème, qui échauffe tant d'esprits et tant de cœurs, d'un point de vue froidement réaliste. Il étudie ce qui a été fait dans le passé et ce qui pourra être fait dans l'avenir pour la sauvegarde de la paix entre les hommes ; et il conclut que des améliorations pourront être apportées à l'édifice du droit international, mais que la Société des Nations est un mythe, une dangereuse utopie, dont il convient de détourner nos pensées. Seule la Papauté est capable de coordonner les efforts qui tendent à la solution pacifique des conflits entre peuples ; contentons-nous d'écouter sa voix et rendons lui dans le monde la place privilégiée à laquelle elle a droit. Le livre se termine sur une leçon d'ultramontanisme.

Nous nous bornons à noter ces conclusions pour mettre en garde contre les tendances de l'auteur. Les discuter serait hors de propos. Le livre ne mériterait même pas d'être lu si dans les premiers chapitres le problème ne se trouvait assez nettement posé et si l'on ne rencontrait çà et là des aperçus intéressants sur les diverses solutions qui y ont été apportées au cours des siècles.

Les précédents historiques successivement étudiés sont d'importance et de valeur très inégales. Le prétendu « Grand Dessein » de Henri IV n'a jamais existé ; voilà longtemps que justice a été faite de ce document, dû à la vieillesse de Sully. L'auteur a raison de ne pas le retenir. En réalité, seule l'organisation de la Chrétienté à la fin du moyen âge présente quelque chose d'analogue à l'ordre nouveau que l'humanité rêve d'instaurer aujourd'hui. Encore fut-elle plutôt un idéal, un rêve séculaire de la Papauté qu'une réalité. Le R. P. de La Brière doit reconnaître lui-même (p. 28) qu'elle ne fut jamais effective.

Dès 1648, l'auteur dénonce une première application du principe d'équilibre ; il se refuse à célébrer les traités de Westphalie « comme une œuvre mémorable de justice » (p. 53). Partout, après 1648, il retrouve ce principe d'équilibre à la base des combinaisons diplomatiques. Le concert européen du XIXe siècle en est une émanation et son résultat logique a été, au XXe, le duel des grandes puissances.

Cette vue d'ensemble est intéressante. Peut-être est-elle trop systématique. Notamment l'auteur se trouve amené à méconnaître l'exis-

Digitized by Google

tence et le rôle du principe opposé, principe de solidarité et d'union entre les peuples, qui aboutira en dernier lieu à l'idée de la Société des Nations. Ce principe trouve mainte occasion de s'exprimer à l'époque révolutionnaire. Au Congrès de Vienne, la diplomatie le tient à l'écart. Mais ne serait-il pas légitime d'en voir une première réalisation, informe et mal venue, contrefaçon ou caricature si l'on veut, dans ce protocole d'allure mystique que le tzar Alexandre fit signer à ses compères de Vienne et qui porte dans l'histoire le nom de Sainte-Alliance? L'auteur fait trop complètement abstraction de ce document. A notre sens c'est un des précédents les plus valables de la Société des Nations. On y trouve déjà l'idée d'une organisation ouverte à toutes les bonnes volontés pour le maintien de la paix et le principe d'une garantie collective entre les contractants. L'idéologie démocratique n'aura guère qu'à substituer, comme objet de garantie, le droit des peuples à la légitimité.

Les différents chapitres dont se compose ce livre ont paru dans la revue catholique *les Études*, entre août 1917 et mars 1918. Qu'ils n'aient pas trop vieilli depuis lors et qu'on puisse encore aujourd'hui conseiller la lecture de certains d'entre eux, ce n'est pas en faire un mince éloge; les événements ont marché vite en ces derniers temps, les idées aussi. Si ce livre conserve quelque intérêt, c'est que les problèmes qu'il étudie sont plus que jamais d'actualité. La discussion sur la valeur respective du principe d'équilibre et de la Société des Nations se continue maintenant autour du tapis vert des diplomates, et l'humanité attend anxieusement l'issue de ce grand procès.

G. Z.

— Raymond Ronze. *La question d'Afrique. Étude sur les rapports de l'Europe et de l'Afrique depuis les origines jusqu'à la grande guerre de 1914.* Préface par M. Éd. Driault (Paris, Félix Alcan, 1918, in-8°, xi-351 p.; prix : 7 fr. 70). — Ce livre est un de ceux dont il est possible de dire du bien, encore qu'on ne le lise pas sans un certain agacement. C'est une de ces compilations assez exactes qui peuvent rendre service à un professeur de collège dépourvu de toute bibliothèque. Du moins pour la période contemporaine, car le résumé qui va de l'aube de l'histoire à 1870 est inutile à force d'être rapide. On n'y devra chercher ni la vie, ni la couleur, ni une tentative de réponse aux diverses énigmes qui composent la « question d'Afrique ». Peut-être même la déception éprouvée par le lecteur provient-elle de ce que ce livre ne tient pas les ambitieuses promesses de la préface de M. Driault. — Sur la crise de 1911, on relèvera ces deux phrases délicieuses (p. 328 et 330) : « Le président du Conseil Caillaux *et* le ministre de Selves étaient par bonheur des diplomates fort avisés... Dans les conférences qu'il [Cambon] avait eues avec Caillaux *et* de Selves on avait fixé d'un commun accord une bonne méthode de discussion... » C'est nous qui soulignons ces *et*. Pour qui connaît un peu l'histoire de 1911, voilà des copules qui valent leur poids d'or.

H. Hr.

Digitized by Google

— Baron BEYENS. *La question africaine. Le Portugal, l'État indépendant du Congo, le Congo belge, l'avenir de l'Afrique* (Bruxelles et Paris, G. van Oest, 1918, in-16, 106 p.). — L'intérêt historique de ce petit volume tient au rôle joué par l'auteur, qui a pu suivre de très près l'évolution de la création léopoldienne. Il ne songe pas à nier que la politique coloniale du vieux roi, très grande par certains côtés, eut ses tares. Mais il a raison de dire, à propos des Casement, des Morel (et des publicistes français qui embouchèrent un peu naïvement la même trompette) : « Ni l'un ni l'autre de ces zélés révélateurs des atrocités congolaises n'a songé à exciter le sentiment public britannique contre l'extermination des Hereros... On craignait sans doute la colère, prompte à s'enflammer, d'un gouvernement aussi puissant que celui de l'empereur Guillaume. » Analysant l'œuvre de la Belgique, M. Beyens montre très bien pourquoi elle doit conserver sa colonie, en toute souveraineté, et pourquoi l'Acte de Berlin doit être revisé. C'était « comme un premier essai, sur le sol vierge de l'Afrique, d'une Société pacifique des nations ». Cet essai « a fait faillite », sort commun à toutes les sociétés dans lesquelles on laisse entrer un membre à la fois très fort et de mauvaise foi. — P. 63, un mot de Sully attribué à Colbert. P. 7, une erreur sur la date à laquelle l'Allemagne songea à Briey : c'est dès le début de la crise, comme le prouvent les instructions reçues par M. de Schoen au sujet de Toul et de Verdun. H. HR.

— H. G. ENELOW. *La guerre et l'avenir de la religion* (Paris, Union libérale israélite, 1918, 1 vol. in-8°, 16 p.). — Sermon prononcé dans un groupement israélite réformiste de Paris par le rabbin du temple Emanu-El, à New York, en l'honneur de l'armistice. Il conclut à une renaissance de l'esprit religieux, mais ne nie pas la nécessité pour la religion de tenir compte des faits. Or, les idées de fraternité humaine et de suprématie de la loi morale, que cette guerre a tragiquement illustrées, sont les bases essentielles de toute religion à l'avenir. — Quelques paroles, « Pour la Victoire de nos armées », de M. Louis-Germain Lévy, précèdent ce sermon. R. L.-G.

— André SPIRE. *Le mouvement sioniste, 1894-1918* (Paris, Dray-Cahen, 1919, 1 vol. in-8°, VI-28 p.). — Cette brochure parut en mai 1918; elle est le tract n° 3 de la Ligue des Amis du sionisme, dont l'auteur est le secrétaire général. C'est l'histoire du sionisme, et c'est le récit de la vie de Théodore Herzl, qui l'incarna : magnifique figure d'apôtre. On y lira comment, au service d'une grande cause, un écrivain devient un homme d'action. On y lira aussi comment l'Angleterre fit aux Juifs, pour leur retour en Palestine, une offre généreuse et grandiose, et comment les puissances centrales essayèrent d'exploiter son geste à leur profit en soulignant que, sur la question sioniste, l'Angleterre avait une politique personnelle et n'était pas d'accord avec ses Alliés. Mais le président Wilson et la France déjouèrent, après tant d'autres, ce nouveau piège, et l'Allemagne en fut pour sa honte.

Digitized by Google

M. Spire a ajouté à son livre le texte de la lettre adressée par M. Jules Cambon, secrétaire général du ministère des Affaires étrangères, à M. Sokolow, représentant des communautés juives de Russie et d'Amérique, les déclarations faites en faveur du sionisme par les gouvernements des plus importantes puissances de l'Entente, et quelques indications statistiques sur la Palestine. Ce sont de précieuses annexes.

R. L.-G.

La Guerre.

— Commandant Émile Vedel. *Sur nos fronts de mer* (Paris, Plon-Nourrit, in-16, 316 p.; prix : 3 fr. 50). — Le public ignore trop le rôle capital que vient de jouer au cours de la grande guerre la flotte française, héritière et continuatrice d'un passé glorieux. Héroïque, obstinée, silencieuse, elle a fait peu de bruit, mais beaucoup de bien en bloquant les croiseurs allemands dans la Baltique, en maîtrisant ces sous-marins qui devaient nous réduire par la famine, en permettant à l'Angleterre et à l'Amérique de nous apporter tout le poids de leur concours. Le livre du commandant Vedel, l'adaptateur éminent de Shakespeare et de Goethe, l'émule de Pierre Loti, vient apporter des précisions nécessaires. Son ouvrage, véritable « Chanson de geste », se divise en une série de monographies écrites par un styliste qui sent, qui souffre, qui admire. Qu'il s'agisse de la surprise du mois d'août 1914, de l'envoi dans la mer du Nord de notre deuxième escadre légère, acceptant joyeusement le sacrifice, puisqu'elle est seule un moment en face de toute la flotte allemande, qu'il soit question des randonnées hasardeuses dans l'Adriatique, de la fin sublime du lieutenant Morillot, renouvelant les exploits des héros de la légende et sombrant avec le *Monge*, que l'on évoque la lutte du *Rigel* contre un sous-marin, le bombardement de Tahiti, défendue par une poignée de braves, ces gestes si naturels, parce que si français, n'en gardent pas moins toute leur beauté. Ils sont les fleurons épars de l'auréole que notre marine peut revendiquer une fois de plus au cours de son admirable histoire.

Ch. D.

— Charles Stiénon. *Les campagnes d'Orient et les intérêts de l'Entente* (Paris, Payot, in-8°, 328 p.; prix : 7 fr. 50). — Les batailles livrées en Orient ont pesé d'un poids insoupçonné sur le développement de la guerre. Marquer leur place dans cet immense conflit, faire connaître la valeur de l'effort, dire ce que les résultats signifient pour la cause de l'Entente, voilà le but que s'est proposé l'auteur. Après avoir expliqué l'intérêt attaché par l'Allemagne au concours de la Turquie, déjà bien avant la guerre, et révélé l'importance et le danger du « Drang nach Bagdad », M. Stiénon recourt aux critiques militaires les plus autorisés, et les documents anglais forment une trame solide d'un bout à l'autre du livre. La campagne d'Arménie et les exploits de l'armée du grand-duc Nicolas dans le Caucase, les récits consacrés

Digitized by Google

aux expéditions de Libye, du Sinaï, de Palestine, les inextricables difficultés dont la ténacité d'Archibald Murray et d'Edmund Allenby ont fini par triompher, la conquête de la Mésopotamie avec les premières déceptions suivies d'une éclatante revanche, les problèmes économiques et diplomatiques, toujours délicats et compliqués puisqu'on délivre des populations parfois défiantes et surtout parce qu'on se trouve en présence d'un adversaire « proverbialement retors », tout cela vient éclairer fort heureusement une foule d'événements lointains. Le récit est toujours sobre, souvent attachant, et le lecteur y trouve un intérêt d'autant plus grand qu'il est soutenu par de bonnes cartes. A travers ces descriptions captivantes qui font évoquer bien souvent des pages d'Hérodote ou de Xénophon, c'est tout un passé qui renait de ses cendres, et l'on salue l'ombre de Darius, d'Alexandre ou de Godefroy de Bouillon. Suivies dans leur ensemble, les campagnes d'Orient apparaissent non comme l'acte principal, mais comme un des actes capitaux de la guerre. Pour la sauvegarde de Suez, pour la protection de l'Inde, l'Angleterre joua un rôle prédominant. Cependant, il est bon de rappeler, outre les intérêts que nous avons en Syrie, l'affection traditionnelle que nous ont vouée les peuples de la Palestine ou du Liban. On comprendra mieux là cette confidence d'un chef bédouin à l'un de nos représentants : « Savez-vous ce qu'il nous arrive de dire quand nous veillons, la nuit...? Il est regrettable que l'armée française ne soit pas représentée davantage parmi les Alliés... Cependant notre espoir reste en elle, parce que, seule, la France se bat pour les autres ».

Ch. D.

— Docteur Lucien GRAUX. *Les fausses nouvelles de la grande guerre* (Paris, l'Édition française illustrée, 1918, 2 vol. in-18, 393 et 495 p.). — Le docteur Graux n'a pas perdu son temps au front, puisque ses occupations professionnelles ne l'empêchèrent pas de publier de gros volumes. Regrettons qu'ils soient si gros : trop d'inutiles chapitres et, dans ces chapitres, trop d'inutiles épithètes les gonflent et les alourdissent, et nous n'en sommes, avec la fin du second tome, qu'au début de 1916, dans l'ordre chronologique. Il est vrai que l'auteur ne se croit pas astreint à suivre rigoureusement cet ordre; qu'à côté d'un historique parfaitement déplacé et insuffisant de la fausse nouvelle depuis la Révolution jusqu'à la Commune, à côté d'analyses psychologiques consacrées à l'optimiste, à l'indifférent, au pessimiste, à l'« installé », qui n'ont pas les mérites des *Caractères* de La Bruyère, nous trouvons dans ces volumes compacts des dissertations sur la censure en temps de guerre, sur les rapports de l'image et de la fausse nouvelle, sur l'humour et la guerre, etc. Mais il y a plus. Le docteur Graux n'est pas parvenu à définir l'essence de son sujet, à distinguer la fausse nouvelle, création de l'imagination collective, et le mensonge, création volontaire d'un individu ou d'un groupe conscient. Il aurait été cependant intéressant d'étudier avec précision les procédés selon lesquels se forment, se modifient, se répandent ces légendes de

Digitized by Google

l'arrière et du front qu'il connaît bien, mais dont il ne note qu'insuffisamment la date ou l'aire approximative d'apparition, se contentant trop souvent de ragots journalistiques. Nous aurions, toutefois, mauvaise grâce à ne pas reconnaître un réel mérite à certains chapitres, dont la documentation sérieuse, l'analyse précise relèvent vraiment de la méthode historique, particulièrement au tome I, le chapitre XII, consacrés aux « Prophètes de guerre », et, au tome II, le chapitre VIII, sur « les Mensonges de la guerre et les témoins de la guerre ». Ces constatations nous amènent à penser que le docteur Graux, s'il parvient à délimiter son enquête et à débarrasser son style de ses enjolivements, est capable de fournir dans ses prochains volumes une contribution intéressante et utile à l'étude du folklore et de la légende pendant la guerre. G. Bn.

— Raymond Recouly. *M. Jonnart en Grèce et l'abdication de Constantin* (Paris, Plon, 1918, in-16, 214 p.; prix : 3 fr.). — Pour nous montrer l'importance de la mission de M. Jonnart en Grèce et nous en faire apprécier les résultats, M. Recouly a dû remonter jusqu'aux débuts de la guerre européenne et nous donner un aperçu de la politique de l'Entente en Orient. Il nous signale la série des erreurs commises, fautes d'appréciation portant sur les sentiments du peuple grec et sur les intentions des gouvernants, désaccords entre les puissances alliées, erreurs de méthode qui ont compromis notre prestige et rendu notre action inefficace. La mission de M. Jonnart et l'abdication du roi de Grèce sont les seuls événements qui aient interrompu cette tradition d'erreurs et d'impuissance. Pour une fois, un programme d'action précis a été exécuté par un homme qui n'était pas inférieur à sa tâche. Si cet acte d'énergie tardive n'a pas suffi pour rétablir une situation irrémédiablement compromise, il a du moins empêché l'effondrement total de notre puissance en Orient. Nous acceptons sans réserves les conclusions si judicieuses de M. Recouly, tout en appréciant par ailleurs l'intérêt anecdotique de son récit, dont l'information est prise aux meilleures sources. R. D.

— Charles Stiénon. *Le mystère roumain et la défection russe* (Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1918, in-16, VII-337 p. et 9 cartes; prix : 3 fr. 50). — Le livre de M. Stiénon ne nous apporte pas la clef du « mystère roumain ». Ce serait une bien grosse prétention, moins de deux ans après les événements qu'il raconte. Du moins a-t-il le mérite de circonscrire le problème et de frayer ainsi la voie à ceux qui viendront après. Militairement parlant, il n'y a pas de mystère. Par la comparaison des armées en présence, de leur armement et de leur degré de préparation à la guerre, du tracé des frontières, de la disposition des réseaux ferrés, etc., M. Stiénon n'a pas de peine à montrer, tout d'abord, que ce qui est arrivé devait arriver. Malgré la valeur incontestable des troupes, et quand même l'idée directrice des opérations eût été autre, l'armée roumaine livrée à elle-même ne pouvait faire mieux. Nous assistons à sa conquête éphémère de la Transyl-

Digitized by Google

vanie, puis à sa retraite devant la IIe armée allemande, à ses efforts pour échapper à l'encerclement, enfin à sa retraite sur le Sereth et aux débuts de son offensive de 1918, arrêtée en plein succès par la défection russe. Le récit est abondamment documenté : les moindres déplacements d'unités y sont rapportés; les noms des chefs qui ont successivement exercé des commandements sont notés en leur temps; nous avons en somme l'impression de revivre avec l'état-major roumain et son conseil français les étapes de la douloureuse, mais glorieuse histoire, et l'on soupçonne d'où peuvent venir à l'auteur les renseignements inédits qu'il nous dit avoir utilisés. — Où commence le mystère, c'est quand on en vient à envisager l'attitude de la Russie. « Pétrograd a sciemment trahi Bucarest », croit pouvoir conclure M. Stiénon (p. 315), et, bien qu'il ne prenne pas à son compte tout ce qu'a pu dire la presse sur le rôle de Stürmer (p. 212), il n'en répète pas moins à plusieurs reprises cette accusation de trahison volontaire et consciente. Ce qu'on sait jusqu'à présent ne permet peut-être pas d'être aussi catégorique. La politique tsariste fut assurément tortueuse, mais aussi tiraillée entre trop d'influences contraires pour être capable d'un dessein suivi. En réalité, la Russie dut être d'abord, elle surtout, victime de certaines illusions communes à tous les Alliés. Puis, quand le désastre fut arrivé, et arrivé par sa faute, elle en prit facilement son parti; avec un égoïsme féroce, elle y vit même certains avantages pour elle-même. A l'appui de la préméditation, M. Stiénon apporte quantité d'arguments, dont certains, pour être impressionnants, ne sont pas absolument décisifs. Au surplus, ce n'est pas une thèse qu'il soutient, mais un jugement provisoire qu'il veut motiver, et ce jugement pourra être revisé sans que le mérite et l'intérêt de son livre en soient aucunement diminués. Relevons une incertitude de méthode un peu gênante dans la transcription des noms de localités transylvaines. Appeler la même ville alternativement Brasso et Cronstadt, c'est risquer de jeter la confusion dans l'esprit du lecteur, même s'il est prévenu. Pourquoi adopter la forme allemande Hermannstadt au lieu du doublet roumain (Sibiu) ou même du nom hongrois (Nagyszeben), alors qu'ailleurs la toponymie roumaine est préférée? S'il y a des raisons pour le faire, cela exigerait du moins un mot d'explication. G. Z.

HISTOIRE D'ALLEMAGNE.

— Kent Roberts GREENFIELD. *Sumptuary law in Nürnberg, a study in paternal government* (Baltimore, J. Hopkins Press, 1918, in-8°, 139 p.). — Ce travail forme un cahier de la série des « Johns Hopkins University Studies in historical and political science ». L'auteur s'est donné pour tâche de retracer un tableau fidèle d'une partie au moins de la civilisation des grandes cités allemandes depuis la fin du moyen âge en prenant pour cadre la ville libre impériale de Nurem-

Digitized by Google

berg et en analysant les lois somptuaires édictées par le magistrat dans leur ordre chronologique. Après avoir décrit dans un premier chapitre le gouvernement politique de la petite république, il groupe dans les chapitres suivants les règlements relatifs aux mariages (depuis le *Hochzeitsbüchlein* de 1485) avant et après la Réforme dont il constate l'influence profonde sur les mœurs; les règlements relatifs aux baptêmes, aux funérailles, à l'habillement. On ne voit pas bien pour quels motifs M. Greenfield a laissé de côté toute une série d'autres ordonnances, et non les moins importantes, relatives aux mœurs, les édits épulaires, ceux contre l'ivrognerie, le jeu, etc. Le tableau aurait été plus complet et plus exact. L'auteur a soigneusement étudié les chroniques et les textes législatifs réunis par Siebenkees ou publiés par Baader. On ne remarquera d'ailleurs dans son exposé que peu de traits caractérisant *spécialement* le « gouvernement paternel » de Nuremberg; tout ce qu'il nous fournit de détails rappelle le plus souvent les ordonnances analogues des magistrats d'Augsbourg, d'Ulm ou de Strasbourg au XVIe et au XVIIe siècle. Une bonne bibliographie du sujet fait défaut. R.

— Sidney Bradshaw FAY. *The Hohenzollern Household and administration in the sixteenth century.* Chapter I-II (Northampton, Mass. Smith College, « Studies in history », october 1916, in-8°, 64 p.). — Ce numéro d'une revue trimestrielle d'histoire publiée aux États-Unis renferme les deux premiers chapitres d'une étude détaillée sur l'administration publique et particulière des Hohenzollern à l'époque du margrave Joachim II de Brandebourg (1535-1571), d'après les documents des Archives secrètes d'État à Berlin, et ceux des Archives de la maison royale à Charlottenbourg. L'auteur a de plus utilisé les recueils imprimés de Hass, Kern, Riedel, Friedensburg, etc. Le fragment de l'étude de M. Fay que nous connaissons seul débute par une analyse sommaire du règne de l'électeur Joachim, de ses rapports avec les États du pays, de ses réformes religieuses et économiques. M. Fay examine ensuite l'organisation de la cour margraviale, le budget de ses dépenses, les différentes *Ordnungen* qui les règlent; il donne la liste des officiers de sa maison, dressée en 1548. Après cela, le récit s'arrête brusquement; il a été continué sans doute dans un des numéros suivants des *Studies* de Smith College si l'auteur a terminé à temps ses recherches dans les Archives prussiennes, qui ne s'ouvriront plus sans doute de si tôt avec autant de facilité aux savants des États-Unis. R.

— Georges HOOG. *Lettres aux neutres sur l'Union sacrée* (Paris, Bloud et Gay, 1918, in-16, XII-236 p.; prix : 4 fr. 50). — Ce livre établit un parallèle frappant entre les opinions professées par les ministres du culte, tant catholiques que protestants, en Allemagne d'un côté et, de l'autre, celles du clergé français et du clergé belge depuis le début de la guerre. La comparaison, même à l'unique point

Digitized by Google

de vue religieux, est écrasante pour les Prussiens. Cependant, l'auteur a bien soin de ne pas se contenter de nous présenter des affirmations ou des paraphrases; il cite les textes : on pourrait dire que l'ouvrage en déborde, et le lecteur est ainsi mis en mesure de juger par lui-même. Quant au vertige de dureté et d'orgueil qui, outre Rhin, s'est emparé des ministres de l'Évangile, laissons-leur la parole. Dans un livre intitulé *la Grande Allemagne*, le Dr Heyck s'écrie : « Ce que notre politique a fait de mieux, c'est notre entrée en Belgique... Dans les livres d'histoire, c'est le survivant qui a raison. Le mort est bon tout au plus à fournir des sujets de tragédie. » Le docteur a l'ironie brutale. Mais le grand prix d'orgueil doit être décerné au pasteur Lehmann : « L'âme allemande est l'âme du monde. Dieu et l'Allemagne sont inséparables. C'est assez pour nous d'être une partie de Dieu. L'âme allemande est l'âme même de Dieu. » Ce théologien se figure sans doute Dieu comme ayant un corps et une âme. — E. C.

— Gabriel HUAN. *Les doctrines de guerre en Allemagne. La philosophie de Frédéric Nietzsche* (Paris, de Boccard, 1917, in-8°, 363 p.). — Nietzsche doit-il être classé parmi les prophètes du pangermanisme? L'opinion qu'il avait des Allemands et des Français ne peut suggérer qu'une réponse négative. Mais sa philosophie conclut-elle à la nécessité de la guerre? M. Huan en établit la démonstration : « La philosophie de Nietzsche », écrit-il dans son avant-propos, « s'achève en une philosophie de la guerre. » Sans prétendre « exposer dans son ampleur et sa richesse une œuvre qui nous apporte, condensés en aphorismes, des aperçus sur tous les domaines de la connaissance », il résume « les idées fondamentales qui composent ce qu'on peut appeler le nietzschéisme » pour « en dégager la signification, l'enchaînement et la portée »; puis, les « considérants » ainsi posés, il en tire des « conclusions » bellicistes. A la vérité, les considérants remplissent presque tout le volume et les conclusions sur « la guerre et l'État », les origines de l'État et la société de l'avenir tiennent en moins de vingt pages (p. 295-313). Il faut convenir que la proportion contraire eût sans doute mieux justifié les promesses du titre et de l'avant-propos; on a par moments l'impression (peut-être inexacte) que l'auteur a voulu accommoder aux préoccupations actuelles un exposé général de la philosophie nietzschéenne conçu ou rédigé antérieurement à la guerre. Mais l'exposé est clair, soigneusement muni de références précises et suivi d'un utile « index chronologique des ouvrages à consulter ». La chaîne des arguments est adroitement forgée de trois maillons; d'abord « le problème de la décadence » : que l'homme de la société moderne est dégénéré et doit disparaître; puis « la transvaluation des valeurs » : que le seul remède à la décadence est un changement total des valeurs actuelles, grâce à quoi naîtra une race de maîtres; enfin « le monde comme volonté de puissance » : que la vie est dans son principe une appropriation, une agression, le dur assujettissement de ce qui est étranger et plus faible; la lutte

Digitized by Google

pour la puissance est la loi de l'universel devenir; elle détermine les rapports des hommes entre eux; l'État primitif est né dans la violence; une « horde quelconque de blondes bêtes de proie », « race de conquérants et de maîtres », a imposé sa domination à des « populations peut-être infiniment supérieures en nombre, mais encore inorganiquement errantes ». La construction paraît solide, mais la thèse de « l'éternel retour », dont on sait l'importance dans la philosophie nietzschéenne, n'y a point trouvé place et l'auteur a dû la reléguer dans une note additionnelle. G. P.

— Émile LALOY. *La diplomatie de Guillaume II depuis son avènement jusqu'à la déclaration de guerre de l'Angleterre, 1888-1914* (Paris, Bossard, 1917, in-8°, 432 p.). — Les commentaires des publicistes contemporains sur la politique de Guillaume II dans ses rapports avec la guerre ou la paix sont plus abondants que variés. Ils se réfèrent tous, plus ou moins directement, à trois thèses seulement : ou le kaiser a persévéramment voulu la guerre, et s'il ne l'a pas faite avant 1914 c'est qu'il attendait et préparait avec patience l'occasion favorable; ou il était au contraire sincèrement pacifique, et il n'a évolué vers la guerre que sous la pression constante et toujours plus forte des pangermanistes; ou enfin il n'est ni pacifique ni belliqueux, ni homme d'État ni même homme de caractère, mais il procède impulsivement par saccades et soubresauts, tantôt exubérant et tantôt déprimé, avec des sincérités successives qui se superposent en duplicités et contradictions, sans autre constante que celle d'une intense vanité. De ces trois thèses, la plus flatteuse pour Guillaume II est évidemment la première, car elle fait de lui un profond politique aux vues lointaines et aussi prudent que hardi. M. Laloy ne dissimule pas que « le côté moral chez Guillaume II ne présente qu'égoïsme et dureté, hypocrisie et perfidie », mais il ajoute que « le côté intellectuel offre malheureusement une ample compensation. Fort bien doué à ce point de vue, il a développé remarquablement les dons de sa riche intelligence » et « il ne cessa de préparer le renouvellement des victoires de 1866 et de 1870, résolu à saisir la première occasion de le réaliser ». A quatre reprises avant 1914, il « a donc tenté de faire la guerre » : en 1891, peu après son avènement, en 1902, en 1909 et en 1911, lors des affaires du Maroc. Mais il ne voulut pas « risquer la partie avant d'avoir mis le plus de chances possible de son côté par un vaste système d'alliances et par des préparatifs militaires dépassant ceux de ses adversaires éventuels ». Il ambitionnait la gloire, non pas « celle du savant ou de l'écrivain, de l'artiste ou du bienfaiteur de l'humanité », mais « celle du souverain, du diplomate et de l'homme de guerre »; il n'a pas « la prétention d'être universel, mais il est de première force en diplomatie et connaît à fond l'art militaire ». Pour justifier ses assertions, M. Laloy a esquissé une histoire générale de la politique du kaiser pendant les vingt-six premières années de son règne. Il rejette le « masque » des discours officiels et des

Digitized by Google

déclarations retentissantes; il s'en tient aux faits, dont il révèle bon nombre au public français, principalement d'après des publications anglaises qui jusqu'à présent n'avaient pas encore été signalées parmi nous et sur lesquelles il convenait en effet d'attirer l'attention. Les derniers chapitres du volume sont consacrés aux tragiques journées qui ont précédé l'explosion de la guerre; on y trouvera, comme dans toutes les autres parties de l'ouvrage, beaucoup d'observations nouvelles et pénétrantes avec un incontestable talent d'exposition. — G. P.

— *Tableau des conditions économiques de la paix allemande*, publié par le ministère du Commerce et de l'Industrie (Paris, Imprimerie nationale, 1918, in-4°, 44 p.). — Ce tableau ne vient pas trop tard : depuis sa publication (septembre 1918), il y a eu l'armistice; mais c'est de la paix qu'il s'agit ici. Il s'agit des « buts de paix économique » des Empires centraux qui devaient assurer, dans la pensée de ceux qui déchaînèrent la guerre, une expansion illimitée à l'industrie et au commerce allemands. Sans doute ces buts de paix économique ont varié avec la fortune des armes, tant que celle-ci du moins ne parut pas désespérée. Mais, quels qu'aient été les hommes au pouvoir (pangermanistes déchaînés, nationaux-libéraux, commerçants ou armateurs hambourgeois, progressistes, socialistes officiels), le but a été le même : « La domination économique du monde. » Les apparences n'ont pas masqué les réalités. L'intérêt de ce remarquable recueil de textes (politiques, diplomatiques, polémiques, financiers, etc.), clairement classés et présentés, demeure considérable à l'aurore même de la paix. R. L.-G.

— F. Maurette. *L'Allemagne boycottée* (Paris, Hachette et Cie, 1918, in-16, 38 p.; prix : 0 fr. 75). — Avant la guerre, l'Allemagne achetait à l'étranger la plus grande partie des aliments qui faisaient vivre ses soixante-cinq millions d'habitants et la plupart des matières premières nécessaires à son industrie. Or, cet étranger, ce sont surtout les Alliés qui aujourd'hui se battent contre elle. Que si ces Alliés refusent de lui livrer ces aliments et ces matières premières, l'Allemagne est affamée et son industrie est anéantie. Voilà ce que démontre M. Maurette de la façon la plus claire à l'aide de graphiques nombreux. Sa brochure doit être méditée. C. Pf.

— Emil Zimmermann. *Germany's great African Scheme. The German empire of Central Africa, as the basis of a new German World-Policy*. Traduit de l'original allemand avec une introduction par Edwyn Bevan (Londres, Longmans, Green et Cie, 1918, in-8°, xiii-63 p., une carte). — « Il est important », écrit M. Bevan, « que les peuples de langue anglaise puissent avoir sous les yeux un clair exposé de ce programme allemand, un exposé montrant les espoirs et les intentions qu'y attache la pensée allemande... Ce livre a été écrit pour des lecteurs allemands; des lecteurs anglais et américains sauront, sans aucun doute, en tirer leurs propres conclusions. »

Digitized by Google

Pour les y aider, M. Bevan a fait précéder cette traduction du *Mittel-Afrika* d'une étude sur les autres publicistes allemands qui ont prêché « le même évangile » : Oscar Karstedt, Paul Leutwein, Hans Delbrück lui-même, malgré sa modération relative, Hermann Oncken, autre « modéré », Paul Rohrbach, Franz Kolbe, le ministre Solf, etc. Il donne une analyse et des extraits des nombreux articles par lesquels Emil Zimmermann a préparé son livre. M. Bevan montre même que la doctrine était déjà élaborée en 1913 dans le livre anonyme *Deutsche Weltpolitik und kein Krieg*. A cette doctrine, nous savons aujourd'hui par le prince Lichnowsky que le gouvernement britannique était sur le point de donner son assentiment à la veille de la guerre. Grâce à ces documents, l'introduction de M. Bevan constitue un exposé très précieux des rêves africains de l'Allemagne, — rêves désormais évanouis! H. Hr.

Histoire de Belgique.

— H. Vander Linden. *Vue générale de l'histoire de Belgique* (Paris, Payot et Cie, in-16, 287 p.; prix : 4 fr. 50). — Depuis que les publicistes d'outre-Rhin ont entrepris de contester la validité des titres du peuple belge à constituer une nation, les écrivains belges se sont imposé la tâche de réfuter leurs affirmations intéressées et d'établir que depuis des siècles les populations qui habitent le bassin inférieur de l'Escaut et de la Meuse ont, malgré la coexistence de leurs deux langues, le flamand et le français, présenté tous les caractères d'une nationalité distincte. A vrai dire, M. Pirenne, le grand historien national, en avait déjà rassemblé et mis en évidence les preuves irrécusables. Mais tout le monde n'a pas le goût ou le loisir de lire un ouvrage en plusieurs volumes; le petit livre clair et substantiel de M. Vander Linden vient donc à son heure.

L'époque de la formation et des guerres des principautés territoriales a toujours été une époque ingrate à raconter. Jadis, pour mettre plus de clarté dans le récit, on séparait l'histoire des différentes provinces. Toutefois, déjà vers le milieu du siècle dernier, Moke, l'auteur d'un manuel adopté pour les classes supérieures dans les établissements d'enseignement secondaire de l'État, réagissait contre cette tendance et déclarait avec raison dans sa préface qu'isoler les provinces c'était détruire la patrie commune. Dans sa *Vue générale*, M. Vander Linden consacre à cette période confuse une trentaine de pages; encore en réserve-t-il une partie au début des transformations économiques et sociales, qui étaient appelées à s'épanouir aux siècles suivants. D'ailleurs, dans tout son ouvrage, il n'a garde de laisser dans l'ombre ces dernières, qui sont la substance vivante de l'histoire d'un peuple. De même il met en pleine lumière les époques de floraison artistique et littéraire, ainsi que les mouvements religieux de la Réforme et de la Renaissance catholique sous Albert et Isabelle. Les questions, parfois

Digitized by Google

délicates, qui s'y rattachent sont traitées avec une impartialité à laquelle il reste fidèle dans son tableau du développement de la Belgique indépendante. E. C.

— Collection les « Cahiers belges » ; suite de la série (Bruxelles et Paris, librairie Van Oest, chaque brochure in-16, 48 p. : 0 fr. 70). N° 15. F. DE RYCKMAN DE BETZ. *Le baron Nothomb et la question luxembourgeoise.* Jean-Baptiste Nothomb à joué un rôle considérable lors de la Révolution de 1830 et dans la fondation du jeune royaume. La question du Luxembourg, sa province natale, lui tenait particulièrement à cœur. Pour conserver à son pays l'ancien « département des Forêts », il lutte avec une inlassable énergie. Après le traité des vingt-quatre articles qui réduit à néant ses plus chers espoirs, le diplomate s'incline devant l'inévitable, sacrifie ses « préférences de terroir » à l'intérêt supérieur de la paix en Europe et possède assez « d'emprise » sur lui-même pour faire adopter un traité bouleversant tous ses plans politiques et consacrant la « mutilation territoriale de sa patrie ». — N° 16. Jules DESTRÉE. *La Belgique et le grand-duché de Luxembourg.* La « question du Luxembourg » présente pour la Belgique la même importance que celle d'Alsace-Lorraine pour la France et celle du Trentin pour l'Italie. C'est pour désintéresser le roi des Pays-Bas, spolié du Nassau, que le « grand-duché » hybride apparaît, à l'instigation de la Prusse, en 1815. Sa situation internationale a été réglée par le traité de Londres du 11 mai 1867 et après la tentative malheureuse de Napoléon III. L'Allemagne ayant déchiré ce « chiffon de papier » secondaire au mois d'août 1914, le retour au « statu quo » paraît impossible. Aux considérations historiques rattachant le petit pays au royaume d'Albert se joignent des considérations géographiques; enfin et surtout, il est nécessaire de tenir compte du facteur moral et de réaliser ce vieux cri de la population : « Français non, Prussiens jamais, Belges toujours. » — N° 17. Léon Van PUYVELDE, professeur à l'Université de Gand. *Le mouvement flamand et la guerre.* Depuis la création du royaume de Belgique, les Flamands ont joui des mêmes droits et des mêmes libertés que les Wallons et n'ont jamais nourri le désir, même latent, de mener une existence politique autonome. Jamais il n'y a eu entre les deux « prétendues » races un réel antagonisme; jamais aucune division administrative n'adopta comme borne la frontière linguistique. La diversité entre la région agricole du Nord et le pays industriel du Sud n'a pu provoquer que des conflits superficiels. Après leur avoir prodigué, lors des opérations militaires, « un amour fraternel de Caïn », les Allemands ne réussiront pas à passer pour les sauveurs de leurs « frères flamands », et pour parer aux intrigues de Berlin, la Belgique régénérée, renonçant à des tendances par trop unificatrices, mettra les deux langues sur le pied d'égalité. Le renforcement de la personnalité flamande dans tous les domaines ne pourra que profiter à la patrie commune. — N° 18. BOURQUIN, professeur à l'Université de Bruxelles. *Les visées*

Digitized by Google

de l'Allemagne sur le Congo belge. Le « Mittel-Afrika » est un produit de l'hallucination pangermanique, et Hans Delbrück veut créer au cœur du continent noir une « Inde allemande » dont la Belgique et le Portugal feront tous les frais. Cette idée remonte partiellement à 1897 et au temps où Bülow inaugure sa *Weltpolitik* et conclut avec Chamberlain un accord ayant pour objet le partage éventuel du Mozambique. Dès 1906, Dernburg reprend les idées du docteur Arendt et s'efforce de drainer à travers la colonie de l'Afrique orientale le trafic de la région des Lacs et du Katanga. Le Maroc n'était qu'un prétexte à marchandage aux yeux de Berlin ; l'accord du 4 novembre 1911 consacrait la victoire de M. de Kiederlen-Waechter et ouvrait les plus beaux espoirs aux appétits de Berlin puisque l'Allemagne avait désormais accès au Congo belge en attendant qu'elle saisisse un prétexte pour s'en emparer. L'État équatorial africain ne doit pas servir de monnaie d'échange lors des négociations de paix. Le Congo belge doit être aussi libre que la Belgique et son existence même garantit les possessions françaises et anglaises qui ne résisteraient pas au voisinage d'un « Mittel-Afrika ». Ch. D.

Louis DE LICHTERVELDE. *Heures d'histoire. Le 4 août 1914 au Parlement belge* (Bruxelles et Paris, Van Oest, in-16, 61 p.; prix : 1 fr. 25). — C'est le résumé fidèle et émouvant de la fameuse journée où un pays tout entier, parlant par la bouche de son roi, de son gouvernement, de ses représentants, a clamé son ardeur guerrière, sa volonté de vivre libre, sa résolution de tout sacrifier au devoir. On lira avec intérêt les discours du roi Albert et du président de Broqueville, prêts à sauvegarder, quel qu'en soit le prix, la neutralité et l'honneur de la Belgique. « Ce jour-là », dit l'auteur, « l'attitude du Parlement restera un des plus nobles exemples qu'ait jamais donnés une chambre représentative. Le patriotisme, la concorde, la sobriété dans le langage, la rapidité et l'énergie dans la décision, toutes les vertus civiques les plus rares et les plus hautes ont brillé d'un incomparable éclat. » Ch. D.

— Robert DE WILDE. *Mon journal de campagne* (Paris, Plon, 1918, in-16, VI-290 p.; prix : 3 fr. 50). — M. de Wilde, officier dans l'armée belge, a fait les premiers mois de la campagne comme observateur d'artillerie. Après avoir participé à la défense de Liége et d'Anvers et à la bataille de l'Yser, il nous montre les débuts de la guerre de tranchées dans la région flamande. Ses impressions sont précises et vivantes, sans prétentions littéraires, ce qui n'est que trop rare dans les récits de guerre, parfois même un peu sèches et réduites à de simples notations. Certains épisodes des combats autour d'Anvers, quelques descriptions passablement réalistes des champs de bataille de l'Yser doivent à cette simplicité une réelle puissance dramatique. Quant aux événements eux-mêmes, ces récits et surtout ceux des premières semaines nous donnent l'idée d'une organisation improvisée, du désordre et de l'impuissance presque complète. L'appareil

Digitized by Google

militaire de l'Allemagne semble n'avoir rencontré que les efforts décousus d'un peuple nullement préparé à cette aventure, et cela fortifie encore notre admiration pour ceux qui, volontairement, n'ont pas reculé devant elle. R. D.

— Henri MALO. *En Belgique. La zone de l'avant. Tableaux, portraits et paysages, 1915-1916* (Paris, Perrin, 1918, in-8°, 263 p.; prix : 4 fr. 55). — M. Malo a passé les deux premières années de la guerre dans la partie de la Belgique dont les Allemands n'ont pas réussi à s'emparer. Il a d'abord, on le sait (cf. *Rev. histor.*, t. CXXII, p. 155), consacré au *Drame des Flandres* une suite de récits vivants et pittoresques sur la bataille qui fit rage pendant les longs mois de l'hiver 1914-1915. C'est de la même plume alerte, tour à tour émue et amusée, qu'il a écrit ce nouveau volume composé de « tableaux, portraits et paysages » concernant la même région délimitée par La Panne, Furnes et Dunkerque. Analyser ce livre serait lui enlever son charme; il faut le lire. Parmi les « portraits », deux sans doute mériteront d'être retenus : celui du docteur Depage, qui fonda près de La Panne un hôpital modèle et dont la femme périt dans le torpillage de la *Lusitania;* enfin celui de la reine des Belges, qui paraît dans le dernier chapitre, « fine et menue silhouette qu'ont vue et que connaissent bien ceux qui souffrent, car toujours elle apporta quelque adoucissement à leur mal ». Ch. B.

— Maurice DES OMBIAUX. *Le Brabant et la bataille de Wœringen sur le Rhin* (Paris, Bloud et Gay, 1918, in-16, 81 p.; prix : 1 fr.). — Le Brabant, synthèse historique et géographique de la Belgique, s'est développé, depuis l'avènement de Godefroi le Barbu, par l'appui des Capétiens, ennemis héréditaires du comte de Flandre, et par l'intelligence d'une dynastie locale qui a été pendant plusieurs siècles fidèle à sa politique d'expansion. Nationalistes à outrance, les successeurs du duc de Basse-Lotharingie agrandissent leurs possessions, centralisent tous les pouvoirs, en imposent par leur bravoure et par la civilisation qui brille autour du palais à partir du XIIe siècle. Maître de la grande voie économique passant par Bruxelles, Louvain et Maestricht et unissant Bruges au Rhin, Jean de Brabant sut répondre à l'appel des bourgeois de Cologne, triompher de l'archevêque à la bataille de Wœringen et se rendre ainsi indépendant de l'Empire et maître de tout le Hinterland nécessaire à la sécurité d'Anvers. Un Brabant fort et affranchi constituait le boulevard capable de protéger Philippe le Bel contre les invasions germaniques. Une Belgique dégagée des entraves de la neutralité et qui pourra ressusciter ses traditions et voir revivre son activité commerciale de jadis deviendra un obstacle contre lequel se briseront à tout jamais les visées conquérantes de l'Allemagne. Ch. D.

— Émile BANNING. *Considérations politiques sur la défense de*

Digitized by Google

la Meuse. Mémoire rédigé en 1881-1886, réédité avec un avant-propos et une introduction sur la vie et les idées politiques d'Émile Banning et sur sa conception de l'indépendance de la Belgique par HISTORICUS (Bruxelles et Paris, G. Van Oest et Cie, 1918, in-16, XII-112 p.). — La France a eu ses prophètes, dont le premier est Edgar Quinet; l'Angleterre, les siens. La Belgique eut Émile Banning, archiviste des Affaires étrangères. Son mémoire, écrit en mars 1881, revu et complété en octobre 1886, aurait dû éclairer le gouvernement belge sur le péril qui menaçait la Belgique. Ce document n'était d'ailleurs pas ignoré. Banning lui-même l'avait utilisé dans un article de la *Revue de Belgique* de février 1907. Un de ces publicistes français, qu'un délicieux écrivain a si bien nommés « les trublions » et qui confondent le nationalisme intempérant avec le patriotisme, se le procura en 1891 et en tira cette thèse bouffonne de « la Belgique livrée à l'Allemagne par le gouvernement belge ». Une première édition du texte intégral a paru au Havre en 1915 dans les *Cahiers documentaires*. Il est excellent que nous ayons aujourd'hui le texte, d'ailleurs soigneusement revisé, en un volume plus maniable.

Bien des choses ont changé de 1886 à 1914. Cependant on admirera la netteté avec laquelle Banning voyait la situation née du traité de Francfort et la justesse de ses considérations géographiques. Il annonçait l'invasion et traçait la route de cette invasion, mettait en lumière le rôle de Liége et de Namur, combattait la thèse paresseuse qui faisait d'Anvers le réduit à peu près unique de la défense belge. « L'Allemagne, au moment de l'ouverture des hostilités, aura l'avance de la concentration de ses forces; elle a un puissant intérêt à passer par la vallée de la Meuse; si les Français lui fournissent un motif, elle entrera sur-le-champ en Belgique comme garante de notre neutralité; si tout prétexte fait défaut, elle invoquera d'impérieuses nécessités militaires. » Ceci était écrit il y a trente ans. Banning avait prévu tout ce qui est arrivé, tout, sauf la victoire. Il avait prévu notamment (dernière page) que le droit international et les droits de la guerre sombreraient dans la tourmente.

L'heure n'est pas venue — elle viendra après les heures de joie — de rechercher les responsabilités. Pourquoi n'a-t-on pas écouté Banning? Pourquoi a-t-on si peu écouté Brialmont?

— Jean DE LIGNE. *Ypres. Essai sur sa formation et sa reconstruction* (Paris, Payot, 1918, 72 p.; prix : 2 fr.). — Cette brochure développe l'idée énoncée à la première page qu' « avant de résoudre le problème de la reconstruction d'Ypres il faut approfondir les deux données : Quelles ont été les évolutions de la société qui ont donné forme à Ypres? Que devra être Ypres vis-à-vis de l'état de la société de demain? » En d'autres termes, sauvegarder et renouer la tradition, tel est le but de l'auteur. Il veut prouver que « les constructions d'Ypres ont été des solutions adaptées à des événements sociaux et économiques » — voilà pour le passé — et qu'à l'avenir « le cœur

Digitized by Google

d'Ypres nouvelle doit être la Coopérative agricole ». Car « c'est la terre qu'il faut d'abord panser, réorganiser, ressusciter avant de songer à lui donner une ville à nourrir » (p. 56). Les colons et les bâtiments ruraux « seront encore les premiers germes de la ville, comme ceux qui formaient le grand domaine du Vᵉ au IXᵉ siècle furent les premiers éléments des castra et des abbayes ». L'idée est évidemment excellente de préparer et de deviner l'avenir en étudiant et expliquant le passé; mais elle aurait gagné à être développée plus simplement, d'un style moins métaphysique et philosophique. A noter les deux épigraphes : *Si roges quis sim, pulvis*, et ces vers de la légende d'Uylenspiegel :

Ne pleurons pas, frères.
Dans les ruines et dans le sang
Fleurit la rose de liberté.

Th. SCH.

HISTOIRE D'ESPAGNE.

— Paul-M. TURULL. *La Société des nations, la morale internationaliste et la Catalogne.* Traduction du texte original catalan (Barcelone, librairie Verdaguer, s. d., in-12, 80 p.; prix : 2 fr.). — L'auteur est persuadé que la Société des nations assurera l'autonomie de toutes les nationalités, y compris la Catalogne. Passant en revue le projet régionaliste de M. Jean Hennessy, il regrette que le pays basque et le Roussillon soient englobés dans des régions voisines, ce qui les expose à perdre leur personnalité historique. Sur plusieurs points, la traduction française est défectueuse. M. Turull abuse un peu trop des idées vagues et abstraites. Il croit que la solution la plus équitable pour l'Alsace-Lorraine serait la proclamation de son autonomie. A son avis, la Catalogne est de toutes les régions d'Espagne celle qui, par son passé et la force de ses aspirations, a le plus de droits à la pleine souveraineté. Ce point de vue est évidemment soutenable; mais, en deçà des Pyrénées, un pareil particularisme nous semble quelque peu exagéré. J. R.

— Sᵗ-C. *L'Espagne francophile* (Bordeaux, Feret et fils, 1917, in-8°, 23 p.; extrait du « Bulletin hispanique », t. XIX, n° 2). — Après avoir recueilli des échantillons de la presse germanophile, M. Sᵗ-C. enregistre les déclarations qui se sont produites dans le camp opposé. La plus grande partie de sa brochure est une publication de documents : manifeste du comte de Romanones, président du Conseil, remis au roi le 19 avril 1917; manifeste du parti réformiste; quelques paroles du meeting de Madrid du 27 mai 1917.

Comme le remarque avec raison M. J. Gaillard, dans le *Correspondant* du 10 août 1917, la propagande allemande s'est fait une arme excellente de la neutralité. Perfidement, elle a répandu dans le public cette formule simpliste et fausse : « Les Alliés demandent à l'Espagne

Digitized by Google

de se battre, tandis que l'Allemagne lui demande de ne pas se battre. » Or, il n'était pas du tout dans les projets du comte de Romanones de faire intervenir l'Espagne dans le conflit les armes à la main, mais seulement de rompre les relations diplomatiques avec l'Allemagne, à l'instar des républiques de l'Amérique latine. Il faut reconnaître que, même sous cette forme restreinte, le principe d'intervention a été rejeté par l'opinion espagnole. Le chef du parti réformiste a été battu aux élections et les sous-marins allemands ont pu continuer à couler des équipages espagnols sans déterminer l'Espagne à suivre l'exemple du Brésil et d'autres républiques sud-américaines. J. R.

— X. *La prensa española y la guerra* (Bordeaux, Feret et fils, 1917, in-8°, 11 p.; extrait du « Bulletin hispanique », t. XIX, n° 2). — C'est l'opinion d'un Espagnol bien informé sur la presse de son pays. D'après lui, avant la guerre, l'élément germanophile n'occupait en Espagne qu'une petite place. Au moment de l'ouverture des hostilités, la situation des entreprises de presse était singulièrement précaire. C'est alors qu'intervinrent les agents des ambassades impériales et la Banque allemande transatlantique; d'où la campagne neutraliste, renforcée par la menace de la guerre civile. Or, personne, du côté de l'Entente, ne s'est opposé sérieusement à la propagande allemande. Notre intervention a été trop tardive pour être efficace. La même constatation a été faite en novembre 1916 par un collaborateur de la *Bibliothèque universelle et Revue suisse*.

Pour enrayer les progrès de la propagande allemande, l'écrivain espagnol préconise la création d'un grand quotidien moderne qui, sans être affilié à aucun parti, défendrait la politique de l'Entente ou plutôt s'opposerait à la « germanisation » de l'Espagne. J. R.

— Z. *El punto de visto español en la cuestion de la guerra* (Bordeaux, Feret et fils, 1917, in-8°, 7 p.; extrait du « Bulletin hispanique », t. XIX, n° 3). — L'auteur veut faire entendre à la France les plaintes de sa sœur latine. La France n'a pas empêché naguère les « Yanquis » d'infliger un désastre à l'Espagne. Elle s'est alliée avec des oppresseurs de nationalités. Elle ne lutte pas pour la liberté des peuples, mais pour sa propre existence. La sœur cadette d'outre-monts trouve que son aînée ne fait pas assez de cas d'elle et de ses fils. Il y a plus d'Espagnols qui connaissent l'histoire, la littérature et la langue françaises que de Français qui connaissent les annales, les lettres et la conversation espagnoles. En somme, il n'y aurait pas assez de réciprocité de notre part. L'Entente a trop dédaigné de combattre la propagande germanophile; c'était faire fi de l'opinion espagnole. Les pro-germains sont une minorité, mais qui est plus agissante que la majorité. Le roi est plus Bourbon que Habsbourg, et, au bout du compte, c'est lui qui incarne, mieux que les partis et les castes, les véritables aspirations du peuple espagnol. J. R.

— A. BAUDRILLART. *Une campagne française* (Paris et Barcelone,

Digitized by Google

Bloud et Gay, 1917, in-16, 272 p.; prix : 4 fr.). — La campagne française en Espagne est née de cette constatation que, la première, l'Allemagne avait su y préparer la guerre des idées aussi bien qu'ailleurs celle des armes. Mgr Baudrillart expose clairement les moyens mis en œuvre par le Comité catholique de propagande française à l'étranger. Il réfute les assertions de ceux qui prétendent que le pape a condamné l'entreprise du Comité. Il ne s'exagère pas l'importance des résultats obtenus. Il croit, cependant, que les Espagnols, même les plus hostiles, seront amenés à réfléchir. Beaucoup de journaux ont promis au moins de faire entendre les deux cloches. La sympathie déclarée de plusieurs hauts ecclésiastiques espagnols portera ses fruits. Entre autres choses, Mgr Baudrillart a assuré la fondation à Barcelone et à Madrid d'une revue presque exclusivement rédigée par des Espagnols francophiles, la *Revista quincenal*, qui a commencé sa publication en 1917. Nous avons sous les yeux les numéros du 25 mars et du 10 avril 1918. Les principaux articles sont de la comtesse de Pardó Bazán, Juán de Hinojosa et Miguel de Unamuno.

Il n'est pas douteux que par ses voyages et ses écrits de propagande le savant recteur de l'Institut catholique de Paris a rendu un grand service à la France. J. R.

— Azorín (Martinez-Ruiz), de l'Académie espagnole. *Entre l'Espagne et la France*. Traduction de A. Glorget (Paris et Barcelone, Bloud et Gay, 1918, in-16, 248 p.; prix : 3 fr.). — M. Glorget a eu raison de traduire pour le public français les pages délicieuses de cet ami de la France. Azorín est le pseudonyme de don José Martinez-Ruiz, député aux Cortès. Il appartient à ce groupe d'écrivains et d'artistes qu'on appelle en Espagne « la génération de 98 ». Dès les premiers jours de la guerre, il s'est déclaré en faveur de l'Entente. « Les plus dures attaques », riposte-t-il à ses ennemis, « ne nous détourneront pas de notre chemin... Nous avons une inébranlable foi dans la cause que nous défendons. » Idéaliste fervent, Azorín a la conviction qu'en dépit des massacres et des ruines, l'humanité va faire un pas de plus en avant, non pas certes grâce à ceux qui ont mis quarante ans de leur énergie dans la préparation de la guerre, mais à l'aide de ceux qui, pendant le même laps de temps, ont travaillé pour la paix, le progrès et le bien-être général. Il ne méconnaît pas les qualités d'ordre, d'organisation et de méthode de l'Allemagne, mais il veut que tout cela soit appliqué à des fins humanitaires. « La culture », dit-il, « ne peut avoir d'autre véhicule que la paix. » Azorín est un humoriste. Écoutons-le railler ses compatriotes, les neutralistes à tout crin : « Qu'on nous laisse prendre le soleil en hiver, bien à l'abri dans notre cape, et l'été rester à l'ombre en nous entretenant de choses aimables et amusantes. » Le volume se termine par des études de critique littéraire sur Mérimée, Stendhal, Gautier, Hugo, Vigny et Musset. Au jugement d'Azorín, Stendhal est, de tous les Français, celui qui a donné l'expression la plus juste de la rigidité et de la fierté espagnole.

Digitized by Google

On a tort de reprocher à Musset d'avoir confondu la Catalogne et l'Andalousie dans ces vers : « Avez-vous vu dans Barcelone — Une Andalouse au sein bruni? » Il y a, en effet, beaucoup d'Andalous à Barcelone; nous l'avons expérimenté nous-mêmes à la « plaza vieja de toros »; ce sont les spectateurs andalous qui se montrent le plus acharnés à cribler de quolibets et de pelures d'orange les toreros maladroits. J. R.

— Jules LABORDE. *Il y a toujours des Pyrénées* (Paris, Payot, 1918, in-16, 256 p.; prix : 4 fr. 50). — Des deux côtés, l'auteur trouve des torts. Nous sommes mal informés des choses d'outre-monts. Si le Français oublie vite, l'Espagnol témoigne par contre d'une mémoire implacable. La fête nationale de l'Espagne rappelle une échauffourée du peuple de Madrid contre les Français (2 mai 1808). Le roi Joseph Ier Bonaparte, en supprimant les couvents d'hommes, s'attira la haine inexpiable des moines. Aux ressentiments de l'époque napoléonienne s'ajoutent maintenant les déboires de l'aventure marocaine. M. Laborde consacre un chapitre intéressant à l'œuvre du commis voyageur allemand en Espagne. Ce voyageur, qui parle correctement le castillan, nous l'avons rencontré souventes fois avant la guerre dans les hôtels de Barcelone et sur les voies qui y conduisent. Toujours aimable, souple et actif, il a réussi à conquérir de haute lutte une bonne part du marché espagnol. Sur la ligne de Barcelone à Cerbère, un Anglais qui voyageait pour la quincaillerie nous déclarait, six ou sept ans avant la guerre, qu'il ne s'arrêtait plus dans la capitale catalane parce que les Allemands, vendeurs du même article que lui, y avaient supplanté tout le commerce anglais.

De l'avis de M. Laborde, notre propagande en Espagne a été trop terne. « Le document, la vérité, c'est fort beau; mais la vérité n'exige pas d'être servie à la glace. » Beaucoup de Français ignorent que le caractère espagnol est d'une susceptibilité aiguë. Les Espagnols veulent bien critiquer leur pays d'une façon très acerbe, injuste même, mais, de la part d'un étranger, la moindre critique leur est intolérable. L'auteur relève l'inertie de nos représentants, la timidité de nos commerçants. Sans négliger les relations intellectuelles, il est mieux d'insister sur les liens économiques qui unissent les deux peuples. La guerre a démontré que, sans les achats de la France et de l'Angleterre, l'agriculture espagnole subirait un véritable désastre. Le 20 février 1918, les stocks de vin non vendu représentaient des centaines de millions de pesetas. Des montagnes d'oranges pourrissaient sur les quais de Valence et des villages entiers devaient s'expatrier pour aller gagner leur pain... où? dans un pays en guerre, la France. J. R.

— J. MIRET Y SANS. *Noves y documents inédits sobre la familia senyorial de Caboet y la qüestió d'Andorra* (Barcelona, Impremta de la Casa de Caritat, 1918, in-8°, 98 p.). — En 1905 M. Miret fit l'acquisition de parchemins provenant de la collégiale

Digitized by Google

d'Organyá. L'examen de ces documents, parmi lesquels beaucoup concernent les Caboet, coseigneurs d'Andorre, lui a permis de compléter la généalogie de cette famille aux XIe et XIIe siècles et, du même coup, de reprendre l'examen de la question d'Andorre. Les érudits ne sont pas d'accord sur la situation internationale de cette vallée pyrénéenne qui compte un peu plus de 5,000 habitants. Est-ce une seigneurie féodale ou une principauté souveraine? Comme M. Brutails, et à l'encontre de Baudon de Mony, M. Miret ne croit pas que l'évêque d'Urgel ait jamais été investi de la souveraineté d'Andorre. En 1278, un pariage place le pays sous la juridiction commune de l'évêque d'Urgel et du comte de Foix, héritier des droits de la maison de Caboet, mais en laissant subsister la suzeraineté féodale du premier sur le second. Avec l'avènement au trône de Henri IV, comte de Foix et coseigneur d'Andorre, les rois de France prennent la place des comtes de Foix aux côtés des évêques d'Urgel. Mais qu'est devenue dans l'intervalle la suprématie féodale de la crosse? Dans plusieurs documents concernant Andorre les comtes de Foix ne sont pas considérés comme les vassaux des évêques d'Urgel; au surplus, il ne semble pas que les rois de France aient jamais rendu hommage à ces derniers.

On voit que la question de la souveraineté d'Andorre demeure fort obscure. Les uns opinent pour la France, d'autres pour l'Espagne, d'autres pour l'évêque d'Urgel, d'autres enfin pour les Andorrans eux-mêmes. M. Miret est d'avis qu'il faut faire cesser cette situation indécise, cet anachronisme féodal dans l'Europe moderne, source de nombreux conflits entre les coseigneurs, les habitants de la vallée et les deux États voisins, notamment sous le rapport de la contrebande. En faveur de qui faut-il trancher cette question de droit international? Andorre se trouve sur le versant catalan des Pyrénées; sa langue est le catalan. M. Miret préconise l'autonomie du pays sous la sauvegarde de la « Mancomunitat » catalane et sous la souveraineté de l'Espagne. En retour de sa renonciation sur la vallée d'Andorre, la France recevrait des compensations territoriales, le val d'Aran notamment. L'évêque d'Urgel serait dédommagé de la perte de ses revenus seigneuriaux par une pension annuelle que lui servirait l'État espagnol. Au cours de la présente guerre, les Andorrans ont prétendu constituer un État neutre, et, à ce titre, ils ont refusé le droit au gouvernement français de poursuivre les prisonniers de guerre réfugiés sur leur territoire. La France a répondu en supprimant certains crédits qu'elle allouait aux services publics d'Andorre. Évidemment cette situation confuse ne peut s'éterniser. La question de la souveraineté doit être résolue. Il ne semble pas que les Andorrans puissent prétendre à la pleine indépendance politique, mais seulement à l'autonomie administrative. En ce cas, leur libre choix peut se porter sur la souveraineté française. Voilà une solution que M. Miret n'envisage pas et qui n'échappera pas sans doute aux diplomates si le problème d'Andorre est posé à la Conférence de la Paix. J. R.

Digitized by Google

HISTOIRE DE FRANCE.

— A. PÉRIVIER. *Napoléon journaliste* (Paris, Plon, 1918, in-8°, 434 p.; prix : 6 fr.). — On sait, par de nombreux témoignages, que Napoléon a constamment dirigé et inspiré les rédacteurs du *Moniteur*, qu'il a même dicté, sinon écrit, un grand nombre d'articles. La commission chargée par Napoléon III de publier la correspondance et les œuvres diverses de son oncle avait fait rechercher et mettre à part les articles qui pouvaient avec certitude être attribués à l'Empereur. Mais cette collection a péri dans l'incendie de l'imprimerie du *Moniteur*, et on est réduit aujourd'hui à juger d'après les apparences et notamment le style. Cette circonstance ôte du prix aux observations de M. Périvier sur les qualités de journaliste de Napoléon. Si caractéristique que soit la « griffe » de l'Empereur, il est bien aventureux de se fier, pour la reconnaître dans une collection d'articles anonymes, à son seul jugement. Des recherches d'archives auraient pu n'y être pas inutiles, notamment au ministère des Affaires étrangères. Il ne semble pas que l'auteur en ait fait, au moins de bien étendues. Il n'a pas non plus étudié de près les publications diverses ordonnées ou préparées par Bonaparte avant le Consulat, en Italie notamment. La république cisalpine, la cispadane, celle de Gênes eurent une presse de langue italienne à laquelle le quartier général français fut loin de demeurer étranger. Une étude de la presse suisse romande à la veille et au lendemain de l'insurrection vaudoise conduirait peut-être à des résultats analogues, et sans doute faudrait-il ne pas se contenter d'une étude des journaux proprement dits.

D'autre part, on a quelquefois, en lisant le livre de M. Périvier, le sentiment que l'auteur s'écarte de son sujet pour traiter des rapports de Napoléon avec la presse en général ou du moins avec la presse périodique, ce qui est une matière infiniment plus vaste. Là, du reste, M. Périvier a eu des devanciers nombreux dont il ne semble connaître les travaux que d'une façon incomplète. Il paraît même pas certain que les publications les plus importantes, celles de M. Aulard, entre autres, lui soient connues, et il se sert trop volontiers, sans assez de critique, du témoignage de Bourrienne, par exemple, et même des prétendus Mémoires de Fouché. Son livre sera utile plutôt comme recueil des principaux extraits de la *Correspondance* ou du *Moniteur* se rapportant au sujet que comme travail historique proprement dit. Le lecteur non informé ne saurait croire, par exemple, sur la foi de M. Périvier, que, depuis 1789 jusqu'à brumaire an VIII, tout le monde en France « avait parlé et écrit librement ». *Fecissent quinutinam!* aurait dit Camille Desmoulins. R. G.

— Gaston BOUNIOLS. *Histoire de la Révolution de 1848* (Paris, Delagrave, 1918, in-12, 448 p.; prix : 4 fr.). — Cette histoire de la Révolution de 1848, qui s'étend des journées de février jusqu'à l'élec

Digitized by Google

tion de Louis-Napoléon, est destinée au grand public et plus particulièrement, semble-t-il, aux lecteurs qui s'intéressent aux questions politiques actuelles. Il ne paraît pas probable que l'auteur, qui ne cite pas ses sources, ait fait usage de documents nouveaux ou de témoignages inconnus. Les actes publics, les compte-rendus des séances des assemblées, les journaux et les mémoires sont le fond de sa documentation, comme il est arrivé pour ses devanciers. Pourtant ce récit a un aspect particulier et un attrait qui manque à d'autres. Malgré un plan strictement chronologique, qui oblige à mêler toutes les questions au cours de chapitres peu nombreux, donc fort longs (60 pages en moyenne), on arrive sans fatigue à la fin du volume.

Cela tient d'abord au talent de l'écrivain, qui a le style vif, la phrase aisée et qui sait faire voir.

Mais cela tient aussi à deux procédés, sensibles — jusqu'à un peu d'excès — au lecteur qui est du métier. Le récit est tout entier au présent, comme dans un scénario dramatique, d'où l'impossibilité d'avoir recours aux tableaux d'ensemble ou de s'écarter du plan chronologique. Pour l'étude par exemple des séances de la Constituante, où il faut suivre l'ordre et les incidents, cela conduit à une certaine confusion, conforme sans doute à la réalité, mais un peu déconcertante pour l'esprit.

D'autre part, les événements, les hommes, surtout les idées et les discours de 1848 font sans cesse l'objet de rapprochements avec ceux de nos jours. C'est un procédé courant d'enseignement, commode au demeurant et approprié à un auditoire de jeunes gens, qui ne savent rien du *sujet*, mais qui semble parfois un peu artificiel et même contestable. Il entraîne l'auteur à juger en même temps qu'il raconte et à attribuer — d'ailleurs d'un ton modéré, juste, parfois piquant ou comique — tantôt l'éloge et tantôt le blâme. Il le conduit aussi, sans qu'il s'en doute, à faire une part plus grande aux questions politiques, financières et sociales, qui sont demeurées à peu près les mêmes de nos jours, plus étroite à celles qui ont varié davantage, aux affaires religieuses, par exemple, ou aux problèmes économiques.

Mais la convention une fois admise — et le savoir-faire de l'auteur fait admettre — on lit l'ouvrage, on le relira même, avec agrément et profit. R. G.

— J.-B. VERGEOT, docteur en droit, lauréat de l'École des sciences politiques. *Le crédit comme stimulant et régulateur de l'industrie. La conception saint-simonienne, ses réalisations, son application au problème bancaire d'après-guerre* (Paris, Jouve, 1918, in-8°, 303 p.). — Le titre est long et un peu obscur, mais (et c'est essentiel) le livre est clair, clairement conçu, clairement rédigé. Cette thèse de droit intéresse au premier chef l'histoire politique et économique. En étudiant le crédit mobilier, c'est-à-dire le prototype des grandes sociétés actuelles de dépôt et de crédit, M. J.-B. Vergeot

Digitized by Google

étudiait le saint-simonisme mis en application. Sagement, en historien, il est remonté aux causes. De là, deux parties dans son livre :

A. LA THÉORIE : *conception du crédit à l'industrie.* Nous y distinguons quatre études : 1° *Le milieu :* le groupe saint-simonien. Monographie attrayante, même après celles de Sébastien Charléty et de Georges Weill; intelligente analyse de la carrière fantasque et psychopathique de Saint-Simon, le Messie original et pénétrant qui a pressenti et même formulé nombre des grandes idées dont son siècle a vécu; unité profonde de cette carrière ondoyante; vues intéressantes sur l'orientation de ses disciples vers les affaires et l'enrichissement. — 2° *Le besoin :* l'inexistence du crédit à l'industrie avant les Saint-Simoniens. Nécessité, au début du XIXe siècle, d'une concentration des capitaux pour suffire aux nouvelles circonstances nées de la révolution économique (dont les développements ne sont pas encore achevés de nos jours); insuffisance des fournisseurs de capitaux en un temps où le cadre de la commandite ordinaire était devenu trop étroit et où l'État ne consentait qu'avec hésitation et timidité les plus maigres efforts pour doter quelques établissements industriels; indifférence enfin des banques à offrir l'appui de l'épargne à long terme. Saint-Simon aperçut nettement la lacune à combler. — 3° *La fonction :* la philosophie du rôle du crédit. La situation économique imposait donc l'adduction des capitaux en masse vers la production; analyse de l'institution bancaire; opposition entre l'agent du désordre actuel (la propriété héréditaire) et le germe de l'ordre futur (le crédit); une double réforme de la propriété et du crédit réalisera la société idéale; rêve assez grandiose de théocratie industrielle et bancaire. — 4° *L'organe :* les plans concrets d'application.

B. LA PRATIQUE : réalisation du concept; histoire du Crédit mobilier fondé sous le second Empire par les frères Pereire, deux initiateurs de haute taille (en novembre 1852), de leur collaboration loyale avec le gouvernement (conversion de 5 °/₀ en 4 1/2), de leurs opérations, de leurs difficultés (réelles dès 1855, accentuées après 1857) et qui finalement les acculèrent à la retraite et à la liquidation en 1871. Des influences hostiles s'étaient coalisées pour arracher au gouvernement des mesures qui arrêtèrent leur élan, pour le plus grand dommage, ce semble, de l'intérêt public.

C. Dans une dernière partie, M. Vergeot suit l'influence du saint-simonisme dans des institutions similaires et jusque dans les projets actuellement soumis au Parlement pour organiser le crédit à la petite industrie.

Ce livre, solidement documenté à toutes les sources imprimées et aux archives et souvenirs de M. Gustave Pereire, se lit sans effort. Il fait penser; il souligne avec une involontaire éloquence les étroits rapports de la politique et de la finance. L'histoire du Crédit mobilier est étroitement liée par M. Vergeot à celle du second Empire. Une

Digitized by Google

introduction pénétrante et un double index alphabétique, l'un des noms propres, l'autre des matières, ajoutent à la valeur de son excellent essai et le rendent plus maniable. R. L.-G.

— *L'avenir de la France. Réformes nécessaires.* Avant-propos de Maurice HERBETTE (Paris, Félix Alcan, 1918, in-8°, 561 p.; prix : 10 fr.). — Les résultats de notre victoire « resteront illusoires et insuffisants pour la France si la vie politique, économique et sociale du pays ne subit pas dans l'avenir de profondes modifications ». Il faut prévoir, éviter de se laisser imposer l'organisation préparée déjà en secret par l'Allemagne. Faire appel aux « spécialités et aux compétences » pour indiquer à leurs compatriotes l'intérêt et la portée des « problèmes de demain », mettre en valeur tous les pays où flotteront les trois couleurs symboliques, envisager la résurrection de toutes les terres dévastées par la plus meurtrière des guerres, tel a été le noble but poursuivi par M. Jean Herbette et ses distingués collaborateurs. Former pour nos consulats des « agents techniques », les utiliser rationnellement, et non plus au gré des relations ou de la faveur, grouper méthodiquement les « milices », entraîner et instruire les « officiers de complément », lier plus intimement la marine de guerre et la marine de commerce, lutter contre l'alcoolisme et la dépopulation, faire de la « tolérance religieuse » la plus expresse des réalités, réformer les mœurs parlementaires, consolider la rente, redresser le change, donner au canton une réalité administrative en « fusionnant » les petites communes, rendre l'enseignement direct et concret et, partant, plus démocratique et plus « humain », habituer le peuple à la prévoyance, toujours supérieure à l'assistance, accorder du crédit au petit patronat et provoquer la collaboration entre les banques et l'État, sélectionner les ports maritimes et leur donner plus d'extension, faire bénéficier les armateurs de la loi du 28 avril 1816 appliquant la surtaxe de pavillon, développer notre exportation, appeler les indigènes qui ont versé leur sang à collaborer à notre politique coloniale; voilà l'aperçu rapide de ce qu'on appellera demain « les nécessités de l'heure », de ce qui nous permettra d'édifier la plus grande France.

Ch. D.

HISTOIRE DE GRANDE-BRETAGNE.

— Mark HOVELL. *The chartist movement.* Edited and completed by Prof. T. F. TOUT : « Manchester University historical series, » t. XXXI (Manchester, University Press, et Londres, Longmans, 1918, in-8°, 327 p.; prix : 7 sh. 6 d. net). — Ce volume, qui renferme, dans ses 327 pages d'impression compacte, beaucoup de faits et d'idées, et qui est sans doute la meilleure histoire générale du mouvement chartiste que nous possédions à l'heure actuelle, est l'œuvre d'un jeune professeur de l'Université de Manchester, mort à l'ennemi en 1916, à l'âge de vingt-huit ans. La rédaction de l'ouvrage n'était pas terminée

Digitized by Google

lorsque M. Hovell s'engagea dans l'armée anglaise, mais son manuscrit a été préparé pour la publication par M. Tout, qui a résumé au début du volume, en quelques pages touchantes, la courte carrière du jeune savant et ajouté à la fin un chapitre important (p. 259-312), consacré aux dernières années du chartisme et aux conclusions générales.

L'état économique et social d'où sortit le chartisme est étudié dans un excellent chapitre (« la Révolution industrielle et ses conséquences »), où des faits empruntés surtout aux enquêtes parlementaires nous montrent la condition des classes ouvrières vers 1840, particulièrement celle des tisserands à la main et des bonnetiers. Excellent aussi est le chapitre où M. Hovell a résumé le développement des théories « anticapitalistes » qui ont préparé en Angleterre la naissance du chartisme; peut-être eût-il été bon cependant d'insister davantage sur la transmission possible des idées babouvistes par l'intermédiaire de l'apôtre du jacobinisme, O'Brien. L'histoire des premières années du mouvement chartiste est, dans une certaine mesure, renouvelée, au moins dans le détail, grâce à un emploi judicieux des documents réunis par Francis Place et qui appartiennent aujourd'hui au British Museum. Les papiers du Home Office ont permis également à l'auteur d'apporter des précisions nouvelles sur l'action du gouvernement et sur la répression de l'agitation chartiste. Les rapports du chartisme avec les autres mouvements contemporains — agitation contre la nouvelle « loi des pauvres », campagne pour l'abolition des lois sur les blés et pour le libre-échange, campagne d'Atwood pour l'augmentation de la circulation fiduciaire, agitation bourgeoise pour le « suffrage complet », etc. — sont exposés avec clarté, ce qui n'est pas un mince mérite. Peu de périodes sont, en effet, traversées par autant de mouvements contradictoires, et le chartisme lui-même, comme le montre bien M. Hovell (cf. surtout p. 188-189), est un mouvement très composite et même très confus, dont les partisans n'avaient guère en commun qu'une idée toute négative, un vif mécontentement contre l'organisation politique et économique. Mais chacun des *leaders* avait son remède; de là tant d'hérésies et de schismes, jusqu'au moment où le chartisme fut monopolisé par O'Connor. Il est inutile d'ajouter que le dernier chapitre, œuvre de M. Tout, n'est pas le moins intéressant de l'ouvrage; M. Tout a, en particulier, mis excellemment en lumière la place du chartisme dans l'histoire générale de l'Angleterre au XIXe siècle et la part qui lui revient, malgré son échec apparent, dans le développement des idées politiques et sociales qui sont maintenant à la base de la vie anglaise. D. P.

— Clarence H. NORTHCOTT. *Australian social development* (New-York, Longmans, et Londres, King, 1918, in-8°, 300 p.; prix : 2 doll. 50; « Columbia University studies in history, economics and public law », t. LXXXI, 2). — Il y a beaucoup à prendre pour les historiens dans cet ouvrage, bien qu'il soit avant tout une étude de sociologie, car

Digitized by Google

malgré son goût assez marqué pour les abstractions, l'auteur ne perd jamais de vue la réalité. On trouve, en particulier, dans son livre une ingénieuse explication des conditions sociales et politiques de l'Australie. Pour lui, le développement anormal des grandes villes, qui est un des faits caractéristiques de l'histoire australienne, a eu pour cause fondamentale le mode de répartition des terres, qui sont devenues le monopole d'un nombre relativement restreint de propriétaires fonciers. Par suite de cette répartition, les immigrants, ceux surtout qui arrivaient sans ressources en Australie, sont restés dans les villes et ont formé la masse de ce « parti du travail » qui a fait de l'Australie un « laboratoire d'expériences sociales ». Un esprit tout différent s'est développé dans les campagnes, l'esprit « libéral » et individualiste.

M. Northcott, qui connaît bien la classe ouvrière de son pays, parle avec sympathie des efforts de cette classe pour améliorer son sort et pour obtenir une part plus équitable du produit de son travail. Mais cette sympathie ne l'aveugle pas sur les dangers que la politique trop étroite des syndicats fait courir à la nation australienne. Les syndicats lui paraissent trop uniquement préoccupés de la répartition de la richesse et pas assez de la production. Les ressources naturelles n'ont pas été étudiées et ne sont pas exploitées d'une façon scientifique. Les grèves sont trop fréquentes dans un pays qui, légalement, ne devrait jamais en avoir, et elles sont souvent peu justifiées. L'esprit d'égalité aboutit à la méfiance contre toute supériorité, quelle qu'elle soit; la supériorité technique même est peu encouragée et l'Australie est particulièrement pauvre en découvertes et inventions nouvelles. L'auteur termine par un programme d' « efficacité » sociale qui s'adresse spécialement à la démocratie australienne, mais qui pourrait être médité avec profit par d'autres démocraties. D. P.

— Conrad CATO. *The Navy in Mesopotamia, 1914 to 1917* (Londres, Constable, 1917, in-16, 211 p.). — Si on laisse de côté, dans le livre de M. Cato, la partie qui est constituée par des récits imagés, des fictions où passe seulement le souvenir de cet Orient étonnant, où les Anglais ont amené leurs canons, leurs autos, leurs tanks et leurs monitors, l'historien y trouvera quelques épisodes isolés, qui ne manquent pas d'intérêt, de l'action entreprise en Mésopotamie par les généraux Townsend et Maude. M. Cato est un témoin qui nous rend parfaitement compte des conditions particulières de la guerre dans la région de l'Euphrate : les combats de Kurnah, la prise de Nasiriyah, la prise de Kut-el-Amarah en septembre 1917, la retraite de Ctésiphon et la chute de Kut-el-Amarah sont les points centraux de ses récits. M. Cato ne va pas, dans son livre, au delà du printemps de 1917, et, dans sa conclusion, il exprime l'espoir que, grâce aux renforts envoyés au corps d'expédition anglais, les opérations de Mésopotamie pourront prendre une nouvelle extension; depuis lors, des événements mémorables se sont passés qui sans doute ont donné toute satisfaction à M. Cato. G. BN.

Digitized by Google

— Archibald HURD. *The british Fleet in the great war* (Londres, Constable, [1918,] in-8°, XV-250 p.). — M. Hurd est un des critiques navals les plus lus de l'Angleterre, et, de fait, il possède les qualités propres à ce genre d'esprits, une connaissance exacte des faits, une intelligence vive des défauts et des erreurs. Mais, dans le livre qu'il vient de publier, il a surtout fait preuve d'optimisme, soit en appréciant le passé, les actions essentielles où les forces navales anglaises se sont trouvées engagées, soit en augurant de l'avenir, pour lequel il ne croit pas au péril des sous-marins. Un chapitre de son livre est consacré à la bataille du Jutland; on sait l'intérêt considérable des polémiques auxquelles a donné lieu l'interprétation, en Angleterre et en Allemagne, de cette bataille, et M. Hurd essaie de définir ce que pourrait être « une bataille navale décisive au sens nelsonien du mot ». Mais M. Hurd a écrit son ouvrage avant les raids offensifs sur Ostende et Zeebrugge, et, par là, ses considérations militaires restent soumises aux vérifications d'une expérience qui n'est pas close. G. Bn.

— Le n° 46 des brochures publiées par la Société historique (The historical Association) contient, en 16 pages, une liste de livres relatifs à l'histoire des colonies anglaises (*the British empire overseas*), dressée à l'usage des étudiants. Elle rendra de réels services à d'autres encore, aux maîtres et aux publicistes en général. Elle a été dressée par Miss CURRAN, secrétaire de la Société.

— Arthur Berriadale KEITH. *Selected speeches and documents on British colonial policy, 1763-1917* (Londres, Humphrey Milford, Oxford University press, 1918, 2 vol. in-32, XVI-381 et VIII-424 p.; prix : 2 sh. chaque). — C'est une jolie édition de poche de la série des « World's classics ». Les documents rassemblés par M. Keith sont rangés sous les chapitres suivants : origine du gouvernement représentatif au Canada (on y trouvera des extraits du fameux rapport de Lord Durham en 1840) et la fédération du Canada, 1864-1865; le gouvernement responsable en Australasie, 1849-1854, et le « Commonwealth » d'Australie (1900); l'union du Sud-Afrique; l'autonomie des Dominions dans les affaires intérieures et leurs rapports avec les puissances étrangères, 1859-1914; l'unité de l'Empire, 1882-1917. Le dernier document est le compte-rendu analytique des discours prononcés dans la « Conférence impériale de la guerre » en 1917; il fait comprendre l'esprit de l'impérialisme anglais et la différence fondamentale qui le distingue de l'impérialisme allemand. C'est comme une première ébauche d'une Société des Nations. Ch. B.

HISTOIRE D'ITALIE.

— Albert PUIS. *Ce qu'un Français doit savoir sur l'Italie. Le fait de la semaine* (Paris, Grasset, 1918, in-16, 64 p.). — Dans cette bonne petite brochure, dont la préface a été écrite par M. St. Pichon,

Digitized by Google

M. Puis a résumé les notions indispensables qu'un Français moyen doit posséder sur l'Italie. Il retrace à grands traits l'histoire de ce pays, fournit quelques précisions sur l'évolution de sa politique intérieure et extérieure, sur les partis, les journaux, l'organisation administrative et militaire, la situation économique et expose les buts de guerre italiens : l'achèvement de l'unité et l'expansion. Que la guerre ait, par ses développements inattendus, imposé la revision de ces buts de guerre, M. Puis ne le dit pas; il a préféré insister sur la nécessité du bloc franco-italien pour le succès de cette guerre et pour le maintien de la paix future. G. Bn.

— Andrea Gustarelli. *La vita. Le mie prigioni. I doveri degli uomini di* Silvio Pellico. Saggio biografico-critico (Florence, Sansoni, in-12, 106 p.; prix : 1 l. 50). — Quelle idée doit-on se faire de Silvio Pellico, de l'homme et de son caractère? Comment le carbonaro libre penseur, le poète lyrique, le libéral justement intransigeant, le patriote passionné revint-il à la foi catholique de son enfance? Qui lui donna l'idée de raconter son supplice sous les plombs de Venise et derrière les murs du sombre Spielberg? Que faut-il penser de Maroncelli, de Zanze, la « pseudo-geôlière », de Schiller, le garde-chiourme aux allures paternelles? Pourquoi Silvio déclarait-il qu'aimer Dieu et pratiquer la vérité sont les devoirs essentiels? M. Gustarelli répond à chacune de ces questions dans une langue dont la concision rivalise avec la netteté; l'abondante bibliographie qui termine son ouvrage montre avec quelle maîtrise il possède son sujet et l'intérêt que présenteront les études qu'il annonce. Ch. D.

— Francesco Ruffini. *Vittorio Emmanuele II* (Milan, Treves, 1918, in-18, 103 p.; collection « Le pagine dell' ora »). — Écrite évidemment sous le coup du désastre de Caporetto, la brochure de l'ancien ministre de l'Instruction publique, M. Ruffini, ne contient pas la biographie totale du premier roi d'Italie; elle a pour but d'attirer l'attention des Italiens sur la situation lamentable du Piémont après Novare et sur le merveilleux redressement dont Victor-Emmanuel fut le principal artisan. Le « mystérieux désastre » eut des causes qu'on peut analyser, à la lumière de documents publiés en 1911 par l'État-major de l'armée : la lutte des partis — « codini », municipaux, révolutionnaires — l'état lamentable de l'armée, où l'indiscipline aboutit à la lâcheté. C'est la conception claire de ses devoirs de roi constitutionnel qui dicta à Victor-Emmanuel son attitude après l'abdication de Charles-Albert, et, dans sa proclamation du 3 juillet 1849, dans son discours au Parlement du 30 juillet, dans la fameuse proclamation de Moncalieri, qui fut un véritable appel au peuple, il sut se montrer l'égal des grands princes savoyards, qui, aux jours troubles, n'avaient pas désespéré, et orienter son pays vers l'avenir. Cet avenir, en 1849, semblait sombre avec l'hostilité déclarée de l'Autriche victorieuse et de la Russie, avec l'attitude peu amicale de la France et de l'Angleterre,

Digitized by Google

avec les partis aux prises dans le Parlement et dans le pays; dix ans plus tard, ayant fait confiance à ses sujets et su trouver de grands ministres, Victor-Emmanuel, allié de la France, prenait une éclatante revanche de Novare. Nourri d'une érudition étendue autant que peu apparente, le petit travail de M. Ruffini constitue une très intéressante étude sur l'histoire de l'Italie au XIXe siècle. G. Bn.

— Romolo Murri. *Camillo di Cavour* (Gênes, Formiggini, 1915, in-16, 78 p.). — La très élégante série des *Profili* publiés par l'éditeur Formiggini s'est accrue d'une biographie de Cavour par M. R. Murri. M. Murri ne cache aucune des faiblesses ou des limites de Cavour et détermine exactement son caractère prédominant : Cavour a été un réaliste, un opportuniste, qui, sans s'embarrasser, en politique ni en religion, de doctrines supérieures, est arrivé à créer l'Italie unitaire et laïque. Mais, par là même, il a négligé d'utiliser les facteurs moraux, auxquels un Mazzini estimait que les chefs devaient, d'abord, faire appel, et, ainsi, ne s'est pas accomplie l'unité morale de l'Italie. M. Murri, qui, dans la campagne patriotique d'intervention, a joué un rôle actif, estime, non sans raison, que la grande guerre sera le rude creuset d'où sortira cette unité morale. G. Bn.

— A. Groppali. *La vecchia e la nuova Internazionale* (Milan, Treves, 1917, in-18, 53 p.; collection « Le pagine dell' ora »). — Très sommairement, mais très exactement, M. Groppali fait dans cette brochure l'histoire des deux Internationales, celle de 1866 et celle de 1889; sans violence verbale, il dénonce l'hypocrisie et la trahison des social-démocrates allemands, la faiblesse des neutralistes italiens; il montre la nécessité pour les partis socialistes organisés de reviser sérieusement les concepts de classe et de nation. La tradition de Babeuf, de Pisacane et de Blanqui s'oppose à la pure doctrine marxiste, et la guerre a surabondamment prouvé que, si la classe est un fait, la nation en est un aussi, et qu'il n'y a pas entre eux d'antinomie. L'avenir auquel travaille l'Entente verra, sans doute, se réaliser une partie du programme de l'Internationale, délivrée du virus germanique. G. Bn.

— Giuseppe Gonni. *Fatti e documenti della marina italiana.* Quaderni di storia navale, I (Florence, Quattrini, 1917, in-16, 223 p.). — M. Gonni veut, après M. Jack La Bolina, se tailler en Italie une spécialité — et une réputation — d'historien naval. M. Gonni a tout à fait raison de croire qu'une littérature maritime est nécessaire à un grand pays qui veut jouer un rôle sur les mers; mais, à lire le groupe d'études qu'il a récemment publiées, et qui seront, assure-t-il, suivies de beaucoup d'autres, il y a lieu de se demander s'il possède la préparation scientifique nécessaire. Le volume qu'il vient de faire paraître comporte huit études dont trois seulement offrent véritablement de l'intérêt : l'une est consacrée aux idées de Cavour sur la marine et montre comment le grand ministre italien a su reprendre

Digitized by Google

les intentions de Napoléon Ier touchant le port de la Spezia; la seconde explique en partie le succès de Garibaldi en 1860 par les sentiments d'italianité qui animaient certains officiers de marine du royaume des Deux-Siciles; enfin, pour Lissa, M. Gonni apporte quelques précisions sur le caractère de Persano, sur les procédés militaires des marins autrichiens, sur la légende des quatre millions d'or coulés avec le *Re d'Italia*, sur les services d'intendance de la flotte italienne en 1866. A cet égard, nous applaudissons sincèrement M. Gonni pour avoir montré l'importance des vivres, charbon ou matières grasses dans les événements navals, et il conviendra que les historiens maritimes se préoccupent toujours des documents qui font connaître l'action de ces facteurs. Il n'en reste pas moins que la méthode suivie par M. Gonni est souvent peu précise, qu'il n'indique pas suffisamment ses sources et qu'il s'attache à des sujets d'un intérêt vraiment trop limité. Les écrivains qui, en Italie, veulent se consacrer à l'histoire navale devraient aller prendre auprès de M. P. Silva, chargé actuellement d'une partie de la Section historique de la marine italienne, des leçons sérieuses de critique et de méthode. G. Bn.

— Alessandro Luzio. *Francesco Giuseppe e l'Italia* (Milan, Treves, 1917, in-18, 64 p.; collection « Le pagine dell' ora »). — Petit livre à la fois très mal composé et très intéressant; très mal composé, parce que nul plan, nul classement chronologique n'y apparaît et que certaines parties en sont disproportionnées; très intéressant, parce que M. Luzio, faisant état de documents inédits ou peu connus, apporte des renseignements nouveaux et fort curieux, soit sur la psychologie de l'empereur François-Joseph, soit sur les relations de l'Autriche et de l'Italie au XIXe siècle. Le conservatisme étroit de François-Joseph n'a cessé, depuis son avènement, de se manifester à l'égard de cette terre de révolution qu'était l'Italie; éduqué par Radetsky, Windischgrätz, Jellatchich, pas un instant François-Joseph ne s'est montré capable de comprendre les transformations du monde moderne, et son caporalisme étriqué lui a interdit d'avoir les ministres habiles que les difficultés où se trouvait engagé son pays auraient requis. L'inintelligence et l'hypocrisie dont il a fait preuve en 1914-1915, dans les négociations avec l'Italie, caractérisent déjà les tractations de 1865-1866, auxquelles M. Luzio consacre de longues pages qui ne manquent pas d'intérêt. Il a déployé les mêmes procédés, également odieux par leur fourberie et leur violence à l'égard des patriotes allemands de 1853 et des patriotes yougo-slaves de 1909, et son conservatisme, qui n'a jamais cédé que sous les coups de violence, s'est toujours montré injurieux à l'égard de l'Italie, la vaincue de 1849, la révoltée de 1859. Pourtant, on ne peut nier que, en Autriche, François-Joseph a bénéficié d'une popularité considérable; M. Luzio attire très heureusement l'attention sur l'habile propagande organisée au moyen de publications attendrissantes, *Kaiserblätter*, *Kaisersworte*, *das Buch vom Kaiser*, qui ont installé ou renforcé la légende du bon vieil empereur, si pieux

Digitized by Google

et supportant si courageusement les coups du sort. Ce bon vieil empereur, ne l'oublions pas, a ordonné les procès de Mantoue et d'Agram et a précipité l'Europe dans la terrible guerre d'aujourd'hui. — G. Bn.

— Gaetano Salvémini. *Delenda Austria* (Paris, Éditions Bossard, 1918; in-16, 50 p.). — On sait l'âpreté des polémiques soulevées en Italie par la question yougo-slave et le retentissement de ces polémiques dans les milieux politiques français. Contre ceux qui, en France — tels le comte de Fels ou M. R. Moulin — ont adopté la thèse du maintien nécessaire d'une Autriche-Hongrie, plus ou moins transformée, dans l'Europe centrale, le distingué professeur à l'Institut d'études supérieures de Florence adopte un point de vue radicalement opposé : il faut détruire l'Autriche. Ainsi seulement, l'Entente pourra constituer autour de l'Allemagne une chaîne de forces telle que tout espoir de revanche sera pour elle illusoire. A l'heure actuelle, en effet, pour M. Salvémini, il n'y a pas à songer qu'un mouvement séparatiste puisse naître dans les états du Sud, que les catholiques puissent s'insurger contre l'hégémonie protestante, que les Allemands renoncent à leur morale militariste et que l'Entente parvienne à écraser leurs énergies économiques sous un poids formidable de redevances douanières et d'impôts de guerre. Telle est la thèse de M. Salvémini, et l'on voit tout de suite ce qu'elle renferme d'illusions et de désillusions. Ces forces qui devraient cerner l'Allemagne, quelques-unes ne sont-elles pas nées, au cours de la guerre, pour la protection même de l'Allemagne, témoin l'Ukraine et la Finlande, pour ne citer que celles qui paraissent désormais organisées? D'autre part, quand les chefs d'État de l'Entente ont affirmé, avec tant d'énergie, et une énergie qui n'est pas seulement dans les mots, leur volonté de « solder le compte de l'Allemagne », y a-t-il lieu de penser que l'Allemagne vaincue subsiste, dans sa constitution politique, économique, et surtout mentale, pareille à l'Allemagne arrogante de l'affreuse agression? Ces réserves faites, on peut admettre que le point de vue de M. Salvémini reste séduisant pour tous les esprits désireux de voir tant de peuples asservis arrachés à l'hégémonie de l'aigle à double tête. Encore faudra-t-il qu'Italie et Yougo-Slavie arrivent à régler le statut de leurs relations réciproques pour le temps où, accrues des provinces rédimées de l'Autriche disparue, elles constitueront les deux grandes puissances de l'Adriatique. G. Bn.

— *Francesco Novati* (Pubblicazione della Società storica lombarda. Milan, 1917, in-8°, 231 p.). — Né à Crémone le 10 janvier 1859, mort à San-Remo le 27 décembre 1915, M. Francesco Novati a été un des critiques les plus brillants, un des érudits les plus solides de l'Italie contemporaine. Élève d'Ancona, ses travaux d'analyse n'ont jamais été pour lui que des moyens pour construire des synthèses, et son activité scientifique a été telle que, dès 1909, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de son entrée dans l'enseignement, on pouvait

Digitized by Google

dresser une importante bibliographie de ses œuvres. Cette bibliographie trouvera son complément dans la publication que la Société historique lombarde a tenu à consacrer à l'un des membres qui lui ont fait le plus d'honneur. Divers savants y analysent les études faites par le maître : études grecques, par M. A. Calderini; études dantesques, par M. M. Scherillo; l'humanisme, par M. V. Rossi; le XVIIIe siècle, par M. V. Cian; les études d'histoire lombarde, par M. E. Verga. Sur l'enseignement de M. Novati, sur son goût pour le folklore, sur le sillon qu'il a creusé dans le vaste champ de la philologie médiévale, d'autres notices apportent des éléments qui déterminent la place que ce savant a tenue dans les diverses disciplines et, par là, fournissent des matériaux à qui voudrait étudier dans son ensemble l'œuvre scientifique de l'Italie contemporaine. G. Bn.

— Andrea Galante. *Le Basi giuridiche della lotta per l'Italianità di Trento e Trieste* (Bologne, Nicola Zanichelli, in-12, 30 p.; prix : 0 fr. 80). — C'est l'histoire des « revendications irrédentistes » dans l'ordre intellectuel; on y voit les essais de création d'une Académie italienne dans l'Istrie et dans le Trentin autonomes; on y entend le long cri de douleur qu'exhalent des journaux comme *l'Indipendente* de Trieste, *l'Alto Adige* de Trente, des poètes comme Riccardo Pitteri, des ligues comme la « Défense Pro Patria », des patriotes qui cueilleront la palme du martyre, comme Cesare Baptisti. A ces protestations qui s'appuient juridiquement sur l'article 19 du statut du 19 décembre 1867 établissant dans tout l'Empire l'égalité entre les langues et les nationalités, le gouvernement de Vienne répond tantôt par la fourberie, tantôt par la terreur. On le voit opposer tour à tour le Trentin catholique et protectionniste à l'Istrie socialiste et libre-échangiste, faire de l'Université d'Innsbruck un foyer de pangermanisme, y fomenter des troubles, comme en 1905, créer des associations ayant pour principes le « terrorisme et l'action directe ». Avec la défaite des Habsbourg disparaîtront à tout jamais ces organes de brimade et de persécution qui se nommaient la « Südmark », le « Tiroler Volksbund », le « Schulvereïn » et sur les rives orientales de l'Adriatique, comme de Chiusa aux portes de Vérone, des peuples longtemps opprimés seront enfin maîtres de leurs destinées. — Ch. D.

Histoire de Roumanie.

— Nous avons annoncé précédemment (*Rev. histor.*, t. CXXVI, p. 146) la brochure de M. Jorga sur les *Relations entre la France et les Roumains;* imprimée à la hâte, au milieu du désarroi où les premiers revers de l'armée roumaine avaient précipité le pays, elle avait été tirée à petit nombre et rapidement épuisée. Dans la *Revue critique* du 29 septembre 1917, M. Louis Leger exprimait le regret qu'elle fût devenue, dès le début, presque introuvable. La librairie Payot a entre-

Digitized by Google

pris de la rééditer après une revision attentive, confiée à M. Ch. Bémont. Écourté par endroits, surtout au début, corrigé au point de vue de la langue, le texte n'a pas été modifié quant au fond. M. Bémont a seulement ajouté deux choses : 1° quelques pages d'introduction pour présenter au public français à la fois l'auteur, ancien élève de l'Université de Paris, et l'œuvre historique considérable qu'il a déjà produite; 2° un index des noms propres cités dans l'ouvrage. Ainsi transformé, le très intéressant opuscule de M. Jorga mérite de retenir l'attention du public lettré.

— N. Jorga. *Histoire des Roumains de Bucovine à partir de l'annexion autrichienne, 1775-1914* (Jassy, impr. de l'État, 1917, in-8°, 122 p.; extrait du « Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale », années 1915 et 1916). — La Bucovine est la partie septentrionale de la Moldavie que l'Autriche jugea bon de s'annexer en 1775; l'histoire de ce « rapt », que raconte le chapitre I de la présente brochure avec toutes les preuves à l'appui, est un véritable monument de cynisme. Marie-Thérèse déclare très nettement dans sa correspondance intime avec Kaunitz que c'est un acte déshonorant, mais le moyen de ne pas l'accomplir? Dans les trois autres chapitres le savant auteur expose les premières vicissitudes des Roumains de la Bucovine devenue autrichienne, l'organisation religieuse de la province, le réveil des Roumains depuis le traité d'Andrinople de 1829 et surtout depuis la révolution de 1848, enfin les efforts pourvus par le gouvernement autrichien pour combattre l'élément roumain qui avait de tout temps dominé dans la province et qu'animait de force grandissante la propagande roumaine de la Moldavie et de la Transylvanie. Il y a là une grande injustice à réparer. Ch. B.

— N. Jorga. *Développement de la question rurale en Roumanie* (Jassy, impr. de l'État, 1917, in-8°, 58 p.). — Cette brochure traite une question importante et délicate entre toutes. Actuellement, la condition du paysan en Roumanie est misérable; le gouvernement se préoccupe sérieusement de l'améliorer tout en essayant de ménager les intérêts de la grande propriété foncière. Comment s'est créée une situation grosse de difficultés, sinon de périls? M. Jorga nous enseigne qu'à l'origine la propriété particulière n'existait pas : la terre appartenait à la famille ou au village; les paysans libres la cultivaient en commun. Quand les princes (voïvodes) établirent leur domination sur le pays, de grands domaines se formèrent au détriment de la propriété commune; puis, au XVIe siècle, le paysan devint serf sur la terre dont la propriété lui était enlevée. L'histoire établit donc « le droit ancestral du paysan à la terre » et il convient d'écarter résolument « tout autre droit à la terre ne dérivant d'aucun procès (*sic*) historique ». « la grande propriété détient de cette terre roumaine une propriété qui n'équivaut pas aux services qu'elle a rendus pendant le dernier demi-siècle ». C'est un plaidoyer où les affirmations et les hypothèses

Digitized by Google

s'enchaînent avec verve, mais sans les preuves que réclameraient les historiens. Il n'entrait pas dans le dessein de M. Jorga d'en donner. La langue manque parfois de concision et de clarté, mais le fond est substantiel et fait réfléchir. Ch. B.

— D. DRAGHICESCO. *La Bessarabie et le droit des peuples. Esquisse historique, géographique, ethnographique et statistique.* Préface d'Étienne FOURNOL (Paris, Félix Alcan, 1918, 52 p.; « Études documentaires sur les questions roumaines »; II; prix : 1 fr.). — Le 3 novembre 1917, l'assemblée des soldats moldaves de toute la Russie proclama d'une voix unanime l'autonomie de la Bessarabie, déjà dégagée de tout lien avec la Russie depuis la déclaration d'indépendance de l'Ukraine. Aussitôt un Parlement bessarabe, élu par le suffrage universel, se réunit à Kichinev; il s'ouvrit le 21 novembre. Enfin, le 9 avril 1918, ce Parlement vota par quatre-vingt-six voix contre trois l'union de la Bessarabie à la Roumanie. La présente brochure a pour objet de montrer que la Bessarabie a toujours été un pays de langue et de coutumes roumaines; elle vient de manifester sa volonté d'être libre sous les plis du drapeau roumain. Appuyée sur le droit historique, justifiée par la situation économique, cette décision doit être tenue pour irrévocable. Ch. B.

— Francis LEBRUN. *La Dobroudja. Esquisse historique, géographique, ethnographique et statistique*, avec une préface de M. E. DE MARTONNE (Paris, Félix Alcan, 1918, in-12, 44 p.; « Études documentaires sur les questions roumaines »). — M. Lebrun a séjourné longtemps à Bucarest en qualité de correspondant du *Matin*. Il a recueilli dans les livres une documentation précise et sûre; il conclut et il prouve que, si un pays doit appartenir à la race la plus nombreuse et la plus civilisée qui l'habite, les Bulgares ne sauraient prétendre à aucun droit sur la région comprise entre le bas Danube et la mer Noire. Comme le dit M. de Martonne dans la préface, il y a dans cette région 150.000 Roumains représentant cinq fois la masse bulgare. Son nom même lui vient d'un condottière oriental. Dobrotitch, qui y régnait vers 1350 avec le titre byzantin de « despote ». C'est donc au mépris de l'ethnographie et de l'histoire qu'on y maintiendrait les Bulgares. Ch. B.

— N.-P. COMNÈNE. *La Dobrogea (Dobroudja). Essai historique, économique, ethnographique et politique* (Paris, Payot, 1918, in-8°, 208 p., 10 cartes hors texte en couleurs; prix : 3 fr.). — Ce que M. Lebrun nous avait montré en quelques pages, M. Comnène le prouve en un volume bien documenté. Il se compose essentiellement que deux parties : la première est une histoire résumée de la Dobroudja depuis l'époque romaine jusqu'au XIXe siècle, la seconde un exposé détaillé de la situation politique et économique du pays depuis le traité de Berlin (1878). L'ensemble est un plaidoyer contre

les prétentions des Bulgares de posséder ce pays où ils sont et n'ont jamais été qu'une minorité; tous les témoignages anciens comme les statistiques modernes prouvent qu'il a été occupé uniquement par les Roumains et les Turcs et mis en valeur par les Roumains seulement. L'annexer à la Bulgarie serait un acte de la violence la plus inique. Les cartes parlent un langage très expressif. — Les prétentions bulgares sur la Dobroudja ont pris une forme scientifique dans un mémoire de M. ISCHIRKOFF, professeur à l'Université de Sofia, qui a paru dans les *Annales des nationalités* de Lausanne (20 juillet 1918). Les arguments historiques sur lesquels il les appuie ne paraissent être ni nombreux ni solides; quant aux arguments géographiques, ils sont des plus contestables. Ch. B.

HISTOIRE DE SERBIE.

— DENÈS. *La nouvelle Serbie. Origines et bases sociales et politiques. La renaissance de l'État et son développement historique. Dynastie nationale et revendications historiques* (Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1918, in-8°, 470 p., 6 cartes). — Le livre de E. Denès a été écrit pour le grand public, et peut-être ne lui donnera-t-il pas entière satisfaction. Les chapitres du début, sur la géographie et l'histoire ancienne des pays yougo-slaves *et* serbes ou sèrbes, ne sont ni assez clairs ni assez précis, et les suivants ont encore des lacunes fâcheuses. Par exemple, M. Denès parle souvent des partis conservateur, libéral, progressiste, mais sans définir leurs programmes et leurs tendances, et le lecteur en conclura, sans doute à tort, que ces partis serbes sont avant tout des syndicats de politiciens. D'autre part, certains assassinats fameux sont escamotés dans son livre, et de même la première guerre serbo-bulgare; la confiance du lecteur s'en trouvera singulièrement diminuée. Enfin, çà et là, il y a des négligences de forme; nous ne comprenons pas comment, en Croatie, « les chauvins magyars obtinrent le droit d'usurper le compromis » (p. 335) ni comment, le 19 octobre 1912, les Serbes occupèrent la Vieille-Serbie, la Macédoine et l'Albanie pour livrer ensuite, du 20 au 22 novembre, la bataille de Koumanovo (p. 364).

Malgré ces fautes, le livre de M. Denès sera utile. Les chapitres sur Karageorge et Miloch donnent un récit très intéressant de faits que le lecteur français n'avait encore pu connaître, et fort mal, que dans des compilations aujourd'hui oubliées; on y trouvera des textes précieux qui n'avaient jamais été traduits du serbe. De même, on lira avec profit le chapitre sur l'époque suivante, si vide pour l'Occidental qui ne le juge que sur les faits politiques, et pourtant marquée par tant de progrès difficiles; la Serbie n'a pas eu, comme tel et tel de ses voisins, de bonnes fées autour de son berceau. Les ambitions de l'Autriche et ses tentatives pour *vassaliser* la Serbie ont été bien mises en lumière par M. Denès et aussi la résistance obstinée qui les a

Digitized by Google

déjouées; on comprendra mieux, après avoir lu ce livre, et les origines de la guerre actuelle et les titres des Yougo-Slaves à leur émancipation complète. E. H.

HISTOIRE DE RUSSIE.

— René HERVAL. *Huit mois de révolution russe, juin 1917-janvier 1918* (Paris, Hachette, 1918, 216 p.; prix : 3 fr. 50; dans la collection des « Mémoires et récits de guerre »). — Ce livre est un de ceux, plus rares que jamais, qui procurent au lecteur une agréable surprise en lui donnant plus que leur titre ne lui a promis. En effet, ce n'est pas un de ces innombrables récits nés de la guerre et qui racontent longuement des aventures généralement les mêmes et reproduisent avec une large complaisance des conversations plus ou moins banales. C'est un document vivant et vécu, un essai de psychologie russe, peut-être le plus riche en renseignements précis et en impressions directes qu'on ait encore consacré — chez nous du moins — à ce drame si confus. L'auteur a fait partie d'un groupe de 500 officiers et soldats d'artillerie lourde formé à Vannes, embarqué le 30 avril 1917 à Boulogne et la deuxième nuit après à Glasgow sur le paquebot russe *le Tsar*, débarqué le 14 mai à Kola et installé quelques jours après à l'École des cadets de Moscou, où il resta jusqu'à la dissolution de l'Assemblée constituante, le 5 janvier 1918. Les premiers chapitres sont d'une lecture réellement passionnante, notamment celui qui nous fait jeter un *coup d'œil rapide*, mais combien précis et profond, *sur la société et la foule russes*. L'auteur s'y montre d'une clairvoyance et y déploie un talent d'observation hors ligne. La deuxième moitié du volume est forcément un peu plus terne et fatigante par le grand nombre de documents qui y sont insérés, mais qui augmentent singulièrement la valeur durable du livre. La traduction en provient presque exclusivement de l'Office franco-russe de renseignements de Moscou. La conclusion, écrite à Kola le 3 avril 1918, résume avec force les impressions ressenties à la vue de ces « étapes franchies par la Russie depuis le renversement du tsarisme dans la voie douloureuse de la lâcheté, de la folie, du crime ». L'auteur croit « pouvoir affirmer que, à moins d'une intervention étrangère, le pouvoir des soviets est appelé à durer encore quelque temps ». En effet, « ses bases actuelles sont solides parce qu'il s'appuie sur les appétits des masses populaires auxquels il promet satisfaction » et aussi parce que la bourgeoisie russe, imprévoyante, jouisseuse et suffisante, manque complètement d'énergie. « La Russie souffre », mais « cette souffrance, qui est son châtiment, lui est nécessaire » pour que les Russes comprennent « qu'il y a au-dessus d'eux quelque chose qui les domine tous et dont ils sont tous solidaires : leur patrie ». Ce n'est qu'alors que « leur révolution, au lieu d'être faite d'appétits égoïstes, recevra une signification humaine ». Cette dernière phrase suffirait à montrer à quelle hauteur de vue ce

Digitized by Google

livre nous élève. L'*Avis au lecteur*, daté du 21 avril, écrit par l'auteur au moment où il allait rentrer en France, rappelle qu'il a essayé de se tenir « à l'égard des Russes à égale distance de l'amitié et de la haine, car l'amitié est morte et la haine ne sert de rien ». Belle parole. Th. Sch.

— V. Bourtzeff. *Les deux fléaux du monde : les bolcheviks et l'impérialisme allemand* (Paris, Payot, 1918, in-16, 62 p., avec un portrait de l'auteur; prix : 1 fr. 50). — C'est le développement d'un article publié déjà au temps de Kerenski sous ce titre : « Ou bien nous ou bien les Allemands et ceux qui marchent avec eux. » Ces derniers sont naturellement Lénine, Trotzki et consorts, « qui, comme des aveugles, aidaient les Allemands à détruire l'armée et à ruiner la Russie ». Mais elle ne périra pas, « car son existence est d'une importance primordiale ». Comment la sauver? A l'aide des Alliés, auxquels tous les bons Russes crient : « Venez nous aider à nous libérer des traîtres, à remettre l'ordre et à instituer la liberté. » Les bolcheviks, *made in Germany*, « ne représentent pas une plaie russe, mais un fléau universel ». Leur alliance avec l'impérialisme allemand « date d'avant la guerre ». Mais l'Allemagne sera peut-être « la première à subir les conséquences du chaos anarchiste » qu'elle a déchaîné. L'auteur fut emprisonné le 25 octobre-8 novembre 1917 dans la même casemate de la forteresse Pierre et Paul où les gendarmes d'Alexandre III l'avaient jeté autrefois. Échappé et en liberté à l'étranger, il adresse aux bolcheviks une lettre ouverte (p. 32) pour les maudire et crier au monde que, « dans leurs œuvres, tout est mensonge » et que « du programme maximaliste il ne reste plus rien ». La brochure est remplie des meilleures intentions, mais faite un peu vite. Une preuve entre autres en est la répétition textuelle du même passage (p. 24 et 40). Th. Sch.

— Claude Anet. *La Révolution russe : à Pétrograd et aux armées* (Paris, Payot, 1917, in-16, 332 p.). — *Kerenski, Kornilof, le coup d'État maximaliste* (Ibid., 1918, in-16, 281 p.). — M. Claude Anet a réuni en volume les correspondances qu'il a envoyées de Russie au *Petit Parisien* en mars, avril et mai 1917. Il raconte au jour le jour la Révolution russe, le gouvernement provisoire, l'abdication du tsar, les discussions au conseil des ouvriers et soldats, la désorganisation civile et militaire; puis il accompagne Kerenski au front et décrit les préparatifs oratoires de l'offensive guerrière qui devait amener tout ensemble le succès de la Révolution et la défaite de l'Allemagne. « On trouvera ici », écrit l'auteur au seuil de son livre, « beaucoup de choses vues et peu de réflexions ». Il dit vrai. Il regarde avec soin et aux bons endroits; il note exactement ce qu'il a vu, et son témoignage, pittoresque et dramatique par sa simplicité même, a une incontestable valeur documentaire. M. Cl. Anet ajoute : « J'ai été un spectateur sincère, mais passionné. » Il a en effet trop de perspicacité pour n'avoir pas discerné dès le début les terribles dangers auxquels

Digitized by Google

la Révolution russe, par le cours qu'elle prenait, exposait la cause des Alliés, l'émancipation démocratique et la Russie elle-même. Il admire Kerenski, mais sans aveuglement, et, au moment où le dictateur jouissait de sa pleine popularité, qui fut immense, il écrivait : « Si la bonne volonté est à elle seule un programme de gouvernement et un moyen d'action, Kerenski verra ses plus beaux rêves se réaliser. » — Dans un deuxième volume, M. Cl. Anet donne ses « notes quotidiennes », dont plusieurs, « pour diverses raisons », n'ont pu paraître en leur temps, sur Kerenski, Kornilof et l'avènement des bolcheviks (juin à novembre 1917); deux autres volumes achèveront la série (de novembre 1917 à janvier et juin 1918). Enfin l'auteur annonce que « plus tard, avec le recul nécessaire », il « espère pouvoir revenir à loisir » sur son sujet et publier les nombreux documents qu'il a rapportés de Russie. G. P.

HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE LATINE.

— Émile-R. WAGNER. *L'Allemagne et l'Amérique latine. Souvenirs d'un voyageur naturaliste.* Préface de M. Edmond PERRIER, directeur du Museum d'histoire naturelle (Paris, Félix Alcan, 1918, in-8°, XXI-323 p., carte hors texte; prix : 3 fr. 50; *Bibliothèque France-Amérique*). — Les desseins pangermaniques sur l'Amérique latine ont été précisés dans le livre d'O. R. Tannenberg, *Gross-Deutschland*, paru en 1911 (cf. *Rev. histor.*, t. CXXII, p. 164). La reproduction de la carte où ils se projettent, publiée dans cet ouvrage, sert de frontispice au livre de M. Wagner. S'emparer de toute la moitié méridionale du continent sud-américain, tel était le plan de l'Allemagne, qui dédaignait seulement les contrées sises au nord du 15e degré de latitude, trop proches de l'Équateur. Pour cette conquête, une première étape consistait à créer un État allemand englobant des pays de climat tempéré à population peu dense : les États brésiliens de Paraná, Santa-Catharina et Rio Grande do Sul, le Paraguay, l'Uruguay, les provinces argentines d'Entre-Rios, de Corrientes et de Missiones.

Les moyens employés par l'Allemagne afin de préparer méthodiquement, sûrement, la réalisation de cet ambitieux dessein, c'est ce que M. É.-R. Wagner dévoile dans son livre, en racontant d'une manière très attrayante les souvenirs et impressions qu'il a recueillis, il y a une quinzaine d'années, en un voyage d'études dans les États de Paraná et de Santa-Catharina. Ces moyens sont à la fois économiques et politiques. Les premiers servent au développement des seconds : des sociétés de colonisation établissent des Allemands dans ces pays; elles leur assurent, par les ventes à crédit offertes aux habitants brésiliens, l'acquisition des propriétés de la plupart de ceux-ci qui, s'étant endettés et ruinés en les cultivant, s'enfoncent dans le pays pour y défricher de nouvelles terres, proies futures de la convoitise germanique. Ces colons allemands, réunis en multiples *Bünde* et *Vereine* agressivement germaniques, entretenant aussi les tendances sépara-

Digitized by Google

tistes de la population du pays, sont prêts à se grouper au premier signal, pour en prendre possession au nom du *Vaterland*.

M. É.-R. Wagner ne s'était pas contenté d'observer durant son voyage; il a recueilli les conversations et les demi-confidences des Allemands qu'il y a rencontrés : administrateurs de ces sociétés de colonisation, qui constituent les liens ramifiés et puissants avec l'Empire germain ou officiers en mission de reconnaissance des points stratégiques. Il en a fait un livre d'un intérêt saisissant et très actuel, que M. Ed. Perrier présente par une éloquente préface. E. M.-C.

— Comte Maurice DE PÉRIGNY. *La république de Costa-Rica, son avenir économique et le canal de Panama*. Préface de E. MARTINENCHE (Paris, F. Alcan, 1918, in-8°, IV-239 p., 12 planches, 1 carte hors texte; prix : 5 fr.; *Bibliothèque France-Amérique*). — La monographie géographique, historique et économique que M. de Périgny consacre à la république de Costa-Rica fait connaître complètement la nature et les ressources de cet État de l'Amérique centrale dont les richesses dépassent de beaucoup la superficie (54,000 kilomètres carrés). Sa population « pacifique, laborieuse et ordonnée fière de sa liberté et jalouse de son indépendance », lui assure un avenir plein de promesses.

Les chapitres consacrés à chacune des provinces, pour les décrire et exposer leurs conditions économiques, suivent et expliquent ceux où sont étudiées la constitution et l'organisation physiques, politiques, financières et commerciales de l'État de Costa-Rica. E. M.-C.

— F. A. KIRCKPATRICK. *South America and the war* (Cambridge, at the University Press, 1918, in-8°, VIII-79 p., carte hors texte; prix : 4 sh. 6 d.). — Ce sont des conférences faites, durant le printemps de l'an passé, au King's College de l'Université de Londres. M. Kirckpatrick y donne un résumé substantiel et clair de la situation présente des principales nations du globe à l'égard des vingt républiques de l'Amérique latine. Son enquête porte surtout sur les relations et les faits économiques; mais elle embrasse généralement tous les moyens d'action intellectuels et politiques utilisés par les nations européennes et les États-Unis. Naturellement, M. Kirckpatrick a insisté sur les formes insidieuses et obstinées de la propagande que l'Allemagne a développée à l'extrême dans toute l'Amérique latine, soutenue par des institutions telles que l'Institut allemand sud-américain d'Aix-la-Chapelle et les trois ligues, pour les relations avec l'Amérique latine, de Berlin et de Hambourg.

Dans la seconde partie de son travail, l'auteur étudie les effets produits par la guerre de 1914-1918 dans les républiques latines de l'Amérique. La brusque transformation de leurs relations économiques avec l'Europe a eu, en somme, des conséquences heureuses pour elles; forcées de compter davantage sur elles-mêmes, en raison de leurs importations presque taries, de leurs exportations accrues, elles ont pris des habitudes d'économie publique et privée, elles ont déve-

Digitized by Google

loppé leurs propres ressources industrielles et agricoles, se sont senties plus solidaires les unes des autres et ont resserré leurs liens de parenté et de voisinage. M. Kirckpatrick fait sur tous ces points de judicieuses observations et donne des indications très intéressantes.

— Francisco CONTRERAS. *Les écrivains hispano-américains et la guerre européenne.* Préface de Philéas LEBESGUE (Paris, édition Bossard, 1917, in-16; prix : 1 fr. 50). — M. F. Contreras passe en revue les sentiments que la guerre, depuis 1914, a éveillés dans les esprits des ardents et sensibles écrivains de toute l'Amérique latine : philosophes, moralistes, critiques, romanciers, poètes et publicistes. Les citations traduites qu'il donne de leurs écrits prouvent la réaction de leurs consciences latines à l'encontre des procédés de la *kultur* germanique. Il n'était pas inutile de faire connaître leurs noms et l'expression de leur pensée, nourrie de nos idées françaises, venue de points divers de l'immense continent américain.

Des pages de M. A. Mackenna Subercaseaux, distingué publiciste chilien, font écho à celles du livre cité ci-dessus de M. É.-R. Wagner. Tous ces écrivains magnifient et proclament l'idéal pour lequel nous avons combattu. E. M.-C.

HISTOIRE DES ÉTATS-UNIS.

— Une brochure de quinze pages, publiée par la « Library of Congress » et datée de mai 1918, contient une *Supplementary list of publications of the Library issued since January 1917.*

— M. Charles Knowles BOLTON, bibliothécaire du « Boston Athenæum », a entrepris de publier un album de portraits des fondateurs de l'Union américaine, avec des notes biographiques et un commentaire : *The Founders. Portraits of persons born abroad, who came to the colonies in North America before the year 1701.* Il y aura deux volumes; le tome I est paru au « Boston Athenæum ».

— *Carnegie endowment for international peace. Year-book 1918*, n° 7 (Washington, Headquarters of the endowment, 1918, in-8°, XIV-272 p.). — Le 20 avril 1917, le Comité des directeurs de la fondation Carnegie a pris la résolution suivante : « Le moyen le plus efficace pour conduire à une paix durable entre les nations est de poursuivre la guerre contre le gouvernement impérial d'Allemagne jusqu'à la victoire finale pour la démocratie, dans le sens des déclarations faites par le Président des États-Unis. » En conséquence, chaque publication émanant de la fondation portera à l'avenir cette épigraphe : *Peace through Victory.* Le Comité a voté, en outre, l'ouverture d'un compte spécial de 500,000 dollars « pour aider à la reconstruction des maisons dévastées en France, en Belgique, en Serbie ou en Russie ». — On trouvera, page 83, une liste des articles publiés en 1914, 1915 et 1916 dans le Bulletin de la « Conciliation nationale », dont le président fondateur est le baron d'Estournelles de Constant; pages 130-131,

Digitized by Google

une liste de « classiques », qu'il conviendrait de rééditer, sur le droit international; dans ce nombre doivent figurer le *De recuperatione terre sancte* de Pierre Dubois; le *De jure belli ac pacis* de Grotius; le *Projet pour rendre la paix perpétuelle en Europe* de l'abbé de Saint-Pierre; le traité sur la paix perpétuelle de Kant, etc. Dans cette série ont paru récemment le *De bello, de repraesaliis et de* duello de Giovanni da Legnano et les *Relectiones* de Franciscus de Victoria.

Histoire du Japon.

— Henri Focillon. *Essai sur le génie japonais.* Publications du Comité franco-japonais (Lyon, Hôtel-de-Ville, 1918, 1 vol. in-8°, 165 p.). — Éloquent et très brillant essai. Il y a un demi-siècle, la révolution de 1868 élevait, sans transition, un État moderne sur les ruines d'un régime féodal et médiéval; très « prodigieuse révolution », a bien raison de dire M. Focillon, « d'un peuple qui semble à première vue se plonger obstinément dans l'oubli de soi et qui tente de se reconstruire une civilisation ». La question est de savoir si elle a laissé subsister quelque chose de la conscience du passé ou de ses forces obscures.

Pour s'en informer, M. Focillon n'a pas voulu se satisfaire des enquêtes superficielles et le plus souvent inexactes des romanciers maritimes, dont les mélancolies élégantes et les songes fuyants s'interposèrent longtemps, comme un écran littéraire, entre le Japon et nous. Il ne s'est pas davantage attardé à l'analyse superflue d'un « art d'exportation », déformé d'ailleurs par le snobisme. Il est remonté aux causes, en historien. Si ce peuple « spirituel et grave, délicat et fort » (p. 22), a pu de bonne heure paraître fermé à la sympathie pour l'Occident, c'est qu'il avait un sentiment très sûr de sa supériorité, doublement issu de son histoire et de sa théologie, qui le qualifient pour une mission universelle (p. 28); c'est ensuite peut-être que les premiers Occidentaux qui vinrent à son contact ne comprirent pas sa haute discipline morale, son culte très strict de la loyauté, sa grâce profonde, son art du savoir-vivre et du *savoir-mourir*, son raffinement religieux et tendre. Nous voilà loin des articles de pacotille et des « geishas de crépon ».

Aujourd'hui, nous comprenons le génie japonais. L'alliance dans la lutte pour le droit scelle cette mutuelle intelligence. Mais personne n'a sans doute plus avant pénétré que M. Henri Focillon dans l'analyse de l'âme nipponne. Il a subtilement démêlé ses charpentes essentielles : orgueil national, discipline et sensibilité, couronnées, au faîte de l'édifice moral, par une culture supérieure, laquelle procède de la curiosité de l'universel et de l'absolu. Cette culture sort indemne de la guerre; elle est nécessaire, non pas à la seule Asie, mais à l'humanité tout entière. Le Japon ne demande qu'à répandre son génie.

R. L.-G.

Digitized by Google

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

FRANCE.

1. — **Annales de géographie.** 1919, 15 janvier. — Jules WELSCH. Modification récente de la côte du Poitou (l'examen et la comparaison de cartes anciennes permettent d'affirmer que, depuis le XVIIe siècle, la côte du Poitou s'est modifiée : le rivage a été rectifié par la disparition de l'anse de l'Aiguillon). — Aug. BERNARD. La Syrie et les Syriens (la Syrie est occupée par des peuples appartenant aux races les plus différentes et qui ne songent guère qu'à s'entre-tuer; il faut qu'un arbitre s'interpose entre elles, assurant à toutes une justice égale et impartiale. Ce rôle appartient à la France qui possède en Syrie des intérêts considérables. Il ne s'agit d'ailleurs ni d'une annexion, ni d'un protectorat, même déguisé et atténué; mais seulement « de préparer les peuples de la Syrie à se gouverner eux-mêmes, de seconder l'émancipation d'un État dont la France se constitue la tutrice »). — R. CAPOT-REY. La dépopulation dans le Lot-et-Garonne, canton de Port-Sainte-Marie.

2. — **Annales révolutionnaires.** 1919, janvier-février. — Albert MATHIEZ. Les deux versions du procès des Hébertistes (étude critique sur ces deux versions : l'une officielle, rédigée par le citoyen Nicolas, juge au tribunal révolutionnaire, l'autre d'origine probablement dantoniste. L'une et l'autre sont également tendancieuses : les auteurs ont cherché avant tout dans le procès des Hébertistes des armes les uns contre les autres). — Gustave ROUANET. Michelet et la légende antirobespierriste (est-il vrai qu'au lendemain du 5 octobre on ait organisé contre Robespierre la conspiration du silence? Non; il n'y a qu'à lire les journaux de l'époque, même ceux que cite Michelet, pour se convaincre du contraire). — François VERMALE. Les petits drames de l'émigration; I (tribulations de la famille des marquis d'Yenne en Savoie, de 1789 à l'an III; à mettre au dossier de l'émigration). — Léon DUBREUIL. L'opposition régionaliste sous la Révolution. VII. L'opposition contre-révolutionnaire. — Gustave ROUANET. Robespierre à la Constituante en septembre 1789 (il intervint sept fois dans ce mois à la tribune et dans aucun journal on ne trouve la moindre indication susceptible de laisser croire que les journalistes ni ses collègues aient pu manifester à son égard une hostilité quelconque). — Léonce PINGAUD. Jean de Bry, (publie une autobiographie que le « baron de Bry, membre des Assemblées natio-

Digitized by Google

nales, ancien préfet et commandant de la Légion d'honneur », écrivit en 1816). — Étienne BABEY. Souvenirs sous la Restauration; suite : la guerre d'Espagne, les tribunaux royalistes. — Albert MATHIEZ. La Révolution et les étrangers. Le chevalier Pio (chargé d'affaires du royaume de Naples auprès de Louis XVI en 1780, puis disgracié, Louis Pio fut, après 1789, un zélé révolutionnaire, ami de Robespierre et dénonciateur de Lebrun, de Proli, de Saiffert. Arrêté le 25 ventôse an II, il esquiva le tribunal révolutionnaire et fut mis en liberté après Thermidor. En 1819, il était dans sa quatre-vingtième année). — Gabriel VAUTHIER. Une fête révolutionnaire en l'an II près de Chantilly. — Victor MALRIEU. La fête de la Paix (célébrée le 2 frimaire an X par la Loge la Parfaite Union de Montauban). — Albert MATHIEZ. L'arrestation de Simon Duplay (arrêté le 12 thermidor an II, Simon Duplay, « soldat invalide » et qui n'avait pas été le secrétaire de Robespierre, fut rendu à la liberté le 8 thermidor an III). = C.- rendus : Abbé *Joseph Charonnet*. Mgr de La Luzerne et les serments pendant la Révolution (bon; beaucoup d'utiles documents). — *P. Meuriot*. Le recensement de l'an II (tableaux instructifs; il en résulte qu'en 1793 la France comptait 28,092,000 habitants et Paris 626,582 Français, plus 9,792 étrangers).

3. — Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français. 1918, octobre-décembre. — R. REUSS. La Réforme à Strasbourg, 1525-1530; suite (la conduite de Strasbourg pendant la guerre des paysans; le rôle de Jacques Sturm; abolition de la messe le samedi 20 février 1529; la confession tétrapolitaine signée par Strasbourg avec Constance, Memmingen et Lindau; l'union de Smalkalde). — Guy DE POURTALÈS. Odet de Lanoue; suite et fin (série de lettres à Jean Diodati, 1608 et 1618, bibliographie). — Gaston TOURNIER. Notice généalogique sur la famille de Villettes de Montlédier (famille protestante du Tarn). = C.-rendus : *Ernest Stæhelin*. Die Väterübersetzungen Oekolampads; Oekolampads Beziehungen zu den Romanen (deux bonnes dissertations). — *Alfred Richard*. Un diplomate poitevin du XVIe siècle : Charles de Danzay, ambassadeur de France en Danemark (important). — *A. Berga*. Pierre Skarga. Les sermons de Diète du P. Skarga (marqué au coin du bon sens, de la réflexion et de la modération). — Documents inédits sur l'église de Pau avant la Révocation de l'Édit de Nantes. Extrait d'un registre des actes du Consistoire. 1668-1681, par le pasteur *Cadier* (document de premier ordre).

4. — Bulletin hispanique. 1919, janvier-mars. — G. CIROT. A propos d'une édition récente de la chronique d'Alphonse III (elle vient d'être publiée par les soins du « Centro de Estudios históricos » c'est le premier fascicule d'une collection de textes latins du moyen âge espagnol dont une section sera consacrée aux chroniqueurs; l'éditeur est le P. Zacarias García Villada S. J.; quelques discussions au sujet des diverses rédactions de cette chronique). — F. VALLS-TABER-

Digitized by Google

NER. Relations de famille et relations politiques entre Jacques le Conquérant et Alphonse le Sage (au XIIIe siècle; article en espagnol). — A. MOREL-FATIO. Camille Guttierez de los Rios (publie une lettre de cet Espagnol datée de Pierre-le-Châtel, 22 avril 1811; Guttierez, suspect à Napoléon Ier, était alors emprisonné; dans ce document, il raconte toute sa vie). — J.-A. BRUTAILS. Au sujet de l'Andorre (répond à une réplique de la *Rivista araldica*). = C.-rendus : *Hugo Obermaier.* El hombre fósil (appelé à rendre les plus grands services). — *A. Paz y Mélia.* Series de los mâs importantes documentos del Archivo y Biblioteca del Duque di Medinaceli (on signale les principaux documents de ce catalogue). — *Gustave Reynier.* Le roman réaliste au XVIIe siècle (G. Cirot signale les chapitres de cet excellent livre où il est question du roman picaresque espagnol, du *Don Quichotte* et de leur influence sur le roman français).

5. — **Bulletin italien.** 1918, juillet-décembre. — M. Georges Radet annonce la disparition du *Bulletin italien* ou plutôt sa transformation; il sera remplacé par les « Études italiennes, publiées par l'Union intellectuelle franco-italienne », qui paraîtront chez Leroux. — H. HAUVETTE. Nos deuils (Pierre Muckensturm, Alfred-Mary Job, morts pour la France). — Payet TOYNBEE. Une mauvaise ponctuation dans le titre de la lettre de Dante à l'empereur Henri VII (article en anglais). — A. FLICHE. Guy de Ferrare. Étude sur la polémique religieuse en Italie à la fin du XIe siècle; suite et fin (analyse du « De scimate Hildebrandi »; important pour les origines du concordat de Worms). — Fr. PICCO et Fed. RAVELLO. Le délit de Lorenzino de Medicis dans la réalité historique et dans une nouvelle de Marguerite d'Angoulême; suite et fin (en italien). — E. BOUVY. Alfieri, Monti, Foscolo; la poésie patriotique en Italie de 1789 à 1815; suite et fin (s'occupe de Foscolo; conclusion générale sur ces trois auteurs qui dominent toute l'histoire de la poésie patriotique en Italie durant la période révolutionnaire et patriotique). = C.-rendus : *Achille Pellizari.* I Trattati attorno le arti figurative in Italia e nella Penisola Iberica dall' antichita classica al Rinascimento e al secolo XVIII; t. I (s'arrête au XIIIe siècle). — *Paul Fournier.* Les collections canoniques romaines de l'époque de Grégoire VII (nouveauté des conclusions de l'auteur).

6. — **Journal des Savants.** 1918, septembre-octobre. — M. PROU. Les vies des papes d'Avignon; I (à propos de la nouvelle édition de ces vies publiées jadis par Baluze et rééditées par G. Mollat, et de l'étude critique de l'édition de Baluze par G. Mollat; M. Prou passe en revue les biographies de chaque pape; ce premier article est consacré à celles de Clément V). — M. BESNIER. L'État carthaginois; II (d'après le t. II de Gsell; histoire ancienne de l'Afrique du Nord; causes de la défaite des Carthaginois). — L. LEGER. Histoire des Roumains de Transylvanie (d'après les volumes de N. Jorga et de

Digitized by Google

Mircea Sirianu). — H. DEHÉRAIN. L'orientaliste Ducaurroy (d'après treize lettres qu'il adressa de Constantinople à Silvestre de Sacy de 1807 à 1814). = C.-rendus : L'hellénisation du monde antique (série de conférences faites par divers savants à l'école des langues orientales). — *C. Calza.* Scavo e sistemazione di rovine (analyse d'un recueil de lettres adressées de 1855 à 1870 par Visconti au ministre du Commerce du gouvernement pontifical; ces lettres nous renseignent sur les conditions dans lesquelles travaillait l'archéologue). — *Ch.-V. Langlois.* Registres perdus des archives de la Chambre des comptes de Paris (très grande importance de ce travail; renseignements que l'historien peut en tirer). — Memoirs of the American Academy in Rome; t. I (texte soigné; illustrations remarquables). = Novembre-décembre. E. POTTIER. Le problème de la céramique ibérique (résultats d'ensemble obtenus par les nombreux travaux parus récemment sur cette question; l'art industriel d'Espagne est un « art local, art isolé et replié sur lui-même, dont les formules restent attachées à de vieilles traditions indigènes; art rude et pittoresque, assez fort pour créer lui-même ses types en les tirant de la réalité et de la nature qu'il stylise à sa manière; art méditerranéen qui, dans le vaste ensemble de cette civilisation, se présente avec une physionomie bien définie »). — M. PROU. Les vies des papes d'Avignon; II (les vies de Jean XXII de Henri de Dissenhoven et de Pierre d'Herenthals; les vies de Benoît XII; ce que M. Mollat a ajouté à l'édition de Baluze pour les vies des derniers papes d'Avignon; service rendu à l'histoire par cette nouvelle édition). — C. HUART. Le bâbisme et le béhâïsme (d'après le livre d'Edward G. Browne; le Bâb a été fusillé le 8 juillet 1850; schisme qui naquit dans la nouvelle secte en Roumélie après 1863 : les Béhâïs reconnaissent comme chef Béhâ-Oullah; montre les différences entre les deux sectes). — H. OMONT. Conjectures de Fermat sur deux passages de Théodoret et d'Athénée (l'une est indiquée dans l'édition d'Athénée de Lyon de 1657; l'autre dans un manuscrit de Baluze à la Bibliothèque nationale). = C.-rendus : *G. Lully.* De senatorum romanorum patria, sive de romani cultus in provinciis incremento (a recherché combien chaque province avait fourni de membres au Sénat romain sous les différents règnes jusqu'à celui de Sévère Alexandre). — *L. Pareti.* Studi siciliani ed italiani (douze études consacrées à la Sicile ou à la Grande-Grèce, dont huit inédites, les quatre autres revues et augmentées). — *E. Jeanselme.* De la protection de l'enfant chez les Romains (traité avec la compétence d'un historien et d'un juriste). — *Id.* Quelle était la ration alimentaire du citoyen, du soldat et de l'esclave romains? (résultats nouveaux). — *Clark Wissler.* The american Indian (manuel où l'on trouve parfois des hypothèses audacieuses, mais très sérieusement construit et très utile). = 1919, janvier-février. P. FOURNIER. De quelques questions concernant l'ancien droit public français (à propos du IVe volume de M. Flach : « les Origines de l'ancienne France »;

Digitized by Google

accepte la théorie de M. Flach sur l'indépendance des grandes régions d'Aquitaine, de Bourgogne, de Normandie, etc.; c'est à la fin du XIIe siècle seulement que les chefs de ces régions prêtèrent hommage au roi; M. Flach marque bien la place des nationalités provinciales dans l'œuvre de formation de la nation française). — R. CAGNAT. Les musées archéologiques de l'Afrique du Nord (d'après la série des catalognes des musées algériens et tunisiens qui compte aujourd'hui dix-huit volumes). — H. LEMONNIER. Les mémoires de Saint-Simon (à propos du t. XXVIII, avec lequel se termine le règne de Louis XIV, et de la table générale des vingt-huit premiers volumes; services que cette table en deux volumes rend aux historiens; valeur des mémoires de Saint-Simon pour le règne de Louis XIV. « L'impression qu'il a donnée du roi et du règne reste ineffaçable »). — Frédéric MASSON. Un portrait de Santeuil offert au musée Condé (par Mme Lefebvre; conclusions de la commission qui a accepté provisoirement ce don). = C.-rendus : *Adalberto Garroni*. Studî di antichità (série d'études d'un jeune lieutenant mort au Carso et qu'a recueillies son maître, Luigi Cantarelli). — *A. Meillet*. Caractères généraux des langues germaniques (véritable régal pour les linguistes professionnels; les philologues regretteront que M. Meillet se maintienne dans des régions trop élevées). — Institut d'Estudis Catalans, années 1913-1914; t. I et II (analyse des excellentes études d'histoire et d'archéologie que ces deux volumes contiennent). — *Arthur Långfors*. Les Incipit des poèmes français antérieurs au XVIe siècle, répertoire établi à l'aide des notes de Paul Meyer; t. I (intérêt et inévitables lacunes d'une telle publication). — *B. Feliciangeli*. Le proposte per la guerra contra i Turchi presentate da Stefano Taleazzi a papa Alessandro VI (longue analyse de ce projet par E. Rodocanachi). — *Marya Kasterska*. Les poètes latins polonais jusqu'à 1589 (thèse de doctorat d'Université de Paris; M. Leger signale quelques lacunes). — *Tafrali*. Iconografia imnului Acatist (publie les miniatures d'un manuscrit de l'Académie roumaine illustrant les vingt-quatre οἶκοι de l'hymne Akathistos). — *Albert Autin*. L'échec de la Réforme en France au XVIe siècle (des suggestions d'études, quelques-unes nouvelles; il appartient à l'auteur de les reprendre et de les creuser).

7. — **Nouvelle Revue historique de droit.** 1918, mai-août. — P. HUVELIN. L'*animus lucri faciendi* dans la théorie romaine du vol (soutient cette thèse que l'exigence de l'intention lucrative comme condition générale du *furtum* ne date que de Justinien). — Ch. LEFEBVRE. Le mariage et le divorce à travers l'histoire romaine (conférence faite à la Sorbonne le 3 mars 1918). = C.-rendu : *Ferran Vals Taberner*. Privilegis i ordinacions de les Valls Pirenenques. I. Vall d'Aran (série de documents allant de 1268 à 1496; quelques menues fautes de lecture; important compte-rendu de M. Paul Fournier).

8. — **Polybiblion.** 1918, août-septembre. — Publications relatives

Digitized by Google

à la guerre européenne; parmi elles : *P.-H. Courrière.* Comment fut sauvé Paris. L'Ourcq, 5-10 septembre 1914 (émouvant); *R. Derby Holmes.* A Yankee in the trenches (fait bien connaître les Tommies); *M. de Monzie.* Rome sans Canossa (fait trop bon marché de l'opinion des catholiques); *Gaston Gaillard.* L'Amérique latine et la guerre (étude intéressante, bien documentée); *Joseph Joubert.* A travers les continents pendant la guerre (recueils d'articles publiés dans la presse; l'auteur a rempli un rôle d'éducateur de l'opinion publique). — E. JORDAN. Livres, brochures et tracts sur le problème de la dépopulation. — Mgr *Moïse Cagnac.* Fénelon apologiste de la foi (exposition vivante, attrayante). — *Adrien Mithouard.* La terre d'Occident (série de morceaux caractéristiques). — *P. Vidal de La Blache.* La France de l'Est (remarquable). — *J. Hefele.* Histoire des conciles; trad. *H. Leclercq.* T. VI, 2e partie; t. VII et t. VIII, 1re partie (de 1314 à 1519; analyse de pièces mises bout à bout). — Dr *Cabanès.* Légendes et curiosités de l'histoire; *du même.* Fous couronnés (série de sujets médicaux). — Abbé *J. Charonnot.* Mgr de La Luzerne et les serments sous la Révolution (thèse de doctorat présentée à la Faculté de théologie de Lyon, l'auteur est mort avant la soutenance). — *A. Mathiez.* La corruption parlementaire sous la Terreur (M. Mathiez n'a-t-il pas eu l'intention de stigmatiser les procédés d'autres hommes politiques?). — *Louis André.* Les États chrétiens des Balkans depuis 1815 (clair et bien ordonné). — La vie universitaire de Paris (il n'y est pas question de l'Institut catholique). — *Jean Larmeroux.* La politique extérieure de l'Autriche-Hongrie, 1875-1914. T. I : de 1875-1908 (livre de valeur). — Le P. *Zarco Cuevas.* Escritores Agustinos de El Escorial (les Pères augustins espagnols appelés en 1885 à la garde du couvent de l'Escurial ont publié une série de travaux dont on trouvera, par ordre alphabétique des auteurs, la nomenclature ici). = Octobre. Voir plus haut, p. 180. = Novembre-décembre. Publications relatives à la guerre européenne, parmi lesquelles : Mgr *P.-L. Péchenard.* La grande guerre. Le martyre de Soissons, août 1914-juillet 1918 (tableau saisissant); *Marc Hélys.* Les provinces françaises pendant la guerre (montre comment la guerre a réveillé leur vitalité); *A. Gérard.* Nos alliés d'Extrême-Orient (fait très bien connaître le Japon contemporain). — André PÉRATÉ. Beaux-arts (passe en revue trente volumes sur l'histoire des beaux-arts parus en ces dernières années; parmi eux, ceux d'*Émile Mâle, Camille Enlart, Louis Bréhier, Henri Focillon, Salomon Reinach*). — Histoire de la musique (trois volumes rédigés par une collectivité de professeurs du Conservatoire, d'artistes, de savants; 1,912 pages compactes imprimées pendant la guerre). — *A. Meillet.* Les langues dans l'Europe nouvelle (ouvrage de haute portée). — Dr *Cabanès.* Chirurgiens et blessés à travers l'histoire (récit attachant). — Abbé *Ferd. Gaugain.* Histoire de la Révolution dans la Mayenne (conduit jusqu'au début de la période terroriste). — *Th. Mainage.* Les mouvements de la jeu-

Digitized by Google

nesse catholique française au XIXe siècle (grand éloge). = 1919, janvier. Publications relatives à la guerre européenne, parmi lesquelles : *Arsène Alexandre*. Les monuments français détruits par l'Allemagne (dramatique réquisitoire contre la barbarie allemande); *Fernand Engerand*. Le secret de la frontière, 1815-1871-1914. Charleroi (d'une lecture amère et salubre, comme la vérité); *Mario Puccini*. Dal Carso al Piave (raconte la retraite des troupes italiennes dans l'automne de 1917; le récit fait vivre la fièvre de ces journées tragiques); *Georges-Y. Devas*. La nouvelle Serbie (abondante documentation, mais elle est unilatérale); *N. Jorga*. Histoire des relations entre la France et les Roumains (intéressant). — *Charles Diehl*. Dans l'Orient byzantin (joint l'agrément d'une forme piquante à la solide érudition du fond). — *Paul Fournier*. Les collections canoniques romaines à l'époque de Grégoire VII (éclaire un des aspects de la réforme grégorienne). — *Ubald d'Alençon*. Leçons d'histoire franciscaine (connaissance approfondie du sujet). — *Julien Rovère*. Les survivances françaises dans l'Allemagne napoléonienne depuis 1815 (de forte et solide valeur). — *G. Bouniols*. Histoire de la Révolution de 1848 (bon). — *Jean Larmeroux*. La politique extérieure de l'Autriche-Hongrie. T. II : 1908-1914 (très méritoire). — *François de Tessan*. Par les chemins japonais. Essais sur le vieux et le jeune Japon (livre captivant).

9. — **La Révolution française**. 1918, septembre-octobre. — A. AULARD. La Révolution américaine et la Révolution française. Franklin (ses divers séjours en France; émotion que cause en France la nouvelle de sa mort en 1790). — M. NÉSI. La candidature officielle dans les Deux-Sèvres en 1852 (activité que montra dans le département le préfet, M. de Sainte-Croix; il réussit à faire passer les deux candidats officiels, MM. David et Chauvin-Lesnardière, qui, après avoir été élus en 1849, l'un sur la liste légitimiste, l'autre sur la liste orléaniste, étaient passés au nouveau régime). — A. TUETEY. Les frais d'entretien d'otages allemands au début de l'an III (il s'agit des princes de la maison de Linange, arrêtés à la suite de la remise entre les mains des Autrichiens du ministre Bournonville et de quatre commissaires de la Convention). = C.-rendus : *Adher*. Recueil de documents sur l'Assistance publique dans le district de Toulouse de 1789 à 1800 (se rapportent en réalité presque tous à la ville de Toulouse; important). — *Ph. Sagnac*. Le Rhin français pendant la Révolution et l'Empire (ouvrage impartial et probe). — *Ary-Henri Chardon*. Fox et la Révolution française (esquisse légère, un peu vague). — *Fernand Tardif*. Un département pendant la guerre (la Vendée, d'août 1914 à octobre 1915). — *L. de Lanzac de Laborie*. Un projet de mariage du duc d'Orléans (série de documents inédits sur ce projet de mariage avec une archiduchesse autrichienne; d'autres sur Léopold Ier, roi des Belges). — *A. Meillet*. Les langues dans l'Europe nouvelle (chef-d'œuvre de savoir, de raison, d'ordre et de clarté). =

Digitized by Google

Novembre-décembre. J. TIERSOT. Quelques notes inédites sur les origines de la « Marseillaise » (elles sont surtout empruntées au catalogue d'autographes de Noël Charavay). — Cl. PERROUD. Enfance, première jeunesse et débuts politiques de Barbaroux (le suit depuis sa naissance, le 6 mars 1767, à Marseille, jusqu'au 11 janvier 1792, où il vint à Paris chargé d'une mission par la municipalité de sa ville natale). — L. DUBREUIL. Un évêque concordataire : Jean-Baptiste-Marie Calfarelli (évêque de Saint-Brieuc du 1er mai 1802 au 11 janvier 1815; à suivre). — F. BRAESCH. Mémoires d'étudiants sur la Révolution (à la Faculté de Montpellier; l'un, de Mlle Bérard, sur la municipalité du canton rural de Montpellier; l'autre, de M. Castella, sur les cahiers de doléances de la sénéchaussée de Carcassonne). = C.-rendus : *Émile Sageret*. Le Morbihan et la chouannerie morbihannaise sous le Consulat (récit abondant, touffu, pas toujours impartial). — *Alfred Lacroix*. Notice historique sur Déodat Dolomieu (très intéressant). — *F. Engerand*. Le secret de la frontière (riche d'une documentation complexe, plein d'aperçus ingénieux). — *Pietro Silva*. Il seissantasei. Studî storici (excellent). — *Maurice de Périgny*. La république de Costa-Rica (intéressant).

10. — Revue critique d'histoire et de littérature. 1918, 1er décembre. — *Franz Cumont*. Études syriennes (important pour la géographie et l'archéologie de la région comprise entre l'Amanus et l'Euphrate). — *Ignacio Calvo* et *Juan Cabré*. Excavaciones en la cueva y collado de los Jardines, Santa-Elena-Jaen (précieux pour l'histoire de l'art et de la civilisation ibériques). — *Gilbert Chinard*. L'exotisme américain dans l'œuvre de Chateaubriand (étude très fouillée sur les sources auxquelles a puisé Chateaubriand, et notes précises sur sa biographie en 1791 et 1792). — *C. Clermont*. Souvenirs de Parisiennes en temps de guerre (intéressant). = 15 décembre. *Th. Reinach*. Législation et politique alimentaires allemandes depuis l'ordonnance du 22 mai 1916 jusqu'à la fin de 1917; 3e fasc. (important). — *Yves de La Brière*. La Société des Nations. Essai historique et juridique (l'auteur est fort sceptique sur la possibilité d'établir et de faire durer une Société de ce genre. Un simple élargissement de l'œuvre de La Haye pourrait donner des résultats positifs). — *V. Cambon*. Où allons-nous? (ouvrage rempli de faits et de suggestions utiles). — *C. W. Macfarlane*. The economic basis of an enduring peace (ingénieux et téméraire). = 1919, 1er janvier. *L. de Lanzac de Laborie*. Correspondance du siècle dernier (deux importants morceaux inédits : 1° une correspondance de Thiers et du comte de Sainte-Aulaire au sujet d'un projet de mariage pour le duc d'Orléans avec une archiduchesse autrichienne, 1836; 2° quarante-sept lettres de Léopold Ier, roi des Belges, adressées à Thiers. Le tout intéressant et bien publié). — *J. Reinach*. Les commentaires de Polybe; 14e série (à noter surtout les articles sur Kerenski et Kornilof). — Collection de mémoires et récits de guerre (entre autres : *Herval*. Huit mois de révolution russe,

Digitized by Google

juin 1917-janvier 1918, et *Sturdza*. Avec l'armée roumaine). — *André Chevrillon*. Près des combattants (remarquable). — *Novakovitch*. Problèmes yougo-slaves (brochure qu'il faut relire et méditer; l'auteur espérait une fusion des Bulgares avec les Yougo-Slaves). — *C. Rivas*. La Lithuanie sous le joug allemand, 1915-1918. Le plan annexioniste allemand en Lithuanie (manifeste politique, intéressant à consulter, mais non désintéressé ni établi sur des bases scientifiques assez rigoureuses).

11. — **Revue de l'histoire des colonies françaises**. 1918, 3e trimestre. — F.-P. RENAUT. La question de la Louisiane, 1796-1806; suite et à suivre (l'exécution du traité de San-Ildefonso de 1800, qui donnait la Louisiane à la France; le traité de Paris du 30 août 1803, qui cédait ce pays aux États-Unis; l'occupation américaine de la Nouvelle-Orléans et de la basse vallée du Mississipi). — Mlle Marguerite SAULNIER. Une réception royale à l'île de Gorée en 1831 (celle de Marie II, reine du Portugal). — A. MARTINEAU. Coup d'œil d'ensemble sur l'histoire du sud de l'Inde jusqu'en 1754 (fragment d'un discours prononcé le 22 novembre 1917 à l'Université de Madras). = C.-rendus : *Paul Gontier*. Vie admirable de Pierre Berthelot, en religion et devant l'Église bienheureux Denis de la Nativité (pilote de Honfleur, cosmographe major de l'Inde, mort martyr à Achem en 1638; œuvre à la fois de science et d'édification). — *J. Adher*. Les colons réfugiés d'Amérique pendant la Révolution (de Saint-Domingue à Toulouse en 1794-1795).

12. — **Revue de l'histoire des religions**. 1918, juillet-octobre. — Éd. NAVILLE. La composition et les sources de la « Genèse » (la « Genèse » ne peut avoir eu qu'un seul auteur, Moïse; recherche comment ce livre a été composé, à quelles sources Moïse a puisé et de quel genre étaient ces sources. Pose quelques règles générales de critique et termine par cet aphorisme : « Le fond de l'esprit critique, quand il s'agit de l'histoire du passé, est de croire les anciens »). — P. SAINTYVES. La croix en Afrique et dans l'Amérique du Sud (recueille une série de faits; montre que la croix est utilisée par les populations primitives comme un symbole magico-religieux, comme une sorte de talisman sacré. Elle se trouve associée à la naissance et à la mort comme pour mettre sous sa protection ou pour marquer de son sceau l'existence présente et l'existence future. Elle est souvent cantonnée de signes hiéroglyphiques formant autour d'elle une quadruple garde comme si elle avait une action sur les quatre coins de l'horizon). — P. ALFARIC. Les écritures manichéennes; IV (opinions des manichéens sur les écritures chrétiennes; ils rejetaient tantôt en entier, tantôt seulement en partie plusieurs de celles qui entraient dans le canon de l'Église officielle. Par contre, ils en admettaient d'autres qui étaient communément exclues comme apocryphes : la naissance de la Vierge, l'Assomption de la Vierge, l'Évangile des

Digitized by Google

douze apôtres, l'Évangile des Septante, l'Évangile de Philippe, etc.). — A. CAUSSE. Essai sur le conflit du christianisme primitif et de la civilisation; I (l'Église chrétienne n'est pas responsable de la décadence de l'empire romain, qui avait commencé bien avant la propagande chrétienne; mais elle n'a rien fait pour retarder le dénouement fatal. Les premiers chrétiens haïssaient la civilisation comme une œuvre de l'esprit du mal. Recherche les origines et les causes profondes de cette haine). — W. DÉONNA. Questions d'archéologie religieuse et symbolique. XIII. Les monuments « gaulois » du musée de Dôle (soutient l'authenticité des trois reliefs de Dôle que M. Feuvrier a recueillis; les emblèmes qui y sont sculptés : la roue à huit raies terminées par des maillets, la rosace à huit pétales, le coq, les épis de blé mordus par des serpents, etc., trouvent de nombreux parallèles non seulement dans l'art antique en général, mais dans l'art gallo-romain en particulier, auquel il faut rapporter ces bas-reliefs. Ce sont ceux de quelque divinité céleste, dispensatrice de la fertilité céleste et source de la vie). = C.-rendus : La Bible du centenaire (œuvre digne du public français et digne des préoccupations scientifiques dont s'honore ce temps). — *Rendel Harriss*. The origin of the Prologue to St John's Gospel (reconnaît dans le prologue johannique la transposition d'un hymne à la sagesse dont il tente de donner une reconstitution. M. Goguel indique dans quelle mesure cette thèse peut être admise). — *Th. Mainage*. Les témoins du renouveau catholique (dix récits de conversions contemporaines au catholicisme, écrits par les convertis eux-mêmes).

13. — Revue des bibliothèques. Août 1915-décembre 1916 (paru en 1918). — Émile CHÂTELAIN. Rapport sur le concours du prix Brunet en 1915 (le prix a été partagé entre M. Polain, qui a continué le « Catalogue général des incunables des bibliothèques publiques de France » entrepris par Mlle Pellechet, M. Georges Lepreux, auteur de la « Gallia typographica », et M. Louis Morin, pour ses ouvrages sur l'imprimerie à Troyes). — F. VAN ORTROY. Bibliographie sommaire de l'œuvre mercatorienne; suite et fin (portraits de Mercator et des membres de sa famille; travaux consacrés aux Mercator et à leur œuvre). — Émile COUDERC. Bibliographie historique du Rouergue; suite (par ordre alphabétique des sujets, depuis archéologie, suite, jusqu'à causses et gorges du Tarn; nous aurons à revenir sur ce grand ouvrage). — In memoriam. Paul Cornu, 1881-1914 (bibliothécaire à l'Union des Arts décoratifs). = C.-rendus : *Ada Adler*. Catalogue supplémentaire des manuscrits de la Bibliothèque royale de Copenhague (supplément aux notices de Charles Graux). — *Paul Masqueray*. Bibliographie de la littérature grecque, des origines à la fin de la période romaine (appelé à rendre de grands services). — Mlle *J. Duportal*. Études sur les livres à figures édités en France de 1601 à 1660 (s'est tirée à son honneur de ce vaste sujet).

14. — Revue des études anciennes. 1918, juillet-septembre. —

Digitized by Google

S. CHABERT. Jupiter dementat (on trouve pour la première fois cet adage dans l'*Homeri Gnomologia* de Jacques Duport, livre paru en 1660 à propos des vers de l'Odyssée, Ψ, 11-13; diffusion de l'adage à partir de 1686 : l'*Athalie* de Racine). — A. CUNY. Questions gréco-orientales; X (étude sur l'origine du mot resina, rattaché au peuple des Reti : la drogue des Rhétiens ou des Étrusques). — C. JULLIAN. Notes gallo-romaines. LXXIX. Dans l'Alsace gallo-romaine (rien ne permet de distinguer les anciennes populations de l'Alsace des habitants celtiques de la Gaule; on ne parlait dans l'Alsace romaine que le gaulois ou le latin; en appendice une note sur les divinités rhénanes, à propos de la publication d'Espérandieu). — J. PLANTADIS. Les *oppida* et théâtres antiques de la cité des Lémoviques (énumération par ordre alphabétique). — Félix MAZAURIC. L'oppidum de Nages (dans le Gard, résultats des dernières fouilles). — J. BREUER. Les fouilles de Nimègue (séjour de la legio X de 70 à 105 de notre ère). — C. JULLIAN. Chronique gallo-romaine. = C.-rendus : *Franz Cumont.* Études syriennes (importance du volume pour l'histoire des religions antiques). — *J. Toutain.* Les cultes païens dans l'empire romain. T. III : Les cultes nationaux et locaux. 1er fascicule : Les cultes africains; les cultes ibériques (analyse de ce fascicule). — *G. Millet.* L'École grecque dans l'architecture byzantine (remarquable; quelques réserves). = Octobre-décembre. O. NAVARRE. Théophraste. Quelques conjectures sur le texte des « Caractères ». — A. CUNY. Questions gréco-orientales; XI (montre l'origine sémitique de deux mots grecs : βόρτυν, sorte de cèdre, et βόρασσος, datte enfermée dans son enveloppe). — C. JULLIAN. Notes gallo-romaines. LXXX. En suivant la frontière d'une cité gallo-romaine (la cité de Saintes, d'après la carte du diocèse de Saintes au XVIIIe siècle, par M. Dangibeaud). — R. DUPRAT. Notes d'archéologie marseillaise. I. Porta gallica et Porte de la Joliette (il n'y a aucun rapport entre ces deux dénominations, l'une remontant à l'antiquité, l'autre nom récent d'une campagne). — C. JULLIAN. A propos du cimetière celtique de Cavaillon; l'autel de Psalmodi. — J.-A. BRUTAILS. Stèle de Capvern (Hautes-Pyrénées). — J. BREUER. Tonneaux de l'époque romaine découverts en Hollande (à Vechten et Arensburg). — C. JULLIAN. Chronique gallo-romaine. — Ph. FABIA. Chronique de céramique arrétine et gallo-romaine. = C.-rendus : *St. Gsell.* Histoire ancienne de l'Afrique du Nord; I-III (beau monument à la gloire de nos grandes colonies africaines). — *M.-A. Schwarz.* Erechtheus et Theseus apud Euripidem et Atthidographos (rapports entre les tragédies d'Euripide et les écrits des Atthidographes). — *V. Costanzi.* L'eredità politica d'Alessandro Magno (information étendue, exposition alerte). — *A. Piganiol.* Essai sur les origines de Rome (« si les symétries savantes où il se complaît laissent en défiance, du moins a-t-il eu le mérite de renouveler les données d'un nombre considérable de problèmes »). — *Ph. Fabia.* La garnison romaine de Lyon (des origines à Dioclétien).

Digitized by Google

— *J. Roy-Chevrier*. Études sur le vieux Chalon, la déesse Souconna à Cabilonnum (C. Jullian ne pense pas que Souconna représente la Saône). — *L. Joulin*. Les découvertes archéologiques de Toulouse (quantité de détails précis et de vues générales). — *Jacques Zeiller*. Les origines chrétiennes dans les provinces danubiennes de l'empire romain (remarquable à tous égards).

15. — Revue des études napoléoniennes. 1919, janvier-février. — Abel MANSUY. Tilsit et son plus récent historien : Édouard Driault (étudie, après M. Driault : 1° la conception « carolingienne » que, de 1806 à 1809, Napoléon s'est faite de son « imperium »; 2° la façon dont se présentait à cette date la lutte pour l'existence et la domination; 3° la signification de l'alliance franco-russe de 1807; 4° la question du remembrement de la Pologne. Pense que Napoléon voulait sérieusement reconstruire l'ancienne Pologne, mais par étapes successives). — Gelli CASSI. Napoléon, l'Autriche et les nationalités (considérations générales). — Charles SAUNIER. La gravure du sacre de Napoléon, estampe séditieuse (efforts faits par la police en 1823-1826 pour empêcher la reproduction, par Jozet, du tableau où David avait peint le sacre de Napoléon. Cette estampe, qualifiée de « séditieuse », n'en circula pas moins; elle parvint même assez régulièrement aux souscripteurs). — Charles Downer HAZEN. Le Congrès de Vienne, 1814-1815 (conférence faite à la séance annuelle de l' « American historical Association » en 1916). — Charles K. WEBSTER. Castlereagh et le système des congrès, 1814-1822 (conférence faite au Congrès international de Londres en 1913). — Édouard DRIAULT. A la veille de Sadowa; la question du Rhin (d'après les « Origines diplomatiques de la guerre de 1870-1871 »; analyse des tomes VII-X de cette importante publication). — G. VAUTHIER. La rédaction du « Moniteur » en 1811 (publie un rapport sur le fonctionnement de ce journal adressé, le 11 septembre 1811, au directeur général de l'imprimerie et de la librairie par un des censeurs officiels, Sauvo, qui fut attaché au « Moniteur » de 1795 à 1840). = C.-rendu : *Jules Cochon*. Le général Songeon, 1771-1834 (médiocre; mais contient le « Journal historique de la division militaire que laissa le général en chef Macdonald (*sic*) dans la République romaine, à l'époque du 26 floréal an VII », journal rédigé par le commandant Songeon, aide de camp du général de division Garnier).

16. — Revue des sciences politiques. 1918, 15 octobre. — P. VAUCHER. La réforme électorale anglaise et l'évolution de la Constitution britannique (l'évolution par laquelle l'Angleterre est arrivée au suffrage universel s'est achevée en quatre étapes, 1832, 1867, 1884 et 1918; la nouvelle loi confère le droit de vote aux femmes âgées de plus de trente ans. Elle a doublé le nombre des électeurs. Conséquences de cette mesure). — P. CAUBOUE. Le contrôle militaire interallié en Grèce, 21 janvier-11 juin 1917 (ce contrôle fut exigé à la suite

Digitized by Google

du massacre des marins français et anglais à Athènes le 1er décembre 1916 et il se maintint jusqu'à l'abdication du roi Constantin; il avait pour chef le général français Cauboue). — Comte DE CALAN. Le recrutement régional des partis politiques, de 1789 à 1914; suite (ici on considère un pays d'extrême gauche : la Provence et le comté Venaissin; on étudie dans un chapitre spécial les Basses-Alpes qui reproduisent plutôt le type de la gauche modérée; puis on aborde les départements des Hautes-Alpes et de la Drôme qui appartiennent au Dauphiné). — B. COMBES DE PATRIS. Les armements de la paix (statistique des armées et des flottes des principales puissances de 1875 à 1914; budgets de la guerre et de la marine). — M. COURANT. Un diplomate français en Extrême-Orient (A. Gérard, d'après son livre : « Ma mission en Chine »). — Georges BLONDEL. L'évolution de la Suède, d'après un ouvrage récent (celui de Lucien Maury). — M. C. Bismarck et son école (d'après le livre de M. Lacour-Gayet). = C.-rendus : Lord viscount *Morley*. Recollections (pas de plan; un peu déconcertant, mais on trouve dans ces deux volumes bien des choses utiles). — *Hugues Le Roux*. L'heure du Japon (tableau clair, ordonné sans pédanterie). — *Robert P. Porter*. Japan, the rise of a modern power (bonne vulgarisation). — *Jean Larmeroux*. La politique extérieure de l'Autriche-Hongrie, 1875-1914. T. I : 1875-1908 (documentation de seconde main et tout entière française). — *Jules Destrée*. Figures italiennes d'aujourd'hui (très vivant). — Livres sur la guerre. = 15 décembre. E. D'EICHTHAL. Soçiété des Nations et ligue permanente des États alliés et amis de la France (se prononce pour la seconde organisation). — M. MARION. Papier-monnaie américain et papier-monnaie français (le papier émis par le Congrès américain de 1775 à 1779 et les papiers émis sous la Révolution française; les deux Républiques furent amenées à prendre les mêmes moyens pour lutter contre la dépréciation). — Ch. DUPUIS. La deuxième session de l'Institut américain de Droit international. Les recommandations de La Havane (la deuxième session s'est tenue à La Havane du 22 au 27 janvier 1917; l'Institut a formulé avec force ses votes auxquels il a donné le titre modeste de recommandations). — J. DUHAMEL. L'Allemagne d'après son commerce extérieur (caractéristiques de ce commerce, dans son ensemble, puis par pays, en considérant successivement les Alliés, les Empires centraux et les Neutres). — F.-P. RENAUT. La Finlande (géographie, histoire, ethnographie, agriculture, industrie, commerce, les problèmes politiques actuels). — M. MYLÈS. La « maison de France » (modèle d'une maison idéale à créer dans les capitales et grandes villes étrangères, où seraient exposées d'une façon permanente les créations du génie français). = C.-rendus : *A. Meillet*. Les langues dans l'Europe nouvelle (remarquable union du sens sociologique et de la précision linguistique). — *P.-N. Milioukov*. Le mouvement intellectuel russe (huit monographies allant de la mort de Pierre le Grand à la fin du XIXe siècle). — *Gérard*. Mémoires (J. Reinach se pose la question si l'ambassadeur Gérard a compris l'Alle-

Digitized by Google

magne). — *R.-J. Odavitch.* Essai de bibliographie française sur les Serbes, Croates et Slovènes, depuis le commencement de la guerre actuelle (rend service). — *Giuseppe Prezzolini.* La Dalmatie, traduit de l'italien par *Ljubo Radić* (un Italien qui défend la cause yougo-slave!). — Comte *L. de Voïnovitch.* La Dalmatie, l'Italie et l'unité yougo-slave (important). — *Bertrand Bareilles.* Constantinople (tableaux variés dessinés sur les lieux). — *Eug. Pittard.* La Roumanie (souvenir de voyage). — *Hoo Chi-Tsai.* Les bases conventionnelles des relations modernes entre la Chine et la Russie (après un résumé des anciennes relations, s'occupe en détail de la période de 1858 à 1881). — *Denys Cochin.* Louis-Philippe (œuvre qui renouvelle l'histoire). — *A. Mathiez.* La Révolution et les étrangers (rempli de faits). — *Id.* La corruption parlementaire sous la Terreur (documentation minutieuse). — *Cl. Perroud.* La proscription des Girondins (bon). — *Julien Rovère.* Les survivances françaises dans l'Allemagne napoléonienne depuis 1815 (très érudit). — *Émile-R. Wagner.* L'Allemagne et l'Amérique latine (critique sévère). = 1919, 15 février. G. REGELSBERGER. Jules Silvestre (article nécrologique sur un administrateur colonial dont toute la carrière s'est déroulée en Indo-Chine). — A. CHUQUET. Un écrivain allemand en territoire d'occupation (Marcel Salzer; l'article a paru aussi dans les comptes-rendus de l'Académie des sciences morales). — A. VIALLATTE. La réorganisation bancaire en Angleterre en vue de l'après-guerre (à propos de la fusion réalisée entre quelques-unes des grandes banques). — H. MARVAUD. Le Portugal et la guerre (explique pourquoi le Portugal, malgré son ardente sympathie pour la cause des Alliés, a eu des hésitations avant d'entrer dans la lutte). — G. LECARPENTIER. G. Pierson et l'économie politique conçue comme science des transactions commerciales (à propos du traité d'économie politique de G. Pierson, traduit du hollandais par Louis Suret). — O. HOIJER. Les rapports suédois-russes et la Finlande dans le passé et dans le présent (après une courte introduction historique, insiste sur la situation de la Suède entre les deux groupes de belligérants de 1914). — Louis LEGER. La Yougo-Slavie et les Slovènes (d'après le livre du Dr Bogumil Vosniak). — Edm. CLÉRAY. La teutomanie en France après 1815 (succès des Allemands dans le commerce, les beaux-arts, les bals, etc. « Notre teutomanie tenace se laissera-t-elle prendre, après la guerre, à un camouflage nouveau? »). = C.-rendus : *Engerand.* Le secret de la frontière (le secret, c'était l'obligation pour la France de la défensive; livre très courageux). — *Gab. Alphand.* Les États-Unis contre l'Allemagne (parle avec la précision d'un témoin oculaire). — *Albert Métin.* L'Inde d'aujourd'hui (problèmes qui vont se poser pour l'Angleterre). — *Louis André.* Les États chrétiens des Balkans depuis 1815 (heureuse synthèse). — Vicomte *de Guichen.* La Révolution de Juillet 1830 et l'Europe (documentation abondante; a écrit *ad narrandum, non ad probandum*).

Digitized by Google

17. — **Revue générale du droit.** 1918, juillet-août. — F. DE VISSCHER. Les actions noxales et le système de la noxalité d'après ses origines historiques et la loi des XII tables; suite, fin au n° suivant (a tâché de résoudre la contradiction que semble présenter le système romain des actions noxales avec le phénomène historique de la noxalité; il était impossible d'exiger du chef de famille le payement de la composition légale pour un délit commis par un être sous sa puissance; c'est par une acceptation volontaire du *judicium noxale* que le chef de famille s'oblige au payement de la composition). — W. S. HOLDSWORTH. Les origines du contrat d'assurance; suite, fin au n° suivant (les assurances maritimes aux XVIe et XVIIe siècles; apparition des assurances contre les risques de la personne ou de la propriété; mais celles-ci ne prirent une forme définie qu'aux XVIIIe et XIXe siècles). — J. BONNECASE. L'école de l'exégèse en droit civil; suite dans les deux numéros suivants (principaux représentants de cette doctrine; ses traits distinctifs et ses méthodes d'après la profession de foi de ses représentants les plus illustres). — E.-H. PERREAU. Le droit civil italien (d'après le livre de N. Stolfi). = C.-rendus : *Milorade Zebitch.* La Serbie agricole et la démocratie (clair et saisissant). — La vie universitaire à Paris (très vivant). — *J. Reinach.* La vie politique de Léon Gambetta (intéressant et neuf). — *Émile-R. Wagner.* L'Allemagne et l'Amérique latine, souvenirs d'un voyageur naturaliste (*montre* les empiétements des Allemands dans ces pays américains). — *P. Perreau-Pradier* et *M. Besson.* La guerre économique dans *nos colonies* (action commerciale de l'Allemagne dans ces colonies). = Septembre-octobre. C.-rendus : Mlle *Louise Guiraud.* La Réforme à *Montpellier* (très important). — Livres sur la guerre que nous avons signalés. = Novembre-décembre. J. FAUREY. Les pouvoirs de l'exécutif *en temps* de guerre (en Angleterre, en Italie et en Suisse, d'après le livre de G. Jèze). = C.-rendus : Livres sur la guerre, parmi eux : *Gérard.* Mes mémoires (document de premier ordre).

18. — **Le Correspondant.** 1919, 25 janvier. — Lucien ROMIER. La *reconstruction* de la France. L'industrie du Nord. — Édouard DROGAN. Étienne Lamy. — Max TURMANN. Un problème de l'après-guerre. L'Europe et les routes fluviales de la Suisse. — MILES. Silhouettes de guerre. M. Schwab (directeur de la « Emergency fleet Corporation of United States shipping board », ancien président du trust de l'acier). — Lieutenant-colonel D. La campagne de Belgique et le réveil des Flandres (organisation de la région de l'Yser par les Allemands et de l'offensive par les Alliés. Sentiment de joie unanime parmi la population belge délivrée). — ***. Les résultats des élections anglaises. — Henriette CÉLARIÉ. Dans les camps d'officiers prisonniers de guerre (description d'un camp situé dans le centre de la France; du régime auquel sont soumis les officiers allemands; quelques indications sur leur mentalité). — L. DE LANZAC DE LABORIE. L'histoire religieuse de la Terreur (d'après l'ouvrage de P. de La

Digitized by Google

Gorce). — Marc HÉLYS. L'Angleterre à la veille de la paix. II. Le home et la guerre. = 10 février. Fernand CAUSSY. Le passage à l'économie de paix en Allemagne. — MILES. Silhouettes de guerre. M. Clynes (vice-président du « Labour party » aux Communes). — Georges GOYAU. L'âme genevoise et l'influence de Genève (analyse très fouillée et, au fond, sympathique). — Camille LATREILLE. Lamartine. Les années de détresse et d'héroïsme. — Olof HOIJER. Les îles d'Aland dans le passé et dans le présent. — Paul BOUCHARD. En Alsace avec l'armée Gouraud; notes de route et de séjour. = 25 février. ***. L'avenir économique des nouveaux États de l'Europe centrale. III. Les voies ferrées. Vers une confédération danubienne? (avec une carte). — MILES. Silhouettes de guerre. M. Gompers (président de la Fédération américaine du travail). — Henri FROIDEVAUX. Un congrès français de la Syrie (ce congrès a mis en pleine lumière la situation prépondérante de la France dans le Levant et justifie sa prétention, qu'elle devra maintenir devant le Congrès de la Paix, de pratiquer en Syrie « une politique complète d'éducation et d'association ou, si on le préfère, de collaboration »). — Abbé Félix KLEIN. Deux mois d'Amérique au temps de l'armistice. — Louis ARNOUD. L'organisatrice en France de l'enseignement des sourdes-muettes-aveugles : sœur Marguerite, 1860-1910. = 10 mars. H. LE FLOCH. La politique de Benoît XV (réplique à la « diatribe » anonyme contre le Saint-Siège parue dans la *Revue de Paris*, octobre-novembre 1918. L'auteur, qui est recteur du Séminaire français de Rome, déclare qu'il habite cette ville depuis de longues années dans des conditions qui lui ont permis de bien connaître les personnes et les choses de la curie romaine, qu'il lui a été donné de fréquenter en toute liberté les archives de la secrétairerie d'État et d'y puiser tous renseignements utiles. Critique des sources où a puisé l'anonyme et réfutation point par point du réquisitoire qu'il a formé contre la politique pontificale : « Pour échafauder ses raisonnements, il fait appel au procédé qui consiste à se nantir d'un arsenal de commérages, de propos anonymes, d'interviews, de confidences incontrôlables; puis il articule ses griefs en dehors de toute méthode critique. » De sa construction, qui n'est que façade, tout s'écroule quand on l'examine de près, à la lumière des documents officiels qui reflètent la pensée vraie du Saint-Siège). — MILES. Silhouettes de guerre. Sir Wilfrid Laurier (le grand homme d'État canadien, « type noble et séduisant du Français du XVIIIe siècle »; né dans la province de Québec le 20 novembre 1841 et mort le 18 février 1919). — Max TURMANN. Les origines et les étapes de la législation internationale du travail jusqu'à la Conférence de la Paix (conférence de Berlin en 1890 : les États reconnaissent que la question du travail est devenue internationale; création à Paris en 1900 de l'Association internationale pour la protection légale des travailleurs; conférence de Berne, 1905, qui aboutit à la première convention internationale concernant les ouvriers, 1906; nouvelle conférence de Berne en 1913 où s'ébauche le premier code international du

Digitized by Google

travail). — Abbé Félix KLEIN. Deux mois d'Amérique au temps de l'armistice; II (intéressant portrait du président Wilson, personnage qui reste énigmatique, même aux yeux de ceux qui croient le connaître le mieux). — François LECHANNEL. A travers les livres étrangers. L'histoire de la « grande flotte » par l'amiral Jellicoe.

19. — **La Grande Revue**. 1919, janvier. — Marc FRAYSSINET. Le président Wilson, théoricien politique. — Capitaine Paul BLÉRY. De Roumanie en Russie et en France (l'auteur est un capitaine aviateur qui est resté un an et demi en Roumanie avec la mission française; cette mission fut rappelée en France en mars 1917. Récit du retour à travers la Russie en proie aux bolchéviques). — Henri GOY. Les conditions de paix du Japon (énumère et commente les sept articles de paix que le Japon publia dès le 26 novembre, quinze jours après l'armistice). — M. DUGARD. De la vie pacifique (pour assurer la paix, il ne suffit pas d'instituer une société des nations fondées sur des institutions démocratiques. La paix n'est pas une affaire de politique, mais une question de culture, de perfectionnement moral; « aussi longtemps que, grâce à une réorganisation du travail, le sort des foules n'aura pas été amélioré, on ne saurait parler de concorde durable »). = Février. ***. Paix américaine, paix française (ce qu'il faut entendre par le caractère « pratique » de l'Américain : c'est la volonté de travail de l'individu qui veut produire, c'est l' « efficiency »; l'Amérique, nation de travail, veut faire de l'Europe le grand peuple uni pour le travail; elle veut aussi l'établissement des principes éternels de droit et de justice, et c'est pourquoi elle prétend organiser la Société des Nations. L'Europe doit se refaire par le travail; la guerre « ne paie pas »). — Léo D'ORFER. La Yougo-Slavie et ses poètes. — René LOTE. L'Allemand vaincu a-t-il changé? Étude critique sur la première période de la révolution allemande (les Allemands ne désirent qu'une chose : l'ordre qui leur permette de faire des affaires; ils se détournent du prussianisme parce qu'il a fait faillite; mais ils ont besoin de rester unis sous une discipline intelligente). — Georges LEBAS. La métamorphose d'un port (Dieppe depuis la guerre; le port et la ville). = C.-rendu : *Louis Fiaux*. La Marseillaise; son histoire dans l'histoire des Français depuis 1792 (bon; mais pourquoi compromettre Musset, dont on fait, bien à tort, un poète chauvin, en l'opposant à Lamartine à cause de la « Marseillaise de la paix »?).

20. — **Mercure de France**. 1919, 1er février. — Gabriel BRUNET. Une énigme : Nietzsche et la guerre (Nietzsche est un apologiste de la guerre en tant qu'elle retrempe les énergies des individus; légitime à une époque de décadence, elle est sans objet en une époque de vigueur comme celle où s'est trouvée l'Allemagne depuis un demi-siècle. Par ailleurs, Nietzsche n'a cessé de dénoncer et de railler la guerre telle que le parti national allemand l'a réclamée pendant si longtemps, le chauvinisme allemand, la vanité, la profondeur, la

Digitized by Google

science allemandes, en un mot le militarisme à la mode prussienne. Il n'en reste pas moins vrai qu'*en divinisant* la Force, Nietzsche a contribué pour sa large part à créer ce chauvinisme). — Jules DUHEM. La frontière de l'Est et les traités de 1815 (« la frontière légitime remonte aux sources de la Nahe et comprend, outre les territoires annexés en 1871, le bassin de la Sarre moyenne et la région comprise entre la Lauter et la Queich, avec Landau, Deux-Ponts, Sarrebrück, Sarrelouis ». Mais cette frontière n'est point un front militaire, qui ne peut être constitué que par la ligne du Rhin. L'auteur ne parle pas du droit des peuples à décider eux-mêmes de leurs destinées). — Carl SIGER. La leçon de la guerre (il faut que, sur le terrain de la production et du développement économiques, nous demeurions dans le groupe des plus forts). — Commandant G. GLÜCK. L'artillerie lourde pendant la guerre (notre infériorité en artillerie lourde est loin d'avoir été en 1914 la seule cause de nos défaites; le rôle qu'elle a joué alors en campagne a été des plus modestes. Il lui manquait, pour être vraiment efficace, le concours des avions. Les Allemands n'en avaient pas beaucoup plus que nous et ne purent exercer, comme ils se l'étaient proposé, la destruction complète de notre artillerie de campagne). = 16 février. Roger MAURICE. L'éducation de la troupe (par la discipline militaire, une des formes de la discipline sociale). = 1er mars. Gustave FRÉJAVILLE. Origines et psychologie du carnaval français. — Jean GIRAUDOUX. Entrée à Saverne. — Louis LONAY. L'Allemagne des prisonniers de guerre. = 16 mars. André FONTAINAS. Les pucerons sur le rosier de Shakespeare (ces pucerons sont M. Demblon et surtout M. Abel Lefranc; enchaînant des hypothèses sans consistance, ils prétendent nous persuader que Shakespeare ne peut être l'auteur des œuvres publiées sous son nom). — L.-Ch. WATELIN. Les à-côtés d'un traité, Utrecht 1712 (quelques détails sur l'installation dans la ville des membres du Congrès).

21. — Revue des Deux Mondes. 1919, 1er février. — Jules CAMBON. L'erreur allemande sur les États-Unis (le gouvernement allemand s'est lourdement trompé en croyant que le peuple des États-Unis était étranger à toute préoccupation désintéressée et qu'il ne pouvait admettre l'idée d'aller faire la guerre hors de son territoire, même pour assurer le triomphe de la démocratie dans le monde). — Georges LYON. Dans Lille occupée (émouvant témoignage sur l'odieuse conduite des autorités allemandes. Recteur de l'Académie de Lille, M. Lyon, qui est resté à son poste durant toute l'occupation étrangère, a été mieux que quiconque en situation d'en connaître toute la cruauté). — Frédéric MASSON. D'Ischia au Pizzo. Les derniers jours de Murat, 19 mai-13 octobre 1815; II (séjour de Murat en Corse; ses ressources pécuniaires; efforts tentés par Fouché pour sauver sa couronne. Départ de Murat pour l'Italie le 28 septembre; c'est seulement le 7 octobre qu'il peut débarquer sur la plage du Pizzo. Arrêté presque aussitôt, il fut traduit devant une commission militaire; après

Digitized by Google

constatation de son identité, il fut fusillé le 13 au matin). — Henry Bordeaux. Un coin de France pendant la guerre. Le Plessis-de-Roye; III (la défense de Plémont et la reprise de Plessis-de-Roye; mort du commandant de Clermont-Tonnerre, du 4e zouaves. Aspect du champ de bataille, que le capitaine H. Bordeaux a parcouru dans tous les sens au plus fort même de l'action. Il est à la fois témoin et historien). — René Doumic. Étienne Lamy. — André Beaunier. L'affaire Shakespeare (démolition du livre d'Abel Lefranc; critiques surtout négatives, faites sur un ton continu de persiflage qui ne laisse pas d'être déplaisant). = 15 février. Saint-René Taillandier. La France et la Syrie. Notre œuvre dans le Levant et son avenir. — Louis Madelin. Les merveilleuses heures d'Alsace et de Lorraine. I. L'aurore après la nuit (intéressantes constatations sur l'état d'esprit alsacien et le renouveau d'amour pour la France depuis 1910. Mesures de proscription prises pendant la guerre par les autorités allemandes contre tout ce qui était français; désespoir et attente chez les patriotes ainsi persécutés; « les Alsaciens disaient que, si les Boches gagnaient, c'est qu'au ciel le bon Dieu serait un Boche, et personne ne croirait plus en lui ». L'armistice et l'enthousiasme spontané, unanime, chaud comme un délire religieux, avec lesquels les Alsaciens accueillent leurs libérateurs). — Émile Hovelaque. De la neutralité à la croisade. L'évolution guerrière des États-Unis (remarquable résumé). — Charles Nordmann. Pour une réforme chronologique (celle du calendrier. Il faudrait d'abord rendre uniformes les deux calendriers suivis par les diverses confessions chrétiennes : le grégorien et le julien; le Congrès de la Paix pourrait imposer le grégorien, très supérieur scientifiquement au julien. Plus tard, on pourra tenter une réforme plus radicale et parmi les solutions qu'on a déjà proposées, aucune encore ne paraît devoir triompher). = 1er mars. Louis Madelin. Les merveilleuses heures d'Alsace et de Lorraine. II. Les jours de gloire (émouvante peinture de l'entrée des troupes françaises dans les provinces libérées, notamment à Mulhouse, à Metz et à Saverne). — Victor Giraud. Le « cas » de Lamennais (« un prêtre n'est pas un libre écrivain; il doit discipliner sa pensée, la contenir dans les limites d'une tradition doctrinale... Lamennais ne put ou ne voulut pas consentir aux retranchements nécessaires. A de fidèles amitiés, à d'enthousiastes admirations, au bien des âmes et des consciences qui s'étaient attachées à lui, il a préféré la liberté solitaire de son rêve »). — Abbé Wetterlé. Au lendemain de la victoire (du régime qu'il convient d'instaurer en Alsace-Lorraine et des difficultés qu'il faudra surmonter). — Henriette Célarié. La passion des innocents (expose les tortures infligées par les Allemands aux enfants que, dans nos pays envahis, ils condamnaient à travailler pour eux, comme des esclaves). — André Beaunier. « L'histoire religieuse de la Révolution française » de M. Pierre de La Gorce. = 15 mars. Gabriel Hanotaux. La manœuvre de la Marne. Avant la bataille (plaidoyer très serré en

Digitized by Google

faveur des mesures prises par Joffre du 1er au 4 septembre. L'intervention de Galliéni s'est produite au moment le plus opportun pour permettre au général en chef d'arrêter ses décisions suprêmes). — Louis MADELIN. Les merveilleuses heures d'Alsace et de Lorraine. III. L'air de la liberté (les entrées à Strasbourg, le 22 et le 25 novembre 1918; le général de Castelnau à Colmar, le 22; le maréchal Foch à Metz le 26 et à Strasbourg le 27. « L'Alsace-Lorraine semblait à la fois un sanctuaire où se chantaient mille *Te Deum*, *Magnificat* et *Nunc dimittis*, et un club de 1792 où, entre deux Marseillaises brûlantes, s'échangeaient les baisers fraternels, les protestations d'amour éternel et de haine aux tyrans »). — Henry COCHIN. Comment il faut lire Pétrarque. — Général DE LACROIX. Les chemins de fer pendant la guerre. I. L'effort militaire. — André LE BRETON. Le souvenir de Vauvenargues. — Jacques DE COUSSANGE. La question du Slesvig (on ne discute plus guère maintenant que sur la manière dont le Slesvig fera retour au Danemark).

22. — La Revue de Paris. 1919, 1er février. — H. Wickham STEED. L'empire britannique et la libération des peuples (conférence). — Jacques BOULENGER. L'affaire Shakespeare (admet, avec Abel Lefranc, que les œuvres publiées sous le nom de Shakespeare ne peuvent avoir été composées par un homme aussi peu cultivé que le fut l'homme de Stratford-sur-Avon; l'hypothèse proposée pour identifier l'auteur du théâtre shakespearien avec William Stanley, sixième comte de Derby, est au contraire très séduisante; car elle permet de résoudre bon nombre d'énigmes posées par ce théâtre. Mais pourquoi ce Derby, grand seigneur et homme de génie, s'est-il si bien dissimulé sous le masque de Shakespeare? Sans doute parce qu'il était un grand seigneur et qu'il était de mode, en son temps et dans son monde, de publier des livres anonymes. Ne pourrait-on pas ajouter que l'auteur véritable ne crut pas lui-même à son génie, qu'il a écrit pour son plaisir personnel sans chercher les applaudissements de la foule?). — Charles RIST. L'indemnité de guerre vue par les Allemands (certains économistes allemands estiment aujourd'hui que l'Allemagne eut le tort en 1871 de demander et de se faire payer en un petit nombre d'années une somme de 5 milliards en numéraire; à l'indemnité en numéraire, il eût mieux valu substituer une indemnité en valeurs mobilières ou mieux encore en nature et faire peser cette indemnité sur une longue période d'années, pour que le vaincu demeurât pendant tout ce temps sous l'étroite dépendance du vainqueur. Cette indemnité est d'autant plus nécessaire si elle doit être considérée comme une juste réparation des destructions systématiques opérées pendant la guerre. Les économistes allemands n'ont-ils pas tout justement indiqué les mesures que les Alliés doivent prendre pour tenir les Allemands en respect pendant longtemps?). — J.-G. PRODHOMME. Anciennes fêtes royales (au XVIIIe siècle). — Louis BATIFFOL. La proclamation de l'empire allemand à Versailles, 18 janvier 1871 (chro-

Digitized by Google

nique de l'occupation de Versailles par les troupes allemandes, surtout d'après le *Nouvelliste* ou *Moniteur officiel*, rédigé par l'office du G. Q. G. allemand; cette feuille permet de suivre le développement de la grande idée qui se réalisa le 18 janvier suivant dans la grande galerie des glaces. Ce jour avait été choisi comme étant l'anniversaire de celui où Frédéric Ier de Prusse prit la couronne royale dans l'église de Kœnigsberg en 1701). = 15 février. Ch. SEIGNOBOS. L'Assemblée nationale allemande en 1848 et en 1919 (expose la constitution de cette Assemblée en 1848 et montre combien peu celle de 1919 pourra la prendre pour modèle). — A.-L. GUÉRARD. Paris port de mer. — André MAUREL. A Cumes et à Pompéi; les résultats d'une nouvelle méthode (montre ce que les fouilles exécutées depuis quelques années dans ces deux villes nous ont appris de nouveau sur l'architecture romaine. Ces fouilles, en réalité, nous ménagent les surprises les plus inattendues; c'est qu'elles sont entreprises selon un mode nouveau : on fouille à la pelle, non plus à la pioche. Le directeur des fouilles compte appliquer cette méthode à Herculanum, où il espère bien trouver des maisons entières, avec leur toit, ce que Pompéi n'a jamais donné). — Marc HENRY. Villes et paysages d'outre-Rhin : Leipzig, Dresde et Prague. — Fernand MAURETTE. L'Allemagne et le monopole de la potasse. = 1er mars. Amiral DEGOUY. Les répercussions (des erreurs commises avant la guerre dans l'organisation de notre armée navale et des répercussions qu'elles eurent sur la durée de la guerre). — Ch. SCHMIDT. Devant la statue de Lezay-Marnésia (résume la carrière administrative de Lezay-Marnésia, qui fut préfet du département de Rhin-et-Moselle en 1806, puis du Bas-Rhin en 1810, et qui, partout où il passa, sut faire aimer la France et l'administration française). — Louise WEISS. Trois fondateurs de la République tchéco-slovaque (Thomas Garrigue Masaryk, Edward Benes et Milan Ratislav Stefanik; création du « Conseil national »; son programme, son action jusqu'à l'ouverture de la première Assemblée nationale de la nouvelle République, le 14 novembre 1918). — UN INTERPRÈTE. Prisonniers allemands (comment ils ont été traités en France; caractère et sentiments de ces prisonniers. Utilise beaucoup de lettres et de carnets). — Élie HALÉVY. Après les élections anglaises. = 15 mars. A. AULARD. Landau et Sarrelouis, villes françaises (rappelle quelques faits, quelques traits « qui établissent notre droit à revendiquer, comme vraiment françaises, ces deux villes que la violence de 1815, aussi injuste et révoltante que la violence de 1871, a arrachées à notre nation »). — Commandant WEIL. L'attentat de Fieschi; lettres inédites (lettres et déclarations de Fieschi, août à novembre 1835; lettres des femmes Petit et Pepin, des filles Daurat et Bocquin qui avaient été arrêtées après l'attentat et qui furent remises en liberté. Fac-similé du plan de la région parisienne que Fieschi avait dressé pour bien préparer son attentat. Détails inédits et nouveaux sur la biographie du personnage).

Digitized by Google

BELGIQUE.

23. — Bulletin de la classe des lettres de l'Académie royale de Belgique. 1914, n° 7. — J. BIDEZ. L'évolution de la politique de l'empereur Julien en matière religieuse (il a suivi plusieurs programmes successifs; restauration, réforme, guerre au christianisme, telles sont les trois grandes rubriques entre lesquelles on pourrait répartir tous les éléments de la législation de Julien en matière religieuse). = N° 8. C. PERGAMENI. L'esprit public bruxellois au début du régime français (s'occupe surtout de la question religieuse; les tendances de la République heurtent directement les sentiments et les traditions du peuple belge).

24. — Revue d'histoire ecclésiastique de Louvain. 1914, n° 2. — G. KURTH. Sainte Radegonde et Samuel (démontre le caractère apocryphe d'un personnage qui figure dans la vie de sainte Radegonde par Fortunat de Poitiers). — A. DUFOURCQ. Vue générale de l'histoire de l'Église en Occident à l'époque individualiste (exposé sommaire des quatre crises que traversa l'Église depuis le sac d'Anagni jusqu'au sac de Rome; 1303-1527). — M. DUBRUEL. Le pape Alexandre VIII et les affaires de France (étude sur les divers personnages qui représentèrent Louis XIV auprès du nouveau pape). = C.-rendus : *G. Foucart.* Histoire des religions et méthode comparative (présente sa thèse avec habileté, mais en rend le contrôle difficile). — *J. Wittig.* Die Friedenspolitik des Papstes Damasus I und der Ausgang der arianischen Streitigkeiten (travail original fondé sur une nouvelle chronologie des lettres de saint Basile et sur une critique renouvelée de tout le dossier de la controverse). — *F. Snopek.* Konstantinus-Cyrillus und Methodius, die Slavenapostel (combat les thèses de Lamonsky et de Brückner; l'œuvre est incontestablement scientifique, mais le caractère polémique y est trop accentué). — *J. de Ghellinck.* Le mouvement théologique du XIIe siècle (chapitres neufs et documentation abondante). — *Von Westenholz.* Kardinal Rainer von Viterbo (bonne contribution à l'histoire de la lutte de Frédéric II contre la papauté; la critique des sources est insuffisante). — *J. Schweizer.* Ambrosius Catharinus Politus, 1484-1553, ein Theologe des Reformationszeitalters (partisan de Savonarole et adversaire du cardinal Cajetan, ainsi que de Luther; monographie bien documentée). — *E. Vermeil.* Jean-Adam Möhler et l'école de Tubingue (recherche les sources de l'inspiration théologique de l'école et détermine leur influence sur la théologie contemporaine; consciencieux, bien qu'entaché de subjectivisme). — *Schaub.* Studien zur Geschichte der Sklaverei im Frühmittelalter (insiste sur l'influence qu'a exercée la littérature chrétienne sur la disparition de l'esclavage; bien documenté, mais peu original). — *H. Pahncke.* Geschichte der Bischöfe Italiens deutscher

Digitized by Google

Nation von 951 bis 1004 (marque les grandes lignes de la politique impériale au sujet de l'accaparement des sièges épiscopaux par les Allemands). — *Th. Bussemaker*. Correspondance inédite de la maison d'Orange-Nassau; 4e série, t. IV (va depuis la mort de la princesse-gouvernante Anne, 1759, jusqu'à la majorité du prince stathouder Guillaume V, 1766; période d'anarchie et de complet désarroi).

25. — Revue générale. 1914, n° 9. — E. Évrard. Les émeutes de Gordon (histoire des émeutes dont Londres fut le théâtre, le 29 juin 1780, à la suite du vote d'une loi en faveur des catholiques). — Baron de Bogaerde. Correspondance de L. Veuillot avec le comte et la comtesse du Val de Beaulieu (lettres écrites de 1860 à 1867; détails intéressants sur la politique intérieure en Belgique et en France). = N° 10. A. Praviel. La Belgique et la Hollande en 1792 (d'après les mémoires inédits du vicomte de Combettes de Caumon, émigré toulousain). — A. Delmer. Les confessions d'un vieux journaliste (importante contribution à l'histoire du parti catholique en Belgique, de 1860 à 1885). = N° 11. V. Brants. Le comte Albert de Mun (à noter surtout ses rapports avec la démocratie chrétienne en Belgique). — A. de Ridder. La Belgique et la reconnaissance de la deuxième République française (d'après les documents conservés aux archives des Affaires étrangères à Bruxelles, notamment les rapports du prince de Ligne, ambassadeur de Belgique à Paris). = N° 12. Comte Woeste. La jeunesse du roi Léopold Ier (d'après le récent ouvrage du baron Buffin; s'occupe surtout des années que le prince passa en Angleterre et des péripéties de son élection au trône de Belgique). — A. de Ridder. Notre histoire contemporaine racontée par des contemporains (contributions à l'histoire contemporaine de la Belgique d'après les mémoires de Nesselrode, Esterhazy, Apponyi, Cuvillier-Fleury, comte de Ficquelmont, etc.). — V. Brants. Un voyage de Joseph II à Rome pendant le conclave de 1769 (d'après un dossier inédit de la secrétairerie d'État et de guerre à Bruxelles). = 1915, n° 1. V. Brants. Le régime légal du journal dans les anciens Pays-Bas belges (étudie les décrets portés en matière de presse par le gouvernement belge depuis Charles-Quint jusqu'à la Révolution française). = N° 2. Comte Woeste. Princes de notre temps : Léopold II, le comte de Paris (l'auteur a connu le défunt roi de très près; il examine son rôle politique, social et colonial avec un réel effort d'impartialité. Le chapitre relatif au comte de Paris est fait d'après le livre du comte d'Haussonville). — V. Brants. Ambroise Spinola, généralissime des armées de Flandre, 1569-1630 (étude importante; la disgrâce de Spinola fut peut-être une nécessité politique, mais elle ne ternit pas la noblesse de sa physionomie historique). — A. de Ridder. Le siège d'Anvers en 1832; le mariage de Léopold II et Napoléon III (beaucoup de détails peu connus et pleins d'intérêt, habilement choisis dans les mémoires des contemporains).

Digitized by Google

DANEMARK.

26. — Aarbœger for nordisk Oldkyndighed. 1915. — Sofus LARSEN. Les femmes et les travaux manuels dans les chansons danoises du moyen âge. — Finnur JONSSON. La découverte du Vinland et les voyages à ce pays (insiste sur l'importance de la saga d'Erik comme source et rejette le récit qui se trouve dans Flateyjarbók). = 1916. H.-V. CLAUSEN. Études sur la colonisation du Danemark dans l'antiquité (les recherches de l'auteur sont mal fondées et fantastiques). = 1917. Kr. KAALUND. Les sources de la saga romantique de Kirjalax. — Finnur JONSSON. La saga relative à Sigurd et les pièces en prose du « Codex regius ». — Sofus LARSEN. La croyance aux rêves dans l'antiquité classique et chez les peuples du Nord (l'auteur pense que chez les Scandinaves les rêves présageaient presque toujours un malheur; il en était autrement dans le Sud; il trouve dans l'interprétation des rêves chez les peuples du Nord des réminiscences des livres sur les songes dans l'antiquité et au moyen âge). — L. WEIBULL. Saint Erik (l'auteur réduit presqu'à rien ce que nous pouvons savoir du grand saint des Suédois; il cherche à prouver que, sous beaucoup de rapports, le récit de sa vie s'est modelé d'après d'autres biographies de saints).

27. — Historisk Tidsskrift. 8e série, t. VI. — Henrik PEDERSEN. Le mode d'exploitation des terres dans les domaines seigneuriaux au XVIIe siècle. — L. MOLTESEN. Les mémoires de la comtesse Danner (épouse morganatique de Frédérik VII). — Th. BANG. Les suites du soulèvement des paysans en 1534 (au lieu de propriétaires, ils devinrent fermiers de la couronne et assujettis à la corvée). — Ellen JŒRGENSEN. Les étudiants danois aux universités de l'Allemagne au moyen âge (leur nombre et l'objet de leurs études). — K. FABRICIUS. L'œuvre de Saxo Grammaticus (l'auteur soutient que le fragment de l'histoire de Saxo trouvé à Angers nous montre la formation successive du texte de Saxo tel que nous le connaissons par l'édition de Paris en 1514; on peut construire un texte primitif à l'aide de la Knytlingasaga qui doit l'avoir connu). — Axel LINVALD. Le commerce et la navigation du Danemark et de la Norvège pendant la guerre de Napoléon en 1800-1807. — J. STEENSTRUP. Les anciens livres de navigation et cartes nautiques, publiés et interprétés par Johannes KNUDSEN (M. Knudsen a publié sur ce sujet toute une série d'écrits et de nombreuses cartes; il faut surtout mentionner le grand atlas qui a paru en 1916 sous le titre : *Danske Sœkort af Jens Sœrensen, 1646-1723*; ce Sœrensen était un cartographe de grand talent). = C.-rendus : *H. Schück*. Histoire du peuple suédois (bien écrit, riche en points de vue, mais aussi en hypothèses). — *G. Carlsson*. Hemming Gadh (bonne biographie de ce prélat et homme d'État qui fut décapité en 1520). — *L. Bobé*. Histoire de la famille Ahlefeldt (L. Krabbe fait l'éloge de cette importante œuvre; en six gros volumes in-4°, elle donne des

Digitized by Google

biographies détaillées de cette famille noble qui a joué un grand rôle dans l'histoire du Danemark; le premier volume contient un tableau général de la vie sociale des nobles dans les duchés de Holstein et de Slesvig depuis le moyen âge jusqu'en 1815). — *P. Lauridsen*. Quand le Slesvig s'éveilla (remarquable). — *Kr. Erslev*. Les prétentions de la famille d'Augustenborg à hériter (excellent). — *A. Krarup*. Bibliographie pour 1914. = 9e série, t. I. Th. BANG. Les échanges sous le roi Frédérik II (de 1559 jusqu'en 1588 il se fit un grand nombre d'échanges de biens entre la couronne et la noblesse, également entre les nobles eux-mêmes; l'auteur étudie les avantages et les inconvénients de ces échanges qui avaient pour but d'arrondir les domaines et de créer de grandes fortunes foncières). — Fr. LE SAGE DE FONTENAY. Les négociations infructueuses pendant trois siècles en vue d'obtenir un traité de commerce avec l'Espagne. — J.-H. HEGERMANN-LINDENCRONE. Le traité de commerce avec l'Espagne de 1893 (récit de son habile mission en Espagne quand il réussit à conclure ce traité). — A. FRIIS. L'ouvrage de N. Neergaard « Sous la loi fondamentale de Juin » et son auteur (compte-rendu très élogieux; cf. *Rev. histor.*, t. CXXX, p. 144).

28. — **Oversigt over Videnskabernes Selskabs Forhandlinger.** 1915. — Finnur JONSSON. Les descriptions topographiques dans les sagas (l'auteur prétend qu'elles sont exactes). = 1916. W. THALBITZER. Un manuscrit de Ramus Rask de 1819, qui démontre l'affinité de la langue des Groënlandais avec celle des Aléoutes. — Chr. BLINKENBERG. Un bas-relief votif grec de la glyptothèque Ny-Carlsberg. — Ingeborg-Hammer JENSEN. Deux papyrus relatifs à la chimie (un papyrus de Leyde, que Berthelot, dans ses *Origines de l'alchimie*, considérait comme étant la plus ancienne œuvre connue d'un alchimiste, et un papyrus de Stockholm, publié par Lagercrantz, qui le place aussi dans le domaine de l'alchimie, contiennent en réalité des recettes de chimie pure et sont d'une importance unique pour l'histoire de la technique dans l'antiquité).

29. — **Videnskabernes Selskabs historisk-filologiske Meddelelser.** I, livr. 1. — Vilhelm THOMSEN. Une inscription sur un objet en or trouvé à Nagy-Szent-Miklós en Hongrie (cette inscription date du IXe siècle; elle est écrite dans la langue des Bulgares). = Livr. 2. Chr. BLINKENBERG. L'image d'Athana Lindia (histoire du culte de cette déesse). = Livr. 4. Karl HUDE. Les oraisons funèbres de Lysias et de Platon (elles sont authentiques). = II, livr. 2. Finnur JONSSON. Les poèmes religieux du dernier évêque catholique en Islande, Jon Arason (tué en 1550).

ESPAGNE.

30. — **Boletin de la Real Academia de buenas letras de Barcelona.** T. XVII (1917). — E. MOLINÉ Y BRASÉS. L'Académie des « desconfiats » (fondée à la fin du XVIIe siècle par des Barcelonais qui

Digitized by Google

avaient perdu confiance en leurs propres talents). — J. MIRET Y SANS. Deux siècles de vie académique (annales de l'Académie des belles-lettres de Barcelone depuis 1729 jusqu'en 1900). — F. CARRERAS Y CANDI. Divisions administratives de la Catalogne aux époques passées (notamment les comtés, vicomtés, vigueries, châtellenies, comarques créés par les Francs et leurs successeurs à l'intérieur de la Marche hispanique). — G. ALABART. Dissertation sur le livre « la Cité de Dieu », de saint Augustin (suite). — R. DEL ARCO. L'évêque Jacques Sarroca, conseiller intime du roi Jacques le Conquérant (doyen de Valence en 1238, évêque de Huesca en 1273, accompagne le roi au concile de Lyon en mai 1274, assiste à la mort de Pierre III, meurt en 1289). — J. MIRET Y SANS. Les bourgeois de Barcelone en 1148 (par un prêt de 7,700 sous aident le comte Raimond Bérenger IV à prendre la ville de Tortose). — R. DEL ARCO. Nouvelles données biographiques sur le célèbre légiste du XIIIe siècle Vidal de Cañellas, évêque de Huesca (sa famille, ses démêlés ecclésiastiques, ses accords). — F. DE SAGARRA. Notes et documents inédits sur l'infant don Alphonse, fils aîné de Jacques Ier et de Léonore de Castille (d'après les registres et les parchemins royaux des archives de la couronne d'Aragon; le prince, marié trop jeune à Constance de Béarn, dut mourir avant le 26 mars 1260). — F. PASTOR Y LLUIS. Statut de 1297 pour le serment des Juifs de Tortose (document en langue catalane conservé aux archives municipales de cette ville).

31. — Butlleti de la Biblioteca de Catalunya. 4e année, n° 7, janvier-décembre 1917. — Don Henri Prat de la Riba (fondateur de l'Institut des études catalanes, mort le 1er août 1917). — P. PUJOL I TUBAU. Paléographie wisigothique en Catalogne. Le manuscrit de l'Apocalypse de Beatus, de la cathédrale d'Urgel (a subi dans son écriture l'influence française; fac-similés). — R. D'ALÓS. Contribution à la bibliographie du P. Jacques Caresmar (érudit, né en 1717, qui a laissé des études manuscrites sur l'histoire et l'archéologie de la Catalogne). — J. MAS. Notes sur les anciens imprimeurs de Catalogne (de 1513 à 1732, d'après les archives de la cathédrale de Barcelone). — M. BETÍ. Notices sur deux manuscrits des archives de l'archiprêtré de Morella (donnés par un notaire à l'église de cette paroisse en 1452). — A. DURAN I SANPERE. Bernard Martorell, enlumineur de manuscrits (notamment des « Commentaires sur les usages de Barcelone » de Marquilles en 1448; planches). — J. MASSÓ TORRENTS et J. RUBIÓ I BALAGUER. Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Catalogne (livres de prédication, chants de Noël, poésies dévotes, inventaires du XVIIIe siècle, règlements de confrérie, poèmes en catalan et castillan, etc.). — J. MASSÓ TORRENTS. Les poésies de Jean Pujol, de Mataró (auteur d'un poème sur la bataille de Lépante, publié en 1574). — I. GONZÁLEZ LLUBERA. Un contrat de mariage juif à Majorque (document postérieur à 1241; texte hébraïque et traduction). — A. DURAN I SANPERE. Mentions de livres dans les inventaires de Cervera (1422-

Digitized by Google

1483). — J. SANCHIS SIVERA. Copistes, libraires et imprimeurs à Valence. Notes d'archives (1405-1510). = C.-rendus : *L. del Arco y Muñoz.* La prensa periódica en España durante la guerra de la Indepedencia (1808-1814). — *Barrera.* Una casa editorial barcelonesa. De Juan Jolis a Herederos de la Viuda Pla (siglos XVII al XX). — *A. del Arco.* La imprenta en Tarragona. = Chronique (bibliothèque de Catalogne, concours d'archives, bibliothèques populaires, école de bibliothécaires, second congrès de médecins de langue catalane, bibliothèque Arús, bibliothèque du séminaire de Girone). = La liste des principales acquisitions de la bibliothèque de Catalogne pendant l'exercice 1917 fait l'objet d'une publication annexe, conçue sur le modèle du Bulletin de la Bibliothèque nationale de Paris. Les titres d'ouvrages n'y sont reproduits qu'au recto, pour permettre aux bibliothécaires et aux collectionneurs de les insérer chaque année dans un catalogue sur fiches. Il y a beaucoup d'analogie entre l'organisation de la bibliothèque de Catalogne et la nouvelle orientation que M. Coyecque a donnée aux bibliothèques de la Ville de Paris.

ÉTATS-UNIS.

32. — The American historical Review. 1918, juillet. — Albert T. OLMSTEAD. L'impérialisme chez les peuples de l'Orient classique (expose brièvement comment se sont formés les grands États dans les pays de l'Euphrate, du Tigre, du Nil). — William FERGUSON. L'impérialisme en Grèce (comment certains peuples ou états de langue grecque ont essayé d'imposer leur hégémonie au monde hellénique). — George W. BOTSFORD. L'impérialisme romain (comment, sous l'influence hellénique, se sont formés le gouvernement et l'administration de la Rome impériale. Ils doivent plus à la Grèce qu'à l'ancienne République). — Charles H. HARING. Les revenus que l'Espagne tirait de ses colonies au XVIe siècle et l'Échiquier des Indes. — Abbott P. USHER. Interprétation des récents progrès économiques réalisés en Allemagne (ces progrès sont dus à plusieurs causes, naturelles et politiques, et non pas surtout ni seulement, ainsi que le prétendent certains économistes allemands et des plus qualifiés, au génie propre à la race germanique, dont l'organisation sait tirer quelque chose de rien; article à recommander). = Documents : Ch. L. CHANDLER. Voyages à la Plata, 1798-1800 (correspondances et autres documents concernant les tentatives faites par les marchands américains pour faire le commerce avec Montevideo et Buenos-Ayres). — Les États confédérés et la déclaration de Paris, 1861 (d'après les papiers de W. H. Trescot, ancien sous-secrétaire d'État pendant la présidence de Buchanan. Il avait été sollicité par les consuls de France et d'Angleterre d'intervenir auprès du gouvernement confédéré pour que celui-ci adhérât à certains articles de la déclaration de Paris, notamment en ce qui concernait la course). = C.-rendus : *Robert H. Lowie.*

Digitized by Google

Culture and ethnology (très bonne vulgarisation scientifique). — *Fiske Kimball* et *George H. Edgell*. A history of architecture (excellent résumé). — *Stéphane Gsell*. Histoire ancienne de l'Afrique du Nord. II : l'État carthaginois; III : Histoire militaire de Carthage (important). — *Jacques Flach*. Les origines de l'ancienne France; t. IV (très intéressant, mais aventureux et paradoxal). — *Ephraim Emerton*. The beginnings of modern Europe, 1250-1450 (excellent précis et qui rendra de signalés services aux États-Unis où l'histoire générale est généralement négligée). — *Edward W. Miller* et *Jared Waterbury Scudder*. Wessel Gansfort; life and writings (bonne biographie d'un mystique du XVe siècle, réformateur avant la Réforme; une sorte de « Thomas a Kempis protestant ». Traduction en anglais de deux de ses œuvres latines, l'une sur le sacrement de l'Eucharistie, l'autre intitulée « Farrago ». Important pour l'histoire de l'Église). — *L. Devillers* et *Ernest Matthieu*. Chartes du chapitre de Sainte-Waudru de Mons; t. IV (ce volume contient les chartes depuis le 9 janvier 1531 jusqu'à la suppression du chapitre de la collégiale à la fin du XVIIIe siècle. En tout, 3,083 pièces, dont beaucoup d'ailleurs sont simplement analysées). — *Edward H. Lewinski-Corwin*. The political history of Poland (c'est le meilleur ouvrage en anglais qui ait été publié sur le sujet). — *Kate Hotblack*. Chatham's colonial policy (étude approfondie sur la politique économique et fiscale du premier Pitt à l'égard des colonies. Publie des lettres, inédites jusqu'ici, de Pitt en 1758 et 1759). — *J. L. Hammond* et *Barbara Hammond*. The town labourer, 1760-1822. The new civilization (remarquable). — *Louise Creighton*. Life and letters of Thomas Hodgkin (la veuve de Mandell Creighton, qui mourut évêque de Londres, avait fort bien connu Hodgkin, intime ami de son mari; historien elle-même, elle était doublement qualifiée pour parler du riche négociant, auteur d'un grand ouvrage bien connu : « Italy and her invaders ». Une sincère amitié avait uni les deux hommes, bien que Hodgkin fût quaker d'opinion et de sentiment et qu'il eût été écarté des universités par ces opinions mêmes). — *Lucius Hudson Holt* et *Alex. W. Chilton*. The history of Europe, 1862-1914 (cette histoire de l'Europe a pour centre Bismarck et la politique de la Prusse depuis l'arrivée au pouvoir du fondateur de l'unité allemande. C'est en somme une glorification de Bismarck et de son œuvre. Les auteurs, officiers l'un et l'autre, ont traité avec un soin particulier l'histoire militaire). — *Arnold J. Toynbee*. The german terror in France (traite, parfois avec peu de critique, des atrocités commises par les Allemands en France). — *Morris Jastrow*. The war and the Bagdad railway; the story of Asia minor and its relation to the present conflict (instructif; mais l'auteur s'abuse quand il prétend que le projet du chemin de fer allemand de Bagdad fut la principale cause de la guerre). — *Clark Wissler*. The american Indian, an introduction to the anthropology of the New World (excellent). — *Arthur W.*

Digitized by Google

Calhoun. A social history of the american family, from colonial times to the present (beaucoup d'intéressants matériaux). — *James M. Lee*. History of american journalism (beaucoup d'utiles renseignements). — *Charles P. Keith*. Chronicles of Pennsylvania, 1688-1748 (chronique consciencieuse, mais monotone et mal écrite). — *Rayner W. Kelsey*. Friends and the Indians, 1655-1917 (excellent aperçu de ce que l'église des « Amis » d'Amérique a fait pour les Indiens au point de vue religieux et industriel). — *Frank L. Humphreys*. Life and times of David Humphreys soldier, statesman, poet (le colonel Humphreys fut un bon officier, un habile agent des États-Unis en Portugal et en Espagne, un homme cultivé; mais c'est beaucoup de lui consacrer plus de 900 pages! Tout de même les lettres et dépêches publiées dans le tome II devront être consultées). — *Edward S. Corwin*. The President's control of foreign relations (important). — *Solon Justus Buck*. Illinois in 1818 (bon). — Writings of *John Quincy Adams*, ed. by *W. C. Ford*. Vol. VII : 1820-1823. — *William M. Meigs*. The life of John Caldwell Calhoun (excellente biographie d'un homme qui a occupé une place considérable dans le Sud après Jefferson). — Private and official correspondence of general *Benjamin F. Butler* during the period of the civil war; 5 vol. (ces documents ont été réunis, en partie sans doute par Butler lui-même, afin de justifier sa conduite pendant la guerre civile). — *John D. Lawson*. American State trials; vol. VIII et IX (le tome VIII contient le procès des assassins de Lincoln). — *John S. Clark*. The life and letters of John Fiske (bonne biographie d'un des meilleurs historiens américains, mort en 1901. Intéressant pour l'histoire du mouvement post-Darwinien aux États-Unis). — *Frederic A. Ogg*. National progress, 1907-1917 (bon exposé des événements les plus importants de cette période en ce qui concerne l'histoire nationale, économique et politique). — *Ethel Br. Sainsbury*. A calendar of the court minutes, etc., of the East India company, 1655-1659. — Sir *Edwin Pears*. Life of Abdul Hamid (l'auteur a vécu pendant trente-trois ans à Constantinople; à défaut de documents proprement dits, officiels ou privés, qui n'existent pas, il a connu beaucoup de faits par ouï-dire et il en a tiré le meilleur parti possible). — *Hugh Gibson*. A journal from our Legation in Belgium (ce ne sont que des notes prises hâtivement au jour le jour; mais elles fournissent une peinture substantielle et animée de la vie à Bruxelles et en Belgique depuis le 4 août 1914). — *Juan Zorrilla de San Martin*. La epopeya de Artigas; historia de los tiempos heróicos de la Republica oriental del Uruguay (éloquent panégyrique d'un des plus éminents littérateurs qu'ait produits l'Amérique espagnole).

GRANDE-BRETAGNE.

33. — Edinburgh Review. Vol. 227, 1918, janvier-avril. — Hensley HENSON. L'Église d'Angleterre (le nouvel évêque de Hereford

Digitized by Google

expose que l'on ne peut comprendre l'Église anglicane si l'on ne s'attache à ses origines. Le christianisme a trouvé en Angleterre un terrain libre. Les Angles ne se sont pas fondus dans des populations déjà chrétiennes comme les Francs et les Wisigoths; ils n'ont pas été christianisés de force comme les Saxons et les Prussiens; mais ils ont été convertis surtout par les moines. Les monastères ne sont pas tombés par leurs abus, mais par le détachement du public, qui ne fréquentait plus leurs pèlerinages. A la mort de Henry VIII, la Réforme n'avait pas encore dépassé le stage politique. « Elle a supprimé l'*Église* catholique pour lui substituer la *religion* catholique dans une Église nationale. » Ce n'est qu'à la fin du règne d'Élisabeth qu'on s'est inquiété de la succession apostolique. « Aujourd'hui, le clergé remplit son ministère dans des paroisses dont les limites ont été fixées il y a un millier d'années et dans des églises dont l'aspect vénérable, la glorieuse beauté sont une prédication silencieuse au peuple depuis un temps immémorial »). — Dr SHADWELL. La ville autrefois et aujourd'hui (les villes se sont formées surtout pour répondre à des besoins économiques; la religion a contribué parfois à leur développement comme lieux de culte et de pèlerinage; mais l'intérêt protecteur et défensif a eu moins d'importance qu'on ne l'imagine. Progrès des villes modernes comparées à celles du moyen âge, où l'hygiène était trop négligée. La bourgeoisie des villes a détruit le pouvoir de la noblesse féodale. Le quatrième état à son tour se prépare à remplacer la bourgeoisie). — H. R. JAMES. Les lois de la guerre dans l'antiquité grecque (dès l'âge homérique, on voit les Grecs soumettre la guerre à des règles qui approchent parfois de la chevalerie, mais qui souvent aussi se mélangent de sévérités cruelles. La coutume imposait toujours la liberté d'ensevelir les morts, le respect des édifices sacrés, l'inviolabilité des hérauts. Elle admettait par contre le refus de quartier à l'ennemi, la vente comme esclaves des vaincus, hommes, femmes, enfants; le ravage complet de leur territoire. Les philosophes s'efforcèrent de faire naître d'autres idées : Socrate, Platon, Polybe condamnent la guerre envisagée comme un état normal qui autorise les pires violences; certains pensent que les *Troyennes* d'Euripide furent une protestation contre la conduite indigne des Athéniens à Mélos). — T. S. ESCOTT. Grandes figures théâtrales (Garrick, Kean, Macready, Irving, Beerbohm Tree; les souvenirs de Burnand, le directeur du *Punch*). — Arundel DEL RE. Les archives des Médicis (mises récemment en vente à Londres et réclamées d'ailleurs par le gouvernement italien; cf. *Rev. histor.*, t. CXXVII, p. 416). — Robert WILTON. Les principaux facteurs de la Révolution russe (gêne des paysans qui n'ont plus assez de terres pour nourrir leur famille; gaspillage gouvernemental et mauvaise administration; interruption du commerce allemand par la guerre, auquel ne peuvent suppléer ni l'Amérique avec le transsibérien, ni les Alliés avec la nouvelle ligne mourmane, encombrée par le service de guerre; action de l'élément juif terro-

Digitized by Google

riste qui s'est emparé du pouvoir sous le couvert du gouvernement provisoire. Lénine, bourgeois de naissance, essaie de venger, par le défaitisme militaire et le cataclysme social, la mort d'un frère aîné exécuté en 1887 pour tentative d'assassinat contre le tsar Alexandre III). — Lovat FRASER. Problèmes de l'administration indienne (réforme de l'administration militaire, réorganisation du pouvoir civil exécutif, extension des autonomies locales avec admission plus grande de l'élément indigène, bien que ce dernier semble manquer un peu trop d'hommes représentatifs, puisqu'il en est réduit à prendre pour présider son Congrès national une vieille dame anglaise, Mrs Annie Besant). — J. C. BODLEY. Souvenirs romantiques du front de guerre en France; I (promenades et récits d'histoire sur les lieux célèbres où passe la ligne de feu). = Mai-juillet. Alison PHILIPS. Le problème de la démocratie (il est entendu que la guerre actuelle est un conflit entre les deux principes de l'autocratie et de la démocratie; mais rien ne *prouve* que la démocratie qui sortira de cette crise soit celle que l'on imagine ou désire. « Le problème de la démocratie n'est pas vraiment de procurer au peuple le moyen de se gouverner lui-même, mais de lui apprendre à choisir ceux qui le gouverneront le mieux. Il sera résolu quand les masses auront acquis, peut-être au prix d'une amère et longue expérience, la capacité de reconnaître la capacité »). — J. O. P. BLAND. La population et l'alimentation — Wyatt TILBY. L'énigme de l'après-vie (histoire de la croyance à l'immortalité de l'âme). — Strachan MORGAN. Le développement de l'Italie (sa situation économique depuis 1876. La droite, en abandonnant le pouvoir, laissait les finances en fort bon état; mais la gauche eut bientôt fait de les mettre en désordre. Comment la situation se relevait lorsque la guerre a éclaté. Belles espérances d'avenir). — UN SOLDAT FRANÇAIS. La démocratie et l'Alsace-Lorraine. — Harold COX. Le pouvoir de la presse (M. Lloyd George n'ayant pas de parti politique pour le soutenir, on lui reproche de s'appuyer sur les journaux que gouvernent Lord Northcliffe et le groupe du *Times;* M. Austin Chamberlain est allé jusqu'à déclarer à la Chambre des communes que le pays n'a plus confiance ni dans la presse ni dans le Parlement. Il se peut en effet que, en temps normal, la presse n'exerce plus de contrôle utile; mais nous sommes en temps de guerre et l'on ne peut dire que la presse de Lord Northcliffe ait démérité du pays, quoique les tribunaux, trop enclins à respecter la bureaucratie, aient commis une maladresse en poursuivant le colonel Repington pour ses critiques militaires. Il restera plus tard à corriger cette bureaucratie dont l'arrogance le dispute à l'incompétence). — J. C. BODLEY. Souvenirs romantiques du front de guerre en France; II (l'auteur, sur le désir de quelques lecteurs, se restreint davantage aux souvenirs récents et contemporains. Il en est de peu connus et de personnels. Le kaiser comptait s'installer au château de Ferrières pour y assister à l'investissement de Paris).

Digitized by Google

34. — The english historical Review. 1918, avril. — W. A. MORRIS. L'office de shériff dans les premiers temps de la période normande (article très minutieux qui montre combien l'importance des fonctions du shériff grandit après la conquête. Sous les premiers rois normands, il est le premier personnage à la tête du comté; sa compétence est très vaste en ce qui concerne la justice, l'armée, les finances de la royauté. Il abuse d'ailleurs de ses pouvoirs et il est considéré comme le principal agent de la tyrannie royale; il devint bientôt nécessaire de limiter ses attributions; mais il a contribué aussi à tenir en échec le pouvoir politique de la féodalité; il a conservé les vieilles assemblées communales; il a maintenu l'ordre et la loi. Par là il mérite la gratitude de la postérité). — Malcolm LETTS. De quelques voyageurs du XVIe siècle à Naples (analyse les récits et impressions de trois voyageurs allemands : J. Fichard, L. von Wedel et S. Kiechel). — E. ARMSTRONG. Pasquale Villari, 3 octobre 1827-8 décembre 1917. — R. L. POOLE. Le plus ancien emploi qu'on ait fait du cycle pascal de Denys le Petit; II (c'est sans doute dans un « Computus Paschalis » rédigé en 562 et que, malgré l'autorité de Mommsen, on peut attribuer à Cassiodore, mort en cette même année à l'âge de quatre-vingt-treize ans). — Miss Rose GRAHAM. Le cardinal Ottoboni et le monastère de Stratford-Langthorne (publie plusieurs documents relatifs au refus opposé par l'abbé cistercien de Stratford-Langthorne, en Essex, à deux franciscains que le cardinal avait délégués en 1265 pour visiter le monastère). — P. S. ALLEN. Mémoriaux tenus par Hugues d'Assendelff et autres (Hugues d'Assendelff ou Assendelft naquit en 1478 à Haarlem; il fit ses études à Louvain et fut ordonné prêtre à Liége; chanoine de La Haye en 1508, il mourut dans cette ville en 1540. Un missel qui lui appartint contient sur les événements du temps des notes qui furent continuées après lui par plusieurs possesseurs du missel. Ces notes commencent en 1345; dès la sixième, on arrive à 1492 et depuis lors elles sont contemporaines des événements. Elles sont très brèves et intéressent surtout la famille Assendelff; elles s'arrêtent en 1610). — Miss Gladys Scott THOMSON. Les routes d'Angleterre et de Galles en 1603 (publie d'après un ms. de 1603 un itinéraire mentionnant soixante-dix routes qui aboutissaient à Londres, avec les principales localités traversées et le nombre de milles qui les séparaient). — Walter GUMBLEY O. P. Liste des prieurs et vicaires dominicains en Angleterre de 1721 à 1916. = C.-rendus : *Leo Wiener*. Contributions toward a history of arabico-gothic culture; I (l'auteur prétend prouver cette thèse déraisonnable que le gothique et les autres langues germaniques ont beaucoup emprunté à l'arabe, que le système entier de la mythologie germanique est d'origine arabe. Les étymologies sur lesquelles il s'appuie sont ridicules). — Sir *Henry H. Howorth*. The golden days of early english church, 633-735 (ouvrage considérable; mais l'usage qu'y fait l'auteur des chartes anglo-saxonnes en est la partie faible). — *J. Allenou*. Histoire féodale des marais, territoire et église de Dol (publie un document très

Digitized by Google

intéressant pour les érudits bretons : une enquête faite en 1181 par l'ordre du roi Henri II et de son fils Geofroi ; les historiens anglais apprécieront surtout les renseignements fournis par ce document sur la procédure d'enquête et la comparaison avec les modes usités alors en Normandie et en Angleterre). — *H. E. Malden.* Magna Carta commemoration essays (recueil de neuf mémoires dont quelques-uns tentent, sans y réussir, l'explication de certains articles de la Grande Charte, notamment l'art. 39, où se trouvent mentionnés le « judicium parium » et la « lex terre »). — *A. G. Little.* Studies in english franciscan history (excellent). — *Edw. Moore.* Studies in Dante. Fourth series : textual criticism of the « Convivio », and miscellaneous essays (beaucoup à prendre, même pour les historiens, dans cette œuvre posthume d'un remarquable érudit). — Colonel Sir *Henry Yule.* Cathay and the way thither ; beeing a collection of medieval notices of China. New edit. by *Henry Cordier* (cette nouvelle édition, où la traduction de Yule est mise au courant, sera la bienvenue). — *A. T. Bannister.* Registrum Thome Spofford (ce Spofford fut évêque de Hereford de 1422 à 1445 ; son registre apporte d'utiles renseignements sur la situation morale du clergé à cette époque). — *Vincent A. Smith.* Akbar, the Great Mogul, 1542-1605 (admirable). — *H. M. B. Reid.* The Divinity Principals in the University of Glasgow, 1545-1654 (biographie de six professeurs de théologie à l'Université de Glasgow qui furent en même temps « principaux » de cette Université. L'auteur a-t-il toujours compris le latin des documents qu'il a publiés?). — Sir *C. P. Lucas.* The beginning of english overseas enterprise (bon résumé ; mais l'auteur a omis des textes importants). — The life and times of Thomas Hodgkin (intéressant). = Juillet. F. HAVERFIELD. La centuriation dans la Bretagne romaine (la Bretagne a-t-elle connu cette division du sol, commune dans l'Empire romain et dont des traces sont encore visibles dans l'Italie du Nord, en lots rectangulaires délimités par des routes, des sentiers, des *limites* ou autres signes visibles? En regardant bien la carte, on voit en Essex et dans la région de l'Anglie orientale, par exemple entre Great Dunmow et Baintree, des routes orientées de manière à faire croire que là aussi le sol a été divisé en « centuries »). — Miss Grace Faulkner WARD. Les débuts de l'histoire des marchands de l'Étape (montre comment fut organisée cette association de marchands pour le commerce étranger depuis Édouard Ier et notamment depuis la première charte connue, celle de 1313, jusqu'au milieu du XIVe siècle). — Edward R. TURNER. Le secret de la poste (le Post office établi en 1660 pouvait être un instrument précieux de recherche aux mains du gouvernement, qui, tout d'abord, en effet, commit de nombreux abus : les dépêches des hommes d'État et agents diplomatiques des puissances étrangères passèrent régulièrement au cabinet noir en vertu d'ordres spéciaux ou « warrants » donnés aux secrétaires d'État. L'enquête de 1844 fournit à cet égard de nombreux renseignements ; elle n'aboutit d'ailleurs pas : le principe subsista d'après lequel des lettres peuvent être

Digitized by Google

ouvertes en vertu d'un « warrant » exprès écrit par la main même d'un secrétaire d'État). — Murray L. R. Beaven. Le début de l'année dans la chronique saxonne au temps d'Alfred, 866-887 (il semble bien que pour cette période le chroniqueur ait employé le style de l'indiction au 24 septembre). — Ch. H. Haskins. Une charte du roi Canut pour Fécamp (d'après une copie prise par dom Lenoir avant la Révolution et conservée dans le fonds Moreau de la Bibliothèque nationale). — F. M. Stenton. « Sokemen » et terres incultes (trois chartes tirées au XVIIe siècle d'un cartulaire aujourd'hui perdu du prieuré de Haverholme, et qui datent du temps d'Étienne, permettent de penser qu'à cette époque les terres incultes, désignées par l'expression « brueria », n'appartenaient pas au seigneur du manoir, mais aux « sokemen » des villages où elles étaient situées). — Gaillard Lapsley. Le personnel des châteaux royaux au XIIe siècle (officiers de la garnison et fonctionnaires civils. Les mêmes se retrouvent sans doute dans les châteaux des seigneurs. Des services dus par chacun de ces agents; services personnels et pécuniaires). — M. Esposito. Frère Malachie d'Irlande (il s'agit sans doute de Malachie qui fut moine au couvent franciscain de Limerick, sous le pontificat du pape Nicolas III, et qui fut élu à cette époque archevêque de Tuam par une partie du chapitre. Bibliographie de ses œuvres dont une édition a été donnée par Henri Estienne à Paris en 1518). — Ch. Johnson. La révolte de Robert Bruce en 1306 (d'après une lettre publiée par Th. Riley avec la fausse date de 1297 ou 1298, mais qu'il faut placer en 1306). — Mary Coate. William Morice et la restauration de Charles II (publie plusieurs lettres de ce Morice qui joua un certain rôle en 1660; il contribua sans doute à fixer les résolutions du général Monk). — Bernard C. Steiner. Une lettre sur la condition de l'Irlande en 1797. = C.-rendus : *H. B. Swete.* Essays on early history of the Church and the ministry. (important pour les origines de la prêtrise chrétienne). — *L. J. Paetow.* Guide to the study of medieval history for students, teacher and libraries (ce manuel rendra des services; il faudra, dans une édition subséquente, l'améliorer en beaucoup de points de détail). — *Ch. H. Haskins.* Norman institutions (remarquable). — *H. Fr. Delaborde.* Recueil des actes de Philippe-Auguste. T. I : 1179-1194 (très important). — Calendar of inquisitions. Miscellaneous. Chancery; vol. I-II (plus de 1,500 documents figurent dans cet inventaire, 1219-1349. Nombreuses observations de détail par J. H. Round). — *W. C. Bolland.* Year-books of Edward II. Vol. XII, 5 : Edward II, 1312 (l'éditeur de ces extraits ne paraît pas connaître très bien les sources non juridiques; T. F. Tout lui propose d'assez nombreuses corrections). — *J. B. Paul.* Accounts of the Lord high treasurer of Scotland. Vol. XI : 1559-1566. — *P. J. Blok.* Geschiedenis eener hollandsche stad; 3e partie (ce tome III de l'excellente histoire de Leyde, nouvelle édition revue et augmentée, se rapporte aux années 1574-1795). — *F. W. Pitman.* The development of the British West Indies, 1700-1763 (étude très fortement documentée sur la situation

Digitized by Google

économique des Indes occidentales au XVIIIe siècle). — *José P. Otero.* La Révolution argentine, 1810-1816 (bon, surtout en ce qui concerne la part prise par Buenos-Ayres au soulèvement). — *Aug. H. Oakes* et *R. B. Mowat.* The great european treaties of the nineteenth century (utile recueil et qui rendra des services). — *Archibald C. Coolidge.* The origins of the Triple Alliance (montre bien que cette alliance des trois empereurs en 1875-1878 était dirigée contre la France). = *Octobre.* F. M. STENTON. La suprématie des rois de Mercie (étude sur les pouvoirs du « Bretwalda », surtout d'après les données fournies par la diplomatie). — J. H. ROUND. Barons et pairs (discussion minutieuse d'une théorie présentée par M. Doubleday sur l'origine des « baronies by writ ». Conclusions : le terme de baron a été employé en deux sens qu'il faut distinguer : celui de seigneur féodal, de tenancier direct de la couronne possédant un fief qualifié baronie et celui de seigneur convoqué expressément pour siéger au Parlement. Le baron, convoqué par bref royal ou « writ », l'est d'ordinaire constamment après l'avoir été une fois, ce qui constitue en sa faveur une sorte de privilège héréditaire; les barons siègent au Parlement à côté des prélats et des comtes. Aujourd'hui, pour appuyer une demande d'un siège à la Chambre des lords, il ne suffit pas de prouver qu'un membre de la famille a reçu un bref de convocation, mais aussi qu'il a réellement siégé au Parlement : « Proof of sitting »). — Capitaine C. S. GOLDINGHAM. La marine sous Henri VII. — Montagu SHARPE. La centuriation en Middlesex (montre des traces de cette division du sol attestée par les mesures agraires). — Charles H. HASKINS. Leo Tuscus (détails sur deux frères, membres distingués de la colonie pisane à Constantinople au temps de Manuel Comnène : Hugues et Léon. Léon est l'auteur de plusieurs traductions, dont une de l'*Oneirocriticon* d'Ahmed ben Sirin qui fut probablement exécutée en 1176. Publie la préface de cette traduction qui donne quelques détails sur les campagnes de l'empereur et les controverses théologiques de son temps). — A. G. LITTLE. Les prieurs provinciaux et les vicaires des dominicains anglais (additions à la liste dressée par le P. Gumbley, 1346-1462). — H. E. SALTER. Les annales des abbés d'Oseney (brèves notes sur des abbés d'Oseney, de 1398 à 1452; elles font suite, dans un ms. appartenant aux archives de l'Université d'Oxford, à une chronique universelle qui va d'Adam à Henri VI). — Reginald L. POOLE. Philippe Wolf de Seligenstadt (dominicain qui devint prieur de Presbourg vers 1500; publie une très longue liste de noms dressée par lui dans les livres II et III de son « De vitis peritorum virorum »). — W. P. M. KENNEDY. L'acte d'uniformité et les amendes infligées aux non-conformants au temps de la reine Élisabeth. — Miss V. F. BOYSON. Ostende en 1587 (rapport sur la garnison et les munitions estimées nécessaires pour maintenir dans cette ville la domination anglo-néerlandaise). = C.-rendus : *E. C. R. Armstrong* et *H. J. Lawlor.* The Domnach Airgid (résume les controverses récentes sur une boite qu'on prétend avoir appartenu à saint Patrick et qui renfermait un manuscrit des Évangiles). — *C. L. Fel-*

Digitized by Google

toe et *E. H. Minns*. Vetus liber archidiaconi Eliensis (ce livre contient une liste, dressée vers 1277, d'églises appartenant aux doyennés de Cambridge, Camps, Chesterton, Barton, Shingay, Wisbeach, Bourne et Ely; avec les livres et vêtements qui s'y trouvaient et les sommes payées pour le denier de saint Pierre). — *Cecil Deedes*. Registrum Johannis de Pontissara, 1282-1304; 2e-5e parties (cette édition du registre de Jean de Pontoise, évêque de Winchester, permet d'esquisser la biographie de ce prélat, qui fut un personnage très effacé). — *George Unwin*. Finance and trade under Edward III (remarquable). — *C. Henry Haring*. Trade and navigation between Spain and the Indies in the time of the Hapsburgs (bon, surtout au point de vue économique). — *Eleonor N. Adams*. Old english scholarship in England, 1566-1800 (beaucoup d'érudition déparée par d'assez nombreuses erreurs de détail). — *James Tait*. Lancashire Quarter sessions records. Vol. I : 1590-1606 (excellente édition). — Sir *Herbert Maxwell*. The Lowland Scots regiments; their origin, character and services (bon). — *Franklin B. Dexter*. Documentary history of the Yale University, 1701-1745 (important pour l'histoire des universités américaines). — Warren-Adams letters. I : 1743-1777 (important recueil). — *M. E. Monkton Jones*. Warren Hastings in Bengal, 1772-1774 (excellent). — *Éd. Driault*. Tilsit; la question de Pologne, 1806-1809 (bon; mais l'auteur montre trop de parti pris pour la politique de Napoléon Ier). — *G. W. Eybers*. Select constitutional documents illustrating South African history, 1795-1910 (très instructif). = 1919, janvier. R. L. POOLE. Saint Wilfrid et le diocèse de Ripon (critique minutieuse de la vie de saint Wilfrid par Eddi; montre que le biographe a mélangé beaucoup de fictions à des faits exacts. Détermine les dates de l'épiscopat de Wilfrid d'après les données rectifiées d'Eddi : il fut consacré évêque de Ripon en 664 et son diocèse fut étendu à la Northumbrie tout entière, avec son siège à York, en 669. De 669 à 677, il fut évêque d'York. Suit un exil de neuf années pendant lequel il fut évêque de Selsey; puis, peu après 686, il redevint évêque de Ripon. Chassé en 691, il fut évêque de l'Anglie moyenne avec son siège à Leicester. Enfin, après treize ans environ, il fut rétabli non seulement à Ripon, mais aussi à Hexham. Il est mort probablement à la fin de 709 et fut enseveli solennellement le 24 avril 710). — Gaillard LAPSLEY. Les chevaliers élus aux parlements d'Édouard II (dresse la liste des chevaliers qui furent élus dans les cinq comtés d'Essex, Hertford, Cambridge, Huntingdon et Bedford. Montre qu'ils furent choisis parmi les gentilshommes campagnards habitués au terre à terre du travail administratif, sans tenir compte ni de leur expérience parlementaire, ni de leurs relations politiques ou féodales). — Miller CHRISTY. La visite de la reine Élisabeth au camp de Tilbury, 1588 (récit très détaillé de cette visite et de la revue des troupes passée par la reine. Nombreux extraits d'un poème de circonstance composé en anglais, sous le titre « Elizabetha triumphans », par un certain James Aske). — J. H. ROUND. Le tiers denier du bourg (maintient, contre l'affirmation témé-

Digitized by Google

raire d'O. J. Reichel, que le tiers denier, du moins celui qui était levé dans les bourgs, distinct du tiers denier pris sur les émoluments de justice, était prélevé sur l'ensemble des revenus des bourgeois; ce n'était nullement, comme le prouve le Domesday book, le tiers de la « compositio » payée pour l'obtention de privilèges municipaux). — H. E. SALTER. Deux chartes fausses de Henry II (ces deux chartes, que M. Jenkinson a reproduites en fac-similé, sont fausses pour de bonnes raisons diplomatiques; mais on ne peut suivre M. Jenkinson quand il dit que les faussaires ont voulu imiter l'écriture des chartes originales. Pareille préoccupation est inconnue des scribes du moyen âge). — M. ESPOSITO. Une œuvre inédite de John Irland (c'est un traité sur l'Immaculée-Conception, dont le ms. unique, peut-être autographe, se trouve au collège de la Trinité, à Dublin. John Irland, prêtre écossais et diplomate, fut nommé docteur de l'Université de Paris en 1473; il fut un des plus anciens écrivains en langue écossaise). — G. Graham DIXON. Notes et statistiques tirées des archives de la douane à Londres. — G. DAVIES. Esclaves grecs à Tunis en 1823 (documents). = C.-rendus : *P. Gardiner.* A history of ancient coinage, 700-300 B. C. (l'auteur s'est acquitté à son honneur d'une tâche que beaucoup considéraient comme prématurée et impossible). — *Gaetano de Sanctis.* Storia dei Romani. Vol. III : l'età delle guerre puniche (important, surtout en ce qui concerne la critique des sources). — *J. W. Jeudwine.* The foundations of society and the land (prétentieux, mal informé, souvent contestable; de bonnes choses néanmoins, ainsi en ce qui concerne le fonctionnement de la tribu en Irlande). — *C. M. Butler.* The charters of the cistercian abbey of Duiske in the county of Kilkenny; publ. p. *J. H. Bernard,* archevêque de Dublin (107 documents, la plupart du XIIIe s.; important et bien publié). — *R. B. Merriman.* The rise of the spanish empire (beaucoup de recherches et, dans l'exposé, quelque confusion. Montre bien comment s'est fondée la grandeur de l'empire espagnol). — *Fr. M. Nichols.* The epistles of Erasmus. English translations from his correspondence (ce tome III comprend un choix de lettres des années 1517-1518. Travail très méritoire, qui fera mieux connaître et apprécier Érasme. Il va de pair avec l'édition des lettres du même par Allen, auquel M. Nichols aurait pu faire de plus larges emprunts). — *C. S. Terry.* Papers relating to the army of the Solemn League and Covenant, 1643-1647 (deux volumes où sont publiés les comptes de Sir Adam Hepburn, Lord Humbie, pour la solde, l'armement, les approvisionnements de l'armée écossaise employée contre l'Angleterre de 1643 à 1647). — Jasper Mauduit, agent in London for the province of Massachusetts Bay, 1762-1765 (important). — *Lord Hylton.* The Paget brothers, 1796-1840 (recueil de lettres adressées à Sir Arthur Paget, qui fut ambassadeur d'Angleterre à Vienne de 1801 à 1806, par ses frères et autres membres de sa famille. Sir Arthur avait cinq frères et cinq sœurs. Recueil intéressant et bien édité). — *Eli F. Heckscher.* Kontinental Systemet (excellent). — *H. B. Morse.* The inter-

Digitized by Google

national relations of the Chinese empire; II, 1861-1893; III, 1894-1911 (important). — Dr. *Newport J. D. White*. Libri sancti Patricii (excellente édition « ad usum scholarum » de la « Confessio » et de l' « Epistola » de saint Patrick). — *A. O. Kelleher* et *G. Schœpperle*. Betha Colaim Chille (bonne édition, avec traduction, de la vie de saint Columba, écrite en gaélique par Manus O'Donnell en 1532).

35. — Transactions of the royal historical Society. 4e série, t. I, 1918. — C. W. Oman. Allocution présidentielle (M. Oman, qui fut pendant la guerre attaché à la censure britannique, présente d'intéressantes observations sur l'origine et le développement des légendes et des rumeurs qui se sont formées pendant la crise politique et militaire; à noter particulièrement la légende d'une armée russe envoyée d'Arkhangel en Angleterre en 1914 et celle des « anges de Mons »). — W. Hudson. L'organisation agraire aux temps anciens; suggestions fournies par les actes du manoir de Martham, Norfolk, 1101-1292 (les tenanciers de ce manoir formaient une unité appelée « eriung » qui existait au temps des Danois, mais remontait probablement plus haut encore). — Capitaine J. E. S. Green. Wellington, Bois-le-Comte et le Congrès de Vérone en 1822 (est-il vrai que Wellington ait poussé le gouvernement français à entreprendre l'expédition d'Espagne pour faire pièce à Canning qui employait au contraire toutes ses ressources à l'empêcher? La source principale de cette imputation est Bois-le-Comte, qui, au Congrès de Vienne, fut le collaborateur et le confident de Laferronays, alors ambassadeur auprès du tsar. Que vaut-elle? Bien qu'initié à beaucoup de secrets, Bois-le-Comte n'a pu pénétrer les sentiments de Wellington. Celui-ci n'a pas trahi Canning; mais, s'il était prêt à suivre les instructions du ministre, il se croyait autorisé à se conduire d'après les intentions du roi, de qui il tenait directement sa commission, et il savait que le roi blâmait la politique d'isolement de son ministre. Quand Montmorency eut posé nettement devant le Congrès la question de l'intervention française, Metternich, par défiance de la Russie, abandonna la politique de non-intervention qu'il avait adoptée jusqu'alors et entraîna Wellington près de lui). — Inna Lubimenko. La correspondance des premiers Stuarts avec les premiers Romanoffs (beaucoup de faits nouveaux concernant les rapports politiques entre les deux cours). — Miss V. M. Methley. L'expédition de Ceylan en 1803. — A. D. Newton. L'établissement de la « grande ferme » des droits de douane en Angleterre sous les premiers Stuarts (cette grande ferme fut établie en 1604 à la suite de tentatives diverses sous le règne d'Élisabeth; elle constituait un système nouveau qui dura jusqu'à la fin du XVIIIe siècle et qui eut pour résultat de mettre d'importantes ressources pécuniaires au service de la royauté). — Théodore F. T. Plucknett. Conseil du roi au XVe siècle (montre la place occupée par ce Conseil dans l'organisme politique et administratif, l'origine de son pouvoir et les facilités qu'il offrait pour le contrôle du gouvernement). — H. E. Egerton. Comment étaient administrées les colonies de la couronne au XVIIe et au XVIIIe siècle

Digitized by Google

(comparaison avec le système suivi au XIXe). — Lieutenant-colonel L. S. AMERY. Le développement constitutionnel de l'Afrique méridionale. — E. M. WRONG. Le développement constitutionnel du Canada (depuis 1763 jusqu'à nos jours).

SUISSE.

36. — Indicateur d'histoire suisse. Nouvelle série, t. XVI (1918). — G. SCHÖTTLE. Notes sur le monnayage et la politique monétaire des Suisses dans la seconde moitié du XVIIe siècle (cantons de Schaffhouse, Zurich et Schwytz). — W.-E. RAPPARD. Sismondi et la neutralité helvétique (publie un mémoire écrit de la main de Sismondi : « Sur la neutralité des Alpes », envoyé probablement à d'Ivernois, l'un des délégués de Genève au Congrès de Vienne, à la fin de 1814, et trois lettres de Sismondi à son ami le physicien genevois Marc-Aug. Pictet; l'historien des républiques italiennes démontre l'intérêt de l'Europe à la neutralité du massif central des Alpes et des routes qui le traversent; il plaide en faveur de la réunion à la Suisse des provinces savoyardes du Chablais et du Faucigny, où le roi de Sardaigne aurait conservé des droits analogues à ceux que le roi de Prusse s'était réservés sur Neuchâtel). — C. BRUN. Bulletin d'histoire : travaux relatifs à la Suisse allemande et italienne, 1916-1918 (deux articles). — H.-A. SEGESSER VON BRUNEGG. De quelques groupes d'armoiries apparentées (conclusions à tirer de cette parenté sur les liens d'ordre divers existant entre ces groupes de familles). — M. REYMOND. La confrérie des avocats de Lausanne en 1370 (acte de fondation et statuts de cette association des clercs lausannois, placée sous le patronage de saint Nicolas). — H. MORGENTHALER. Le règlement d'une controverse religieuse au début de la Réforme (prononcé du 26 novembre 1522 entre Micronius, maître d'école à Soleure et partisan des idées luthériennes, et le prélat catholique B. Steiner). — H. NAEF-REVILLIOD. Revue des publications historiques de la Suisse romande, 1918 (deux articles). — Ch. BORGEAUD. Le syndic Des Arts et la version officielle des événements de la restauration genevoise (démonstration ingénieuse de la part que prit à l'établissement de cette version le syndic Des Arts, dont l'auteur a précédemment mis en lumière l'influence rétrograde dans la restauration de la république genevoise). — Le P. J. HESS. Les répons de saint Otmar (d'après un manuscrit du IXe siècle conservé à la bibliothèque abbatiale de Saint-Gall). — MEYER VON KNONAU. Discours d'ouverture de l'Assemblée générale de la Société suisse d'histoire, à Fribourg, le 16 juin 1918. — H. DE VRIES. Les lois somptuaires de la république de Genève au XVIe siècle (rétablit la chronologie des éditions successives de ces ordonnances, troublée par une erreur de l'historien Gaberel; les premières lois remontent à 1558, non à 1541, et n'ont été imprimées qu'en 1560). = Annexe : F. BURCKHARDT. Bibliographie méthodique des travaux relatifs à l'histoire suisse, année 1917.

Digitized by Google

CHRONIQUE.

France. — L'Académie des sciences morales et politiques vient de perdre un de ses correspondants de la section de législation qui fut à la fois jurisconsulte apprécié et historien érudit. Né à Saint-Dié, en 1835, de parents alsaciens, M. Ernest LEHR fit ses études de droit à Strasbourg, puis devint secrétaire général du directoire de l'Église de la Confession d'Augsbourg en France, poste qu'il occupa jusqu'en 1869. Auteur d'un *Dictionnaire d'administration ecclésiastique* (Paris, 1869), il consacra ses loisirs à de nombreuses études historiques, principalement dans les domaines de la généalogie et de la numismatique. De ces nombreux travaux d'érudition, dont la plupart se rapportent à l'Alsace, nous ne citerons que ses deux œuvres capitales, *l'Alsace noble* (Strasbourg, 1870, 3 vol. in-4°) et *la Numismatique de l'Alsace*, composée en collaboration avec M. Arthur Engel (Paris, 1887, 1 vol. in-4°) et couronnée par l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Après l'annexion de l'Alsace en 1871, M. E. Lehr accepta une chaire à la Faculté de droit de l'Académie de Lausanne; c'est à partir de ce moment qu'il publia toute une série de volumes : *Éléments de droit civil germanique* (Paris, 1875); *Éléments de droit civil russe* (Paris, 1877); *Éléments de droit civil espagnol* (Paris, 1880); *Éléments de droit civil anglais* (Paris, 1885), etc. Démissionnaire en 1884 comme professeur, il resta en Suisse comme avocat-conseil de l'ambassade de France; il fut élu en 1887 membre de l'Institut de droit international et en 1902 correspondant de l'Institut. Il s'est éteint à Lausanne en février 1919. R.

— La *Revue historique* doit une mention à M. le chanoine Alexandre CLERVAL, professeur à l'Institut catholique de Paris, mort à la fin de l'année 1918. Il a écrit de nombreux articles sur l'histoire de Chartres et sur l'admirable cathédrale. Il a obtenu en 1895 le grade de docteur ès lettres à la Faculté de Paris avec deux thèses remarquables : *De Judoci Chlichtovei, Neoportuensis, doctoris, theologi, Parisiensis et Carnotensis canonici, vita et operibus, 1472-1543; les Écoles de Chartres au moyen âge du Ve au XVIe siècle.*

— Dans sa séance du 7 février 1919, l'Académie des inscriptions et belles-lettres a élu comme membres libres MM. Adrien BLANCHET (en remplacement de l'abbé Thédenat) et le commandant ESPÉRANDIEU (en remplacement du marquis de Vogüé); dans celle du 28 mars, elle a élu comme membre ordinaire M. J. LOTH, professeur de langue et

Digitized by Google

de littérature celtiques au Collège de France (en remplacement de M. Paul Meyer).

L'Académie a partagé le prix Bordin (antiquité classique) entre MM. Henri FOCILLON : *Giovanni-Battista Piranesi*, et Jacques ZEILLER : *les Origines chrétiennes dans les provinces danubiennes de l'Empire romain*.

La Commission des Antiquités nationales a décidé de ne pas décerner cette année de première médaille. Elle accorde la deuxième médaille au chanoine DESLANDES : *Étude sur l'église de Bayeux;* la troisième à l'abbé GALABERT : *Montpezat de Quercy*. Trois mentions ont été décernées à M. Henri STEIN pour trois études intitulées : *Tristan, chambellan de Philippe-Auguste; Conjectures sur l'auteur du livre* de Jostice et de Plet; *Recherches sur quelques fonctionnaires royaux du Gâtinais;* à M. l'abbé DUINE : *Mémento des sources hagiographiques de l'histoire de Bretagne*, et à M. MOREL : *Le Croisic*.

— Le gouvernement général de l'Algérie ayant décidé de publier un recueil des inscriptions latines de l'Algérie pour remplacer le *Corpus* de Berlin, l'Académie des inscriptions et belles-lettres a été invitée à dresser le plan de ce recueil.

— Une Société de l'histoire de la guerre a été constituée le 24 juillet 1918. Elle a pour but : 1° de favoriser l'étude de l'histoire de la guerre de 1914 sous ses divers aspects : politique, militaire, économique, social, littéraire et artistique, et ses effets sur la vie des nations; 2° d'apporter à l'État son concours pour l'entretien et le développement des collections qu'il possède relativement à cette histoire, en particulier celles qui constituent le fonds des Bibliothèque et Musée de la guerre; 3° d'entreprendre des publications sur l'histoire de la guerre de 1914. — L'association se compose : de membres adhérents, de membres titulaires, de membres fondateurs, de membres d'honneur. Pour être membre adhérent, il faut payer une cotisation annuelle de 5 francs; pour être membre titulaire, il faut payer une cotisation annuelle dont le minimum est de 20 francs; pour être membre fondateur, il faut racheter sa cotisation en versant une somme fixe de 500 francs au minimum. Le secrétariat général de la Société est établi aux « Bibliothèque et Musée de la guerre », 39, rue du Colisée (Paris, VIIIe). Le secrétaire est notre collaborateur M. MATHOREZ, archiviste-paléographe.

— Notre collaborateur M. Henri HAUSER, professeur à l'Université de Dijon, a été chargé pour l'année courante, à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, d'un cours d'histoire économique de l'époque moderne et contemporaine (14 février); et, en outre, chargé du cours de géographie industrielle et commerciale au Conservatoire des Arts et Métiers (17 février).

— *École des chartes. Positions des thèses soutenues par les*

Digitized by Google

élèves de la promotion de 1919 pour obtenir le diplôme d'archiviste-paléographe : Émile-G. LÉONARD : Étude sur les chancelleries et la diplomatique des comtes de Toulouse, 804-1249 ; — Jean DU MASSIET DU BIEST : Les origines de la commune d'Amiens ; — Joseph ROSEROT DE MELIN : Antonio Caracciolo, évêque de Troyes, 1515-1570. La thèse de M. Roserot a été particulièrement remarquée.

— Nous sommes en mesure d'annoncer qu'une Histoire générale depuis l'antiquité jusqu'à nos jours est en préparation à la librairie Félix Alcan et commencera à paraître d'ici peu sous la direction de deux de nos collaborateurs, MM. Louis HALPHEN et Ph. SAGNAC. L'ouvrage doit compter vingt volumes, dont la rédaction a été répartie entre un petit nombre d'universitaires français, qui sont eux-mêmes presque tous des collaborateurs de la *Revue historique*. L'histoire de l'antiquité a été confiée à MM. P. Jouguet, J. Lesquier, J. Carcopino, A. Piganiol, E. Albertini ; celle du moyen âge et de la Renaissance à MM. L. Halphen, Ch. Petit-Dutaillis, A. Renaudet, V.-L. Bourrilly, H. Hauser ; celle des XVIIe-XVIIIe siècles et de l'Empire à MM. A. de Saint-Léger, P. Muret, Ph. Sagnac, R. Guyot, P. Conard ; celle des XIXe et XXe siècles à MM. Georges Weill, A. Pingaud, L. Eisenmann, H. Hauser, P. Mantoux. Nous donnerons ultérieurement le programme détaillé de l'ouvrage, qui est dès maintenant en voie de réalisation.

— La publication des *Sources inédites de l'histoire du Maroc*, subissant le sort commun à beaucoup d'œuvres scientifiques, a été interrompue, par le fait de la guerre, pendant plusieurs années. Cette importante collection de documents, dont il a été déjà rendu compte ici (t. CXII, p. 301-313), comptait en 1914 sept volumes parus (*France*, t. I-III ; *Pays-Bas*, t. I-IV) ; trois autres volumes (*Pays-Bas*, t. V ; *Espagne*, t. I ; *Angleterre*, t. I) étaient sous presse. Retenu au front par son commandement, l'auteur, M. de Castries, n'a pu reprendre ses travaux qu'à la fin de 1917 et, malgré des difficultés de toute nature, il est parvenu à achever le premier volume *Angleterre*, qui paraîtra très prochainement (Paris, Leroux, in-8°, XXXII-573 p.). Ce volume, d'après le plan adopté pour la collection, renferme tous les documents pouvant intéresser l'histoire du Maroc qui ont été recueillis dans les dépôts d'archives et les bibliothèques de l'Angleterre pour la période 1540-1589. On peut dégager de ces textes une vue synthétique sur les relations tant politiques que commerciales des Anglais avec le Maroc pendant le XVIe siècle.

— *Le Congrès français de la Syrie à Marseille.* Le Congrès français de la Syrie, organisé par la Chambre de commerce de Marseille, a été tenu à Marseille du 3 au 5 janvier 1919, sous la présidence de M. Henry Franklin-Bouillon, ancien ministre, président de la Commission des affaires extérieures de la Chambre. De nombreuses personnalités françaises et syriennes, parmi lesquelles le poète Chekri-Ganem, ont pris part à ce Congrès, dont les quatre sections, écono-

Digitized by Google

mique, historique et archéologique, de l'enseignement, de médecine et hygiène, ont entendu un grand nombre de communications importantes qui constituent un témoignage de premier ordre sur l'œuvre accomplie par la France en Syrie aux siècles passés et à l'époque actuelle. Les travaux de la section d'histoire et d'archéologie, présidée M. Babelon, qui dans son allocution inaugurale a rappelé l'importance des travaux français d'ordre scientifique exécutés en Syrie, constituent une véritable histoire des rapports entre la France et la Syrie.

Signalons d'abord *les Éléments d'une bibliographie française de la Syrie*, réunis par M. Paul MASSON (Marseille, Barlatier, 1919, in-8°, XII-148 p.) et distribués à tous les membres du Congrès. Cet excellent recueil, dont la rédaction a dû être improvisée, contient par ordre chronologique depuis le moyen âge la liste de tous les auteurs français qui se sont occupés de la Syrie; il sera accompagné de suppléments et d'un Index chronologique; il est inutile d'insister sur l'intérêt scientifique que présente cette bibliographie pour l'histoire des rapports entre la France et le Levant.

Principales communications : M. BABELON a montré l'intérêt des collections formées en Syrie par le duc de Luynes, M. Louis de Clercq et le marquis de Vogüé. — M. V. CHAPOT : La question d'Orient en Syrie dans l'antiquité et à l'heure actuelle. — M. L. BRÉHIER : Les premiers rapports entre la France et la Syrie. Le protectorat de Charlemagne (essai d'étude critique; rapprochement entre le témoignage des annales carolingiennes et celui de l'hagiographie palestinienne sur les sévices dont furent victimes les chrétiens de Palestine à la fin du VIIIe siècle, ce qui explique leurs efforts pour se placer sous la protection d'un prince chrétien qui entretenait de bons rapports avec le calife). — M. DE GÉRIN-RICARD : Charles Ier d'Anjou, roi de Jérusalem (1284). — M. le comte DURRIEU : La France et le titre de roi de Jérusalem. — M. Clément HUART : Frontières historiques de la Syrie (elle s'étendait au moyen âge jusqu'au Taurus, et une communication de M. DE MARTONNE sur l'*Unité géographique de la Syrie* montre qu'il en était ainsi dès l'antiquité. M. Huart étudie en outre l'immigration des Arméniens en Syrie qui commence au VIIe siècle). — M. CASANOVA : Damas, capitale des États musulmans (montre qu'au VIIe siècle chrétiens et musulmans ont célébré leur culte dans une même église, transformée plus tard en mosquée). — M. J. BAILLET : Les Marseillais en Orient à l'époque romaine (d'après des inscriptions de la vallée du Nil). — M. ARNAUD D'AGNEL : Relations entre l'Orient et la Provence au point de vue des arts et de l'industrie artistique. — M. Paul MASSON : Note sur le rôle des Français en Syrie du XVIe au XIXe siècle (étude sur les colonies marseillaises dans les échelles du Levant et sur l'œuvre remarquable des consuls de France; montre la souplesse et les aspects variés du protectorat français en Syrie en 1789). — M. L. JALABERT : Recherches archéologiques en Syrie (expose l'œuvre scientifique des membres de l'Université de Beyrouth). — M. L. PIL-

Digitized by Google

LET : Les fouilles de Botta et de Victor Place dans la région de Mossoul (M. Pillet a émis en outre un vœu pour la conservation des monuments historiques en Syrie, qui a été adopté par le Congrès). — Le Père Claudius CHANTEUR : Les études orientales et l'Université de Beyrouth. — Mgr GRAFFIN : Notes sur la *Patrologie orientale*, la *Patrologie syriaque* et la *Revue de l'Orient chrétien*. — M. Michel CLERC : Souvenir d'un séjour en Syrie en 1882. — Les Pères SÉJOURNÉ et Hugue VINCENT : Travaux de l'École d'études bibliques et archéologiques à Jérusalem. — M. H. FROIDEVAUX : Les études de la Société de géographie sur la Syrie, depuis sa fondation en 1821. Carte des intérêts de la France en Turquie d'Asie. — M. Alfred KHOURY : La France au Liban pendant la guerre (montre avec évidence le plan infernal poursuivi par les Turco-Allemands pour anéantir la population libanaise par la famine et la punir de son attachement à la France. Cette émouvante communication lue en séance publique a donné lieu à un vœu spécial demandant que les Turcs soient contraints de réparer une partie au moins des maux qu'ils ont causés). — Principaux vœux émis par la section d'histoire : Création d'un Institut français de Syrie (présenté par M. Duchatel), de musées et de bibliothèques dans les principaux centres syriens, d'une direction des antiquités syriennes analogue à celle qui existe en Tunisie et destinée à veiller à la protection, à la consolidation et à l'entretien des monuments historiques. — L. B.

Allemagne. — Richard SCHROEDER, l'auteur bien connu du *Lehrbuch der deutschen Rechtgeschichte* (1889; le volume a déjà eu cinq éditions), est mort à Heidelberg le 3 janvier 1918 à l'âge de soixante-dix-neuf ans.

Belgique. — La réouverture des cours de l'Université de Liége a eu lieu le 21 janvier avec un éclat inaccoutumé; ces cours avaient en effet été suspendus pendant toute l'occupation allemande. Deux discours ont été prononcés : le premier par le recteur sortant, M. A. SWAEN, le second par notre collaborateur, M. Eugène HUBERT, recteur en exercice (Impr. liégeoise, 1919, in-8°, 55 p.). Dans son allocution, M. Hubert a raconté les souffrances et les destructions subies par l'Université pendant plus de quatre ans : pillage des collections scientifiques, bouleversement de la bibliothèque, destruction du mobilier universitaire, vol des instruments de précision, envahissement des locaux pour les besognes les plus répugnantes de l'armée d'occupation, persécution des professeurs et des élèves par une autorité militaire tracassière et brutale. Comme M. Hubert n'a pas quitté Liége pendant ces tragiques années, son témoignage est de toute première main; il l'apporte en termes très sévères pour l'envahisseur. Il a lu et reproduit dans son discours une réponse des intellectuels liégeois au manifeste des 93. Le bâillon qu'on leur avait imposé les avait empêchés de le faire plus tôt.

— M. Paul FREDERICQ ayant cru devoir donner sa démission comme recteur de l'Université de Gand a été remplacé par M. Henri PIRENNE.

Digitized by Google

États-Unis. — M. Théodore ROOSEVELT, ancien président des États-Unis, n'était pas seulement un journaliste, un politicien et un homme d'État; il fut aussi un historien et un explorateur. Il a découvert au Brésil et il a exploré sur un parcours de 600 milles un affluent de la rivière Mdeira auquel on a donné son nom : Rio Teodoro. Il a publié plusieurs ouvrages estimés : *History of the naval war of 1812* (1882); *Life of Gouverneur Morris* (1887); *Winnings of the West* (1889-1896); *History of New York* (1890); *The rough riders* (1899); *Life of Oliver Cromwell* (1900). Ses œuvres ont été réunies en un recueil complet (1902). Ajoutons son *Autobiography* parue en 1913. Né à New York le 27 novembre 1858, il est mort le 6 janvier 1919.

Grande-Bretagne. — Une société s'est formée sous la présidence du duc de Marlborough, lord-lieutenant du comté d'Oxford, pour la publication de textes historiques relatifs à ce comté. Le tome I, édité par Miss Rose Graham, contiendra des documents sur le XVIe siècle, notamment les inventaires des biens de l'Église sécularisés sous Édouard VI et les rapports des commissaires chargés d'inventorier les possessions des collèges, chanteries, etc.

Russie. — Le *Times* annonce la mort de deux savants russes « par suite de l'épuisement causé par le manque de nourriture » : 1° M. Alexandre Serge LAPPO-DANILEVSKY, éditeur d'un grand nombre de documents sur les rapports de la Russie avec les pays étrangers, sur Pierre le Grand, Catherine II, Speranski. On lui doit aussi plusieurs articles sur la méthodologie historique. Il était né en 1861; 2° M. Yakov Ivánovich SMIRNOV, né en 1868, archéologue de grande valeur, qui fit d'importantes découvertes en Asie Mineure, en Chypre, en Palestine. Il était conservateur du département du moyen âge et de la Renaissance au musée de l'Ermitage. On sait que les bolchevistes russes, pressés de reconstruire le monde social, s'acharnent à détruire tout d'abord la bourgeoisie et les intellectuels qui en sont l'élite.

ERRATA.

T. CXXIX, p. 161, ligne 9 : Joseph Priestley a bien été élu membre de la Convention, mais il n'a pas siégé.

— — ligne 27-28 : Proli était Belge, non pas Italien.

Digitized by Google

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

HISTOIRE GÉNÉRALE.

André (*Louis*). Les États chrétiens des Balkans depuis 1815, 332.

Bérard (*Victor*). Les traités de 1915 et de 1916, 332.

Beyens (baron). La question africaine. Le Portugal, l'État indépendant du Congo, le Congo belge, l'avenir de l'Afrique, 335.

Bourtzeff (*V.*). Les deux fléaux du monde : les bolcheviks et l'impérialisme allemand, 370.

Ciccotti (*Ettore*). Guerre e civiltà, 151.

Croce (*Benedetto*). Teoria e storia della storiografia, 138.

Enelow (*H. G.*). La guerre et l'avenir de la religion, 335.

Europe (l') ethnique et linguistique. Atlas descriptif en trois cartes, 149.

Frazer (*J. C.*). The golden bough. Vol. IV-VII, 129.

Groppali (*A.*). La vecchia e la nuova Internazionale, 362.

La Brière (*Yves de*). La Société des Nations, 333.

Lanessan (*J.-L. de*). La civilisation et l'organisation; leur influence sur la guerre, 150.

Meillet (*A.*). Les langues dans l'Europe nouvelle, 148.

Pareto (*Vilfredo*). Traité de sociologie générale. T. I, 128.

Ronze (*Raimond*). La question d'Afrique. Étude sur les rapports de l'Europe et de l'Afrique depuis les origines jusqu'à 1914, 334.

Sagnac (*Ph.*). Le sens de la guerre mondiale, 150.

Sandys (*John Edwin*). A short history of classical scholarship, 303.

Spire (*André*). Le mouvement sioniste, 1894-1918, 335.

Turull (*Paul-M.*). La Société des Nations, la morale internationaliste et la Catalogne, 349.

Vandervelde (*Émile*). Le socialisme contre l'État, 151.

Webster (*Charles K.*). The congress of Vienna, 1814-1815, 328.

Weil (commandant *H.*). Les dessous du Congrès de Vienne, 329.

HISTOIRE DE LA GUERRE.

Basly (*Émile*). Le martyre de Lens. Trois années de captivité, 157.

Baudrillart (Mgr *A.*). Une campagne française, 350.

Bertrand (*François-Louis*). Une voix dans la mêlée, 159.

Bocquet (*Léon*). Villes meurtries de France : villes du Nord, 156.

Catalogue des publications sur la guerre, 160.

Cato (*Conrad*). The navy in Mesopotamia, 359.

Degouy (contre-amiral). Attaquons-les donc chez eux! 159.

Dufour (*Jean-Jules*). Dans les camps de représailles, 153.

Franck (*Bernard*). Dix-neuf histoires de sous-marins, 159.

Giran (*Étienne*). Sous le joug. Placards et avis de l'armée allemande dans les régions envahies, 154.

Grande Guerre (la). Iconographie, bibliographie, documents divers, 160.

Graux (Dr *Lucien*). Les fausses nouvelles de la grande guerre, 337.

Hoog (*Georges*). Lettres aux neutres sur l'Union sacrée, 340.

Huan (*Gabriel*). Les doctrines de guerre en Allemagne. La philosophie de Frédéric Nietzsche, 341.

Hurd (*Archibald*). The british fleet in the great war, 360.

Marc (lieutenant). Notes d'un pilote disparu, 1916-1917, 155.

Meyer (*Herman H. B.*). A check list of the literature and other material in the library of the Congress on the european war, 159.

Pages actuelles, 152.

Palat (général). La grande guerre sur le front occidental. T. II et III, 324.

Potez (*Henri*). Villes meurtries de France : Arras, 156.

Puaux (*René*). Le mensonge du 3 août 1914, 318.

— Les études de la guerre, 322.

Digitized by Google

Rapports des délégués du gouvernement espagnol sur leurs visites dans les camps de prisonniers français en Allemagne, 1914-1917. Préface de *J. Queñones de Léon*, 153.
Reinach (*Joseph*). La guerre sur le front occidental. L'année de Verdun, 156.
Saison (*Jean*). D'Alsace à la Cerna, 158.
Stiénon (*Charles*). Les campagnes d'Orient et les intérêts de l'Entente, 336.
— Le mystère roumain et la défection russe, 338.
Thobie (capitaine). La prise de Carency par le pic et par la mine, 157.
Vedel (commandant *Émile*). Sur nos fronts de mer, 336.
Wilde (*Robert de*). Mon journal de campagne, 346.

HISTOIRE DE L'ANTIQUITÉ.

Babelon (*E.*). Le Rhin dans l'histoire. T. I, 289.
— Le trésor d'argenterie de Berthouville, près Bernay, 288.
Cagnat (*René*). L'Annone d'Afrique, 293.
— et *Chapot* (*V.*). Manuel d'archéologie romaine. T. I, 109.
César. Œuvres choisies, publ. par *M. Ponchont*, 113.
Chapot (*V.*). Voir *Cagnat* (*R.*).
Clerc (*Michel*). Aquiae Sextiae. Histoire d'Aix-en-Provence dans l'antiquité, 281.
Colin (général *J.*). Les opérations de César et de Vercingétorix avant le blocus d'Alise, 287.
Constans (*L.-A.*). Gigthis; étude d'histoire et d'archéologie sur un emporium de la petite Syrte, 294.
Coutil (*Léon*). Archéologie gauloise, gallo-romaine, franque et carolingienne; arrondissement de Bernay, 288.
Cumont (*Franz*). Comment la Belgique fut romanisée, 289.
— Études syriennes, 297.
Cuq (*Édouard*). Manuel des institutions juridiques des Romains, 105.
— Une statistique de locaux affectés à l'habitation dans la Rome impériale, 111.
Déonna (*W.*). Les croyances religieuses et superstitieuses de la Genève antérieure au christianisme, 283.
Formigé (*J.*). Le prétendu cirque romain d'Orange, 282.
Germain de Montauzan. Les fouilles de Fourvière en 1911, 286.
Gsell (*Stéphane*). Histoire ancienne de l'Afrique du Nord. T. II et III, 292.
Gsell (*Stéphane*). Textes relatifs à l'histoire de l'Afrique du Nord. Fasc. 1 : Hérodote, 293.
— et *Joly* (*Ch.-A.*). Khamissa, Mdaourouch, Announa. Première partie : Khamissa; troisième partie : Announa, 295.
Héron de Villefosse. Deux armateurs narbonnais : Sex. Fadius Secundus et P. Olitius Apollonius, 285.
Huvelin (*P.*). Études sur le furtum dans le très ancien droit romain, 106.
Joly (*Ch.-A.*). Voir *Gsell* (*S.*).
Merlin (*A.*). Guide du musée Alaoui, 294.
Michon (*Étienne*). Le « modius » de Ponte-Puñide, Espagne, 291.
— L'Apollon de Cherchell, 296.
— Statues romaines de la Cyrénaïque, 297.
Montaudon (*Raoul*). Bibliographie générale des travaux palethnologiques et archéologiques, 279.
Pernet (*Victor*). Notes sur Alise et ses environs, 286.
Piganiol (*André*). Essai sur les origines de Rome, 96.
Ponchont (*M.*). Voir *César*.
Reinach (*Salomon*). Catalogue illustré du musée de Saint-Germain. T. I, 280.
Sauttel (abbé). Catalogue descriptif et illustré des antiquités romaines du musée de la ville de Vaison, 283.
Soyer (*Jacques*). Le « Columnæ vicus » et l' « ager columnensis », 166.
Testart (*G.*). Les anciennes fouilles du mont Auxois, 287.
Tumenas (*J.*). La critique religieuse chez Cicéron, 113.

HISTOIRE D'ALLEMAGNE.

Ackermann (*Charles W.*). L'Allemagne de l'arrière, 323.
Bienaimé (*G.*). Voir *Lichtenberger* (*H.*).
Blondel (*G.*). Voir *Lichtenberger* (*H.*).
Engerand (*F.*). Voir *Lichtenberger* (*H.*).
Fay (*Sidney Bradshaw*). The Hohenzollern household and administration in the sixteenth century, 340.
Greenfield (*Kent Roberts*). Sumptuary law in Nürnberg, 339.
Haumant (*E.*). Voir *Lichtenberger* (*H.*).
Joseph-Barthélemy. Voir *Lichtenberger* (*H.*).
Laloy (*Émile*). La diplomatie de Guillaume II, 1888-1914, 342.
Lichtenberger (*H.*), *Blondel* (*G.*), *Joseph-Barthélemy*, *Bienaimé* (*G.*), *Engerand* (*F.*), *Haumant* (*E.*). Les ambitions de l'Allemagne en Europe, 323.

Digitized by Google

Maurette (*F.*). L'Allemagne boycottée, 343.
Paquier (*J.*). Luther et l'Allemagne, 140.
Tableau des conditions économiques de la paix allemande, 343.
Zimmermann (*Emil*). Germany's great African scheme, 343.

HISTOIRE D'ALSACE-LORRAINE.

Alsace (l') et la Lorraine veulent et doivent rester françaises, 160.
Annexion (l') de l'Alsace-Lorraine et la désannexion, 163.
Bouglé (*C.*). L'A B C de la question d'Alsace-Lorraine, 163.
— Dans le secteur de Jeanne d'Arc, 163.
Breton (*Jean*). Trois jours en Alsace libérée, 163.
Dietrich (*Albert de*). Lorraine-Alsace. Terre promise, 162.
Fribourg (*André*). Le poing allemand en Lorraine et en Alsace, 165.
Gibbons (*Herbert Adams*). La question d'Alsace-Lorraine en 1918, comme un Américain la voit, 164.
Jullian (*Camille*). L'Alsace française, 162.
Notre Alsace et notre Lorraine, 163.
Pilant (*Paul*). Essai sur le sentiment français en Alsace-Lorraine, 162.
Roche (*Jules*). L'Alsace-Lorraine terre française, 163.
Vidal de La Blache (*P.*). La France de l'Est : Lorraine, Alsace, 299.
Welschinger (*Henri*). La protestation de l'Alsace-Lorraine le 17 février et le 1er mars à Bordeaux, 165.
Whitney-Warren. L'Alsace-Lorraine, image du droit, 164.

HISTOIRE DE BELGIQUE.

Banning (*Émile*). Considérations politiques sur la défense de la Meuse, 347.
Bourquin. Les visées de l'Allemagne sur le Congo belge, 346.
Des Ombiaux (*Maurice*). Le Brabant et la bataille de Wœringen sur le Rhin, 347.
Destrée (*Jules*). La Belgique et le grand-duché de Luxembourg, 345.
Lichtervelde (*Louis de*). Heures d'histoire. Le 4 août 1914 au Parlement belge, 346.
Ligne (*Jean de*). Ypres. Essai sur sa formation et sa reconstruction, 348.
Malo (*Henri*). En Belgique. La zone de l'avant, 1915-1916, 347.
Ryckman de Betz (*F. de*). Le baron Nothomb et la question luxembourgeoise, 345.
Vander Linden (*H.*). Vue générale de l'histoire de Belgique, 344.
Van Puyvelde (*Léon*). Le mouvement flamand et la guerre, 345.

HISTOIRE DE FRANCE.

Albert-Petit (*A.*). La France et la guerre. T. II, 152.
Avenir (l') de la France. Réformes nécessaires, 357.
Blum (*André*). La caricature révolutionnaire, 120.
Bouniols (*Gaston*). Histoire de la Révolution de 1848, 354.
Cadier (le pasteur *Alfred*). Documents inédits sur l'Église réformée de Pau avant la Révocation de l'Édit de Nantes (1668-1681), 168.
Charonnot (abbé *Joseph*). Mgr de La Luzerne et les serments pendant la Révolution, 121.
Corwin (*Edward S.*). French policy and the american alliance of 1778, 118.
Documents diplomatiques relatifs à l'alliance franco-russe (Livre jaune), 170.
Dommanget (*Maurice*). La déchristianisation à Beauvais et dans l'Oise, 1790-1800, 123.
Ducros (*Louis*). Jean-Jacques Rousseau. T. II, 117.
Dussarp (*Maurice*). La contribution patriotique de 1789. Le registre des dons à Dax, 167.
Giraud (*Victor*). Un grand Français : Albert de Mun, 169.
Halévy (*Daniel*). Charles Péguy et les Cahiers de la quinzaine, 170.
Lesquier (*Jean*). Les études de M. Haskins sur les institutions normandes de Guillaume-le-Conquérant au XIIIe siècle, 167.
Martin (*Henri*). Département de la Haute-Garonne. Documents relatifs à la vente des biens nationaux, 116.
Masson (*Paul*). Éléments d'une bibliographie française de la Syrie, 417.
Mathiez (*Albert*). Études robespierristes. La corruption parlementaire sous la Terreur, 119.
Périvier (*A.*). Napoléon journaliste, 354.
Perroud (*Claude*). La proscription des Girondins, 1793-1795, 119.
Saint-Léger (*J. de*). Louis XVII, dit Charles de Navarre, 126.
Soyer (*Jacques*). Un acte de vandalisme dans le département du Loiret en l'an II, 167.
Tuetey (*Alexandre*). Répertoire général des sources manuscrites de l'histoire de Paris pendant la Révolution française. T. XI, 115.

Digitized by Google

Usureau (l'abbé *F.*). Andegaviana. 18e série, 168.
Vie (la) universitaire à Paris, 171.
Vergeot (*J.-B.*). Le crédit comme stimulant et régulateur de l'industrie. La conception saint-simonienne, 355.
Viard (*Paul*). Les subsistances en Ille-et-Vilaine sous le Consulat et le premier Empire, 169.

HISTOIRE DE GRANDE-BRETAGNE.

Curran (Miss). The British empire overseas, 360.
Davies (*G.*). Voir *Raymond* (*Thomas*) et *Guise d'Elmore*.
Galante (*Andrea*). La politica estera di Guglielmo Gladstone, 173.
Granville (*Castalia*, countess). Voir *Leveson-Gower*.
Guise d'Elmore. Memoirs of the family of, publ. par *G. Davies*, 172.
Hovell (*Mark*). The chartist movement, 357.
Keith (*Arthur Berriadale*). Selected speeches and documents on British colonial policy, 1763-1917, 360.
Leveson-Gower (lord *Granville*). Private correspondence, 1781-1321, publ. par *Castalia*, countess *Granville*, 312.
Northcott (*Clarence H.*). Australian social development, 358.
Pollard (*F.*). The political history of England, tome VI, 172.
Raymond (*Thomas*). Autobiography, publ. par *G. Davies*, 172.

HISTOIRE DE GRÈCE.

Bulletin d'informations helléniques, 330.
Bulletin hellénique, 331.
Carapanos. Mémoire sur l'Épire du Nord, 331.
Grecs (les) en Turquie, 331.
Hellénisme (l') de l'Asie Mineure et la Jeune-Turquie, 331.
Hellénisme (l') et les principes du président Wilson, 331.
Hellénisme (l') en Turquie; histoire complète des massacres, 331.
Recouly (*Raymond*). M. Jonnart en Grèce et l'abdication de Constantin, 338.
Smyrne et la Grèce, 331.
Stephanopoli (*Jeanne-Z.*). Les Grecs en Turquie, 331.
Venizélos (*E.-K.*). Le Congrès de la paix, 331.
Zervos (Dr. *Skevos*). The Dodecanese; the history through the ages, 331.

HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE LATINE.

Contreras (*Francisco*). Les écrivains hispano-américains et la guerre européenne, 373.
Kirckpatrick (*F. A.*). South America and the war, 372.
Périgny (comte *Maurice de*). La république de Costa-Rica; son avenir économique et le canal de Panama, 372.
Wagner (*Émile R.*). L'Allemagne et l'Amérique latine, 371.

HISTOIRE DE LA YOUGO-SLAVIE.

A. E. La question de Fiume, 332.
Bulletin yougo-slave, 331.
Denès. La nouvelle Serbie, 368.
Djérić (*V.*). La province de Gorice et l'occupation italienne; ethnographie des Slaves de Macédoine, 332.
Gauvain (*Auguste*). La question yougo-slave, 332.
Gavazzi (*A.*). Les nationalités sur le littoral yougo-slave, 332.
Lukas (*Philippe*). La Yougo-Slavie économique, 332.
Moravec (*Zdenko*). L'Italie et les Yougo-Slaves, 332.
Primorać (*Vouk*). Trieste et l'Istrie, 332.
Question (la) de Fiume, 332.
Sišić (*Fr. de*). Aperçu de l'histoire du littoral oriental de l'Adriatique, 332.
Smodlaka. Les revendications territoriales yougo-slaves, 332.
Trumbić (*Ante*). Le problème de l'Adriatique, 332.
Vodnik (*Branko*). La civilisation yougo-slave sur l'Adriatique, 332.

HISTOIRE DE ROUMANIE.

Actes et documents concernant la question roumaine, 330.
Bocou (*Sévère*). La question du Banat, 330.
Comnène (*N.-P.*). La terre roumaine à travers les âges, 330.
— La Dobrogea, 367.
Draghicesco (*D.*). La Bessarabie et le droit des peuples, 367.
Gavanesco (*J.*). L'âme roumaine dans la guerre mondiale, 330.
Ischirkoff. La Dobroudja, 368.
Jorga (*Nicolas*). Relations entre la France et les Roumains, 365.
— Histoire des Roumains de Bucovine, 1775-1914, 366.
— Développement de la question rurale en Roumanie, 366.
Lebrun (*François*). La Dobroudja, 367.
Lupu (*Nicolas*). La Roumanie nouvelle et ses problèmes vitaux, 330.
Mironesco (*Georges-G.*). Le problème du Banat, 330.
Roumanie (la), 330.

Digitized by Google

Valsan (*G.*). Les Roumains de Bulgarie et de Serbie, 330.

HISTOIRE DE RUSSIE.

Anet (*Claude*). La Révolution russe : à Pétrograd et aux armées, 370.
— Kerenski, Kornilof, le coup d'État maximaliste, 370.
Herval (*René*). Huit mois de révolution russe, juin 1917-janvier 1918, 369.

HISTOIRE DE SUISSE.

Barbey (*Frédéric*). Félix Desportes et l'annexion de Genève à la France, 1794-1799, 125.
Dierauer (*Johannes*). Histoire de la Confédération suisse. T. V : 1798-1848, 310.
Rufer (*Alfred*). Der Freistaat der III Bünde und die Frage des Veltlins, 1796-1797, 124.

HISTOIRE D'ESPAGNE.

Azorín (*Martinez-Ruiz*). Entre l'Espagne et la France, 351.
Laborde (*Jules*). Il y a toujours des Pyrénées, 352.
Mirel y Sans (*J.*). Noves y documents inédits sobre la familia senyorial de Caboet y la questió d'Andorra, 352.
St-C. L'Espagne francophile, 349.
X. La prensa española y la guerra, 350.
Z. El punto di vista español en la cuestion de la guerra, 350.

HISTOIRE DES ÉTATS-UNIS.

Bolton (*Charles Knowles*). The founders. Portraits of persons born abroad who came to the colonies of the North America before the year 1701, 373.
Carnegie endowment for international peace. Year book 1918, 373.
Supplement list of publications of the library [of Congress] issued since January 1917, 373.

HISTOIRE D'ITALIE.

Evans (Sir *Arthur*). L'Italie et les Yougo-Slaves, une situation dangereuse, 331.
Focillon (*Henri*). Giovanni-Battista Piranesi, 1720-1778, 308.
— Giovanni-Battista Piranesi. Essai de catalogue raisonné de son œuvre, 308.
Francesco Novati, 364.
Galante (*Andrea*). Le basi giuridiche della lotta per l'italianità di Trente e Trieste, 365.
Gonni (*Giuseppe*). Fatti e documenti della marina italiana, 362.
Gustarelli (*Andrea*). La vita. Le mie prigioni. I doveri degli uomini di *Silvio Pellico*, 361.
Italie (l'), la Yougo-Slavie et le traité secret de Londres, 331.
Luzio (*Alessandro*). Francesco Giuseppe e l'Italia, 363.
Malaguzzi-Valeri. La corte di Lodovico il Moro. T. III, 306.
Murri (*Romolo*). Camillo di Cavour, 362.
Pellico (*Silvio*). Voir *Gustarelli* (*Andrea*).
Presse (la) italienne et les relations yougo-slaves, 332.
Puis (*Albert*). Ce qu'un Français doit savoir sur l'Italie, 360.
Ruffini (*Francesco*). Vittorio Emmanuele II, 361.
Salvémini (*Gaetano*). Delenda Austria, 364.

HISTOIRE DU DANEMARK.

Neergaard (*Niels*). Under Junigrundloven, 1848-1866, 144.

HISTOIRE DU JAPON.

Focillon (*Henri*). Essai sur le génie japonais, 374.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

ARTICLES DE FOND.

Pages

BÉMONT (Ch.) et PFISTER (Chr.). A nos lecteurs 1

CLOCHÉ (Paul). L'affaire des Arginuses, 406 av. J.-C. . . 5

COURANT (Maurice). La Sibérie, colonie russe, jusqu'à la construction du Transsibérien. *1er article* . . . 209

MÉLANGES ET DOCUMENTS.

HALPHEN (Louis). Études critiques sur l'histoire de Charlemagne. V. La conquête de la Saxe, 1re partie . 252

MARMOTTAN (Paul). La mission de J. de Lucchésini à Paris en 1811, 1re partie. 69

BULLETIN HISTORIQUE.

Antiquités romaines, 1915-1918, par J. TOUTAIN . . . 96, 279

Histoire de France. Révolution, par Rod. REUSS . . . 115

COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

ACKERMANN (Carl W.). L'Allemagne de l'arrière (**E. Castelot**) 323

CROCE (Benedetto). Teoria e storia della storiografia (**L. Halphen**) 138

DIERAUER (Johannès). Histoire de la Confédération suisse, tome V, 1re partie; trad. par Aug. REYMOND (**V. van Berchem**) 310

FOCILLON (Henri). Giovanni-Battista Piranesi, 1720-1778 (**Louis Bréhier**) 308

— Giovanni-Battista Piranesi. Essai de catalogue raisonné de son œuvre (**Id.**) 308

FRAZER (J. G.). The Golden Bough (**Ch. Guignebert**) . . 129

LEVESON-GOWER (Lord Granville). Private correspondance, 1781-1821; edit. by Castalia, countess GRANVILLE (**R. de Kerallain**) 312

[SUPPLÉMENT AU NUMÉRO DE MARS-AVRIL 1919.]

Digitized by Google

Page

LICHTENBERGER (H.), BLONDEL (G.), JOSEPH-BARTHÉLEMY, BIENAIMÉ (G.), ENGERAND (F.), HAUMANT (E.). Les ambitions de l'Allemagne en Europe (**E. Castelot**). 323

MALAGUZZI-VALERI. La corte di Lodovico il Moro, tome III (**Jean Alazard**) 306

NEERGAARD (Niels). Under Junigrundloven, 1848-1866 (**Joh. Steenstrup**) 144

PALAT (général). La grande guerre sur le front occidental, tomes II et III (**Th. Schœll**) 324

PAQUIER (J.). Luther et l'Allemagne (**H. Hauser**) . . . 142

PARETO (Vilfredo). Traité de sociologie générale, tome I (**C. Bouglé**). 128

PUAUX (René). Le mensonge du 3 août 1914 (**G. Pariset**). 318

— Les études de la guerre (**Id.**) 322

SANDYS (John Edwin). A short history of classical scholarship from the sixth century B. C. to the present day (**Louis Halphen**) 303

VIDAL DE LA BLACHE (P.). La France de l'Est : Lorraine, Alsace (**Chr. Pfister**) 299

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

Histoire d'Allemagne (E. CASTELOT, H. HAUSER, R. LÉVY-GUENOT, G. PARISET, Chr. PFISTER, Rod. REUSS). 339

Histoire d'Alsace-Lorraine (Chr. PFISTER) 160

Histoire de Belgique (Ch. BÉMONT, E. CASTELOT, Ch. DARTIGUE, R. DOUCET, Th. SCHŒLL) 344

Histoire d'Espagne (Jean RÉGNÉ) 349

Histoire de France (Ch. BÉMONT, Ch. DARTIGUE, Ch. GUIGNEBERT, R. GUYOT, Louis HALPHEN, R. LÉVY-GUENOT, Chr. PFISTER, Rod. REUSS). 166, 354

Histoire de Grande-Bretagne (Ch. BÉMONT, G. BOURGIN, D. PASQUET) 357

Histoire de la Guerre (Ch. BÉMONT, G. BOURGIN, Ch. DARTIGUE, R. DOUCET, H. HAUSER, R. LÉVY-GUENOT, Chr. PFISTER, Th. SCHŒLL, Joh. TRAMOND, Gaston ZELLER) 152, 336

Histoire de l'Amérique latine (E. MARTIN-CHABOT) 371

Histoire de Roumanie (Ch. BÉMONT) 365

Histoire de Russie (Th. SCHŒLL, G. PARISET). 369

Histoire de Serbie (É. HAUMANT) 368

Histoire de Yougo-Slavie (É. HAUMANT). 368

Digitized by Google

Pages
Histoire des États-Unis (Ch. BÉMONT, D. PASQUET). . . 373
Histoire d'Italie (G. BOURGIN, Ch. DARTIGUE) 360
Histoire du Japon (R. LÉVY-GUENOT). 374
Histoire générale (Ch. BÉMONT, G. BOURGIN, Clovis BRUNEL, R. DOUCET, A. FLICHE, R. GUYOT, H. HAUSER, R. LÉVY-GUENOT, Chr. PFISTER, Gaston ZELLER) 148, 328

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

BELGIQUE.

1. Bulletin de la classe des lettres de l'Académie royale . 396
2. Revue d'histoire ecclésiastique de Louvain. 396
3. Revue générale 397

DANEMARK.

1. Aarbœger for nordisk Oldkyndighed 398
2. Historisk Tidsskrift. 398
3. Oversigt over videnskabernes selskabs forhandlinger . 399
4. Videnskabernes selskabs historisk-filologiske meddelser 399

ESPAGNE.

1. Boletin de la real academia de buenas letras de Barcelona 399
2. Butlletí de la biblioteca de Catalunya 400

ÉTATS-UNIS.

1. American historical review (the) 401

FRANCE.

1. Annales de géographie. 174, 375
2. Annales révolutionnaires. 174, 375
3. Bibliothèque de l'École des chartes 175
4. Bulletin de la Soc. de l'hist. du protestantisme français. 177, 376
5. Bulletin hispanique. 178, 376
6. Bulletin italien 377
7. Correspondant (le) 185, 389
8. Études. Revue fondée par des PP. de la Cie de Jésus . 188
9. Grande Revue (la) 190, 391

Digitized by Google

Pages
10. Journal des savants. 179, 377
11. Mercure de France 191, 391
12. Moyen âge (le) 179
13. Nouvelle Revue historique de droit français et étranger. 180, 379
14. Polybiblion 180, 379
15. Révolution française (la) 181, 381
16. Revue critique d'histoire et de littérature 182, 382
17. Revue de l'histoire des colonies françaises. 383
18. Revue de l'histoire des religions 183, 383
19. Revue de Paris (la) 193, 394
20. Revue des bibliothèques 384
21. Revue des Deux Mondes 196, 392
22. Revue des études anciennes. 384
23. Revue des études napoléoniennes 184, 386
24. Revue des sciences politiques 386
25. Revue générale du droit 389
26. Revue historique de la Révolution française 184

GRANDE-BRETAGNE.

1. Edinburgh Review 403
2. English historical Review (the). 406
3. Transactions of the royal historical Society 412

SUISSE.

1. Indicateur d'histoire suisse 413

CORRESPONDANCE.

PETIT-DUTAILLIS (Ch.). Lettre sur Guillaume II 203

CHRONIQUE.

Allemagne. 205, 418
Belgique 206, 418
États-Unis 419
France 204, 414
Grande-Bretagne 208, 419
Pays-Bas 208
Russie 419

ERRATA 419
INDEX BIBLIOGRAPHIQUE 420

Le gérant : R. LISBONNE.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie DAUPELEY-GOUVERNEUR.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Stanford University Libraries
3 6105 013 098 210

LATING

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-1493

All books may be recalled after 7 days

DATE DUE

LUO NOV 24 1995

Digitized by Google

Digitized by Google